@

P’ING-CHÂN-LING-YÊN

ou

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES

Traduit par
Stanislas JULIEN

à partir de :

P'ING-CHÂN-LING-YÊN, ou
LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES

Auteur inconnu,

Traduction de Stanislas JULIEN (1799-1873)

Librairie Didier et Cie, Paris, deuxième édition, 1860. Deux volumes XVIII + 362 (chapitres I-XI), 330 pages (chapitres XII-XX).

[Afin de proposer une pagination continue, la page 1 du deuxième volume a été numérotée p.361 , etc.]

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Chapitre

I. L'astre de la littérature annonce d'heureux présages.
II. L'empereur donne un pied de jade pour mesurer le talent.
III. Une noble fille persifle en vers un lettré extravagant.
IV. Par la force de son talent, elle écrase l'élite des lettrés.
V. Un lettré sans emploi est cruellement mortifié.
VI. Des vers sur un cerf-volant font crever un poète de dépit.
VII. Une belle personne rencontre un beau jeune homme.
VIII. Dans l'appartement intérieur, le talent ne le cède pas au talent.
IX. P'ing-jou-heng traite Tchang-în avec hauteur.
X. Ils composent des vers liés aussi beaux que l'or et le jade.
XI. Une pièce de vers sert à usurper une vaine réputation.
XII. Quelques tasses de vin font découvrir la vérité.
XIII. La vue d'anciennes pièces de vers fait naître une vive passion.
XIV. En regardant les poiriers en fleurs, il trouve le plus doux parfum.
XV. Ils suspendent leurs élégantes compositions pour chercher sincèrement une épouse accomplie.
XVI. Déguisées en servantes, elles terrassent des hommes de talent.
XVII. Une jolie personne compose des vers à la place d'un sot.
XVIII. Une jolie personne fait barbouiller le visage d'un sot noble.
XIX. Une circonstance extraordinaire décide leur mariage.
XX. Leurs succès sont proclamés et amènent un heureux mariage.

INDEX des mots français les plus remarquables.
INDEX des mots chinois les plus remarquables.

@

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE BARON GROS

SÉNATEUR,
AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE
ET
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR DES FRANÇAIS

PRÈS LE GOUVERNEMENT CHINOIS

Hommage respectueux du traducteur

Stanislas JULIEN

PRÉFACE

@

p.I En traduisant le roman des *Deux jeunes filles lettrées,* je me suis proposé un double but, savoir : de faire connaître, pour la première fois en Europe, un ouvrage qui offre une peinture fidèle, animée et souvent piquante, des goûts et des habitudes littéraires des chinois, et de donner, aux étudiants qui voudront lire l'ouvrage dans la langue originale, l'intelligence du style moderne le plus relevé, le plus brillant et aussi le plus difficile, et qu'il leur serait impossible de comprendre complètement, à l'aide des dictionnaires et des ouvrages philologiques publiés jusqu'à ce jour.

Les Chinois, on le sait, ont devancé les Européens dans plusieurs inventions qui ont changé la face du monde. Sans parler de la boussole, qu'ils possèdent et emploient aux mêmes usages que nous depuis trente siècles, de la poudre de guerre que les Arabes leur ont empruntée et qu'ils nous ont transmise, je dirai que, dès l'an 593 de cotre ère, ils ont p.II commencé à répandre, par la gravure sur bois, les chefs-d'œuvre de la peinture, du dessin et de la littérature (invention que jusqu'ici l'on n'avait reconnue en Chine que cinq cents ans plus tard) [1]. De là, une diffusion rapide et immense des connaissances littéraires dans cet *empire du milieu,* où elles sont un moyen infaillible d'arriver à la fortune, à la renommée et aux plus hautes charges de l'État.

Là, dans les classes les plus modestes comme les plus élevées, tout le monde n'a d'autre souci que d'étudier la langue savante dans les écrivains classiques, d'autre occupation que les exercices littéraires, d'autre ambition que l'avancement qui suit le succès dans les concours. Ce zèle infatigable des Chinois pour la culture du goût et l'imitation des bons auteurs est le trait distinctif de leur caractère, et il a été l'un des éléments les plus puissants de leur civilisation. Mais, pour le bien comprendre et l'apprécier, il faut le voir se développer sur une scène vivante et animée, où chaque acteur, je veux dire p.III chaque lettré,

paraisse avec ses qualités et ses travers, son savoir ou son ignorance, son intelligence éclairée ou ses prétentions pédantesques. Voilà un spectacle fait pour piquer vivement notre curiosité, et que nous ne saurions trouver ni dans les histoires ni dans les relations de voyages qui se rapportent à la Chine. Ce n'est pas tout que de voir agir les Chinois dans le cercle de leurs relations sociales, nous sommes avides de connaître leurs productions littéraires, de nous faire une juste idée des sujets qu'ils aiment à y traiter, du genre d'esprit qui les anime et de l'imagination qui y brille. D'autres traits non moins remarquables méritent encore de nous intéresser. Les missionnaires, sans lesquels la connaissance de la langue chinoise aurait été retardée de plus d'un siècle, nous ont révélé l'histoire, la géographie, les sciences, les arts et l'industrie de ce peuple actif et intelligent, dont les ports s'ouvrent depuis peu, avec moins de restrictions et d'entraves, aux entreprises commerciales des étrangers. Mais ils n'ont jamais pénétré dans le sein de la société chinoise, ils n'ont pu nous introduire dans l'intérieur des familles, nous faire assister aux occupations gracieuses, aux entretiens tendres ou piquants des femmes distinguées, que des rites inflexibles enferment dans une sorte de gynécée inviolable, où elles sont inaccessibles non seulement à notre curiosité indiscrète, mais encore aux regards des Chinois $_{p.IV}$ eux-mêmes, à l'exception de leurs proches parents. Où trouver ces détails de mœurs si précieux pour nous, sinon dans les romans où les Chinois se sont peints eux-mêmes, sans songer que les barbares de l'extrême Occident, si sévèrement exclus de leur société, étudieraient un jour, sans faire un pas hors de leur pays, ces scènes intimes, ces révélations de la vie de famille, ces luttes et ces exercices littéraires qu'ils croyaient n'avoir racontés que pour l'instruction ou l'agrément de leurs concitoyens ?

Les Chinois possèdent un nombre infini de romans, dont les uns ont pour objet de répandre et de populariser l'histoire nationale, les autres de peindre les mœurs publiques et privées, d'exalter les vertus des héros et de flétrir les vices des méchants, ou de faire la satire des ignorants et des sots.

Parmi ces romans, ils en ont remarqué dix dont ils ont qualifié les auteurs du titre d'*écrivains de génie* (*Thsaï-tseu*), de sorte que, pour désigner tel ou tel ouvrage de cette série d'élite, ils disent communément le livre du premier, du deuxième, du troisième *Thsaï-tseu* (écrivain de génie). Cette distinction ne pouvait échapper aux Européens. Aussi les a-t-elle guidés dans le choix des romans chinois dont ils ont voulu donner la traduction. Sur ces dix romans, il n'en reste plus que deux à faire passer dans notre langue.

Le premier, ou le *San-kouo-tchi* (l'*Histoire des* p.V *trois royaumes*), a été traduit en entier par M. Théodore Pavie, qui en a déjà publié deux volumes.

Le deuxième, ou le *Hao-khieou-tch'ouen,* a été traduit par M. Francis Davis (anciennement gouverneur de Hong-kong), sous le titre de *the Fortunate Union.* M. Guillard d'Arcy l'a donné en français sous le titre plus exact de *la Femme accomplie.*

Le troisième, le *Yu-kiao-li,* ou *les Deux cousines,* est bien connu en France par la traduction de M. Abel Rémusat.

Le cinquième est le *Chouï-hou-tch'ouen* ou l'*Histoire des Insurgés.* M. Bazin, professeur de chinois vulgaire près la Bibliothèque impériale, en a déjà traduit quatre livres.

Le sixième est le *Si-siang-ki* ou l'*Histoire du Pavillon d'Occident,* comédie célèbre en prose et en vers, dont je vais donner bientôt une traduction complète, accompagnée de notes perpétuelles.

Le septième, le *Pi-pa-ki,* ou l'*Histoire du Luth,* autre comédie remarquable en prose et en vers, a été traduit et publié par M. Bazin.

Le huitième, le *Hoa-tsien-ki*, a été publié en chinois et en anglais par M. P. Perrin Thom, sous le titre de *Chinese courtship.*

Le quatrième est le P'ing-chân-ling-yên [2] ou les Deux jeunes filles lettrées, que j'ai l'honneur de p.VI présenter aujourd'hui au public, et dont le titre désigne, par autant de monosyllabes, les noms abrégés des quatre principaux personnages, savoir : Chân-taï et Ling-kiang-

sioué, deux jeunes filles poètes, ainsi que P'ing-jou-heng et Yên-pé-hân, jeunes lettrés qui éprouvent pour elles une de ces passions qu'on ne voit qu'à la Chine, un amour fondé sur l'admiration de leur talents littéraires, plutôt que sur leurs agréments extérieurs.

Ce roman est, en Chine, dans les mains de toutes les personnes instruites, et cependant nul n'en saurait dire l'auteur ; il en est de même de la plupart des autres ouvrages du même genre. C'est qu'à la Chine, les écrivains qui publient de telles compositions, même les plus irréprochables et les plus propres à donner de la réputation, cachent ou déguisent leurs noms aussi naturellement que chez nous on recherche le grand jour et la publicité. Ajoutons qu'en Chine, où l'on écrit sur tout, où l'on possède p.VII des bibliographies fidèles et détaillées de tous les bons ouvrages, il serait impossible d'y trouver une ligne sur les romans, qui sont la lecture favorite de toutes les classes de la société. Le même silence, ou plutôt le même oubli calculé pèse sur les compositions théâtrales, comédies, drames, opéras, dont il existe d'immenses collections, et auxquels on assiste avec une avidité égale à la nôtre. Nous avons à Paris, en 120 vol. in-8°, le catalogue descriptif et raisonné de la bibliothèque de l'empereur Khien-long, qui régna de 1736 à 1795. Toutes les branches de la littérature et des sciences y sont représentées dans ce qu'elles ont de plus remarquable (les livres classiques et canoniques, l'histoire, la biographie, la chronologie, la géographie, l'administration, la politique, etc., etc.) ; mais on y chercherait en vain un seul volume de romans, de contes, de nouvelles, de pièces de théâtre, ou de notices sur les auteurs qui les ont composés. Cette lacune n'est point l'effet du hasard ; elle prend sa source dans les textes révérés des rites chinois, qui ne semblent pas admettre qu'un homme puisse s'occuper d'autre chose que de l'étude des chefs-d'œuvre littéraires, légués par l'antiquité, des fonctions officielles qu'il remplit ou veut obtenir, et de la pratique des vertus sociales.

En traduisant les romans intitulés : l'*Histoire des trois royaumes, la Femme accomplie, les Deux* p.VIII *Cousines,* etc., les sinologues que je viens de citer, et dont deux (MM. Bazin et Théod. Pavie) ont été mes

élèves, s'étaient proposé de faire connaître l'histoire et les mœurs des Chinois. Tout en approuvant leurs intentions, j'ai cru que l'enseignement dont j'ai l'honneur d'être chargé depuis vingt-huit ans ne devait pas se renfermer dans l'enceinte du Collège de France, et que je devais faire tous mes efforts pour étendre bien au delà, si cela est possible, les résultats de mes études, et rendre plus accessible aux Français comme aux étrangers, une langue vaste et compliquée qu'un travail opiniâtre m'a rendue familière, et qu'il est difficile d'étudier seul, en Europe, faute de bonnes traductions. Aussi ai-je choisi de préférence, parmi les mille volumes de romans chinois que possède la Bibliothèque impériale de Paris, celui qui m'a paru réunir, au plus haut degré, l'intérêt qui naît de la peinture naïve et fidèle des mœurs, et celui que peut nous offrir la culture assidue des lettres chinoises dans ce qu'elles ont de plus délicat, de plus recherché et de plus difficile pour les étudiants européens.

Les Chinois ont, comme on le sait, deux langues, l'une qu'on pourrait appeler la langue des livres sérieux, l'autre, celle de la conversation et des productions légères. Sans parler de la traduction latine que j'ai donnée en 1826 du philosophe Meng-tseu (2 vol. in-8° en chinois et en latin, avec un $_{p.IX}$ commentaire perpétuel), on possède aujourd'hui des secours suffisants pour entendre les ouvrages d'histoire, de haute littérature, de science ou d'érudition, écrits dans le style appelé *Kou-wen* ou style antique. Il n'en est pas de même pour la langue vulgaire ou *Kouan-hoa,* dont les Européens vont avoir besoin plus que jamais en Chine, non seulement pour entretenir des relations orales ou écrites, mais encore pour lire les compositions modernes, si utiles à étudier lorsqu'on veut connaître à fond les mœurs et le caractère du peuple avec lequel on devra désormais vivre et commercer, compositions qu'on sentira la nécessité de se rendre familières.

Les personnes qui ont appris les langues étrangères savent qu'il suffit en général de comprendre un texte de quelques centaines de pages, pour lire ensuite couramment toutes les productions du même genre et du même style. Cette observation peut parfaitement

s'appliquer au chinois moderne, et tous ceux qui possèdent, par exemple, l'intelligence du deuxième roman cité plus haut, *la Femme accomplie,* comprendront, sans efforts, tous les romans qui ne renferment que des récits simples et naturels, et où ne figurent ni des lettrés, ni des poètes. Mais qu'ils n'aillent pas aborder les romans où des personnes instruites font assaut d'esprit et de savoir, et composent à l'envi en prose ou en vers. Alors le style vulgaire s'élève à la hauteur du style sublime, des métaphores $_{p.X}$ hardies, des expressions poétiques, des anecdotes indiquées par un seul mot, des expressions susceptibles d'une double entente, viennent l'arrêter au milieu d'une lecture qui le charme, et s'il n'est pas aidé par un docteur indigène, ou s'il n'est pas pourvu d'une érudition à toute épreuve, les plus élégantes compositions, telles que celles qui font l'ornement des *Deux Cousines,* et surtout des *Deux jeunes filles lettrées,* seront pour lui lettre close, ou lui sembleront pleines d'énigmes.

S'il est vrai, comme je l'ai dit plus haut, qu'une bonne traduction d'un ouvrage chinois peut donner la clef des compositions du même genre, et que, d'un autre côté, le roman des *Deux Cousines* présente, dans les ariettes, les romances, les chansons et les discussions littéraires qu'il renferme, les principales difficultés du style et de la poésie, les personnes qui cultivent la langue chinoise penseront naturellement qu'il suffirait d'en étudier le texte original, à l'aide de la traduction de M. Abel Rémusat, pour aborder ensuite, sans peine, les autres productions analogues, qui se distinguent de même par la multiplicité des faits anecdotiques, la recherche ambitieuse des expressions, l'éclat des métaphores, la hardiesse des figures et la finesse des allusions. Malheureusement, le traducteur ne leur a point laissé cette précieuse ressource. M. Abel Rémusat, plus porté par son goût particulier et par la tournure de son esprit $_{p.XI}$ à composer de savants mémoires qu'à approfondir les difficultés dont l'intelligence complète est le fondement essentiel des études chinoises, avoue franchement qu'il n'a point compris les compositions détachées qui font le charme des *Deux Cousines.* J'ajouterai que les parties du récit ou du

dialogue en prose dans lesquelles l'auteur emploie à dessein un style où brillent l'esprit et l'érudition, ont souvent eu, sous la plume du traducteur, le même sort que les poésies proprement dites.

« La langue poétique des Chinois, dit M. Rémusat dans sa préface (page 63 et suiv.), est véritablement *intraduisible ;* on pourrait peut-être ajouter qu'elle est souvent *inintelligible.* Les métaphores *les plus incohérentes,* les figures les plus hardies, y sont prodiguées avec une incroyable profusion. Et comme nous sommes privés en Europe des secours qui seraient nécessaires pour déchiffrer ces compositions *énigmatiques,* nous nous trouvons réduits à une *opération conjecturale dont le succès n'est jamais bien démontré.* — Qu'on ajoute aux difficultés qui résultent de la *bizarrerie* des métonymies, celles qui naissent des allusions à des anecdotes que nous ne connaissons pas, ou à des personnages qui ne sont pas nommés ; qu'on songe aux sens détournés auxquels les mots les plus simples se trouvent pliés, aux rapports presque toujours inattendus, et quelquefois *inintelligibles*, qu'une imagination vagabonde sait $_{\text{p.XII}}$ établir entre les objets les plus disparates, on conviendra que rien n'est plus aisé que de voir, dans cet ingénieux *galimatias,* toute autre chose que ce que le poète a prétendu y mettre. — Il a fallu se borner à *remplacer ces vers par des lignes de prose* où l'on trouvera souvent que le vide de la pensée n'est nullement racheté par le mérite de l'expression. *Je suis même bien loin d'affirmer que le sens y soit toujours rendu*. »

« Nous avons conservé, dit-il ailleurs (tome II, page 136), l'ordre des couplets, leurs titres énigmatiques et la coupe des vers ; mais *nous ne nous flattons nullement d'en avoir rendu le sens,* et, à l'exception de quelques phrases qui ne paraissent pas susceptibles de deux interprétations, *il se pourrait bien que les chansons qu'on va lire n'eussent presque rien de commun avec l'original.* — Pour le moment (tome I, préface, page 67), il me suffit d'avoir averti les lecteurs *qui voudraient s'aider de notre traduction pour apprendre la langue chinoise.* »

Il résulte des déclarations qui précèdent, et qui font honneur à la franchise de M. Abel Rémusat, que la partie poétique du roman des *Deux Cousines,* qui a charmé des milliers de lecteurs, aurait besoin d'être retraduite ; mais ces pièces élégantes perdraient beaucoup de leur intérêt littéraire et philologique, si elles étaient publiées en dehors des circonstances qui les ont inspirées.

p.XIII Dans le roman chinois dont nous publions la traduction, on remarquera sans doute des expressions hardies ou singulièrement poétiques, et des allusions qu'on ne saurait saisir sans les notes nombreuses que j'ai ajoutées au bas du texte. Mais on n'y trouvera pas, j'espère, ces *énigmes* et ce *galimatias* que M. Rémusat a cru voir dans les passages des *Deux Cousines* dont le sens lui échappait. Qu'on veuille bien remarquer qu'un Chinois ou un Indien, étranger à nos études classiques, n'aurait pas plus de droit de faire les mêmes reproches à nos auteurs, ou aux écrivains de Rome, si, sur le seuil des langues française et latine, il rencontrait, pour la première fois, des noms et des faits empruntés à la fable et à la mythologie, ou des citations, par exemple, d'Horace, tels que *Non missura cutem ; — Ecce iterum Crispinus ; — Desinit in piscem,* etc., que nous appliquons, sûrs d'être compris de tous les gens instruits, à un poète insipide qui nous assomme de ses vers, sans nous faire grâce d'un seul, — à l'apparition nouvelle d'un personnage ridicule, — à une œuvre de la peinture ou de la poésie dont les beautés sont défigurées par de graves défauts.

J'ajouterai, toutefois, pour la justification des personnes qui pourraient se tromper dans l'interprétation de morceaux analogues à ceux qu'a signalés M. Abel Rémusat, que les difficultés qui l'ont arrêté étaient d'autant plus réelles qu'il n'existe jusqu'à p.XIV présent aucun dictionnaire propre à en donner la solution. Cela est si vrai, que les sinologues européens qui résident en Chine, et qui parlent le chinois comme leur propre langue, sont obligés, dans le même cas, de consulter un ou plusieurs docteurs indigènes, qui leur expliquent ces difficultés dans une paraphrase vulgaire. C'est ce qui résulte du témoignage de l'habile sinologue feu Robert Thom, ancien interprète du

gouvernement anglais à Canton, et plus tard consul général à Ning-po. « Sans l'assistance de mon Sien-seng (mon maître de chinois), ces pages, dit-il (préface de la Nouvelle intitulée *Wang-kiao-louan*, qu'il a traduite en anglais), n'auraient jamais été écrites. » Le P. Prémare lui-même, auteur de la meilleure grammaire chinoise, qui traduisit à Pé-king, après un séjour de trente ans, la prose du drame célèbre de *l'Orphelin de la Chine,* s'excuse ainsi, dans sa préface, d'avoir passé toute la partie lyrique de la pièce : « Ces vers, dit-il, sont remplis d'allusions à des faits qui nous sont inconnus, et de figures de langage dont nous avons de la peine à nous apercevoir. »

Cependant, ce même drame chinois fut traduit *en entier* et publié à Paris, en 1835, par la personne qui écrit ces lignes, et qui, sans avoir jamais mis le pied en Chine, où elle aurait pu profiter de l'assistance des maîtres indigènes, n'a dû qu'à une lecture assidue des auteurs, et à une infatigable persévérance, l'intelligence de difficultés réputées jusque-là p.XV insurmontables pour des Européens. Cet exemple n'a pas été sans fruits, car, peu de temps après, M. Bazin, le plus distingué de mes élèves, aujourd'hui professeur de chinois vulgaire, a pu traduire, sans passer un seul vers, le premier volume du théâtre chinois et la comédie intitulée : *l'Histoire du Luth.* Je m'estimerais heureux si ma nouvelle traduction avait encore de semblables résultats.

Le roman *P'ing-chân-ling-yên,* qui offre, plus qu'aucun autre, de nombreux rapports officiels écrits dans un style élevé, ainsi qu'une multitude de pièces de vers remplies d'expressions figurées, et où les principaux personnages font preuve d'une profonde érudition, présentait deux sortes de difficultés qu'il serait impossible de résoudre à l'aide des dictionnaires chinois publiés pour les Européens.

Premièrement, des allusions historiques ou mythologiques qui ont exigé de ma part des recherches longues et minutieuses, et m'ont fait regretter plus d'une fois de n'avoir pas, à mes côtés, quelques-uns de ces *Sien-seng* (maîtres de chinois), sans lesquels les heureux sinologues qui ont résidé ou résident encore en Chine, auraient été hors d'état d'exécuter leurs excellents travaux [3]. J'ai tâché d'expliquer p.XVI

toutes ces difficultés, sans en passer ni dissimuler une seule. Les personnes compétentes jugeront si j'y ai réussi.

Secondement, la correspondance française des noms de dignité et de fonctions publiques, qu'expliquent bien rarement les dictionnaires chinois, et dont les éléments qui les composent ne sauraient donner le sens. Ces expressions, comme *Ki-chi* (mémoire-maison), un secrétaire ; *Thang-sse* (chambre-maître), un examinateur littéraire ; *Thang-chang* (salle-en-haut), un membre d'un tribunal suprême ou d'un ministère (j'en omets de plus étranges encore) ; ces expressions, dis-je, sont si vagues que l'examen attentif du sujet ne peut pas toujours mettre sur la voie de leur vraie signification. Il faudrait demeurer en Chine pour découvrir, en consultant des savants du pays, le rôle exact de ces fonctionnaires, et trouver, avec précision, les noms des grades et des titres auxquels ces locutions bizarres peuvent répondre dans nos langues européennes.

Pour ces termes difficiles, heureusement assez rares, et dont l'on compte tout au plus une douzaine dans tout l'ouvrage, je prends la liberté de faire appel à l'indulgence et aux lumières des sinologues qui résident en Chine, et qui trouvent, dans le commerce habituel de maîtres indigènes d'une érudition infaillible, des ressources littéraires que jusqu'ici rien ne pourrait suppléer en Europe.

p.XVII Cette traduction étant destinée non seulement aux gens du monde, qui peuvent désirer d'étudier un côté peu connu des mœurs chinoises (le goût général des lettres poussé jusqu'à la passion), mais encore aux personnes qui voudront s'en servir pour comprendre à fond le texte élégant et difficile des *Deux jeunes filles lettrées,* parsemé d'allusions historiques, que mes notes, qui en donnent la clef, permettront de saisir au premier coup d'œil lorsqu'on les rencontrera dans d'autres ouvrages du même genre, j'ai cru devoir ajouter, à la fin du second volume, un Index chinois-français des personnes et des choses les plus remarquables.

Je terminerai cette préface en exprimant le vœu que la présente traduction, où je me suis efforcé de concilier les exigences de notre

langue avec celles d'une interprétation fidèle, puisse rendre pour l'intelligence du style moderne le plus élégant, le plus relevé et le plus difficile, le même service qu'a pu rendre, pour le style antique, ma traduction latine du philosophe Meng-tseu, laquelle, depuis plus de trente ans, a été le manuel ordinaire des philologues et des missionnaires qui, par goût ou par nécessité de position, ont voulu se livrer à l'étude de la langue chinoise.

Je me propose de publier bientôt une comédie en seize actes, qui est regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre chinois. Elle est intitulée *Si-siang-ki*, ou p.XVIII l'*Histoire du pavillon d'Occident.* Les ariettes nobles et touchantes de cette gracieuse composition, qui expriment tantôt des plaintes mélancoliques, tantôt des sentiments passionnés, revêtus de tous les charmes de la poésie, jouissent en Chine d'une si grande faveur qu'elles n'ont pas cessé de fournir, depuis plus de cinq cents ans, les paroles des romances les plus estimées.

Les personnes qui pourront se procurer le texte original y trouveront un curieux sujet d'étude, surtout si elles veulent, en s'aidant de ma traduction et de mes notes, aborder les difficultés de la poésie chinoise, pour traduire à leur tour quelques ouvrages du même genre qui font partie du recueil *Chi-san-tchong-khio* (les treize comédies), ou de la grande collection des cent pièces de théâtre des Mongols (*Youen–jin-pe-tchong*), que possède la Bibliothèque impériale de Paris et qu'on peut se procurer en Chine.

STANISLAS JULIEN.

1er octobre 1860.

@

CHAPITRE PREMIER [4]

L'ASTRE DE LA LITTÉRATURE ANNONCE D'HEUREUX PRÉSAGES

@

p.001 Sous une dynastie [5] illustre et florissante des temps passés, le fils du ciel suivait la droite voie, l'empire jouissait d'une paix profonde, les officiers civils et militaires p.002 se distinguaient par leur loyauté et leur vertu, et le peuple vivait heureux.

A cette époque l'empereur avait fixé sa cour à Yeou-yen [6] ; il tenait sous sa puissance les neuf provinces, et gouvernait d'un bras ferme ses vastes États. Grâce à l'harmonie des saisons, chaque année était féconde, et partout régnaient la richesse et l'abondance.

Dans la ville de *Tchang-'ân,* on comptait neuf portes et cent carrefours ; six grandes rues, trois marchés, trente-six rues consacrées au plaisir [7] et soixante-douze pavillons où résonnaient sans cesse la flûte et la guitare. On voyait circuler une foule de magistrats en costume de cérémonie, et l'air retentissait du bruit des chevaux et des chars. Chacun éprouvait un sentiment de bonheur, et en tous lieux on s'abandonnait sans réserve aux transports de la joie. On peut dire avec vérité que l'influence de l'union et de la paix avait merveilleusement changé les mœurs. Voici quatre vers qui ont été composés pour célébrer cette ère florissante :

Dans l'enceinte du palais, les vêtements du prince resplendissent des vives couleurs du printemps.
Les automnes (les années) s'achèvent sans qu'on mette des gardes aux confins et aux barrières. p.003
Aux quatre frontières du royaume, on entend chanter en tout temps la puissance de l'empereur.
On ignore à quelle époque ont vécu Yao et Chun [8].

Un jour que le fils du ciel s'était rendu de bonne heure au palais, les officiers civils et militaires vinrent tous lui offrir leurs hommages et leurs félicitations. La cloche du matin résonnait dans la salle d'or, et la garde divine [9], qui était rangée sur les degrés de jade, offrait un spectacle aussi magnifique qu'imposant. Après que tous les magistrats eurent fini de se prosterner devant l'empereur et de lui souhaiter dix mille années, ils rentrèrent chacun dans leurs rangs. Tout à coup, un officier du palais s'écria à haute voix :

— S'il y a quelque affaire importante, qu'on se hâte de l'annoncer à Sa Majesté.

Il n'avait pas encore achevé de parler qu'on vit sortir des rangs un magistrat. Il portait un bonnet de crêpe noir et tenait dans sa main une tablette d'ivoire [10]. Il se jette à genoux sur les dalles rouges et s'écrie :

— Thang-kîn, président du tribunal impérial de l'astronomie, a un événement remarquable à annoncer.

L'empereur lui ayant fait demander quel était cet événement :

— Cette nuit, dit-il, comme j'observais l'aspect p.004 du ciel, j'ai vu des nuages et des vapeurs d'heureux augure envelopper la constellation Tse-weï [11] ; j'ai vu des étoiles dont l'éclat annonce la joie et le bonheur, briller près de la ligne jaune (l'écliptique). A ces signes, on reconnaît que le fils du ciel est saint et éclairé, que le gouvernement suit la droite voie, et que l'empire goûte les douceurs de la paix. Votre sujet en a été comblé de joie, et a voulu en informer respectueusement Votre Majesté. J'ose la supplier d'ordonner au tribunal des rites de publier, dans tout l'empire, un décret de félicitations, pour exalter la paix, l'harmonie et les changements salutaires que la génération présente doit à notre auguste souverain. J'ai observé en outre que les six étoiles de la constellation Wén-tchang [12] brillaient d'un double éclat. Cela annonce que des lettrés éminents du jardin de la littérature répandront un grand lustre sur votre administration sage et éclairée. Que les nombreux fonctionnaires

qui se trouvent dans le palais ou en dehors de la cour soient capables de remplir cette mission, il n'y a pas de quoi s'en étonner ; mais ce qui est digne d'exciter l'admiration, c'est que les constellations Koueï et Pi [13] répandaient des flots de clarté qui inondaient l'univers. C'est signe que, dans l'empire, il doit naître des hommes d'un p.005 génie extraordinaire qu'on n'aura vus dans aucun siècle. Semblables au Khi-lîn [14] et au phénix, ils se tiendront cachés dans des asiles profonds et reculés ; il est à craindre qu'on ne puisse les trouver tous par une voie régulière et les envelopper dans le filet (des concours). Je supplie Votre Majesté de convoquer le tribunal des rites, afin qu'après avoir mûrement délibéré, il envoie, dans les différentes parties de l'empire, des commissaires pour rechercher et découvrir les hommes capables de vous seconder dans vos augustes desseins.

Le fils du ciel ayant entendu ce rapport, une vive allégresse éclata sur sa face majestueuse.

— Puisque les astres, dit-il, offrent d'heureux présages, c'est un gage de bonheur pour les dix mille peuples de l'empire. Si, malgré mes fautes et mon peu de vertu, j'ai obtenu de siéger en paix au-dessus des hommes, c'est vraiment par l'effet d'un heureux hasard. Comment pourrais-je souffrir qu'on me loue de faire fleurir la paix et de suivre la droite voie ? Je n'approuve pas qu'on me décrète des félicitations, mais puisque l'empire voit naître de toutes parts des hommes d'un talent extraordinaire, ce n'est pas se tromper que de les croire annoncés par des signes célestes. Or les hommes de talent sont le trésor du royaume ; je ne puis permettre qu'ils restent cachés dans l'obscurité. J'ordonne au tribunal des rites de p.006 délibérer sur ce point, et d'envoyer des commissaires pour les rechercher et les découvrir.

A peine cet ordre impérial était-il rendu, que le président du tribunal des rites sortit des rangs.

— Sire, dit-il, puisque la sainteté et les lumières de Votre Majesté ont été annoncées par des signes célestes, il était convenable de lui décréter des félicitations. En s'y refusant par excès d'humilité, elle n'a fait que montrer davantage la grandeur de sa sainte vertu. Cependant la réforme des mœurs publiques qui est due aux instructions du souverain, a une liaison intime avec les révolutions de chaque époque ; comment pourrait-on la tenir cachée et ne pas la révéler au grand jour ? Quand même, pour déférer aux sentiments de Votre Majesté, nous ne publierions pas un décret invitant l'empire entier à vous adresser des félicitations, les magistrats de tout rang, qui se trouvent dans la capitale, doivent vous présenter des lettres de congratulation pour mettre en lumière et glorifier l'heureuse influence de votre sainteté, et l'offrir comme un modèle sublime aux générations futures.

« Puisque l'empire voit naître de toutes parts des hommes d'un mérite extraordinaire qui restent cachés dans une obscure condition, il est juste que des commissaires impériaux soient chargés de les rechercher avec zèle, et montrent par là l'immense affection que Votre Majesté porte au vrai talent. C'est aussi ce que veulent les rites. Mais, d'après les lois établies par les fondateurs de cette dynastie, il est d'un usage constant de choisir les lettrés au moyen des concours. Si désormais on les appelle en vertu d'une ordonnance, on fera naturellement p.007 des passe-droits. Par là, les examens publics perdront toute leur valeur. Ce serait, je le crains, s'écarter des vues qui ont guidé vos ancêtres lorsqu'ils ont fondé les concours. Voici mon humble opinion : le parti le plus utile est de recommander aux directeurs des collèges de chaque province, de donner des ordres sévères aux magistrats des villes de premier et de troisième ordre, pour qu'à l'époque des examens annuels ou du concours général, ils s'appliquent ardemment à rechercher en dehors du nombre régulier des concurrents inscrits, les hommes d'un vrai talent qui vivent dans l'obscurité, et à les porter d'office sur la liste du

concours. (Qu'on décide en outre) que les directeurs des collèges et les magistrats des villes de premier et de troisième ordre, se verront avancés en grade ou abaissés suivant qu'ils auront découvert ou négligé de signaler des hommes de talent. De cette manière, on pourra chercher les hommes de mérite au moyen des concours et l'on n'en perdra aucun ; de plus, on ne violera pas les lois établies : ce sera un double avantage. Je supplie notre auguste souverain d'examiner cette question et de la décider. »

Le fils du ciel fut enchanté de ce rapport.

— Les avis de Votre Excellence, dit-il, sont d'une parfaite justesse ; j'ordonne qu'on se conforme à votre proposition et qu'on l'exécute de tout point.

Les membres du tribunal des rites ayant reçu ce décret, s'avancèrent à la tête de tous les magistrats et saluèrent l'empereur en lui souhaitant de vivre dix mille années.

Après avoir reçu leurs hommages, le fils du ciel rentra dans son palais et tous les magistrats se retirèrent.

p.008 A cette époque, il y avait réellement beaucoup d'hommes de talent. Les héros du wén-tchang (du style élégant) étaient Wang-yeou, Thang-tchouen-tchi, Kiu-king-chun et Sié-ing-ki, qu'on avait surnommés les *quatre grands écrivains.* Les coryphées de la poésie étaient appelés par excellence « les sept génies du premier ordre et les sept génies du second ordre. » Ils effaçaient tous les hommes de leur siècle par le goût de la poésie et du vin [15], et la renommée de leur talent littéraire s'élevait plus haut que la constellation Pé-téou (la Grande Ourse). L'accord intime de leurs pensées et de leurs sentiments occupait tout l'empire. Tous les hommes se disputaient leur amitié comme autrefois celle de Tao-séou [16] et de Kiao-han. Chacun exaltait en eux la grâce séduisante de l'immortel Li-thaï-pé et de Ho-tchi-tchang, de Youen-tchîn et de Pé-lo-tiên. Nous ne finirions pas de les citer tous. On en comptait d'autres qui possédaient l'élévation et la noblesse de

Pao-tchao et de Yu-sîn [17]. Les maîtres et les disciples se transmettaient les leçons de 'Eou-yang-sieou [18] et de Sou-tong-po ; les amis et les camarades voguaient ensemble dans le même bateau comme Li-ing [19] et Kouo-taï. p.009 On faisait des traités de paix comme celui qui eut lieu sous les murs de Li-hia [20] ; aux quatre frontières, on cimentait des alliances comme celle de Yên-tcheou [21]. On peut dire avec vérité que c'était l'époque la plus florissante de ce siècle.

Ce jour-là, dès que le tribunal des rites eut publié l'ordre impérial, tous les mandarins, grands et petits, qui se trouvaient dans la capitale, écrivirent chacun une lettre de félicitation et vinrent, l'un après l'autre, la présenter à l'empereur. Ces lettres, qui n'avaient d'autre but que de louer les mérites du souverain et de célébrer ses vertus, n'étaient pas d'une grande conséquence ; mais chacun d'eux, fier de montrer son talent, avait déployé tontes les ressources de l'art et toutes les richesses du style.

Le fils du ciel se rendit en personne dans la salle latérale, et les examina lui-même avec le plus grand soin. Il remarqua, dans toutes ces pièces, des expressions d'une beauté merveilleuse et des passages faits pour exciter l'admiration ; son âme sainte en fut transportée de joie.

> — Puisque tout l'empire, dit-il, possède un si grand nombre de sujets doués de talents, je reconnais que le président du tribunal de l'astronomie ne m'a point trompé en annonçant la splendeur éclatante de la constellation p.010 Wén-tchang. Je suis touché des félicitations que m'ont présentées tous les magistrats, et il convient que j'y réponde en les invitant à un banquet solennel. Par là, je montrerai, comme un magnifique spectacle, le prince et tous les sujets d'une même époque qui partagent la même joie.

Aussitôt, il rendit un décret qui ordonnait à tous les magistrats de se réunir le douzième jour de la troisième lune auprès de la porte appelée Touân-mên [22], pour prendre part au banquet impérial.

Dès que cet ordre suprême eut été publié, tous les magistrats furent transportés de joie, et firent éclater leur reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur.

Le jour du festin étant arrivé, on put juger que le gouvernement était vertueux et que le ciel lui était favorable. En effet, ce jour-là le ciel était pur et brillant, le soleil répandait une douce chaleur, l'air était calme et une multitude de fleurs étaient épanouies. Le fils du ciel se rendit en personne à la porte appelée Touân-mên. Au bas des degrés qui y conduisaient, on voyait étalés avec ordre les mets du festin impérial. Lorsque tous les magistrats eurent fini de lui présenter leurs hommages, il ne resta que quelques membres du conseil privé, qui se mirent à table en face de l'empereur. Tous les autres fonctionnaires, suivant l'importance de leur charge, étaient rangés et assis en ordre, à droite et à gauche, au bas des degrés. Sur chaque table, le fils du ciel ordonna de placer un pot de fleurs renommées du jardin impérial, pour leur offrir un heureux symbole du printemps.

p.011 Aussitôt que ce décret eut été rendu, tous les magistrats frappèrent la terre de leur front, pour le remercier de ce nouveau bienfait ; puis chacun alla s'asseoir à la place qui lui avait été assignée. Au bout de quelques instants, la musique impériale fit entendre la voix du dragon et le chant du phénix, et l'on servit dans des vases de jade les mets les plus rares que fournissent les montagnes et les mers. On peut dire avec vérité que les hommes ordinaires n'ont rien qui puisse se comparer à la richesse et à la magnificence de l'empereur. Nous tâcherons d'en donner une idée : « L'éclat du trône resplendissait de toutes parts ; le prince recevait autant d'hommages que le soleil et la lune qui brillent au haut des cieux. Ses bienfaits augustes se répandaient à grands flots. Mille magistrats étaient réunis dans le palais de l'Hibiscus [23] et dans celui de *Kiên-tchang ;* l'oreille était charmée des modulations variées des loriots, dont les ailes effleuraient la terre. Dans les neuf enceintes [24], où les derniers feux du jour ravivaient l'éclat des étendards, on était enivré des couleurs riantes du printemps. Les mets provenaient des parcs de l'empereur. On y remarquait p.012 des foies de

dragon, de la moelle de phénix [25], des petits de léopard, des lèvres de *sing-sing* [26], des bosses de chameau, des paumes d'ours, des grillades de *hiao* [27], des queues de *li*, et les produits les plus recherchés des montagnes et des mers. On ne finirait pas de décrire les saveurs exquises de ces huit trésors de la table. La musique était celle du palais. On entendait jouer l'air [28] de l'*Harmonie générale,* de Hoang-ti ; l'air des *Six fleurs,* de Ti-ko ; l'air des *Cinq tiges,* de Tchouên-hio ; l'air de la *Grande splendeur,* de Yao ; l'air de *l'Heureuse succession,* de Chun ; l'air de *la Grande extension,* de Yu ; l'air de *la Grande protection,* de Tching-t'ang ; l'air des *Grands exploits,* de Wou-wang. On ne se lassait pas d'écouter les paroles et les sons harmonieux de ces airs neuf fois répétés. Du milieu des rangs, les riches costumes étincelaient aux rayons du soleil. On y voyait brodés des cigognes, des faisans durés, des paons, des oies sauvages, des faisans blancs, des cormorans, des huppes, des cailles, des pies et des loriots. La foule des convives, qu'animait une joie bruyante, était assise, en avant et en arrière, au bas des degrés. Les bonnets et les diadèmes brillaient comme des étoiles. On distinguait le bonnet de ceux qui p.013 présentent les sages [29], le bonnet du mouton divin [30], le bonnet du faisan doré [31], le bonnet à ailes de cigales [32], le bonnet à queue de pie [33], le bonnet à colonne de fer [34], le bonnet à surface dorée [35], le bonnet de ceux qui poursuivent les méchants [36], le bonnet de l'amitié et de la déférence [37]. Tous ces officiers étaient remplis d'une crainte respectueuse. Les uns se retiraient, les autres accouraient pour recevoir de près les ordres bienveillants du souverain ; ils contemplaient la joie qui animait son visage céleste, et sentaient avec bonheur la diffusion égale de la douce rosée [38] ; ils savaient que sa bonté est la même pour tous. Ceux-ci transmettaient ses décrets bienfaisants, et en distribuant des arcs rouges [39], ils faisaient briller la sincérité de son cœur ; ceux-là, inclinant la tête et fléchissant les genoux, présentaient de sages avis. Heureux de la protection du ciel [40], ils célébraient les grâces dont ils étaient inondés. Ils juraient de le chérir comme un père et d'imiter ses vertus. Lorsque le prince disait *oui*, p.014 souvent les ministres disaient *non ;* ils auraient rougi de se prêter à des flatteries complaisantes. Ils désiraient

ne pas se retirer sans être ivres, mais, comme il y avait à gauche un inspecteur et à droite un historien, quel est celui qui aurait osé manquer aux convenances ? Le prince, voulant mettre le comble à la joie de ses conseillers intimes, leur fit distribuer, par respect pour les usages de sa dynastie, *la chanson des ministres enivrés par ordre impérial* [41]. Mais ceux-ci, quoique touchés de ce nouveau bienfait du prince, choisirent, parmi les meilleures délibérations des siècles passés, *la Remontrance pour le renvoi d'I-ti* [42], et la lui présentèrent avec une noble fermeté. Jamais ne régna une plus heureuse alliance des lumières et de la vertu. En ce jour, aux sons du tambourin et des cloches, des flûtes et des guitares, (harmonieux interprètes de la musique) du vent et des nuages, du dragon et du tigre [43], on vidait des coupes joyeuses. En voyant le ciel et la terre unis par p.015 une douce harmonie, on souhaitait à l'empereur une longévité de dix mille ans, une existence sans bornes, comme celle du soleil et de la lune, des montagnes et des collines. »

Après que le prince et les sujets eurent bu assez longtemps, les membres du conseil privé, voyant que la musique avait été exécutée à trois reprises et que le vin avait circulé neuf fois, craignirent que la multitude des officiers ne se laissât troubler par le vin et ne s'écartât des convenances. Ils quittèrent en conséquence leurs sièges et, se mettant à la tête des magistrats, ils allèrent se prosterner devant l'empereur.

> — Sire, dit l'un d'eux, grâce à votre bonté sainte, nous avons pris part à un splendide festin ; à peine pouvions-nous espérer ce beau jour où vous nous avez inondés de vos augustes bienfaits, mais nous craignons que quelques personnes ne boivent avec excès et ne s'oublient dans l'ivresse, au point de manquer aux convenances et de blesser les lois du royaume. En conséquence, nous venons, à la tête des magistrats, pour offrir à Votre Majesté nos actions de grâces et nos adieux.

L'empereur leur ordonna d'abord de se relever, puis leur adressant la parole :

— Malgré mon peu de vertu, dit-il, j'ai reçu du ciel l'héritage de cette grande monarchie. Aussi m'affligé-je chaque jour de ma négligence et de ma paresse ; heureusement que, grâce à la noble assistance des maîtres et des hauts dignitaires qui m'entourent, l'intérieur des quatre mers (l'empire) jouit d'un calme parfait. J'en remercie sincèrement mes vénérables ancêtres qui me soutiennent par leur protection, et le Ciel p.016 suprême, qui m'a fait naître et qui m'a conduit à l'âge mûr. Avant-hier, le président du bureau impérial d'astronomie m'a annoncé que les astres offraient d'heureux présages et m'en a rapporté le mérite. Un juste sentiment de crainte m'a empêché d'accepter cet éloge, mais les ministres n'ont point admis mon refus et m'ont en outre présenté des lettres remplies de louanges pompeuses. Je ne possède nulle vertu qui puisse justifier des témoignages aussi flatteurs. C'est pour moi un nouveau motif de rentrer en moi-même et de m'examiner avec crainte. Quoi qu'il en soit, il est aisé de voir que le prince et ses sujets ont une même vertu et un même cœur. C'est pourquoi, j'ai choisi ce jour de printemps pour boire gaiement avec mes grands officiers, et montrer au monde les nobles idées qui animent, dans le même siècle, les hommes les plus renommés par leurs lumières et leurs vertus. Je veux qu'ici chacun s'affranchisse un peu des lois de l'étiquette, pour mieux exprimer son amour et son dévouement. Nous n'oserions, il est vrai, imiter les désordres et les excès des anciens, qui passaient les nuits à boire, mais, comme les jours du printemps sont déjà assez longs, nous aurons le loisir de nous délecter ensemble. Songez uniquement à atteindre le comble de la joie. Quand même vous vous laisseriez aller à de légers écarts, je n'y ferais pas attention.

— Sire, dit un des membres du conseil privé, puisque telle est l'immensité de vos bienfaits, on croirait voir ici non seulement un prince avec ses sujets, mais encore un père avec ses enfants. Quand nous sacrifierions tous notre vie pour vous servir,

comment pourrions-nous vous p.017 témoigner dignement notre reconnaissance ? Nous obéirons respectueusement à vos ordres.

— Je sais, ajouta le prince, que le sublime et auguste empereur qui a fondé notre dynastie, toutes les fois qu'il donnait un repas à ses officiers, exigeait qu'on en rehaussât l'éclat par des vers ou des chansons. Avant-hier, le président du bureau impérial de l'astronomie m'a annoncé que la constellation Wén-tchang brillait d'un éclat extraordinaire. C'était signe, suivant lui, qu'il existe, dans le jardin de la littérature, des écrivains illustres qui prêteront le secours de leurs talents à une administration sage et éclairée. J'ai examiné hier les lettres de félicitation que m'ont adressées tous les magistrats ; elles sont toutes d'un style pur et d'une écriture élégante. Beaucoup d'entre eux ont fait preuve d'un talent extraordinaire. On peut dire que cette époque est la plus brillante de notre siècle. Dans ce jour de printemps qui voit les hommes de mérite réunis ensemble, il est juste qu'on compose quelques chansons ou quelques poèmes que nous puissions transmettre à la postérité, afin que la solennité pompeuse de ce jour ne s'éteigne pas dans l'oubli.

— Sire, dit l'un des membres du conseil privé, lorsque les empereurs Yao et Chun avaient chanté à plusieurs reprises, leurs ministres Yu et Tsi les saluaient et exaltaient leurs paroles. Depuis la hante antiquité, ils ont eu pour émules beaucoup d'augustes empereurs et de sages ministres. Les saints édits sont l'âme d'une administration sage et éclairée. Il convient d'en adresser un aux nombreux officiers de Votre Majesté pour qu'ils composent soit des éloges ou des remontrances, soit des pièces de p.018 vers réguliers ou libres, et ajoutent ainsi à l'éclat de votre règne sublime.

L'empereur fut enchanté de ces paroles. Comme on était encore occupé à causer et à discourir, tout à coup deux hirondelles blanches descendirent du haut des airs et vinrent voltiger devant l'empereur. On les vit, tantôt se balancer à droite ou à gauche, tantôt s'élever ou

s'abaisser. La grâce et la légèreté de leur vol capricieux rappelaient les évolutions rapides ou mesurées d'une habile danseuse ; c'était un spectacle charmant. Le fils du ciel les ayant regardées avec attention, son âme sainte en fut comblée de joie.

— En général, dit-il, on estime les oiseaux de couleur blanche, et on les considère comme étant d'une espèce rare. Quelle en est la raison ?

— Sire, répondit un des ministres, nos connaissances sont trop faibles pour que nous puissions en approfondir la cause et l'expliquer clairement. S'il était permis à un esprit obtus et vulgaire d'émettre une conjecture, j'y verrais peut-être cette idée de Confucius : « La peinture d'un tableau vient après la blancheur du fond. »

L'empereur hocha la tête en signe d'approbation [44] ; puis, l'interrogeant encore :

— Savez-vous, dit-il, si la tradition nous a conservé quelques belles pièces de vers des anciens sur les hirondelles blanches ?

— Sire, répondit l'un des ministres, comme je remplis, à ma grande confusion, la charge de membre du conseil privé, je suis accablé par les affaires administratives, et il y a longtemps que j'ai cessé de cultiver la poésie et la prose élégante. En vérité, je n'en ai aucun souvenir. Je supplie Votre Majesté d'adresser un décret aux membres p.019 de l'Académie des Hân-lîn. Vous en trouverez sans doute qui seront en état de vous satisfaire.

L'empereur n'avait pas encore ouvert la bouche, lorsqu'un académicien nommé Sié-kiên, qui avait la charge de lecteur impérial, sortit des rangs et se prosterna à terre.

— Sire, dit-il, ce n'est pas que *les hirondelles blanches* n'aient été célébrées en vers sous les dynasties des Hân et des Thang. Mais la tradition ne nous a conservé aucune de ces pièces qui ait un mérite réel ; c'est pourquoi nous n'en connaissons pas.

Au commencement de ce règne, Chi-ta-pên a écrit sur ce sujet une pièce en vers de sept syllabes ; elle est tournée avec art et a été louée avec chaleur par tous ses contemporains, qui l'ont mise au rang des plus célèbres compositions. Un autre poète, nommé Youên-kaï, fut charmé de cette pièce ; seulement, il lui reprochait d'offrir des allusions trop transparentes. Il composa aussi, sur les mêmes rimes, une pièce en vers de sept syllabes, mais son génie trop subtil n'a fait qu'esquisser l'idée vague du sujet. Cependant il a obtenu également les éloges de ses contemporains, et sa pièce de vers est regardée comme bien supérieure à celle de Chi-ta-pên. Quoique le goût du public juge différemment ces deux morceaux, cependant ils peuvent aller de pair. Ces compositions sur *les hirondelles blanches* ont atteint le sublime du genre ; c'est pourquoi, jusqu'à ce jour, on n'a pas entendu parler de poète qui ait osé traiter de nouveau le même sujet.

— Votre Excellence se les rappelle-t-elle, demanda le fils du ciel ?

— Je me les rappelle parfaitement, répondit Sié-kiên. p.020

— Puisque Votre Excellence se les rappelle, je vous prie de les transcrire et de me les faire voir.

A ces mots, il ordonna aux officiers qui étaient à ses côtés, de lui donner un pinceau et du papier.

Sié-kiên obéit, et, étant retourné à sa place, il écrivit avec soin les deux pièces de vers et les apporta à l'empereur.

Un officier, qui était près de lui, les reçut et les déposa sur la table du dragon. Le fils du ciel déploya la feuille, et y ayant jeté les yeux, il lut la pièce suivante de Chi-ta-pên.

PIÈCE DE CHI-TA-PÊN

Chaque année, au printemps, elles reviennent couvertes de neige [45].

Dans la cour de la salle où fleurit le poirier du Japon, elles rivalisent d'éclat avec la lune.

Douze jalousies ornées de perles les enveloppent dans leurs plis.

Des paires de ciseaux de jade s'élèvent et s'abaissent en volant.

Les princes et les comtes de l'empire vantent la gorge brune [46].

p.021

Dans le royaume, tous les hommes estiment les vêtements noirs [47].

Sur les fleuves et les lacs, combien de cormorans et de mouettes doivent faire serment de pêcher ensemble au milieu des brisants.

PIÈCE DE YOUÈN-KAÏ

Les évènements des anciens royaumes ont disparu comme les nuages qu'emporte le vent.

Il y a bien peu d'hommes qui connaissent Wang et Sié [48], dont la fortune a brillé dans les siècles passés.

Lorsque la lune s'élève, son disque brillant ne paraît pas d'abord à la surface de la rivière Hân.

La neige remplit les jardins des Liang [49] et elles ne reviennent pas encore ;

L'odeur des fleurs de saules qui bordent les lacs et les étangs, me suit jusque dans mes songes ; p.022

Dans la cour de la salle où fleurit le poirier, le froid pénètre mes vêtements.

Dans la maison de Tchao [50], combien de sœurs sont animées d'une vive jalousie [51].

Ne l'envoyez pas voler dans le palais de Tchao-yang.

Le fils du ciel examina avec un vif plaisir les deux pièces de vers, et ne put s'empêcher d'en faire un éloge pompeux.

— Certes, s'écria-t-il, leur réputation n'est point usurpée. Dans la composition de Chi-ta-pên, la vérité du style cache des idées gracieuses. Dans celle de Youên-kaï, le vague des expressions vous communique un charme divin. J'avoue que ces deux pièces peuvent aller de pair. Elles nous montrent combien les sujets lettrés du règne précédent ont brillé par l'éclat de l'esprit et du talent. Vous tous, dit-il, hauts dignitaires et officiers de la cour, vous avez de justes prétentions aux succès littéraires. Eh bien ! si quelqu'un d'entre vous peut composer une nouvelle pièce de vers qui lui permette de courir dans la lice, de front avec p.023 Chi-ta-pên et Youên-kaï, je lui décernerai une récompense sans égale.

En entendant cet ordre suprême, tous les officiers se regardèrent l'un l'autre, sans qu'aucun osât répondre à cet appel.

Le fils du ciel, les voyant tous muets et silencieux, en éprouva un vif déplaisir, et, les interrogeant encore :

— Si parmi tant de magistrats, dit-il, si dans cette multitude de lettrés qui m'entourent, il n'y a pas un seul homme qui ose répondre à mes ordres, c'est peut-être que vous faites peu de cas de mon esprit, et ne me jugez pas digne de parler poésie avec vous ; peut-être aussi que le talent littéraire des modernes est loin d'égaler celui des anciens !

Les membres de l'Académie du Hân-lîn ne pouvant plus garder le silence, l'un d'eux s'avança et dit :

— Serions-nous incapables de composer une simple pièce de vers sur *les hirondelles blanches,* nous dont le pinceau est consacré au service du souverain ? D'ailleurs, après le saint décret qui vient de nous être adressé, comment oserions-nous manquer à ce devoir ? Mais nous avons devant les yeux deux pièces où Chi-ta-pên et Youên-kaï ont épuisé toutes les beautés du sujet. Quand nous ferions des efforts infinis pour dépeindre *les hirondelles blanches,* il nous serait impossible de nous

élever au-dessus d'eux. C'est pour cela, Sire, que vos humbles sujets reculent devant cette tâche et n'osent répondre à votre appel. Jadis, sous la dynastie des Thang, Souï-hao [52] inscrivit p.024 des vers sur *le pavillon de la cigogne jaune* [53]. Dès qu'ils eurent frappé les yeux de Li-thaï-pé, il s'avoua vaincu, et depuis ce moment il cessa de composer des vers. Nous avons tous éprouvé le même sentiment. Nous espérons que Votre Majesté daignera se montrer indulgente et nous pardonner. Mais si l'on pouvait nous accuser de faire peu de cas de vos lumières, nous mériterions de subir dix mille morts.

— Vos raisons sont justes, reprit l'empereur, et je ne puis m'empêcher de les agréer. Mais en ce jour les personnages les plus éclairés et les plus vertueux se trouvent réunis dans la même salle ; les magistrats du plus haut mérite brillent devant mes yeux, et les hommes de génie remplissent le vestibule du palais. On peut dire que c'est une merveilleuse réunion dont le souvenir vivra plus de mille ans. Mais si vous vous regardez les uns les autres sans composer, à ma demande, une pièce de vers sur *les hirondelles blanches,* la renommée littéraire de mon règne perdra beaucoup de son éclat. Cependant, je n'insisterai pas davantage auprès de Vos Excellences.

Les membres de l'académie des Hân-lîn se disposaient à répondre une seconde fois à Sa Majesté, lorsqu'on vit sortir des rangs du conseil d'État un personnage éminent. Il s'avança en tenant sa tablette d'ivoire devant sa poitrine, et, se prosternant jusqu'à terre :

— Votre humble p.025 sujet, dit-il, possède une pièce de vers sur *hirondelles blanches.* Si Votre Majesté daigne lui pardonner sa témérité, il osera les transcrire et les mettre sous ses yeux.

L'empereur, l'ayant regardé avec attention, reconnut en lui le ministre Chân-hiên-jîn.

— Puisque vous avez, lui dit-il d'un air gracieux, une pièce de vers sur *les hirondelles blanches,* elle doit être d'une beauté remarquable. Je reporterai sur cette composition le respect dû à un hôte et à un maître ; je désire vivement la voir. Comment pouvez-vous vous accuser d'une témérité coupable et m'en demander pardon d'avance ?

— Cette pièce de vers, répondit Chân-hiên-jîn, n'est point de votre humble sujet ; c'est Chân-taï, ma jeune fille, qui, dans le calme de l'appartement intérieur, l'a composée sur les rimes des deux pièces précédentes. Le style de ma jeune fille est on ne peut plus vulgaire, et je ne devrais pas en importuner Votre Majesté ; mais ayant remarqué qu'elle était impatiente de voir de la poésie, et que tous nos officiers ne se sentaient pas la force d'arriver au septième pas [54], j'ai osé ouvrir la bouche, au péril de ma vie, pour consoler un peu votre auguste cœur.

L'empereur fut ravi d'entendre ce langage :

— Excellence, dit-il, si votre jeune fille est habile en poésie, c'est encore plus extraordinaire ; hâtez-vous de transcrire ses vers et de les mettre sous mes yeux.

Chân-hiên-jîn, pour obéir à cet ordre, demanda p.026 aussitôt aux officiers de service un pinceau et un encrier ; puis il écrivit la pièce et la présenta à l'empereur.

Le fils du ciel la reçut lui-même, et, après avoir déplié la feuille de papier, il lut en tête :

« Vers sur *les hirondelles blanches*, composés sur les rimes des deux pièces originales de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. »

VERS DE CHAN-TAÏ

Lorsque le soleil couchant est suspendu à l'horizon, les cœurs candides [55] sont bien rares.

Je m'enfuis et me retire loin des débats du monde, au milieu des poiriers [56] en fleur.

Je m'en vais pâle et j'aurais honte d'emprunter la couleur du corbeau. Je reviens maigre, et je ne permets qu'à la neige d'augmenter mon embonpoint.

Quand je reviens en volant à travers la nuit noire, on peut encore distinguer mon ombre.

Quoique j'enlève avec mon bec toute la pourpre du printemps, je n'ai pas besoin de laver ma robe.

Combien d'âmes charmantes s'égarent au milieu des colombes aux brillantes couleurs ?

Lorsqu'on relève les jalousies, moi seule je reviens pure et sans tache [57].

Le fils du ciel, ayant fini de lire ces vers, ne put contenir les élans de sa joie :

— La forme est savante, p.027 s'écria-t-il, et le style est d'une rare noblesse. Plus j'examine ces vers, et plus je les trouve dignes d'être mis au-dessus de ceux de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. Je ne puis croire qu'il existe dans l'appartement des femmes un talent aussi distingué.

Puis, regardant Chân-hiên-jîn :

— Est-il bien vrai, lui demanda-t-il, que la fille de Votre Excellence soit l'auteur de ces vers ?

— C'est elle, en effet, qui les a composés, répondit Chân-hiên-jîn ; comment oserais-je tromper Votre Majesté ?

L'empereur n'en fut que plus enchanté :

— Excellence, lui dit-il, quel est aujourd'hui l'âge de votre fille ?

— Sire, répondit Chân-hiên-jîn, la fille de votre sujet vient d'entrer dans sa dixième année.

— Voilà qui est encore plus extraordinaire, s'écria l'empereur, dont l'étonnement et la joie s'accroissaient par degrés ; comment est-il possible qu'une fille de dix ans soit capable d'écrire avec un style si rare et si admirable, qui efface les écrivains des siècles passés ? Peut-être que la fille de Votre Excellence a ébauché cette composition, et que vous y avez mis la main pour lui donner du poli et de l'éclat ?

— Chaque expression, dit Chân-hiên-jîn, a été trouvée par ma jeune fille elle-même, dans l'appartement intérieur ; en vérité, votre sujet n'y a pas changé un seul mot.

— S'il en est réellement ainsi, reprit l'empereur, on peut dire qu'au milieu des femmes de talent elle brille par des facultés divines !

Il prit de nouveau les vers et, après les avoir récités p.028 lentement et avec délices, il éclata d'une joie soudaine, et frappant la table de sa main :

— Plus je les examine, dit-il, et plus j'y trouve de grâce, d'élégance et de parfum ; en vérité, c'est un style charmant qui n'appartient qu'aux femmes distinguées. Sage maître, ajouta l'empereur en regardant Chân-hiên-jîn, pour que vous ayiez donné le jour à une fille d'un si beau talent, il faut qu'elle ait été formée de la plus pure essence des montagnes et des rivières. Les filles vulgaires du siècle ne sauraient lui être comparées.

— Lorsque la fille de votre sujet était sur le point de naître, reprit Chân-hiên-jîn, j'ai vu en songe l'étoile Yao-kouang (de la Grande Ourse) qui tombait dans le salon, et la femme de votre sujet, madame Lo, qui courut au-devant et l'avala. Dans cette même nuit, la femme de votre sujet eut le même songe que moi et rêva pareillement qu'elle avalait une étoile. Cette coïncidence me parut extraordinaire. Après que la fille de votre sujet fut née, à

trois ans elle ne savait pas encore parler ; dès qu'elle sut s'exprimer, elle ne parlait pas souvent, mais si elle laissait échapper une parole, c'était toujours avec une finesse et un esprit sans pareils. Quand je lui eus appris à lire, il suffisait qu'un texte eût passé une seule fois sous ses yeux pour qu'il fût gravé dans sa mémoire. A sept ans, elle savait déjà composer en prose élégante, et aujourd'hui qu'elle a dix ans, chaque jour sa bouche ne cesse de réciter des vers et sa main d'en tracer de nouveaux. Les facultés extraordinaires qu'elle a reçues en naissant, me semblent, il est vrai, répondre au jugement qu'en a porté Votre Majesté ; seulement, p.029 aujourd'hui que je me sens affaibli par la vieillesse, je regrette vivement d'avoir donné le jour à une fille au lieu d'un fils.

— Excellence, dit l'empereur en riant, il est regrettable, en effet, que vous n'ayez point eu de fils ; mais, je dois le dire, quand vous auriez donné le jour à un fils, il serait bien loin de valoir une fille aussi extraordinaire.

A ces mots, le prince et le ministre se regardèrent en souriant. Le fils du ciel ordonna à un des officiers qui étaient à ses côtés de montrer ces vers à tous les magistrats et de les faire circuler de main en main.

— Excellences, s'écria-t-il, vous jugerez si j'ai eu raison de les lire avec délices.

Les magistrats obéirent et se les passèrent successivement de main en main ; il n'y en eut pas un seul qui ne montrât son approbation par l'émotion de son visage et par le mouvement de sa tête ou le murmure des lèvres. Puis, s'avançant à l'envi vers l'empereur et se prosternant devant lui :

— Sire, dirent-ils, quoique nous ayons pour devoir de tenir le pinceau du matin au soir, lorsque nous avons reçu aujourd'hui l'ordre de composer des vers sur *les hirondelles blanches,* à la vue des deux pièces de Chi-ta-pên et de Youên-kaï, nous n'avons pas osé écrire à la légère. Nous étions loin de penser que la fille

distinguée d'un membre du conseil privé aurait composé d'avance ces vers, comme par une sorte de prévision, pour répondre à votre décret. Leur fraîcheur, leur nouveauté et leur noble élégance font pâlir ceux de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. Nous sommes tous accablés de confusion, mais quoique cette jeune fille soit comme p.030 un joyau précieux dans la main d'un de vos ministres, on doit véritablement reconnaître en elle l'effet des heureuses influences que l'administration sage et éclairée de Votre Majesté répand dans les quatre parties de l'empire. Si aujourd'hui deux *hirondelles blanches* ont voltigé gracieusement devant l'empereur, si notre auguste souverain a ordonné en termes pressants de les célébrer en vers, c'est que le ciel voulait mettre en lumière le talent admirable de la fille d'un membre du conseil ; nous en sommes tous ravis de joie !

Le fils du ciel fut enchanté de ces paroles.

— Avant-hier, dit-il, le président du bureau de l'astronomie m'a annoncé que les constellations Koueï et Pi avaient brillé d'un vif éclat, et que, par conséquent, on verrait naître partout de ces talents extraordinaires qui n'apparaissent plus dans le monde, et qui, pareils au Khi-lîn et au Fong-hoang (phénix), aiment à vivre cachés au sein des montagnes et des bois. « Or, comme la fille de Son Excellence Chân est née après que sa mère eut rêvé qu'elle avalait l'étoile Yao-kouang et que justement elle est douée de talents si extraordinaires, ne jugez-vous pas que l'observation de Thang-kin se trouve justifiée d'une manière éclatante ? De plus, elle avait composé d'avance des vers sur *les hirondelles blanches,* comme pour prêter aujourd'hui un nouveau charme à la musique du festin ; je ne puis donc m'empêcher de croire que la vertu et les lumières de cette dynastie ont été réellement annoncées par des signes célestes. Je veux boire à longs traits avec Vos Excellences pour répondre à l'affection du ciel.

p.031 Les magistrats obéissent, et vont tout joyeux reprendre leur place au banquet. Devant la table impériale, on se provoque mutuellement à vider des coupes de vin, et au bas des degrés rouges, la voix des chanteurs se marie aux sons harmonieux des flûtes.

Le prince et ses sujets burent jusqu'au moment où le disque pourpré du soleil disparut à l'occident. Les chefs du conseil privé, s'avançant à la tête de tous les magistrats, frappèrent la terre de leur front et remercièrent l'empereur de les avoir conviés à ce festin.

Le fils du ciel ordonna alors aux eunuques d'apporter un encrier impérial de Touân-khi, dix pinceaux de poils de lièvre à hampe rouge, cent feuilles de papier ornées de dragons, dix bâtons d'encre au phénix, un lingot d'or et un d'argent, dix pièces de satin à fleurs et une paire de bouquets d'or ; puis il les remit lui-même à Chân-hiên-jîn.

> — J'ai été enchanté, dit-il, des vers de votre fille sur *les hirondelles blanches.* Je lui offre ces bagatelles pour donner du lustre à son pinceau. Après-demain, le quinzième jour du mois, qui est celui de la pleine lune, tandis que les autres magistrats seront réunis, pour l'audience du matin, dans la salle extérieure, vous pourrez m'amener votre fille, après l'heure de midi, afin que je reçoive ses hommages dans la salle intérieure. Je veux moi-même mettre ses talents à l'épreuve ; elle peut compter sur une magnifique récompense.

Chân-hiên-jîn, ayant reçu cet ordre, remercia l'empereur de ses bienfaits. Le fils du ciel chargea de nouveau le tribunal des rites d'enjoindre aux directeurs des collèges de rechercher, avec un soin particulier, les hommes p.032 d'un mérite éminent qui vivent cachés dans la retraite, afin de se conformer au décret suprême. Les magistrats se retirèrent à l'instant, et bientôt cette nouvelle se répandit au loin.

Après avoir transmis ses volontés, l'empereur retourna dans son palais. Tout le monde se racontait, comme une merveille que la fille du ministre Chân, à peine âgée de dix ans, avait su composer une

charmante pièce de vers sur *les hirondelles blanches.* A bout de quelques jours, dans la capitale, il n'était pas une famille où l'on ne possédât la copie des vers sur *les hirondelles blanches.* Ce n'est pas tout, dès qu'on eut appris que l'empereur avait fixé le quinzième jour du mois pour qu'elle vint lui présenter ses hommages, chacun se demandait comment pouvait être cette jeune fille qui, à l'âge de dix ans, possédait déjà un talent si extraordinaire. Tous étaient absorbés dans le désir de la voir de leurs propres yeux lorsqu'elle irait à la cour le quinzième jour du mois.

A l'occasion de cette audience impériale, j'aurai à vous apprendre bien des événements.

A la cour, on se disputait le plaisir de connaître la figure de cette jeune fille, et bientôt tout l'empire retentit du bruit de son nom.

Si vous désirez savoir comment se passa l'audience impériale, écoutez un peu, je vais vous le raconter dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE II

L'EMPEREUR DONNE UN PIED DE JADE POUR MESURER LE TALENT

@

p.033 Chân-hiên-jîn, ayant reçu une multitude de présents, avec ordre de se présenter à la cour le 15 du mois, se sentit au comble du bonheur. Aussi s'en revint-il tout joyeux à son hôtel. Il se retira dans la salle de derrière, et invita madame Lo, sa femme, à venir conférer avec lui. Celle-ci, voyant que les gens de sa suite avaient apporté un grand nombre de présents, de l'or et des objets précieux, le pria de l'éclairer à ce sujet.

— Aujourd'hui, dit-elle, l'empereur vous a admis à sa table ; c'est déjà une faveur immense. D'où vient qu'en outre il vous a accordé une quantité de riches présents ?

— Ce n'est pas moi, dit-il, que ces cadeaux sont destinés à récompenser ; c'est ma fille Chân-taï, que, par une faveur spéciale, notre auguste souverain a daigné combler de ses dons.

A ces mots, madame Lo fut remplie en même temps de joie et de surprise.

— Chân-taï, dit-elle, est une jeune fille de dix ans ; pourquoi l'empereur lui accorderait-il une telle récompense ?

— Il y a une chose que vous ne savez pas, reprit p.034 Chân-hiên-jîn ;

et aussitôt il lui raconta en détail que l'empereur, ayant vu une *hirondelle blanche* qui voltigeait avec grâce, avait ordonné à ses officiers de composer des vers [à ce sujet] ; que lui-même avait présenté à l'empereur, sur les *hirondelles blanches,* une pièce de vers de sa fille, dont la lecture l'avait charmé, et que, pour cette raison, il

avait voulu la récompenser par ces riches présents, et avait ordonné qu'on la lui amenât à l'audience impériale.

Ce récit combla de joie madame Lo :

— J'avoue, dit-elle, que c'est un heureux événement, mais notre fille est bien jeune ; quoique dans notre maison elle ait une démarche grave et des manières réservées et qu'elle réponde toujours avec justesse, je crains qu'en voyant l'empereur, elle ne se sente émue et troublée par l'éclat de sa présence et par l'appareil imposant qui l'environne. Si elle venait à oublier les rites et les convenances, elle ne saurait échapper à un châtiment sévère. Si l'empereur lui ordonnait de composer des vers ou de la prose élégante et qu'elle ne pût y réussir sur-le-champ, ne pensez-vous pas que les vers d'aujourd'hui sur les *hirondelles blanches* paraîtraient le fruit d'un plagiat ?

— Votre idée est juste, répondit Chân-hiên-jîn ; mais, suivant ma manière de voir, malgré son extrême jeunesse, ma fille a beaucoup d'assurance et de caractère, et elle possède à la fois l'élévation de l'âme et la vigueur du talent. Jamais, je le pense, la honte ni la timidité ne l'empêcheront de composer.

— Quoi que vous disiez, repartit madame Lo, je sens que mon cœur en sera tourmenté jusqu'à la fin. p.035

— Vous n'avez pas besoin, dit Chân-hiên-jîn, de tant vous inquiéter d'avance. Appelons ma fille, et faisons-lui connaître le décret de l'empereur ; son air et son attitude nous apprendront ce qu'il convient de faire.

Madame Lo ordonna aussitôt à ses servantes de monter à la chambre de mademoiselle et de l'appeler.

Or, Chân-hiên-jîn descendait de Chân-kîn-youên [58] de la dynastie des Tsîn, et depuis cette époque, une succession de hauts fonctionnaires avait illustré sa famille ; de plus il avait obtenu de bonne heure le grade de *ts'în-sse* (docteur), et comme il approchait de cinquante ans, il venait d'être élevé à la dignité de ministre d'État.

C'était un homme d'une rare capacité, et, quand les circonstances l'exigeaient, il savait montrer de la résolution et de l'énergie. L'empereur l'honorait d'une confiance et d'une estime sans bornes ; aussi ses collègues ne le voyaient qu'avec un sentiment de crainte et de terreur.

Chân-hiên-jîn, qui se trouvait alors au comble des honneurs et de la fortune, avait pris, à son insu, un air fier et arrogant et des manières dures et farouches. Mais la jeune Chân-taï était bien loin de ressembler à son père. Elle était belle comme les perles et le jade, brillante comme les fleurs de Tchi et de Lân, blanche comme la glace et la neige, pure comme les nuages et l'air. Il $_{p.036}$ suffisait de l'avoir vue une seule fois pour trouver tous ces charmes sur sa figure. Quant à son caractère, il était grave et sérieux, et elle se gardait de parler et de rire à la légère. Quoiqu'elle fût la fille d'un ministre d'État, les étoffes de soie brodée, les perles et les plumes bleues n'avaient nul attrait pour elle. Chaque jour, après avoir fait une toilette modeste et s'être vêtue d'une robe blanche, elle s'asseyait tranquillement dans un pavillon élevé, et mettait tout son plaisir à lire ou à composer en brûlant des parfums et en buvant du thé exquis. A voir son air grave et son amour de la retraite, on l'eût prise pour un vieux lettré. Elle avait dit adieu à l'éclat du fard et de la céruse, dont se servent les femmes dans le but de plaire et de séduire. Bien qu'elle ne fit qu'entrer dans sa dixième année, elle avait déjà l'apparence et le ton d'une personne mûre.

Ce jour-là, elle était justement occupée à lire au haut du pavillon, et était tombée sur un passage où l'on racontait qu'Hiouên-tsong, de la dynastie des Thang, se trouvant avec sa favorite Yang-koueï dans le *kiosque des parfums exquis,* d'où ils admiraient les fleurs des Meou-tân (Magnolia mou-tân), eut le désir de faire composer des vers dans le goût moderne et d'en entendre la musique. Sur-le-champ, il demanda Li-thaï-pé ; mais ce poète était alors plongé dans l'ivresse. L'empereur ordonna à sa favorite de lui tenir l'encrier, et aux eunuques du palais de lui ôter ses bottes. Li-thaï-pé, s'étant éveillé, prit son pinceau, l'imbiba

d'encre et écrivit trois strophes intitulées *Ts'ing-pi'ng-tiao* (les Accords de la paix parfaite), qu'il mit aussitôt en musique.

p.037 Chân-taï, [arrivée à cet endroit du récit], se mit à exalter la vigueur et la fécondité du poète.

> — Si les lettrés d'autrefois, s'écria-t-elle, déployaient en présence de l'empereur un tel talent et une telle verve, on peut bien les appeler des *hommes de talent* sans faire honte à un si beau nom. Depuis la dynastie des Thang jusqu'à nos jours, il s'est écoulé plus de mille ans, et cependant on n'a pas vu un second Li-thaï-pé. D'où vient qu'il est si difficile d'acquérir un véritable talent ? n'est-ce pas pitié que Chân-taï, parce qu'elle est une jeune fille, se voie ensevelie dans les profondeurs d'un gynécée ? Si j'étais un jeune homme et que je trouvasse, un jour, un prince ami des lettres, qui sait si, avec mon petit pinceau, je ne déploierais pas à mon tour toute la verve d'un homme de talent ?

Elle n'avait pas fini de donner un libre cours à ses pensées secrètes, lorsque soudain plusieurs servantes vinrent l'appeler et lui dirent :

> — A son retour de l'audience impériale, Son Excellence votre père s'est retiré avec madame dans le salon de derrière et vous prie de venir de suite pour conférer avec eux.

Chân-taï n'osa tarder un seul instant. Après avoir reçu cet ordre, elle descendit aussitôt du pavillon avec les servantes, et vint se présenter à son père et à sa mère.

> — Chère enfant, lui dit Chân-hiên-jîn en l'apercevant, il vous est arrivé aujourd'hui un heureux événement. Le savez-vous ?
>
> — Je l'ignore, répondit Chân-taï ; je prie mon père de me l'apprendre dans tous ses détails.
>
> — Aujourd'hui, dit Chân-hiên-jîn, comme l'empereur p.038 donnait à dîner à tous ses grands officiers, il vit soudain une *hirondelle blanche* qui voltigeait et se balançait dans les airs. Il leur

ordonna alors de composer des vers à ce sujet. Ceux-ci, apercevant, en face de l'empereur, deux pièces célèbres de Chi-ta-pên et de Youên-kaï, pensèrent qu'ils ne pourraient trouver des expressions assez admirables pour les effacer. Aussi restèrent-ils bouche close, de sorte que nul d'entre eux ne put obéir au décret. L'empereur en fut extrêmement contrarié. Votre père se sentit tout à coup inspiré par la circonstance, et, ne pouvant plus y tenir, il écrivit les vers que vous avez composés sur les *hirondelles blanches* et les présenta à Sa Majesté. Dès que l'empereur les eut lus, il se sentit transporté de joie, et m'interrogea dans les plus petits détails. Il fut encore plus charmé lorsqu'il eut vu que vous étiez douée d'un tel talent dans un âge aussi tendre. Alors il me remit pour vous un grand nombre de cadeaux, et m'ordonna en outre de vous amener à la cour le 15 du présent mois, afin de vous mettre lui-même à l'épreuve et de s'assurer de la vérité. Il ajouta qu'il vous récompenserait encore magnifiquement. Dites-moi, ma fille, n'est-ce pas là un heureux événement ?

— Puisque Sa Majesté, dit Chân-taï, daigne me montrer sa haute affection par de si riches présents, suivant les rites, je dois lui témoigner ma reconnaissance en me prosternant du côté du palais.

— Lorsque j'étais devant l'empereur, lui dit Chân-hiên-jîn, je l'ai déjà remercié moi-même. Comme vous vivez dans l'enceinte profonde du gynécée, qui saura si vous l'avez remercié ou non ?

— p.039 J'ai entendu dire, reprit Chân-taï, que même dans un lieu obscur et retiré, le sage ne néglige jamais les rites. Quoique je ne sois qu'une faible enfant, je sais que les rites mutuels des sujets et du souverain sont dans la nature de l'homme. Comment pourrais-je souffrir que Pé-yu [59] fût seul cité avec honneur pendant des milliers de générations ?

— Je vous admire, lui dit Chân-hiên-jîn, de pouvoir pousser aussi loin l'observation des rites ; pour moi, je ne saurais y atteindre.

Il ordonna alors aux servantes de préparer une table pour brûler des parfums. Chân-taï changea de costume et revêtit des habits de couleur ; puis, d'un air grave et respectueux, elle se tourna vers le palais impérial et fit neuf révérences profondes. Ensuite, elle pria son père et sa mère de lui permettre de les saluer et de les remercier.

— Cela n'est pas nécessaire, dirent ensemble Chân-hiên-jîn et madame Lo.

— Si mon père et ma mère, reprit-elle, ne m'avaient point donné la vie et l'éducation, aurais-je pu voir un si beau jour ? Comment oserais-je ne pas vous saluer aussi ?

Chân-hiên-jîn fut transporté de joie.

— Ma fille, dit-il en riant à madame Lo, ne possède pas seulement le talent littéraire et le sentiment des rites, on dirait vraiment $_{p.040}$ que c'est un grave docteur versé dans le Tao (la droite voie).

Madame Lo elle-même laissa échapper un sourire de joie ; mais Chân-taï, sans changer de visage, leur fit quatre profonds saluts d'un air grave et mesuré ; puis elle quitta ses habits de cérémonie et vint s'asseoir auprès d'eux.

— Ma fille, lui dit Chân-hiên-jîn, dans un âge aussi tendre que le vôtre, c'est sans doute un insigne bonheur que d'être connue de l'empereur ; mais votre mère s'inquiète en songeant qu'élevée tendrement dans le calme du gynécée, vous n'avez jamais eu l'occasion de parler avec un homme. Bien plus, le fils du ciel, qui est au sommet des honneurs, a un aspect imposant et terrible. Quand vous serez dans l'intérieur du palais, dans ces salles profondes et mystérieuses qu'une garde redoutable entoure comme une sombre forêt, si par hasard votre cœur se trouble un instant, et que vous ne puissiez vous acquitter des cérémonies prescrites ; si le saint empereur vous interroge et que vous ne trouviez point de réponse, vous encourrez infailliblement un

châtiment sévère ; il est convenable que vous vous y prépariez d'avance.

— Voici ce que j'ai entendu dire, répondit Chân-taï : « En servant son père, on apprend à servir son prince. » Or votre fille, en servant chaque jour son père et sa mère, n'a jamais reçu la moindre réprimande. Quoique le fils du ciel soit au sommet des honneurs, ses bienfaits, ses sentiments d'affection doivent approcher de ceux d'un père et d'une mère. Quoique votre fille soit bien jeune, comment se sentirait-elle troublée au point de manquer aux rites et de ne pouvoir répondre ? En vain me p.041 rappellerez-vous la multitude imposante des gardes du palais ; votre fille ne fera nulle attention à son attitude redoutable. D'ailleurs, il y a bien longtemps que je m'instruis à l'école de Meng-tseu [60]. Je supplie mon père et ma mère de calmer leur cœur ; il est impossible que cela arrive.

A ces mots, Chân-hiên-jîn fut transporté de joie ; puis, se tournant vers sa femme :

— N'avais-je pas raison de vous dire que ma fille a des vues nobles et élevées ? Je reconnais maintenant que la fille d'un ministre d'État ne saurait être comparée à celle d'un homme de basse condition. Je vous en prie, madame, n'ayez aucune inquiétude. Après-demain, lorsqu'elle sera entrée dans le palais et qu'elle aura été admise en présence de l'empereur, je suis convaincu qu'elle obtiendra sa bienveillance auguste.

— Je n'ai pas d'autre vœu, dit madame Lo ; ce sera le bonheur de notre maison.

Après avoir fini de délibérer de la sorte, Chân-hiên-jîn donna ses instructions à sa fille.

— Retournez dans votre chambre, lui dit-il, et demeurez-y en paix en attendant l'époque de l'audience impériale.

Chân-taï obéit et se retira dans un pavillon de l'intérieur. « Justement, se dit-elle avec une joie secrète, je craignais de ne jamais

voir notre saint empereur et de ne pouvoir déployer en sa présence les talents et le savoir que je possède. Qui aurait pu prévoir cette heureuse p.042 occasion ? Demain, quand je serai entrée dans le palais pour offrir d'humbles avis, il me faudra prendre un air grave et mesuré ; je dois avant tout m'interdire ces expressions brillantes et parfumées dont Li-thaï-pé [61] enveloppe la flatterie ; je ne veux point déshonorer mon pinceau ; mon parti en est pris. »

Mais le temps s'écoule rapidement, et bientôt arriva le quinzième jour du mois. Chân-hiên-jîn se rendit de bonne heure à la cour, où l'empereur lui donna lui-même ses ordres pour l'audience de midi. Il s'en revint à son hôtel et pressa madame Lo d'orner avec éclat la tête et la figure de sa fille, et de la parer elle-même de ses plus riches atours.

A l'heure de midi, il fit monter sa fille dans une chaise fermée, et s'assit lui-même dans une chaise découverte. Après eux venait une multitude de suivantes, et une foule nombreuse d'employés et de domestiques, marchant sur deux rangs, leur ouvraient la route. Ce fut avec ce cortège qu'ils se rendirent à l'audience impériale.

A cette époque, il y avait dans la ville de Tchang-'ân beaucoup de personnes qui savaient que la fille du ministre Chân, âgée seulement de dix ans, avait composé une jolie pièce de vers sur *les hirondelles blanches,* et que l'empereur, charmé de son mérite, lui avait ordonné de se présenter ce jour-là à la cour, à l'heure de midi. Tout le monde se pressait des deux côtés de la porte appelée Si-hoa-men (la porte de la fleur d'occident), et se p.043 disputait le plaisir de la voir. Ici, la foule agglomérée s'élevait comme une montagne ; là, elle se déroulait comme une mer mouvante. Bientôt arrivèrent les chaises de Chân-hiên-jîn et de sa fille. Le ministre, étant descendu le premier, fit porter celle de Chân-taï à l'entrée de la porte Si-hoa-men, et l'invita alors à mettre pied à terre.

Aussitôt une multitude de servantes l'entourèrent de toutes parts et entrèrent avec elle. Chân-hiên-jîn suivait seul à pied et fermait la

marche. La foule empressée qui, de chaque côté, la cherchait des yeux, formait une masse compacte.

Il y avait des personnes qui avaient le bonheur de la voir, tandis que d'autres n'y pouvaient réussir. Tous ceux qui l'avaient vue lui prodiguaient des éloges.

> — Cette jeune fille, disaient-ils, est vraiment charmante ; à notre avis, la belle Si-tseu [62], surnommée Mao-tsiang, si célèbre dans l'antiquité, devait tout au plus lui ressembler.

Mais laissons la multitude l'exalter à l'envi et revenons à Chân-hiên-jîn. Il conduisit sa fille dans le palais. A peine fut arrivé au pavillon des Cinq phénix, qu'un mimique du sérail lui fit savoir que Sa Majesté était assise avec plusieurs de ses ministres, dans la salle appelée Wén-hoa-tién (la salle où fleurit la littérature).

Chân-hiên-jîn emmena promptement sa fille, passa en p.044 tournant devant le pavillon des Cinq phénix, et arriva tout droit à la salle Wên-hoa-tién.

L'eunuque qui gardait la porte, l'ayant aperçu, accourut au devant de lui.

> — Seigneur Chân, dit-il, si votre honorable fille est arrivée, attendez que j'aille l'annoncer à l'empereur.
>
> — Elle est en effet arrivée, répondit Chân-hiên-jîn ; veuillez, vénérable monsieur, prendre la peine de la conduire et de la présenter.

L'eunuque entra et revint au bout de quelques instants.

> — Par ordre de l'empereur, s'écria t-il, qu'elle entre sur-le-champ.

Chân-hiên-jîn ordonna aux suivantes de rester toutes en dehors de la salle, et seul, conduisant sa fille par la main, il pénétra dans l'intérieur du palais.

A peine arrivé aux degrés rouges, il leva la tête et vit que l'empereur était déjà assis dans la salle. Il ordonna à sa fille de se tenir

de côté, à mi-distance ; puis il alla se prosterner devant le souverain et lui dit :

> — Moi, Chân-hiên-jîn, votre humble sujet, obéissant à vos ordres, j'ai amené ici ma fille Chân-taï pour la présenter à Votre Majesté.
>
> — Excellence, dit l'empereur, je vous permets de vous lever et de rentrer dans les rangs des ministres. Ordonnez à votre noble fille de se présenter devant moi.

Chân-hiên-jîn le remercia de cette faveur, se leva de terre, et en se hâtant de rentrer dans le rang des ministres, il dit à Chân-taï d'aller présenter ses hommages à l'empereur.

Chân-taï obéit aux ordres du fils du ciel, et se dirigea p.045 d'un pas rapide vers le centre des degrés rouges. Au moment où elle allait faire une profonde révérence, tout à coup retentit ce décret : « Il est ordonné à Chân-taï d'entrer dans la salle pour offrir ses hommages à l'empereur. »

A cet ordre suprême, Chân-taï, sans se troubler ni se presser, s'incline humblement, prend le côté gauche de l'escalier impérial, et monte pas à pas les degrés. Arrivée à la porte de la salle, elle releva le bord de sa robe et entra. Dès qu'elle fut au milieu de la salle, elle exécuta la cérémonie des cinq révérences et des trois prostrations, avec la légèreté d'une danseuse qui fait voler la poussière sous ses pas.

L'empereur abaissa ses regards du haut de son trône et les fixa sur elle. Tels étaient les charmes qu'il remarqua dans cette jeune fille :

> Ses sourcils ressemblaient à l'arc de la nouvelle lune ; ses joues avaient l'éclat d'une fleur qui va s'épanouir.
>
> Ses sourcils étaient pris et légers comme l'arc de la nouvelle lune ; le vif éclat de ses tempes paraissait dû à un habile pinceau.
>
> Ses joues ressemblaient à une lieur qui va s'épanouir, et dont les boutons captifs recèlent toute la beauté.

Les touffes de ses cheveux, comparables à des nuages noirs, projetaient une ombre gracieuse qui se balançait sur ses épaules et voilait son front.

Sa peau laissait échapper un reflet de neige dont le pur éclat rayonnait d'une joue sur l'autre.

Ses membres étaient d'une finesse et d'une légèreté sans égales.

Si ou lui eût demandé son âge, son épaule eût pu toucher celle de Tao-yun [63]. p.046

Son regard perçant eût saisi dix lignes à la fois [64].

Aussi en voyant sa ligure distinguée, on lui trouvait l'œil fin et judicieux de Wân-ell [65].

Son corps était svelte et léger ; on eut dit un saule de trois pieds aux flexibles rameaux.

Sa taille était fine et élégante comme une branche de fleurs à moitié écloses.

Lorsqu'elle entra dans la salle d'audience, en inclinant ses épaules belles comme le jade,

Et s'avança timidement, avec un visage plein de grâces ; elle n'avait point l'air d'une fille ordinaire.

En montant les degrés, elle courut avec ses *nénufars d'or* (ses petits pieds)[66] aussi vite qu'avec des ailes.

Aux attraits charmants d'une femme, elle joignait la noble gravité d'un lettré ou d'un magistrat.

Lorsqu'elle fit cent révérences en regardant le ciel d'azur, elle captiva les yeux de toute la cour. p.047

A dix ans, Kân-lo [67] célébra les vertus de l'empereur, et lui souhaita une félicité sans bornes.

A douze ans, il fut élevé à la plus haute dignité et reçut le titre d'homme accompli.

Mais à trente ans, Tchang-feï perdit la faveur impériale [68] et se vit raillée comme ayant passé l'âge de plaire.

Quoiqu'il soit rare de voir un jeune homme d'un mérite divin, cependant l'histoire en offre des exemples ;

Quant aux jeunes filles, on n'en avait jamais vu une seule qui méritait d'être comparée aux dieux.

L'empereur avait été charmé d'abord, en voyant du haut de son trône, la grâce, la jeunesse, la beauté de Chân-taï, la légèreté, l'aisance et la mesure de ses mouvements en s'acquittant des salutations prescrites. Mais il ne put contenir les transports de sa joie lorsque, ayant fini ses révérences, elle se prosterna à terre et s'écria d'une voix claire et brillante comme celle d'un jeune verdier ou d'un petit phénix :

— La jeune fille de Chân-hiên-jîn, votre sujet, président du tribunal des rites et de la chambre du conseil, p.048 Chân-taï, votre sujette, présente ses hommages à Votre Majesté. Son unique vœu est que notre auguste empereur vive dix mille années, dix mille fois dix mille années !

A ces mots, il lui ordonna de se relever, puis il l'invita à s'approcher de la table impériale et l'interrogea en ces termes :

— Les vers sur les *hirondelles blanches* que j'ai lus avant-hier, étaient-ils réellement de vous ?

— Les vers sur les *hirondelles blanches,* répondit-elle, ont été en effet composés par votre sujette dans l'appartement intérieur. Seulement, je ne prévoyais pas que le style médiocre d'une petite fille comme moi aurait l'honneur de tomber sous les yeux de Votre Majesté. Je mérite la mort, je mérite la mort !

— Bien que ces vers soient d'un style un peu recherché, reprit l'empereur, ils renferment des pensées fort justes et leur facture est irréprochable. Peu importe la jeunesse de l'auteur.

— [On lit], dit Chân-taï, que le magistrat qui recueillait les chansons populaires ne dédaignait point les paroles des bûcherons et des pâtres. La justesse de votre esprit auguste vous permet sans doute de saisir toutes les finesses de la poésie. Mais, quoique Votre Majesté soit au sommet des honneurs et que les neuf enceintes du palais ajoutent à sa puissance imposante, elle n'oserait jamais ranger les chansons populaires qui sont en

tête du *livre des vers* [69] au nombre des nobles compositions appelées p.049 *Ya* [70] et *Song* [71] *;* c'est que ces sections, qui se succèdent, ont chacune un caractère particulier.

En entendant ces paroles, l'empereur approuva à plusieurs reprises par un mouvement de tête.

— Vous, dit-il, jeune fille de dix ans, comment trouvez-vous au fond de votre âme des raisonnements aussi élevés ? En vérité, c'est du ciel que vous tenez un tel talent. Mais, dites-moi, lorsque vous lisiez les auteurs dans l'intérieur de votre chambre, étiez-vous seule ou avec un maître ?

— Dans l'appartement intérieur, répondit Chân-taï, une jeune fille doit se renfermer dans ses devoirs. Comment oserait-elle violer les rites en appelant un maître pour étaler une vaine réputation ? A l'exception de mon père, que j'interrogeais sur les caractères, je vous jure que je n'ai jamais eu personne qui, le texte en main, m'ait communiqué le sens des *King* (livres canoniques). Seulement, soit assise, soit couchée, je les avais près de moi, tous les six, et j'y puisais largement. Ainsi, on le voit, votre sujette Chân-taï n'a jamais été sans maîtres !

L'empereur ne fit que redoubler ses compliments et ses p.050 éloges ; puis, se tournant vers Chân-hiên-jîn :

— Excellence, lui dit-il, en voyant votre fille répondre dans un âge si tendre avec tant de netteté et de précision, on ne peut s'empêcher de l'admirer ; c'est là le fruit des savantes leçons que vous lui avez données.

— Sire, reprit Chân-hiên-jîn, bien que ma petite fille ait blessé les oreilles de Votre Majesté par un langage rude et grossier qu'elle a rapporté de la maison paternelle, vous ne l'avez ni réprimandée ni punie ; c'est vraiment un immense bonheur. Bien plus, votre bouche céleste l'a encore comblée de pompeux éloges ; par là vous avez pénétré le père et la fille, vos deux humbles sujets, d'une reconnaissance sans bornes.

Le fils du ciel était enchanté. Il ordonna aux officiers qui étaient à ses côtés de lui offrir un banquet. On peut dire en vérité que le chef de l'État a la force d'une montagne qui s'écroule. A peine le fils du ciel eut-il dit un mot, qu'en un clin d'œil les mets de la table impériale se trouvèrent régulièrement préparés, dressés et servis. Les membres du conseil vinrent tous s'asseoir, suivant l'étiquette, à l'angle sud-est de la salle ; puis, à l'angle sud-ouest, il fit placer une table particulière et ordonna à Chân-taï de s'y asseoir. Mais Chân-taï et Chân-hiên-jîn refusèrent plusieurs fois cet honneur. Le fils du ciel n'y ayant point consenti, ils se prosternèrent jusqu'à terre, et s'assirent chacun à la place qui leur était destinée.

Or toutes les fois que le fils du ciel sortait ou rentrait, il était toujours accompagné par la musique impériale. Dès que le vin lui avait été offert, tous les instruments p.051 résonnaient ensemble, et l'on exécutait la danse des boucliers et des étendards [72].

A cette heure, toute la salle n'était que bruit et mouvement. L'empereur, du haut du trône où il était assis, regardait furtivement Chân-taï. « Cette jeune fille, se disait-il, doit être ravie des chants et des danses de la cour, et sans doute qu'elle va promener partout ses regards enchantés. » Mais, contre son attente, elle resta assise dans une attitude grave et respectueuse. Lorsqu'on lui présentait une tasse de vin, elle l'effleurait du bout des lèvres ; si c'était un mets, elle prenait ses bâtonnets et ne faisait que le goûter. Quant aux musiciens qui dansaient en chantant, elle baissait modestement les yeux sans les regarder.

L'empereur, l'ayant observée pendant quelque temps, ne pouvait revenir de sa surprise.

> — Quelle modestie ! s'écria-t-il ; quelle décence et quelle réserve ! Cette jeune fille est vraiment charmante.

Il était encore livré à ses pensées, lorsque la musique et la danse cessèrent un instant. Tout à coup, plusieurs membres du conseil privé se levèrent ensemble de leur siège.

— Sire, dit l'un d'eux, votre bonheur suprême s'élève jusqu'aux nues. Si le ciel a daigné faire naître cette fille de talent, ç'a été pour qu'elle secondât vos augustes desseins. Aujourd'hui elle a été reçue à la cour, et, grâce à votre bonté sainte, elle a eu l'honneur de prendre part à un banquet somptueux. La vérité, il faut parcourir mille générations pour trouver une si merveilleuse p.052 rencontre. Nous en sommes tous ravis, et nous voudrions emprunter la coupe impériale pour souhaiter à Votre Majesté une longévité de dix mille ans. Il serait convenable que Chân-hiên-jîn ordonnât à sa fille de composer, à votre louange, trois strophes de vers dans le goût moderne. Peut-être ne resterait-elle pas au-dessous des sentiments qu'a dit lui inspirer l'audience solennelle de ce jour. Nous prions Votre Majesté de prononcer sur ce point.

L'empereur fut charmé de cette proposition.

— J'avais justement la même idée, leur dit-il, et à mon insu les sentiments de Vos Excellences se sont trouvés d'accord avec les miens. » Puis regardant Chân-taï : « Mes ministres, dit-il, désirent vous voir composer des vers dans le goût moderne et me les offrir. Êtes-vous capable de les faire devant moi ?

Chân-taï quitta sa place tout émue, et, se prosternant à terre :

— Sire, dit-elle, vos grands ministres ayant daigné me mettre en avant, comment votre humble sujette oserait-elle ne point répondre à leur vœu ? Mon unique crainte est que mes expressions basses et vulgaires ne puissent louer dignement la millième partie de vos vertus divines. J'ose prier votre bonté auguste de m'accorder indulgence et pardon.

Dès que le fils du ciel eut vu Chân-taï ne point refuser, il sentit redoubler sa joie. Sur-le-champ, il ordonna aux eunuques du palais de placer une table très basse à côté de la sienne, et d'y déposer les quatre trésors de l'écritoire impérial [73]. Ensuite s'adressant à Chân-taï :

— Sur p.053 cette table, dit-il, vous pouvez manier le pinceau et épancher vos idées ; je veux vous voir écrire sous mes yeux.

Chân-taï remercia l'empereur en se prosternant jusqu'à terre ; puis elle se leva vivement, et, sans trouble ni précipitation, elle alla droit à sa table.

En ce moment, les eunuques avaient déjà délayé de l'encre impériale, et une feuille de papier doré, ornée de dragons aux replis tortueux, était étendue sur la table. En fait de savoir, il n'y a vraiment ni jeunes ni vieux ; c'est au plus habile que revient l'honneur. Chân-taï, il est vrai, n'était qu'une jeune fille de dix ans, mais le ciel l'avait douée d'une rare intelligence, et chez elle le talent et l'imagination étaient des dons de la nature. En effet, levant le pinceau impérial, sans réfléchir un instant ni faire de brouillon, elle écrivit tout d'un trait, sur le papier orné de dragons, des lignes nettes et élégantes comme si elle les eût copiées de mémoire. A cette vue, la figure de l'empereur rayonna de joie.

Chân-taï ayant achevé sa composition en moins d'une demi-heure, la prit à deux mains et, s'approchant elle-même du trône, la présenta à l'empereur.

> — Je souhaite, dit-elle, que notre auguste souverain vive dix mille années, dix mille fois dix mille années !

L'empereur la reçut lui-même et l'étendit sur sa table ornée de dragons. Il lui ordonna d'abord de se relever, puis, appelant quatre membres du conseil privé :

> — Venez ensemble devant le trône, leur dit-il, et lisez-moi ces vers pour que je les entende.

Les quatre membres du conseil, dociles à cet ordre, p.054 accoururent ensemble devant le trône impérial. Aussitôt le premier ministre lut tout haut ces vers :

PREMIÈRE STROPHE.

Lorsque le fils du ciel observe la droite voie, les saisons [74]
suivent leur cours dans un ordre admirable, et tous les

hommes pensent avec amour à celui qui les couvre, les soutient et les nourrit.

Lorsque tous les hommes pensent avec amour à celui qui les couvre, les soutient et les nourrit, ils transmettent d'âge en âge la renommée de ses talents civils et militaires, de sa sainteté et de ses vertus divines.

DEUXIÈME STROPHE.

Lorsque les saisons suivent leur cours dans un ordre admirable, et que le fils du ciel observe la droite voie, tous les hommes oublient qu'ils doivent la vie aux mérites de l'empereur.

Lorsque les hommes oublient qu'ils doivent la vie aux mérites de l'empereur, ils lui décernent le titre sublime de prince sans nom [75]. p.055

TROISIÈME STROPHE.

La longévité du saint durant mille années, le nom du saint vivant pendant dix mille automnes, les grands ministres s'offrent à l'envi des coupes (pleines) de vin et exaltent cette merveille.

Puisque les grands ministres s'offrent à l'envi des coupes (pleines) de vin et exaltent cette merveille, moi, qui ne suis qu'une petite fille, j'ai pris le pinceau et j'ai composé ces vers pour offrir mes hommages à celui qui se dit un simple mortel [76].

SUR L'EMPEREUR QUI SUIT LA DROITE VOIE,

Pièce en trois strophes de cinq membres chacune.
La sujette Chân-taï,
en se prosternant jusqu'à terre et en la frappant de son front,
offre ses vœux (à l'empereur).

Lorsque l'empereur eut fini d'entendre ces vers, que venait de lire le premier ministre, il ne put contenir les transports de sa joie.

— La facture est excellente, s'écria-t-il, et la rime a quelque chose d'antique. Dans tous les mots, on retrouve les nobles accents du Chi-king [77] et les mâles beautés du Chou-king [78]. En voyant sa facilité à composer, on reconnaît que c'est vraiment une fille de talent.

Les trois membres du conseil la louèrent d'une voix unanime.

— Lire les livres, dirent-ils, et connaître les p.056 caractères, c'est ce qu'on voit quelquefois chez les jeunes filles ; mais si l'on en cherche une seule qui, comme Chân-taï, ait possédé, dans un âge tendre, la science d'une personne mûrie par les ans, on ne la trouvera à aucune époque de l'histoire. Si on lui donnait aujourd'hui le titre de fille de talent, elle saurait le porter sans en ternir l'éclat.

Chân-hiên-jîn, placé à côté, ne laissait rien échapper. Voyant que sa fille avait des manières simples et modestes, et que ses vers étaient pleins de grâce et de noblesse, il se sentit transporté d'une joie qui tenait du délire. Remarquant, en outre, que l'empereur l'avait comblée d'éloges, et que les ministres l'avaient unanimement louée, il s'efforça de prendre une voix humble.

— Sire, dit-il, ma petite fille, par des paroles aussi communes, a manqué au respect qu'elle doit à Votre Majesté ; je supplie votre bonté auguste de daigner lui faire grâce.

— La fille de Votre Excellence, reprit l'empereur, est douée de talents qui n'ont rien de vulgaire ; vous devez mettre tous vos soins à choisir un gendre distingué, de peur qu'elle ne se perde avec un époux indigne d'elle, et qu'elle ne nuise par là à l'heureuse influence de mes institutions.

A ces mots, il appela plusieurs officiers qui étaient à ses côtés, et les chargea de lui donner cent onces d'or, cent onces d'argent et dix perles des plus brillantes. Pais s'adressant à Chân-hiên-jîn et à Chân-taï :

— Jadis, dit-il, sous la dynastie des Thang, Wân-ell [79] vit en songe un p.057 dieu qui lui donna une balance pour peser les talents de tout l'empire. Aujourd'hui je vous donne *un pied* de

jade, pour que vous mesuriez en mon nom les talents de tout l'empire. Je vous donne en outre un *jou-i* d'or (sorte de sceptre), qui est à la fois le symbole des lettres et des armes. Au point de vue des lettres, il annonce qu'on possède l'art d'écrire ; sous le rapport militaire, il montre qu'on fait réprimer la violence et la tyrannie. Dans la suite, lorsque vous serez grande et en âge de prendre un époux, si quelque méchant homme veut vous obtenir de force, vous pouvez lui briser la tête avec cet instrument : je vous absous d'avance.

L'empereur ordonna alors aux officiers qui étaient près de lui, de broyer de l'encre et d'étendre [sur la table] une feuille de papier ornée de dragons. Puis, imbibant lui-même le pinceau impérial, il écrivit en gros caractères les quatre mots : *Hong-wén-thsaï-niu* (fille de talent, éminente en littérature), et les lui donna.

Chân-hiên-jîn et Chân-taï se prosternèrent jusqu'à terre et le remercièrent plusieurs fois de cette insigne faveur.

— Votre sainte bonté, s'écrièrent-ils, est aussi vaste que profonde ; votre bienveillance auguste est d'une grandeur sans bornes. Quand le père et la fille, vos humbles sujets, vous sacrifieraient leur vie, ils ne sauraient vous témoigner la millième partie de leur reconnaissance.

p.058 Ils avaient à peine fini de parler qu'un eunuque arriva en courant, et se jetant à genoux :

— L'auguste impératrice mère, dit-il, ayant appris que Votre Majesté avait daigné donner audience à une jeune fille de talent, en a été aussi ravie qu'émerveillée. Elle a chargé l'esclave que vous voyez d'aller l'annoncer à Votre Majesté, et elle m'a ordonné, si [cette jeune fille] a fini de vous rendre ses hommages, de la lui amener moi-même dans le sérail, pour qu'elle lui donne audience à son tour.

En entendant ces paroles, l'empereur fut ravi de joie.

— Justement, dit-il, je voulais lui ordonner d'aller offrir ses respects à l'impératrice, mon auguste mère. Je ne prévoyais pas que Sa Majesté préviendrait mon désir en l'appelant auprès d'elle.

Aussitôt, il rendit un décret qui ordonnait à Chân-taï d'entrer dans le sérail, et d'aller présenter ses hommages à l'impératrice mère.

Après avoir reçu cet ordre, Chân-taï se disposait à partir, mais l'empereur la retint et, se tournant vers Chân-hiên-jîn :

— Votre noble fille, lui dit-il, n'a pas encore pénétré dans les profondeurs du sérail. Vu son extrême jeunesse, j'ai peur qu'elle ne soit glacée de crainte ; je veux la conduire moi-même et la présenter à l'impératrice. — Excellences, dit-il aux ministres, retirez-vous un instant. Quant à Son Excellence Chân, qu'il se rende hors de la porte Ou-mén et attende mes ordres.###

A ses mots, il se leva, prit Chân-taï par la main, et partit avec elle pour la conduire dans le sérail.

Tous les membres du conseil se retirèrent chacun de leur côté. Chân-hiên-jîn, qui était resté seul, emmena p.059 les suivantes de sa fille, et s'assit en attendant dans le vestibule de la salle d'audience.

Après avoir attendu jusqu'à ce que le disque du soleil eût disparu à l'occident, il vit quatre petits eunuques qui apportaient une multitude de présents ; ils étaient suivis d'un grand eunuque nommé Lieou-kong, qui ramenait Chân-taï.

Chân-hiên-jîn alla à sa rencontre, puis tournant ses yeux vers l'intérieur du palais, il se prosterna jusqu'à terre en signe de reconnaissance. Ensuite, emmenant la multitude des suivantes qui se pressaient ensemble autour de sa fille, il sortit avec elles hors de la porte appelée Si-hoa-mên (la porte de la fleur d'occident), et fit monter Chân-taï dans une chaise fermée. Chân-hiên-jîn voulut en vain prendre congé de Lieou-kong et le renvoyer.

— Excellence, dit Lieou-kong, c'est par ordre de l'impératrice mère que j'ai été chargé d'amener votre noble fille jusqu'à votre hôtel : comment oserais-je m'en retourner à moitié chemin ?

Chân-hiên-jîn, voyant qu'il ne pouvait se débarrasser de l'eunuque, le fit asseoir à ses côtés dans une chaise découverte, et, se plaçant avec lui à la suite de Chân-taï, il s'en retourna à son hôtel entre deux rangs de satellites.

En ce moment, les rues étaient remplies de curieux qui se pressaient les uns contre les autres et formèrent en un instant une foule immense. Bientôt, on arriva à l'hôtel. Mademoiselle Chân dit à ses porteurs de la mener tout droit dans le vestibule intérieur, puis elle mit pied à terre et entra. Quand Chân-hiên-jîn et Lieou-kong furent arrivés à la porte appelée I-mén, ils descendirent de la p.060 chaise. Chân-hiên-jîn ayant fait un salut à l'eunuque, entra dans le vestibule et y fit étaler, à une hauteur convenable, les présents de l'empereur. Ensuite, le maître et l'hôte s'assirent à la place prescrite.

Après le thé, Lieou-kong prit un air riant et s'écria :

— Que votre noble fille est charmante ! Comment se fait-il que dans un âge si tendre elle soit douée de tant d'esprit et d'intelligence ? Non seulement elle possède des talents élevés qui lui ont concilié l'amitié de l'empereur, mais encore lorsque, tout à l'heure, elle a offert ses hommages à l'impératrice mère et à l'impératrice, elle s'est acquittée des révérences prescrites avec un calme et une aisance rares, comme si elle y eût été habituée depuis longtemps ; les dames mêmes de la cour n'eussent pu atteindre à cette perfection. Dans ses réponses, chaque phrase était si claire et si pure que les ministres mêmes de Sa Majesté n'eussent pu s'exprimer avec autant de netteté et d'éclat. Dès que les augustes impératrices des deux sérails l'eurent vue, elles ne se possédèrent plus de joie, et chacune d'elles voulut la retenir dans son palais pour qu'elle y passât la nuit, et lui procurer toute sorte d'amusements. Mais l'empereur leur dit : « Comme elle est fort jeune, je crains que Son Excellence le

premier ministre et sa noble épouse n'éprouvent de vives inquiétudes. » C'est pourquoi, après lui avoir offert le thé et l'avoir retenue jusqu'à ce moment, il la combla de présents et me chargea de vous la ramener.

— En vérité, s'écria Chân-hiên-jîn, les bienfaits de notre saint empereur et ceux de l'impératrice sont élevés comme le ciel et profonds comme la terre ; j'en éprouve p.061 une reconnaissance infinie. Ce n'est pas tout : Sa Majesté a donné à Votre Seigneurie la peine de reconduire ma fille à une grande distance ; c'est un service dont j'étais indigne. Aujourd'hui, dans le trouble où je suis, je craindrais de vous traiter avec trop peu d'égards. Un autre jour, si vous le permettez, je préparerai un repas convenable et j'aurai l'honneur de vous y inviter. Je vous offrirai ensuite de modestes présents pour vous témoigner ma reconnaissance.

— Moi et Votre Excellence, dit Lieou-kong en riant, nous sommes de la même maison et nous nous voyons sans cesse ; pourquoi tenir avec moi ce langage de cérémonie ? Votre splendide repas n'excite point mes désirs ; quant à vos riches présents, je n'oserais les accepter. Tenez, je vais vous parler franchement : Si Votre Excellence a de l'amitié pour moi, je désire uniquement que votre noble fille écrive elle-même des vers sur un éventail et m'en fasse cadeau ; ce sera, pour moi, un trésor inestimable. Tout autre objet serait sans valeur à mes yeux.

— Seigneur, reprit Chân-hiên-jîn, comment oserais-je ne pas me conformer à votre honorable désir ? Demain, j'ordonnerai à ma fille d'écrire des vers et de vous les offrir.

— Pour obtenir toute autre chose, dit l'eunuque, une insistance opiniâtre serait de la dernière inconvenance, mais des vers ou de la prose élégante, rien n'empêche qu'on n'en demande jusqu'à l'importunité. Si, vous et votre noble fille, vous daignez m'honorer de votre amitié, pourquoi ne pas m'accorder tout de suite, et sous mes yeux, la faveur que je sollicite ? Vous mettriez

le comble p.062 à ma joie. De cette manière, je ne serai pas tenu par vos promesses dans une inquiétude mortelle.

A ces mots, Chân-hiên-jîn laissa échapper un sourire.

— Seigneur, dit-il à l'eunuque, vos honorables paroles sont parfaitement justes.

Aussitôt il ordonna aux servantes de sa fille de l'inviter de sa part à écrire promptement des vers sur un éventail et de venir l'offrir au seigneur Lieou. Mais Lieou-kong les arrêtant :

— Un moment, dit-il, ne partez pas encore. Vous avez déjà pu voir que nous autres eunuques nous sommes d'une grande franchise ; j'ai encore deux mots à dire ; je vous parlerai naturellement et sans détours. Que des vers soient bons ou mauvais, je vous avoue que nous n'y connaissons rien. Mais ayant vu Sa Majesté témoigner une si haute estime pour les vers de votre fille, j'imagine que ce devait être quelque chose de merveilleux. Voilà pourquoi j'ai eu l'idée de lui demander un éventail orné de ses vers. Je le considérerai comme un trésor qui sera la sauvegarde de ma maison. Qu'ils soient d'elle ou non, c'est ce que je ne saurais apercevoir. Mais, si j'obtenais un éventail avec des vers d'une origine suspecte, ne pensez-vous pas que je donnerais prise à toute sorte de sarcasmes et de railleries ? D'un autre côté, votre noble fille, en raison du zèle avec lequel je l'ai servie devant l'empereur, daignera sans doute écrire quelques caractères sous mes yeux. Je croirai alors qu'ils sont bien d'elle, mais si l'on m'apportait des vers écrits dans l'appartement intérieur, je conserverais jusqu'à la fin des doutes et des soupçons. Vénérable ministre, dites-moi, je vous prie, si vous y consentez ?

— p.063 Seigneur, répondit Chân-hiên-jîn en riant, puisque vous avez l'esprit aussi défiant, venez avec moi dans le vestibule de l'appartement intérieur.

A ces mots, il entra en lui cédant le pas.

Lieou-kong était au comble de la joie.

— A ce procédé, s'écria-t-il, je reconnais bien les nobles sentiments de Votre Excellence ; entrons, entrons.

Aussitôt, le ministre se lève et se rend avec lui dans le vestibule de l'appartement intérieur, pour prier sa fille d'écrire devant lui des vers sur un éventail.

Cette demande fera naître divers événements ; du bassin de l'encrier, va sortir en volant le vaste poisson de la mer du Nord [80] ; les poils du pinceau vont tuer tous les lièvres de Tchong-chân [81].

Maintenant que Lieou-kong est entré, vous ignorez sans doute si Chân-taï a consenti ou non à écrire des vers sur un éventail.

Ecoutez un peu : vous allez l'apprendre dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE III

UNE NOBLE FILLE PERSIFLE EN VERS UN LETTRÉ EXTRAVAGANT

@

p.064 Chân-hiên-jîn, n'ayant pu réussir à se débarrasser de l'eunuque Lieou, qui voulait prier sa fille d'écrire devant lui des vers sur un éventail, se vit dans la nécessité de l'inviter à entrer et à s'asseoir dans le salon de derrière. D'un côté, il chargea les servantes d'aller en instruire sa noble fille et de l'inviter à venir ; d'un autre côté, il fit apporter, en l'attendant, un éventail doré et les quatre trésors de l'écritoire [82]. Or, mademoiselle Chân s'était retirée dans le pavillon de derrière, et, dans ce moment même, elle était occupée à raconter à madame Lo, sa mère, les détails de l'audience qu'elle avait obtenue dans le palais impérial ; elle n'avait pas encore changé de vêtements. Tout à coup, des servantes vinrent lui annoncer que le seigneur Lieou la priait de lui écrire des vers sur un éventail.

— Eh quoi ! s'écria Chân-taï en riant aux éclats, un eunuque, un homme d'une profonde ignorance, voudrait que je lui écrivisse des vers sur un éventail !

— Ma fille, reprit madame Lo, quoique l'eunuque p.065 Lieou n'entende rien à la poésie, c'est lui qui est venu vous reconduire ici par ordre de l'empereur ; se moquer de lui, c'est se moquer du souverain.

— Ma mère, dit Chân-taï, votre observation est parfaitement juste ; j'y vais sur-le-champ.

A ces mots, elle se leva et, précédée des servantes, elle se rendit dans le salon de derrière. Mais, comme elle avait déjà vu Lieou, elle ne lui fit point les révérences accoutumées. En ce moment, on avait déjà rangé en bon ordre sur la table le pinceau, l'encre et l'éventail.

— Voici uniquement le motif qui m'a engagé à vous faire venir ici, lui dit Chân-hiên-jîn : le seigneur Lieou désire vivement que vous écriviez des vers sur un éventail.

— Moi, reprit Lieou-kong, sans laisser à mademoiselle Chân le temps de répondre, je suis venu vous reconduire ici par ordre de Sa Majesté ; c'est une heureuse rencontre qui se présenterait à peine dans un espace de cent ans ! Votre honorable père, le vénérable Taï-chi (premier ministre), voulait m'offrir des présents pour me témoigner sa reconnaissance. A mon avis, rien n'est plus aisé que d'obtenir des cadeaux ; mais n'a pas qui veut de vos compositions élégantes ; aussi ai-je refusé ses présents. Mon unique désir est d'avoir un éventail orné de vos vers. Le vénérable Taï-chi (premier ministre) m'a déjà donné sa parole ; j'espère, mademoiselle, que vous ne ferez pas de façons avec moi.

— Ce n'est pas qu'il soit difficile d'écrire, repartit Chân-taï, je crains seulement de mal écrire et d'exciter vos railleries.

— p.066 Puisque Sa Majesté, dit Lieou, n'a pu lire vos vers sans en être ravie, comment pourrais-je me permettre la plus légère critique ? C'est par pure modestie, mademoiselle, que vous parlez ainsi.

Chân-taï déploya en riant l'éventail, saisit son pinceau et acheva sa tâche tout d'un trait. Elle remit l'éventail à son père, et rentra aussitôt dans l'intérieur. Celui-ci y ayant jeté un coup d'œil, ne put retenir un léger sourire. Il le présenta tout de suite à Lieou-kong, qui, voyant que les traces de l'encre étaient encore humides, se sentit transporté de joie.

— Excellence, dit-il d'un air épanoui, comment votre noble fille peut-elle composer si vite ?

— Toute l'écriture, dit Chân-hiên-jîn, comprend quatre genres : les caractères *tchin* (réguliers), les caractères *li* (de bureau), les caractères *tchouân* (antiques), et les caractères *thsao* (cursifs).

Dans les trois premiers genres, on estime une écriture droite et régulière, pure et élégante. Quant aux caractères *thsao* (cursifs), il faut absolument manier le pinceau avec l'impétuosité de la pluie et du vent ; c'est alors qu'ils figurent le vol des dragons et les mouvements sinueux des serpents. Sur cet éventail, ma petite fille a fait usage de caractères *thsao* (cursifs), voilà pourquoi elle a achevé sa tâche avec tant de célérité.

— D'ordinaire, reprit Lieou en souriant, je vois des gens qui écrivent à main posée et qui font encore des fautes. Comment peut-elle écrire si rapidement sans se tromper d'un seul mot ? En vérité, c'est une fille de talent. Seulement je ne puis déchiffrer un mot de ces vers. p.067 Vénérable Taï-chi (premier ministre), il faut que vous me les lisiez d'un bout à l'autre ; je serai heureux de les entendre.

Chân-hiên-jîn les lut en lui montrant du doigt chacun des caractères tracés sur l'éventail :

Dans le palais du Khi-lîn, dans le pavillon du phénix et sur le parvis du dragon,
Je sers l'empereur et reçois ses bienfaits sans m'éloigner de lui un instant.
Ne dites pas que le sourire de l'empereur puisse entièrement m'échapper ;
Si la joie brille sur sa figure céleste, c'est moi qui l'aperçois le premier.

Il lut au revers de la feuille :

« Quatrain composé par Chân-taï, que Sa Majesté a décorée du titre de *fille de talent,* et donné par elle au seigneur Lieou. l'inspecteur du vestiaire impérial. »

— Vénérable Taï-chi (premier ministre), s'écria Lieou, dans ce que vous venez de lire, les mots *salle du phénix, parvis du dragon,* semblent désigner les affaires secrètes de l'empereur ;

seulement, je ne suis pas en état de saisir ce qui en fait le charme. Si Votre Excellence veut bien prendre la peine de me les expliquer, votre noble fille n'aura pas perdu sa peine en les écrivant.

Chân-hiên-jîn se mit en devoir de le satisfaire.

— Ce quatrain de ma petite fille, dit-il, a pour but de louer votre seigneurie de ce qu'elle peut aller et venir dans le palais impérial et entretenir des rapports intimes avec Sa Majesté. Dans la première phrase, les mots *palais du Khi-lîn, pavillon du phénix, parvis du dragon,* se p.068 rapportent à la magnificence du palais impérial. Votre seigneurie a seule le droit d'en sortir et d'y entrer à toute heure, dirige le service et ne s'écarte pas un instant de Sa Majesté. C'est pourquoi il est dit dans la seconde phrase : *Je sers l'empereur et reçois ses bienfaits.* Depuis l'antiquité, les empereurs sages et éclairés ne laissaient pas voir aux autres hommes un seul froncement de leurs sourcils ou un seul sourire de leur bouche. Notre empereur saint et éclairé est leur vivante image. Seulement, comme votre seigneurie ne s'écarte point de Sa Majesté, si un rayon de joie brille sur sa face céleste, les hommes du dehors n'en savent rien ; votre seigneurie seule l'aperçoit aussitôt. Ainsi donc le but général de ces vers est de louer votre seigneurie de ce qu'elle a des rapports intimes avec notre auguste empereur.

Après avoir entendu cette explication, Lieou battit des mains en signe de joie.

— Excellence, dit-il en riant, comment a-t-elle pu exprimer des idées si admirables ? Seulement je n'ose accepter de tels éloges. C'est vraiment une fille de talent ; il ne faut plus s'étonner que l'empereur lui ait témoigné une si haute estime. Mille remercîments. Si, une autre fois, elle a quelque occasion d'entrer dans le palais, moi et mes collègues nous nous emploierons de tout cœur pour la servir.

— Un simple éventail, dit Chân-hiên-jîn, ne peut pas compter pour une marque de respect. Plus tard, je veux vous offrir des présents pour vous témoigner ma reconnaissance.

— Cette pièce de vers me suffit bien, repartit Lieou ; p.069 je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de présents, et quand même vous m'en enverriez, je les refuserais nettement.

Il se leva à ces mots ; mais Chân-hiên-jîn voulut le retenir pour lui offrir une collation.

— Le soleil est près de se coucher, dit Lieou en refusant, il faut que j'aille rendre compte de ma commission à Sa Majesté et aux deux impératrices.

Il lui offrit alors ses remercîments et s'éloigna.

Les plantes odorantes naissent en même temps que les fleurs,
Mais ont-elles jamais senti les charmes du printemps ?
A l'exception de notre ami intime,
On ne voit que des hommes qui courent après la renommée.

Lieou-kong partit. Enchanté de posséder un éventail orné de vers, il alla de tous côtés l'étaler avec orgueil. Mais laissons l'eunuque et revenons à Chân-hiên-jîn. Après s'être retiré dans la salle de derrière, il se mit à ranger, avec Lo, sa noble femme, et avec sa fille, les présents de l'empereur, et discourant à ce sujet :

— De l'or, de l'argent, des étoffes de soie, dit-il, ce sont des présents ordinaires ; mais les quatre caractères écrits par l'empereur *Hong-wén-thsaï-niu* (fille de talent, éminente en littérature), *le pied de jade* et le *jou-i* (sorte de sceptre) d'or, ces trois objets précieux ont été donnés par faveur spéciale : où les placerons-nous ?

— Puisqu'ils ont été donnés à notre fille, répondit madame Lo, nous les lui remettrons pour qu'elle les serre dans sa chambre à coucher.

— p.070 Des objets donnés par l'empereur, dit Chân-hiên-jîn, peuvent-ils être serrés dans une chambre à coucher ? Ne serait-ce pas une indigne profanation ? Si, un de ces jours, notre auguste souverain venait à l'apprendre, cela ne tournerait pas à bien.

— Puisque tel est votre avis, reprit madame Lo, je ne vois nul endroit où nous puissions les placer.

— Je veux, dit Chân-hiên-jîn, faire démolir quelques petites maisons qui touchent à la partie orientale du grand salon, et construire un pavillon dont l'étage supérieur me servira à suspendre ces trois objets précieux. Je l'appellerai Yu-tchi-léou (*le pavillon du pied de jade*). De cette manière nous ferons éclater notre reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur. Notre fille pourra s'y retirer pour lire ou composer du wén-tchang (prose élégante). Dites moi, madame, que vous en semble ?

— Votre Excellence a une idée admirable, répondit madame Lo.

Cette résolution, étant arrêtée, le lendemain Chân-hiên-jîn ordonna à l'intendant de sa maison de prendre des ouvriers et de les mettre à l'œuvre. On peut dire que les ministres d'État exécutent leurs projets avec une facilité prodigieuse. En moins d'un mois, le pavillon se trouva complètement achevé. Chân-hiên-jîn fit incruster dans une tablette les quatre grands caractères tracés par l'empereur, et la suspendit au fronton du bâtiment ; ensuite, il écrivit lui-même les mots Yu-tchi-léou (pavillon du pied de jade) sur une autre tablette, et la fixa au haut d'une colonne de la façade. Il fit construire un piédestal peint en rouge et orné de dragons, et plaça p.071 dessus le *pied de jade* et le *jou-i* d'or (sorte de sceptre) Tout autour, on voyait des casiers remplis de livres et des tablettes chargées de volumes. Aux quatre parois des murs étaient suspendus des rouleaux de soie fermés par des fiches d'ivoire, qui offraient des peintures ou des autographes d'hommes célèbres de l'antiquité. Chaque jour, après avoir fait sa toilette et avoir rendu visite à ses parents, Chân-taï allait s'asseoir au haut du pavillon et se

délectait à l'aide du pinceau et de l'encre. A cette époque, la renommée littéraire de Chân-taï remplissait la ville de Tchang-'ân. Parmi les membres éminents du conseil privé, les princes, les comtes, les parents de l'empereur et les hommes riches et nobles ou amis des choses extraordinaires, il n'y en avait pas un seul qui ne vint avec de magnifiques présents pour lui demander des vers ou quelques lignes de son écriture. Chân-hiên-jîn, considérant que sa fille, qui n'avait encore que dix ans, se trouvait à l'abri de tout soupçon, et que d'ailleurs l'empereur lui avait conféré un titre honorable, ne redoutait nullement les propos du public. C'est pourquoi tous ceux qui venaient la solliciter n'éprouvaient jamais le moindre refus. A cette époque, l'empire jouissait d'une paix profonde, et les ministres d'État n'étaient point surchargés d'affaires administratives. Les personnes qui se présentaient à la porte de l'hôtel pour demander des vers ou de la prose élégante se succédaient sans interruption.

Un jour, arriva un jeune noble, fils d'un ancien ministre, originaire de la province de Kiang-si, dont le nom de famille était Yên et le nom d'enfance Wén-ou. Comme il devait obtenir une charge par faveur spéciale, en p.072 considération des services de son père, il était venu à la capitale pour subir son examen. Ayant obtenu, à la suite des épreuves prescrites, la charge de tchi-fou (préfet), il attendait qu'on lui notifiât le lieu de sa destination. Dès qu'il eut appris que Chân-taï avait reçu de l'empereur le titre de thsaï-niu (fille de talent), il en fut charmé et se sentit pénétré d'estime pour elle. Il prépara alors de riches présents, acheta une pièce de satin et un éventail doré, et montant à cheval, il vint présenter sa demande lui-même.

Or, toutes les fois qu'on venait prier mademoiselle Chân d'écrire des vers sur des éventails, c'était un vieux serviteur nominé Youân-lao-kouân (c'est-à-dire le vénérable employé Youân) qui les recevait et en prenait soin. Ce jour-là, le vieux serviteur, ayant reçu de la main de Yên-wén-ou les cadeaux, ainsi que la pièce de satin et l'éventail, les inscrivit sur un registre et les serra après lui avoir demandé son nom de

famille et son nom d'enfance. Puis il lui fixa le jour où il pourrait venir chercher, avec les autres solliciteurs, les vers qu'il désirait.

Dès que Yên-wén-ou fut parti, le vieux domestique porta les cadeaux dans le pavillon du pied de jade. Il n'avait pu prévoir que mademoiselle Chân, sachant sa mère indisposée, était entrée dans l'intérieur et ne se trouvait pas alors dans son cabinet d'étude. Le vieux domestique prit alors les cadeaux, la pièce de satin et l'éventail, et les remit aux servantes en les chargeant d'en informer mademoiselle. Mais, à son insu, celles-ci les déposèrent dans une armoire, et quand leur maîtresse fut revenue, elles se trouvèrent tellement p.073 préoccupées d'autre chose qu'elles oublièrent de l'en instruire.

Au jour fixé, chaque personne vint chercher les vers ou la prose élégante qu'elle avait demandés. Tout le monde eut son lot, à l'exception du noble Yên-wén-ou, dont la pièce de satin et l'éventail manquèrent à l'appel. Il s'emporta alors vivement.

— Pourquoi, dit-il, suis-je le seul qu'on ait oublié ?

Le vieux serviteur fut tout troublé de cette circonstance. Il se vit obligé de monter de nouveau au pavillon du pied de jade pour faire des recherches et prendre des informations, mais, dans le premier moment, ce fut peine inutile. Il vint une seconde fois rendre réponse à Yên-wén-ou.

— Seigneur, dit-il, comme on était fort pressé le jour où vous êtes venu, j'ignore en quel endroit on aura posé votre pièce de satin et votre éventail. Dans le premier moment, mes recherches sont restées sans effet. En attendant, veuillez vous retirer. Si demain on parvient à les découvrir, vous pourrez les remporter.

A ces mots, le noble Yên entra dans une violente colère.

— N'allez pas vous moquer de moi, dit-il, parce que vous êtes fort de l'appui d'un ministre d'État ; il y a eu aussi un ministre dans ma famille. Comment se fait-il que tous les autres aient obtenu leurs objets et que les miens seuls soient introuvables ? Allez dire ceci à votre maîtresse : si elle daigne écrire, qu'elle

écrive de suite ; si elle ne daigne pas écrire, qu'elle me rende les objets que j'ai apportés.

Le vieux domestique, voyant l'irritation du noble Yên, craignit que Son Excellence (Chân-hiên-jîn) ne vint à apprendre cet accident et ne le grondât.

— Seigneur, dit-il à p.074 Yên, il est inutile que vous vous fâchiez ; attendez que j'aille faire de nouvelles recherches.

A peine le vieux serviteur était-il parti, que le noble Yên le suivit et pénétra dans l'intérieur. Quand il fut arrivé sur ses pas, au bas du pavillon du pied de jade, il vit affichée, à côté de la porte d'entrée, une ordonnance ainsi conçue : « Au haut de ce pavillon, sont suspendus des caractères écrits de la main de l'empereur ; c'est le cabinet d'étude de la *fille de talent*. Les gens oisifs ne doivent pas jeter ici des regards indiscrets. Si quelqu'un viole cette défense, il en sera fait un rapport à l'empereur, qui le châtiera sévèrement. »

Lorsque le noble Yên fut entré à la suite du vieux serviteur, il songeait encore à proférer quelques paroles violentes ; mais dès qu'il eut vu l'ordonnance, il éprouva un vif battement de cœur et n'osa souffler un mot ; il se dressa tout doucement sur la pointe du pied, et prêtant l'oreille, il entendit le vieux domestique interroger ainsi les servantes qui étaient au haut du pavillon :

— La pièce de satin et l'éventail du seigneur Yên, de la province du Kiang-si, les avez-vous retrouvés ?

Sur leur réponse affirmative, le vieux domestique ajoutait :

— Puisque vous les avez retrouvés, priez Mademoiselle d'y écrire tout de suite quelque chose. Le seigneur Yên attend en personne au bas du pavillon.

Longtemps après, il entendit ces mots qu'on adressait au vieux domestique du haut du pavillon :

— Priez le seigneur Yên d'attendre encore un peu ; Mademoiselle va écrire à l'instant.

Le noble Yên, ayant entendu ces paroles de ses propres oreilles, fut ravi de joie et n'osa proférer un seul p.075 mot. Il resta donc au bas de l'escalier, en face du pavillon, et attendit en allant et venant.

Mais revenons à mademoiselle Chân. Ayant trouvé au haut du pavillon, à force de recherches, la pièce de satin et l'éventail, elle lut sur l'enveloppe l'inscription suivante : « Le fils aîné du ko-lao (ministre) Yên, de la province du Kiang-si, Yên-yao-ming [83], surnommé Wén-ou[84], nouvellement élevé, par suite des examens, à la dignité de préfet, célèbre dans le monde par ses talents administratifs et son mérite littéraire, vous prie d'employer votre habile pinceau à célébrer ses louanges. »

A peine Chân-taï eut-elle fini de lire, qu'elle se dit en souriant : « Quel est cet individu qui vante lui-même ses *talents administratifs* et son *mérite littéraire ?* » Ayant entendu dire qu'il attendait au bas du pavillon, elle se glissa tout doucement près du bord de la fenêtre, et laissa tomber un regard furtif. Elle vit que cet homme portait un bonnet carré et un large vêtement, et qu'il allait et venait au bas du pavillon en lançant des coups d'œil obliques. L'ayant observé une seconde fois avec attention, elle remarqua qu'il était borgne et boiteux d'un pied. « Il sied bien à un pareil homme, dit-elle en riant sous cape, de faire l'arrogant ! » Alors, revenant dans le pavillon, elle prit la pièce de satin et l'éventail doré, et y écrivit des vers ; puis elle chargea les servantes de remettre ces objets au vieux domestique pour qu'il les rendit au noble Yên. Celui-ci les déploya et y jeta les yeux. Quoiqu'il ne pût deviner le sens des vers, les p.076 formes légères et gracieuses des caractères lui causaient une joie indicible. Il se retira après avoir remercié à plusieurs reprises.

Depuis l'antiquité, la poésie a [souvent] enfanté la haine ;
Mais la colère et les injures ne sont rien auprès des railleries personnelles.
C'est pourquoi Teng-tou [85], malgré le grand nombre de défauts physiques [reprochés à sa femme],

Est resté insensible aux critiques malignes de Song-iu.

Dès que le noble Yên fut en possession de la pièce de soie et de l'éventail ornés de vers, il retourna tout joyeux à son hôtellerie, les déploya et les examina avec la plus grande attention. Mais comme les vers étaient écrits en caractères thsao (cursifs), il n'en pouvait deviner le sens. Il songea avec bonheur que deux des hôtes savaient lire l'écriture thsao. Ceux-ci lui ayant lu, mot à mot, chaque caractère, il vit alors que l'éventail portait les vers suivants :

Quand les trois Thaï [86] sont montés au haut du ciel, *le disque du soleil brille tout seul* [87].
Lorsqu'on possède *cinq chevaux à son char* [88], à quoi bon s'affliger de l'inégalité de la route [89] ? p.077
Ne soyez pas si fier de la ceinture qui vous a été nouvellement donnée dans la *salle jaune* [90].
L'homme du pavillon de l'est [91], de la province du Kiang-si, fait parler de lui depuis bien longtemps.

Sur la pièce de soie, on lisait les deux lignes suivantes en caractères grands comme une tasse.

[Niu-wa] brisa 'Ao [92] pour asseoir les extrémités [du monde], et le ciel et la terre se trouvèrent dans un parfait équilibre [93].
Ayant dissipé les nuages, elle laissa voir le ciel, et donna l'ouïe et la vue aux sourds et aux aveugles de tous les siècles [94].

Yên, ayant fini d'entendre cette lecture, se sentit transporté de joie. « Les mots Sân-thaï (les trois étoiles Thaï de la Grande Ourse) et Tong-ko (salle de l'est) qui sont écrits sur l'éventail, s'écria-t-il, renferment un éloge pour moi, qui suis issu d'un ministre d'État. Les mots Ou-ma (cinq chevaux) et Hoang-t'ang (salle jaune) indiquent d'une manière flatteuse que je viens d'être élevé, après les épreuves prescrites, au rang de préfet ; les mots p.078 Touân-'Ao (couper les pieds de la tortue

‘Ao) et Po-yun (dissiper les nuages), etc., que je vois sur la pièce de satin, ont pour but d’exalter ma rare capacité et l’éclat de mon mérite. Elle a mis en lumière tous les titres dont je me glorifie au fond du cœur. En vérité, c’est une *fille de talent.* » Les hôtes, en voyant éclater la joie de Yên, se mirent à le louer et à faire chorus avec lui. Leurs éloges pompeux ne firent qu’exalter sa folle allégresse. Il appela aussitôt un homme de l’hôtel, et le pria de coller la pièce de soie sur du papier et d’en former un rouleau ; puis il la serra précieusement comme si c’eût été un trésor. Toutes les fois qu’il rencontrait quelqu’un, il ne manquait pas de se décerner les plus fastueux éloges.

Un mois après, l’empereur ayant rendu le décret qui le nommait préfet du département de Song-kiang, tous ses parents et amis vinrent lui offrir leurs félicitations. Yên-wén-ou fit préparer un repas et les traita d’une manière splendide ; mais ayant bu au point d’être ivre, il ne put maîtriser sa sotte vanité. Il sortit la pièce de satin et l’éventail et les fit voir aux convives. Après les avoir examinés, les uns vantèrent la beauté des vers, les autres l’élégance de la prose ; ceux-ci louaient la forme exquise des caractères, ceux-là la manière flatteuse dont on y peignait Yên-wén-ou. Toute l’assemblée faisait assaut de louanges ; c’étaient des compliments sans fin. Dans le nombre, se trouvait un hôte quelque peu versé en littérature. Son nom de famille était Song, son petit nom Sîn et son nom honorifique Tseu-tching ; il était tout au plus capable de faire une ou deux pièces de vers d’un style vulgaire. Sa principale occupation était d’aller et venir dans la p.079 maison des magistrats. Ce jour-là, il se trouvait par hasard parmi les convives qui étaient venus féliciter Yên-wén-ou. Les voyant tous débiter des éloges sans fin, il se contenta de sourire froidement. Yên-wén-ou soupçonna qu’il ne riait pas sans motif.

— Monsieur Tseu-tching, lui demanda-t-il, pourquoi riez-vous de la sorte ? Y aurait-il quelque défaut dans les vers ?

— Quel défaut pourrait-il y avoir ? répondit Song-sîn.

— Eh bien ! reprit Yên-wén-ou, s'il n'y a nul défaut, pourquoi riez-vous ainsi, monsieur ? J'imagine que vous avez cru y découvrir quelques taches.

— Pour des taches, il n'y en a vraiment aucune, répartit Song-sîn, seulement votre seigneurie ne devrait pas tant admirer ces deux inscriptions.

— Lorsque je m'y vois loué si pompeusement, dit Yên-wén-ou, comment pourrais-je ne pas y attacher un grand prix ?

— Seigneur, répartit Song-sîn, comment pouvez-vous y découvrir de pompeux éloges ?

— Monsieur, lui dit Yên-wén-ou, j'y vois les mots Sân-thaï (les trois étoiles Thaï de la Grande Ourse) et Tong-ko (la salle de l'est [95]) ; n'indiquent-ils pas d'une manière flatteuse que je descends d'un ministre d'État ? Les mots Hoang-t'ang (salle jaune) et Ou-ma (cinq chevaux [96]) ne disent-ils pas, à ma louange, que je viens d'être élevé à la dignité de préfet ? Les mots Tsao-t'ien-ti, etc. (elle a donné l'équilibre au ciel et à la terre), Khaï-kou-kîn, etc. p.080 (elle a ouvert les yeux et les oreilles des anciens et des modernes), n'ont-ils pas pour but d'exalter l'éclat de ma réputation et de mon mérite ?

— Eh bien ! soit, dit Song-sîn en riant ; mais je vois sur l'éventail : *le soleil brille tout seul ; la route est inégale* [97]. Dites-moi un peu quelles sont celles de vos qualités dont ces passages font l'éloge ? Sur la pièce de soie peinte, je lis encore les mots : *couper les pieds de la tortue 'Ao ; dissiper les nuages ; prendre son équilibre ; les sourds et les aveugles.* Dites-moi encore, seigneur, quel genre de mérite ces expressions louent en vous ? Je vous engage à les méditer avec attention.

A ces mots, Yên-wén-ou resta muet et ne put dire un seul mot ; puis, après quelques instants de réflexion :

— Je vous avoue, dit-il, que je n'y comprends rien ; j'ose vous prier, monsieur Tseu-tching, de daigner m'éclairer.

— Seigneur, dit Song-sîn en riant de nouveau, quelle espèce d'intelligence avez-vous donc ? comment se fait-il que vous n'ayez pas découvert de suite ces vétilles ? Elle dit que *le soleil brille tout seul ;* c'est pour vous plaisanter sur votre œil unique ; les mots : l'*inégalité de la route,* sont la critique du pied boiteux de votre seigneurie ; les mots : *couper les pieds de la tortue 'Ao, dissiper les nuages,* renferment les mêmes railleries.

Yên-wén-ou fut tellement honteux de cette explication que tout son visage devint pourpre ; puis s'abandonnant à une violente colère.

— Ainsi donc, dit-il, j'ai été bafoué par cette petite scélérate !

A ces mots, il prit la pièce de $_{p.081}$ soie peinte ainsi que l'éventail et les déchira en mille pièces. Les convives s'efforcèrent de le calmer.

— Nous ne pouvons croire, lui dirent-ils, que cette petite fille ait eu de pareilles intentions.

Song-sîn lui-même chercha à l'adoucir.

— Seigneur, dit-il, si vous vous êtes emporté si fort, c'est que j'ai eu la langue trop longue.

— Monsieur, lui dit Yên-wén-ou, si vous n'eussiez pas ouvert mon esprit, j'aurais suspendu la pièce de soie peinte au milieu de mon salon, et je me serais servi tous les jours de l'éventail doré. N'aurais-je pas été en butte à toutes les railleries du public ?

— Si encore c'était un homme, lui dit Song-sîn, il vous serait aisé de vous expliquer avec lui ; mais c'est une petite fille qui a obtenu par hasard l'amitié et la faveur du souverain. Quel véritable talent peut-elle avoir ? A quoi bon vous occuper d'elle ?

— Bien qu'elle soit petite, répartit Yên-wén-ou, elle a vraiment un esprit détestable. Elle se prévaut de la puissance du ministre d'État ; voilà pourquoi elle montre tant d'insolence. Ne suis-je pas moi-même le fils d'un ministre d'État ? Comment consentirais-je à endurer ses sarcasmes et ses railleries ? Je

veux absolument lui faire donner une rude leçon ; ma juste colère ne s'apaisera qu'à ce prix.

Tous les convives l'engagèrent vingt fois à se calmer, mais il ne voulut rien entendre. Bientôt après, ils se retirèrent. Par suite de cette aventure, Yên-wén-ou passa toute la nuit dans une grande agitation. Il aurait bien voulu renfermer sa colère, mais son cœur était trop ulcéré ; il aurait voulu la faire châtier, mais il ne savait comment p.082 s'y prendre. Il avait un proche parent dont le nom de famille était Téou, et le nom d'enfance Koué-i. Il s'était élevé du grade de Tsîn-ssé (docteur) à la charge de préfet d'un district. Depuis peu, il venait d'obtenir, après avoir subi ses examens, la place de Ki-ssé-tchong [98]. Ils étaient tous deux cousins germains et se voyaient journellement. « Si j'allais conférer avec lui, se dit secrètement Yên-wén-ou, peut-être me suggérerait-il quelque bon stratagème. »

Le lendemain, il se leva de bonne heure, et étant venu trouver Téou-koué-i, il lui raconta son affaire de point en point, et le pria de lui fournir quelque moyen pour la faire châtier d'importance.

— Précédemment, lui dit Téou-koué-i, j'avais bien entendu citer le nom d'une petite fille de talent ; mais est-il possible qu'une fille de dix ans soit en état de composer ainsi des vers ou de la prose élégante ? C'est tout simplement le vieux Chân qui, pour vanter et exalter sa fille, a tenu le pinceau à sa place, et a fait tomber tout le monde dans ses pièges. L'empereur lui-même, faute d'attention, s'y est laissé prendre dans le premier moment, et l'a honorée d'une faveur exagérée. Aussitôt le vieux Chân a fait passer le faux pour le vrai, et ne garde plus aucune mesure.

— Je vous avoue, répondit Yên-wén-ou, que si la petite fille est réellement l'auteur de ces vers, on peut encore avoir de l'indulgence pour elle ; mais si le vieux Chân a composé à sa place, et a abusé de sa dignité actuelle de p.083 ministre pour insulter en moi le fils d'un ministre qui n'est plus, c'est une chose plus odieuse encore. Mais je ne suis que préfet, comment

pourrais-je faire châtier un ministre ? Il faut, cher cousin, que vous preniez fait et cause pour moi.

— Ce n'est pas bien difficile, reprit Téou-koué-i, attendez un peu ; demain matin j'adresserai à l'empereur un rapport contre lui ; je me fais fort de le couvrir de confusion.

— Si vous pouvez me rendre ce service, lui dit Yên-wén-ou, non seulement je vous en aurai toute ma vie une reconnaissance infinie, mais je veux encore vous offrir mille onces d'argent.

— Comment un proche parent pourrait-il parler ainsi ? reprit Téou-koué-i en souriant.

Quelques jours après, Téou-koué-i adressa en effet un rapport à l'empereur. A cette époque, le fils du ciel, qui était doué de profondes lumières, s'occupait avec le plus grand soin des affaires de l'administration. Toutes les fois qu'on lui avait adressé un rapport, il ne manquait jamais de le lire lui-même. Ce jour-là, ses yeux tombèrent tout à coup sur une pièce qui était ainsi conçue :

Rapport de Téou-koué-i, messager impérial près du ministère des travaux publics, au sujet du premier ministre, qui, sous le masque du talent, a bassement flatté le souverain, et a porté un grave préjudice à l'honneur du gouvernement.

« Suivant ce que j'ai entendu dire, pour que le talent obtienne la haute estime de l'empereur, il faut qu'il soit p.084 solide et vrai. Pour cette raison, cinq officiers furent cités avec éloge à la cour de Cheun, et huit lettrés brillèrent à la cour des Tchéou ; les Hân établirent trois vieillards à la porte du pont, et les Thang réunirent les hommes les plus illustres dans la salle du tigre blanc. C'étaient tous de grands lettrés d'une érudition profonde et des écrivains d'un mérite éminent. Or, je n'ai jamais entendu dire qu'une petite fille de dix ans, dont la bouche sent encore le lait de sa nourrice, ait usurpé frauduleusement le titre de *fille de talent* et qu'elle ait obtenu, sans aucun titre, la bienveillance de l'empereur ; qu'en vertu d'un décret, elle ait construit un pavillon fastueux et fait du bruit dans la ville de Tchang-'ân ; qu'elle ait déchiré

de ses sarcasmes les lettrés de l'empire, et qu'elle ait porté un grave préjudice à l'honneur du gouvernement. Voilà pourtant ce qu'a fait Chân-taï, la fille de Chân-hiên-jîn, l'un des membres du conseil privé. Chân-taï est issue d'une famille opulente ; elle est à peine sortie de l'enfance. Quoiqu'elle ait de l'esprit naturel et de l'intelligence, elle n'a ni maître ni amis pour l'instruire, et bien qu'elle sache tout au plus barbouiller quelques caractères, elle s'arroge le titre de *fille de talent.* Comment a-t-elle osé, en écrivant, à l'aide d'une fraude insigne, les vers sur les *hirondelles blanches,* mettre en défaut la perspicacité de Votre Majesté, troubler l'esprit des officiers de la cour, recevoir sans motif vos augustes bienfaits. et usurper impudemment le nom de *fille de talent* ? Fière de l'autorité du ministre d'État (son père), elle a fait construire un pavillon et l'a décoré du titre pompeux de Yu-tchi-léou (le pavillon du pied de jade). Ne sont-ce pas là des p.085 prétentions exorbitantes ? Si elle eût employé ces moyens pour se choisir un époux ou faire sonner sa réputation, cela pourrait encore passer, mais elle a osé se procurer à prix d'argent des vers et de la prose élégante, et quoiqu'elle soit une petite fille qui sent encore le lait de sa nourrice, elle a voulu éclipser par là des académiciens, des nobles et de hauts dignitaires de l'État. Ce n'est pas tout : à l'aide de paroles téméraires et de propos vides de sens, elle a tourné en ridicule des lettrés éminents. Cependant ces mêmes lettrés sont les officiers de l'empereur ; outrager les officiers de l'empereur, c'est outrager l'empereur lui-même. Chân-taï est une petite fille sans discernement ; il n'y a certainement pas lieu de la corriger. Mais Chân-hiên-jîn, qui est un ministre du rang le plus élevé, a osé faire passer le faux pour le vrai, et a porté un grave préjudice à l'honneur du gouvernement ; il m'est impossible d'imaginer quel a été son but. Pour moi, qui ai été chargé par une faveur insigne du ministère de la parole, ayant vu de mes propres yeux la conduite aussi folle qu'insolente de cette petite fille, je n'ai pu me dispenser de vous présenter mon rapport. Je supplie humblement Votre Majesté d'examiner cette affaire à l'aide de ses lumières divines, puis de retirer les quatre caractères tracés par le pinceau impérial, de faire démolir le pavillon qu'elle a construit, et de charger le bureau compétent de

rechercher la personne qui a composé à sa place. Alors les coupables flatteurs seront démasqués et les fonctionnaires de l'État pourront respirer en paix.

« Voici les motifs de mon respectueux rapport. »

p.086 L'empereur ayant lu cet écrit, ne pût s'empêcher de sourire. Téou-koué-i, se dit-il, accuse Chân-taï de s'être fait une vaine réputation, et de m'avoir ainsi jeté dans l'erreur : croit-il donc que l'on puisse si facilement m'abuser ? C'est un stupide lettré dont la vue est aussi bornée que s'il regardait le ciel du fond d'un puits.

A ces mots, il fit avec son pinceau impérial la réponse suivante :

« Téou-koué-i, puisque vous soupçonnez Chân-taï d'avoir fait passer le faux pour le vrai, je vous ordonne de vous rendre en personne au pavillon du pied de jade et de concourir avec elle, tête à tête, pour les vers et la prose élégante. Je charge les membres du bureau Ssé-li-kiên d'examiner vos compositions. Si vous l'emportez sur Chân-taï, je me ferai un devoir de lui retirer les caractères tracés par le pinceau impérial [99] et de la châtier ; mais si Chân-taï l'emporte sur vous, votre accusation mensongère ne restera pas impunie. Que le bureau compétent prenne connaissance de ceci. »

Dès que Téou-koué-i eut vu le décret impérial, il fut saisi de crainte. « Les affaires des autres, s'écria-t-il, me tombent sur le corps ! Quoiqu'on me donne le titre de Tsîn-ssé (docteur), je suis tout au plus capable d'écrire quelque pièce de prose dans le goût moderne ; quant à la poésie et au wén-tchang (la prose élégante), en vérité, je n'en ai jamais fait mon étude. Si je vais concourir avec Chân-taï et que j'aie l'avantage sur elle, ce n'est qu'une p.087 petite fille ; quel avancement, quelles récompenses pourront m'en revenir ? Mais si, dans le moment, je ne puis venir à bout de ma composition et que je sois vaincu par elle, bien que les paroles téméraires d'un moniteur impérial ne puissent donner lieu qu'à une peine légère, ne serai-je pas immolé par les railleries du public ? » Il invita en conséquence Yên-wén-ou et plusieurs

personnes du même hôtel à délibérer mûrement avec lui. Ce jour là, Song-sîn se trouvait du nombre.

> — Lorsqu'une fille de dix ans, leur dit-il, passe pour habile en poésie ou en wén-tchang (prose élégante), soyez sûrs que quelqu'un a tenu le pinceau pour elle, et a fait voler son nom de bouche en bouche. Si, par ordre impérial, vous composez tête à tête avec elle, et qu'on charge quelques servantes de se tenir à ses côtés et de l'observer de près, elle trahira elle-même son ignorance. Et puis, quand elle viendrait à bout de barbouiller [quelques lignes], serait-il possible que l'honorable Téou, qui a obtenu au concours le grade de Tsîn-ssé (docteur), pût rester au-dessous d'une petite fille ? Si l'honorable Téou ne se soucie pas d'y aller lui-même, de peur de compromettre sa dignité, pourquoi ne présenterait-il pas, pour concourir à sa place, quelques lettrés d'un talent renommé ? De cette façon le succès est assuré.
>
> — Approuvé, approuvé,

s'écria Téou-koué-i, transporté de joie. Sans perdre de temps, il présenta le lendemain un nouveau mémoire qui était ainsi conçu : p.088

Rapport de Téou-koué-i, messager impérial près le ministère des travaux publics, lequel présente spécialement au concours des hommes de talent, pour qu'on puisse scruter à fond le vrai et le faux et réparer l'honneur du gouvernement.

« Ces jours derniers, j'ai présenté un rapport contre Chân-taï, fille de Chân-hiên-jîn, membre du conseil d'État, laquelle a altéré la vérité à l'aide d'un talent mensonger. Votre Majesté a daigné m'ordonner d'aller en personne dans le pavillon du pied de jade et de composer tête à tête avec Chân-taï, en poésie et en prose élégante, afin de prononcer sa condamnation. Pour obéir a votre décret, je devrais aller de suite composer avec elle. Seulement, depuis que je suis dans ma charge, je manie tout le long du jour des registres arides, et il y a bien longtemps que j'ai quitté les lettres et y suis devenu étranger. Je crains, si je fais une composition vulgaire et sans mérite, de nuire à la considération du

gouvernement. C'est pourquoi j'ose présenter à ma place Tchéou-kong-meng, gardien des joyaux de la couronne et Hia-tchi-tchong, membre libre de l'Académie des Hân-lîn, qui se distinguent à la fois par la supériorité de leur talent et la beauté de leur style, afin qu'ils concourent avec Chân-taï pour le wén-tchang (la prose élégante) ; Pou-ki-thong, intendant du tribunal des rites, et Song-sîn, lettré, sans emploi, qui connaissent les airs anciens et modernes, et possèdent en perfection les qualités qui brillent dans les trois cents odes [100], pourront composer avec Chân-taï en p.089 vers et en chansons ; Mou-li, l'huissier des hôtes distingués, qui est profondément versé dans la musique vocale, pourra composer en romances avec Chân-taï ; Yên-koueï, le secrétaire impérial, qui excelle à la fois dans l'écriture régulière et l'écriture cursive, pourra composer en calligraphie avec Chân-taï. Je supplie humblement Votre Majesté d'ordonner par un décret à ces six personnages d'aller concourir avec Chân-taï. Alors le vrai ou le faux éclateront d'eux-mêmes, et ce qui est vain ou solide apparaîtra au grand jour. Si ces six lettrés ne remportent pas la victoire, je subirai avec joie le châtiment dû à un rapport mensonger. Mais si l'artifice diabolique de Chân-taï vient à être ruiné, j'ose espérer que, conformément au décret précédent, Votre Majesté la punira comme il faut. Ce sera fort heureux pour les fonctionnaires publics et pour l'honneur du gouvernement. »

L'empereur, ayant fini de lire ce rapport, dit en souriant : « Il n'ose y aller lui-même et présente à sa place d'autres lettrés. Si je n'approuve pas sa demande, il dira encore que j'ai été leurré par elle. » En conséquence il écrivit pour réponse :

« J'approuve le rapport. J'ordonne à Tchéou-kong-meng, à Hia-tchi-tchong, à Pou-khi-thong, à Song-sîn, à Mou-li et à Yên-koueï, de se rendre au pavillon du pied de jade et de concourir avec Chân-taï pour la poésie et le wén-tchang. Que le bureau compétent en soit informé. »

A peine ce décret fut-il rendu, que plusieurs personnes en avaient déjà apporté la nouvelle à l'hôtel de Chân-hiên-jîn, qui en fut vivement ému.

— D'où vient, s'écria-t-il, que Téou-koué-i m'ait censuré auprès de p.090 l'empereur ?

Aussitôt, il envoya une personne de sa maison en qui il avait confiance pour prendre des informations. Il apprit que cela venait de railleries lancées contre Yên-wén-ou dans deux inscriptions en vers et en wén-tchang (prose élégante). En conséquence, il raconta à sa fille ce qui venait de se passer.

— Toutes les fois, dit-il, qu'une personne vient vous demander des vers ou du wén-tchang, c'est une preuve de l'estime qu'elle fait de votre talent et de votre réputation ; vous devez toujours lui répondre en termes convenables. Pourquoi avez-vous écrit des railleries mordantes qui sont devenues une source de malheur ?

— Ces jours derniers, répondit Chân-taï, au moment où ce préfet Yên apporta une pièce de soie et un éventail, comme j'étais allée visiter ma mère dans l'appartement intérieur, une servante serra ces objets dans une armoire et oublia de me les remettre, de sorte qu'il ne me fût pas possible d'y rien écrire. N'ayant pu les obtenir au moment où il vint les chercher, il se mit en colère et fit une scène violente devant notre hôtel. Ce n'est pas tout, il eut l'impudence de suivre un de mes serviteurs jusqu'au pavillon du pied de jade et de se promener au bas des degrés. L'ayant observé à la dérobée, je vis qu'il était borgne et boiteux d'un pied. Aussitôt, me sentant en verve, j'écrivis quelques phrases piquantes, sans prévoir qu'il en découvrirait le sens. Cette fâcheuse affaire arrive vraiment par ma faute.

— Si ce n'est que cela, dit Chân-hiên-jîn, n'en parlons plus. Seulement, il y a un décret qui ordonne à six lettrés, à Tchéou-kong-meng et autres, d'aller composer avec p.091 vous en vers et en prose élégante. Ce sont tous des hommes éminents et renommés ; si vous ne réussissez pas à les vaincre dans ce concours, non seulement vous perdrez la réputation que vous

venez d'acquérir ; mais il est à craindre que notre saint empereur ne soupçonne que vos vers sur les *hirondelles blanches* sont le fruit d'un plagiat, et que, dans sa colère, il ne vous punisse avec rigueur. N'y-a-t-il pas de quoi s'inquiéter vivement ?

— Mon père, s'écria Chân-taï en souriant, veuillez vous tranquilliser. Quoique je sois loin de vouloir me vanter, quand il s'agirait d'hommes d'un véritable talent, votre petite fille ne serait pas disposée à leur céder le pas ; mais ces lettrés, avec leur esprit stupide et rouillé, ne valent pas la peine qu'on parle d'eux. Dès qu'ils seront arrivés, je vous réponds de les mystifier comme il faut.

— Ma fille, reprit Chân-hiên-jîn d'un ton ravi, si vous pouvez réellement les vaincre, je veux donner une rude leçon à ce coquin de Téou-koué-i pour contenter ma juste colère.

Par suite de ce concours, j'aurai diverses choses à vous raconter. Des hommes éminents succombent dans la lutte, mais une jeune fille acquiert une brillante réputation.

Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, écoutez un peu, je vous les conterai en détail dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE IV

PAR LA FORCE DE SON TALENT, ELLE TERRASSE L'ÉLITE DES LETTRÉS

@

p.092 Les officiers du palais ayant reçu le décret impérial qui ordonnait de concourir pour la poésie et la prose élégante, n'osèrent différer leur commission. Le tribunal des rites, après avoir mûrement délibéré sur les sujets de composition, les présenta en ces termes à l'empereur :

« Le tribunal des rites, pour obéir au décret de Votre Majesté et lui présenter son rapport, a respectueusement rédigé tous les sujets du concours et les a disposés dans l'ordre suivant :

ARTICLE PREMIER. — *Époque du concours.*

« Le concours aura lieu le troisième jour du septième mois. Ce jour-là, l'automne commence. C'est justement le moment où les hommes de talent sont dans toute leur verve.

ART. 2. — *Heures du concours.*

« A l'heure du dragon [101], tout le monde se réunira dans le pavillon du pied de jade. p.093

A l'heure du serpent [102], on composera en *calligraphie.*

A l'heure du cheval [103], on composera en *chansons.*

A l'heure du bélier [104], on composera en *poésie.*

A l'heure du singe [105], on composera en *wén-tchang* (prose élégante).

A l'heure du coq [106], on composera sur des questions d'histoire ancienne.

« Le premier rang sera assigné au concurrent qui aura fini sa composition avant l'heure prescrite, et le dernier à celui qui aura laissé passé l'heure sans l'avoir achevée.

ART. 3. — *Composition en calligraphie.*

Écriture régulière ; écriture Thsao (cursive) ; écriture Li (de bureau) ; écriture Tchouân (antique) ; une page de chaque genre.

ART. 4. — *Composition en chansons.*

Chansons sur les différentes parties du jour, dans le genre de celles du royaume de Song. Une pièce sur chaque.

ART. 5. — *Composition en poésie.*

Vers de cinq syllabes dans le goût moderne. Une pièce. p.094

ART. 6. — *Composition en prose élégante.*

Une dissertation, ou un morceau en prose poétique.

ART. 7. — *Composition sur l'antiquité.*

Trois morceaux sur des questions d'histoire ancienne : on leur donnera une étendue modérée, de manière à les faire tenir sur une feuille de papier.

ART. 8. — *Indication des sujets de composition.*

« Les membres de l'académie des Hân-lîn se réuniront dans la salle appelée Wên-hoa-tién [107]. A chaque heure, ils présenteront un sujet au souverain, qui, après l'avoir arrêté lui-même avec son pinceau impérial, le fera porter aux concurrents par un cavalier.

« ART. 9. — Dès qu'une composition sera achevée, on l'enverra à l'empereur par un cavalier. On expédiera ensuite le second thème. De cette manière, il n'y aura pas de communications clandestines ni d'autres fraudes du même genre.

ART. 10. — *Inspection du concours.*

« Ce soin est confié à un eunuque du bureau Sse-li-kiên [108], auquel se joindront Téou-koué-i et Chân-hiên-jîn. Ils surveilleront ensemble (les concurrents). Peut-être qu'alors personne ne trouvera à redire. p.095

Art. 11. — Après l'achèvement de chaque composition, tous les concurrents (à l'exception de Chân-taï que retient son extrême

jeunesse) se rendront ensemble dans la salle appelée Wên-hoa-tién[109], et attendront que l'empereur ait prononcé lui-même sur la victoire ou la défaite, sur le mérite ou la culpabilité. De cette manière, on ne répandra pas de faux bruits ni de nouvelles mensongères.

Obéissant avec respect au décret impérial, nous venons d'exposer en détail tous les sujets du concours ; nous prions Votre Majesté de les examiner à l'aide de ses lumières divines et de rendre sa décision. »

L'empereur approuva ce programme dans tous ses détails, et ordonna qu'on le suivit de point en point.

Dès que ce décret fut tombé du pinceau impérial, Tchéou-kong-meng alla en informer Hia-tchi-tchong, Pou-khi-thong, Song-sîn, etc.[110], et les réunit dans la maison de Téou-koué-i pour délibérer ensemble.

— J'ai appris, leur dit-il, qu'avant-hier la petite Chân ayant été présentée à l'empereur, composa sans s'arrêter, au sujet du *fils du ciel qui suit la droite voie,* trois stances en vers libres d'une noblesse et d'une élégance incomparables ; aussi l'empereur lui donna-t-il les plus hautes marques de bienveillance et d'affection. Je pense qu'on ne saurait la comparer à ces écrivains vulgaires qui se sont fait une vaine renommée. Gardez-vous, vénérables maîtres, de la traiter avec dédain.

— Vénérable Tchéou, reprit Téou koué-i, comment pouvez-vous parler de la sorte ? Non seulement elle n'a p.096 qu'une vaine réputation, mais quand même elle aurait un vrai talent et une instruction solide, combien de livres peut avoir lus une petite fille de dix ans ? Est-il naturel qu'elle l'emporte sur de vénérables maîtres comme vous ? Dans ce concours, elle sera vaincue sur-le-champ. Tchéou, notre vénérable maître, comment pouvez-vous tenir un tel langage, qui décèle à la fois la crainte et l'inquiétude ?

— Quant à moi, dit Song-sîn, s'il s'agissait de concourir pour des chansons dans le goût ancien on de composer du wén-tchang (de la prose élégante), comme je n'ai qu'une érudition bornée et un

talent superficiel, je ne saurais me piquer d'habileté. Mais s'il suffisait de faire une pièce de vers communs de cinq ou de huit syllabes, à la bonne heure. Lorsque je parcourais tout l'empire, les princes renommés de la poésie et les coryphées de la chanson m'ont tous reconnu pour leur maître [111] ; soit qu'on me prescrivit des rimes, soit qu'on me donnât un temps fixe, je n'ai jamais essuyé d'affront. Serait-il possible qu'aujourd'hui je fusse vaincu par une petite fille ? Si je la méprise ainsi, moi qui ne suis qu'un homme vêtu de toile [112] et sans emploi, à plus forte raison en avez-vous le droit, vous qui êtes des princes du palais du cheval de bronze [113], des lettrés célèbres de la salle de jade ! Demain matin, quand les combattants seront en présence, n'allez p.097 pas perdre votre noble courage. A peine aura-t-elle appris cette nouvelle, qu'elle se sentira défaillir dans l'appartement intérieur.

— Monsieur Song, s'écrièrent-ils tous en riant, vos paroles sont parfaitement justes.

— Il y a seulement une chose qui m'inquiète, reprit Téou-koué-i.

— Que voulez-vous dire ? lui demandèrent-ils ensemble.

— Je ne crains qu'une chose, répondit-il, ce sont les communications (clandestines). Quoique j'aie été chargé de la surveillance, il faut que vous tous vous ayez l'œil éveillé ; si, pendant le concours, il se rencontre quelque point douteux ou difficile, vous devez vous avertir et vous aider mutuellement, et alors vous ne serez point vaincus.

— Cela va sans dire, répondirent-ils tous à la fois.

Leur plan étant bien arrêté, ils se séparèrent. Dès que le troisième jour de la septième lune fut arrivé, Chân-hiên-jîn se rendit dans le pavillon du pied de jade, et au bas de l'inscription portant les mots Thsaï-niu (fille de talent), écrits de la main de l'empereur, il dressa une table ornée de dragons, brûla des parfums et alluma des bougies. Au bas de cette table, il plaça trois fauteuils p.098 pour les inspecteurs du

concours, savoir l'eunuque du bureau Ssé-li-kiên, Téou-koué-i et lui-même ; à gauche, du côté de l'ouest, six sièges pour Tchéou-kong-meng et autres ; à droite, du côté de l'est, une chaise pour Chân-taï, sa fille. Chaque table était complètement garnie de tout ce qui était nécessaire pour écrire [114]. Cela fait, Chân-hiên-jîn alla s'asseoir dans le salon en attendant (les concurrents). A l'heure du dragon, l'eunuque Tchao-kong, du bureau Ssé-li-kiên, arriva le premier. Chân-hiên-jîn alla au-devant de lui et l'invita à entrer. Ils n'avaient pas encore fini les saluts d'usage, lorsque les six magistrats arrivèrent l'un après l'autre. Chân-hiên-jîn leur offrit le thé.

— Comme ma petite fille, dit-il ensuite, connaissait quelques caractères, l'empereur l'a comblée de bienfaits excessifs et lui a accordé par erreur de pompeux éloges ; en vérité, c'était porter préjudice à la dignité du gouvernement. Je pense avec confusion que Téou-koué-i a présenté un rapport lumineux pour que Sa Majesté retirât (les caractères écrits de sa main) et réparât l'erreur commise ; c'était une très heureuse idée. Qui aurait prévu que l'empereur ne voudrait point conserver le plus léger doute, et que pour mettre en lumière la fraude coupable de ma petite fille, il vous donnerait, respectables maîtres, la peine de venir ici pour lui donner des leçons. Il n'est pas besoin de dire que le petit magicien sera vaincu par le grand magicien [115]. Mais si ma petite fille, dont la bouche p.99 sent encore le lait, osait disputer la victoire aux hommes les plus éminents de l'Académie, quel châtiment ne mériterait-elle pas pour vous avoir fait une telle injure ?

— Seigneur, répondit Tchéou-kong-meng, je ne suis qu'un lettré obtus et rouillé ; naturellement, je ne devrais pas être assez téméraire pour lutter contre le talent divin de votre noble fille ; mais Téou-koué-i, qui a la dignité de Tch'ang-kho, m'a fait l'honneur de me mettre en avant ; de plus, Sa Majesté a daigné m'envoyer ici en vertu d'un décret ; c'est pourquoi je n'ai pu

m'empêcher de venir pour obéir à ses ordres suprêmes. Je vous avoue que j'en suis aussi confus que troublé.

En ce moment, Téou-koué-i aurait bien voulu prendre un ton modeste et rejeter son rôle sur un autre, mais il ne le pouvait pas ; il aurait voulu discuter, mais il ne le pouvait pas davantage. Il se vit donc obligé de prendre un air assuré et de se tenir coi sans oser souffler un mot.

— Vénérables maîtres, dit l'eunuque Tchao-kong en riant, il ne convient pas de faire de la modestie ou de plaisanter. Puisque vous êtes venus ici par ordre impérial, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'aller concourir au plus vite pour les vers ou le wén-tchang (la prose élégante).

Tous les autres magistrats ayant approuvé cet avis, ils se levèrent ensemble, et Chân-hiên-jîn les invita aussitôt à entrer dans le pavillon du pied de jade. Dès qu'ils y furent montés, au premier coup d'œil ils virent suspendue au centre une tablette portant les mots Hong-wén-thsaï-niu (fille éminente en littérature), écrits de la main de l'empereur ; au-dessous, bridaient des parfums p.100 et des bougies. Aux quatre côtés de la chambre se trouvaient des sièges régulièrement rangés. Au moment où les magistrats se disposaient à s'asseoir, chacun suivant son rang, Chân-hiên-jîn éleva la voix.

— Vous voyez, dit-il, au-dessus de votre tête, les caractères tracés par l'empereur. Comme nous sommes ses sujets et ses enfants, c'est un devoir pour nous de les saluer avec respect. Seulement, ils se trouvent dans la maison du vieillard qui vous parle ; de plus, ils ont été donnés par faveur spéciale à ma petite fille. Si l'on considère l'écriture de Sa Majesté, elle est d'une haute valeur ; mais si l'on ne fait attention qu'à ce vieillard et à sa petite fille, nous sommes d'une mince importance. Faut-il les saluer ou non ? Je supplie Téou-koué-i, le Tch'ang-kho [116], et le seigneur Tchao de m'éclairer sur ce point, de peur que l'empereur ne vienne à le savoir, et ne dise que nous avons manqué aux convenances.

Si Téou-koué-i eût voulu dire qu'il ne fallait pas les saluer, il aurait craint d'offenser l'empereur ; s'il eût voulu dire qu'il fallait les saluer, il aurait craint de perdre l'assurance de son visage. Il resta incertain et irrésolu, si bien que sa figure devint complètement rouge.

— Messieurs, dit Tchao-kong, vous voyez, là-haut, les caractères tracés par Sa Majesté : qui oserait ne pas les saluer avec respect ? Vénérable Thaï-ssé (premier ministre), comment pouvez-vous faire le modeste à la place de l'empereur ?

— p.101 En ce cas, dit Chân-hiên-jîn, qu'on étende des tapis.

A peine eut-il prononcé ces mots, que les serviteurs apportèrent des tapis rouges et les étendirent sur le parquet. Bientôt, le maître des cérémonies attaché à l'hôtel cria à haute voix :

— A vos rangs !

Téou-koué-i, Tchéou-kong-meng et autres se regardèrent face à face ; mais l'affaire étant arrivée à ce point, il n'y avait pas moyen de faire des cérémonies. Ils furent donc obligés de se lever l'un après l'autre et de saluer respectueusement. Les révérences terminées, Chân-hiên-jîn leur montrant du doigt les sièges :

— Je les ai placés, dit-il, suivant mon idée ; j'ignore si vous approuvez leur disposition.

— Elle est parfaitement convenable, s'écrièrent-ils tous ensemble. En plaçant ainsi les sièges, le vénérable Thaï-ssé ne s'est point trompé.

— Puisque tout est en ordre, reprit Chân-hiên-jîn, j'ordonne aux serviteurs d'inviter Mademoiselle à venir, pour qu'après s'être présentée ici suivant les bienséances, elle prenne la place qui est assignée.

Peu d'instants après le départ des serviteurs, on vit sortir de l'appartement intérieur dix à vingt suivantes qui se pressaient autour de Mademoiselle.

— Messieurs, dit Chân-hiên-jîn, en se présentant devant Vos Excellences, ma petite fille devrait naturellement vous saluer jusqu'a terre ; mais elle craindrait que vous n'éprouvassiez à votre tour une grande fatigue [117] ; en conséquence, elle se bornera aux révérences ordinaires.

— p.102 Les révérences ordinaires sont parfaitement convenables, s'écrièrent-ils tous ensemble.

Alors mademoiselle Chân s'avançant au milieu de la salle et levant le visage, leur fit quatre profondes révérences. Les magistrats, se tenant tous debout vers l'orient, lui rendirent ses salutations.

Ces cérémonies terminées, chacun alla s'asseoir à sa place. Tchéou-kong-meng et ses cinq collègues s'assirent à l'est ; Chân-taï seule s'assit à l'ouest ; Tchao-kong, Téou-koué-i et Chân-hiên-jîn se placèrent plus bas. D'un côté, on leur offrit le thé ; de l'autre, on ordonna aux magistrats chargés d'apporter les thèmes de courir au galop à la cour pour les chercher.

Dans ce moment, les académiciens qui devaient fournir les thèmes attendaient déjà dans la salle appelée Wên-hoa-tién. Au bout de quelques instants, l'empereur y arriva.

— Sire, lui dirent les magistrats qui se tenaient près de lui, vous avez daigné rendre un décret qui nous ordonne de concourir pour les vers et la prose élégante dans le pavillon du pied de jade. L'heure du serpent [118] va arriver. Il est convenable que l'on compose d'abord en calligraphie. Conformément à vos ordres, plusieurs officiers sont venus au galop pour obtenir les thèmes.

L'empereur ordonna alors aux membres de l'Académie des Hân-lîn de les lui présenter. Tels furent les thèmes qu'ils mirent sous ses yeux :

1° Une chanson intitulée : *La Résolution de la plante Lân isolée* [119], en écriture régulière ;

2° p.103 Une chanson sur *le cri de la cigale,* en écriture cursive ;

3° Une chanson intitulée : *La Résolution de la montagne Koueï*[120], en écriture de bureau ;

4° Une chanson sur *la prise du Khi-lîn* [121], en écriture antique.

Chaque pièce sera écrite sur une feuille séparée.

Le fils du ciel approuva le programme qu'on venait de lui présenter ; puis, avec son pinceau impérial, il ajouta sur la copie des thèmes les quatre mots *Kîn-tcho-mé-chou* (que tout le monde écrive sans dire un mot). De suite il remit cette feuille aux officiers qui se tenaient à ses côtés, et ceux-ci aux messagers officiels chargés de recevoir les thèmes, lesquels, partant au galop, l'apportèrent dans le pavillon du pied de jade. Les présidents du concours, Tchao-kong, Téou-koué-i et Chân-hiên-jîn la reçurent les premiers, la déplièrent et y jetèrent les yeux. Cela fait, ils en firent deux copies séparées, et remirent l'une à Yên-koueï et l'autre à Chân-taï. Ensuite, ils offrirent à chacun quatre feuilles de papier ornées de fleurs, et déposèrent le premier thème sur la table du dragon [122].

Après avoir distribué les thèmes, Chân-hiên-jîn renvoya les servantes, qui disparurent en un clin d'œil. Chân-taï resta seule à sa place. Elle prit le thème et y jeta un coup d'œil ; alors, sans se troubler ni se presser, elle p.104 broya elle-même de l'encre et en imbiba son pinceau ; puis elle déplia la feuille ornée de fleurs et y traça successivement plusieurs lignes d'écriture.

Quant à Yên-koueï, quoiqu'il eût obtenu au concours la charge de Tchong-chou (secrétaire du palais), il savait, il est vrai, écrire quelques caractères, mais il n'avait pas de lecture. Comment aurait-il pu savoir ce que c'était que les chansons appelées *la résolution de Lân, le cri de la cigale, la résolution du mont Koueï, la chanson sur la prise du Khi-lîn,* etc. ? Dès qu'il eut vu les quatre mots tracés par le pinceau impérial : *Kîn-tcho-mé-chou* (que tout le monde écrive sans dire un mot), il éprouva un tel effroi qu'il pensa mourir [123]. « Si je n'ai aucune souvenance de tout cela, se dit-il en lui-même, comment Chân-taï, qui n'est qu'une petite fille, pourrait-elle se le rappeler ? Si mes autres

collègues n'en savent rien non plus, on pourra alors présenter un rapport à l'empereur pour lui demander un canevas. » A ces mots, il leva la tête, et vit Chân-taï qui écrivait d'un air calme et posé. Il en éprouva un tel saisissement qu'une sueur froide inonda tout son corps. Hors de lui-même, il se borna à dire : « Depuis longtemps je remplis l'emploi de Tchong-chou (secrétaire du palais) ; je ne fais pas autre chose que d'écrire ; j'avoue que je n'ai nul souvenir de ces quatre chansons. J'ose prier le respectable maître Téou et le seigneur Tchao de faire dans mon intérêt un rapport à l'empereur. »

Téou-kouei voyant que Yên-kouéï ne pouvait venir à p.105 bout de la première composition, il en fut vivement troublé, et prenant aussitôt la parole :

— J'approuve, dit-il, les raisons de M. Yên ; si, parmi vous, quelqu'un se rappelle les quatre chansons, rien n'empêche qu'il ne les transcrive et ne les donne à copier à M. Yên : nous présenterons ensuite notre rapport à sa Majesté.

— Messieurs, dit Tchao-kong, cela ne peut se faire, notre auguste empereur ayant ordonné qu'on écrive sans mot dire. Qui oserait les transcrire pour un autre ? Si on les transcrivait clandestinement, ce serait violer le décret impérial.

— Ce ne serait point violer le décret que de les copier secrètement, s'écria Téou-koué-i. Je dirai seulement qu'autre chose est de concourir pour l'écriture et de concourir pour l'érudition. Des hommes qui n'ont appris qu'à tracer des caractères, pourraient-ils avoir lu toutes les chansons des anciens ? Il serait convenable d'exposer nettement toutes ces raisons à l'empereur. Mais, par malheur, l'heure fixée nous presse, on n'aura pas le temps d'aller et de revenir. C'est pourquoi je suis d'avis qu'on copie d'abord les chansons ; nous ferons ensuite notre rapport à Sa Majesté.

— Si les deux concurrents ne se souviennent de rien, dit Tchao-kong, il sera bon d'en informer l'empereur. Mais si l'un d'eux s'en

souvient et que nous adressions un rapport sur lui seul, pourra-t-on dire qu'ils ont concouru ensemble ? Si Tchéou-kong-meng, Hia-tchi-tchong et autres se rappelaient réellement (ces chansons) et qu'ils les lui copiassent ouvertement ou les lui communiquassent à la dérobée, on pourrait plaider pour eux. p.106 Comment se fait-il qu'aucun d'eux ne s'en souvienne ? Nous nous verrons obligés de tenir le langage de la justice et de la vérité.

— Les observations du seigneur Tchao sont pleines de sens, dit Téou-koué-i. Pour le moment, voyons comment a écrit mademoiselle Chân-taï ; nous jugerons ensuite de ce qu'il faut faire.

Avant qu'il eût fini de parler, Chân-taï avait achevé ses quatre pages d'écriture en caractères réguliers, en caractères cursifs, en caractères de bureau et en caractères antiques.

— Conformément au décret impérial, dit-elle à son père, j'ai fini d'écrire les quatre chansons. Les présentera-t-on de suite à Sa Majesté, ou bien les soumettra-t-on à ces illustres magistrats ?

Chân-hiên-jîn éprouva quelque hésitation. Tchao-kong, qui avait entendu la question, ne lui donna pas le temps de répondre, et s'écria en riant :

— Eh quoi ! mademoiselle Chân-taï s'est rappelé (les chansons) et a déjà fini de les écrire ? C'est merveilleux ! c'est merveilleux ! Ce ne sont pas de ces pièces officielles qu'on présente à l'empereur sous une enveloppe cachetée. Rien n'empêche, messieurs, que nous n'y jetions d'avance un coup d'œil.

Chân-hiên-jîn fit placer aussitôt au milieu de la salle une table particulière et y étendit les quatre feuilles de papier. Puis il invita tous les magistrats à quitter leurs places et à venir les examiner ensemble. Sur la première feuille ils virent la chanson intitulée *I-lân-thsao,* écrite en caractères réguliers. p.107

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Confucius ayant visité successivement les princes feudataires sans avoir obtenu d'eux aucun emploi, il revint du royaume de Weï dans celui de Lou (sa patrie). Apercevant au milieu d'une vallée profonde un pied de Lân odorant qui fleurissait tout seul, il soupira avec douleur et s'écria : « La fleur Lân mérite d'être le parfum des rois, et cependant la voilà tombée au rang des plantes vulgaires [124]. » Il arrêta son char, et touchant sa guitare, il chanta ainsi :

> Le vent de la vallée souffle avec douceur. Par un temps sombre et pluvieux, le sage s'en retourne et on l'accompagne au loin dans des plaines désertes. Pourquoi le ciel, qui est si éclairé, ne lui fait-il pas obtenir une place digne de lui ? Il erre dans les neuf provinces, et ne trouve pas un lieu où il puisse se fixer. Les hommes du siècle le laissent dans l'obscurité et lui ferment toutes les voies. Mais les années s'écoulent, et le sage arrive à la vieillesse sans avoir été connu.

Sur la deuxième feuille, on lisait une chanson intitulée *Hoeï-kou-în* ou le cri de la cigale, en caractères thsao (cursifs).

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Dans l'administration, on estime une conduite calme ; on déteste une activité importune. A cette époque, le p.108 gouvernement du royaume de Lou empirait de jour en jour. Confucius en fut affligé et composa cette chanson :

> Je me suis éloigné de la montagne, à la distance de dix *li*, et cependant le cri de la cigale retentit encore dans mon oreille [125].

Sur la troisième feuille était tracée, en écriture de bureau, la chanson intitulée *Koueï-chân-thsao.*

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Le prince Ki-houân-tseu ayant reçu auprès de lui des musiciennes [126], Confucius voulut lui adresser des remontrances. N'ayant point réussi, il se retira, et regardant la montagne Koueï, du royaume de Lou, il

composa cette chanson où il lui comparait *Ki-houân,* dont l'esprit était obscurci dans le royaume de Lou.

> Je songeais à prêter mon secours au royaume de Lou ; mais le mont Koueï lui cache la lumière. Je n'ai point de cognée à la main : que puis-je faire au mont Koueï [127] ?

Sur la quatrième feuille était écrite une chanson intitulée *Hou-lîn-ko* (chanson sur la prise du Khi-lîn), en caractères antiques. p.109

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Tsou-chang, cocher de Chou-seun, étant allé couper du bois dans un lieu sauvage, il prit un Khi-lîn. La multitude, qui ne le connaissait pas, y vit un sinistre présage. Confucius alla le voir. Il s'écria en gémissant : « C'est un Khi-lîn ! Le Khi-lîn a paru et est mort. C'en est fait de ma doctrine ! » Il composa alors cette chanson :

> Dans le siècle de Yao et de Cheun, on voyait se promener le Khi-lîn et le phénix [128] ! nous ne sommes plus dans cet heureux temps ! Que venez-vous chercher ? ô Khi-lîn ! ô Khi-lîn ! mon cœur est abreuvé de douleur.

Tous les magistrats ayant examiné ces chansons, ils admirèrent les caractères Kiaï (réguliers), qu'on aurait pu comparer à l'aiguille de tête et aux fleurs qui parent une belle femme ; les caractères Thsao (cursifs), qui ressemblaient à des dragons volants et à d'agiles serpents ; les caractères Li (de bureau), aussi nobles que ceux de Tsaï-yong ; les caractères Tchouân (antiques), aussi gracieux que ceux de Li-ssé. Chacun d'eux exprimait la plus vive approbation en remuant la tête et prodiguait des louanges d'un air ébahi. « Comme je n'ai rien écrit, faute de mémoire, se dit en lui-même Yên-koueï, j'ai pu du moins cacher mon ignorance ; si j'eusse écrit quelque chose, comment aurais-je pu atteindre à cette grâce et à p.110 cette élégance ? Ne me serais-je pas attiré ses sarcasmes et ses railleries ! » Téou-koué-i et ses collègues regardaient tous dans une immobilité stupide. Tchao-kong, seul, riait aux éclats.

— Non seulement, dit-il, elle a fait preuve de mémoire, mais elle a exécuté les quatre genres d'écriture avec une perfection admirable qui a quelque chose de divin. En vérité, c'est une fille de talent. Il est impossible, impossible de trouver sa pareille. Vite qu'on aille présenter sa composition à Sa Majesté et qu'on rapporte le second thème.

Les officiers qui étaient à ses côtés l'enveloppèrent avec soin et la remirent aux magistrats chargés de porter les thèmes ; ceux-ci, partant au galop, coururent la présenter à l'empereur. En moins d'une demi-heure, ils arrivèrent, bride abattue, apportant le second thème. Chân-hiên-jîn, Téou-koué-i et Tchao-kong ouvrirent la feuille et y jetèrent les yeux. Ils virent que c'étaient trois ariettes à faire sur l'audience impériale du matin, l'audience du midi et l'audience du soir. Ils transcrivirent, comme auparavant, le sujet sur deux feuilles séparées et les distribuèrent aux concurrents.

En ce moment, Mou-li voyant que Yên-koueï restait silencieux sans pouvoir écrire un mot, il en fut extrêmement mortifié, et craignit que ce ne fût un thème fort difficile. Son cœur palpitait de crainte, mais lorsque le thème lui eut été remis, il vit qu'il roulait sur les trois audiences impériales du *matin,* de *midi* et du *soir*. Il le trouva excessivement aisé et en fut ravi de joie. Aussitôt il broya de l'encre, prit son pinceau, et fit mine de vouloir composer. Mais aussitôt il lui vint une réflexion p.111 et se demanda quel titre il conviendrait de mettre en tête. Il voulut prendre modèle sur les ariettes intitulées : *le Rêve de Ou ; — les Longues pensées d'amour ; — le Souvenir de la belle de Thsîn ;* mais elles n'étaient point en rapport avec la circonstance. Il voulait imaginer un titre qui eût de l'à-propos, mais il ne lui venait nulle idée. « Eh bien ! dit-il alors, il suffit que je m'acquitte bien des ariettes ; leur nom est sans importance. » A ces mots, il abaissa son pinceau et se mit à écrire. Mais à peine avait-il écrit deux ou trois phrases, qu'il entendit Tchao-kong qui disait en riant à gorge déployée :

— Comment mademoiselle Chân a-t-elle pu finir sa tâche avec tant de rapidité ? c'est un talent merveilleux, merveilleux ! Allons, messieurs, venez voir avec moi ; nous présenterons ensuite sa composition à l'empereur.

Ayant levé la tête et jeté un coup d'œil, il vit que les magistrats avaient déjà quitté leurs places. Mou-li, voyant bien qu'il ne pouvait finir sa tâche en un instant, prit le parti de se lever et d'aller voir avec ses autres collègues. Sur une feuille de papier ornée de dragons, il aperçut trois ariettes écrites d'une manière correcte et régulière.

L'AUDIENCE IMPÉRIALE DU MATIN.

On va offrir ses hommages dans le palais d'or.

Le coq annonce l'aurore ; à l'angle du palais, brillent de rares étoiles ; six dragons s'envolent et échappent à la vue ; le saint empereur est déjà assis sur son trône. Au-dessus des deux portes, flottent des nuages éclatants. Les magistrats des dix mille royaumes, en costume de cérémonie, présentent leurs hommages ; le soleil naissant élève son disque ; en repliant les jalousies, l'on découvre les bornes du ciel. p.112

L'AUDIENCE DE MIDI.

On adresse des félicitations à l'empereur.

Le soleil flamboie au milieu du ciel ; voici l'heure de midi. Le saint empereur s'assied en face du sud ; les magistrats se tiennent droits et immobiles sur les dalles fleuries ; puis sur le parvis rouge, ils saluent profondément et contemplent ensemble la majesté du trône.

Ceux qui entrent sont accueillis avec affection ; ils entendent par intervalles le tambour qui marque les heures. L'empereur donne ses ordres d'une voix éclatante, et leur offre un splendide festin ; s'étant rangés à leurs places, ils imbibent leur pinceau d'encre et rougissent de ne pouvoir lui être utile.

L'AUDIENCE DU SOIR.

Longévité de mille automnes.

Les neuf enceintes du palais se voilent des ombres du soir. Des étoiles radieuses brillent au-dessus de la porte du nord ; l'empereur se livre au travail jusqu'au milieu de la nuit. Les magistrats circulent en faisant résonner le jade suspendu à leur ceinture. Lorsqu'ils se lèvent ou se baissent, les torches et les lanternes s'agitent dans leurs mains. (Le prince) s'applique avec zèle aux soins de l'administration, et reste jusqu'à la moitié de la nuit assis devant Kou-seng [129].

Depuis le coucher du soleil jusqu'au matin, éclairé par des bougies lumineuses, il gémit sur le sort de son peuple.

Le prince communique ses craintes à ses officiers et ceux-ci lui prêtent leur secours. Après de longues délibérations, le tambour du palais retentit au loin. Ils sortent tard, lorsque la voie lactée a déjà disparu. Comblés des bienfaits de p.113 l'empereur, ils s'en retournent promptement à leur hôtel à la lueur de flambeaux ornés de nénuphars d'or [130].

Après avoir vu ces vers, tous les magistrats firent éclater leur admiration ; ils ne s'étonnèrent plus qu'on accordât à Chân-taï un talent extraordinaire. Téou-koué-i, seul, voyant qu'elle avait encore remporté l'avantage dans le second thème, n'en fut que plus alarmé ; mais il n'y avait point de remède. Tchao-kong, au contraire, trépignait de joie.

— Vraiment, s'écria-t-il, c'est une fille d'un talent merveilleux ! Vite, qu'on enveloppe soigneusement sa composition et qu'on la porte à l'empereur.

— Attendons, dit Téou-koué-i, que le savant Mou-li ait achevé sa composition, pour qu'on les présente toutes les deux en même temps.

— Vénérable maître, dit Tchao-kong en se retournant vers Mou-li, votre élégante composition est-elle achevée ?

— Pas encore, répondit Mou-li avec un visage rouge de honte.

— Primitivement, dit Téou-koué-i, l'auguste empereur a fixé l'heure de midi pour composer en ariettes, et comme nous ne sommes encore qu'à l'heure du *serpent* [131], rien n'empêche qu'on n'attende quelques instants.

p.114 A ces mots, Tchao-kong s'approcha vivement du fauteuil de Mou-li, et vit que, sur son brouillon, il avait déjà écrit deux lignes et en avait effacé une.

— Si vous composez ainsi, s'écria-t-il, quoiqu'on ait dit qu'il est encore de bonne heure, comment pourrons-nous vous attendre ? En ce cas, nous allons présenter la composition de mademoiselle Chân-taï ; quand le vénérable Mou-li aura fini la sienne, nous l'enverrons à son tour.

Alors, sans lui laisser le temps de s'expliquer, il remit la composition aux messagers chargés de porter les thèmes, et ceux-ci, partant au galop, coururent la présenter à l'empereur. Mou-li aurait bien voulu ne pas composer, mais il craignait un châtiment sévère ; il aurait également voulu achever sa composition pour qu'on la présentât ensuite ; mais non seulement il lui était impossible d'atteindre la grâce des ariettes sur l'*audience du matin,* du *midi* et du *soir,* mais comment en aurait-il pu en imaginer les titres : *Hommages rendus dans le palais d'or ; — Félicitations adressées au saint empereur ; — Longévité de mille automnes* (années), qui renferment une source inépuisable de louanges pour le saint empereur ? Il tenait son pinceau suspendu, et plus il se creusait le cerveau, plus le sujet lui paraissait difficile. Avant qu'il eût appuyé son pinceau, les messagers officiels, arrivant à toute bride, avaient déjà apporté le troisième thème.

Tchao-kong et ses collègues y ayant jeté les yeux, ils virent qu'il s'agissait de faire une pièce de vers de cinq syllabes, dans le goût moderne, sur la chute d'une feuille de l'arbre Ou-thong, le premier jour de l'automne, en employant pour rimes les quatre mots *thsieou* p.115

(*automne*), *lieou* (rester), *yeou* (se promener), *thseou* (s'attrister). Ce sujet devait être traité par Pou-khi-thong, Song-sîn et Chân-taï.

Ils copièrent alors ce thème sur trois feuilles (séparées), et le distribuèrent comme auparavant aux trois concurrents.

Dès que Chân-taï l'eut entre les mains, elle vit que c'était une *pièce de vers,* et qu'il lui serait encore plus aisé de faire briller son talent. Elle saisit alors son pinceau, et sans faire de brouillon, elle égala (en écrivant) l'impétuosité du vent et de la pluie, le vol des dragons et l'agilité des serpents.

Pou-khi-thong prit le thème ; mais avant qu'il eût eu le temps de distinguer clairement les rimes obligées, Chân-taï avait déjà achevé sa composition et l'avait apportée au milieu de la table. Chân-hiên-jîn ne l'eut pas plutôt vue qu'il en fut charmé au delà de toute expression. Il se leva à la hâte d'un air épanoui, et, le sourire sur les lèvres, il invita tous les magistrats à venir l'examiner avec lui.

Pou-khi-thong en fut tellement saisi d'étonnement qu'une sueur froide inonda tout son corps. « Comment se fait-il, dit-il en lui-même, que cette petite femelle ait fini si rapidement ? Je ne sais pas trop ce qu'elle peut avoir écrit. »

A ces mots, il déposa son pinceau, et, sans regarder personne, il courut le premier vers la table pour aller voir. Song-sîn s'efforçait encore de composer, mais comme il était entouré de tous les magistrats, c'était chose impossible. Il se vit donc obligé de s'approcher devant la p.116 table et de regarder comme les autres. Voici ce qu'ils lurent :

« Vers composés sur une feuille de l'arbre Ou-thong [132] qui est tombée le premier jour de l'automne, en suivant les quatre rimes *thsieou* (automne), *lieou* (rester), *yeou* (se promener), *thseou* (s'affliger). »

Toutes les plantes croissent paisiblement en été ;

Il n'y a que l'arbre Ou-thong qui sente l'influence de l'*automne* (thsieou) ;
Ses feuilles voudraient s'envoler toutes ensemble, mais elles n'osent.
Si elles voulaient ne pas tomber, il leur serait difficile de *rester* (lieou).
(Leur chute) diminue tout à coup la beauté des degrés de jade ;
Obéissant au souffle d'or [133], (la feuille) *se promène* (yeou).
Justement, dans les temps de décadence et de prospérité,
Avant tout le monde, il y a un homme [134] qui s'afflige (thseou).

Après avoir achevé la lecture de ces vers, Pou-khi-tong ne put s'empêcher de frapper sur la table et de crier à haute voix :

— Vraiment, vraiment, c'est une fille de talent ! Non seulement elle l'emporte sur tout le monde par sa rare facilité, mais l'art avec lequel elle a combiné les mots et rendu ses idées montre qu'elle possède à un haut degré les nobles traditions du livre des vers.

Alors se retournant du côté de Téou-koué-i :

— Ce p.117 talent est un don du ciel, lui dit-il, les facultés humaines ne sauraient s'élever aussi haut. Pour moi, je lui cède le pas de grand cœur.

A ces mots, Téou-koué-i resta les yeux fixes et l'air hébété, sans pouvoir ouvrir la bouche. Song-sîn pensait encore à dire quelque chose, lorsque Tchao-kong le prévint et s'écria en souriant :

— Puisque le respectable Pou-khi-tong a daigné reconnaître la beauté de ces vers, vite, vite, qu'on les porte à l'empereur.

Avant qu'il eut fini de parler, il les remit au messager officiel des thèmes, qui les prit et s'éloigna à toute bride.

Le quatrième thème devait échoir à Hia-tchi-tchong. Celui-ci, voyant ses trois collègues l'oreille basse et l'air abattu, s'abandonnait secrètement à ses réflexions.

— Ces messieurs, dit-il, étant des magistrats du dehors, leur défaite est sans conséquence ; mais moi, qui suis de l'académie des Hân-lîn, si je ne l'emporte pas sur elle, comment pourrai-je demain présider les concours ? Quant aux vers et aux ariettes, ajouta-t-il, c'est un mince talent que les jeunes filles ont l'habitude de cultiver dès leur enfance ; est-ce une raison pour qu'elles composent aussi aisément du wén-tchang (de la prose élevée et élégante) ?

Il n'avait pas encore fini de réfléchir, lorsqu'on apporta le quatrième thème. Ayant ouvert la feuille et regardé le sujet, il vit que c'était une pièce de vers libres sur *les nuages de cinq couleurs.* Hia-tchi-tchong en fut à la fois effrayé et ravi. Il était charmé de le voir si difficile, pensant bien que cette petite fille n'en pourrait venir à bout ; et, d'un autre côté, cette difficulté même le remplissait de crainte. Il ne se pressait pas d'écrire, persuadé $_{p.118}$ que ce serait perdre sa peine. Il lança d'abord un regard furtif pour voir comment Chân-taï s'acquitterait de sa tâche. Chân-taï prit un pinceau et, semblable à un lièvre qui part et à une oie sauvage qui plane en descendant, elle écrivait d'un air épanoui tantôt avec rapidité, tantôt avec lenteur, sans s'arrêter ni laisser paraître le moindre embarras. En un clin d'œil, elle avait déjà écrit plus de dix lignes. Il fut saisi d'un trouble subit. Quand il reprit son pinceau, il avait le cœur tellement agité qu'il lui fut impossible de trouver des idées remarquables. Tout ce qu'il put faire, dans son trouble extrême, fut de composer tellement quellement d'après son thème ; mais avant qu'il eût écrit une demi-page, on annonça que Chân-taï avait fini.

En ce moment, tous les magistrats, voyant que Chân-taï composait avec une telle habileté, quoiqu'elle ne fût qu'une petite fille, oublièrent tous ensemble les sentiments d'envie qu'éprouvent les concurrents, la comblèrent d'éloges et lui témoignèrent leur admiration. Après avoir fini de la regarder, ils firent cercle autour d'elle pour contempler sa composition, qui était ainsi conçue :

VERS LIBRES SUR LES NUAGES DE CINQ COULEURS.

Niu-wa [135] fondit jadis des pierres de cinq couleurs et répara la voûte du ciel. Alors des vapeurs bleues, jaunes, rouges, blanches et noires se répandirent dans le vide p.119 immense [136]. Tantôt elles existent, tantôt elles sont absentes ; tantôt elles se cachent, tantôt elles se montrent. Tantôt d'un rouge éclatant, elles dérobent à nos yeux la beauté du ciel, tantôt elles donnent une teinte d'azur à la voie lactée. Tantôt noires comme de l'encre, elles répandent une pluie drue ; tantôt d'un bleu foncé, elles se dispersent comme une fumée légère. Tantôt d'un rose vif, elles semblent des étendards plantés sur les murs d'une ville :, tantôt d'une couleur fauve, elles figurent un bœuf qui flotte au milieu des airs. Jamais on ne les a vues se fondre ensemble toutes les cinq et se montrer dans le ciel sous une seule couleur. De plus, les nuages ont un corps de vapeur et une figure blanche. Ils sont tellement minces qu'on ne peut y appliquer des couleurs, tellement fugitifs qu'on ne peut y semer des fleurs ; mais quelquefois on y a vu tout à coup briller les unes et les autres. C'est un spectacle qu'ont rarement vu les anciens et qui n'est pas commun de nos jours. Cependant notre époque est une des plus brillantes ; le saint empereur, qui siège sur le trône, possède le génie de la paix, et il est doué de l'esprit le plus éclairé. Ses actions sont conformes aux *cinq rites ;* sa voix est d'accord avec les *cinq sons ;* son administration est ornée des *cinq mérites ;* dans les relations sociales, il suit les *cinq règles* de la morale ; il a quitté l'eau pour se tourner vers le feu ; il a imité dans sa personne les cinq éléments, le métal, le bois, l'eau, le feu, la terre, auxquels se rapportent le blanc, le vert, le noir, le rouge et le jaune. Alors le ciel et les hommes se sont unis ensemble ; les vapeurs d'en haut sont descendues et celles d'en bas sont montées. C'est pourquoi les cinq couleurs ont brillé dans les nues, et d'heureux présages ont apparu au monde. Quel magnifique spectacle ! Si vous levez les yeux, vous voyez des montagnes, des dragons, du feu, des plantes qui vous montrent la splendeur des

vêtements du ciel. Si vous réfléchissez, vous reconnaissez les diadèmes des Tcheou, ornes de ciselures d'or et chargés de pierres précieuses dont l'éclat éblouissant rayonne du midi au nord. On croit voir un phénix qui couvre le ciel p.120 de ses ailes brillantes. En haut comme en bas, les mêmes beautés étincellent. La fille du dragon répand des fleurs au milieu des airs ; elle les arrose avec l'eau du fleuve céleste [137] qu'on prendrait pour le Kiang et le Hân. Tous ces ornements sont tissus par le maître du ciel. Il n'a pas besoin de l'assistance de sept ministres. Sans fil ni aiguille, le In et le Yang [138] brodent la parure du ciel et de la terre ; sans pinceau ni papier, les vapeurs et les nuages colorés y forment de riches peintures. Leurs nuances sont habilement assorties, et le noir et le rouge se marient d'une manière heureuse. Leur éclat élégant rappelle une belle femme qui, assise, devant son miroir, se crée à chaque instant de nouveaux attraits. S'élèvent-ils au haut des airs, on dirait des dragons qui se battent dans une plaine ; lorsqu'ils sortent par centaines, en nappes bleues et jaunes, on les prendrait pour des drapeaux, des roues et des parasols. Tantôt ils ressemblent à un char traîné au haut du ciel par six dragons ; tantôt ils forment des pavillons, des palais, des villes, des marchés, ou répandent dans l'air des images fantastiques ornées de cinq couleurs. D'abord, par leurs nuances élégantes, ils apportent d'heureux présages aux neuf enceintes [139] ; ensuite, dans les quatre mers (l'empire) ils font couler la paix et le bonheur. Devant eux, les eaux d'automne qui s'étendent comme le ciel sentent diminuer leur beauté. Le faisan doré et la poule sauvage [140] se cachent de honte. Ils sont comme le fard renfermé dans une boîte précieuse, comme le jade ou la soie déposés dans une riche corbeille. Nulle personne ne peut les contempler sans perdre une partie de ses agréments ; nul objet ne peut leur être comparé, sans diminuer de prix. Moi surtout, dont la figure commune ressemble au rouge altéré par le mélange du violet, moi, dont les agréments sont aussi chétifs

que p.121 ceux d'une plante ou d'un arbre, comment oserais-je partager la millième partie de leur ravissante splendeur ? Quel magnifique spectacle ! En vérité, le ciel est brillant et la terre tranquille ; l'administration brille par ses lumières, et celui qui se dit un simple mortel [141] éclipse par son mérite les princes les plus illustres de l'antiquité. Pour le talent, votre humble sujette cède le pas à Pân-ki [142] et ne peut songer sans rougir au savoir de Sie-niu [143]. Elle ne possède point l'art de tailler les étoffes de soie, ni de les orner de riches broderies. Soit qu'elle regarde le ciel, soit qu'elle élève ses regards vers le *saint* (l'empereur), ses deux yeux sont éblouis par les cinq couleurs ; lorsqu'elle cherche le soleil et contemple les nuages, ou qu'à l'aide d'un *tube* elle observe les merveilles des *trois pouvoirs* [144], elle reconnaît que le cœur du ciel est plein d'affection pour les hommes, que d'en haut il envoie les présages de toutes les félicités, qu'en bas il offre les signes d'une longévité sans bornes. Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, permettez-moi de citer, dans l'antiquité, la puissance divine de Niu-wa, et, dans les temps modernes, l'exemple de notre saint empereur.

Versifié avec respect.

Dès que tous les magistrats eurent vu la première phrase, commençant par *Niu-wa,* ils *se* regardèrent d'un air stupéfait.

— Cette seule phrase initiale, dirent-ils, est extraordinaire, admirable !

Quand ils furent arrivés â ces mots : *Le phénix couvre le ciel de ses ailes brillantes... le In et le Yang* (les deux principes) *brodent la parure* p.122 *du ciel et de la terre,* etc., ils se répandirent en louanges intarissables.

— En vérité, s'écrièrent-ils, elle a un merveilleux talent qui est un don du ciel.

###Mais quand la lecture fut achevée, Hiâ-chi-tchong fir plusieurs signes de tête et dit en soupirant :

— La pièce de vers écrite par Wang-tseu-'ân [145], dans le pavillon du roi de Teng, n'a certainement pu être composée avec cette étonnante rapidité. Pour moi, je ne puis m'empêcher de laisser mon pinceau [146].

Tchao-kong voyant que tous les magistrats acceptaient de bon cœur leur défaite, leur dit en riant aux éclats :

— D'après ce que je vois, messieurs, Sa Majesté avait de bons yeux ; vite, qu'un lui porte cette composition.

Dans ce moment, le visage de Téou-koué-i passait successivement du rouge au violet. Il se tenait coi sans souffler un mot.

Lorsque la pièce de vers eut été remise aux messagers officiels, Tchao-kong demanda aux serviteurs qui étaient près lui :

— Quelle heure est-il maintenant ?

— L'heure du *cheval* [147] est passée, lui répondirent-ils, et celle du *bélier* [148] commence.

— Si l'on considère le temps écoulé, dit alors p.123 Tchao-kong, il n'est pas tard. Vénérables maîtres, voulez-vous encore composer ou non ?

— En vérité, dirent ensemble Hia-tchi-tchong et Pou-khi-thong, pour la science, l'érudition, le talent et l'esprit, malgré tous nos efforts, nous ne pourrons jamais lui tenir tête. Dans ce moment, si nous voulions composer un morceau, ce serait encore facile ; mais quand nous en viendrions à bout, je craindrais que nous ne pussions atteindre à l'élégance du style poétique et à la grâce des pensées de mademoiselle Chân-taï. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous présenter devant l'empereur et d'avouer franchement notre faute.

— C'est une excellente idée, s'écria Tchao-kong, notre auguste souverain ne pourra vous gronder bien fort.

Il n'avait pas encore fini de parler lorsque le cinquième thème arriva. Il se composait des questions suivantes :

1. Dans un point du grand vide (du ciel), qu'est-ce qu'il y a ?

2. Les deux ministres de l'empereur Fo-hi, qui étaient-ils ?

3. Au milieu de la mer, quelles sont les trois montagnes (ou îles) habitées par les dieux ?

4. Quels étaient les quatre vieillards du mont Chang-chân ?

5. Sous la dynastie des Hân, où étaient situées les cinq collines (lieux de sépulture) ?

6. Dans le royaume de Thang, quel était le sujet des six prières ?

7. Quels étaient les sept sages de la forêt des bambous?

8. p.124 Comment s'appelaient les huit chevaux célèbres de l'empereur Mou-wang ?

9. Quels étaient les neuf vieillards du mont Hiang-chân ?

10. Quelles expressions désignaient les dix parfums de l'impératrice Siao-heou ?

Que tous les concurrents répondent d'une manière claire et précise aux réponses demandées.

Quand le thème eut été distribué séparément, Tchéou-kong-meng prit une des feuilles et y jeta les yeux. « Tous ces faits, dit-il en lui-même, je les sais en gros, mais s'il fallait les exposer nettement l'un après l'autre, je ne saurais me les rappeler exactement. Il y a des personnes qui pourraient en écrire un, mais qui en oublieraient deux ; d'autres se souviendraient bien de trois, mais en oublieraient cinq. J'ai beau me creuser le cerveau en y songeant ; au bout du compte, il m'est impossible de me les rappeler tous. »

Mais soudain, grâce au talent et à l'intelligence dont l'avait douée le ciel, la petite Chân-taï se rappela nettement tous les faits, et de suite elle les écrivit, article par article, avec une clarté merveilleuse. Alors se tournant vers l'assemblée :

— Les vers réguliers ou libres, dit-elle, dépendant du talent et de l'esprit particulier de chacun, rien n'empêchait que tout le monde ne les vit. Mais ici, il s'agit simplement d'avoir retenu ses lectures. Si vous venez tous regarder ce que j'ai écrit, ce sera vous écarter de l'esprit du concours.

En entendant ces mots, Tchao-kong s'écria le premier :

— L'observation de mademoiselle est parfaitement juste ; p.125 il suffit que le vénérable Tchéou n'ait pas la permission de voir d'avance ; alors tout sera dans l'ordre. Quant à nous autres, nous pouvons regarder sans inconvénient.

Chân-taï se conforma à ce désir et leur présenta son manuscrit. Les magistrats s'étant réunis en cercle pour l'examiner, ils virent qu'elle avait repris les dix questions, et avait renfermé ses réponses dans une pièce de vers de sept syllabes d'une facture antique.

I

Dans un point donné du grand vide (du ciel), depuis l'origine, il n'y a rien.

II

Deux ministres furent jadis cherchés par Fo-hi. Le premier ministre fut Kong-kong, qui d'abord occupa seul cette charge.

Pé-hoang fut le second ministre. Ils remplirent ces fonctions ensemble.

III

En tête des trois îles des dieux se trouve celle de Pong-laï. Les autres sont Fang-tchang et Ing-tchéou.

Elles échappent toutes à la vue des mortels.

IV

Tong-youên, Ki-li-hia, Hoang-kong et le docteur Khio-li s'appellent les quatre vieillards [du mont Châng-chan].

V

Les cinq collines (ou-ling), quel jour sont-elles privées d'un air pur ?

p.126 Les chevaux de Tchang-ling parcourent la route de 'An-ling. Siang-jou fut incommodé par le vent et la pluie de Méou-ling.

Les collines Yang-ling et Ping-ling ne sont fréquentées que par des buveurs.

VI

[Dans le royaume de Thang] l'administration ne suivait aucune règle ; le peuple ne pouvait plus subsister ; les femmes du roi étaient très nombreuses ; les palais étaient d'une grande magnificence ; les richesses étaient follement prodiguées, et la calomnie était en faveur.

Dans les plaines de Tsân-ling, pouvait-on avoir six sujets de prières plus importants ?

VII

Il y a bien longtemps qu'on parle des sept sages. Lieou-ling s'enivrait ; Youên-tsi se plongeait follement dans l'ivresse et n'en revenait jamais : il se moquait de Wang-joung, qui perçait des [noyaux de] prunes ; Ki-kang faisait fondre du fer sous un saule. Youên-hien et Hiang-sieou montraient souvent des yeux irrités. Siên-kong seul avait des sentiments élevés. Tenant dans sa main la balance du magistrat, chaque jour il présentait à l'empereur de fidèles rapports.

VIII

Les huit coursiers célèbres de l'empereur Mou-wang, quand reviendront-ils ?

Pé-thou et Hoang-tou suivaient Tch'i-ki ; Hoa-lieou et Lou-eul poursuivaient chaque jour le vent [149]. Chân-tseu et p.127 Nao-khiu étaient comme l'éclair qui frappe la nue ; Thao-li semblait voler en courant.

IX

Le lac Yao-tchi laissait ses traces jusqu'à une distance de dix mille li (cent lieues) ; Kiu-i était un des neuf vieillards du mont Hiang-chân ; Tching-kin, Ki-wên, Yu-mo-ti, Lieou-kia, Tchang-hoén, Li-youên-choang, Hou-hao et Liu-tchin complètent les noms des neuf vieillards.

X

Si le prince me demande les noms des dix parfums, je dirai que les affaires et les paroles qui sont du ressort du public n'ont nul contact avec les choses privées. Comment m'oublier moi-même, au point de révéler les secrets de la toilette des femmes, et d'en souiller les oreilles d'un empereur saint et éclairé comme Yan et Cheun?

Lorsque tous les magistrats eurent vu ces vers, il n'y en eut pas un seul qui ne fit éclater sa surprise et son admiration.

— Par sa facilité à composer, dirent-ils, elle n'a point de rivaux au monde ; comme son érudition universelle lui fournit des notions si claires et si précises, nous ne devons pas être confus de la voir appeler « un écrivain de talent parmi les femmes.

Tchéou-kong-meng voyant que tous ses collègues ne cessaient de la louer et de l'exalter, il quitta sa place et leur dit :

— Faute d'avoir pu me souvenir de tout, je m'avoue volontiers vaincu. Mais comme mademoiselle Chân-taï a fini sa composition, j'ose demander d'y jeter un coup d'œil.

— p.128 Puisque vous avouez votre défaite, reprit Tchao-kong, vous pouvez la regarder à votre aise.

Tchéou-kong-meng ayant fini de l'examiner, la loua lui-même avec enthousiasme.

— Vraiment, vraiment, s'écriait-il, c'est une fille de talent ; nous sommes loin de l'égaler.

Tchao-kong ayant demandé l'heure, les serviteurs lui répondirent que l'heure du bélier [150] était passée.

— En ce cas, dit Tchao-kong, le concours est fermé. Nous devons, conformément au décret, adresser notre rapport à l'empereur, mais il ne sera pas nécessaire de lui transmettre cette composition ; nous irons ensemble la présenter nous-mêmes.

— Messieurs, dit Tchéou-kong-meng à Hia-tchi-tchong et autres, pour le talent et l'érudition nous ne pouvions lui tenir tête. Puisque nous avons été vaincus dans ce concours, il nous faut aller trouver l'empereur et lui avouer notre faute ; ne cherchons pas à nous excuser, de peur de provoquer sa colère.

— L'avis du vénérable Tchéou est parfaitement juste, s'écrièrent ensemble Hia-tchi-tchong et ses collègues,

et en disant ces mots, ils se levèrent tous ensemble et se disposèrent à partir. Mais Téou-koué-i les arrêta :

— Doucement, messieurs, leur dit-il, cette affaire présente des doutes, il faut encore la soumettre à un sérieux examen.

— Quel doute peut-il y avoir ? s'écrièrent tous les autres avec un vif étonnement : qu'est-il besoin de l'examiner à fond ?

p.129 Par suite de ce nouvel examen, j'aurai divers faits à raconter. Le talent s'ajoute au talent [151], et le crime s'ajoute au crime. Si vous ignorez le résultat du nouvel examen de Téou-koué-i, écoutez un peu, je vais vous raconter cela en détail dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE V

UN LETTRÉ SANS EMPLOI EST CRUELLEMENT MORTIFIÉ

@

p.130 Tchéou-kong-meng et ses collègues ayant été battus dans le concours, songeaient à se rendre au palais pour faire l'aveu de leur faute. Mais Téou-koué-i les arrêta.

— Le talent, leur dit-il, est un don du ciel, tandis que l'érudition est le fruit de l'étude. Une petite fille de dix ans, qui a commencé à lire dès sa troisième année, n'a eu que sept ans de loisir. Comment pourrait-elle improviser des vers réguliers ou libres, et, dans un concours sur l'*antiquité*, répondre sans réfléchir à toutes les questions ? Pour qu'elle ne se soit pas trompée de l'épaisseur d'un cheveu, il faut absolument que le fils du ciel ait eu pour elle une bienveillance excessive, et que son père, grâce à des intelligences secrètes, lui ait communiqué d'avance les thèmes. De cette façon, elle a pu ainsi composer de longue main des morceaux de prose élégante et ne pas commettre une seule faute. On aura beau dire qu'elle en est réellement l'auteur, et qu'elle les a composés du premier coup de pinceau ; quand on devrait me couper la tête et me tirer jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je ne le croirais jamais.

Ces paroles donnèrent à réfléchir à Hiâ-tchi-tchong et p.131 à tous ses collègues.

— Vraiment, dirent-ils, les raisons du vénérable Téou sont parfaitement justes. Dans tout l'empire, le wén-tchang (la prose élégante) émane des licenciés et des docteurs, et les plus éminents d'entre eux arrivent à l'académie des Hân-lîn. Est-il possible qu'une petite fille soit en état de répondre, de point en point, d'une manière si nette et si précise, à des questions qui

ont mis en défaut les académiciens eux-mêmes ? Soyez sûrs qu'il y a là quelque chose de louche. Je prierai les honorables inspecteurs de se livrer à un nouvel examen et d'en rendre compte à Sa Majesté.

Chân-hiên-jîn combattit (les soupçons de Téou-koué-i) par de solides arguments.

— Si l'empereur, dit-il, me montre une grande bienveillance, suis-je seul l'objet de cette haute faveur ? Et quand j'aurais des intelligences à la cour, pourrais-je en avoir avec le fils du ciel ?

— Illustre père, reprit Chân-taï, avant qu'il eut fini de parler, laissons-là ces propos. Le noble Téou soupçonne que l'empereur vous a montré une faveur excessive et que Votre Excellence a entretenu des intelligences secrètes : ce sont là deux points difficiles à éclaircir. Je prie seulement le noble Téou de me donner lui-même un thème ; son humble servante tâchera de le suivre, et alors le vrai ou le faux éclateront sur-le-champ.

— Cette proposition est fort juste, reprit Tchao-kong ; allons, docte Téou, donnez-lui de suite un thème pour que nous voyions si elle peut ou non s'en acquitter. De cette façon, tous ces messieurs n'auront plus rien à dire.

— Comme c'est par ordre de l'empereur qu'on est p.132 venu ici composer, dit Téou-koué-i, pourrais-je me permettre de donner moi-même un thème ?

— Cependant, reprit Song-sîn, puisque mademoiselle Chân ne demande pas mieux que de subir un nouvel examen, rien n'empêche que vous ne lui donniez un thème. Autrement, les doutes de l'assemblée ne se dissiperont jamais.

— Au fond, ajouta Tchao-kong, c'est une bonne idée que de lui donner un sujet ; le vrai ou le faux se discerneront sur-le-champ, et l'on s'épargnera la peine de batailler pour et contre.

— Quel sujet faut-il que je propose ? dit Téou-koué-i en regardant Song-sîn en face.

Song-sîn s'approcha de lui et lui dit tout bas à l'oreille :

— Vous n'avez pas besoin d'aller chercher un autre sujet : que ne priez-vous mademoiselle Chân de composer la phrase dont avant-hier vous avez vainement cherché la parallèle.

Téou-koué-i fut charmé d'être mis sur la voie par Song-sîn.

— Puisque mademoiselle Chân, dit-il, désire que je lui fournisse un sujet, si j'allais lui proposer un long chapitre ou une grande dissertation, elle ne manquerait pas de dire que je veux l'embarrasser. J'ai sous la main une phrase qui demande une correspondance ; elle ressemble à celles qu'on propose aux petits écoliers, et se trouve tout à fait à la portée de mademoiselle Chân. Si elle venait à trouver une phrase qui y répondit avec justesse, je croirais alors qu'elle est douée d'un véritable talent.

— En ce cas, dit Tchao-kong, hâtez-vous de l'écrire.

p.133 Téou-koué-i prit alors un pinceau et du papier, et écrivit une phrase qu'il montra à tous les magistrats. Il avait lié ensemble les titres des sept chapitres du philosophe Meng-tseu, et en avait composé une phrase qui était ainsi conçue :

> Liang-hoeï-wang [152] ayant envoyé en mission Kong-senn-tchéou, invita Teng-wén à s'asseoir au-dessus de Li-léou, et lui montra toute son affection (*tsîn-sîn*). Kao-tseu lut dix mille chapitres (*wân-tchang*) [153].

Les magistrats ayant vu ce passage, s'écrièrent tous ensemble :

— C'est *une phrase interrompue.*

Chân-hiên-jîn ne put maîtriser sa colère. « Monsieur Téou, le Tch'ang-kho [154], dit-il, vous êtes d'une sévérité cruelle ! Primitivement, il s'agissait seulement de composer en vers et en prose élégante ; comment pouvez-vous maintenant proposer *une phrase interrompue ?*

Si monsieur Téou pouvait trouver une phrase parallèle, il ne manquerait pas de dire que ma fille est vaincue.

— Vénérable Thaï-ssé (premier ministre), repartit p.134 Téou-koué-i, vous avez tort de vous fâcher ainsi ; puisque votre noble fille est douée d'un talent extraordinaire, il faut bien qu'elle trouve les *phrases parallèles* qui seraient introuvables pour tout autre. C'est alors qu'on lui reconnaîtra un véritable talent. Mais si les *phrases parallèles* que les autres ne peuvent trouver sont également introuvables pour elle, dès lors elle n'aura plus rien d'extraordinaire.

— Messieurs, dit Tchao-kong, vous n'avez pas besoin de disputer ainsi. Qu'on fasse voir cette phrase à mademoiselle Chân ; si elle trouve une idée parallèle ou ne la trouve pas, nous raisonnerons ensuite.

Les serviteurs prirent alors le papier où était écrite la *phrase à parallèle* et le portèrent sur la table de mademoiselle Chân.

A peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle laissa échapper un léger sourire.

— J'imaginais, dit-elle, qu'il s'agissait *des vapeurs qui enveloppent les saules d'un étang ou d'un vivier,* ou de quelque *phrase interrompue* empruntée à un saint homme (à un empereur) ; mais comment pourrait-on être embarrassée par des lettrés pédants qui ont mis en commun les chétives ressources de leur esprit ?

— Chère enfant, lui dit Chân-hiên-jîn, croyez-vous qu'il vous sera encore possible de trouver une *phrase parallèle ?*

— Attendez un peu, répondit Chân-taï, je vais en écrire une et la montrer à ces illustres magistrats.

Puis d'un air épanoui, elle prit son pinceau et traça la *phrase parallèle* qui lui était demandée et la présenta aux assistants. Ils se rapprochèrent à l'envi pour l'examiner et lurent ce qui suit : p.135

> Après que *Ling-kong,* roi de Wei, eut envoyé *Kong-i-tchang* pour offrir un sacrifice à *Thaï-pé* dans le pays de *Hiang-tang,* il entra le premier (*Thsiên-thsin*) dans un village où florissait l'humanité (*Li-jîn*), et fit exécuter des danses par huit groupes (*Pa-i*) [155].

A la vue de cette phrase, tous les magistrats furent remplis d'étonnement et éprouvèrent une joie qui tenait du délire. Tchao-kong trépignait de plaisir ; Téou-koué-i lui-même tirait la langue à force d'être ébahi. Puis se tournant vers Song-sîn :

— En vérité, en vérité, s'écria-t-il, c'est une fille de talent. Pour le coup, il n'y a plus rien à dire.

— Vénérable Téou, dit Song-sîn, ne vous extasiez pas si fort : puisque mademoiselle Chân a un talent si relevé, j'ai encore une *phrase à parallèle ;* je vais prier de nouveau mademoiselle Chân d'en trouver une qui lui corresponde : qu'en dites-vous ?

— Tout à l'heure, répondit Téou-koué-i, elle vient de trouver avec une extrême facilité la correspondance de votre *phrase interrompue.* Quelle *phrase parallèle* p.136 pourrait maintenant l'embarrasser ? Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'avouer franchement notre première faute à quoi bon en commettre une autre ?

Song-sîn n'osa plus ouvrir la bouche.

— Eh bien ! dit Tchao-kong, puisque M. Song a encore une phrase dont il demande la correspondance, il n'a qu'à l'écrire pour se contenter et à la montrer à mademoiselle Chân. Il faut que nous voyions clairement si elle peut ou ne peut pas trouver une *phrase parallèle.* Gardons-nous de nous exprimer encore avec une complaisance exagérée ; car si nous nous laissions enjôler par elle, une fois devant l'empereur, nous aurions de la peine à lui faire un fidèle rapport.

— Cet avis est plein de raison, s'écrièrent tous les magistrats.

A ces mots Song-sîn, étant retourné à sa place, écrivit une *phrase à parallèle* et la montra à ses collègues ; elle était ainsi conçue :

> L'hirondelle vient et l'oie s'en va. Elles sont heureuses de se rencontrer au milieu du chemin et de parler du *printemps* et de l'*automne*.

Tous les magistrats l'ayant lue, se dirent à la fois : « Les deux mots *printemps* et *automne* sont à double entente [156]. Il est encore plus difficile de trouver un passage qui y corresponde.

— C'était déjà trop d'une de ces phrases coupées, dit p.137 Chân-hiên-jîn, est-il convenable de revenir à la charge ? Monsieur Song, pourquoi cette exigence terrible ?

— Voyant, dit-il, que votre noble fille est douée d'un talent si élevé, je désirais entendre ce que je n'ai jamais entendu ; voilà pourquoi je l'ai priée de me donner une leçon. Si le vénérable Thaï-ssé (premier ministre) m'en fait un crime, comment oserais-je lui adresser une seconde demande ?

Il voulut alors reprendre le papier, mais Tchao-kong le retenant :

— Cela ne se peut pas, lui dit-il ; puisque vous avez écrit votre phrase et nous l'avez montrée, cette affaire intéresse maintenant les oreilles et les yeux de l'empereur. Il faut que vous la montriez à mademoiselle Chân pour voir comment elle s'en tirera. Pourriez-vous l'offrir et la reprendre, et regarder cela comme un jeu d'enfant ?

Alors, il ordonna à un serviteur de présenter la phrase à mademoiselle Chân.

— Quoique cette *phrase à parallèle* n'ait point été proposée par Sa Majesté, lui dit-il, c'est une affaire qui touche à la poésie et au style élégant ; voyez un peu, mademoiselle, s'il est encore possible ou non de trouver une phrase correspondante ?

Chân-taï prit le papier, et y ayant jeté un coup d'œil, elle dit en souriant :

— Cette *phrase à parallèle* est habilement tournée. serait-il possible que je ne pusse y trouver une correspondance ? Attendez un peu, votre humble servante va essayer d'écrire une phrase parallèle ; je la soumettrai ensuite à vos lumières.

Tout en parlant, elle écrivit une phrase qui était ainsi conçue :

p.138 Le lièvre court et l'oie vole. Ils sont heureux de se rencontrer au delà des mers et d'exercer leur critique [157] le premier jour de la lune.

Chân-taï ayant fini d'écrire sa phrase, la présenta à Tchao-kong, qui la fit voir à toute l'assemblée. Ils battirent des mains, trépignèrent des pieds et se répandirent en louanges infinies.

— Quelle belle pensée, dirent-ils ; en vérité un esprit ordinaire n'aurait pu la concevoir.

Song-sîn était muet de stupeur et ne disait mot ; mais Chân-hiên-jîn ne se possédait pas de joie et riait à gorge déployée. Téou-koué-i, voyant qu'il n'y avait plus à douter du talent de Chân-taï, et qu'après avoir présenté son rapport il ne manquerait pas d'être puni, confessa plusieurs fois sa faute à Chân-hiên-jîn.

— Dans l'origine, dit-il, ce n'est pas moi qui aurais osé prendre l'initiative et présenter un rapport téméraire. La vérité est que mon parent, le préfet Yên, qui avait demandé des vers à votre noble fille, s'étant vu persiflé par elle, vint me raconter en pleurant sa mésaventure. Dans le premier moment, faute d'intelligence, j'ai entrepris cette démarche ; aujourd'hui, je reconnais ma faute. Si, lorsque je serai en présence de l'empereur, Sa Majesté entre en colère et que je sois menacé d'un malheur imprévu, je supplie le p.139 vénérable Thaï-ssé (premier ministre) et sa noble fille d'avoir de l'indulgence pour moi et de me protéger.

— Cela dépend de l'empereur, dit Chân-hiên-jîn en riant ; pour moi, si j'échappe à l'accusation d'avoir fait passer le faux pour le vrai, d'avoir terni l'honneur du royaume, et d'avoir eu des

intelligences (secrètes) avec le fils du ciel, je m'estimerai dix mille fois heureux. Quant aux autres affaires, comment pourrai-je me permettre de m'en mêler ?

— Laissons là les propos oiseux, dit alors Tchao-kong. Allons vite présenter notre rapport à l'empereur ; nous verrons ensuite ce qu'il faut faire.

A ces mots, ils se levèrent tous ensemble et sortirent.

Dans ce moment, l'empereur se trouvait justement dans la salle appelée Wên-hoa-tién [158], et, en compagnie de plusieurs académiens, il lisait avec délices les poésies régulières et les vers libres de Chân-taï. Soudain, Tchao-kong vint, à la tête des magistrats, lui rendre compte de sa commission, et lui présenta la cinquième pièce du concours. L'empereur y ayant jeté les yeux, vit que Chân-taï avait tout écrit, article par article, et ne s'était trompée ni sur une personne ni sur une chose. Il en fut transporté de joie. Alors, interrogeant Tchéou-kong-meng et ses autres collègues :

— Messieurs, dit-il, vous avez concouru tous six avec Chân-taï pour les vers et la prose élégante, comment cela s'est-il passé ?

— Sire, répondirent-ils tous ensemble, vos humbles sujets, pour obéir à votre décret, ont concouru avec p.140 Chân-taï pour les vers et la prose élégante. Ce n'est pas qu'ils aient manqué de déployer toutes leurs facultés ; mais quoiqu'elle ne soit qu'une petite fille, elle possède un savoir que le ciel a perfectionné et un talent qui émane d'en haut. Lorsqu'elle abaisse son pinceau, on dirait qu'elle est soutenue et aidée par les génies. Vos humbles sujets, avec leur esprit vulgaire et rouillé, ne sauraient s'élever jusque-là. Nous recevrons avec respect et de bon cœur notre juste châtiment, mais nous vous prions d'examiner notre cause avec vos lumières divines et de nous pardonner.

L'empereur fut enchanté de cet aveu et leur dit :

— Puisque vous reconnaissez de bon cœur votre faute, il s'ensuit que Chân-taï n'a pas un talent d'emprunt, et qu'en lui donnant une inscription et un *pied de jade,* je ne me suis point trompé.

A cette époque, on entrait justement dans l'automne. Comme l'empereur mangeait des melons qu'il trouvait délicieux, il ordonna aux serviteurs qui étaient à ses côtés de prendre un plat de sa table et de le porter, bride abattue, à Chân-taï.

Les serviteurs, dociles à cet ordre, partirent au même instant.

L'empereur interrogea alors Téou-koué-i et lui dit :

— Comment avez-vous eu l'idée de me présenter un rapport mensonger ?

— Sire, répondit-il, comme je remplis, à ma honte, le ministère de la parole, voyant que certains propos avaient quelque chose de louche, j'ai pris la liberté de vous adresser un rapport. Maintenant que je l'ai vue écrire et p.141 composer comme une divinité, je commence à croire que le ciel l'a fait naître pour seconder votre administration pacifique et éclairée. Mes paroles téméraires méritent un châtiment sévère ; mais je supplie Votre Majesté de daigner me faire grâce.

Après avoir entendu ces paroles, l'empereur était sur le point de lui pardonner, lorsque Chân-hiên-jîn lui parla en ces termes :

— Téou-koué-i, dit-il, a avancé que ma fille a voulu faire passer le faux pour le vrai ; c'est une bagatelle. Mais il a ajouté que, sous le masque du talent, j'ai flatté Votre Majesté et que j'ai eu des intelligences secrètes avec le fils du ciel. Cette affaire intéresse la conduite que j'ai tenue pendant toute ma vie ; on ne peut s'empêcher de l'examiner à fond.

L'empereur changea de visage et s'écria :

— Qu'entend-il par avoir des intelligences secrètes avec le fils du ciel ?

— Je n'oserais le dire, répondit Chân-hiên-jîn ; interrogez seulement le membre du bureau Sse-li-kiên qui a surveillé le concours, vous le saurez sur-le-champ.

L'empereur regarda en face Tchao-kong, qui, se jetant à genoux, s'exprima en ces termes :

— Tout à l'heure, vos humbles sujets voyant le concours terminé, voulaient entrer dans le palais et rendre compte à Votre Majesté de leur commission ; mais Téou-koué-i nous arrêta tout court. « Cette affaire est louche, dit-il, on n'a jamais vu de petites filles douées de tant d'intelligence et de facilité. Il faut bien que l'empereur ait pris Chân-taï en grande faveur, et que le président du conseil ait eu le talent d'entretenir des intelligences secrètes avec Sa Majesté. Elle aura connu les thèmes d'avance, et aura composé de $_{p.142}$ longue main des vers et de la prose élégante. Voilà pourquoi elle a pu improviser ainsi sans la plus légère hésitation. Ces raisons firent naître des doutes dans notre esprit.

— Puisque vous aviez tous des doutes, lui demanda le fils du ciel, pourquoi êtes-vous venus ensemble faire l'aveu de votre faute ?

— Sire, répondit Tchao-kong, mademoiselle Chân s'était exprimée ainsi : « Il est impossible de reconnaître en un moment si notre saint empereur m'a montré une faveur excessive, et si le premier ministre a eu des intelligences secrètes avec Sa Majesté. Téou-koué-i n'a qu'à me fournir lui-même un thème pour que je concoure encore ; alors le vrai ou le faux éclateront sur-le-champ. » Comme Téou-koué-i ne se souciait pas de donner ce thème, ce fut Song-sîn, lettré sans emploi, qui l'excita à proposer à Chân-taï une phrase coupée pour qu'elle trouvât une période correspondante. Chân-taï l'ayant écrite sur-le-champ avec la rapidité de l'oiseau qui vole, tous les magistrats n'eurent plus rien à dire. Voilà pourquoi, Sire, nous sommes venus tous ensemble pour vous rendre compte de notre commission et faire l'aveu de notre faute.

A ces mots, le fils du ciel fut transporté de colère.

— Téou-koué-i, s'écria-t-il, a dit que Chân-hiên-jîn s'était ménagé des intelligences secrètes, c'est calomnier indignement le premier ministre. Comment a-t-il pu avancer que, par excès de faveur et de bienveillance, j'avais communiqué d'avance les sujets du concours ? Serait-il possible que le fils du ciel, qu'entoure une majesté imposante, se fût rendu coupable d'une si basse supercherie ? p.143 Pour avoir insulté le saint empereur et outragé son souverain, quel châtiment a-t-il mérité ? J'ordonne aux Kîn-i-weï [159] (soldats de la garde impériale) de se saisir de lui et de le livrer au juge criminel pour qu'on lui fasse son procès. Quant à Tchéou-kong-meng, Hia-tchi-thong, Pou-khi-thong, Mou-li et Yên-koueï, ils ont été présentés contre leur gré pour concourir avec Chân-taï. Comme ils ont avoué leur faute, je leur fais grâce à tous : qu'on s'abstienne de les juger. Mais Song-sîn, cet homme sans aveu, qui est incapable de composer un seul vers, et a osé se mêler à d'illustres magistrats pour concourir avec eux de manière à ternir l'honneur de l'État, c'est évidemment le confident de Téou-koué-i ; c'est lui qui l'a poussé à provoquer ce combat ; j'ordonne aux Kîn-i-weï de le saisir et de le conduire hors de la porte appelée Ou-mên, et après lui avoir appliqué quarante coups de bâton, de le ramener ensuite dans son village. Je donne à Chân-taï des fleurs d'or [160] pour honorer son talent littéraire.

A peine cet ordre eut-il été rendu, que des soldats de la garde impériale se saisirent de Téou-koué-i et de Song-sîn avec l'impétuosité du vautour qui fond sur un passereau, et les entraînèrent dehors. Tchéou-kong-meng et ses collègues se prosternèrent sans mot dire au bas des degrés rouges, et demandèrent grâce en frappant la terre de leur front.

Le fils du ciel ayant demandé à Tchao-kong quelles étaient les phrases parallèles que Chân-taï avait composées, il les récita de mémoire. L'empereur les copia p.144 lui-même sur sa table, et, après les

avoir examinées, il en fut transporté de joie. Il ordonna ensuite à Tchao-kong-meng et à ses collègues de se relever. Au même moment, il invita quelques-uns des académiciens qui avaient fourni les sujets à s'approcher de la table ornée de dragons pour voir (les compositions de Chân-taï).

— Cette petite fille, leur dit-il, étant douée d'un talent si extraordinaire, comment aurais-je pu ne point la prendre en amitié ?

— En vérité, dirent les académiciens, en voyant ce style merveilleux, on peut dire que c'est l'astre de la littérature qui est descendu sur la terre ; on ne saurait la comparer à une personne ordinaire. L'affection que lui a montrée Votre Majesté témoigne hautement de la sagesse et des lumières de votre gouvernement.

Ils n'avaient pas encore achevé de parler, lorsque les serviteurs qui avaient été chargés d'offrir le plat de melon vinrent rendre compte de leur commission, et présentèrent une lettre de remercîments de la part de Chân-taï.

L'empereur y jeta les yeux et lut ce qui suit :

« Lettre de l'humble sujette Chân-taï, fille de Chân-hiên-jîn, premier ministre d'État et président du tribunal des rites, pour offrir ses remercîments au saint empereur.

« Votre Majesté a daigné m'accorder un plat de melon de sa table. Pénétrée de reconnaissance pour cet auguste bienfait, je me tourne avec respect du côté du palais et je vous offre mes actions de grâces. J'ai appris qu'outre cette faveur, vous avez livré à la justice Téou-koué-i, qui p.145 a prodigué l'insulte et l'outrage à son auguste souverain, et que vous avez condamné, à quarante coups de bâton, Song-sîn, cet homme sans aveu, l'instigateur de ce complot. C'était sans doute ce que méritait le crime de ces deux hommes ; seulement je songe que j'ai été la cause première de toute cette affaire. Quoique Votre Majesté m'ait comblée de bienfaits et qu'elle m'ait regardée par erreur comme douée de prudence et de talent, je ne suis, après tout, qu'une petite fille de

dix ans. Quelle importance pouvaient avoir mon succès ou ma défaite ? Bien que Téou-koué-i se soit rendu coupable de calomnie, c'est un des moniteurs de Votre Majesté ; bien que Song-sîn, qui est dépourvu d'emploi, ait été, à n'en point douter, l'instigateur de ce complot, cependant c'est un lettré. Les récompenses et les châtiments ont une liaison intime avec les lois et les rites. Si, à cause d'une petite fille comme votre sujette, on pouvait charger de chaînes des officiers du gouvernement, et infliger la peine du bâton à des lettrés d'un ordre inférieur ; dès lors, par suite d'un faible amour des vers et de la prose élégante, on porterait une grave atteinte à la dignité de l'État. En vérité, ce ne serait pas convenable sous le règne d'un saint et sage empereur. C'est pourquoi j'ose, au risque de ma vie, vous adresser d'humbles représentations. J'espère que notre auguste souverain daignera déployer sa magnanimité, qui est vaste comme le ciel, et leur accorder un généreux pardon. Ce sera fort heureux pour l'honneur de l'État, ce sera aussi un grand bonheur pour votre humble sujette. Le désordre de mon langage a dû vous offenser. J'attends votre décret avec une crainte inexprimable. »

p.146 Dès que le fils du ciel eut lu ce placet, un rayon de joie brilla sur sa figure majestueuse.

— Non seulement, s'écria-t-il, Chân-taï a du talent, mais elle l'emporte sur ses semblables par son naturel vertueux et sa grandeur d'âme.

Il prit alors le placet et le remit à Chân-hiên-jîn.

— Excellence, lui dit-il, qu'en pensez-vous ?

Chân-hiên-jîn, voyant que Téou-koué-i et Song-sîn avaient été appréhendés au corps, il en fut comblé de joie. Il se disposait déjà à recommander au juge criminel de les châtier sévèrement ; mais comme sa fille avait, au contraire, présenté un placet pour obtenir leur délivrance, il se trouva dans le moment fort embarrassé. Aussi se contenta-t-il de dire :

— Les bienfaits ou les châtiments dépendent de la décision de Votre Majesté ; comment oserais-je m'en mêler ?

— Si je raisonnais d'après la loi, dit l'empereur en riant, naturellement je ne devrais pas accorder de pardon ; mais comme je veux que la vertu de votre noble fille paraisse dans toute sa perfection, je ferai fléchir la loi.

Alors il approuva le placet en ces termes :

— J'acquiesce à la pétition. J'exempte Téou-koué-i d'être livré au juge criminel ; le tribunal de la magistrature prononcera sa sentence. Je fais grâce à Song-sîn des coups de bâton ; au bout d'un mois, il sera ramené par les gendarmes dans son village. Que les tribunaux compétents en soient informés.

Après avoir rendu ce décret, l'empereur monta sur son char pour retourner au palais, et tous les magistrats se retirèrent. Les officiers de la cour qui étaient amis de Téou-koué-i s'empressèrent de répandre les dispositions p.147 du décret. Song-sîn, qui avait déjà reçu dix coups de bâton, fut relâché sur-le-champ, et l'on ramena Téou-koué-i, qui allait paraître devant la justice. Ces deux hommes s'étant informés des motifs de ce pardon, ils apprirent qu'ils en étaient redevables aux efforts de Chân-taï, qui avait présenté un placet pour obtenir leur grâce.

Nous laisserons pour le moment Téou-koué-i qui, cruellement mortifié, alla cacher sa honte dans sa maison et ferma sa porte en attendant sa sentence. Or Song-sîn, quoique gracié, avait déjà reçu dix coups de bâton. Sa peau était déchirée et sa chair meurtrie, et il éprouvait des douleurs intolérables. Comme il devait en outre être reconduit par les gendarmes dans son village, il avait plusieurs fois prié quelqu'un de lui servir de caution, afin qu'on ne le remmenât que lorsque ses blessures seraient guéries. Il se livrait intérieurement à de tristes réflexions. « Jusqu'à présent, dit-il, je me suis toujours montré plein d'intelligence ; comment se fait-il que, dans un moment, j'aie été assez stupide pour en arriver là ? Cette demoiselle est la fille d'un ministre d'État ; de plus, comme elle possède véritablement un talent

extraordinaire, l'empereur lui a témoigné la plus haute estime. Au lieu de chercher à lui plaire, je me suis appuyé sur un porteur de messages et me suis fait son ennemi. Peut-on dire que je n'aie pas manqué mon but ? Si aujourd'hui mademoiselle Chân n'eût pas demandé ma grâce, on m'aurait ajouté par-dessus trente coups de bâton et je serais mort à ce supplice. Pourquoi ne pas changer demain l'air de mon visage et chercher le moyen d'entrer dans sa maison, sous prétexte de lui témoigner ma p.148 reconnaissance ? Si je suis assez heureux pour y être admis et retenu, cela vaudra mieux que de rester l'ami du préfet Yên ou de Téou, le moniteur impérial. » Laissons Song-sîn se livrer tout seul à ses calculs, et revenons à Chân-hiên-jîn qui, une fois rentré dans son hôtel, se mit à gronder sa fille.

— Ce drôle de Téou-koué-i, dit-il, est digne de toute ma haine. Si vous n'aviez pas fait preuve aujourd'hui d'un véritable talent en les terrassant tous, on ne sait pas quelle machination il aurait encore ourdie contre nous. Lorsque ensuite, en vertu d'un décret, il a été appréhendé au corps et livré à la justice, le vœu de mon cœur était satisfait. Pourquoi avez-vous au contraire présenté une requête pour obtenir sa liberté et sa grâce ?

— Mon père, dit Chân-taï en souriant, dans l'antiquité on estimait ceux qui jouissaient sans orgueil de la faveur du prince, et qui savaient s'abaisser au sein des honneurs. Croyez-vous que le fils du ciel, qui est saint et éclairé, ne partage pas ce sentiment ? Dans l'affaire d'aujourd'hui, c'était justement le cas de ne point s'enorgueillir de la faveur du prince et de s'abaisser au sein des honneurs. D'un côté, j'ai pu me concilier l'amitié de l'empereur, et de l'autre échapper aux malheurs qu'amène l'excès de la prospérité. Par là, j'ai assuré mon propre repos. Peut-on dire que c'était pour sauver les autres ?

Chân-hiên-jîn fit un signe de tête.

— D'ailleurs, ajouta Chân-taï, c'est moi-même qui ai suscité tous ces débats en me moquant, ces jours derniers, du préfet Yên.

Mais comme, un beau matin, toute la faute est retombée sur Song-sîn, c'est ce que le cœur de votre fille n'a pu souffrir.

— p.149 Eh bien ! dit Chân-hiên-jîn, n'en parlons plus. Mais comment s'est-il fait qu'avant-hier la pièce de soie et l'éventail de Yên-wén-ou aient pu être laissés de côté ?

— Cela vient, répondit Chân-taï, de ce que pas une de mes servantes ne sait lire. Elles les ont mêlés et confondus avec d'autres objets et ont oublié de me les remettre. Ce n'est pas tout : avant-hier, le diplôme impérial de Tchang, l'ambassadeur en second, et un manuscrit de Tsiên, le moniteur impérial, ont été pareillement égarés par elles ; si votre fille ne les eût pas activement cherchés, elle aurait encore manqué d'écrire.

— J'imagine, dit Chân-hiên-jîn, que parmi les nobles personnages qui présentent des rapports ou composent des vers, il n'en est pas un qui n'ait un secrétaire, soit pour tenir le pinceau à leur place, soit pour faire les recherches historiques. Vous qui êtes toute seule, comment pouvez-vous répondre à toutes les demandes ?

— Si j'étais un homme, répondit Chân-taï, je pourrais bien chercher un secrétaire qui tînt le pinceau à ma place ; mais comme je suis une fille, je n'en vois pas le moyen.

— Cela n'est pas difficile, reprit Chân-hiên-jîn. L'empire est bien grand ; croyez-vous qu'il n'y ait pas de jeunes filles qui sachent écrire ? Demain, dussé-je dépenser mille onces d'argent, j'enverrai des messagers pour en chercher de tous côtés ; j'en ferai acheter dix ou douze entre lesquelles vous partagerez toutes vos occupations. Dès qu'elles s'emploieront à votre service, vous n'aurez plus besoin de vous tourmenter.

— Cela serait charmant, répondit Chân-taï ; je crains p.150 seulement qu'on ne puisse les trouver en un moment.

— Si vous en demandez, reprit Chân-hiên-jîn, qui sachent composer des vers réguliers ou des vers libres, je vous avoue

qu'elles sont bien rares ; mais si vous en cherchez seulement qui connaissent quelques caractères, je crois que ce sera extrêmement aisé.

Quelques jours après avoir conféré là-dessus avec sa fille, Chân-hiên-jîn envoya en effet des messagers pour chercher de tous côtés. Comme il était disposé à donner des prix considérables, il n'y avait pas de jour qu'on ne lui présentât des jeunes filles. Ce jour-là, comme il était justement dans le salon à examiner et à choisir des jeunes filles, on vint lui annoncer tout à coup que Song-sîn, portant un vêtement noir et un petit bonnet, venait lui demander pardon. Chân-hiên-jîn voyant que sa fille s'était montrée généreuse et magnanime envers lui, eut envie de suivre son exemple. C'est pourquoi il fit inviter Song-sîn à se présenter devant lui, après avoir changé d'habits et de bonnet.

Song-sîn obéit à cet ordre, et s'étant empressé d'entrer, il le salua la face contre terre et s'écria :

— Le coupable Song-sîn a mérité la mort, a mérité la mort !

Chân-hiên-jîn ordonna à ses gens de le prendre sous les bras et de le faire lever ; mais il s'y refusa absolument, et, frappant la terre de son front :

— Ce stupide Song-sîn, dit-il, faute de connaître la hauteur du ciel et la profondeur de la terre [161], a commis un crime énorme. Sa Majesté a daigné me punir ; mais je pense que quand je p.151 mourrais pour expier mon crime, mon châtiment ne serait pas complet. Ce n'est pas tout : votre noble fille a présenté une requête pour obtenir ma grâce et apaiser la colère de l'empereur. Par là, elle m'a rendu la vie [162]. C'est un bienfait que ni le ciel, ni la terre, ni mon père, ni ma mère n'auraient pu m'accorder, et cependant, un beau matin, elle l'a accordé à ce grand coupable. En vérité, quand je sacrifierais ma vie pour elle, je ne pourrais lui témoigner la dix-millième partie de ma reconnaissance. Aujourd'hui même, si je brisais ma tête devant les degrés, je

serais encore trop heureux. Comment oserais je accepter ces marques de respect ?

— Monsieur, lui dit Chân-hiên-jîn, puisque vous pouvez montrer du repentir, je reconnais là l'élévation de vos sentiments : qu'est-il besoin de vous humilier de la sorte ? Je vous en prie, relevez-vous vite.

Song-sîn fit encore quelques façons, puis il se leva en s'aidant de ses mains.

Chân-hiên-jîn lui offrit poliment un siège et le fit rester pour prendre le thé.

— Monsieur, lui demanda-t-il ensuite, quel jour vous mettez-vous en route ?

— Sa Majesté, dit-il, m'a fixé le délai d'un mois ; je n'oserais tarder longtemps. Demain même, je veux partir. Après avoir été comblé de bienfaits par Votre Excellence, et votre fille, j'ignore si je pourrai un jour m'incliner au bas du mont Thaï-chân ou du Boisseau du Nord [163].

— p.152 Nous n'aurons pas de peine à nous revoir, lui dit Chân-hiên-jîn. Tout cela vient seulement de ce que l'empereur a eu un moment de colère. Maintenant, retirez-vous et attendez que je trouve une occasion favorable pour apaiser la colère de Sa Majesté. Soyez sûr que vous pourrez rentrer en relations avec moi.

— Excellence, dit Song-sîn, si je puis encore fréquenter votre hôtel, vous serez vraiment comme un père et une mère qui m'auraient donné une seconde existence.

Comme il parlait encore, il leva la tête et vit une multitude de jeunes filles vêtues de bleu qui étaient rangées des deux côtés du salon. Il demanda pourquoi cette multitude de jeunes filles se tenait là.

— Ma petite fille, répondit Chân-hiên-jîn, n'ayant point près d'elle de servantes qui connaissent l'écriture, il en est résulté qu'avant-

hier on a égaré une pièce de soie et un éventail qu'avait apportés Yên-wén-ou, et cela nous a attiré une foule de désagréments. Aujourd'hui, je voulais acheter quelques jeunes filles sachant lire pour les attacher à son service. Qui aurait pensé que, dans cette grande capitale, je ne pourrais, malgré toutes mes recherches, en trouver d'autres que celles-ci, dont pas une seule n'a la moindre teinture des belles-lettres et n'est digne de servir une demoiselle distinguée [164] !

— En ce cas, dit Song-sîn, s'il n'y en a pas dans la p.153 capitale, on en trouvera nécessairement dans le reste de l'empire..

— Vous avez raison, repartit Chân-hiên-jîn, partout où vous irez, veuillez vous en occuper ; si vous m'en procurez qui aient les qualités requises, je me ferai un devoir de vous récompenser généreusement.

Il causa encore de différentes choses, après quoi Song-sîn prit congé de lui et partit. Chân-hiên-jîn le reconduisit jusqu'à l'entrée de la porte du salon sans aller plus loin. Song-sîn s'arrêta alors pour lui parler :

— J'ai, dit-il, une autre demande à adresser à Votre Excellence.

— De quoi s'agit-il ? répondit Chân-hiên-jîn.

— Votre noble fille m'ayant rendu la vie par sa bonté, je n'oserais demander à la voir ; je désirerais seulement aller jusqu'au bas du pavillon du pied de jade, et la saluer une seule fois en le regardant, pour témoigner combien je souhaite de la servir dans ma vie future pour lui prouver ma reconnaissance [165].

— Cela n'est pas nécessaire, lui dit Chân-hiên-jîn.

Comme Song-sîn voulait absolument la saluer, Chân-hiên-jîn se vit obligé d'ordonner à un vieux serviteur de le conduire au bas du pavillon. Song-sîn leva en effet les veux vers le haut du pavillon, et, dans une attitude grave et respectueuse, il fit quatre profonds saluts et partit.

Chân-hiên-jîn congédia une multitude de jeunes filles p.154 qui ne répondaient point à ses vues, rentra dans l'appartement intérieur, et apprit à Chân-taï comment Song-sîn l'avait saluée pour la remercier.

Laissons maintenant le père et la fille rire et s'amuser de cet incident, et revenons à Song-sîn. Après qu'il fût sorti en faisant ses adieux, les gendarmes chargés de le conduire le pressèrent vivement de se mettre en route. Il voulut auparavant rendre visite à Téou-koué-i afin de lui demander quelque argent pour son voyage ; mais ce magistrat se trouvait justement en conférence et ne recevait personne. Il put seulement voir Yên-wén-ou, à qui il apprit combien il lui était pénible d'être ramené par la gendarmerie. Celui-ci, sentant bien qu'il était la cause première de son malheur, ne put se dispenser de lui donner vingt onces d'argent [166] pour subvenir aux dépenses de son voyage.

> — Monsieur, lui dit-il en lui donnant un rendez-vous, puisque vous ne pouvez pas rester dans la capitale, je n'attends plus que mon brevet pour partir. Yûn-kién est un pays charmant ; si vous ne dédaignez pas de me revoir, venez-y faire un tour ; je serai heureux de vous recevoir. »

Song-sîn lui fit ses remercîments. Comme il avait encore temporisé un ou deux jours, les gendarmes le pressèrent de nouveau de partir. Il loua alors un âne boiteux, prit un vieux domestique et s'en retourna tristement dans la province de Chân-tong.

> Un homme pauvre s'est donné les airs d'un lettré retiré, p.155 il suivait les poètes pour capter l'amitié des grands. Il a joué le rôle d'un calomniateur et a blessé des personnes honorables. Il a provoqué la colère de l'empereur et a été puni comme un criminel. Il s'en retourne, conduit par des gendarmes ; au fond, c'est un misérable.

Quoique Song-sîn fût originaire du Chân-tong, il n'y avait ni feu ni lieu. C'est pourquoi il errait à l'aventure dans la capitale, et passait oisivement son temps dans les hôtels des magistrats. Revenu

aujourd'hui dans son village sous l'escorte des gendarmes, il ne put trouver d'asile nulle part. Il se vit donc réduit à descendre dans une hôtellerie. Les gendarmes le voyant dans cette triste position, et n'ayant rien à attendre de lui, demandèrent aux autorités locales leur feuille de retour et partirent.

Song-sîn n'avait, il est vrai, ni parents, ni alliés, mais heureusement il portait encore sur lui quelques onces d'argent ; aussi nourrissait-il encore l'idée de voyager. Voyant les gendarmes partis, il reprit ses habitudes d'oisiveté et se mit à fréquenter les magistrats retirés. Le malheur voulut que la nouvelle de son renvoi, sous l'escorte des gendarmes, s'étant répandue dans les départements et les districts, il se vit exposé de tous côtés au mépris du public. Il en fut vivement mortifié. Au bout de quelque temps, comme il se trouvait un jour chez un magistrat retiré, il vit la liste des nouveaux fonctionnaires, et remarqua que Téou-koué-i avait été nommé préfet de Yang-tchéou. Il en fut transporté de joie. « Il m'est vraiment impossible, dit-il, de vivre en paix ici ; mais voici justement une heureuse occasion. Je resterai ici jusqu'à la fin de l'année, puis j'irai faire un tour à Yang-tchéou. » p.156 Comme il n'avait rien qui le retint, dès que l'année fut écoulée, il se mit de suite en route, traversa la rivière Hoaï, et, en moins de quinze jours, il arriva à Yang-tchéou. En entrant dans la ville, il s'informa du nouveau préfet, et apprit qu'il n'était pas encore arrivé à son poste. Il se vit alors réduit à chercher un gîte dans un couvent. Tout le long du jour, il allait flâner aux barrières ou sur la jetée. Il voyait des lettrés et des magistrats de tous les pays qui arrivaient en foule à Yang-tchéou, les uns pour prendre des femmes de second rang, les autres pour acheter des servantes. Une foule d'entremetteuses [167] allaient et venaient sans cesse de tous côtés. « Son Excellence Chân, dit Song-sîn en lui-même, voulait acheter des servantes qui sussent lire. Moi qui suis ici sans rien faire, que ne profité-je de l'occasion pour lui en chercher ? Si je lui en procure une seule, peut-être sera-ce un moyen d'obtenir un jour de l'avancement. Quand même je ne réussirais pas à découvrir ce qu'il cherche, il lui sera toujours agréable de les voir. » Sa résolution une fois arrêtée, il fit savoir aux entremetteuses qu'il cherchait

une jeune fille connaissant les caractères et très versée dans la littérature. Il ajouta qu'il ne regarderait pas à l'argent. Celles-ci, le voyant disposé à débourser une forte somme d'argent, le conduisaient, tout le long du jour, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, pour faire son p.157 choix ; mais il avait beau chercher de tous côtés, il ne trouvait pas une jeune fille qui répondit à ses vues. Un jour, une entremetteuse, nommée Seun (madame Neveu), vint lui faire une proposition.

— Je connais, dit-elle, une jeune fille d'une figure charmante qui demeure dans la rue des Saules [168]. Elle a une superbe écriture. Si le seigneur Song consent à en donner trois cents onces d'argent [169], elle écrira une page devant lui et la lui fera voir.

— Trois cents onces d'argent, dit Song-sîn, ce n'est pas un prix trop élevé ; il faut seulement qu'elle écrive devant moi.

— Monsieur, lui dit l'entremetteuse, si elle n'écrivait pas bien, croyez-vous que j'oserais en demander trois cents onces d'argent ?

— S'il en est ainsi, repartit Song-sîn, demain matin j'irai avec vous l'examiner un instant.

Cette convention étant arrêtée, le lendemain, il se rendit en effet avec elle dans une maison où on lui présenta une jeune fille qui pouvait avoir de quinze à seize ans, et dont la figure était fort ordinaire. Après avoir fini de saluer Song-sîn, elle vint s'asseoir près de lui, devant une table garnie de papier, d'encre, de pinceaux et d'un encrier. L'entremetteuse se mit à broyer de l'encre pour aider la jeune fille et lui présenta un pinceau.

— Allons, dit-elle, écrivez une pièce de vers et montrez-la au seigneur Song.

La jeune fille ayant reçu le pinceau, était mécontente de ce qui lui venait à l'esprit et n'osait se mettre à écrire. L'entremetteuse la pressait vivement.

— Le seigneur Song, disait-elle, n'est pas un étranger ; allons, ne rougissez pas comme cela, et écrivez sans que rien vous en empêche.

La jeune fille, cédant à ses instances, se vit obligée d'abaisser le pinceau et d'écrire. Au bout de quelque temps, elle finit par tracer les quatre mots Yûn-tân-fong-king (les nuages sont pâles, le vent est léger), et voulut alors déposer son pinceau.

La vieille dame la pressa de nouveau.

— S'il vous vient quelque idée, dit-elle, écrivez encore quelques caractères et faites-les voir au seigneur Song ; c'est alors qu'il vous croira douée d'un véritable talent.

La jeune fille fit un effort sur elle-même et traça encore les trois mots Kîn-ou-thién (on approche de midi) ; après quoi elle ne voulut plus rien écrire.

Song-sîn, voyant cela, laissa échapper un léger sourire.

— Seigneur Song, lui dit l'entremetteuse, n'allez pas faire fi de cette jeune fille. Dans notre ville de Yang-tchéou, il y en a bien peu qui soient capables d'écrire ainsi sous vos yeux.

— C'est bien vrai, c'est bien vrai, lui dit Song-sîn, et, à ces mots, il lui donna une gratification pour lui avoir procuré la vue de cette jeune fille ; puis il se leva et partit.

— Si celle-ci ne vous convient pas, lui dit madame Seun, on aura de la peine à vous en trouver (de plus habiles). »

p.159 Un autre jour, il vit arriver une entremetteuse appelée Wang (madame Le Roi).

— Je connais, lui dit-elle, une jeune fille qui sait faire des vers ; je vous assure qu'elle est en état d'improviser du wén-tchang (prose élégante). On en demande cinq cents onces d'argent [170].

Song-sîn s'étant laissé leurrer, alla voir la jeune fille tant vantée, mais elle se rappelait seulement quelques pièces poétiques des Thang et, pour cela, elle se flattait de savoir composer des vers.

Song-sîn eut beau chercher de tous côtés, il n'en put trouver une seule qui eût la plus légère teinture des belles-lettres et renonça à son projet.

Quelques mois après, Téou-koué-i arriva soudain et prit possession de sa charge. Dès qu'il fut entré en fonctions, Song-sîn vint lui rendre visite. Téou-koué-i alla au-devant de lui pour le recevoir. Considérant d'abord que c'était son ancien ami, et ensuite que, pour avoir pris ses intérêts, il avait reçu une rude bastonnade, il le traita de la manière la plus affectueuse. De plus, il lui fit donner un logement dans le couvent de Khiong-hoa et lui offrit une quantité de présents. Il venait en personne lui rendre visite et l'invitait de suite à dîner. Ordinairement, il le priait de venir dans son hôtel pour causer ensemble. Toutes les fois qu'il rencontrait quelqu'un, il ne manquait pas d'exalter le talent poétique de Song-sîn. Bientôt, grâce aux éloges du préfet Téou, sa réputation se répandit rapidement, et il se fit passer pour un écrivain d'un immense talent. Parmi les fonctionnaires émérites, les p.160 Ta-fou (magistrats), les lettrés retirés et les compositeurs de romances, il n'y en avait pas un seul qui ne recherchât avidement son amitié.

Song-sîn ayant réussi pour un instant, se laissa enfler d'orgueil et se figura bientôt qu'il était un autre Ssé-ma-siang-jou [171]. Il parcourait chaque district, attrapant d'excellentes aubaines et parlant toujours à son avantage. Il fit si bien que, peu à peu, il devint fort à son aise. Chaque jour, il fréquentait avec ses amis le quartier des *fleurs et des saules*[172], et songeait encore à trouver des jeunes filles. Dans l'origine, il cherchait à acheter des servantes pour Chân-hiên-jîn, mais dans ce moment, s'il examinait quelques jeunes filles, c'était en vue de son plaisir. Les entremetteuses voyant que ce n'était plus le même homme qu'autrefois, et qu'il avait à la fois de la fortune et du crédit, ne manquaient pas de lui offrir leurs services. Chaque jour, elles lui faisaient voir des jeunes filles d'un rang distingué et versées dans la connaissance des caractères. Mais Song-sîn, ayant vu la beauté supérieure et le talent merveilleux de Chân-taï, dédaignait d'abaisser ses yeux sur ces jeunes filles dont le fard et la céruse faisaient toute la beauté, et qui n'avaient d'autre talent que de

barbouiller quelques caractères. Un jour, on lui fit voir une jeune fille qui n'était nullement de son goût. Des entremetteuses l'ayant emmené par surprise dans un lieu fort éloigné, il se sentit pressé par la faim, descendit de sa chaise et s'assit sous un pavillon public. Il se mit alors p.161 à accabler d'injures les entremetteuses, et se disposait même à leur distribuer des coups de poing. Heureusement pour elles qu'un vieillard à barbe blanche était assis à côté. Voyant l'emportement de Song-sîn, il lui adressa à plusieurs reprises d'énergiques représentations. Celui-ci monta dans sa chaise et partit.

— Mesdames, demanda le vieillard aux entremetteuses, quelle espèce d'homme est-ce pour se livrer à de telles violences et vous maltraiter ainsi ?

— Il jouit d'un immense crédit, répondirent-elles ; peu importe qu'il nous frappe et nous dise des injures. Si nous nous avisions de le traduire en justice, c'est encore nous qui en porterions la peine.

— Quelle espèce d'homme est-ce donc ? demanda encore le vieillard rempli d'étonnement. Rien n'empêche que vous ne m'en instruisiez fidèlement.

— Vénérable vieillard, lui répondirent-elles, écoutez un peu, nous allons vous satisfaire.

Par suite de ce récit, j'aurai bien des détails à raconter au lecteur. Une jeune Wén-kieun [173] acquiert encore une brillante réputation, et un faux Siang-jou [174] apparaît de nouveau sous sa forme première [175].

p.162 Si vous ignorez le récit des entremetteuses, prêtez-moi un moment d'attention ; je vais vous le faire connaître dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE VI

DES VERS SUR UN CERF-VOLANT FONT CREVER UN POÈTE DE DÉPIT

@

p.163 Comme le vieillard, par ses représentations sévères. avait fait partir Song-sîn, les entremetteuses, voyant qu'il leur demandait avec instance qui il était, ne purent s'empêcher de lui répondre :

— Cet homme, dirent-elles, s'appelle Song ; c'est un talent renommé de la province de Chân-tong. Il est l'ami intime du préfet Téou, qui dit que ses vers ne diffèrent pas de beaucoup de ceux de Li-thaï-pé et de Thou-tseu-meï [176], de la dynastie des Thang. Lorsqu'il était à la capitale, il a été reçu par l'empereur lui-même. Il jouit d'une grande réputation, ce qui fait que, dans toute la ville, les magistrats retirés, les licenciés et les bacheliers recherchent tous sa société. Comme il voulait négocier un mariage par nos soins, il alla de côté et d'autre pour voir (des jeunes filles), mais il n'en trouva aucune à son gré. Voilà pourquoi il nous accable aujourd'hui d'injures.

— La ville de Yang-tchéou, reprit le vieillard, possède une multitude de jeunes filles d'une beauté remarquable : comment se fait-il qu'aucune ne soit de son goût ?

— p.164 S'il ne regardait qu'à la beauté, dirent-elles, on pourrait encore le contenter ; mais il veut voir en outre si elles ont du talent et de l'instruction ; dites-moi un peu combien de volumes peut avoir lus une petite fille dans le gynécée ? Comment posséderait-elle, au suprême degré, un vrai talent et une véritable instruction qui répondissent à ses vues ?

— Il en a toujours été ainsi, dit le vieillard en souriant.

Après qu'ils eurent fini de causer tous ensemble, les entremetteuses se retirèrent. Le lecteur demandera peut-être quel était ce vieillard.

Son nom de famille était Ling, et son petit nom Sîn ; c'était le plus riche fermier de son village ; il avait eu trois fils qui ne connaissaient pas un seul caractère, et qui n'étaient bons qu'à cultiver les champs. Mais à quarante ans passés, il eut une fille qui était belle comme les fleurs et le jade ; ses sourcils ressemblaient au dessin d'une montagne lointaine et sa peau avait la blancheur de la neige. Elle était d'une beauté extraordinaire. Il n'y avait encore là rien de merveilleux ; mais ce qui l'était au plus haut degré, c'est qu'elle était née avec la plus rare intelligence et l'esprit le plus ingénieux. Dès qu'elle avait vu un livre, un ouvrage d'histoire, des pinceaux et de l'encre, elle y mettait tout son bonheur [177]. A l'âge de trois ou quatre ans, il la prenait dans ses bras et la portait, pour l'amuser, à l'école du village. Sitôt qu'elle avait entendu lire un livre, elle retenait p.165 tout, de point en point, dans sa mémoire. A l'âge de six à sept ans, elle était capable de tout lire. Quoique Ling, le richard, ne fût qu'un villageois et un simple cultivateur, voyant sa fille si intelligente, il lui achetait toutes sortes de livres et d'histoires et les lui donnait à lire. Il était heureux de penser que son oncle maternel, nommé Tching, était un *siéou-thsaï* (un bachelier). Celui-ci ayant remarqué que sa nièce aimait à s'instruire, il venait assidûment lui expliquer les auteurs. Quand il arrivait à expliquer un passage admirable, l'oncle lui-même se voyait ordinairement poussé à bout par sa nièce. « Quel malheur, se disait-il en soupirant, que cette jeune fille soit née dans la maison de Ling ! » Son père disait habituellement qu'à l'époque de sa naissance, il avait vu en songe une pluie de neige rouge qui tombait dans tout le salon. De là vint qu'elle se donna elle-même le nom de Kiang-sioué (neige rouge). A l'âge de huit ou neuf ans, il lui suffisait d'abaisser son pinceau pour composer du wén-tchang (prose élégante), et d'ouvrir la bouche pour faire des vers. Mais, par malheur, comme c'était une fille de village, elle n'était connue de personne, de sorte qu'ordinairement elle était toute seule pour goûter et apprécier ses propres compositions. A l'époque où nous sommes, elle avait déjà douze ans accomplis. Sa beauté extraordinaire était comparable à celle des eaux d'automne. Aussi Ling-sîn, le richard, songeait-il déjà à lui

chercher un époux. C'est pourquoi il interrogea un jour Ling-kiang-sioué.

> — Ma fille, lui demanda-t-il, soit que je cherche en ville, soit dans le village, dis-moi décidément quel genre d'homme tu aimerais à avoir pour époux ?
>
> — p.166 Je ne tiens nullement à la condition, lui répondit-elle ; qu'il soit de la ville ou de la campagne, cela m'est indifférent. La seule chose que je demande, c'est que mon futur époux ait du talent et de l'instruction, et puisse lutter contre moi, en vers ou en prose. S'il est mon vainqueur, je l'épouserai ; mais s'il est vaincu, quand il serait un licencié ou un docteur, un allié ou même un proche parent de l'empereur, il peut se dispenser de songer à moi.

Ling-sîn avait gravé dans sa mémoire ces paroles de sa fille ; aussi s'occupait-il constamment de lui chercher un époux. Aujourd'hui donc, ayant justement entendu dire aux entremetteuses que Song-sîn était un homme de talent, il se livra secrètement à ses réflexions. « Ma fille, dit-il, se vante sans cesse de n'avoir point de rivaux en poésie ou en prose élégante ; mais comme personne n'a encore concouru avec elle, j'ignore si c'est vrai ou faux. Puisque ce monsieur Song fréquente des préfets et des magistrats retirés, il faut bien qu'il ait du talent et de l'instruction ; comment faire pour l'inviter à venir concourir une seule fois avec ma fille ? De cette manière je verrais clairement ce qu'il en est. » Il avait beau réfléchir, il ne trouvait nul moyen. Il fut donc obligé de revenir à la maison pour en conférer avec sa fille.

> — Aujourd'hui, lui dit-il, j'ai découvert un homme d'un grand talent dont le nom de famille est Song. C'est un personnage des plus renommés de la province du Chân-tong. Depuis les préfets de départements et de districts jusqu'aux lettrés et aux magistrats de toute notre ville, il n'y a personne qui n'ait recherché son amitié. Par son talent en poésie p.167 et en prose élégante, il a éclipsé [178] tous les lettrés de l'empire. Pour en juger,

je désire l'inviter à venir composer avec toi une ou deux pièces. S'il possède des talents, qui sait s'il ne les doit pas à son heureuse destinée. Seulement, il s'est fait en un moment une réputation éclatante : comment daignerait-il venir chez des paysans comme nous ? J'irais bien l'inviter, mais je crains de faire une démarche inutile.

— Mon père, reprit Ling-kiang-sioué, si vous voulez le faire venir, il n'y a rien de si aisé : qu'est-il besoin d'aller l'inviter ?

— Ma fille, dit Ling-sîn, voilà encore que tu dis de grands mots ! Puisqu'il est à craindre qu'il ne vienne pas si on l'invite, comment peux-tu dire au contraire que ce sera chose aisée sans invitation ?

— Donnez-moi seulement un morceau de papier de trois pouces de large, répondit-elle ; je m'engage à vous l'amener sur-le-champ.

— Mon enfant, lui dit Ling-sîn en riant, ce n'est ni le général des esprits, ni le prince des démons. Avec un morceau de papier de trois pouces de large, comment pourras-tu le faire venir ? Est-ce que par hasard tu sais dessiner des talismans ?

— Mon père, repartit Ling-kiang-sioué en riant, vous n'avez pas besoin de tant vous inquiéter. Je vais écrire un billet et vous le montrer. Je pense que ces quelques caractères seront d'un effet plus merveilleux encore que le talisman qui sert à envoyer le général (des démons).

p.168 A ces mots, elle se leva, et s'étant retirée dans sa chambre, elle écrivit en effet sur une grande bande de papier rouge et la remit à son père.

— Il suffit, dit-elle, de prendre ce papier et de le coller dans le voisinage de sa demeure. Dès qu'il y aura jeté les yeux, il viendra de lui-même me rendre visite.

Ling-sîn prit le papier, et, l'ayant regardé un instant, il y lut ce qui suit :

Dans le jardin de Houân-hoa, du village de Hiang-kîn, Ling-kiang-sioué, jeune fille de talent, âgée de douze ans, offre des présents (aux maîtres) pour étudier l'art des vers. Elle invite les vrais poètes de l'empire à lui donner des leçons. Que ceux qui n'ont qu'une vaine renommée ne prennent point la peine de venir.

Après avoir lu cette affiche, Ling, le richard, rit aux éclats et dit :

— Il vaut mieux exciter la colère d'un général que de l'inviter au combat. C'est juste, c'est juste.

Le lendemain, il se rendit en effet à la ville, et ayant appris, dès les premières informations, que Song-sîn demeurait dans le couvent de Khiong-hoa, il colla la bande de papier rouge sur le mur de la porte du couvent et, de retour chez lui, il en fit part à sa fille.

Nous le laisserons maintenant faire tous les préparatifs d'une réception en attendant l'arrivée de Song-sîn. Chaque jour, Song-sîn fréquentait des poètes et des lettrés, et se livrait avec eux au plaisir du vin et des vers ; il était au comble de ses vœux. Ce jour-là, étant un peu échauffé par le vin, il était allé se promener en dehors de la ville pour voir les fleurs, avec un docteur et un licencié p.169 nommés Tao et Liéou. A son retour, comme il arrivait à la porte du couvent, il aperçut tout à coup cette bande de papier rouge qui était collée sur le mur. Il s'approcha, et l'ayant examinée avec attention, il partit d'un grand éclat de rire.

— Quelle est, s'écria-t-il, cette Ling-kiang-sioué qui, à l'âge de douze ans, se vante d'être une fille de talent ? De si folles prétentions sont bien ridicules, bien ridicules !

— Justement, dit le docteur Tao, puisque cet avis a été collé à la porte du couvent, il est clair et évident qu'elle veut tenir tête à M. Song ; c'est une audace plus grande encore ; il y a vraiment de quoi rire.

— Messieurs, dit Liéou, le licencié, le village de Hiang-kîn n'est qu'à dix *li* (une lieue) au midi de la ville ; tout le long de la route,

on rencontre des ruisseaux et des sentiers charmants. que ne profitons-nous de cette occasion pour y aller faire une promenade ? Nous verrons tout de suite comment elle est de sa personne. Si cette petite fille a réellement de la beauté, du talent et de l'esprit, nous ferons nous-mêmes des ouvertures de mariage pour M. Song. Ç'aura été une merveilleuse rencontre. Mais si cette petite paysanne n'entend rien aux affaires du monde, nous la persiflerons d'importance ; elle ne l'aura pas volé.

— Cette proposition est très sensée, reprit le docteur Tao ; allons-y tout de suite demain matin.

Quoique Song-sîn se vantât outre mesure, comme il avait éprouvé de la part de mademoiselle Chân un cruel affront, il craignait que cette petite fille n'eût aussi quelque chose d'extraordinaire, et ne se sentait guère le courage d'y aller. Mais voyant que ses deux amis en avaient p.170 l'intention, il s'efforça de les détourner de ce projet.

— Lorsque je me trouvais à Yang-tchéou, leur dit-il, ou en dehors de cette ville, j'ai cherché, sans regarder à l'argent, des jeunes filles douées de beauté et de talent. Je ne sais pas combien j'en ai vu, mais pas une ne méritait un coup d'œil, il n'y en avait pas même une qui sût tenir un pinceau. Est-il permis de supposer qu'une petite fille qui vit à l'écart dans un village soit capable de composer des vers ? C'est tout simplement une personne désœuvrée qui a fabriqué cette annonce pour leurrer les gens et les faire aller. Pourquoi voulez-vous absolument prendre cela au sérieux ?

— Pour nous, dit le docteur Tao, nous voulons aller nous amuser en dehors de la ville. Nous profiterons de l'occasion pour faire une promenade sans nous inquiéter si l'annonce est vraie ou fausse.

— Vous avez raison, vous avez raison, dit le licencié Liéou ; demain matin, je chargerai quelqu'un d'apporter une cruche de

vin et de nous suivre. Qui nous empêche de prendre cette excursion pour une promenade de printemps ?

Song-sîn voyait d'un côté que ses deux amis tenaient absolument à y aller ; d'un autre côté, il se disait en lui-même : « Quand cette jeune fille posséderait quelque talent, les gens de la campagne n'ont rien que de fort ordinaire : serait-il possible que ce fût une autre Chân-taï ? Quant à ces deux pièces de vers, je crois bien que je pourrai les faire beaucoup mieux qu'elle. » Après ces réflexions, il s'abandonna à toute sa jactance :

— Messieurs, s'écria-t-il en riant, allons-y, allons-y ; mais je p.171 crois que nous ne reviendrons pas sans avoir ri à mourir.

— Jadis, reprit le docteur Tao, quelques poètes avaient dressé un pavillon où ils gageaient en faisant des vers, et des musiciens les saluèrent en signe d'admiration. Quand on rencontre un théâtre tout dressé, qui empêche d'y jouer la comédie ?

— Approuvé, approuvé, s'écria le licencié Liéou.

Ils entrèrent tous trois dans le couvent, et, après s'y être promenés quelque temps, ils se séparèrent en convenant que le lendemain, après s'être munis d'une cruche de vin, de chaises et de chevaux, ils sortiraient ensemble au midi de la ville pour chercher, tout le long de la route, les fleurs et les saules [179]. Le jour suivant, à midi, ils se rendirent au village de Hiang-kin et demandèrent où était situé le jardin de Houân-hoa.

— Ce jardin, répondit un villageois, a été planté de fleurs par Ling, le richard, pour la résidence de sa fille. Le voici justement devant vous ; après avoir passé le pont de pierre, vous y serez.

Song-sîn l'entendant parler de la jeune fille de Ling-sîn, s'approcha de lui pour l'interroger.

— J'ai appris, dit-il, que sa fille, âgée de douze ans, a beaucoup de talent et d'instruction : dites-moi un peu si c'est vrai ?

— Nous autres villageois, répondit-il, comment pourrions-nous savoir si c'est vrai ou faux ? Songez, monsieur, que si des campagnards de notre espèce ont des talents, ils doivent être très bornés. Voici tout ce qui en est : comme Ling, le richard, possède un peu de biens, il se vante lui-même dans l'espoir d'accrocher un mari pour sa fille. p.172

— Je trouve vos raisons très justes, lui dit Song-sîn.

Dès que ces propos du villageois eurent pénétré dans son esprit, il sentit redoubler son audace. Alors, en compagnie de ses deux amis, Tao et Liéou, il traversa à pied le pont de pierre. Comme il approchait de la maison, il tira de son nécessaire un pinceau et de l'encre et écrivit sur un billet :

« Song, lettré retiré de la province du Chân-tong, vient avec le docteur Tao et le licencié Liéou pour s'informer de la jeune fille de talent et parler poésie avec elle [180]. »

Il appela un domestique et le pria d'entrer avant lui et de présenter son billet.

En ce moment, Ling-kiang-sioué, qui était parfaitement sûre de l'arrivée de Song-sîn, avait prié son père d'inviter le bachelier Tching, et avait préparé une collation en attendant sa visite.

Dès qu'il eut lu le billet qu'on lui apportait, il alla au-devant d'eux avec son beau-frère pour les recevoir. A la vue des trois hôtes, le bachelier Tching prit le premier la parole :

— Messieurs, dit-il, nous autres gens de village, nous ignorions que vos trois seigneuries nous honoreraient de leur visite, et nous avons manqué de vous recevoir dignement.

— Par hasard, dit Song-sîn, en cherchant les beautés du printemps, nous avons entendu parler d'une fille de talent, et nous avons pris la liberté grande de lui rendre visite. Mais craignant de paraître peu respectueux, nous n'avons pas osé lui envoyer notre carte.

Pendant qu'il parlait ainsi, ils saluèrent tous trois Ling-sîn et entrèrent dans le salon.

p.173 Après les civilités usitées entre le maître et les hôtes, on leur offrit des sièges et on leur servit du thé ; puis ils déclinèrent tous leurs noms de famille et leurs noms d'enfance.

— Monsieur, dit alors Song-sîn à Ling, le richard, nous n'aurions peut-être pas osé vous rendre visite, mais ayant vu hier l'affiche de votre noble fille, nous avons appris que, dans un âge tendre, elle avait déjà un talent distingué. Aussi sommes-nous venus exprès pour lui demander des leçons.

Le bachelier Tching prit la parole à la place de Ling-sîn.

— Ma nièce, dit-il, est bien jeune et bien faible ; comment oserais-je parler de son talent littéraire ? Seulement, elle est née avec l'amour de l'étude. Mais ayant peu d'instruction, comme les gens de village qui vivent dans l'isolement et l'obscurité, elle a écrit des mots téméraires pour inviter avec respect d'aussi illustres lettrés à l'honorer de leur visite.

— Monsieur, reprit le docteur Tao, à quoi bon vous rabaisser ainsi ? puisque votre noble nièce est de la famille des poètes et des écrivains élégants, veuillez la prier de paraître un instant devant nous.

— Naturellement, répondit le bachelier Tching, ma nièce doit vous demander des leçons. Seulement, comme vos trois seigneuries sont venues de loin, je désirerais leur offrir quelques rafraîchissements. Mais des paysans comme nous n'ont que des mets grossiers, et je ne sais si j'oserais vous en offrir [181]. p.174

— Monsieur, lui dit le docteur Tao, nous ne devons pas repousser votre bienveillant accueil, seulement nous vous importunons sans motif, et nous en sommes vraiment confus.

— Puisque vous voulez bien ne point nous dédaigner, reprit le bachelier Tching, je vous prie, messieurs, de vous reposer un instant dans notre modeste jardin.

En disant ces mots, il se leva et les conduisit dans le jardin de Houân-hoa. Dès que les trois étrangers y furent entrés, voici ce qu'ils remarquèrent :

Un monticule verdoyant répandait la fraîcheur de son ombre ;

Une rivière promenait mollement ses ondes azurées ;

Des saules touffus donnaient asile à des perdrix jaunes ;

Une multitude de fleurs se partageaient les vives couleurs de la porte peinte ;

Des sentiers sinueux se croisaient et s'entrelaçaient à l'infini ;

Une galerie élégante, aux balustrades découpées, se développait en serpentant et revenait gracieusement sur elle-même ;

Un pavillon sourcilleux se perdait dans les airs, et dérobait la lune assise sur des masses de nuages blancs.

Tantôt une jalousie à mailles serrées enveloppait en se relevant une hirondelle noire, tantôt en se déroulant elle laissait échapper une hirondelle brune ;

Puis, tout à coup, on entendait le gazouillement du loriot.

Sur un rocher qu'ombrageaient des sapins verdoyants, on jouait aux échecs, aux sons purs et harmonieux du kîn (guitare).

Devant une corbeille de fleurs qui semblaient verser une p.175 pluie rouge, on savourait du thé parfumé ou du vin délicieux.

On aimait à se promener dans ce modeste jardin. Quoiqu'il n'offrit point les sites charmants de Wang-tch'ouén [182], il empruntait assez d'agréments à son unique colline, et n'avait pas à envier les nobles beautés de la vallée d'or [183].

Les trois hôtes voyant que, dans ce jardin, tout respirait le calme et l'élégance, et que la disposition des sièges n'avait rien de vulgaire, ils n'osèrent les regarder comme des villageois. Or, tout était convenablement préparé pour les recevoir, de sorte qu'en un instant les tasses et les plats se trouvèrent rangés sur la table. Lorsque tout le monde eut bu largement pendant quelque temps, le bachelier Tching, voyant que le licencié et le docteur avaient cédé le pas à Song-sîn et

l'avaient fait asseoir à la place d'honneur, il pensa que ce devait être un homme de mérite et redoubla d'égards pour lui.

— Respectable maître, lui dit-il, j'ai appris que lorsque vous vous promeniez dans la capitale, votre réputation a ému l'empereur lui-même. Aujourd'hui vous avez daigné venir dans notre pauvre village et nous honorer de votre visite ; en vérité, c'est nous procurer dix mille bonheurs !

— Monsieur, dit Song-sîn, il n'y a nul endroit où un p.176 homme de talent ne puisse se promener pour son plaisir. Les anciens disaient : « En haut, il peut demeurer avec Iu-hoang [184] ; en bas, il peut manger avec les mendiants. » Tel est précisément le rôle des hommes de notre rang.

— J'ai entendu dire, ajouta le bachelier, que Téou, notre honorable préfet, était intimement lié avec votre seigneurie.

— Dans l'exercice de sa charge, lui dit Song-sîn, le vieux Téou avait seulement avec moi de simples relations d'amitié : comment peut-on dire que je l'aie admis dans mon intimité ?

— En ce cas, répartit Tching, le bachelier, je demanderai à votre seigneurie quels étaient ses amis intimes ?

— S'il faut parler d'amis passagers, depuis M. Chân et au-dessous, il n'y a pas un duc, un ministre, un magistrat éminent qui ne soient de ma connaissance. Quant aux amis intimes (qui cultivent avec moi) la poésie et le wén-tchang (la prose élégante), je n'en ai pas d'autres que Li-yu-lîn de Tsi-chang, les deux frères Wang-fong-tchéou de Yûn-kién, Ou-tchouân-léou et Wang pé-iu de Sîn-'ân.

Le bachelier Tching lui prodigua alors les plus pompeux éloges.

— Monsieur, dit le docteur Tao, maintenant que nous avons été comblés de vos bontés, nous vous supplierons de faire desservir et d'inviter votre noble nièce à venir p.177 un instant nous donner

des leçons, afin que nous ne manquions pas tous trois le but de notre voyage.

— Puisque tel est votre désir, répondit le bachelier, qu'on ôte le couvert. Quand ma nièce nous aura elle-même demandé des leçons, nous reprendrons notre entretien.

— A merveille, s'écrièrent-ils tous ensemble,

et se levant aussitôt, ils se promenèrent en attendant.

Le bachelier Tching entra dans l'intérieur et alla trouver Ling-kiang-sioué.

— Mon enfant, lui dit-il, votre démarche d'aujourd'hui a été on ne peut plus extravagante. Ce M. Song est un homme d'un grand talent ; Wang-chi-tching et Li-p'ân-long sont ses compagnons de poésie. Gardez-vous de le traiter avec dédain. Lorsque vous irez vous présenter devant lui, vous devrez avoir soin de prendre un air humble et bienveillant. Autrement, si vous êtes vaincue en concourant avec lui, vous laisserez voir votre ignorance [185], et vous serez couverte de confusion.

— Mon oncle, dit Ling-kiang-sioué en souriant, que m'importent Wang-chi-tching et Li-p'ân-long ? Veuillez vous tranquilliser. Je vous réponds que votre nièce ne risque pas de paraître ignorante. Si ce M. Song a réellement quelques parcelles de talent et d'instruction, je pourrai encore le traiter avec indulgence. Mais s'il est plein de fausseté et de présomption et qu'il ose me montrer du mépris, il faudra, mon oncle, que vous le gourmandiez vertement, pour empêcher que ses pareils ne viennent encore nous importuner.

p.178 Le bachelier Tching fit un grand éclat de rire.

— Comment peux-tu, lui dit-il, faire de tels calculs ?

A ces mots, ils se rendirent ensemble dans le jardin et allèrent voir les trois étrangers. Ceux-ci s'avancèrent au-devant d'eux. Au premier coup d'œil, ils remarquèrent que les cheveux de Ling-kiang-sioué

descendaient sur ses épaules. Elle était simplement parée et portait un vêtement de couleur unie. Elle était svelte et gracieuse comme une déesse du lac Yao-tchi [186].

Belle comme le loriot et délicate comme l'hirondelle, elle était justement dans la fleur de la jeunesse.

Elle était encore plus attrayante qu'un bouton qui va éclore et qui recèle les plus doux parfums.

Ne vous étonnez pas si elle est née avec le talent du wén-tchang (du style élégant).

C'est la déesse de la littérature qui a été exilée sur la terre.

Après l'avoir vue, les trois étrangers furent secrètement saisis de surprise et d'admiration.

— Chez les magistrats de notre rang, se dirent Tao et Liéou, on n'a jamais vu naître une pareille jeune fille. De quelle espèce est donc ce villageois pour avoir donné le jour à une enfant si extraordinaire ?

Song-sîn était encore plus étonné. Il trouvait que pour la démarche et les manières, c'était exactement une autre Chân-taï. Il ne put se dispenser de s'avancer vers elle pour lui offrir ses civilités. Ling-kiang-sioué ramassa les pans de sa robe et lui fit une profonde révérence.

— p.179 La petite paysanne que vous voyez, lui dit-elle, est née avec l'amour des lettres ; mais vivant dans l'isolement et l'obscurité au milieu des montagnes et des champs, elle a le malheur d'être privée des lumières d'un maître ; voilà pourquoi elle vous a attirés par des paroles extravagantes, dans l'idée de trouver de véritables poètes. Sans cela, comment aurait-elle osé fatiguer des personnages renommés et des hommes d'un illustre rang ?

— Il y avait déjà longtemps, reprirent ensemble le docteur Tao et le licencié Liéou, que nous avions entendu parler de votre talent supérieur ; mais honteux de la médiocrité de nos connaissances, nous avions craint de faire une démarche aussi légère qu'inconvenante. Comme M. Song est aujourd'hui le premier

poète de l'empire, nous sommes venus pour lui tenir compagnie : c'est un vrai bonheur pour nous d'avoir pu contempler votre beauté divine.

Song-sîn voyant l'élocution naturelle et le langage habile de Ling-kiang-sioué, il éprouva d'abord une crainte sérieuse, et craignant de trop parler, il se contenta d'écouter en silence.

Après les saluts d'usage, on s'assit séparément, le maître à l'orient de la salle et les hôtes au midi. D'après les ordres du bachelier Tching, on apporta aussitôt deux tables à écrire, et l'on plaça l'une devant Song-sîn et l'autre en face de Ling-kiang-sioué. Chaque table était garnie des quatre trésors de l'écritoire [187].

— Monsieur Song, dit le bachelier Tching, puisque p.180 vous avez daigné nous honorer de votre visite (ce qui pour nous est vraiment une merveilleuse rencontre), il est convenable que vous donniez vous-même un sujet de composition. Mais comme c'est ma nièce qui demande avec instance vos leçons, elle ne peut manquer de montrer son ignorance. Seulement j'ignore quel sujet vous allez lui prescrire.

— Nous venons de boire, répondit Song-sîn ; ce n'est pas le moment de faire des vers. Maintenant que nous sommes venus une fois et que le maître de céans nous connaît, rien n'empêche que nous ne repassions de nouveau. Si vous le permettez, je reviendrai un autre jour de bonne heure ; nous écrirons soit un long morceau de prose, soit des rimes antiques, soit des vers libres ou une pièce dans le goût moderne, soit des vers réguliers ou des chansons. Nous composerons, suivant notre fantaisie, quelques-uns de ces morceaux, et nous ferons voir ce que c'est que la longueur d'un jour [188].

— Après avoir bu une cruche de vin, reprit Ling-kiang-sioué, Li-thaï-pé composait cent pièces de vers ; aussi a-t-il acquis une brillante renommée qui vivra pendant mille générations.

Comment pouvez-vous dire qu'après avoir bu du vin, on n'est pas en état de faire des vers ?

— Après avoir bu, reprit Song-sîn, je pourrais, il est vrai, composer des vers, mais je craindrais qu'ils n'eussent quelque chose de rude et de grossier. Il vaut mieux être à jeun et posséder toute la fraîcheur et toute la p.181 netteté de son esprit ; on compose alors avec un soin délicat et les vers sont pleins de grâce et de charme.

— Tseu-kién, dit Ling-kiang-sioué, composa des vers au bout de sept pas, et son talent fournira pendant mille automnes un charmant sujet d'entretien [189]. Serait-il convenable de choisir une autre époque et de temporiser ?

— Ma nièce, reprit le bachelier, vous n'y êtes pas du tout. J'imagine que M. Song, voyant que nous sommes des villageois, croit que nous ne devons rien entendre à la poésie. Voilà sans doute pourquoi il ne daigne pas composer à la légère. Je prie M. Song de donner d'abord un sujet ; quand tu auras composé un morceau, tu lui demanderas son avis ; s'il a du bon, qui sait si « *après avoir jeté une brique tu ne ramèneras pas du jaspe* [190] ? »

— Cette observation est juste, s'écrièrent ensemble le docteur et le licencié.

— Puisque ces deux illustres messieurs approuvent votre idée, dit Ling-kiang-sioué, je supplie M. Song, le respectable poète, de me gratifier d'un sujet.

Song-sîn se dit en lui-même : « A voir l'air de cette p.182 jeune fille, il me semble qu'elle a la langue bien affilée. Si je donne un sujet de circonstance, comme elle est accoutumée dans la maison de son père à manier le pinceau, elle réussira nécessairement à composer un morceau de style. Il vaut mieux chercher un sujet difficile à traiter en vers pour la mettre une bonne fois à bout ; ce sera charmant. »

Soudain, ayant levé la tête, il aperçut au haut des airs un cerf-volant qu'on venait de lancer.

— Eh bien ! dit-il en le montrant du doigt, prenez ce sujet-là et composez-nous une pièce de vers de sept syllabes dans le goût moderne.

Ling-kiang-sioué vit que c'était un cerf-volant. « A bien examiner cet individu, se dit-elle en elle-même, ce n'est certainement pas un homme de talent. Je vais profiter de l'occasion pour lui lancer quelques railleries ; nous verrons s'il les comprendra ou non. » De suite, elle broya de l'encre, et en ayant imbibé son pinceau, elle composa une pièce de vers aussi aisément que si elle eût été faite d'avance [191]. Ayant fini de l'écrire plus vite qu'on ne boirait une demi-tasse de thé, elle pria le bachelier Tching de la faire voir aux trois étrangers. Ceux-ci furent confondus de sa merveilleuse facilité. Ils déployèrent la feuille de papier et y lurent ce qui suit :

VERS SUR UN CERF-VOLANT.

L'art lui a donné la figure d'un oiseau pour attraper les sots et les petits enfants. p.181

Pourvu d'une âme en lames de bambou, il est plat et partant léger.

Sa surface est couverte de fleurs peintes, et c'est par un pur artifice qu'il paraît extraordinaire.

Emporté par le vent au haut du ciel, il se balance vainement dans les airs ; mais retenu d'en bas par un fil, il ne peut se retourner ni bouger.

Ne riez pas de voir que ses pieds sont postiches ; s'il tombait devant vos yeux, ce ne serait plus qu'une carcasse sèche et vide.

Le docteur Tao et le licencié Liéou, voyant que tous les mots empruntés au cerf-volant tombaient d'une manière piquante sur la personne de Song-sîn, qu'ils renfermaient de fines railleries exprimées

dans un style charmant, et que l'écriture avait la légèreté des dragons et des serpents, ils battirent des mains et louèrent cette pièce avec enthousiasme.

— Quelle admirable composition ! quelle admirable composition ! s'écrièrent-ils ; elle est pleine de grâce et de parfum ! Cette demoiselle a eu bien raison de s'appeler une fille de talent.

Song-sîn vit clairement que ces sarcasmes s'adressaient à lui. Il aurait voulu louer la fidélité de cette description, mais il craignait de paraître bouché ; il aurait voulu endurer son mal en patience, mais il avait peur de prêter à rire à ses dépens. Dans son embarras extrême, le rouge lui monta au visage. Ne pouvant garder le silence, il dit à ses deux amis :

— En poésie, on estime un style noble et distingué ; mais ceci n'est qu'un méchant bavardage. Comment verrait-on là une belle composition ?

— C'est une plaisanterie, dirent en riant Tao et Liéou ; mais si une plaisanterie est exprimée dans un style noble p.184 et distingué, elle n'en est que plus agréable et plus piquante [192]. Il faudra bien, monsieur Song, que vous partagiez notre admiration.

— Qu'une fille de village, dit Ling-kiang-sioué, laisse échapper *un méchant bavardage,* c'est un défaut inévitable. Cela vient uniquement de ce qu'elle n'a pas reçu les leçons des grands maîtres. Comme l'illustre poète Song a daigné me donner aujourd'hui le sujet du *cerf-volant,* il possède sans doute au dedans de lui-même des matériaux tout prêts ; pourquoi ne composerait-il pas à son tour une pièce de vers pour nous montrer en quoi consiste le sublime du style noble et distingué ?

Song-sîn sentant bien qu'elle désirait le voir faire aussi des vers sur le *cerf-volant,* éprouva un cruel embarras.

— De minces sujets comme celui du *cerf-volant,* leur dit-il, ne sont bons que pour faire composer les petites filles ; est-ce qu'il

convient à des hommes de notre rang d'en traiter d'aussi mesquins ?

— Vénérable maître, reprit le bachelier Tching, puisque vous dédaignez de traiter un si mince sujet, eh bien ! daignez en donner un autre, n'importe lequel, pour ne point frustrer l'attente de ma nièce, qui sollicite vos leçons.

— Cette observation est parfaitement juste, s'écrièrent Tao et Liéou ; nous vous en prions, monsieur Song, n'allez pas refuser par excès de modestie.

Song-sîn ne sachant comment se tirer de là, fit un $_{p.185}$ effort sur lui-même et dit :

— Ce n'est pas que je ne puisse composer ; mais pour faire des vers, rien n'est si précieux que la liberté d'esprit. Un poète peut-il souffrir que les autres enchaînent et arrêtent son essor ? Puisque vos deux seigneuries m'ont donné leurs ordres, comment oserais-je leur désobéir ? Si je prenais pour sujet notre excursion d'aujourd'hui, qu'en dites-vous ?

— C'est une idée excellente, répondirent Tao et Liéou.

A ces mots, Song-sîn déploya une feuille de papier et se mit en devoir de faire un brouillon. Il broya d'abord de l'encre, prit un pinceau et écrivit en une ligne le sujet suivant :

« Un jour de printemps, comme je me promenais au midi de la ville avec le docteur Tao et le licencié Liéou, j'entrai par hasard dans le jardin de Ling, qui m'invita à boire. » Alors levant le pinceau, il réfléchit profondément pendant un certain temps sans pouvoir écrire un seul mot.

Le docteur Tao vit le pénible embarras de Song-sîn, et comme tout le monde restait assis sans mot dire, en l'attendant, plus mortifié que lui-même, il ordonna à un domestique de prendre, dans le nécessaire de visite, un éventail doré et le présenta lui-même au bachelier Tching.

— Votre noble nièce, lui dit-il, écrit aussi habilement qu'elle compose ; je désirerais qu'elle y jetât un coup de pinceau ; ce serait pour moi un objet des plus précieux. Je ne sais si elle y consentira.

— Rien n'empêche, dit le bachelier Tching en recevant l'éventail, et de suite il le remit à Ling-kiang-sioué.

— p.186 Puisque j'ai reçu les ordres de votre seigneurie, dit-elle, je vous prierai en même temps de me gratifier d'un sujet.

Le docteur Tao fut transporté de joie.

— Si je vous proposais un sujet, lui dit-il, je mettrais trop en frais votre ingénieux esprit, et je n'aurais pas la conscience tranquille.

— Monsieur, dit Ling-kiang-sioué, point de sujet, point de vers ; autrement, comment pourrais-je répondre à vos ordres ?

Le docteur était dans le ravissement.

— Mademoiselle, lui dit-il, vos excellentes observations ont un mérite particulier [193]. Sur un côté de cet éventail commun, on a peint un couple d'hirondelles ; si vous les preniez pour sujet, qu'en dites-vous ?

A peine Ling-kiang-sioué eut-elle entendu ces mots, que, sans répondre, elle prit son pinceau et acheva sa tâche tout d'un trait. Aussitôt elle pria le bachelier Tching de présenter l'éventail au docteur Tao. Celui-ci vit que les traces de l'encre étaient encore humides. C'était une strophe de vers de sept syllabes qu'elle avait écrite ainsi sur l'éventail :

A l'époque du froid, elles nous disent adieu ; elles reviennent avec la chaleur.
Vous riez de ces hirondelles comme si elles étaient dépourvues d'intelligence.
Si vous ne leur permettiez pas de se reposer à l'ombre de votre toit,

Vous les verriez voltiger à la porte de vos voisins.

p.187 Le docteur Tao et le licencié Liéou lurent et relurent ces vers sans se lasser. Ils n'étaient pas maîtres de leur joie.

— Non seulement, dirent-ils, on n'a jamais vu, parmi les jeunes filles, un esprit si ingénieux ni un si rare talent, mais parmi cent et même mille poètes célèbres, on n'en trouverait pas un seul qui pût l'égaler. En vérité, elle vous commande le respect et la soumission.

Le licencié Liéou, ayant vu ces vers, éprouva une vive émotion ; il prit aussitôt un éventail doré et le présenta au bachelier Tching.

— M. Tao, dit-il, a déjà été gratifié des leçons de votre noble nièce. J'oserai à mon tour, en invoquant cet exemple, lui demander la même faveur. J'espère mille fois qu'elle daignera y consentir.

— C'est possible, c'est possible, répondit le bachelier Tching ; il faut seulement que vous lui donniez un sujet.

— Sur un des côtés de mon éventail vulgaire, dit-il, il y a aussi une peinture ; elle n'a qu'à la prendre pour sujet.

Le bachelier Tching s'empressa de présenter l'éventail à Ling-kiang-sioué.

Celle-ci l'ayant ouvert, vit sur l'un des côtés le portrait d'un sage éminent ; elle prit alors son pinceau et écrivit les vers suivants :

Mou-seng [194] mettait tout son bonheur dans une coupe de vin.

p.188

Cho-yé [195] était d'un caractère noble et pur ; il avait une guitare de trois pieds.

Malgré, sa barbe inculte et sa figure amaigrie,

Le sage, sous un vêtement de toile, est traité partout comme un prince et un roi.

Après avoir achevé d'écrire, Ling-kiang-sioué pria le bachelier Tching de rendre l'éventail. Tao et Liéou se l'arrachèrent pour le voir. Ils remarquèrent que deux des vers faisaient la satire de Song-sîn [196], et se répandirent en éloges infinis. S'étant retournés pour regarder Song-sîn, ils le virent dans un coin se grattant l'oreille, se frottant le menton et péniblement occupé à chercher des idées. Ses deux amis ne pouvaient plus y tenir. Ils s'approchèrent de lui et lui dirent en riant :

— Monsieur Song, avez-vous achevé, ou non, votre excellente pièce de vers ?

Song-sîn avait beau se creuser le cerveau, il n'en p.189 pouvait venir à bout, et ne savait comment se tirer d'embarras. Il avait vu en outre que Ling-kiang-sioué avait écrit des vers sur un éventail et ensuite sur un autre, aussi rapidement que le vent amasse les nuages épars, et sans faire le plus léger effort ; d'un autre côté, il avait remarqué que Tao et Liéou les louaient et les exaltaient d'une voix unanime. Dans son embarras extrême, il avait le cœur tout en feu. Plus il se pressait et plus il se sentait incapable de composer. Il aurait voulu prétexter l'ivresse, mais il n'avait pas beaucoup bu ; il aurait voulu feindre une indisposition, mais il ne pouvait la feindre subitement. Il se vit donc réduit à baisser la tête et à se creuser le cerveau. Mais Tao et Liéou, las de l'attendre, vinrent lui demander où il en était. Ne sachant que faire, il répondit :

— La première phrase est achevée, seulement la liaison du milieu et la conclusion ont encore besoin d'être retouchées et repolies.

— Monsieur Song, lui dit le docteur Tao, ordinairement vous n'étiez pas comme cela ; d'où vient qu'aujourd'hui vous éprouviez tant de difficultés ? Est-ce que par hasard le grand magicien aurait rencontré le petit magicien [197] ?

— En vérité, lui dit Song-sîn, c'est une chose étrange ; le fait est qu'aujourd'hui je ne suis pas en verve.

— Monsieur, dit Ling-kiang-sioué en riant : « Une feuille de sycomore est tombée dans la rivière de Ou, et s'y p.190 est

glacée [198]. Ce seul vers a procuré à l'auteur une gloire immortelle. Au fond, ce n'est pas la quantité qui fait la beauté du style. Monsieur Song, l'illustre poète, puisque vous avez achevé la première phrase, cela suffit. Permettez-moi de l'examiner un instant.

Song-sîn, sentant bien qu'il ne pourrait venir à bout de sa composition, fut bien aise de trouver un prétexte.

— Regardez, dit-il, puisque vous le voulez absolument ; quand vous aurez fini, je pourrai continuer tout à mon aise.

Le bachelier Tching s'approcha aussitôt de la table, et prenant le papier, il le présenta à Ling-kiang-sioué. Celle-ci y ayant jeté un coup d'œil, vit qu'il n'avait écrit que deux lignes, l'une était le sujet et l'autre la première phrase ; elles étaient ainsi conçues :

En me promenant au printemps avec deux amis, je suis arrivé à une chaumière ;
Le maître de la maison a fait un aimable accueil à ses hôtes et leur a présenté une bouteille (de vin) et des tasses.

Ling-kiang-sioué ayant fini de lire, se mit à rire aux éclats. « En voyant, dit-elle, ces idées rares, ces pensées extraordinaires, je ne m'étonne plus, illustre poète, p.191 qu'elles vous aient coûté tant de peine ; mais il ne convient pas que je fatigue notre hôte outre mesure. Permettez-moi de continuer et d'achever votre œuvre. Alors, prenant son pinceau, elle écrivit à la suite ces six lignes :

La hampe de mon pinceau me pèse mille livres.
Une demi-feuille de papier fleuri me semble avoir mille pieds de long.
Quoique j'aie sué sang et eau, je sens qu'à la fin mes forces sont à bout.
Si l'on me coupait jusqu'au dernier poil de barbe et de moustaches, je ne serais plus qu'un homme vulgaire.

Si les poètes de mon étoffe recevaient le titre d'hommes distingués,
Quand on en aurait enlevé des charretées, on en trouverait encore à remuer à la pelle [199].

Après avoir fini d'écrire ces vers, elle pria le bachelier Tching de les présenter aux trois étrangers. Tao et Liéou, les ayant lus, ne purent s'empêcher de rire à gorge déployée, mais Song-sîn, tout confus, suait à grosses gouttes, et le rouge lui montait jusqu'aux oreilles. Tout à coup, crevant de rage et de honte, il s'abandonna à la colère et se mit à crier et à tempêter.

— Cette petite paysanne, dit-il, comment ose-t-elle s'émanciper ainsi ? Moi, le savant Song-sîn, lorsque je parcourais l'empire, les poètes les plus renommés et les plus illustres lettrés me cédaient tous le pas. Comment consentirais-je à recevoir un affront de gens de votre espèce ?

— Votre humble servante, dit Ling-kiang-sioué, pourrait-elle oser faire affront à un poète ? c'est le poète lui-même qui s'est attiré un affront.

p.192 Alors elle se leva, et se tournant vers Tao et Liéou, elle leur fit une profonde révérence.

— Messieurs, dit-elle en prenant congé d'eux, comme vos deux seigneuries restent ici, je devrais me tenir près de vous pour recevoir vos leçons ; mais naturellement je ne puis endurer l'importunité et le tracas, et je fuis les procédés grossiers comme on fuit un ennemi. Tout à l'heure, j'ai été si violemment assaillie par le souffle de la grossièreté, que j'ai failli être renversée ; je n'oserais rester plus longtemps. J'espère que vos deux seigneuries daigneront m'excuser.

Après les avoir salués, elle se rendit d'un pas calme et aisé dans l'appartement intérieur.

Ces paroles n'avaient fait qu'enflammer davantage la colère de Song-sîn.

— Cette petite coquine [200], s'écria-t-il, comment a-t-elle osé me manquer à ce point ? C'est abominable ! c'est abominable !

— Monsieur Song, lui dit Tching en riant, je vous prie de vous calmer. Si ma nièce vous a manqué de respect, vous-même vous avez manqué de prudence.

— Où voyez-vous, dit Song-sîn, que la prudence m'ait fait défaut ?

— Avant-hier, lui dit Tching, sur l'affiche de ma nièce, il était clairement écrit : « J'invite les véritables poètes à me donner des leçons ; que ceux qui n'ont qu'une vaine renommée ne prennent point la peine de venir. » Monsieur Song, puisque vous faisiez les vers avec tant de difficulté, vous n'aviez pas besoin de venir.

p.193 En achevant ces mots, il fit un éclat de rire qu'il comprima avec sa main.

Song-sîn se voyant encore bafoué par le bachelier, étouffait de honte et de colère. Le rouge lui monta au visage. Alors frappant la table à coups de poing, il laissa échapper une foule d'injures et s'écria :

— C'est abominable ! c'est abominable !

— Monsieur, lui dit Tching en riant, les gens de lettres qui passent gaiement leur temps à boire et à faire des vers, sont tous de la même famille [201] : comment pouvez-vous prendre un ton aussi grossier ?

Tao et Liéou, voyant Song-sîn abreuvé de mortifications, se décidèrent à partir.

— Monsieur Song, dirent-ils, il y a des talents de tous les degrés ; pour le moment, nous ferons bien de partir ; quand vous vous sentirez en verve, rien ne nous empêchera de revenir.

Song-sîn, profondément abattu, se tenait ramassé en un tas et n'avait pas la force de répondre.

— Justement, dit Tching en riant, M. Song est tout troublé par la colère. Comme il est de bonne heure, je prierai vos deux seigneuries de vous asseoir encore un instant. Je vous offrirai une tasse de thé. Quand la bile de M. Song se sera calmée, il sera encore temps de vous mettre en route.

Il ordonna alors aux domestiques de préparer du thé exquis et le leur offrit.

Tao et Liéou le remercièrent humblement.

— Monsieur, dirent-ils, nous vous avons déjà bien importuné.

p.194 Après le thé, Ling, le richard, leva une cruche de vin, et du ton le plus affectueux, les pressa plusieurs fois de boire encore un peu. Tao et Liéou burent gaiement avec lui, mais Song-sîn ne disait mot.

Ling, le richard, s'empressa de verser une tasse de vin et la lui offrit lui-même.

— Monsieur Song, lui dit-il, à quoi bon garder rancune ? Ma petite fille est bien jeune ; si elle a quelques imperfections, veuillez les oublier par égard pour moi.

Song-sîn était rouge de honte et se sentait gonflé de colère, sans pouvoir la surmonter ni lui donner un libre cours. Voyant que Ling-sîn riait d'un air épanoui et le pressait amicalement de boire, il ne put se dispenser d'accepter une tasse de vin.

— Bien que votre noble fille, dit-il, soit remplie d'intelligence, elle n'aurait pas dû me manquer.

— Je n'ai eu que cette fille, reprit Ling ; j'ai un faible pour elle et la laisse suivre ses goûts littéraires. Comme elle se vantait de n'avoir pas d'égal en fait de talent et d'instruction, ce vieillard que vous voyez, n'étant qu'un villageois, se trouvait incapable d'en savoir le fin mot. J'avais appris aujourd'hui que le vénérable Song était un des premiers talents de l'empire, et que tout le monde lui cédait le pas avec respect. Mais, comme il vient de se faire bafouer par ma petite fille, je suis tenté de croire que le talent et l'esprit de ma petite fille n'avaient rien de vain ni de mal

fondé. Seulement elle a manqué de générosité ; elle ne devait certainement pas donner carrière à sa langue et railler le vénérable Song. Ça été vraiment une grande faute ; mais j'ose espérer que le seigneur Tao p.195 et M. Liéou voudront bien dire quelques mots en sa faveur.

Pendant ce temps-là, Song-sîn changeait de couleur à chaque instant. Il tenait toujours sa tasse, sans avoir la force de la déposer ni de la boire.

Le docteur Tao interrogea alors Ling, le richard.

— Votre noble fille est-elle déjà fiancée ? lui dit-il.

— Il est bien difficile de trouver un gendre, répondit Ling ; voilà pourquoi elle n'est pas encore fiancée.

— A quel genre de mari la donneriez-vous ? demanda le licencié Liéou.

— Ma fille, répondit Ling, le richard, m'a dit un jour qu'elle ne tenait ni à l'âge, ni à la figure, ni à la condition. Tout ce que je veux, c'est que son futur aille de pair avec elle pour le talent et l'instruction ; c'est alors qu'il pourra l'épouser. Or, comme aujourd'hui le vénérable Song, cet homme d'un talent si élevé, a été battu par elle dans un concours, où voulez-vous que j'aille maintenant chercher un gendre ? Vous conviendrez que c'est un affaire difficile.

— Il en a toujours été ainsi, reprit le docteur Tao.

— Messieurs, dit le bachelier Tching, laissons-là les propos oiseux ; buvons gaiement quelques tasses, et tâchons de dissiper l'humeur noire de M. Song.

Les deux beaux-frères s'amusèrent à lancer de mordantes railleries, au point que Song-sîn faillit en crever de dépit. Tao et Liéou se levèrent alors, et ayant remis Song-sîn sur ses pieds, ils se retirèrent en faisant leurs remercîments.

Après le départ de Song-sîn, il survint beaucoup p.196 d'événements ; de futiles motifs soulèvent les vents et la tempête ; une bouche élégante rencontre une imagination fleurie.

Si vous ignorez comment Song-sîn s'y prit pour susciter des hostilités, écoutez un peu ; je vais vous expliquer cela dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE VII

UNE BELLE PERSONNE RENCONTRE UN BEAU JEUNE HOMME

@

p.197 Song-sîn ayant été cruellement bafoué par Ling-kiang-sioué, s'aperçut à son retour que Tao et Liéou étaient singulièrement refroidis à son égard. Il en éprouva un vif chagrin et se dit en lui-même : « Lorsque je cherchais des jeunes filles dans la ville de Yang-tchéou, je ne sais combien j'en ai vues ; mais lorsque je voulais leur faire écrire quelques caractères, elles éprouvaient mille difficultés. Comment se fait-il que cette petite drôlesse de la famille Ling, qui a tout juste douze ans, possède tant de talent et d'instruction, et compose des vers aussi aisément que si elle copiait quelque chose sur un registre ? Ne dirait-on pas que c'est une autre Chân-taï ? Je suis tenté de croire que le destin m'a fait naître sous une étoile de malheur qui n'est autre chose qu'une jeune fille. Quant aux peines qui me sont venues de Chân-taï, comme c'est moi qui me les étais attirées en excitant contre elle Yên-wén-ou, les chagrins que j'ai éprouvés dans la suite étaient encore supportables ; mais cette petite drôlesse de la famille Ling, en faisant coller une affiche sur le mur de la porte du couvent de Khiong-hoa, n'a-t-elle pas évidemment provoqué mon inimitié ? p.198 Comment voulez-vous que je digère cela ? » Puis, réfléchissant encore : « Ce que j'ai mieux à faire, dit-il, c'est de délibérer avec Son Excellence Téou sur le projet qu'a formé M. Chân d'acheter des servantes, et je le prierai de l'acheter et de la lui offrir. En premier lieu, je pourrai assouvir ma haine ; en second lieu, apaiser le ressentiment du vénérable Téou, et enfin trouver un marche-pied pour m'élever à l'avenir : n'est-ce pas là un plan admirable ? Quand j'aurai amené cette petite drôlesse à deux doigts de sa perte, elle apprendra à connaître le savoir-faire du vénérable Song. »

Son projet étant bien arrêté, dès le lendemain il alla voir le préfet Téou et lui raconta, de point en point, les larmes aux yeux, de quelle manière il avait été bafoué par Ling-kiang-sioué ; il pria en même temps le préfet Téou de prendre soin de sa vengeance.

— Bien qu'elle ait eu de grands torts envers vous, lui dit Téou-koué-i, cependant personne n'a porté d'accusation contre elle : comment voulez-vous que je l'envoie prendre de but en blanc ?

— Il n'est pas besoin de l'envoyer prendre, répondit Song-sîn. Ces jours derniers, lorsque je sortais de la capitale, M. Chân, désirant choisir et acheter des servantes quelque peu lettrées pour servir sa fille, me donna à plusieurs reprises cette commission. Dès que je fus arrivé à Yang-tchéou, je cherchai de tous côtés sans pouvoir en trouver une seule. Mais tout à coup, le hasard m'a fait rencontrer avant-hier cette Ling-kiang-sioué, âgée de douze ans, et qui pour le talent et l'instruction ne le cède point à Chân-taï. Mais pour faire parade d'esprit et p.199 d'intelligence, elle m'a bafoué de cent manières. Si Votre Excellence daignait l'acheter à grand prix et l'offrir à M. Chân, vous pourriez d'un côté apaiser votre haine de l'autre jour, et de l'autre, vous fourniriez à votre serviteur le moyen d'assouvir son ressentiment. En vérité, ce serait gagner deux fois du même coup [202]. J'ignore ce qu'en pense Votre Excellence.

— Cela peut se faire, lui dit Téou-koué-i, seulement il ne serait pas convenable que j'allasse de suite l'acheter moi-même. Il faut absolument appeler des entremetteuses et leur donner cette commission. Quand elles seront venues m'en rendre compte, j'irai l'acheter, et alors l'affaire sera conclue dans les formes légales.

— Cela n'est pas difficile, reprit Song-sîn, Votre Excellence n'a qu'à faire appeler des entremetteuses ; je leur donnerai les instructions nécessaires, et dès qu'elles auront déclaré devant votre tribunal le nom de la jeune fille, ce sera une affaire bâclée.

Deux ou trois jours n'étaient pas écoulés que le préfet Téou, se prêtant en effet au désir de Song-sîn, chargea quelqu'un d'aller appeler un grand nombre d'entremetteuses et de leur donner les instructions suivantes :

> — A Pé-king, Son Excellence Chân, membre du conseil des ministres, possède une jeune demoiselle, âgée de dix à douze ans, que par un décret spécial notre auguste empereur a décorée du titre de *fille de talent.* Il désire choisir et p.200 attacher à son service une douzaine de jeunes filles du même âge qu'elle, qui sachent écrire et soient versées dans les lettres. Ayant appris que les habitants de Yang-tchéou se distinguent par leurs talents, hier il m'a envoyé une lettre officielle qui m'ordonne de lui choisir et acheter (des jeunes filles). C'est dans ce but que je vous ai appelées pour vous donner ses instructions. Peu importe qu'une jeune fille soit d'un bourg ou d'un village, de la ville ou même du marché, toutes les fois que vous en aurez trouvé de l'âge de dix ou douze ans, connaissant les caractères et versées dans les lettres, prenez sur elles des informations exactes et venez m'en donner avis. Notre préfet les achètera même à un grand prix, sans y regarder ; mais si vous les dérobez à ma connaissance et que vous manquiez de m'en instruire, il vous châtiera d'importance et vous traitera sans pitié. Je vous donne trois jours pour me rendre réponse.

Les entremetteuses étant sorties, allèrent chacune de leur côté prendre des informations et vinrent successivement lui faire leur rapport. Le second jour, une entremetteuse, nommée madame Wang (madame Leroi), vint lui dire :

> — Dans le village de Hiang-kîn, dépendant du district de Kiang-tou, Ling-kiang-sioué, fille d'un certain Ling-sîn, âgée justement de douze ans, possède réellement du talent et de l'instruction. Je n'ai pas osé manquer de vous en informer. Votre Seigneurie est maîtresse de la choisir et de lui procurer de l'emploi.

Ce que voyant le préfet Téou :

— Le nom et le titre de Ling-kiang-sioué (Ling, neige rouge), dit-il, annoncent du talent et de l'instruction ; je suis sûr qu'elle mérite p.201 d'être vue.

En conséquence, il accepta cette proposition et, appelant un messager, il lui donna les ordres suivants :

— Allez dans la maison de Ling-sîn avec cette entremetteuse, vous lui direz : « Son Excellence Chân, le premier ministre de l'empereur, ayant appris que votre demoiselle a du talent, désire l'acheter sans regarder à l'argent pour qu'elle devienne la compagne de sa noble fille. » Vous lui demanderez d'une manière précise quelle somme il désire ; moi, le préfet, je la lui donnerai exactement. C'est une belle affaire pour lui ; aussi n'ai-je pas besoin de vous délivrer un mandat d'amener. S'il s'avisait d'user de faux-fuyant et de refuser, j'ordonnerais aussitôt au chef du district de Kiang-tou d'aller la prendre lui-même.

Le messager obéit à cet ordre et n'osa manquer de diligence. Il se rendit aussitôt avec l'entremetteuse chez Ling, le richard, et lui exposa cette affaire.

Ling, le richard, en fut tellement effrayé qu'il faillit s'évanouir. Il pria en toute hâte le bachelier Tching de venir consulter avec lui.

— D'où peut venir, lui dit-il, cette malheureuse affaire ? Il faut qu'elle soit tombée du ciel.

— Il n'est pas besoin d'explications, répondit le bachelier Tching ; cela vient certainement de Song-sîn, qui, avant-hier, a reçu de ma nièce un cruel affront. Comme il est l'ami intime du préfet Téou, il aura inventé ce stratagème odieux pour se venger.

— Si Song-sîn avait réellement suscité ce détestable complot, reprit Ling-sîn, comment madame Wang, l'entremetteuse, aurait-elle pu faire son rapport ? p.202

Aussitôt, il acheta d'abord du vin pour traiter le messager ; puis il se saisit de l'entremetteuse et l'accabla de coups.

— Anciennement, dit-il, je n'ai point excité votre haine, et maintenant je n'ai pas non plus provoqué votre ressentiment ; pourquoi avez-vous fait connaître le nom et le titre de ma fille ?

L'entremetteuse commença par tergiverser ; mais, pressée et vaincue par les coups, elle se vit obligée d'avouer la vérité.

— Seigneur Ling, lui dit-elle, vous n'avez pas besoin de me frapper ainsi. C'est une autre personne qui a ourdi ce complot et qui m'a ordonné de faire connaître (votre fille au préfet). Je vous proteste que je n'ai agi que par contrainte.

— Et quelle est cette autre personne ? demanda Ling-sîn.

— Réfléchissez un peu, reprit-elle ; quel est l'individu qui a essuyé vos affronts ? Eh bien ! c'est lui-même.

— Est-ce possible ? s'écria le bachelier Tching. J'avais dit tout de suite que c'était ce misérable, mais il n'y a pas de danger. Je vais aller trouver le préfet Téou et je lui exposerai clairement cette affaire. Je verrai comment il prendra cela. S'il le soutient, j'irai de suite l'accuser devant le tribunal des censeurs. Serait-il possible qu'un ministre d'État usât, sans motif, de son autorité pour enlever la fille d'un homme libre et en faire une servante ?

— C'est précisément ce qu'il faut faire, lui dit Ling-sîn, et alors l'affaire ira bien.

Le bachelier Tching, fier de son grade littéraire, se hâta de prendre son costume et son bonnet de $_{p.203}$ cérémonie, et, en compagnie du messager, il alla rendre visite au préfet, qui se trouvait justement dans la salle d'audience. Il se présenta avec empressement devant lui et lui parla en ces termes :

— La nièce du bachelier que vous voyez, bien qu'elle appartienne à une famille de villageois, ne manque ni de vêtements, ni de nourriture. Comment consentirais-je à la vendre pour qu'elle devint une servante dans une maison étrangère ? Tout cela vient d'un homme sans emploi, nommé Song-sîn, qui, en voulant faire

des vers, a essuyé un affront de la part de ma nièce. Voilà pourquoi il est venu débiter des calomnies devant Votre Excellence pour susciter des hostilités. Je prie Votre Excellence de scruter avec vos lumières ce perfide complot, et de rendre la paix à une honnête famille.

— Le ministre Chân, dit le préfet Téou, m'a adressé un ordre officiel pour me charger de lui acheter des servantes. En quoi cette affaire peut-elle regarder Song-sîn ? Vous dites que Song-sîn m'a débité des calomnies. Croyez-vous qu'un préfet comme moi soit homme à prêter l'oreille à la calomnie ? Après avoir entendu des paroles aussi téméraires, si je n'avais pas égard à votre qualité de lettré, je devrais vous châtier sur-le-champ. Partez vite, et allez exhorter Ling-sîn à présenter au plus tôt votre nièce dans l'hôtel de Chân. Vous aurez beau dire que c'est pour être servante, j'imagine que si elle sert dans la maison d'un ministre d'État, ce sera beaucoup plus honorable pour elle que d'être une paysanne dans votre pauvre village.

— Il vaut mieux, dit le bachelier, être le premier des p.204 coqs que le dernier des bœufs [203]. Tel est le sentiment de toutes les personnes qui ont de l'élévation dans le caractère. Ajoutez à cela que ma nièce, bien qu'elle soit une fille d'un petit village, a beaucoup lu et connaît les caractères ; elle est versée dans la littérature et possède à fond les rites ; pour le talent et la vertu, elle ne le cède en rien aux femmes célèbres de l'antiquité. Serait-il possible qu'une personne dont la beauté égale le jade le plus pur se laissât ravaler jusqu'à la condition des robes bleues [204] ? Je supplie Votre Excellence de soutenir les intérêts de la morale publique et d'entr'ouvrir un côté du filet [205]. Gardez-vous de flatter les hommes puissants et de prêter l'oreille à la calomnie, de peur d'en venir à brûler la guitare et à faire cuire la cigogne [206].

A ces mots, Téou-koué-i frappa sur sa table et entra dans une violente colère :

— Qu'entendez-vous, dit-il, par les hommes puissants ? Qu'entendez-vous par des paroles calomnieuses ? Vous qui n'êtes qu'un bachelier [207] comment vous oubliez-vous à ce point dans ma salle p.205 d'audience ? Si ce ministre, revêtu d'une autorité imposante, se sert de son argent pour obtenir une jeune fille, on ne saurait y trouver à redire.

Il appela alors le trésorier et lui ordonna de prendre dans la caisse trois cents onces d'argent.

— Allez, lui dit-il, avec le messager, vous remettrez cette somme à Ling-sîn avec ordre d'amener, d'ici à trois jours, Ling-kiang-sioué dans mon hôtel. Si vous éprouvez de la résistance, vous amènerez Ling-sîn lui-même, et vous viendrez me rendre réponse. Et s'il envoie encore le bachelier pour m'importuner, les satellites lui appliqueront quarante coups de bâton.

A ces mots, il fit chasser le bachelier Tching et le mit dehors. Celui-ci voulut encore raisonner, mais il ne put lutter contre les satellites du préfet, qui le poussèrent brutalement et l'expulsèrent au delà de la seconde porte, après lui avoir déchiré son habit et son bonnet.

Le bachelier était transporté d'indignation et jetait les hauts cris.

— Vous avez beau abuser ici de votre pouvoir, disait-il, demain je m'adresserai au vice-roi, au juge criminel, à chacun des magistrats qui dépendent des trois surintendants [208]. Où a-t-on vu un magistrat, qui est le père du peuple, acheter de force les enfants du peuple ?

De suite, il s'en revint tout droit à la maison, et apprit à Ling-sîn que le préfet voulait user de violence pour acheter sa fille. Il voulait se concerter avec des bacheliers des trois écoles pour rédiger ensemble une requête, et porter p.206 plainte devant le juge général de la province de Nan-king.

Dans ce moment, Ling-kiang-sioué était déjà instruite de cette affaire ; elle pria en conséquence son père et son oncle de venir la trouver et leur parla ainsi :

— Si vous exposez, devant chaque tribunal, que Song-sîn s'est appuyé sur le pouvoir pour perdre quelqu'un, et que le préfet Téou a acheté une personne libre pour flatter un supérieur, vous pourrez plaider contre eux avec succès ; seulement je songe que mon père et mon oncle ayant élevé et instruit une fille douée de talent et de beauté, ils ne consentiront jamais à jeter une perle brillante dans un coin obscur, en la mariant à la légère avec le premier venu. Je l'ai déjà dit à mon père, pour que je promette à quelqu'un de l'épouser [209], il faut absolument qu'il l'emporte sur moi en talent et en beauté. Mais dans notre pauvre village, où voulez-vous que je trouve un homme doué de talent et de beauté ? Je pense que la capitale, où réside l'empereur, est le rendez-vous de tous les hommes de talent. Je songeais constamment à y faire une excursion ; mais, à mon grand chagrin, je n'en trouvais pas le prétexte. Voici aujourd'hui une occasion qui répond justement au vœu de mon cœur : pourquoi ne pas employer ruse contre ruse, en allant faire un tour à la capitale, pour prendre rang dans le monde et répandre ma réputation ?

— p.207 Tu es dans l'erreur, mon enfant, lui dit Ling-sîn. SI, de notre propre mouvement, nous allions faire une excursion à l'orient ou à l'occident, au midi ou au nord, cela dépendrait de toi et de moi. Mais si je recevais ses trois cents onces d'argent, ce serait te livrer à lui comme une marchandise ! Si, une fois arrivé à la capitale, j'allais te conduire dans l'hôtel de Chân, tu serais comme un oiseau dans une cage, et tu deviendrais une servante ou une concubine soumise à tous ses caprices. Pourrais-tu alors jouir de ton indépendance ? Dans ce haut et profond hôtel d'un ministre d'État, non seulement il te serait impossible de choisir un époux doué de latent, mais je craindrais même que tu ne pusses voir une seule fois la figure de ton père.

Tout en parlant, il laissa échapper de grosses larmes.

— Mon père, dit Ling-kiang-sioué en souriant, qu'avez-vous besoin de vous affliger ainsi ? Ce n'est pas que votre fille veuille se vanter devant vous ; mais puisqu'elle possède tant de talent et d'instruction, soyez sûr que, même en présence de l'empereur, elle ne se laisserait pas traiter avec dédain. Quel est le ministre qui serait assez osé pour vouloir faire de moi une servante ou une concubine ?

— Ma fille, reprit Ling-sîn, une telle jactance est fort déplacée. Le proverbe dit avec raison : « Le fer craint de tomber dans le *fourneau*, l'homme craint de tomber dans le *panneau*. » Depuis l'antiquité, les grands héros et les sages illustres qui sont tombés dans le malheur ont tous subi le joug des autres. A plus forte raison (es-tu menacée du même sort) toi, qui n'es qu'une p.208 petite fille de douze ans ! Une fois arrivée dans l'hôtel du ministre et dans l'appartement des femmes, quand tu aurais assez de talent pour ouvrir le ciel, il serait à craindre que tu ne pusses t'échapper.

— Quiconque ne peut s'échapper d'un pas dangereux, reprit sa fille, ne peut être compté pour un héros ni pour un brave. Tranquillisez-vous, mon père, et essayez un peu de me voir à l'œuvre ; je vous jure que je ne déshonorerai pas ma famille.

— Ma fille, reprit Ling-sîn, tu aurais beau jurer que tu n'échoueras pas une fois sur dix mille, dis-moi un peu comment mon cœur pourrait se tranquilliser ?

— Mon père, répondit Ling-kiang-sioué, si votre cœur se tourmente, priez mon oncle de me conduire à la capitale et vous reconnaîtrez que je dis vrai.

— Depuis que ta mère n'est plus, tu ne m'as pas quitté [210] un seul instant. Mais maintenant, une fois que tu seras partie, peux-tu dire quel jour je pourrai te revoir ?

— Une fois partie, dit Ling-kiang-sioué, dans dix ans au plus et dans cinq ans au moins, je reviendrai certainement dans notre

village avec des habits brodés. Après avoir satisfait, comme le ferait un homme de cœur, la vengeance de mon père, je lui avouerai la faute que j'ai commise en le quittant à la légère.

— Ma nièce, repartit le bachelier Tching, si vous avez de si hautes vues, je vais sur-le-champ préparer une p.209 voiture et un cheval et vous accompagner. Ce ne sera pas une grande dépense. Qu'avez-vous besoin de vous servir de l'occasion qu'offre la famille Chân ?

— Mon oncle, reprit Ling-kiang-sioué, il est une chose que vous ignorez. Suivant ce que j'ai appris depuis longtemps, la famille Chân possède une jeune fille de talent aussi distinguée par son mérite littéraire que par les charmes de sa personne, et que l'empereur honore d'une haute estime. Votre nièce ne croit pas que, parmi toutes les jeunes filles de l'empire, il y en ait une seule qui l'emporte sur Ling-kiang-sioué. Je veux composer une fois avec elle. Mais si j'allais de mon propre mouvement à la capitale, me serait-il facile de rencontrer aisément la jeune fille qui réside dans le gynécée de ce ministre d'État ? Si, au contraire, je profite aujourd'hui de la voiture et des chevaux de la famille Chân pour entrer dans la famille Chân, ne sera-ce pas une excellente chose ?

— Ma nièce, dit le bachelier, comment pouvez-vous former des plans si arrêtés ? Quand vous serez arrivée là, s'il survenait quelque changement imprévu, que feriez-vous ?

— Pour moi, répondit Ling-kiang-sioué, si le ministre changeait d'idée, avec mon talent je ferais face à tout ; mon père et mon oncle, veuillez vous tranquilliser. A quoi bon vous forger des inquiétudes excessives ?

Ling-sîn, voyant que sa fille était fermement décidée à partir, ne put s'empêcher de l'écouter. Le bachelier sortit avec lui, et s'adressant au messager :

— Naturellement, lui dit-il, je devrais porter une affaire aussi injuste devant un magistrat supérieur et la lui exposer dans tout p.210 son jour ; mais, contre mon attente, ma nièce a changé de sentiments ; elle veut absolument s'en aller et m'a ôté tout moyen de la retenir.

— Puisque mademoiselle Ling veut réellement partir, dit le messager, c'est une excellente chose.

A ces mots, le trésorier lui offrit trois cents onces d'argent.

— Je prie, dit-il, le vénérable Ling de recevoir cette somme. Il faut que nous nous en retournions pour rendre réponse au préfet.

— Pour partir, dit Ling-sîn, elle partira ; mais je ne puis pas encore recevoir l'argent ; en attendant, déposez-le dans la caisse.

— Puisque mademoiselle consent à partir, reprit le trésorier, pourquoi ne pas recevoir l'argent ?

— Lorsqu'elle sera partie d'ici, lui dit Ling-sîn, j'ignore si elle appartiendra ou non à la famille Chân.

— Puisque c'est le seigneur Chân qui l'appelle, dit le trésorier en riant, comment n'appartiendrait-elle pas à la famille Chân ?

— Ce n'est pas encore très certain, dit Ling-sîn ; néanmoins, emmenez-la et faites votre rapport à Son Excellence ; mais, pour le moment, déposez l'argent dans la caisse publique. Quand j'aurai reçu d'elle des nouvelles datées de la capitale, j'aurai toujours le temps de recevoir cette somme.

— Cela peut se faire, dit le messager, mais quand partira mademoiselle Ling ?

— Cela dépend, répondit Ling-sîn, du jour que choisira Son Excellence Téou.

Le messager ayant reçu la parole de Ling-sîn, s'en p.211 revint avec le trésorier pour rendre réponse au préfet Téou. Celui-ci, apprenant qu'elle consentait à venir, se sentit transporté de joie. Après avoir

délibéré avec Song-sîn, il rédigea une pièce officielle où il offrait une servante au ministre ; puis il engagea Song-sîn à écrire une lettre pour lui témoigner sa reconnaissance, faire l'aveu de sa faute, et lui exprimer, en le flattant, le désir d'obtenir de l'avancement. De plus, il envoya quatre employés qui avaient sa confiance pour protéger et accompagner (la jeune fille) sur toute la route. Il acheta ensuite deux jeunes filles pour la servir, lui fit faire une quantité de vêtements, et loua une grande barque qui devait la conduire directement à la baie de Tchang-kia. Alors, ayant choisi un jour heureux, il envoya une chaise à porteurs au-devant de Ling-kiang-sioué pour la mener à son hôtel, et l'accompagna en personne au moment de son départ.

Or, les parents et alliés de la famille Ling, ayant appris que Ling-kiang-sioué avait été vendue au ministre Chân, ils vinrent tous ensemble pour s'y opposer.

> — Vénérable Ling, dirent-ils, il faut que vous ayez tout à fait perdu l'esprit ; vous ne manquez ni de bois, ni de riz ; comment pouvez-vous vendre dans la capitale, à une énorme distance, votre propre fille, qui est belle comme les fleurs et le jade ? Comme mademoiselle Ling possède tant de talent et d'instruction, craignez-vous qu'il n'y ait pas quelque grand personnage qui vienne la demander en mariage ? Quand elle n'épouserait qu'un agriculteur d'une condition et d'une fortune égales à la sienne, cela $_{p.212}$ vaudrait mieux que de quitter son village et d'aller s'abreuver de douleur ?
>
> — Mademoiselle Ling est bien jeune, disaient d'autres, et ne connaît point les affaires du monde ; un voyage lui paraît un jeu d'enfant. Demain, lorsqu'elle sera arrivée à sa destination, si elle ne s'y plaît en aucune manière, dans ce moment-là, il sera trop tard de se repentir.

Pendant que chacun continuait à dire son avis, Ling-sîn ne cessait de pleurer. Mais Ling-kiang-sioué lui dit d'un air épanoui :

— C'est le perroquet qu'on met en cage : où avez-vous vu qu'on y mit le phénix ? Quand je serai arrivée dans l'hôtel de Chân, si sa petite fille a réellement quelques parcelles de talent et d'esprit, qui sait si je ne resterai pas avec elle pendant deux ans ? mais si, comme Song-sîn, elle n'a qu'une réputation imaginaire, je n'aurai besoin que d'une ou deux pièces de vers pour démasquer son ignorance. Alors elle me priera instamment de sortir, et craindra encore que mon départ ne soit trop lent. Comment oserait-elle me retenir ?

Après avoir entendu ces paroles, quelques-uns de ses parents ne firent qu'en rire, tandis que d'autres cherchaient à la dissuader.

Après deux jours passés dans le trouble et le chagrin, le moment du départ arriva. Ce jour-là, le préfet Téou avait envoyé, au-devant d'elle, une troupe de musiciens et une chaise à porteurs.

Ling-kiang-sioué ayant terminé sa toilette, alla saluer son père et lui faire ses adieux.

— Ce voyage, lui dit-elle, n'a pour but que de faire une excursion dans la capitale ; p.213 je n'y vais point pour contracter un mariage : qu'avez-vous besoin de vous affliger ainsi ?

— Si tes paroles peuvent se réaliser, dit Ling-sîn, ce sera pour moi un immense bonheur. Ton oncle va te conduire à la capitale ; dès que tu auras quelques nouvelles, tu le renverras promptement afin de faire cesser l'inquiétude de mon cœur.

Ling-kiang-sioué le lui promit ; puis elle monta dans sa chaise et s'éloigna.

Les racines déliées du nymphéa veulent se rattacher à l'aile du condor [211] ;
Le loriot a conçu les grands desseins de l'oie sauvage [212].
Ne dites pas que la jeune personne du gynécée n'est qu'une petite fille ;
Sa vue admirable est profonde comme la mer.

Ling-kiang-sioué arriva bientôt à l'hôtel du préfet. Téou-koué-i se trouvait justement dans la salle d'audience, et n'attendait que le moment de l'accompagner pour la faire embarquer, lorsque, tout à coup, il la vit monter dans la salle. Quoiqu'elle fût encore fort jeune, elle avait une démarche calme et légère comme une fille des dieux qui serait descendue sur la terre. En voyant son air distingué et sa tournure pleine de grâce, il crut trouver en elle une autre Chân-taï, et il éprouva en p.214 lui-même un sentiment de surprise et d'admiration. Quand elle fut arrivée devant lui, il s'imagina qu'elle allait le saluer jusqu'à terre, et il se disposait à quitter son siège pour lui rendre sa révérence et l'accueillir avec les plus grands égards ; mais, contre son attente, Ling-kiang-sioué se contenta de s'incliner profondément en lui souhaitant une fois mille félicités [213] ; puis elle resta debout sans bouger.

Le préfet en fut fort mortifié.

— Est-ce bien vous qui êtes Ling-kiang-sioué ? lui demanda-t-il.

— C'est moi-même, répondit-elle d'une voix claire et nette.

— J'ai entendu dire que vous vous êtes donné à vous-même le titre de *Siao-thsaï-niu* (la petite fille de talent). Si vous avez du talent, vous devez avoir de l'instruction, et si vous avez de l'instruction, vous devez connaître les rites. D'où vient qu'en paraissant devant moi (qui dois être respecté comme un père et un aïeul) vous ne m'avez pas salué jusqu'à terre ?

— Puisque Votre Excellence raisonne si bien sur les rites, elle doit savoir peser les circonstances [214]. Si votre servante n'avait pas été achetée par le ministre Chân, et qu'elle pût encore être comptée parmi les habitants de Yang-tchéou, comment oserait-elle ne pas se prosterner jusqu'à terre devant Votre Excellence ? Mais maintenant elle appartient à la maison du ministre Chân ; serait-il p.215 convenable qu'une personne de la maison d'un ministre d'État se prosternât jusqu'à terre dans la salle d'un préfet ?

A ces mots, le préfet Tou éprouva une vive émotion.

— Quand vous seriez, lui dit-il, de la maison d'un ministre d'État, est-ce que cela vous donnerait la moindre importance ?

— Au fond, répondit Ling-kiang-sioué, les personnes de la maison d'un ministre d'État n'ont point d'importance par elles-mêmes ; seulement, comme les gens qui font leur cour au ministre sont très nombreux, elles ne peuvent manquer d'acquérir quelque importance.

— Bien que vous apparteniez, lui dit-il, à la maison d'un ministre d'État, cependant vous n'avez pas encore mis le pied dans son hôtel. Votre malheur ou votre bonheur est en mon pouvoir. Comment osez-vous me braver avec tant d'audace ?

— Excellence, reprit Ling-kiang-sioué, parce que votre servante n'est pas encore entrée dans l'hôtel du ministre, mon malheur ou mon bonheur est en votre pouvoir. Si donc j'ai été ravalée au rang de servante et d'esclave, quoique je sois née dans une condition libre, ça été par ordre de Votre Excellence. Demain, quand je serai entrée dans l'hôtel du ministre d'État, si l'on ne me reçoit ni bien ni mal, l'offre de Votre Excellence sera comme non avenue ; mais si je suis accueillie avec quelque bienveillance, le malheur ou le bonheur de Votre Excellence sera entre mes mains. Votre servante ne craindra pas de faire connaître, en toute vérité, ses bienfaiteurs ou ses ennemis. Votre Excellence fera bien d'y songer mûrement.

p.216 En entendant ces paroles, le préfet Téou éprouva une profonde émotion et changea de couleur.

— Suivant ce que vous venez de dire, reprit-il, en voulant gagner l'affection d'une personne, je me suis attiré la haine d'une autre, et lorsque je ne suis pas encore certain que cette affection puisse être profonde, la haine que je me suis attirée a déjà pris une gravité terrible. Cela n'est pas tolérable.

Là-dessus, il baissa la tête et s'abandonna à de profondes réflexions ; il songea même à revenir de son projet.

Ce que voyant Ling-kiang-sioué :

— Excellence, lui dit-elle en souriant, vous n'avez pas besoin de vous préoccuper de cette affaire ; je sais parfaitement que ce n'est point vous qui l'avez suscitée ; seulement, Votre Excellence a trop ajouté foi à la calomnie. Si j'allais me venger de Votre Excellence au lieu du calomniateur, je manquerais à moi-même [215]. Je vous en supplie, seigneur, tranquillisez-vous. Je veux oublier à la fois le bien et le mal qu'on m'a fait. Aujourd'hui, je vais faire une convention avec Votre Excellence. J'ose vous confier la maison de mon père et de mon oncle. S'ils jouissent de la paix, je veux sacrifier ma vie pour vous remercier ; mais si vous faites encore leur malheur [216], vous trouverez en moi un ennemi implacable. Soyez sûr que je ne manquerai pas de parole. Votre Excellence fera bien d'y songer.

A ces mots, le préfet prit un air joyeux et lui dit :

— En entendant un tel langage et en voyant votre noble p.217 conduite, je reconnais que non seulement vous effacez notre siècle par votre talent et votre esprit, mais encore que la renommée de votre caractère héroïque se propagera pendant mille générations. En vérité, vous êtes digne d'affection et de respect. Quand vous serez arrivée à la capitale, vous êtes sûre de faire quelque grande rencontre. C'est par erreur que j'ai ajouté foi à la calomnie ; mais aujourd'hui il n'est plus temps de m'en repentir. Quant à votre père et à votre oncle, je prendrai soin d'eux pour obéir avec respect à vos instructions. Si vous trouvez l'occasion de parler pour moi, veuillez de grâce ne pas oublier vos engagements d'aujourd'hui.

— Après avoir reçu vos avis lumineux, dit Ling-kiang-sioué, quand je serais une plante ou un arbre, je saurais encore reconnaître vos bienfaits.

Le préfet fut ravi de joie. De suite, il l'invita à entrer dans un salon de l'intérieur, et pria sa noble épouse de faire de magnifiques

préparatifs pour lui offrir le repas d'adieu. Après quoi il la conduisit, au son des instruments de musique, jusqu'à l'endroit où elle devait s'embarquer. Ayant appris que le bachelier Tching devait la mener dans la capitale, il lui fit cadeau de vingt-quatre onces d'argent pour son voyage.

Quoiqu'il la flatte dans des vues intéressées,
La vérité est qu'il n'épargne rien pour lui faire sa cour.
Au fond, la gloire et le déshonneur dépendent du destin,
Pourquoi ne point attendre qu'il les envoie de lui-même ?

Le préfet Téou conduisit Ling-kiang-sioué jusque dans son bateau, et de suite, il envoya un messager qu'il $_{p.218}$ chargeait de porter, en toute hâte, sa carte de visite et ses compliments à Ling, le richard. En outre, il lui ordonna de dire : « S'il vous survient quelque affaire, rien n'empêche que vous ne veniez me trouver dans mon hôtel. »

Ling-sîn ayant vu que sa fille avait répondu au préfet, pendant un certain temps, en se tenant debout devant lui, et que le préfet lui avait donné les plus grandes marques de respect, il comprit que sa jeune fille avait de la capacité et commença à se tranquilliser l'esprit. Mais il ne voulut s'en retourner qu'après le départ de son bateau.

Revenons maintenant à Ling-kiang-sioué. Depuis qu'elle avait quitté son père, elle marchait avec une noble assurance, sans que son visage portât les moindres traces de cette séparation. Tout le long de la route, si elle rencontrait une montagne, elle la contemplait ; si c'était une rivière, elle y promenait ses regards ; si elle passait devant un lieu qui offrit les vestiges de quelque personnage de l'antiquité, elle ne manquait pas de le visiter et d'y laisser des vers. Un jour qu'on était arrivé dans le district de Wên-chang, de la province de Chân-tong, elle vit un bosquet d'arbres verdoyants. Au milieu des arbres, on apercevait vaguement la tête et le dos de deux animaux placés devant un temple. Ling-kiang-sioué, les ayant découverts dans le lointain, du milieu du bateau, elle demanda quel était cet endroit :

— Ce lieu, dirent les gens du bateau, appartient au district de Wên-chang ; le temple rouge que vous voyez devant vous, s'appelle la chapelle de Mîn-tseu. C'est un monument antique.

— p.219 Puisque c'est, dit-elle, un monument antique consacré à la mémoire du grand sage Mîn-tseu-kiên [217], je ne puis me dispenser de le visiter.

Elle pria alors le patron du bateau d'aborder au rivage, ajoutant qu'elle désirait descendre pour y jeter un coup d'œil.

— Le soleil s'incline déjà vers le couchant, dit le patron, et de plus le vent est favorable ; il nous faut marcher vite ; vous ferez bien de renoncer à votre visite.

— Et pourquoi y renoncerais-je ? reprit Ling-kiang-sioué.

Le patron, ne pouvant résister à ses instances, baissa la voile et amarra le bateau près du rivage, en face du temple.

— Mon voyage est très pressé, lui dit-il ; comme ce temple renferme une multitude de choses remarquables, contentez-vous d'y jeter un coup d'œil et revenez vite dans le bateau ; je vous en supplie, ne vous amusez pas.

Ling-kiang-sioué le lui promit. Aussitôt, elle s'avança avec le bachelier Tching, et emmena à sa suite deux servantes qui portaient des pinceaux et un encrier. Les deux employés du préfet marchaient devant eux et leur servaient de guides. Ling-kiang-sioué étant arrivée devant la porte du temple, elle vit, au premier coup d'œil, que les sentiers qui y conduisaient suivaient les détours de la montagne. Elle prit un petit chemin et s'approcha à une demi-portée de flèche de la grande salle du temple. Quoique ce monument ne fût pas en bon état, cependant il n'était pas fort dégradé. Ling-kiang-sioué le p.220 contempla un instant en le saluant avec respect ; puis elle parla ainsi au bachelier Tching :

— Jadis, Mîn-tseu-kiên ne voulut pas être employé par les hommes du pouvoir ; pour les éviter il s'enfuit à Wên-chang, et

bientôt il devint un sage éminent dont le nom vivra pendant mille générations. Moi, Ling-kiang-sioué, quoique je sois fort jeune, je suis une fille de talent ; comment irais-je dans la maison des hommes puissants ? Il serait difficile de dire combien on y voit de querelles et de dissensions.

— Ce personnage, dit le bachelier, était un sage éminent de l'école du Saint (de Confucius) ; toi, qui n'est qu'une jeune fille, comment oserais- tu te comparer à lui ?

— Cheun [218] n'était qu'un homme, reprit Ling-kiang-sioué ; moi aussi j'appartiens à la classe de l'homme ; quiconque sait agir peut lui ressembler.

Apres avoir poussé quelques soupirs, elle prit un pinceau et un encrier que portait une servante, et, sur un mur blanchi, qui était voisin d'une colonne située à l'ouest, elle écrivit les vers suivants :

Depuis mille générations, on honore ceux qui se sont éloignés du seuil des grands.
Pourquoi une jeune fille aux fins sourcils court-elle au-devant d'eux ?
C'est parce qu'elle croit fermement à cette parole de Ni-chân (Confucius)
Si vous le frottez (le jade), il ne s'use point ; si vous le tachez avec de la boue [219], il ne noircit point.

p.221 A la suite elle écrivit : « Fait par Ling-kiang-sioué, petite fille de talent, âgée de douze ans, du pays de Weï-yang. »

Après avoir fini d'écrire, Ling-kiang-sioué, accompagnée du bachelier Tching, alla de tous côtés, derrière le temple, pour se promener. Mais, au moment où elle y pensait le moins, elle fit une heureuse rencontre. Comme elle allait s'en retourner, soudain elle vit un jeune bachelier qui sortait du temple. Vous demanderez sans doute quel était ce jeune bachelier : son nom de famille était P'ing (égal), son nom d'enfance Jou-heng, et son nom honorifique Tseu-tchi. Il était

originaire de Lo-yang, dans la province de Ho-nân. Il avait perdu son père et sa mère dès sa plus tendre enfance. Sa figure ressemblait au plus beau jade, et son corps pouvait être comparé à l'or le plus pur. Il avait alors seize ans. Comme le ciel l'avait doué d'une rare intelligence, dès qu'un texte lui avait passé sous les yeux, il ne l'oubliait plus ; il composait du wén-tchang (de la prose élégante) sans avoir besoin de réfléchir. A l'âge de treize ans, il avait concouru pour être bachelier et avait obtenu le premier rang. A chaque examen, s'il n'était pas le premier, il était le second, et ne passait jamais la troisième place. Cette année-là, il arriva un président du concours qui n'aimait que l'argent. Il mit en tête de la liste le fils d'un grand magistrat retiré, et accorda la seconde place et les neuf suivantes à des jeunes gens de familles opulentes dont l'esprit était $_{p.222}$ complètement bouché. Puis il relégua P'ing-jou-heng à la onzième place. P'ing-jou-heng en fut indigné et, dans la salle même du concours, il apostropha le président. Celui-ci entra dans une grande colère et voulut le faire châtier sur-le-champ. Mais P'ing-jou-heng ôta vivement sa tunique et son bonnet, et les remit au président.

— Si je voulais, lui dit-il, être un bachelier de Lo-yang, je permettrais au président du concours de me châtier. C'est le sort de ces pauvres bacheliers qui ne savent ni parler clairement, ni raisonner suivant la justice ; mais moi, P'ing-jou-heng, je ne suis point d'humeur à jouer un tel rôle. Monsieur le président, vous n'avez plus d'autorité sur moi.

— Je vous ai donné le onzième rang dans la première série, reprit le président ; ce n'est pas une place infime.

— Si les dix qu'on a mis avant moi, dit P'ing-jou-heng, m'étaient réellement supérieurs en *wén-tchang* (en prose élégante), j'accepterais, sans me plaindre, le onzième rang, non seulement dans la première série, mais même dans la sixième. Mais comme il n'y en a pas un seul de ma force, quand on me mettrait au second rang, je n'y consentirais jamais.

— Dans un si jeune âge, dit le président, comment pouvez-vous montrer tant de présomption ? où avez-vous vu que les dix qui sont avant vous ne vous valaient pas ?

— Le wén-tchang (la prose élégante), lui dit P'ing-jou-heng, mérite de briller pendant mille générations. On peut en sentir intérieurement les beautés ou les défauts, mais il n'est pas aisé de les expliquer clairement aux p.223 autres. Pour moi, c'en est fait ; je renonce à ce titre de bachelier.

— Pour tout homme de lettres, dit le président, le collège est le chemin des emplois. Si, à cause de la place que vous avez obtenue un instant, vous jetez la tunique et le bonnet de bachelier, n'est-il pas à craindre que vous ne compromettiez toute votre carrière ?

— Le seul malheur d'un homme, repartit P'ing-jou-heng en souriant, c'est d'être dépourvu de talent ; mais quand ses ailes ont grandi, quel est le ciel [220] qu'il ne puisse atteindre dans son sublime essor ?

Là-dessus, il lui fit un profond salut et se retira.

Le président, tout confus de sa conduite, pria un des inspecteurs de le retenir ; mais sa résolution était trop bien arrêtée pour qu'on le fit revenir. P'ing-jou-heng craignit que le président ne lui suscitât quelque mauvaise affaire s'il restait à Lo-yang, et, comme il avait un oncle du grade de *kong-seng*, qui résidait à la capitale pour passer son examen de magistrat, il prépara ses bagages, prit avec lui un vieux domestique et alla trouver son parent. Mais, contre son attente, lorsqu'il fut arrivé à la capitale, son oncle avait été déjà nommé préfet du collège de Song-kiang et était parti pour se rendre à son poste. Comme il n'avait pas d'autre connaissance à la capitale, il se vit obligé de s'éloigner de Pé-king par la voie de terre, et voulut aller à Song-kiang-fou pour y chercher son oncle.

Ce jour-là, il était arrivé à Wên-chang, et quoiqu'il p.224 fût alors de bonne heure, il fit encore quelques li. Comme il se trouvait fatigué, il

chercha un hôtel convenable et y descendit. Le lendemain, ayant appris que le temple de Mîn-tseu était situé à une petite distance, il s'y rendit à pied et se promena dans le voisinage. Dès qu'il fut arrivé devant la colonnade du temple, il aperçut sur un mur blanchi des caractères dont l'encre était encore humide, et qui, par leurs formes légères, rappelaient le vol des dragons et l'agilité des serpents. Il en éprouva autant d'émotion que de surprise, et s'étant approché vivement pour y jeter un coup d'œil, il vit que c'étaient des vers pleins de noblesse et de fierté. Ayant remarqué les mots « *fins sourcils* » : — Serait-ce une jeune fille, se dit-il en lui-même ; puis examinant la suite, il lut : « *Petite fille de talent, âgée de douze ans* ». Il éprouva une si vive émotion, que tout son corps fut couvert de sueur. « Quelle merveille ! quelle merveille ! s'écria-t-il ; est-il possible qu'une jeune fille de douze ans fasse des compositions aussi admirables ? C'est incroyable ! c'est incroyable ! » Ayant regardé avec plus d'attention, il remarqua que les traces de l'encre étaient encore humides, et que plus bas, on avait inscrit le nom de Ling-kiang-sioué. Il se dit en lui-même : « Puisqu'il y a *un petit nom* et *un nom de famille*, il faut bien que ce soit vrai. Pour moi, dit-il en soupirant, parce qu'à l'âge de seize ans je possède du talent et de l'instruction, je prenais constamment un ton fier et hautain, et je dédaignais même d'abaisser les yeux sur les autres. Où trouverait-on une petite fille de douze ans douée d'un talent poétique si brillant et si élevé ? Vraiment il y a de quoi faire p.225 mourir les hommes de honte ! Il lut encore ces vers à plusieurs reprises et sentit redoubler son admiration. « Il faut avouer, dit-il en lui-même, que c'est un événement qu'on rencontrerait à peine dans l'espace de mille ans. Il est inutile de dire que je devrais rougir d'oser continuer ces beaux vers [221]. Il faut pourtant que je compose un quatrain sur les mêmes rimes. »

A ces mots, il entra dans la salle du temple, prit sur la table des parfums un pinceau usé et l'imbiba dans un encrier de pierre ; puis, accourant vers le mur blanchi, il y écrivit sur les mêmes rimes les quatre vers suivants :

Quand on voit de merveilleuses expressions, dignes de vivre pendant mille automnes,
Qui est-ce qui n'éprouverait pas une véritable affection pour le talent ?
Si l'on me permettait de montrer mes goûts littéraires, dussé-je être d'abord un obscur palefrenier,
Je voudrais réussir à porter à la face du monde un vêtement complètement noir [222].

Il écrivit au bas : « P'ing-jou-heng, jeune étudiant de seize ans, natif de Lo-yang, qui passait par Wên-chang pour aller à Yûn-kiên, ayant vu par hasard les caractères p.226 tracés sur ce mur, en a été rempli de joie, et se sentant en verve [223], il a écrit ceci à la hâte sur les mêmes rimes. »

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire, déposa son pinceau, et, comme saisi de vertige, il se dit en lui-même : « Dans ce village retiré, dans ce pays sauvage, comment peut-il y avoir une fille de talent, à moins que ce ne soit la fille d'un magistrat qui aura passé par ici. » Mais soudain il lui vint une réflexion : « Tout à l'heure, dit-il, au moment où j'entrais dans le temple, j'ai vu un grand bateau amarré au bord du fleuve, en face du monument. Ne serait-ce pas une personne qui aura quitté le bateau pour se promener ? »

En disant ces mots, il s'élança hors du temple et, au premier coup d'œil, il vit que, du bateau, on avait jeté à terre un petit pont muni de deux rampes, et que plusieurs passagers debout, dirigeant leurs regards dans l'intérieur du temple, se tenaient là en attendant.

« C'est cela ! c'est cela ! se dit en lui-même P'ing-jou-heng ; j'imagine qu'elle est dans le temple et n'en est pas encore sortie. » Il eut le désir d'entrer dans le temple et d'aller au-devant d'elle pour la voir ; mais il craignit de la manquer. Il se contenta alors de se promener en l'attendant en face du temple et tout près du bateau.

Mais revenons à Ling-kiang-sioué. Après avoir fini de visiter tous les lieux situés derrière le temple, elle sortit et, se dirigeant vers la salle

principale, elle se mit à réciter avec amour les vers qu'elle avait composés, sans pouvoir p.227 s'en détacher. « Ce quatrain que j'ai écrit ici, dit-elle en elle-même, est comme un précieux diamant jeté dans un coin obscur. Qui est-ce qui viendra le lire et l'admirer ? » Ensuite, s'étant approchée du mur, en y promenant les yeux elle vit que quelqu'un avait écrit des vers à la suite sur les mêmes rimes. Elle fut saisie de surprise et d'admiration. « Est-il possible, dit-elle, que pendant que je faisais un tour, une autre personne ait subitement écrit sur ce mur des vers qui riment avec les miens. » Elle les examina de nouveau avec plus d'attention, et y remarqua des pensées profondes et un style gracieux qui partaient d'un sentiment qu'on ne pouvait se lasser de louer et d'admirer. Elle remarqua en outre que les caractères étaient tracés avec une hardiesse prodigieuse [224]. Ayant jeté les yeux sur la signature, elle sentit redoubler sa joie et son admiration. « Je me disais, s'écria-t-elle, qu'il n'y avait point d'hommes de talent dans tout l'empire. Qui aurait pensé que, dans un clin d'œil, je rencontrerais une personne capable de m'apprécier ? Mais n'est-ce pas une chose douloureuse que de se trouver face à face avec elle et de la perdre au même instant ! »

Elle était encore debout, en poussant des soupirs, lorsque les gens du bateau accoururent dans le temple et la pressèrent vivement de partir.

> — La nuit approche, lui dirent-ils ; hâtez-vous de vous rembarquer ; il faut encore que nous gagnions une hôtellerie.

Ling-kiang-sioué ne pouvant résister à leurs instances, p.228 se vit obligée de sortir du temple. Au moment où elle en quittait le seuil, elle aperçut un jeune étudiant d'une figure charmante et d'une tournure distinguée qui, tantôt allongeant la tête, tantôt la retirant, dirigeait ses regards dans le lointain. Elle aurait bien voulu rester et jeter un coup d'œil en arrière ; mais, marchant en compagnie de son oncle et des deux messagers, il lui était impossible de s'arrêter un instant. Elle s'embarqua donc, et à peine fut-elle entrée dans la cabine, que les

mariniers éloignèrent le bateau du rivage. La voile ayant été hissée, le bateau disparut avec la rapidité de l'oiseau.

Par suite de ce départ, j'aurai bien des détails à raconter. L'amour rapproche deux personnes de pays différents, et dont l'union, qui paraissait impossible, avait été décrétée depuis leurs trois dernières existences [225].

Si vous ignorez les événements qui vont suivre, prêtez-moi l'oreille un instant ; je vais vous les raconter en détail dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE VIII

DANS L'APPARTEMENT INTÉRIEUR, LE TALENT NE LE CÈDE POINT AU TALENT

@

p.229 P'ing-jou-heng, debout devant le temple, observait de loin la jeune fille qui avait composé les vers. Il n'y avait pas longtemps qu'il se tenait là, lorsqu'il vit, au milieu du temple, une multitude de personnes qui entouraient une jeune fille aux cheveux flottants et qui en sortaient à pas pressés. L'ayant subitement regardée de tous ses yeux [226], il fut frappé de la finesse de ses sourcils et de l'éclat de son teint, ainsi que de la grâce et de la légèreté de sa démarche. Il fut réellement plus ému que s'il eût rencontré la belle Chi-tseu [227], surnommée Mao-tsiang. Dans l'excès de son admiration et de sa joie, P'ing-jou-heng éprouva une sorte de délire, de sorte qu'il perdit un instant l'usage de ses sens. Lorsqu'il voulut jeter encore un coup d'œil, cette jeune fille, cédant aux instances d'une multitude de personnes, s'était déjà embarquée et avait p.230 disparu en un clin d'œil. P'ing-jou-heng resta debout à l'embouchure du fleuve, immobile comme une statue de pierre, en regardant dans le lointain du côté du nord. Lorsqu'il eut perdu de vue l'ombre de la barque, il baissa tristement les yeux. Il voulut s'en retourner, mais ses membres étaient brisés, et il était incapable de faire un pas. Ne sachant quel parti prendre, il s'efforça d'aller en face du temple et s'assit sur un tas de pierres. « Je ne pensais pas, se dit-il en lui-même, qu'il y eût dans le monde une jeune fille de talent, d'un extérieur aussi distingué et d'une figure aussi charmante. Pour moi, P'ing-jou-heng, qui ai l'air d'un fou, à quoi suis-je bon ? Si l'on m'eût raconté cette merveille, j'aurais craint que ce ne fût un conte, mais aujourd'hui je l'ai vue de mes propres yeux ; l'âge qu'elle se donne se rapporte bien à sa personne, et il va sans dire que c'est elle qui a composé les vers tracés sur le mur : il m'est impossible d'en douter. Si P'ing-jou-heng ne meurt pas à cette seule pensée, il en mourra de

honte. J'ignore si cette charmante personne a vu les vers que j'ai composés tout à l'heure sur les mêmes rimes que les siens. Si elle a aperçu mon nom, que j'ai écrit au bas, comme elle s'est trouvée vis-à-vis de moi au moment ou elle sortait du temple, elle aura sûrement compris que j'en étais l'auteur. Bien que mes vers soient loin d'égaler ceux de cette belle personne, si, sensible a l'ardeur de mon zèle et à mes sentiments d'affection, elle daignait m'accorder un regard bienveillant, cette merveilleuse rencontre n'aurait pas été perdue pour moi. Mais si elle a des vues élevées, elle n'aura pas manqué de se moquer de l'audace téméraire d'un obscur étudiant ; p.231 et alors que pourrais-je y faire ? Puis, poursuivant ses réflexions : Elle a écrit, dit-il, le nom de Ling-kiang-sioué ; il est évident que cette jeune fille est de la famille Ling ; mais j'ignore quelle est sa condition. Tout à l'heure, j'ai vu qu'elle était entourée de domestiques et de suivantes ; il faut que ce soit la noble fille d'un magistrat. Tout mon regret est que, dans ma précipitation, je n'aie pu obtenir sur elle des renseignements clairs et précis. » En un instant, son âme fut agitée de mille pensées et de mille inquiétudes, et il forma une multitude de conjectures qui se succédaient tour à tour. Il resta assis jusqu'à l'approche de la nuit, puis il se leva avec effort et regagna son hôtel. Il se tourna cent fois sur son lit [228] et ne put fermer les yeux de toute la nuit. Quand le jour fut venu, il éprouva une fièvre brillante qui l'obligea de rester dans son hôtel. Sa maladie dura quinze jours. Dès qu'il fut rétabli, il voulut aller à la capitale pour s'informer de la jeune fille. Mais c'était comme une algue qui flotte à la surface des mers sans laisser aucune trace. Ajoutez à cela que ses provisions de voyage allaient s'épuiser, de sorte qu'il lui était difficile d'aller et de venir. Pressé par la nécessité, il se roidit contre le sort, et dévorant son chagrin, il se rendit à Song-kiang pour y chercher son oncle.

On peut dire à cette occasion :

Poussée par le vent, la bourre de soie voltige sans s'arrêter.
Il serait difficile de retenir le sable que roulent les flots. p.232

Si vous cherchez les traces inconstantes d'un voyageur,
Elles vous échappent comme le disque brillant de la lune ou les fleurs du roseau.

Laissons maintenant P'ing-jou-heng aller à Song-kiang pour y chercher son oncle, et revenons à Ling-kiang-sioué. A peine fut-elle descendue dans le bateau, que les matelots l'éloignèrent du rivage, mirent à la voile et partirent. Ayant jeté un coup d'œil dans le lointain, par la fenêtre de la cabine, elle ne savait déjà plus où elle était. Elle se livra secrètement à ses réflexions : « Ce jeune homme, dit-elle, a eu le talent de composer des vers, en un clin d'œil, sur les rimes des miens ; de plus, ses expressions gracieuses et ses pensées profondes offrent à la fois la beauté du style et le charme du sentiment. C'est vraiment un homme de mérite. Mon seul regret est de ne l'avoir vu qu'une fois, à la hâte, lorsqu'il était devant le temple, et de n'avoir pu faire arrêter la barque pour l'interroger. Je me rappelle seulement qu'il s'appelle P'ing-jou-heng, et qu'il est de la ville de Lo-yang. Moi, Ling-kiang-sioué, quoique je n'aie que douze ans, j'ai beaucoup étudié l'antiquité et les temps modernes ; mais jusqu'ici nul homme n'avait frappé mes yeux ni arrêté ma pensée. Je ne m'attendais pas à rencontrer, au milieu de ma route, un homme d'un tel mérite. Comment pourrais-je lui disputer la victoire et triompher des obstacles, déployer, pour lui répondre, toutes les ressources de mon esprit, et épancher un peu le talent et l'instruction que je possède au dedans de moi ? Ce serait le plus grand bonheur de ma vie ! Je me souviens encore qu'il annonçait l'intention de se rendre à Yûn-kiên. Or, Yûn-kién p.233 n'est autre chose que Song-kiang-fou [229]. Ainsi, il va au midi et moi au nord, et je ne sais si je trouverai l'occasion de le revoir et sonder les sentiments de son cœur. » Du matin au soir, elle était inquiète et irrésolue, et le plaisir qu'elle éprouvait à voir tout le long de la route les montagnes et les eaux était déjà diminué de moitié. En moins d'un jour, elle arriva à la capitale. Un messager porta d'avance à l'hôtel du ministre Chân l'avis officiel (du préfet) et la lettre de Song-sîn. Chân-hiên-jîn, les ayant reçus, y jeta rapidement les yeux. Il apprit que Téou-koué-i lui envoyait

une servante qu'il avait achetée. A cette époque, il en avait déjà acheté lui-même une dizaine dans les pays voisins, et avait distribué à chacune son rôle particulier ; puis, après leur avoir donné de nouveaux noms, ils les avait mises en fonctions. Voyant que celle-ci avait été achetée à Yang-tchéou, et remarquant en outre, dans la lettre, qu'on vantait son talent en poésie et en prose élégante, il fut au comble de la joie, et alla de suite en instruire Chân-taï, sa fille. Il envoya au-devant d'elle une chaise à porteurs pour aller la recevoir, et elle arriva en peu d'instants. Il ordonna alors à plusieurs servantes de l'amener dans le salon de derrière, afin qu'elle se présentât devant lui. Chân-hiên-jîn et madame Lo, sa noble femme, étaient assis ensemble au haut bout de la pièce. Ils virent alors Ling-kiang-sioué qui s'avançait vers eux sans se troubler ni se presser. Chân-hiên-jîn l'ayant regardée avec attention, voici ce qu'il remarqua en elle : p.234

La grâce de son esprit et les affections de son cœur éclataient sur son visage.
Comme c'était un don de la nature, nul pinceau n'aurait pu les produire.
Son corps semblait formé par un nuage du mont Ou-chân [230].
Ses sourcils étaient divisés comme la rivière d'argent [231], et s'arrondissaient comme le croissant de la lune.
Lorsqu'elle arrivait, on croyait voir marcher une fleur.
S'éloignait-elle, on lui trouvait un visage beau comme le jade.
Ne vous étonnez plus si, à l'âge fleuri de douze ans,
Elle regarde comme une bagatelle cinq charretées (de livres) et des vers faits au septième pas [232].

Chân-hiên-jîn, voyant que sa démarche et sa tenue étaient pleines de dignité, comme si c'eut été une autre Chân-taï, il en fut secrètement ému et émerveillé. Quand p.235 elle fut arrivée devant lui, il fut frappé de la gravité de son maintien et de la grâce de ses traits. Il en éprouva une nouvelle joie. Les servantes qui l'avaient amenée remarquèrent qu'elle se tenait debout en face de lui sans le saluer.

— Son Excellence et sa noble épouse, lui dirent-elles, sont là devant vous ; hâtez-vous de vous prosterner jusqu'à terre.

Ling-kiang-sioué les entendit bien, mais elle fit semblant de ne pas comprendre, et resta immobile.

Chân-hiên-jîn, voyant ses façons extraordinaires, ne put s'empêcher de l'interroger.

— Dès le moment que vous arrivez dans mon hôtel, lui dit-il, vous faites partie des gens de l'hôtel ; pourquoi ne me saluez-vous pas ?

— J'ai appris, lui dit Ling-kiang-sioué, que les nobles et les roturiers, les pauvres et les riches, s'abordent suivant les rites. En paraissant devant Votre Excellence et votre noble épouse, comment oserais-je ne point vous saluer ? Seulement, comme c'est aujourd'hui que je commence ma carrière, j'ignorais suivant quels rites je dois me présenter à vous ; voilà pourquoi je suis restée debout en attendant vos ordres.

Chân-hiên-jîn, voyant qu'elle s'exprimait d'un ton ferme et décidé, l'interrogea avec un sourire :

— Eh bien ! lui dit-il, expliquez-moi les cérémonies [233] des visites mutuelles. Combien y en a-t-il de sortes ?

— Pour une femme qui entre dans une maison, répondit p.236 Ling-kiang-sioué, il y a les cérémonies d'une femme mariée, les cérémonies d'une gouvernante, les cérémonies d'une institutrice, les cérémonies d'une personne reçue à titre d'hôte ou de secrétaire, les cérémonies d'une femme de second rang et les cérémonies d'une servante. Toutes ces cérémonies sont fort différentes : comment oserais-je m'en acquitter indistinctement ?

— Jugez vous-même, lui dit Chân-hiên-jîn, suivant quelles cérémonies vous devez vous présenter devant moi.

— D'après l'ode Kouân-tsiu [234], qui est le principe des réformes morales, comme on n'est pas venu au-devant de moi avec cent

chars, ni avec la musique des clochettes et des tambours, il est clair que je ne suis pas obligée aux cérémonies d'une femme mariée. Dans une gouvernante ou une institutrice, on estime l'âge et l'expérience. Or comme je n'ai que douze ans, les salutations qui leur sont prescrites ne me siéraient pas. L'âge de Votre Excellence égale celui de la montagne du Midi [235], mais les dents et les cheveux de Ling-kiang-sioué n'ont pas encore fait tous leurs progrès ; il va sans dire qu'elle ne peut observer les cérémonies d'une femme de second rang. Si Votre Excellence peut oublier un peu sa fortune p.237 et sa noblesse et tenir compte du mérite littéraire, les cérémonies d'un hôte me paraîtront convenables. Mais dans le siècle où nous sommes, combien y a-t-il d'hommes qui puissent se dégager de leur fortune et de leur noblesse ? Si pourtant, sans oublier entièrement votre fortune et votre noblesse, vous savez encore montrer de l'intérêt pour les lettres et que vous me donniez l'emploi de secrétaire, alors les cérémonies d'un secrétaire seront aussi de mon devoir. Mais si par hasard vous estimez les riches et les nobles et dépréciez le talent ; si vous honorez les magistrats et méprisez les lettrés ; si vous pensez qu'une femme qui vous est offerte doit être humiliée, et qu'une personne faible et délicate doit être opprimée, si vous vouliez me plonger dans la fange et me ravaler jusqu'à la cuisine, j'obéirais à vos ordres, et alors je devrais observer les cérémonies d'une servante. Cependant je me figure que Votre Excellence, qui a fait chercher, dans tout l'empire, des personnes de talent, ne saurait avoir de telles idées. Voilà mon humble manière de voir. Je m'estimerai heureuse si Votre Excellence daigne me donner ses instructions lumineuses.

Chân-hiên-jîn, l'ayant entendu raisonner de la sorte, en éprouva une joie secrète. « Cette jeune fille, dit-il, s'exprime avec facilité [236], et son langage est ferme et énergique. Elle possède non seulement un talent supérieur, mais encore une âme noble et magnanime. C'est vraiment

une charmante personne. » Alors, d'un air souriant, il l'interrogea en ces termes :

— Vous avez dit que les p.238 cérémonies prescrites à un hôte dans une visite pourraient vous convenir. Je vous demanderai de quelle manière s'exécutent les cérémonies d'un hôte.

— S'il s'agissait, dit Ling-kiang-sioué, d'exécuter les cérémonies d'un hôte, Votre Excellence se lèverait et se tiendrait debout du côté du couchant, votre noble épouse se lèverait et se tiendrait debout du côté du levant, et Ling-kiang-sioué, se tournant vers le nord, ferait deux révérences. A chaque révérence, Votre Excellence lui répondrait par un demi-salut, et votre noble épouse, par une légère inclination de tête [237]. Après les quatre salutations, Votre Excellence et votre noble épouse ordonneraient à des servantes de la prendre sous les bras et de la faire lever. Votre Excellence et votre noble épouse s'assiéraient du côté du nord, et Ling-kiang-sioué irait s'asseoir à côté de vous. Vous lui offririez le thé et vous l'interrogeriez sur la littérature. Voilà les cérémonies d'un hôte.

— Comment s'exécutent, demanda encore Chân-hiên-jîn, les cérémonies d'un secrétaire ?

— S'il faut parler des cérémonies d'un secrétaire, après que j'aurais reçu mon emploi et ma commission, Votre Excellence et votre noble épouse s'assiéraient au haut de la salle, et Ling-kiang-sioué vous saluerait dans le bas. Ces révérences étant finies, vous lui offririez un siège à côté de vous. Si vous l'interrogiez, elle se lèverait pour vous répondre. Voilà les cérémonies prescrites à un secrétaire de mon sexe.

— p.239 Quelles sont les cérémonies d'une servante ? lui demanda Chân-hiên-jîn.

— Une servante, dit Ling-kiang-sioué, n'a qu'à se prosterner et à frapper la terre de son front. Quelles cérémonies aurait-elle à observer ?

— Il n'est pas difficile, dit Chân-hiên-jîn en souriant, d'observer les cérémonies d'un hôte, seulement un hôte est l'ami du maître de la maison ; il faut qu'il possède des connaissances vastes et profondes, et que ses raisonnements et ses discours soient d'accord avec la morale. C'est alors qu'il est capable de tenir tête au maître, et de le provoquer à son tour [238]. Vous qui êtes une petite fille, en seriez-vous capable aussi ?

— Si je ne pouvais, dit Ling-kiang-sioué, tenir tête au maître et le provoquer à mon tour, comment oserais-je me vanter d'être une *fille de talent*, et venir me présenter, après avoir bravé un voyage de plusieurs milliers de li, dans l'hôtel d'un ministre d'État ?

— Eh bien ! dit Chân-hiên-jîn, puisque vous vous vantez d'être une *fille de talent*, je vous demanderai ce que vous entendez par le *talent* [239] ?

— La voie du talent est très large, dit Ling-kiang-sioué, et il faudrait de longs discours pour le bien p.240 définir. Si je vous répondais à la légère, je serais incapable de satisfaire à vos questions lumineuses ; mais si je voulais traiter ce sujet en grand détail, je craindrais de ne pouvoir l'épuiser tout d'une haleine [240].

Chân-hiên-jîn s'adressa alors à madame Lo :

— Cette fille, dit-il en riant, toute jeune qu'elle soit, vient de proférer de grands mots. Lorsqu'elle s'est présentée devant moi, elle ne m'a pas fait une seule révérence ; elle a même eu l'idée de vouloir parler assise : ne trouvez-vous pas que c'est fort ridicule ?

— A voir l'air de sa figure et ses manières, dit madame Lo, elle ne ressemble point à une personne du commun. Il n'y a pas d'inconvénient à lui donner un siège ; nous allons voir ce qu'elle va dire.

— Puisque tel est l'avis de madame, dit Chân-hiên-jîn, j'y consens.

A ces mots, il ordonna aux servantes d'apporter un fauteuil à côté de lui.

— Allons, dit-il à la jeune fille, asseyez-vous un instant, et expliquez-moi, de point en point, la valeur du mot *talent*. Je suis prêt à vous écouter.

A peine Ling-kiang-sioué eut-elle entendu ces mots, que sans demander la permission de s'asseoir, elle se jeta avec bruit sur son fauteuil et prit la parole en ces termes :

— Suivant ce que j'ai appris, le ciel, la terre et l'homme s'appellent les *trois puissances* (Sân-thsaï) ; c'est pourquoi, dès qu'on a prononcé le mot *thsaï* (puissance), le ciel, la terre et l'homme s'y trouvent compris. Si nous parlons p.241 du *ciel*, le vent, les nuages, la neige et la lune y répandent depuis la plus haute antiquité leur éclatante beauté. Si nous parlons de la *terre*, les plantes, les arbres, les montagnes et les fleuves l'ornent et l'enrichissent depuis des milliers d'automnes. On reconnaît la puissance bienfaisante des *deux principes* In et Yang [241], qui font éclater leur vertu dans le ciel et sur la terre. Quant on passerait tous ses jours et toutes ses nuits à traiter ce sujet, on ne pourrait jamais l'épuiser. C'est pourquoi je n'y insisterai pas davantage, et je parlerai maintenant du *talent* de l'homme. Un saint a le *talent* (c'est-à-dire la vertu) d'un saint ; un empereur, le *talent* d'un empereur ; un sage, le *talent* d'un sage ; un ministre, le *talent* d'un ministre ; un héros, un grand homme, le *talent* d'un héros et d'un grand homme ; un lettré, un magistrat, le *talent* d'un lettré et d'un magistrat. Par son *talent* (sa vertu), un saint homme aide à la transformation et au développement des êtres ; par son *talent*, le sage établit et affermit les lois ; par son *talent*, le fils du ciel gouverne et pacifie l'empire ; par son *talent*, le ministre seconde les grandes vues du souverain ; par leur *talent*, un héros et un grand homme accomplissent de

glorieux exploits ; par leur *talent*, le lettré et le magistrat acquièrent, après de nobles efforts, du mérite et de la réputation. Si nous examinons tour à tour les diverses classes de la société, quoiqu'il n'y en ait pas de semblables dans dix mille, il n'en est pas une seule qui ne possède une part d'inépuisable *talent* pour briller et s'illustrer dans le monde. p.242 Mais passons : ce n'est pas là l'objet de la question lumineuse que vous m'avez proposée aujourd'hui. Cette question lumineuse se rapportait au *talent* qui produit la *prose élégante* et la poésie. Ce genre de *talent* vient, dit-on, de la nature. La nature le donne, il est vrai, mais la nature seule ne peut le porter à sa perfection. On dit aussi que c'est le fruit de l'étude. L'étude y contribue sans doute, mais avec l'étude seule on ne peut avoir la certitude d'y arriver. Or, l'étude sert à le faire éclore, mais c'est la nature qui perfectionne sa merveilleuse puissance. Quand le *talent* a été formé par la nature et nourri par l'étude, il se développe peu à peu et grandit par degrés ; plus il se répand, et plus il paraît admirable ; il est aussi impossible d'arrêter son essor qu'une montagne qui s'écroule ou un fleuve qui déborde. Tantôt l'homme de *talent* se rend illustre au bout de sept pas [242] ; tantôt, à cheval, il improvise dix mille mots [243] ; tantôt, lorsqu'il est échauffé par le vin [244], il imite l'écriture d'une peuplade barbare ; tantôt ses caractères élégants forment une riche broderie [245] ; tantôt il compose une préface p.243 sublime dans le pavillon du roi de Teng [246] ; tantôt, dans une douce quiétude, il célèbre les plantes qui ornent les bords d'un bassin ou d'un vivier [247]. Si je passe à Pan-ki [248], dont le pinceau propagera la renommée jusqu'à dix mille générations, et à Sié-niu, qui par ses vers charmants a effacé tous les poètes de son siècle, c'étaient de nobles femmes dont le mérite émanait du ciel et dont une riche parure rehaussait encore la beauté. Elles étaient uniquement formées des vapeurs les plus pures des montagnes et des rivières, et de l'essence divine des astres qui avait découlé dans leur sein. C'est pourquoi elles eurent une riche imagination et un style fleuri. On

eût dit qu'un Dieu inspirait leurs pensées et qu'un démon faisait mouvoir leur main. Elles maniaient le pinceau avec la rapidité de la pluie et répandaient l'encre comme un nuage. Parlaient-elles, on entendait les leçons de la morale ; ouvraient-elles la bouche, on en voyait tomber des perles. Dès qu'elles eurent obtenu l'objet de leurs vœux [249], elles déployèrent leur caractère magnanime et p.243 indomptable devant les rois, les nobles et les grands personnages, sans fléchir le moins du monde. Auprès d'elle, les ministres perdaient leur dignité [250], les rois et les comtes perdaient leurs richesses, les plus vénérables docteurs, les lettrés les plus consommés gémissaient d'avoir blanchi dans l'étude des livres sacrés sans avoir réussi à rien. Si elles n'avaient pas eu un véritable talent, auraient-elles pu éclipser tous les hommes de leur siècle ? Quoi qu'il en soit, Confucius s'affligeait de la difficulté d'acquérir du *talent*, et l'impératrice Thaï-heou [251] se désolait d'avoir perdu une personne de *talent*. Si je remonte jusqu'à mille automnes, je vois que, de tout temps, les hommes d'un merveilleux talent ont été extrêmement rares. Si de bas en haut j'examine tout notre siècle, je ne découvre nul homme de mérite. C'est pour cela que moi, Ling-kiang-sioué, sans rougir de mon humble condition [252], et oubliant mon extrême jeunesse, j'ai osé prendre le titre de *fille de talent* pour pénétrer dans l'hôtel d'un ministre d'État et m'attacher à une personne illustre dans les lettres [253]. J'ignore si Son Excellence le p.245 Thaï-chi (premier ministre) pourra m'accueillir avec bienveillance, et me fournir l'occasion de déployer librement les pensées qui m'animent. »

Après avoir entendu ce discours, Chân-hiên-jîn ne put contenir son admiration [254] et se sentit transporté de joie. Ensuite, s'adressant à sa noble femme :

— Quel merveilleux langage ! quel merveilleux langage ! s'écria-t-il. Je me disais que la gloire de composer du wén-tchang (du style élégant) dans l'appartement intérieur, n'appartenait qu'à

ma fille Chân-taï. Je n'imaginais pas qu'il pût avoir encore cette jeune fille ; c'est vraiment admirable ! Lorsque dernièrement le président du bureau de l'astronomie a annoncé à l'empereur que l'*astre* du *talent littéraire* était descendu sur la terre, et qu'il devait naître des hommes extraordinaires, il faut avouer qu'il ne s'est point trompé. Comment devons-nous traiter cette jeune fille ?

— Attendons, dit madame Lo, qu'elle ait rendu visite à notre fille ; quand nous aurons vu de quelle manière l'aura traitée Chân-taï, nous prendrons un parti.

— Votre avis est parfaitement juste, repartit Chân-hiên-jîn.

Il ordonna alors de lui offrir le thé. Après quoi, il chargea plusieurs servantes d'un âge respectable de la conduire dans l'intérieur pour qu'elle allât se présenter à sa noble fille. Quand Ling-kiang-sioué fut sur le point de partir, Chân-hiên-jîn lui donna ses instructions.

— Ma noble fille, dit-il, a reçu de notre auguste souverain p.246 une tablette portant les mots *thsaï-niu* (fille de talent), qu'il a écrits lui-même avec son pinceau impérial ; de plus, par une faveur spéciale, l'empereur lui a donné un *pied de jade* pour mesurer les talents de l'empire, et, en outre, un *Jou-i* d'or (sorte de sceptre) pour se choisir un époux. Sa Majesté l'honore au plus haut point de sa faveur et de son affection. Ces jours derniers, plusieurs académiciens illustres ont été vaincus par elle dans un concours. Son esprit en est devenu fier et hautain. Quand vous serez en sa présence, observez-vous avec soin. Elle ne ressemble pas à son père et à sa mère qui, touchés de votre extrême jeunesse, vous ont montré une indulgence extrême.

— Tout ce que je crains, repartit Ling-kiang-sioué, c'est que le talent de votre noble fille n'ait rien de bien vrai. Si elle a en effet un vrai talent, serait-il possible que le talent ne prit pas le talent en affection ? Je prie Votre Excellence et sa noble épouse de se tranquilliser.

A ces mots, elle suivit les servantes et entra dans l'intérieur. Arrivées au bas du pavillon où était la chambre à coucher, les servantes prièrent Ling-kiang-sioué de rester debout ; puis elles y montèrent d'avance pour aller avertir Mademoiselle.

Dans ce moment, Chân-taï venait d'achever sa toilette du matin ; elle avait relevé sa jalousie, ornée de perles, et après avoir brûlé dans une cassolette, des parfums délicieux, elle se tenait là en lisant l'*Histoire des femmes extraordinaires*. Soudain, les servantes vinrent lui annoncer qu'une jeune fille, offerte par Téou-koué-i, préfet p.247 de Yang-tchéou, était arrivée au bas du pavillon et désirait lui présenter ses devoirs.

— A-t-elle déjà rendu visite à Son Excellence et à sa noble épouse ? demanda Chân-taï.

— Oui, sans doute, répondirent-elles, et c'est pour cela qu'ils nous ont chargées de la conduire et de la présenter à Mademoiselle.

— Si Son Excellence l'a déjà vue, repartit Chân-taï, lui a-t-il donné un autre nom et assigné un emploi ?

— Cette jeune fille, dirent-elles, ne ressemble pas aux autres. Lorsqu'elle a paru devant Son Excellence, elle ne l'a point salué ; puis elle a bataillé sur les cérémonies et a raisonné sur le talent, en traitant chaque question dans les moindres détails et tout d'une haleine. Lui demandait-on une chose, elle en répondait dix ; de sorte que Son Excellence lui-même, ne sachant plus que faire, nous a chargées de la conduire ici pour qu'elle présentât ses devoirs à Mademoiselle.

A ces mots, Chân-taï fut remplie à la fois d'admiration et de joie.

— Est-ce possible ? dit-elle. Hâtez-vous de la faire monter au haut du pavillon ; je suis impatiente de voir comment elle est de sa personne.

Les servantes obéirent, et au bout de quelques instants, Ling-kiang-sioué monta les degrés et entra dans le pavillon. Les deux jeunes filles s'étaient regardées face a face : celle-ci croyait voir une déesse belle comme les perles ; celle-là, la charmante Tchang-'o, descendue du palais de la lune. Elles furent saisies toutes deux d'une admiration secrète, et s'approchèrent ensuite l'une de l'autre. Chân-taï, qui était douée d'une vive intelligence, prit d'abord $_{p.248}$ la parole :

— Vous êtes venue ici, lui dit-elle, pour être servante ; c'est la condition la plus abjecte. Mais j'ai appris que vous vous flattez d'exceller en prose élégante et en poésie ; c'est une qualité extrêmement honorable. Si, pour un instant, je m'abaissais en vous honorant, je craindrais de perdre ma dignité ; et si, pour un instant, je vous traitais avec hauteur, je craindrais de perdre une personne de talent. Eh bien, asseyez-vous un moment, et faites-moi voir tous vos avantages. Si vous avez quelque peu de mérite, je me ferai un devoir de vous montrer de la bienveillance. Qu'en pensez-vous ?

— Mademoiselle, répondit Ling-kiang-sioué, les idées que j'avais dans l'esprit, vous venez de les exprimer à ma place en quelques mots ; que pourrais-je ajouter de plus ? Tout ce que j'ai à faire est de m'asseoir pour obéir à vos ordres.

Aussitôt elle ramassa sa robe et s'assit en face d'elle.

— Je vois, lui dit Chân-taï, que vos manières n'ont rien de commun, et que vos sourcils et vos yeux sont pleins de grâce et d'esprit. Il me semble que ce n'est pas sans raison que vous vous vantez devant le monde. Si aujourd'hui je vous soumettais toute seule à un examen, vous diriez sans doute que je me sers de la puissance d'un maître pour écraser un hôte. Si je voulais composer avec vous, il ne me serait pas facile de proposer un sujet. Il vaut mieux trouver un sujet en conférant ensemble, puis tirer au sort l'une après l'autre pour savoir qui le traitera en vers. Qu'en pensez-vous ?

— Pour moi, dit Ling-kiang-sioué, comme j'ai été envoyée d'un pays lointain pour vous être offerte, j'ignore p.249 le fond des choses. C'est pourquoi il est juste que vous examiniez vous-même ce dont je suis capable. Mais vous, mademoiselle, vous êtes l'amie de l'empereur ; les plus illustres membres de l'Académie vous ont cédé le pas, et la renommée de votre talent remplit la ville de Tchang-'ân ! Qu'avez-vous besoin de mesurer vos forces avec votre humble servante ? Si vous remportiez la victoire, elle n'ajouterait rien à votre considération, et si vous éprouviez une défaite, elle diminuerait votre renommée. Si j'étais à la place de mademoiselle, cela ne serait pas de mon goût.

— D'après ce que vous dites, reprit Chân-taï en souriant, vous pensez que je n'ai qu'une vaine réputation, et vous craignez de me voir faire une mauvaise composition et montrer mon ignorance. Je vous remercie vraiment de vos excellentes intentions ! J'aurais mauvaise grâce, sans doute, à vouloir mesurer mes forces avec les vôtres. Cependant, je désire vous essayer sur une pièce de style. Si vous vous en acquittez réellement avec un talent remarquable, vous aurez toujours le temps de me mettre moi-même à l'épreuve.

En disant ces mots, elle leva son pinceau et elle réfléchissait pour écrire un sujet, lorsque, soudain, des servantes vinrent annoncer qu'en vertu d'un décret de Sa Majesté, elle devait aller promptement dans le pavillon du pied de jade et y attendre ses ordres.

A cette nouvelle, Chân-taï déposa aussitôt son pinceau, et se levant en toute hâte, elle mit une robe de cérémonie et se disposa à sortir.

— Venez voir un peu avec moi, dit-elle à Ling-kiang-sioué ; si l'empereur m'ordonne p.250 de faire une composition littéraire, j'obéirai a son décret, et après l'avoir écrite, je vous la montrerai ; ce sera comme si vous aviez commencé par me mettre à l'épreuve. Qu'en pensez-vous ?

Ling-kiang-sioué fit un léger signe de tête et sortit aussitôt avec elle. Étant arrivées ensemble au bas du pavillon du pied de jade, elles virent qu'on avait déjà préparé, avec tout le soin convenable, une table pour brûler des parfums, et qu'on y avait déposé le décret impérial. Après avoir fini ses salutations, Chân-taï déploya le décret et y jeta les yeux. Elle vit qu'il s'agissait d'écrire quatre pièces de vers sur quatre feuilles de papier ornées de dragons, et de les coller sur quatre merveilleuses peintures relatives aux saints empereurs de l'antiquité. En voici les sujets :

Première feuille. — Le phénix est venu en voltigeant avec grâce.
Deuxième feuille. — Le fleuve jaune est devenu limpide.
Troisième feuille. — Il est tombé une douce rosée.
Quatrième feuille. — Le Khi-lîn est apparu.

Chân-taï prit aussitôt quatre feuilles de papier ornées de dragons et chargea ses servantes de les porter au haut du pavillon. D'un côté, elle ordonna aux eunuques du palais d'attendre dans le vestibule ; de l'autre côté, elle monta dans le pavillon et ordonna aux servantes de broyer de l'encre afin de pouvoir écrire.

— Mademoiselle, lui dit Ling-kiang-sioué qui se tenait près d'elle, tout à l'heure vous cherchiez un sujet pour me mettre à l'épreuve sous vos yeux. Que ne me donnez-vous ces p.251 quatre sujets ? Votre humble servante vous soumettra son brouillon et vous priera de le corriger.

— Cela se peut, cela se peut, lui dit Chân-taï ; seulement les eunuques du palais sont restés en bas, et attendent pour aller rendre compte de leur commission. Je craindrais que vous n'y missiez du retard.

— Quand on obéit à un décret, dit Ling-kiang-sioué, comment oserait-on y mettre du retard et de la négligence ?

Dans ce moment, les tables du pavillon étaient couvertes de pinceaux et de papier. Ling-kiang-sioué saisit aussitôt un pinceau, déploya une feuille de papier, et sans prendre la peine de réfléchir, elle

écrivit en laissant courir son pinceau. On voyait son poignet se mouvoir comme le vent et l'encre se répandre comme la pluie. Pendant que sa main s'élevait et descendait en écrivant de droite à gauche, on entendait crier le papier.

Quand Chân-taï l'eût vue manier ainsi le pinceau, elle en fut charmée d'avance et prit un visage épanoui. Dès que sa composition fut achevée, elle la prit et lut ce qui suit :

PREMIÈRE FEUILLE.

Sujet. — Le phénix est venu en voltigeant avec grâce.

Depuis qu'il a chanté sur le mont Ki-chân, on n'a plus entendu sa voix.
Aujourd'hui, il est venu en voltigeant avec grâce, et nous présage une paix profonde.
Ne croyez pas que ce divin oiseau puisse produire lui-même ses cinq couleurs.
Il les doit au fils du ciel, et étale ainsi sa grâce et son éclat. p.252

DEUXIÈME FEUILLE.

Sujet. — Le fleuve jaune est devenu limpide.

Lorsque la droite voie règne dans tout I'empire, on voit naître un saint homme.
Le ciel, la terre, les montagnes et les rivières font éclater des merveilles.
Débarrassé, aussi vite que la pensée, de la poussière et du limon qui troublaient les eaux,
Le fleuve jaune, sur une étendue de dix mille li, est devenu limpide en un clin d'œil.

TROISIÈME FEUILLE.

Sujet. — Il est tombé une douce rosée.

Quand les vapeurs d'en haut se sont unies à celles d'en bas,
Elles ont produit les flots bienfaisants que versent le ciel et la terre.

On n'a plus besoin de colonnes de cuivre pour puiser la rosée au milieu des nuages [255].

En une seule nuit, les branches supérieures des pins se couvrent de dix mille perles.

QUATRIÈME FEUILLE.

Sujet. — Le Khi-lîn [256] est apparu.

Depuis que les saints hommes occupaient le trône, on a vu passer des milliers d'automnes. p.253

La vertu de notre saint empereur égale celle du ciel, elle n'a pas besoin de culture.

Jadis, Ni-chân [257] demanda (le Khi-lîn) sans jamais le voir paraître.

Mais aujourd'hui il se promène avec les cerfs et les sangliers [258] au milieu du parc de Châng-lîn [259].

Après avoir fini de lire, Chân-taï fut transportée de joie et d'admiration.

— Mademoiselle, s'écria-t-elle en frappant sur la table, vous avez un talent divin, un pinceau divin ! Moi, Chân-taï, j'avais des yeux et je n'ai pas su vous connaître. Je suis bien coupable !

A ces mots, elle descendit de son siège et voulut saluer Ling-kiang-sioué en se prosternant jusqu'à terre, mais celle-ci, l'arrêtant :

— Mademoiselle, lui dit-elle, je vous prie d'achever (l'exécution du) décret impérial ; vous aurez tout le temps ensuite de m'offrir vos civilités.

— Vous avez raison, lui dit Chân-taï en faisant un signe de tête ; et aussitôt elle resta droite, sans bouger ; puis elle prit des feuilles de papier ornées de dragons et se disposa à écrire.

— Je crains, dit Ling-kiang-sioué, que mes expressions vulgaires ne méritent point d'être mises sous les yeux de p.254 l'empereur. Maintenant, mademoiselle, il faut encore que vous composiez

aussi à votre tour ; si par hasard mademoiselle fait usage de mes vers, il sera nécessaire qu'elle les corrige et les polisse.

— Mademoiselle, repartit Chân-taï, en célébrant l'empereur suivant les sujets prescrits, vous avez porté jusqu'à la perfection la grâce et la beauté du style. Quand on suspendrait vos vers aux portes du royaume, en promettant mille onces d'argent, personne n'y pourrait changer un seul mot [260]. Comment votre petite sœur [261] oserait-elle *mettre du fumier sur la tête divine du Bouddha* [262] ?

Soudain, elle déploya quatre feuilles de papier ornées de dragons, et écrivit sur chaque d'une manière différente, savoir : en caractères réguliers, cursifs, en écriture *Li* [263] et antique. Après avoir fini, elle écrivit rapidement un court rapport pour rendre compte à l'empereur de l'exécution de son décret.

p.255 Ling-kiang-sioué, qui se trouvait près d'elle, l'ayant vue manier le pinceau en se jouant, se regarda secrètement comme vaincue. Mais à peine la réponse du décret était-elle expédiée, qu'on vint annoncer tout à coup l'arrivée d'un nouveau décret. Chân-taï descendit une seconde fois de son pavillon pour aller le recevoir. Dès qu'elle y eut jeté les yeux, elle vit que l'empereur lui ordonnait de célébrer, en une seule pièce de vers, les charmes du printemps qui règne dans les trente-six palais. Chân-taï prit le décret, et, étant montée dans le pavillon, elle le fit voir à Ling-kiang-sioué, qui lui dit :

— Si votre servante tenait encore le pinceau, qu'en pensez-vous ?

— Tout à l'heure, reprit Chân-taï, je désirais recevoir vos excellentes leçons ; voilà pourquoi j'ai osé vous donner cette peine. Mais maintenant que je reconnais de tout mon cœur votre supériorité, comment oserais-je vous fatiguer une seconde fois ? Permettez à votre petite sœur [264] de montrer son ignorance et de vous demander des leçons.

A ces mots, elle déploya une feuille de papier ornée de dragons, et y écrivit directement sans faire de brouillon. En peu d'instants, elle acheva la pièce suivante :

VERS SUR LE PRINTEMPS QUI RÈGNE
DANS LES TRENTE-SIX PALAIS.

Grâce aux bienfaits de l'empereur, il n'est nul endroit où le printemps ne répande ses charmes.
Qu'est il besoin de parler de l'éclat du soleil et de la une qui brillent dans les mystérieux palais ? p.256
Un souffle heureux circule partout, et la droite voie règne dans le monde.
Rien n'arrête les douces haleines du printemps ; pour lui, la terre n'a point de bornes.
Les saules qui bordent les chemins offrent tous la même couleur verdoyante.
Dans toutes les cours, les poiriers répandent à la fois leurs fleurs et leurs parfums,
Dans chaque palais, on a offert dix fois le vin de la longévité.
Dans un même moment, on a versé trois cent soixante [265] tasses de printemps.

Chân-taï ayant fini d'écrire, présenta sa composition à Ling-kiang-sioué et la mit sous ses yeux.

— Mademoiselle, lui dit-elle, j'ai répondu dans un style négligé à l'ordre de l'empereur. Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi.

— Me trouvant à vos côtés, dit Ling-kiang-sioué, j'ai parfaitement vu votre pièce de vers ; votre servante n'a pas besoin de la lire. Vous maniez le pinceau avec tant d'habileté, vous combinez vos pensées avec tant de finesse, que toutes vos expressions ont une grâce céleste et que tous vos caractères excitent l'admiration. En vérité, vous avez un talent divin [266] ! Notre saint empereur avait

bien raison de vous honorer de sa faveur. Votre servante a eu tout à l'heure la témérité de composer à votre place ; elle s'en repent trop tard, et elle craint que Sa Majesté ne lui p.257 inflige un châtiment sévère : comment pourrait-elle y échapper ?

— Mademoiselle, reprit Chân-taï en riant, vous n'avez pas besoin de vous rabaisser ainsi.

Tout en parlant, elle prit ses vers, et après les avoir placés sous une enveloppe soigneusement cachetée, elle les fit remettre aux eunuques du palais pour qu'ils les présentassent à l'empereur. Ensuite elle vint saluer Ling-kiang-sioué

— Votre petite sœur [267], dit-elle, ayant obtenu, par suite d'une erreur, l'amitié de Sa Majesté, a acquis le faible éclat d'une vaine réputation ; aussitôt, sans calculer ses forces, elle s'est follement glorifiée et agrandie à ses propre yeux, et s'est imaginée qu'elle n'avait point d'égale dans tout l'empire. Elle ignorait, mademoiselle, que vous fussiez une immortelle descendue sur la terre, et c'est pour cela qu'elle vous a traitée comme une personne ordinaire. Mais lorsque, tout à l'heure, elle vous a vue manier le pinceau, elle a reconnu soudain que parmi les femmes vous êtes un vrai Li-thaï-pé [268] ; de sorte que votre petite sœur a été remplie à la fois de confusion et de repentir, et que tout son corps en a été inondé de sueur. Permettez à votre petite sœur d'apporter des verges [269] et de p.258 demander son châtiment ; cependant elle espère que mademoiselle daignera lui faire grâce.

— Votre servante, reprit Ling-kiang-sioué, n'est qu'une villageoise de la condition la plus infime. Ayant été achetée et offerte, elle s'estime heureuse de l'accueil honorable qu'elle a reçu [270]. Si après avoir traversé le vaste océan, elle vantait encore les rivières ; si après avoir contemplé le mont Ou-chân [271], elle louait encore les nuages, ne deviendrait-elle pas dans l'avenir la risée de tous les grands esprits ? Si mademoiselle ne me repousse point, quand même elle me reléguerait au nombre

des robes bleues [272], ce serait encore trop d'honneur pour moi. Comment oserais-je souffrir qu'on m'honore comme un hôte ?

— Il est bien difficile, repartit Chân-taï, de former des liaisons littéraires. Maintenant, j'ai eu le bonheur d'entrer en rapports avec vous ; cela peut s'appeler une merveilleuse rencontre. Qu'est-il besoin de tenir un si humble langage ?

Ling-kiang-sioué, ne pouvant refuser plus longtemps, se vit obligée de lui offrir les salutations usitées entre p.259 l'hôte et le maître. Cette cérémonie achevée, elles s'assirent chacune à part, et les servantes leur apportèrent le thé. Chân-taï prit alors la parole :

— Mademoiselle, lui demanda-t-elle, avec un talent aussi éminent que le vôtre, comment n'êtes-vous pas déjà fiancée à un docteur ? comment se fait-il que vous soyez restée dans une condition aussi abjecte ?

— Votre humble servante, lui répandit Ling-kiang-sioué, ayant eu le malheur de perdre sa mère dans son enfance, elle n'a eu personne pour l'instruire. D'un autre côté, mon père, qui avait pour moi une affection aveugle, me laissait faire toutes mes volontés. Ajoutez à cela que, fière d'un faible talent littéraire, je ne promettais pas ma main à la légère. Je disais habituellement à mon père que je ne ferais attention ni à la noblesse, ni à l'obscurité du rang, ni à la beauté, ni à la laideur, et que j'étais absolument décidée à n'épouser [273] qu'un homme dont le talent pût aller de pair avec le mien. Avant-hier, mon père, ayant découvert un certain Song, dont les compositions poétiques faisaient grand bruit dans le monde, il s'imagina que c'était un homme de talent, et l'invita à venir composer avec moi. Mais, à notre grande surprise, il n'avait qu'une fausse réputation et ne possédait pas un atome de vrai savoir. Votre servante l'ayant accablé de sarcasmes et de railleries, il s'est trouvé couvert de honte. Voilà pourquoi il s'est servi exprès de l'autorité du préfet Téou pour me ravaler jusqu'à la condition de p.260 servante. Je

me comparais au précieux bois de thong [274] qu'on brûla jadis au foyer de la cuisine. Aurais-je pu prévoir que mademoiselle, par amour du talent, me témoignerait une bienveillance excessive ? En vérité, mon malheur même a été la source de mon bonheur.

— Le nommé Song, reprit Chân-taï, ne serait-il pas Song-sîn ?

— C'est justement lui, répondit Ling-kiang-sioué.

— Lorsqu'il était à la capitale, reprit Chân-taï, il avait débité une foule de méchancetés contre votre petite sœur [275]. Heureusement qu'elle avait de l'esprit dans le poignet et au bout des doigts [276], et ne se laissa pas vaincre.

« Quelque temps après, l'empereur ayant appris tous les détails des hostilités qu'il m'avait suscitées, le condamna à recevoir quarante coups de bâton, et le fit reconduire dans son village par la gendarmerie. Après avoir échappé à une mort certaine, comment n'a-t-il pas su se repentir et changer de conduite ? Comment a-t-il pu agir envers p.261 vous d'une manière aussi odieuse ? Vraiment c'est un misérable ! Demain, j'en instruirai mon père ; je ne serai contente que lorsqu'il l'aura fait saisir et châtier rudement.

— La conduite de Song-sîn est sans doute odieuse, reprit Ling-kiang-sioué, mais comme j'étais dans une condition pauvre et obscure [277], sans sa méchanceté, comment aurais-je pu entrer en relations avec mademoiselle, qui semble une divinité descendue du ciel ? D'après ces considérations, quoique Song-sîn soit le principal coupable, il est en même temps la première cause de mon bonheur.

— Vous oubliez sa méchanceté, reprit Chân-taï en riant, pour parler au contraire du service qu'il vous a rendu. On voit par là que votre cœur est rempli d'humanité et d'indulgence. Seulement, puisque vous voilà venue, quels sont maintenant vos projets ? Voulez-vous vous en retourner ou rester quelque temps à la capitale pour y acquérir, par votre talent supérieur, une brillante réputation.

— Au premier abord, répondit Ling-kiang-sioué, vous m'avez fait l'accueil le plus affectueux ; quand je serais aussi insensible qu'une plante ou un arbre, comment oserais-je ne pas vous parler à cœur ouvert ? Quoique votre humble servante eût été ravalée par Song-sîn, p.262 cependant lorsqu'elle parut devant le préfet Téou, elle l'apostropha d'un ton menaçant, de sorte que, redoutant quelque malheur pour lui-même, il voulut s'arrêter au milieu de son projet. Mais, me dis-je en moi-même, mon père est un obscur villageois qui connaît bien peu de monde. Quiconque n'a pas contemplé les sommets sourcilleux de Hiao et de Hân [278], ne peut se figurer la majesté de l'empereur. C'est pourquoi, changeant de langage, je le consolai par de douces paroles, et je pus l'engager à me faire conduire ici. Maintenant que je suis arrivée dans cet hôtel, et qu'en outre j'ai eu le bonheur de recevoir de vous l'accueil le plus bienveillant, voici le moment de prendre de l'assurance et du courage [279]. Comment oserais-je m'attacher aux étroites pratiques de la piété filiale, et prendre les airs d'une petite fille qui brûle de retourner à la maison paternelle ?

A ces mots, Chân-taï fut ravie de joie et battit des mains.

— C'est le langage des héros, s'écria-t-elle, on ne saurait le considérer comme celui d'une jeune fille.

Elle ordonna alors aux servantes de préparer du vin pour *laver la poussière* [280] de son hôte.

— Lorsque j'ai approché le premier ministre et sa p.263 digne épouse, dit Ling-kiang-sioué, comme j'étais nouvellement venue, j'ai craint qu'ils ne voulussent m'écraser par leur opulence et leur noblesse. C'est pourquoi je me suis enorgueillie dans ma pauvreté et ma roture, et je ne les ai pas salués une fois. Mais comme j'ai été assez heureuse pour que mademoiselle me montrât, par erreur, une excessive amitié, et que, loin de me faire sentir son opulence et sa noblesse, elle m'a accueillie au

contraire de la manière la plus honorable et m'a montré les plus grands égards, quand j'aurais cent bouches, je ne pourrais excuser la faute que j'ai commise en les traitant, malgré ma pauvreté et la bassesse de ma condition, d'une manière fière et hautaine. Je vous supplie, mademoiselle, de me conduire d'abord devant le Thaï-chi (le premier ministre) et sa noble épouse ; je veux me prosterner devant eux et leur demander le châtiment que j'ai mérité. Après quoi, , j'oserai recevoir vos leçons.

— Mon respectable père et ma tendre mère, repartit Chân-taï, ne vous connaissant pas à fond dès le moment de votre arrivée, n'ont pu s'empêcher de vous traiter d'une manière hautaine. Ils ont commis tous deux une faute que vous devez oublier. Seulement l'hôte et le maître ne peuvent manquer de se rendre mutuellement les civilités prescrites.

A ces mots, elle se leva et pria Ling-kiang-sioué de se placer à sa gauche ; puis elles entrèrent l'une à côté de l'autre.

En ce moment, Chân-hiên-jîn et sa noble épouse, ayant appris que Ling-kiang-sioué avait composé des vers à la place de leur fille, pour les merveilleuses peintures p.264 relatives aux saints empereurs, étaient occupés à en causer tranquillement dans le salon intérieur. Soudain, on vint leur annoncer que mademoiselle venait en compagnie de Ling-kiang-sioué pour leur rendre visite. Chân-hiên-jîn et sa noble épouse vinrent au-devant d'elles d'un air épanoui.

— Chère enfant, dit-il à sa fille, j'ai appris que mademoiselle Ling est réellement douée d'un rare talent. A en juger par son langage et ses manières distinguées, elle me paraît fort différente des autres jeunes filles.

— Le talent de mademoiselle Ling, reprit Chân-taï, est vraiment supérieur au mien. Aussi l'ai-je priée de daigner être ma compagne dans l'appartement intérieur, afin que je pusse profiter de ses leçons [281]. En ce moment, elle vient exprès pour saluer mon père et ma mère.

— Les relations mutuelles de deux amies, repartit Chân-hiên-jîn, sont loin d'être aussi intimes que celles de deux sœurs.

— Il est sans doute charmant, dit Chân-taï, de se traiter comme des sœurs ; seulement mademoiselle Ling a assez de talent et de beauté pour acquérir d'elle-même une brillante réputation. Si nous nous lions ensemble à titre de sœurs, elle sera obligée d'adopter le nom de Chân, et lorsque plus tard elle aura obtenu une éclatante renommée, on ne manquera pas de dire qu'elle le doit à ma protection. Conviendrait-il de cacher sous le voile d'un honneur inutile l'éclat de son mérite p.265 personnel ? Après de mûres réflexions, je pense qu'il vaut mieux la traiter comme une compagne et une amie.

— Ma fille, reprit Chân-hiên-jîn en faisant plusieurs signes de tête, votre raisonnement est parfaitement juste.

A ces mots, Ling-kiang-sioué offrit à Chân-hiên-jîn et à sa noble épouse les révérences prescrites aux enfants d'une même famille. A peine avait-elle achevé ces salutations que le ministre voulut l'inviter à prendre le thé pour causer avec elle ; mais, tout à coup, on annonça du dehors que l'empereur venait de rendre un nouveau décret. Chân-taï sortit précipitamment pour le recevoir.

Par suite de ce décret, j'aurai bien des événements à raconter. Une belle femme d'un rang élevé acquiert de la réputation, et une personne d'une basse condition voit augmenter sa gloire.

Si vous ignorez ce que disait ce décret impérial, écoutez un moment, je vais vous conter cela en détail dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE IX

P'ING-JOU-HENG TRAITE TCHANG-IN AVEC HAUTEUR [282]

@

p.266 Ling-kiang-sioué venait justement de présenter ses respects à Chân-hiên-jîn et à Lo, sa noble épouse, qui l'avaient fait rester pour prendre le thé et causer ensemble, lorsque soudain on annonça que l'empereur venait de rendre un décret. Chân-taï courut en toute hâte au pavillon du pied de jade, et reçut à genoux le saint décret. L'ayant ouvert, elle y lut les lignes suivantes tracées avec le pinceau impérial :

> « J'ai vu les vers qui accompagnent les peintures des quatre merveilles ; la forme est noble et correcte et les idées ont une grâce infinie. Bien que vous soyiez une jeune fille, vous avez le caractère élevé du premier ministre. Vous méritez les plus grands éloges. Par une faveur spéciale, je vous donne quatre pièces de soie de couleur éclatante, et ornées de mille merveilles, pour honorer votre pinceau. Dans les vers sur les *trente-six* p.267 *palais*, la description des bienfaits de l'empereur est d'un bout à l'autre aussi brillante qu'une peinture. Chaque caractère excite l'admiration. Les passages où vous dites : « *Le ciel fait fleurir la droite voie* ; » « *La terre n'a point de bornes*, » sont encore plus admirables. Je vous donne en outre trente-six bouteilles du vin impérial, pour remplir les tasses du printemps. Peut-être montrerai-je par là ma juste impartialité. » DÉCRET SPÉCIAL.

Après avoir fini de lire, Chân-taï pria aussitôt Ling-kiang-sioué de se prosterner avec elle. Ses actions de grâces terminées, elle adressa de suite à l'empereur une courte requête qui était ainsi conçue :

> « Chân-taï, votre humble sujette, vous présente avec respect ce rapport pour rétablir le vrai talent dans ses droits, et empêcher que vous ne prodiguiez en vain vos augustes bienfaits. Les vers

sur les trente-six palais ont été composés par Chân-taï, votre humble sujette. Ayant eu le bonheur d'obtenir pour récompense trente-six bouteilles du vin impérial, elle vous remercie humblement de ce bienfait. Mais les quatre pièces de vers sur les merveilleuses peintures relatives aux saints empereurs, sont réellement d'une jeune fille, nominée Ling-kiang-sioué, qui les a composés à ma place. Aujourd'hui, Votre Majesté ayant été charmée de ces vers m'a accordé, par une faveur spéciale, des pièces de soie de couleur éclatante. Votre sujette Chân-taï n'oserait étouffer le talent des autres pour les frustrer de vos augustes faveurs [283]. p.268 Pénétrée de respect, j'ai invité Ling-kiang-sioué à se tourner du côté du palais, et à vous remercier avec moi de vos bienfaits. Outre ma lettre d'actions de grâces, j'ai voulu vous adresser là-dessus un rapport exprès. Je supplie humblement votre auguste bonté de rétablir le vrai talent dans ses droits. Ling-kiang-sioué a douze ans ; elle est fille de Ling-sîn, laboureur du district de Kiang-tou-hiên, dans le département de Yang-tchéou : son talent littéraire est supérieur à celui de Chân-taï, votre humble sujette. Si Votre Majesté rendait un décret pour qu'elle fit une composition, elle serait certainement digne d'arrêter vos regards. Mais comme cette jeune fille est issue d'une famille pauvre et obscure, il serait difficile qu'elle exécutât ce décret. Je supplie humblement Votre Majesté de daigner conférer à son père le titre d'une charge fictive pour l'entourer de considération. Alors, sans être noble, Ling-kiang-sioué deviendra naturellement noble. Comme c'est moi qui vous ai adressé cette demande, je tremble et je frissonne de crainte en attendant votre décret. »

Après avoir fini d'écrire ce rapport, elle le cacheta avec soin, et le fit remettre aux eunuques pour qu'ils le présentassent à Sa Majesté. L'empereur l'ayant lu, en fut transporté de joie. « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'il ait surgi encore une jeune fille de talent ? » Alors il approuva le rapport dans les termes suivants :

> « En lisant ce placet, j'ai vu que les vers sur les quatre merveilles ont été composés par Ling-kiang-sioué. Pour l'élégance du style et la beauté des pensées, elle peut vraiment aller de pair avec les coryphées de la littérature. p.269 Mais, comme elle appartient à une famille pauvre et obscure, je lui donne, pour le moment, le titre de Niu-tchong-chou (littéralement : secrétaire femelle du palais), afin de pouvoir l'interroger à loisir. Je donne en même temps à Ling-sîn, son père, le titre de Tchong-chou (secrétaire du palais), et l'honorable distinction de la ceinture et du bonnet de cérémonie. Si, plus tard, en vertu d'un décret, Ling-kiang-sioué fait quelque composition remarquable, je l'en récompenserai par une nouvelle promotion.
> Que le bureau compétent en soit informé. »

A peine ce décret fut-il rendu, qu'on en reçut, dans l'hôtel de Chân, l'avis officiel. Chân-taï alla aussitôt offrir à Ling-kiang-sioué ses félicitations. Celle-ci remercia, à plusieurs reprises, Chân-taï de la bienveillance avec laquelle elle l'avait recommandée. Dès ce moment, elles se lièrent mutuellement de la plus tendre affection. Tous les jours, elles se réunissaient dans l'hôtel. Tantôt elles regardaient les fleurs, et, chacune de son côté, les célébraient en vers ; tantôt elles contemplaient la lune et la prenaient pour le sujet de leur poésie. Assises ou couchées, elles ne se quittaient pas ; elles avaient l'une pour l'autre autant de respect que d'affection. Ling-kiang-sioué voyant qu'un décret impérial avait accordé à son père l'honneur de porter le bonnet et la ceinture, elle écrivit une lettre, la remit à son oncle, le bachelier Tching, et l'envoya dans sa famille pour porter cette heureuse nouvelle.

Mais passons à un autre sujet. L'empereur voyant que deux jeunes filles de talent comme Chân-taï et p.270 Ling-kiang-sioué avaient surgi à la même époque, se livra secrètement à ses réflexions. « Eh quoi ! se dit-il, deux jeunes filles du gynécée, sans maîtres, sans amis, ont pu acquérir ce merveilleux talent, tandis que parmi les hommes dont la lecture est l'occupation de tous les jours, je n'en vois pas un ou deux d'un mérite éminent qui puissent répondre à mes espérances ? Est-il

possible que l'empire ne possède point d'hommes de talent ? Cela vient uniquement de ce que ceux qui sont dans une basse condition ne peuvent pénétrer jusqu'en haut, et que ceux qui occupent un rang supérieur ne savent pas chercher en bas. » Il était encore absorbé dans ses pensées, lorsque soudain il reçut un mémoire du ministère de la magistrature au sujet d'une place vacante. C'était celle de principal du collège de Nan-king. D'après l'ordre établi, on avait présenté au premier rang Wang-kouên, censeur de la province du Ho-nân, et au second rang Tchang-té-ming, censeur de la province du Chân-si, et l'on demandait à ce sujet la décision de l'empereur. Le fils du ciel nomma Wang-kouên et lui ordonna de venir se présenter devant lui.

Wang-kouên ayant reçu ce décret, se hâta de se rendre à la cour.

— Précédemment, lui dit l'empereur, j'ai publié plusieurs décrets pour qu'on cherchât des hommes d'un talent extraordinaire ; mais pas un seul n'a répondu à mon appel [284]. Cela annonce une extrême négligence. Aujourd'hui, je vous donne une mission spéciale. Pour remplir mes intentions, il faut que vous fassiez les p.271 recherches les plus actives. Ne vous contentez pas de faire observer avec sévérité les règlements des concours. Je veux absolument que vous me trouviez des hommes d'un talent extraordinaire en poésie comme Li-thaï-pé et Sou-tong-po'[285] ; c'est le seul moyen de ne point trahir mes vives espérances. Si vous trouvez de tels hommes, je vous permets de venir en tout temps me présenter votre rapport. Je vous accorderai une récompense hors de ligne. Mais si vous imitez la négligence des magistrats précédents, je vous châtierai sans rémission.

Wang-kouên, s'étant prosterné jusqu'à terre, reçut ce décret et se retira. Ce Wang-kouên était du département d'Ho-kiên-fou. L'empereur ayant signé lui-même sa nomination, il n'osa rester longtemps à la capitale. Il sortit aussitôt du palais et s'en revint dans sa famille. Comme on était alors dans le douzième mois, il passa chez lui la fin de l'année ; puis, au commencement de l'année suivante, il partit pour se rendre à son poste. Dès qu'il fut entré en fonctions, il se préoccupa

vivement des ordres de l'empereur ; c'est pourquoi, à l'époque des examens, il lisait avec soin toutes les compositions, dans l'espoir de découvrir un ou deux hommes d'un talent extraordinaire, pour répondre au vœu de Sa Majesté. Mais, contre son attente, dans chaque examen, les concurrents n'avaient qu'un talent fort ordinaire, et il n'y en avait pas un seul qui s'élevât au-dessus de la foule et qui montrât une supériorité remarquable. Son âme en était remplie de p.272 chagrin et de crainte. Un jour qu'il était allé présider les examens de Song-kiang-fou [286], il reçut la visite du préfet, nommé Yên-wên-ou, qui lui présenta une lettre.

> — C'est, lui dit-il, Son Excellence Tchang, le président du ministère de la magistrature, qui m'a chargé de vous la remettre. Il désire que son noble fils Tchang-în obtienne le premier rang sur la liste des bacheliers de Hoa-ting-hiên [287].

Wang-kouên ayant lu cette lettre, la remit à un des huissiers et lui dit :

> — Quand je serai sur le point de dresser la liste, ne manquez pas de me rappeler cette affaire.

Après avoir achevé ces mots, il congédia le préfet Yên-wên-ou. « Si cette lettre venait d'une autre personne, se dit-il en lui-même, je pourrais encore n'y faire aucune attention ; mais elle émane du président du ministère de la magistrature, qui tient dans ses mains mon élévation ou mon abaissement, ma gloire ou ma disgrâce. Comment oserais-je ne pas écouter cette petite demande ? » Puis, continuant à réfléchir : « L'empereur, dit-il, a rendu plusieurs décrets pour qu'on lui cherchât des hommes d'un véritable talent. Si je me laisse influencer par des considérations d'amitié ou d'intérêt, comment répondrai-je à ses vues ? Au reste, attendons la fin des examens ; nous verrons ensuite ce qu'il faut faire.

Au bout de quelques jours, les examens de tout le département furent achevés. Il ferma sa porte et se mit à p.273 parcourir les compositions. Il tomba sur une copie qui véritablement paraissait

couverte de perles, et qui brillait par l'élégance du style et la richesse des pensées. C'était une composition admirable. Wang-kouên frappa la table et se répandit en louanges infinies. « Aujourd'hui, s'écria-t-il, j'ai trouvé un homme d'un talent extraordinaire. » Alors, prenant son pinceau, il écrivit son nom en tête de la première classe. Mais à peine avait-il fini d'écrire, qu'un des huissiers vint lui dire :

— Voici la lettre du président Tchang. Avant-hier, Votre Excellence me l'a confiée en m'ordonnant de la lui rappeler au moment où elle dresserait la liste du concours. Votre serviteur n'a pu s'empêcher de vous avertir.

— C'est vrai, dit Wang-kouên, mais qu'y faire ?

Après quelques recherches, il prit la composition de Tchang-în, et y ayant jeté les yeux, il trouva que c'était un esprit complètement bouché. Ne sachant quel parti prendre, il fit un effort sur lui-même et l'inscrivit au second rang. Le lendemain, il fit placarder une affiche qui annonçait l'époque où l'on devait proclamer solennellement les noms des élus. Au jour fixé, Wang, le président du concours, s'assit sur un fauteuil élevé, ayant à ses côtés les directeurs de chaque collège. Tous les élèves se tenaient au-dessous d'eux. On prit les compositions de chaque collège, et on les décacheta publiquement pour proclamer les noms. On décacheta d'abord les copies du collège de la ville départementale. Après quoi, un ouvrit celles du district de Hoa-ting-hiên, et le premier nom qu'on proclama fut celui de Yên-pé-hân. On vit alors sortir du milieu de la foule un jeune bachelier. Wang, le président du p.274 concours, l'ayant examiné avec attention, voici ce qu'il remarqua dans sa personne :

Il commençait à réunir ses cheveux flottants et se trouvait dans la fleur de l'âge.

Il était trop jeune pour prendre le bonnet viril ; ses cheveux descendaient déjà jusqu'à ses épaules.

A le voir de loin, lorsqu'il s'éloignait, il avait une tournure élégante et distinguée qui ne tenait point à la beauté de sa figure.

Venait-il en se balançant avec légèreté, c'était un modèle de grâce.

Le regardait-on d'un œil fixe, il semblait que les montagnes et les rivières lui eussent prêté tous leurs charmes.

S'arrêtait-il en souriant, les branches chargées de fleurs n'osaient plus se croire belles.

Ne le comparez pas à du jade ou à une perle ordinaire. Dans une existence antérieure, c'était certainement Li-tsing-liên [288].

Ce jeune bachelier s'avança en face du président et fit un profond salut en disant : *présent.*

Wang-kouên voyant ses manières distinguées et son air de jeunesse, se sentit transporté de joie.

— Est-ce bien vous, lui demanda-t-il, qui êtes Yên-pé-hân ?

— C'est moi-même, répondit-il.

— Quel âge avez-vous maintenant ? lui demanda encore Wang-kouên.

— J'ai seize ans, répondit Yên-pé-hân.

— Depuis combien de temps êtes-vous entré au collège ? ajouta Wang kouên.

— p.275 Depuis trois ans, lui dit Yên-pé-hân.

— J'ai présidé successivement les concours, reprit Wang-kouên, dans chaque ville de ce département, et je puis dire que les docteurs qui ont été reçus ne manquaient pas de talent. Mais j'ai eu beau en chercher un seul qui s'élevât au-dessus de la foule et qui eût une supériorité remarquable, j'ai eu la douleur de ne pouvoir le trouver. Votre composition annonce des facultés éminentes qui sont un don du ciel. Vos pensées brillantes vous distinguent de la multitude. Votre pinceau se promène en tous sens, comme un dragon divin, avec une énergie invincible. Vous possédez vraiment un talent admirable. J'ai cru d'abord que c'était l'œuvre d'un vieux docteur ou d'un lettré mûri par les ans, et je ne pensais pas que vous fussiez si jeune ; j'en suis encore plus charmé. Mais j'ignore si vous avez réellement de

l'instruction, ou si votre triomphe d'aujourd'hui a été l'effet du hasard.

— L'illustre président, dit Yên-pé-hân, est trop bienveillant pour moi et m'accorde des louanges trop flatteuses ; mais ces petites compositions des concours ne suffisent pas pour faire briller le talent. Si Votre Excellence aime sincèrement le talent, qu'elle daigne me donner un pinceau et du papier ; quand elle me demanderait une romance, une chanson, une pièce de vers réguliers ou libres, un grand morceau de style ou une longue amplification, je pourrais les composer sur-le-champ sans désemparer [289] . p.276 Je vous jure que je ne ferais pas déshonneur à vos ordres.

Le président Wang fut ravi de ces paroles.

— Aujourd'hui, lui dit-il, dans cette salle publique, j'ai à expédier beaucoup d'affaires ; je n'ai pas le temps de m'occuper de cela. Pour le moment, je vous prie d'attendre.

Il proclama ensuite le nom de celui qui avait le second rang ; c'était Tchang-în. On vit alors s'avancer un homme qui avait une grosse tête, de larges oreilles et la figure couverte d'une courte barbe ; de plus, il était petit de taille et fort laid. Dès qu'il fut arrivé en face du président :

— C'est donc vous, lui demanda Wang, qui êtes Tchang-în ?

— Tchang, le président actuel du ministère de la magistrature, est justement mon père, répondit Tchang-în.

Wang-kouên, le voyant parler d'une manière si peu convenable, se dispensa de l'interroger une seconde fois. Il lui donna, ainsi qu'à Yên-pé-hân, trois tasses de vin, mit dans leurs cheveux un bouquet de fleurs, couvrit leurs épaules d'une robe de soie ronge, et après leur avoir donné, pour récompense, un paquet d'onces d'argent, il les fit reconduire en pompe au son des instruments de musique.

Nous laisserons le président proclamer le troisième candidat et terminer les affaires de cette solennité.

Yên-pé-hân et Tchang-în étant sortis ensemble en grande pompe, le long de la route, tout le monde vantait la beauté du premier, et se moquait de la laideur du second. Or, quoique Yên-pé-hân fut doué d'un véritable talent, il appartenait à une ancienne famille de magistrats ; son père avait été président de la cour des inspecteurs p.277 généraux, et, deux fois, il avait présidé le concours pour le doctorat. Quoique son père ne fût plus du monde, parmi ses disciples et ses anciens collègues il y avait encore un nombre infini de fonctionnaires qui occupaient de hautes places à la cour. Sa famille était immensément riche. Ce jour-la, dès qu'il fut revenu chez lui en grande pompe, sa maison se remplit bientôt d'amis qui accouraient pour le féliciter. Yên-pé-hân fit préparer un repas et les traita d'une manière splendide. Yên-pé-hân, malgré son extrême jeunesse, n'avait pas de plus grand plaisir que de boire et de parler littérature. Chaque fois qu'il allait se promener, s'il apercevait un site charmant, il ne manquait jamais de composer des vers et de les écrire sur quelque mur. Tout le monde vantait son talent, mais, vu son extrême jeunesse, on craignait encore qu'il n'eût rien de réel. Cependant, lorsqu'on eut appris que le président du concours l'avait placé à la tête de la liste des bacheliers et l'avait comblé d'éloges, tout le monde crut à son mérite. Les personnes qui désiraient lier amitié avec lui pour boire ensemble et composer des vers, se succédaient tout le long du jour sans interruption. Quoique Yên-pé-hân répondit à leurs avances, il se désolait de ne pas trouver un seul homme d'un véritable talent avec qui il pût descendre dans l'arène [290], afin de déployer librement les idées qu'il recélait dans son esprit. Un jour un de ses anciens amis, nommé Youên-în, vint soudain lui rendre visite pour voir ensemble les fleurs et se livrer au plaisir p.278 du vin. Yên-pé-hân se trouvant un peu échauffé par le vin, s'écria tout à coup en soupirant :

> — Ce n'est pas que votre jeune frère [291] veuille, dans un moment d'ivresse, se vanter à l'excès et s'exprimer avec une folle jactance ; mais quoique dans cette ville de Song-kiang, et en dehors de la ville, on compte des centaines et des milliers d'hommes de lettres, on aurait beau en chercher un seul avec

qui l'on pût causer un peu de littérature, il est bien certain qu'on ne le trouverait pas.

— Monsieur le comte de Tsé [292], lui dit Youên-în en souriant, gardez-vous de mépriser ainsi tout l'empire. Ces jours derniers, j'ai rencontré, dans un certain lieu, un jeune ami qui est beau comme le jade et dont les yeux sont pleins de vivacité et d'éclat. Quand il tient un pinceau, il écrit des vers aussi aisément que s'il dispersait de la poussière ; autant que j'en puis juger, son talent littéraire n'est pas au-dessous du vôtre. Seulement, il est fier et hautain et regarde habituellement les autres avec un air de mépris [293].

p.279 A ces mots, Yên-pé-hân fut rempli d'étonnement.

— Si ce talent extraordinaire existe réellement, s'écria-t-il, pourquoi mon frère aîné (c'est-à-dire vous) ne me l'a-t-il pas dit plus tôt ? Tout ce que je crains c'est que vous ne vous moquiez de moi.

— Ce lettré existe certainement, reprit Youên-în ; comment oserais-je me moquer de vous ?

— Puisqu'il existe en effet, reprit Yên-pé-hân, dites-moi, je vous prie, son nom de famille et son petit nom ?

— Son nom de famille est P'ing, répondit Youên-în ; il est le neveu de P'ing, du titre de Kiao-kouân [294]. J'ai entendu dire qu'ayant un jour tenu tête au président du concours, il a renoncé à son grade de bachelier et est venu chercher un appui auprès de son oncle. Or, cet oncle est un lettré de la dernière médiocrité, et quoiqu'il vive à l'aide des revenus de son oncle, il a cherché un domicile séparé, à une dizaine de milles de la ville. Il se moque des gens de Song-kiang, qui n'ont pas un seul champion à lui opposer. Chaque jour, il parcourt seul les montagnes et les bords des rivières, n'ayant d'autre souci que de composer des poésies régulières ou des vers libres. Quoiqu'il soit d'une famille pauvre et obscure, il fait fi des princes, des comtes, des hauts dignitaires

et des hommes riches et nobles, qui sont chamarrés d'or et couverts d'habits somptueux, et ne les regarde pas plus que de la terre ou de la poussière.

— Votre jeune frère [295], repartit Yên-pé-hân, est lié avec son frère aîné (avec vous) de l'amitié la plus intime, et mon frère aîné sait que son jeune frère chérit le talent autant que sa propre vie. Puisqu'il existe un homme d'un talent aussi extraordinaire, pourquoi ne pas l'inviter à venir me voir un moment ?

— Ce personnage, repartit Youên-în, dit communément que dans les maisons des riches et des nobles il n'y a certainement nul homme de talent. Et comme il sait que vous appartenez à une famille de magistrats, comment daignerait-il venir à la légère ?

— Tchéou-kong [296], dit Yên-pé-hân en riant, était le frère cadet de l'empereur Wou-wang, et la beauté de son talent lui mérita les louanges du saint homme (Confucius). Tseu-kiên [297] était le fils du prince Tsao-mân, et cependant il s'illustra en improvisant des vers au bout de sept pas. Étaient-ce là des hommes pauvres et obscurs ? Pourquoi montre-t-il une telle partialité ? Je vous prie, monsieur, d'aller le voir demain et de lui rapporter mes paroles ; je suis sûr qu'il viendra avec joie.

— Monsieur le comte de Tsé, lui dit Youên-în, puisque telle est votre résolution, je ne puis me dispenser d'aller lui faire une visite.

Après cette conversation, les deux amis burent encore quelque temps et se séparèrent.

Le lendemain, Youên-în sortit à pied en dehors de la ville et vint chercher P'ing-jou-heng.

Or, P'ing-jou-heng, depuis qu'il avait rencontré, dans le pays de Wên-chang, Ling-kiang-sioué, qu'il avait vue p.281 s'embarquer et disparaître en un clin d'œil, ne sachant où demander de ses nouvelles, il en était resté quelque temps malade dans son hôtellerie. Dans son embarras extrême, il se vit obligé d'aller trouver, à Song-kiang, son

oncle P'ing-tchang, qui était un lettré fort médiocre. Quoiqu'il fit grand cas du talent de son neveu, l'entendant s'exprimer avec une vanité excessive, il ne cessait de lui adresser des remontrances. Pour échapper aux discours importuns de son oncle, P'ing-jou-heng se retira en dehors de la ville, afin de pouvoir, tout à son aise, lire et cultiver la poésie. Ce jour-là, il venait justement d'écrire une pièce de vers où il exprimait ses peines et les sentiments de son cœur.

Cette pièce était ainsi conçue :

A moins d'être un ami intime ou un proche parent,
Qui est-ce qui sait jamais reconnaître à coup sûr les traits (d'un homme de mérite) ?
J'ai beau étudier les anciens avec une sorte de rage [298], je ris de leur médiocrité.
Celui qui rencontre dans ce siècle un accueil bienveillant, ne doit point languir dans l'indigence.
J'ai renoncé à mes fiers dédains [299], et je porte à tout le monde la même affection.
Je voudrais donner et recevoir tour à tour une aimable hospitalité sur une montagne verdoyante.
Si mon espoir était déçu, je jetterais au feu mon pinceau et mon encrier,
Et je renoncerais à parler de littérature devant les hommes.

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire, fit lui-même son p.282 propre éloge. « Quoique je possède un tel talent, se dit-il, je n'ai jamais rencontré une seule personne qui pût m'apprécier. Cependant, le monde est bien vaste. Comment se fait-il que de tels juges soient si rares ? » Puis, poursuivant ses réflexions : « Il n'y a, dit-il, qu'un homme de talent qui puisse reconnaître le talent, il faut donc qu'un autre ait lui-même du talent pour savoir que je suis un homme de talent. Et comme aujourd'hui, il n'y a pas, dans tout l'empire, un seul homme de talent, dites-moi un peu qui est-ce qui pourra reconnaître que je suis un homme de talent ? J'aurais donc tort d'en vouloir aux hommes de mon

siècle. Mais cette Ling-kiang-sioué, que j'ai rencontrée dernièrement dans le temple de Mîn-tseu, du district de Wên-tchang, et qui avait composé des vers, c'était réellement une fille de talent. Par malheur pour moi, à peine avais-je aperçu sa figure qu'elle a disparu sans que je pusse découvrir ses traces. Si elle se fût arrêtée un instant et que j'eusse pu composer des vers avec elle sur les mêmes rimes, j'aurais certainement trouvé en elle une personne capable de m'apprécier. Je me rappelle que le bateau que j'ai vu avant-hier était tout couvert de sceaux officiels, et que des employés de quelque tribunal marchaient à sa suite. Si elle n'appartenait pas à la famille d'un magistrat illustre, d'où viendrait un cortège aussi imposant ? Seulement, j'ai fait les recherches les plus actives parmi tous les fonctionnaires de l'État ; et dans la capitale, je n'ai pas trouvé un seul magistrat éminent du nom de Ling. Je n'y comprends rien. »

Il était justement agité de mille pensées confuses, lorsque, tout à coup, on vint lui annoncer la visite de p.283 Youên-în. De suite, il l'invita à entrer et lui offrit ses civilités. Après les questions d'usage [300], P'ing-jou-heng lui montra du doigt, sur le mur, les nouveaux vers qu'il venait de composer, et où il avait exprimé les peines et les sentiments de son cœur.

Youên-în y ayant jeté les yeux, s'écria en souriant :

— Monsieur Tseu-tchi [301], c'est trop fort que de dire que, dans tout l'empire, il n'y a pas un seul homme de talent. Ne vous formalisez pas si j'ose heurter votre opinion. Est-ce que l'empire a jamais manqué d'hommes de talent ? Cette idée vient sans doute de ce que monsieur Tseu-tchi, vivant seul dans un coin obscur et n'ayant que des connaissances bornées, n'en a pas encore rencontré un seul ?

— Il est bien vrai, reprit P'ing-jou-heng, que je vis seul, dans un coin obscur, et n'ai que des connaissances bornées. Pour le moment, je demanderai à mon frère aîné Chi-kiao [302] s'il en a jamais rencontré quelques-uns.

— Votre jeune frère, dit Youên-în, n'a pas voyagé bien loin, et il n'oserait parler témérairement des lettrés de l'empire. Pour me borner à la ville de Song-kiang, je citerai le fils de Yên, le président de la cour des inspecteurs généraux ; Yên-pé-hân n'est-il pas un jeune homme de talent ?

— Monsieur Chi-kiao, reprit P'ing-jou-heng, à quels signes avez-vous vu qu'il soit un homme de talent ?

— p.284 Il a un air majestueux, dit Youên-în, comme l'arbre de jade qui se dresse devant les degrés ; il s'élève noblement au-dessus de la foule, comme l'oie solitaire qui plane au milieu des nuages. A la première vue, on lui reconnaît tous les dehors du talent. Je n'ai pas besoin d'insister davantage ; seulement, lorsqu'il écrit du *wén-tchang* (de la prose élégante), on dirait qu'il n'a pas eu besoin de réfléchir. Compose-t-il des vers, il ne fait jamais de brouillon. Ses discours sont une source d'enseignement moral. Si on lui demande une chose, il en répond dix. Je ne saurais dire combien il possède au dedans de lui de talent et de savoir. Quand il manie le pinceau, on croirait voir le vol hardi du dragon et la danse gracieuse du phénix. Quand ses pensées se répandent sur le papier, on dirait une montagne qui s'écroule ou un fleuve qui déborde. Dans son élan impétueux, il balayerait devant lui mille soldats et dix mille coursiers. Cela serait-il possible s'il n'était doué d'un véritable talent ? Monsieur Tseu-tchi, puisque vous vous vantez d'être un homme de talent, pourquoi ne pas lutter une fois avec lui ?

P'ing-jou-heng avait écouté avec ravissement le discours de Youên-în ; de sorte que, soudain, un rayon de joie brilla sur sa figure.

— Si la ville de Song-kiang, dit-il, possède un talent si extraordinaire, comment se fait-il que je n'en aie rien su ?

— Vous êtes le seul qui ne le connaissiez pas, reprit Youên-în, mais ceux qui le connaissent sont extrêmement nombreux. Avant-hier, Wang, le président du concours général, l'a inscrit en

tête de la liste des bacheliers p.285 et l'a comblé d'éloges et de félicitations. Ce jour-là, il l'a fait reconduire en pompe au son des instruments de musique. Il n'y avait personne qui ne fût rempli pour lui d'estime et d'admiration.

— Si vous parlez du premier rang parmi les bacheliers, dit P'ing-jou-heng en riant, c'est quelque chose de fort ordinaire. Voyez un peu les fils de familles riches et nobles. Quel est celui qui n'obtient pas au concours le premier ou le second rang ?

— Vous avez beau dire, reprit Youên-în, il a un vrai talent, fort différent de ce que se figurent les hommes. Puisque vous ne croyez pas ce que je viens de vous dire, quel jour voulez-vous que j'aille avec vous lui faire visite ; vous le connaîtrez alors par vous-même.

— Si ce personnage, dit P'ing-jou-heng, a réellement du talent, comment ne désirerais-je pas de le voir ? Seulement votre jeune frère (c'est-à-dire moi) se sent naturellement peu disposé à pénétrer à la légère dans les hôtels des riches et des nobles.

— Monsieur, dit Youên-în, Yên-pé-hân est un des grands lettrés de l'empire ; si vous ne voyiez en lui qu'un homme riche et noble [303], ce serait vraiment le rabaisser.

— J'ai eu tort, j'ai eu tort, s'écria P'ing-jou-heng en riant aux éclats. — Eh bien ! monsieur, rien n'empêche que vous ne fixiez un jour pour aller le voir ensemble.

— Un homme de lettres, reprit Youên-în, ne fixe jamais de jour pour faire des vers et se livrer au plaisir du vin ; quand nous serons en verve, nous irons.

p.286 Les deux amis s'étant trouvés du même avis, burent à la hâte chacun trois tasses et se séparèrent. Le poète dit avec raison :

L'un a conquis le titre de prince du wén-tchang (de la prose élégante) ;
L'autre dispute l'honneur de boire et de faire des vers.

Le vrai talent brûle de trouver un ami pour l'apprécier.
Il ne songe nullement à acquérir une brillante réputation.

Youên-în, ayant pris jour avec P'ing-jou-heng, vint voir de nouveau Yên-pé-hân.

— P'ing-tseu-tchi [304], dit-il, ayant été provoqué par quelques mots de ma part, serait très heureux de faire votre connaissance. Quel jour mon frère aîné [305] est-il libre ? Votre jeune frère viendra avec lui vous rendre visite.

— Votre jeune frère, dit Yên-pé-hân, aime les hommes de talent comme sa propre vie ; si M. P'ing a, en effet, un véritable talent, je regrette de ne pouvoir, tout de suite, lui serrer la main. Comment pourrais-je différer cette entrevue ? Monsieur Chi-kiao [306], je souhaite vivement que vous l'ameniez, sans faute, demain matin. Quoique mon petit jardin soit inculte et solitaire, nous pourrons cependant, à l'exemple de P'ing-youên [307], y boire pendant dix jours.

— Puisque le maître est si bien disposé, reprit p.287 Youên-în, nous viendrons demain matin.

En disant ces mots il sortit. Comme il allait partir, Yên-pé-hân le retint.

— J'ai encore un mot à vous dire, ajouta-t-il, si M. P'ing a réellement du talent, je ne refuserais pas d'être son cocher ou son palefrenier ; mais s'il est dépourvu de talent, ce qu'il a de mieux à faire est de ne pas venir. De cette manière, il pourra encore cacher son incapacité. Mais s'il vient en s'attribuant une vaine réputation, mon pinceau sera sans pitié pour lui et, dans la lice, je le mortifierai d'importance. Ne vous fâchez pas si je traite un de vos amis avec peu d'égards.

— Parmi les hommes, dit Youên-în, M. P'ing est un vrai phénix ; parmi les lettrés, c'est un dragon et un tigre [308] ; serait-il convenable que quelqu'un le traita avec peu d'égards ?

Les deux amis badinèrent encore un instant et se séparèrent. Le lendemain, Youên-în se leva de bonne heure et, sortant à pied hors de la ville, il alla voir P'ing-jou-heng.

— Aujourd'hui, dit-il, l'air est pur et frais ; je serais charmé d'aller avec mon frère aîné rendre visite à Yên, le comte de Tsé.

— Eh bien ! dit P'ing-jou-heng, partons tout de suite, partons tout de suite.

Il charge alors un vieux p.288 domestique de bien garder la porte, et donnant la main à Youên-în, il s'amusa tout le long de la route à voir les fleurs et rentra à pied en ville. Or, P'ing-jou-heng demeurait en dehors de la ville, du côté de l'ouest, et Yên-pé-hân dans l'intérieur de la ville, du côté de l'est. Youên-în, en allant et venant à pied, avait parcouru une vingtaine de li [309] et, comme il s'était attardé en regardant les fleurs et en causant joyeusement tout le long de la route, lorsqu'il arriva à la ville, il était déjà midi. Ses jambes était fatiguées et son estomac commençait à sentir la faim. Il aurait bien voulu aller tout droit chez Yên-pé-hân, mais il avait encore un ou deux li à faire. Il s'arrêta alors indécis et irrésolu. Il ignorait que Tchang-în, qui avait obtenu le second rang [310], demeurât en ville, du côté de l'occident. Au moment où ce dernier sortait de chez lui, il rencontra justement Youên-în et P'ing-jou-heng qui se tenaient devant sa porte. Comme il connaissait depuis longtemps Youên-în, il l'aborda en souriant :

— Monsieur Chi-kiao, lui dit-il, où allez-vous comme cela ? Pourquoi vous tenez-vous devant mon humble demeure avec cet air irrésolu ?

Youên-în l'avant reconnu, lui répondit soudain avec un visage riant.

— Votre jeune frère, dit-il, allait avec M. P'ing rendre visite à Yên-pé-hân, le comte de Tsé. Comme nous étions fatigués, après une longue excursion, nous nous sommes arrêtés un peu ; nous ne pensions pas nous trouver justement devant votre hôtel.

— p.289 Monsieur P'ing, reprit Tchang-în, ne serait-il pas M. Tseu-tchi, neveu de Son Excellence P'ing ?

— C'est lui-même, reprit vivement P'ing-jou-heng : comment monsieur Tchang a-t-il pu le savoir ?

— Monsieur, dit Tchang-în en riant, tous ceux qui appartiennent à la famille des lettrés entrent mutuellement en rapport par une influence secrète. Comment aurais-je pu ne point vous reconnaître ? Si vous allez tous deux rendre visite à Yên, le comte de Tsé, serait-ce par hasard que vous le prenez pour un homme de talent parce qu'il a obtenu au concours le premier rang ? Quoique je n'aie obtenu que le second rang, me ferez-vous l'injure de croire que je ne suis pas un homme de talent ? Comment passeriez-vous devant ma porte sans entrer ? Si vous dédaignez tous deux de m'honorer de votre visite, comment oserais-je vous faire entrer de force ? Seulement, puisque vous avez dit que vous étiez fatigués, que n'entrez-vous pour vous reposer un instant ? J'aurais le plaisir de vous offrir une tasse de thé : qu'en dites-vous ?

— Il y a bien longtemps, dit Youên-în, que M. P'ing pense avec estime à votre talent supérieur. Il avait un désir extrême de venir vous saluer, mais n'ayant pas encore eu l'honneur de vous être recommandé, il n'a pas osé agir à la légère. Aujourd'hui que nous avons eu le bonheur de vous rencontrer, si vous ne dédaignez pas notre humble visite, nous nous ferons un devoir d'entrer dans votre salon et de vous offrir nos hommages.

Tchang-în, voyant que Youên-în répondait à son invitation, fit un salut et voulut leur céder le pas ; mais p.290 P'ing-jou-heng resta immobile et n'y put consentir.

— Monsieur, dit-il, jusqu'à présent je n'avais point l'honneur de vous connaître ; comment oserais-je vous offenser à ce point ?

— En général, reprit Youên-în, les hommes de lettres ne forment qu'une même famille ; en quoi pourriez-vous ainsi m'offenser ?

A ces mots, il le prit par la main et le fit entrer.

Quand ils furent arrivés dans la salle, après les salutations usitées, Tchang-în, sans leur offrir des sièges, les invita à entrer plus avant.

— Cet endroit-ci n'est pas convenable, leur dit-il ; allons nous asseoir un peu dans mon modeste jardin.

— A merveille ! s'écria Youên-în,

et aussitôt ils entrèrent dans le jardin.

Le lecteur demandera sans doute pourquoi Tchang-în se montrait si prévenant et si affectueux. Dans l'origine, il voulait, grâce au puissant crédit de son père, obtenir le premier rang au concours pour le baccalauréat ; mais à son grand étonnement, Yên-pé-hân le lui avait enlevé. Il en avait conçu au fond du cœur un vif ressentiment. En revenant chez lui en cérémonie, il avait remarqué que tout le monde ne faisait que louer Yên-pé-hân, et l'accablait lui-même de railleries. Au lieu de s'irriter contre lui-même de ce qu'il n'avait pas de talent, il s'était au contraire irrité contre Yên-pé-hân, qui l'avait écrasé par la force de son talent. En conséquence, il songeait à chercher un homme hors de ligne et d'un talent extraordinaire pour lui donner un coup d'épaule ; mais il avait fait des recherches dans toute la ville de p.291 Song-kiang sans en trouver un seul. Comment, en effet, en aurait-il trouvé un second ? Comme il fréquentait habituellement P'ing, le Kiao-kouân (préfet des études), il alla tout à coup lui faire part de cette idée.

— Si vous cherchez un talent extraordinaire, lui dit P'ing, le Kiao-kouân (le préfet des études), mon neveu Jou-heng peut compter pour un homme. Seulement il est d'un naturel fier et hautain. Si on l'invite pour une affaire ordinaire, il ne se dérange pas.

Aujourd'hui donc, Tchang-în ayant justement rencontré P'ing-jou-heng au moment où il s'y attendait le moins, il était au comble de ses vœux. C'est pour cela qu'il s'évertuait pour le combler de prévenances. Ce jour-là, après l'avoir invité à entrer dans son jardin, il lui offrit le thé et fit apprêter du vin. Quoique P'ing-jou-heng reconnut bien à l'air de Tchang-în qu'il ne res-semblait point à un lettré, quand il vit ses manières pleines de gaieté et d'entrain, il ne fit nulle difficulté

d'accepter du vin et but du meilleur cœur. Youên-în ne cessant de vanter le talent de Tchang-în, qu'il élevait au niveau de Yên-pé-hân, P'ing-jou-heng le crut tout de bon. Lorsqu'il fut un peu échauffé par le vin et se sentit en verve pour faire des vers, il adressa la parole à Tchang-în.

— Monsieur, lui dit-il, comme nous nous flattons tous deux d'être des hommes de talent, pourrions-nous boire sans faire des vers ?

Tchang-în fit semblant d'être lui-même enflammé par la verve poétique, et prenant un ton exalté :

— Quand deux amis boivent tête à tête, s'écria-t-il, s'ils ne composent pas des vers pour rappeler, (cette heureuse p.292 rencontre), ils ne peuvent compter pour des hommes de talent.

A ces mots, il appela un domestique et lui ordonna d'apporter les quatre trésors de l'écritoire [311].

— Une feuille de papier d'un pouce, ni une pièce de soie d'un pied ne suffisent pas pour épuiser notre verve, il vaut mieux écrire sur le mur.

— C'est fort bien, sans doute, d'écrire sur le mur, lui dit P'ing-jou-heng ; seulement si nous prenons chacun un sujet, naturellement nous composerons suivant notre fantaisie, et notre style sera commun et négligé. Il vaut mieux que je compose avec vous des phrases liées. Nos vers se correspondront mutuellement et n'en auront que plus de charme. Si l'un de nous se montre lent ou inhabile, pour sa punition, il sera condamné à boire comme dans le parc de la *vallée d'or* [312]. J'ignore ce que vous pensez de mon idée.

Tchang-în l'entendant dire qu'il voulait lui faire composer des vers liés, en éprouva une frayeur secrète ; mais comme il aurait eu mauvaise grâce de refuser, il répondit en faisant un effort sur lui-même :

— Votre idée est certainement excellente, mais les vers ne viennent que suivant l'inspiration. Monsieur Tseu-tchi, veuillez écrire la première phrase. Quand ce sera mon tour, je verrai s'il me vient quelque idée. Si ma verve s'échauffe, ce sera un jeu pour moi.

— De cette manière, dit P'ing-jou-heng, j'empiète sur p.293 vos droits.

Il prit alors son pinceau, et l'ayant imbibé d'encre, il écrivit d'abord sur le mur le sujet des vers :

Un jour de printemps, étant allé visiter un ami à l'est de la ville, soudain j'ai rencontré le seigneur Pé-kong [313], qui m'a retenu à boire, et par hasard nous avons composé ensemble des vers liés.

Après avoir fini d'exposer le sujet, il écrivit ainsi la première phrase :

J'ai oublié la rivière des fleurs et la rivière des saules.

Après avoir écrit ce vers, il présenta le pinceau à Tchang-în et lui dit :

— A votre tour, monsieur.

Mais Tchang-în, faisant des façons :

— Le commencement, dit-il, doit être écrit tout d'un trait ; si deux mains y prennent part, les expressions et les pensées jureront ensemble. Quand vous serez arrivé à la phrase du milieu, je continuerai à mon tour.

— Cela peut aller, dit P'ing-jou-heng, et, à ces mots, il écrivit encore deux lignes :

Comme j'étais allé visiter un ami à l'est de la ville, tout à coup,
à l'ouest de la ville,
J'ai rencontré un buveur d'une grande capacité ; pouvais-je dire
que la mienne est trop petite ?

Dès qu'il eut fini d'écrire, il présenta le pinceau à Tchang-în :

— Pour le coup, lui dit-il, c'est à votre tour de faire une phrase parallèle.

Tchang-în prit le pinceau, et comme il se creusait le p.294 cerveau, P'ing-jou-heng le pressa en disant :

— Vous êtes beaucoup trop lent ; il faut subir la punition convenue.

Tchang-în entendant prononcer le mot de punition :

— S'il fallait, dit-il, une phrase sur *les fleurs* et *les oiseaux*, *les montagnes* et *les rivières*, il me serait bien aisé d'écrire une phrase parallèle ; mais si je veux en trouver une qui réponde aux mots *grand* et *petit*, c'est là le difficile ; je ne demande pas mieux que de boire une tasse pour ma punition.

— Il faut, dit P'ing-jou-heng, que vous soyez puni de trois tasses.

— Eh bien ! répliqua Tchang-în, passe pour trois tasses. Je suis bien aise de voir comment vous trouverez une phrase parallèle.

P'ing-jou-heng reprit le pinceau et écrivit les deux vers suivants :

Quand un homme de talent rencontre un grand personnage, il n'ose s'abaisser devant lui,
Si un hôte a un pinceau brillant comme les *fleurs*, je lutte avec lui de grâce et de légèreté.

A peine Tchang-în eut-il fini de lire, que sans donner à P'ing-jou-heng le temps d'ouvrir la bouche, il se répandit en éloges pompeux.

— La correspondance est merveilleuse ! s'écria-t-il à plusieurs reprises ; j'ai eu beau réfléchir pendant une demi-heure, je n'ai pas trouvé une seule idée. En vérité, vous avez un talent extraordinaire.

— C'est une phrase improvisée, lui dit P'ing-jou-heng, qu'y-a-t-il là d'extraordinaire ? Tout à l'heure, vous venez de dire que s'il

s'agissait d'une phrase sur *les oiseaux* et p.295 *les fleurs*, vous trouveriez aisément un passage parallèle ; or, comme ces deux vers offrent le mot *fleurs*, je vous prie d'écrire un passage correspondant.

— Pour le mot *fleurs*, il s'y trouve, il est vrai, dit Tchang-în ; mais je vois au-dessus les mots *pinceau* d'un *hôte* ; il est évident que le mot *fleurs* est pris au figuré. De sorte qu'il est bien plus difficile d'y trouver une correspondance. Au bout du compte, il vaut mieux que je boive trois tasses comme auparavant. Monsieur P'ing, achevez tout de suite la phrase parallèle et que tout soit fini.

— Puisque vous voulez que j'achève, dit P'ing-jou-heng, il faut que le vénérable Youên soit puni lui-même de trois tasses.

— Pourquoi me punir ? s'écria Youên-în en riant.

— Pour votre punition, lui dit P'ing-jou-heng, il vous revient trois tasses ; buvez vite : si vous ne les avez pas vidées quand j'aurai achevé les vers, vous subirez encore pareille punition.

Youên-în fit un éclat de rire, puis il se vit obligé de boire les tasses prescrites. Après quoi, P'ing-jou-heng prit un pinceau, et soudain il acheva les trois phrases qui manquaient.

L'esprit du maître de la maison est comme l'oiseau qui est las de chanter.
D'après trois conventions (successives), il devait composer des vers liés.
Mais, comme la première fois, le poète a été obligé de composer seul.

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire, jeta son pinceau en p.296 riant aux éclats et se leva.

— Je vous ai beaucoup importuné, lui dit-il,

et aussitôt il sortit et se disposa à partir.

Tchang-în fit les plus vives instances pour le retenir.

— Il est encore de bonne heure, lui dit-il, si le maître a manqué de verve, du moins il lui reste encore du vin ; pourquoi ne pas rester un peu ?

— Monsieur Tchang, lui dit P'ing-jou-heng, comme vous ne vous flattez pas d'égaler le poète Thou-ling [314], je n'oserais à mon tour imiter Kao-yang [315], cet infatigable buveur.

— Le maître éprouve pour vous une vive affection, dit Tchang-în, comment pourrait-il la faire taire ?

— Le désir que j'ai de partir, reprit P'ing-jou-heng, est d'une violence extrême ; en vérité, je n'y puis résister.

A ces mots, il lui fit un salut en levant les deux mains, et s'échappant dehors, il partit comme un trait.

Tchang-în voyant qu'il était impossible de le retenir, courut après lui devant la porte ; mais P'ing-jou-heng était déjà bien loin.

Par suite de ce départ, j'aurai beaucoup de détails à raconter. Sur une haute montagne et au bord d'une eau courante, le son de la guitare fait découvrir un vrai p.297 poète. Thao-li et Hoang- thou [316] font connaissance ensemble.

Vous ignorez sans doute si, après ce départ, P'ing-jou-heng a consenti à visiter Yên-pé-hân. Prêtez-moi l'oreille un moment, je vais vous conter cela en détail dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE X

ILS COMPOSENT DES VERS LIÉS AUSSI HARMONIEUX QUE L'OR ET LE JADE

@

p.298 P'ing-jou-heng était resté à boire dans le jardin de Tchang-în. Quand il eut vu que Tchang-în ne pouvait venir à bout de faire des vers, il reconnut qu'il n'avait qu'un faux talent et en fut vivement irrité. Aussitôt il le salua en levant les mains et partit comme un trait.

Youên-în et Tchang-în coururent promptement après P'ing-jou-heng pour le reconduire, mais, à leur grande surprise, il ne tourna pas même la tête, et fut bientôt hors d'atteinte. Youên-în eut peur que Tchang-în ne se sentit mortifié.

— P'ing-tseu-tchi [317], dit-il, possède à la vérité quelque talent, mais, lorsqu'il a bu, il est d'une extravagance insupportable.

Tchang-în avait comblé P'ing-jou-heng d'attentions et de prévenances dans l'espoir de gagner son affection ; mais, contre son attente, P'ing-jou-heng, qui en avait deviné la cause, l'avait traité d'un ton fier et railleur, et ne lui avait donné nulles marques de respect ; Tchang-în, cruellement déçu, ne put s'empêcher d'éclater.

— Dans l'origine, dit-il, je ne connaissais pas ce petit animal, et p.299 c'est uniquement par égard pour vous, monsieur Chi-Kiao, que je l'ai accueilli avec bienveillance. Comment a-t-il pu prendre de pareilles manières ? C'est vraiment un homme sans éducation.

— Il se flatte d'avoir du talent, dit Youên-în, et il a coutume de blesser ainsi ses meilleurs amis. Au fond, comme je l'ai amené ici, tous les torts retombent sur moi.

— Je trouve, dit Tchang-în, que le vrai talent consiste surtout dans la beauté du style : quel talent y a-t-il à faire de méchants vers ? Si l'habitude de rimer peut passer pour du talent, avant-

hier j'ai vu, à la table du préfet Yên, un de ses amis, de la famille Song, qui en buvant une bouteille de vin, compose cent pièces de vers charmants. J'ai l'intention de l'inviter dans quelques jours. Allez le voir un instant, si cela vous agrée. Vous reconnaîtrez alors que les hommes d'un caractère élevé ne ressemblent point à ces individus de bas étage qui étalent un vain mérite pour se donner de l'importance.

— Puisque c'est un homme si éminent, dit Youên-în, je serai heureux de lui faire une visite.

En achevant ces mots, il prit congé de lui.

Tchang-în éprouva un amer désappointement. Nous le laisserons pour revenir à Youên-în, qui, voyant que P'ing-jou-heng s'en était retourné, ne put se dispenser d'aller rendre réponse à Yên-pé-hân.

Dans ce moment, Yên-pé-hân attendait avec une vive contrariété, lorsque, soudain, il vit Youên-în qui revenait seul.

— Pourquoi M. P'ing ne vient-il pas ? lui demanda-t-il.

— p.300 Il était venu avec moi, répondit Youên-în, et nous étions déjà entrés en ville ; mais tout à coup, nous avons rencontré M. Pé-kong [318], qui nous invita de la manière la plus pressante à entrer chez lui pour boire quelques tasses de vin. M. P'ing ayant appris qu'il avait obtenu la seconde place au concours, s'imagina qu'il avait aussi quelque talent ; il accepta donc et but avec plaisir. Mais, lorsqu'il fut question de faire des vers et qu'il eut vu que le vieux Tchang ne pouvait écrire une seule phrase, il le railla dans quelques lignes montantes ; puis, il partit comme un trait et s'en retourna, le laissant désappointé et mortifié au dernier point.

— C'est charmant ! s'écria Yên-pé-hân en riant aux éclats ; c'est charmant de l'avoir ainsi bafoué ! Cet individu, qui ne comprend pas un seul caractère, devrait s'estimer fort heureux d'avoir obtenu, grâce à la réputation et à l'influence de son père, la deuxième place du concours. Qu'avait-il besoin de venir se

frotter aux pointes pour s'attirer un cruel affront ? Mais, dites-moi un peu de quelle manière M. P'ing l'a persiflé.

Youên-în récita alors à Yên-pé-hân les vers tracés sur le mur.

Yên-pé-hân en rit à gorge déployée.

— C'est délicieux ! s'écria-t-il, mais, à ce que je vois, M. P'ing a véritablement du talent. Veuillez, monsieur, me l'amener promptement pour satisfaire ma vive impatience.

— Demain matin, dit Youên-în, je ne manquerai pas de l'inviter à venir.

A ces mots ils se séparèrent.

p.301 Le lendemain, Youên-în sortit encore à pied hors de la ville et alla trouver P'ing-jou-heng. Précédemment, lorsque Youên-în venait lui faire visite, P'ing-jou-heng accourait gaiement au-devant de lui ; mais comme ce jour-là Youên-în était resté pendant une demi-journée à son hôtellerie, il resta fièrement couché, sans se déranger.

Youên-în, devinant sa pensée, lui cria à haute voix :

— Monsieur Tseu-tchi, si vous avez quelque sujet de mécontentement, vous pouvez me le dire en face ; pourquoi repousser le monde d'une manière si arrogante ?

A ces mots, P'ing-jou-heng jeta un vêtement sur ses épaules et vint le recevoir.

— Quoique je sois pauvre, dit-il, je ne convoite certainement pas la bonne chère des gens riches. Vous m'aviez dit, à plusieurs reprises, que c'était un homme de talent, et c'est là ce qui m'a décidé à entrer chez lui. Qui aurait pensé qu'il était aussi vil que la terre et le fumier ? Si pour l'appât d'une tasse de vin, j'allais jeter sur la terre et le fumier mes pensées fleuries et mes paroles élégantes, ne serait-ce pas le comble du déshonneur ?

— Si, hier, vous avez été invité à boire, reprit Youên-în, ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée ; il ne faut voir là que l'effet d'une rencontre fortuite.

— Bien que cette rencontre ait été fortuite, dit P'ing-jou-heng, vous ne deviez pas, monsieur, le louer et l'exalter.

— C'était un ami, répliqua Youên-în en riant ; pouvais-je dire, à son nez, qu'il était un homme bouché ? Allons aujourd'hui voir ensemble Yên-pé-hân. Si c'est p.302 aussi un homme bouché, vous pourrez, pour le coup, vous en prendre à moi.

— Je n'ai jamais voulu, dit P'ing-jou-heng, abaisser mon caractère jusqu'à franchir le seuil des hommes riches et nobles ; c'est déjà trop d'une fois : me siérait-il d'y retourner encore ?

— Yên-pé-hân, dit Youên-în, est un des plus beaux talents de notre époque : pourquoi ne voir en lui qu'un homme riche et noble ?

— Vous me disiez hier, reprit P'ing-jou-heng, que Yên-pé-hân et Tchang-în avaient été, l'un le premier et l'autre le second [319]. D'après le second, il est aisé d'imaginer ce que doit être le premier. Votre esprit, monsieur, n'a pas la force de se mettre au-dessus des hommes riches et nobles, et voilà pourquoi vous êtes constamment leur dupe. Pour moi, je connais à fond le caractère des riches et des nobles. En général, parmi les riches et les nobles, il n'y a pas un seul homme d'un véritable talent. Les uns se poussent par le crédit et l'influence d'un père ou d'un frère aîné, les autres par la vertu de l'argent. Parce que vous voyez que Yên-pé-hân a obtenu la première place au concours, de suite vous vous faites illusion, et vous le prenez pour un homme d'un mérite extraordinaire. Qui sait s'il ne doit pas ce rang à l'intrigue ?

— Je conviens, dit Youên-în, que ce que vous avez dit des riches et des nobles se voit quelquefois ; seulement, il ne faut pas considérer Yên-pé-hân comme étant riche et p.303 noble. En effet, bien qu'il soit né dans une maison riche et noble, il n'a point les habitudes des riches et des nobles. Je le connais à fond, et il est inutile d'insister sur ce point. Du reste, quand vous l'aurez vu une seule fois, vous le connaîtrez comme moi.

— Monsieur, reprit P'ing-jou-heng, si vous connaissez à fond Yên-pé-hân, vous devez avoir de P'ing-jou-heng une bien médiocre idée. Moi, P'ing-jou-heng, après avoir quitté Lo-yang, je suis entré dans le pays de Yên ; en sortant de Yên, j'ai traversé Thsi et Thsou ; j'ai passé la rivière de Hoaï et de Yang, et je suis arrivé ici. Eh bien ! non seulement je n'ai pas vu, de mes yeux, un homme de talent, mais je n'ai pas même appris, de mes oreilles, qu'il en existât un seul. Quant à vous, monsieur, vous n'avez pas mis le pied hors des frontières. Quoique vous ne connaissiez Tchang-în qu'à l'extérieur, vous dites de suite que Tchang-în est un homme de talent ; et, pour avoir eu quelques relations avec Yên-pé-hân, vous proclamez sur-le-champ que Yên-pé-hân est un homme de talent. Comment faites-vous, monsieur, pour rencontrer une si grande quantité d'hommes de talent ?

— A vous entendre, reprit Youên-în, on dirait que décidément il n'y a pas dans tout l'empire un seul homme de talent.

— Comment oserais-je dire que l'empire est totalement dépourvu d'hommes de talent ? je soutiens seulement que, parmi les gens riches et nobles [320], on n'en saurait trouver un seul.

— p.304 S'il n'y en a pas, dit Youên-în, parmi les riches et les nobles [321], où sont-ils donc ?

En entendant cette question, P'ing-jou-heng laissa échapper un long soupir.

— Je vous avoue, dit-il, que ces raisonnements sont fort étranges. Il me serait difficile de parler ainsi devant vous, et si je le faisais, vous ne me croiriez pas.

— Qu'y a-t-il d'étrange là dedans, dit Youên-în, et pourquoi ne vous croirais-je pas si vous affirmiez la même chose ?

— Pour des hommes à barbe roide et à sourcils hérissés [322], je ne sais combien j'en ai vu, et cependant je n'ai jamais rencontré un seul talent extraordinaire qui s'élevât au-dessus de la foule. Ces

jours derniers, lorsque j'étais dans le temple du Mîn-tseu [323], j'ai rencontré une jeune fille de douze ans. Sans parler de ses attraits admirables, et à ne considérer que les vers qu'elle a tracés sur le mur, où trouverait-on autant de finesse et de profondeur, autant de grâce et de charme ? En vérité, elle vous ferait périr d'amour. S'il existait au monde un homme d'un pareil mérite, mon unique vœu serait de me prosterner chaque jour devant lui et de lui offrir mes hommages. Mais pour voir ces hommes riches et nobles, qui ont tous l'esprit bouché, je vous en conjure, ne venez jamais me déranger !

Tout en parlant, il marmottait entre ses dents. « J'ai, disait-il, une foi profonde dans la parole de Ni-chân (Confucius) : « Si vous le frottez sur la meule (le jade), il ne s'use point ; si vous le tachez avec de la boue, il ne noircit pas [324]. »

Youên-în le voyant dans cet état, ne put se contenir davantage et, riant aux éclats :

— Monsieur Tseu-tchi, lui dit-il, décidément vous êtes fou ! Si vous ne daignez pas y aller, comment pourrais-je vous y contraindre ? Seulement, quoique vous soyez si passionné pour les hommes de talent, lorsque vous en trouvez un sous la main, vous ne daignez, pour rien au monde, lui rendre visite. Un autre jour, quand vous aurez eu l'occasion de le voir, vous reconnaîtrez que je ne vous en ai pas imposé. Pour moi, je vous laisse.

P'ing-jou-heng ne l'avait écouté que d'une oreille, mais quand il vit qu'il parlait de partir, il se contenta de répondre :

— Eh bien ! adieu.

Youên-în sortit donc et s'en retourna. Tout le long du chemin, il se livra à ses réflexions ; puis tout à coup, il lui vint une idée :

— J'ai trouvé un bon moyen, s'écria-t-il.

De suite il alla tout droit chez Yên-pé-hân et lui raconta, de point en point, les prétextes de son ami pour ne pas daigner lui rendre visite.

— S'il en est ainsi, dit Yên-pé-hân, que peut-on y faire ?

— Tout en marchant, répondit Youên-în, j'ai trouvé un bon moyen.

— Quel moyen ? demanda Yên-pé-hân.

— p.306 Quoiqu'il ait l'air d'un fou, répondit Youên-în, il aime le talent autant que sa vie. Il suffit de prononcer le mot de talent pour le mettre en campagne.

Alors s'approchant de l'oreille de Yên-pé-hân :

— Il n'y a pas d'autre moyen, lui dit-il, que de faire ceci et cela.

— Eh bien ! dit Yên-pé-hân en souriant, essayons de votre moyen.

Aussitôt il chargea un de ses amis intimes d'aller faire toutes les dispositions nécessaires.

Revenons maintenant à P'ing-jou-heng. Quand il eut vu que Youên-în était parti, il en fut ravi au fond du cœur. « Si je n'avais pris, dit-il, ce ton méprisant, il serait encore venu ici m'obséder et m'ennuyer. Hier, il m'a mis dedans, mais à l'avenir, je m'en souviendrai. Il ne convient pas de franchir, à la légère, le seuil des hommes riches et nobles. Il vaut mieux vivre dans l'isolement et mourir seul. Si la soif des richesses et des honneurs me faisait lier amitié avec ces hommes riches et nobles [325], ne serait-ce pas ravaler la dignité des lettres ? »

Charmé de sa résolution, il but seul une bouteille de vin. Il récita encore une fois les vers que Ling-kiang-sioué avait écrits sur le mur [326] ; puis il alla prendre du repos.

Le lendemain, vers midi, il vit arriver un de ses amis intimes nommé Ki-tching, qui venait lui rendre visite. Il lui offrit un siège et le retint à causer.

Ki-tching l'interrogea tout à coup.

— Ces jours derniers, lui dit-il, M. Youên-chi-kiao [327] est-il venu vous voir ?

— p.307 Il est venu, en effet, répondit P'ing-jou-heng en riant, seulement, le motif de sa visite était on ne peut plus ridicule.

— Qu'avait-il de ridicule ? demanda Ki-tching.

P'ing-jou-heng lui raconta alors, de point en point, de quelle manière il l'avait conduit chez Tchang-în, qui n'avait pu composer un seul vers et avait voulu, la veille, l'entraîner, par surprise, à aller rendre visite à Yên-pé-hân.

— Un homme qui a si peu de caractère, ajouta-t-il, n'est-il pas parfaitement ridicule ?

— Cela s'est vu de tout temps, répliqua Ki-tching. Ces hommes sans caractère ne cherchent qu'à s'introduire dans les maisons des riches et des nobles. J'ai entendu dire qu'aujourd'hui il est allé avec un homme d'un faux talent dans le village de Thsiên-liéou pour entendre le chant des loriots. Il veut, a-t-il dit, faire des vers et boire, et continuer (imiter) les promenades célèbres de la vallée d'or [328]. Je ne sais comment il s'y prend pour leurrer les sots.

P'ing-jou-heng apprenant combien il était agréable d'entendre, dans le village de Thsiên-liéou, le chant des loriots :

— Je ne sais, dit-il, si c'est bien loin d'ici.

— Ce village, répondit Ki-tching, est situé au midi, à trois ou quatre milles d'ici, tout au plus ; si cela vous plaît, allons-y faire un tour. D'abord, nous entendrons le chant des loriots, et, ensuite, nous verrons quelle espèce d'individu le vieux Youên y a entraîné par surprise pour faire l'homme important. S'il a quelque chose de p.308 vain et de menteur, nous pourrons le persifler et le couvrir de confusion. Ce sera charmant !

— A merveille ! s'écria P'ing-jou-heng en souriant ; allons-y tout de suite.

A ces mots, les deux amis se prirent par la main et se dirigèrent lentement vers le midi. Tout le long de la route, ils s'amusèrent à

causer et à badiner ensemble. Bientôt ils aperçurent, dans le lointain, un bois de saules verdoyants qui pouvait avoir un li d'étendue. On rencontrait tantôt des endroits éclaircis, tantôt des endroits touffus : ici, quelques saules s'élevaient au bord d'une rivière ; là, d'autres saules étaient adossés à une montagne. Plus loin, leurs branches caressaient des rochers ; ailleurs, elles flottaient au-dessus d'un pont. Dans la partie la plus profonde et la plus épaisse du bois, on avait élevé un grand pavillon où l'on pouvait se promener et jouir d'une charmante perspective. Dans la seconde moitié du printemps, une foule de promeneurs, attirés par les brillantes modulations du loriot, venaient constamment s'y divertir. Les uns étendaient par terre des tapis et des nattes, les autres dressaient des tables sous les saules. Si c'étaient des hommes du plus haut rang ou d'éminents magistrats, ils s'installaient dans le pavillon et se faisaient servir du vin. Ce jour-là, P'ing-jou-heng et Ki-tching étant arrivés ensemble au pied des arbres, aperçurent une multitude de personnes qui, chacune de leur côté, s'amusaient suivant leur goût. S'étant approchés du pavillon, au premier coup d'œil, ils virent Youên-în qui y était assis en compagnie d'un jeune homme, et buvait avec lui devant une table servie avec luxe. Ils $_{p.309}$ avaient fait dresser, à côté, deux tables vides comme s'ils eussent attendu quelques nobles hôtes. Des jeunes filles d'une beauté séduisante circulaient autour d'eux et leur offraient à boire, tandis que six ou sept jeunes garçons chantaient d'une voix harmonieuse et jouaient de la flûte. C'était une scène ravissante. P'ing-jou-heng arrêta de loin ses yeux sur le jeune homme. Son corps était droit comme un pic majestueux ; ses sourcils se dessinaient comme la pente d'une montagne lointaine ; son teint était frais et ses yeux avaient la pureté des eaux d'automne. Ses manières étaient distinguées, et sa voix était douce comme une légère brise du printemps. P'ing-jou-heng éprouva au fond de son cœur une émotion secrète. « Ce jeune homme, dit-il, est bien différent de ce rustaud de Tchang-în. On dirait qu'il est venu ici avec certaines intentions. »

A ces mots, il se cacha au bas des saules, et de là il examina avec attention leur air et leur tournure. Il vit que Youên-în et ce jeune homme qui buvaient ensemble étaient un peu échauffés par le vin. Tout à coup, le jeune homme se sentant animé par la verve poétique, appela un domestique et se fit apporter un pinceau et un encrier. Il se leva et, s'étant avancé au milieu du pavillon, il traça des vers sur un mur blanchi. Comme les caractères étaient aussi grands qu'une tasse à thé, P'ing-jou-heng put, de loin, les distinguer nettement. Ces vers étaient ainsi conçus :

Mille filets d'une pluie fine et dix mille flocons de vapeurs
Dérobent la verdure des plantes et voilent l'azur des cieux ;
p.310
Par bonheur, le souffle du printemps nous indique encore le chemin,
Et apporte aux nobles hôtes les chants harmonieux du loriot.

Après avoir fini de voir ces vers, P'ing-jou-heng se sentit ému d'admiration et de joie. « Cette écriture est charmante, se dit-il en lui-même. On reconnaît la main d'un lettré distingué. »

A peine avait-il achevé cette réflexion, qu'il aperçut une des jolies chanteuses qui présentait à ce jeune homme une pièce de soie blanche pour qu'il y écrivit des vers. Celui-ci, sans se faire prier, leva son pinceau et, ayant regardé attentivement la figure charmante de la jeune fille, il écrivit sur-le-champ. Dès qu'il eut fini, il jeta son pinceau en faisant un éclat de rire et se remit à boire avec Youên-în. La jolie fille prit la pièce de soie, et comme les traces de l'encre étaient encore humides, elle alla à côté du pavillon et l'étendit sur une table vide pour la faire sécher au soleil. Quelques personnes désœuvrées étant venues pour l'examiner, P'ing-jou-heng s'approcha aussitôt, et quand il fut en face, il vit que ce qu'on avait écrit sur la pièce de soie formait deux quatrains de cinq syllabes. En voici le sens :

Ce n'est pas seulement la fraîcheur de votre figure qui vous rend aimable.
Vous avez une grâce et des attraits qui charment le cœur.
La beauté de l'automne se peint dans vos deux sourcils ;
Votre aiguille de tête brille comme le disque de la lune ;
La blancheur de votre teint est comme un reflet de fleurs de poirier ;
L'ombre de vos cheveux flottants ressemble à celle des branches du saule. p.311
Vos pensées sont profondes ; elles ne sauraient être superficielles.
Au moment de parler, vous laissez échapper un doux soupir.

Après avoir fini de lire. P'ing-jou-heng s'écria tout à coup d'un ton exalté :

— Quels beaux vers ! quels beaux vers ! En vérité, c'est un homme de talent !

Quoique Youên-în et le jeune homme eussent un peu entendu ces paroles flatteuses, ils firent semblant de n'en rien savoir et continuèrent à boire vaillamment en jouant aux dés. Ki-tching tira vivement P'ing-jou-heng et le fit descendre.

— Monsieur, lui dit-il, ne parlez pas si haut ; si le vénérable Youên-în venait à vous entendre, il pourrait bien se moquer de vous.

— J'ignore, dit P'ing-jou-heng, quel est ce jeune homme ; les vers qu'il a composés sont vraiment pleins de pureté et de fraîcheur, d'élégance et de noblesse ; comment pourrait-on se contenir et se taire ?

— Monsieur Tseu-tchi, dit Ki-tching, précédemment vous étiez fier et dédaigneux : d'où vient que la vue de ces deux quatrains vous fait pâmer d'admiration ?

— Pour moi, dit P'ing-jou-heng, jamais je n'ai su feindre. Si des vers sont beaux, je les trouve beaux ; s'ils sont mauvais, je les trouve mauvais. Ces deux quatrains sont vraiment délicieux ; vous n'avez pas le droit de blâmer mon admiration.

— Qui sait, reprit Ki-tching, si ces deux quatrains sont de lui ou non, s'ils sont fait de longue main ou improvisés ?

— Tous deux, dit Ping-jou-heng, ont été inspirés par p.312 la circonstance : comment supposer qu'ils sont entachés de fraude ou faits de vieille date ?

— Votre opinion, répondit Ki-tching, ne me paraît pas encore bien sûre : attendez que je l'aie mis à l'épreuve ; je vous ferai voir sa composition.

— Comment vous y prendrez-vous pour le mettre à l'épreuve ? demanda P'ing-jou-heng ?

— J'ai un excellent moyen, répondit Ki-tching.

Or, il y avait un des jeunes chanteurs que connaissait Ki-tching. Quand il eut fini de chanter, il lui fit un signe de tête et l'appela près de lui :

— Je trouve, lui dit-il, que ce jeune monsieur a composé des vers charmants. J'ai un éventail, veuillez l'emporter et le prier de ma part d'y écrire une pièce de vers.

— Seigneur Ki, dit le jeune chanteur, si vous désirez qu'il écrive des vers, donnez-moi votre éventail.

A ces mots, Ki-tching tira aussitôt de sa manche un éventail en papier blanc et le remit à ce jeune chanteur ; puis, s'adressant à P'ing-jou-heng :

— Il faut, dit-il, que vous donniez un sujet ; vous l'enverrez ensuite demander les vers : ce sera charmant.

— Eh bien, dit P'ing-jou-heng, qu'il fasse l'éloge du jeune chanteur.

Ki-tching voulait encore adresser des recommandations au jeune chanteur ; mais celui-ci, qui avait déjà saisi sa pensée, s'écria :

— J'ai bien compris.

Il prit aussitôt l'éventail et, quand il fut près du jeune homme :

— Votre serviteur, dit-il, possède un méchant éventail ; il désirerait que Votre Seigneurie lui fît la grâce d'y écrire une pièce de vers.

— p.313 Si vous désirez des vers, lui dit le jeune homme en souriant, dans quel genre les voulez-vous ?

— Comme je cultive le chant, répondit-il, je prie Votre Seigneurie de me gratifier d'une pièce de vers sur l'art du chanteur.

— A merveille, dit le jeune homme en riant.

Il déploya alors l'éventail, et prenant son pinceau, il y écrivit tout de suite des vers, comme s'ils eussent été faits d'avance. Il ne réfléchit pas un seul instant, et les ayant achevés en moins de temps qu'une demi-tasse de thé, il remit l'éventail au jeune chanteur. Celui-ci lui fit ses remercîments, prit l'éventail et descendit ; puis, s'approchant furtivement de Ki-tching, il le lui présenta en disant :

— Seigneur Ki-tching, voyez un peu si c'est bien écrit.

P'ing-jou-heng prit le premier l'éventail, et y ayant jeté les yeux, il lut une pièce en vers de sept syllabes, qui était ainsi conçue :

Tantôt sa voix éclate avec une force impétueuse, tantôt elle se traîne avec douceur ;
Par une gradation insensible, il passe du ton *kong* au ton *chang* [329] ;
Tantôt quelques expressions pathétiques vous font frissonner le cœur [330] ;
Tantôt ses accents moelleux semblent un doux parfum qui s'exhale de sa bouche ;
Tantôt sa voix fine et déliée imite le léger murmure des saules ;

Tantôt son gosier mélodieux rappelle les modulations du loriot.
p.314
Quand une chanson nouvelle vous fait entendre le frais murmure d'un ruisseau,
Les antiques accords qui arrêtaient les nuages paraissent communs et sans charmes.

P'ing-jou-heng ayant fini de lire ces vers, ne put se contenir plus longtemps.

— Ne vous avais-je pas dit, cria-t-il tout haut à Ki-tching, que c'était véritablement un homme de talent ? Qu'en pensez-vous ? Comme il est là devant nous, il ne faut pas que je le manque ; je veux absolument avoir une entrevue avec lui.

— Vous ne le connaissiez pas auparavant, lui dit Ki-tching : serait-il convenable que vous allassiez le trouver de but en blanc ?

— Cela n'est pas difficile, reprit P'ing-jou-heng ; je vais appeler le vénérable Youên-în et, après lui avoir expliqué mon intention, je le prierai d'aller me recommander.

— Il n'y a pas d'autre moyen, lui dit Ki-tching.

A ces mots, P'ing-jou-heng courut près du pavillon et cria à haute voix :

— Monsieur Youên ! monsieur Youên !

Mais Youên avait l'air d'être sourd. Il ne répondit pas un mot et continua à boire avec le jeune homme, en débitant de grand mots et en raisonnant à perte de vue.

P'ing-jou-heng s'imagina qu'il n'avait réellement pas entendu, et s'approchant encore de quelques pas, il lui cria de nouveau :

— Monsieur Youên-chi-kiao, c'est moi, P'ing-jou-heng, qui vous appelle.

En ce moment, Youên-în venait de remplir une grande tasse en corne de rhinocéros et, l'ayant posée sur la table, il se tenait baissé

dessus et ne faisait que humer la p.315 liqueur ; on eût dit que sa tête était plongée tout entière au fond de la tasse. Comment aurait-il entendu la voix qui l'appelait ? Plus P'ing-jou-heng criait, et plus Youên-în buvait, si bien qu'il finit par fermer les yeux, et se couchant sur la tasse, il se mit à dormir profondément. Comme P'ing-jou-heng continuait toujours à crier à haute voix, Ki-tching, jugeant que cette manière d'appeler sans cesse blessait les bienséances, le tira plusieurs fois par le bras et le fit descendre en disant :

— C'est tout à fait inconvenant !

— Eh quoi ! dit P'ing-joug-heng, quand un homme de talent voit devant lui un homme de talent, comment aurait-il le courage de le manquer ?

Comme il avait appelé Youên-în sans recevoir de réponse, il éprouva un vif embarras. Alors, il se dirigea tout droit vers la table, et, quand il fut en face du jeune homme, il leva les mains et lui dit :

— Monsieur mon frère aîné [331], je vous salue ; votre jeune frère est P'ing-jou-heng, homme de talent de Lo-yang.

Le jeune homme resta assis sans bouger et sans lever les mains, et le regardant de travers [332] :

— Quelle espèce d'homme êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Votre jeune frère, dit-il, est un homme de talent de Lo-yang ; je m'appelle P'ing-jou-heng.

— Dans notre ville de Song-Kiang, reprit le jeune homme en riant, je n'ai pas appris qu'il y eût quelqu'un de ce nom-là [333].

— p.316 Votre jeune frère est de Lo-yang, repartit P'ing-jou-heng ; si par hasard,. mon frère aîné ne me connaît pas, vous n'avez qu'à interroger le respectable Youên ; vous saurez tout de suite qui je suis.

En ce moment Youên-în dormait encore, la tête appuyée sur la table.

— Si j'entre bien dans votre pensée, dit le jeune homme, j'imagine que vous voulez boire avec nous.

— Moi, dit P'ing-jou-heng, je me flatte d'être un homme de talent ; mais jusqu'à présent je n'avais jamais rencontré un homme d'un talent extraordinaire. Ayant vu aujourd'hui que les vers composés par mon frère aîné étaient d'une beauté admirable, je désirerais avoir avec lui un moment d'entrevue pour déployer les pensées que je recèle dans mon sein. Serait-il permis de dire que c'est pour une tasse de vin ?

— A vous entendre, dit le jeune homme en riant, j'imagine que vous savez faire quelques lignes de méchants vers. Pour moi, si je compose des vers ici, je ne ressemble pas à ces lettrés retirés, à ces faiseurs de romances qui, pour obtenir une vaine réputation, suivent servilement les exemples du passé. Il me faut pour rivaux des hommes doués d'un vrai talent et d'un savoir solide comme Tsao-tseu-kiên [334], qui composa des vers après avoir fait sept pas, comme Li-tsing-liên [335] qui, étant à p.317 moitié ivre, composa la *chanson de la paix.* Je leur permets alors d'entrer dans l'arène et de composer avec moi. A vous voir, quoique vous soyez fort jeune, je pense que vous êtes issu d'une famille pauvre et obscure, et que quand vous sauriez manier le pinceau, vous ne devez être qu'un Kiao-hân ou un Tao-Séou [336].

— Monsieur mon frère aîné, dit P'ing-jou-heng en riant, si vous me regardez comme un homme pauvre et obscur, n'aurais-je pas le droit, à mon tour, de vous comparer aux hommes riches et nobles [337] ? Mais ces propos ne mènent à rien. Veuillez me donner un sujet, et alors mon mérite ou ma médiocrité éclateront sur-le-champ.

— Si vous êtes si brave pour faire des vers, dit Yên-pé-hân, croyez-vous que je serai moins brave pour vous mettre à l'épreuve ? Seulement, comme nous nous rencontrons pour la première fois, nous ignorons réciproquement notre force. Lorsqu'on fait des vers ensemble, il faut absolument qu'il y ait

une punition (pour le vaincu). Mais, en ce moment, M. Youên-chi-kiao est plongé dans l'ivresse : qui prendrons-nous pour témoin [338] ?

— Votre jeune frère, dit P'ing-jou-heng, a amené avec lui un ami qui est comme vous de la ville de Song-kiang : que ne le prenons-nous pour témoin (pour juge) ?

— p.318 A merveille ! à merveille ! s'écria Yên-pé-hân.

En entendant ces paroles, Ki-tching s'approcha de la table.

— Messieurs, dit-il, puisque vous êtes en verve et que vous voulez vous distribuer les rimes et vous disputer la victoire, votre jeune frère désire présider au combat [339].

— Comme vous demandez à faire des vers, dit Yên-pé-hân, vous ne pouvez vous dispenser de boire. Quoique vous ne soyez pas venu pour une tasse de vin, il faut cependant humecter un peu votre bouche altérée [340].

A ces mots, il les salua en levant les mains et les invita à s'asseoir, et alors les jeunes filles qui étaient près d'eux leur servirent du vin.

P'ing-jou-heng avait à peine bu trois ou quatre tasses, qu'il s'écria tout à coup :

— Votre jeune frère se sent bouillant de verve et il prie son frère aîné de lui donner de suite un sujet. Si vous tardez une minute, mes dix doigts vont se transformer en griffes de dragon et je m'envolerai dans les airs.

— Si je me borne à vous mettre à l'épreuve, dit Yên-pé-hân, on ne manquera pas de dire que je traite un sage avec hauteur et un hôte avec peu d'égards. Si je veux partager avec vous les rimes pour que nous composions chacun de notre côté, il sera difficile de juger des beautés ou des défauts de nos compositions. Il vaut mieux que je fasse avec vous des vers liés. Dès que vous aurez fini une phrase, j'ordonnerai à une jolie personne de vous verser une tasse de vin, et aux chanteurs de faire entendre une

p.319 chansonnette. L'air fini et la tasse vidée, je continuerai la pensée poétique et je tâcherai de la compléter ; si je ne viens pas à bout de trouver une rime heureuse, pour ma punition, je boirai sur-le-champ trois grandes tasses ; mais si je réussis, on m'offrira du vin et on chantera un air comme la première fois. Si vous rencontrez une de ces phrases fines et élégantes qui excitent l'admiration, toute la société boira une tasse de vin en votre honneur. Mais si vos vers sont mauvais d'un bout à l'autre, je vous barbouillerai le visage d'encre et je vous ferai chasser honteusement. Ne vous formalisez pas alors si votre jeune frère vous traite avec mépris. Il faut que mon frère aîné réfléchisse bien d'avance. S'il se sent du courage, il n'a qu'à composer tout de suite ; s'il manque de courage, je l'engage à se retirer. Qu'il n'aille pas, au moment décisif, montrer de l'opposition ou du repentir.

En entendant ces paroles, P'ing-jou-heng se mit à rire aux éclats :

— C'est délicieux ! c'est délicieux ! s'écria-t-il, jamais je n'ai eu la figure noircie d'encre ; si on me la noircit aujourd'hui par plaisanterie, j'en serai vraiment charmé. Mais je pense que, dans tout l'empire, il ne serait pas aisé de trouver un pinceau assez brillant [341]. Allons, je vous en prie, donnez-moi vite un sujet.

— Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin, dit Yên-pé-hân. Aujourd'hui, nous sommes venus dans le village de Thsiên-liéou pour entendre les loriots ; eh bien ! prenons ce sujet.

p.320 A ces mots, il se fit apporter une longue pièce de soie, l'étendit en travers sur une longue table, et ordonna à une jolie personne de broyer de l'encre et de rester à leurs côtés en tenant l'encrier.

Alors Yên-pé-hân se leva, et, prenant son pinceau :

— Votre jeune frère, a mérité une punition. C'est à lui de commencer à rimer.

Aussitôt donc, il écrivit le sujet et commença la première phrase.

Sujet.— Un jour de printemps, nous sommes allés dans le village de Thsiên-liéou pour entendre les loriots.

Au printemps, par la faveur du ciel, la pluie et les vapeurs se sont heureusement mariées.

Yên-pé-hân, ayant fini d'écrire, déposa son pinceau et s'assit. De suite, une jolie personne lui versa une tasse de vin, et les jeunes musiciens chantèrent un air au son de la flûte. P'ing-jou-heng se leva à son tour, et prenant un pinceau, il écrivit à la suite ces deux lignes :

D'innombrables branches traînent mollement à terre ;
En combien de jours l'ombre d'un vert feuillage a-t-elle augmenté leur beauté ?

Dès que P'ing-jou-heng eut fini d'écrire, il déposa son pinceau et s'assit. Yên-pé-hân, à la vue de ces vers, fit plusieurs signes de tête et dit :

— Il s'y entend ! il s'y entend !

Aussitôt, il ordonna à une jolie personne de lui offrir une tasse de vin et aux jeunes garçons de chanter un air. La chanson finie, il se leva et écrivit ces deux vers : p.321

En un moment l'oiseau jaune (le loriot) s'élance à la branche la plus élevée,
Et il prend son essor comme s'il avait trouvé la route des nuages bleus (l'empyrée).

P'ing-jou-heng, qui était près de lui, l'avait vu (écrire). Sans attendre que Yên-pé-hân eût déposé son pinceau et fût retourné à sa place, il s'écria avec enthousiasme :

— Quelle belle pensée que celle-ci : Il prend son essor comme s'il avait trouvé la route des nuages bleus !

— Monsieur P'ing, monsieur P'ing, s'écria Yên-pé-hân tout joyeux, je demande seulement que vous me trouviez une phrase parallèle : pour le coup, je vous regarderai comme un homme de talent.

A ces mots, il réclama pour son ami du vin et une chanson ; mais P'ing-jou-heng l'arrêtant :

— Un moment, un moment, lui dit-il ; attendez que j'aie écrit une phrase parallèle, et alors nous boirons ensemble.

Soudain il leva le pinceau et écrivit, en courant, les deux vers qui suivent :

J'écoute et crois entendre la chanson appelée *Hong-sioué* [342].
Les branches qui se balancent doucement au gré de la brise forment un rideau vert.

A peine Yên-pé-hân eut-il vu ces vers, qu'il battit des mains et s'écria d'un air joyeux :

— Vous avez fait répondre rouge (*hong*) et neige (*sioué*) à nuages bleus ; c'est une percée qu'un esprit ordinaire n'aurait pas trouvée. Vous êtes vraiment un homme de talent.

p.322 Les jeunes filles leur offrirent alors trois tasses de vin qu'ils burent ensemble en signe de félicitation.

— *Le chemin des nuages bleus,* demanda alors Ki-tching, a été inspiré par la phrase où il s'agit *des oiseaux jaunes* (des loriots), qui trouvent leur *route au milieu des saules,* c'est ce que j'ai compris à la première réflexion ; mais j'ignore d'où vient la chanson appelée *Hong-sioué-ko.*

— *Hong-eul* (vermeille-enfant) et *Sioué-eul* (neige-enfant) [343], dit Yên-pé-hân en souriant, sont les noms de deux jeunes filles de l'antiquité qui étaient d'habiles chanteuses. M. P'ing a marié la fiction à la réalité. Vous ne connaissiez pas, monsieur, ce merveilleux artifice, familier aux poètes.

En achevant ces mots, il prit le pinceau et écrivit les deux vers suivants :

Ils passent tour à tour d'une branche à l'autre, comme des navettes d'or.
Ils chantent du matin au soir ; y a-t-il au monde des accents aussi délicieux ?

— Comme on pourrait, dit P'ing-jou-heng, se fatiguer à se lever et à s'asseoir continuellement, il vaudrait mieux finir la pièce et boire ensuite tout à notre aise.

— Cela peut se faire, dit Yên-pé-hân en souriant.

Alors P'ing-jou-heng écrivit deux nouveaux vers :

Les saules se balancent du nord au midi. Où trouve une ombre plus douce ?
Leurs branches soyeuses forment un léger rideau et voilent la voûte du ciel.

p.323 Yên-pé-hân :

Au son de leur voix, on croit entendre l'habile chanteuse de Thsîn [344].
Seulement les poètes et les lettrés retirés lui apportaient des oranges en venant l'écouter.

P'ing-jou-heng :

Les hommes même les plus grossiers ne sauraient passer ici à cheval (sans s'arrêter).
Leurs délicieuses modulations semblent des perles qui s'échappent de leur langue.

Yên-pé-hân :

Leurs voix suaves qui s'étendent comme des fils de soie, enchaînent nos sourcils ;
Le vif éclat de leur plumage se reflète dans nos yeux et cause une sensation pénible.

P'ing-jou-heng :

Les cris de leurs petits ressemblent aux soupirs d'une âme mourante.
En les regardant, il semble que leur chant expire et se ranime tour à tour.

Yên-pé-hân :

En entendant leur voix, on apprend à connaître la grâce de leur corps.
Comment pourrons-nous répondre à ce beau jour ?

p.324 P'ing-jou-heng :

En remplissant des coupes d'or et en les vidant tour à tour.

Après avoir fini d'écrire, les deux amis rirent aux éclats et s'abandonnèrent à la joie.

Yên-pé-hân arrangea ses vêtements et salua de nouveau P'ing-jou-heng.

— Monsieur, lui dit-il, il y avait longtemps que j'avais entendu parler de votre grande réputation ; je reconnais qu'elle n'était point usurpée.

— Puisque nous avons fait connaissance aujourd'hui en composant des vers, dit P'ing-jou-heng, j'oserai vous demander votre glorieux nom de famille et votre honorable petit nom.

— Votre jeune frère, dit Yên-pé-hân en riant, n'aime pas à communiquer son nom de famille et son petit nom.

— Lorsqu'on a rencontré un ami, serait-il convenable de ne pas lui communiquer son nom de famille et son petit nom ?

— Si je vous communiquai que mon nom de famille et mon petit nom, reprit Yên-pé-hân en souriant, j'ai bien peur de m'attirer votre mépris.

— Monsieur, lui dit P'ing-jou-heng, vu votre admirable talent, non seulement je ne fais pas attention à votre fortune et à votre noblesse, mais quand même vous seriez pauvre et obscur, je n'oserais certainement pas vous montrer du dédain.

— Eh bien ! dit le jeune homme en riant, puisque vous assurez que vous ne me mépriserez point, je vais vous p.325 parler sans détour. Je suis précisément ce Yên-pé-hân dont vous a parlé M. Youên-chi-kiao.

— Ainsi donc, s'écria P'ing-jou-heng en riant aux éclats, vous êtes monsieur Yên-pé-hân. Il y avait bien longtemps, bien longtemps que j'aspirais à vous voir.

A ces mots, il lui fit un salut et lui offrit ses respects.

Au moment où P'ing-jou-heng faisait ce salut, tout à coup Youên-în ouvrit les yeux, se dressa sur ses pieds et le tirant par le bras, il l'apostropha avec violence.

— Monsieur P'ing, lui dit-il, il faut que vous ayez bien peu de caractère ! Avant-hier, vous disiez, d'un ton railleur, que M. Yên, le comte de Tsé, appartenant à une famille riche, devait être dépourvu de talent ; vous disiez encore que s'il avait obtenu la première place au concours, c'était uniquement par l'intrigue. Vous ajoutiez que quand M. Yên, le comte de Tsé, serait un homme de talent, il aurait beau vous prier mille et dix mille fois de venir le voir un instant, vous dédaigneriez d'aller lui rendre visite. Comment se fait-il qu'aujourd'hui, sans avoir reçu d'invitation, vous soyez venu le trouver de votre propre mouvement, et que vous lui montriez la même déférence qu'à moi-même ?

— Après que Tchang-în eut trompé mon attente, dit P'ing-jou-heng en riant, je m'imaginai que M. Yên était un homme de la même trempe ; c'est pour cela que je laissai échapper des paroles si extravagantes ; j'ignorais que le comte de Tsé fût un des plus beaux génies de l'empire. J'ai agi avec une légèreté coupable, et certes c'est une faute dont je ne saurais me justifier ; mais, en réalité, ma faute est venue de mon frère aîné, Chi-kiao.

p.326 A ces mots Youên-în se mit à vociférer de plus en plus.

— Comment pouvez-vous dire que c'est de ma faute ? s'écria-t-il d'un ton courroucé.

— Si vous ne m'eussiez pas arrêté en chemin, dit P'ing-jou-heng, pour m'entraîner chez Tchang-în, il y a longtemps que j'aurais rendu visite à M. Yên.

Youên-în se mit à rire aux éclats.

— Décidément, lui dit-il, vous êtes un homme de talent. Avant-hier, vous avez parlé d'une façon, aujourd'hui vous tenez un autre langage ; on peut dire que vous possédez à fond tous les artifices de la rhétorique.

Quand il eut fini de parler, toute la société rit à gorge déployée.

— Trève de propos inutiles, dit Yên-pé-hân, veuillez vous asseoir et que tout soit dit.

Il ordonna alors aux jeunes filles d'enlever la première table et de dresser avec soin celle qui était restée vacante.

Ce que voyant P'ing-jou-heng, il se leva à la hâte, et s'excusant poliment :

— Comme j'ai eu aujourd'hui, dit-il, l'honneur de faire votre connaissance [345], je ne manquerai pas d'aller vous rendre visite dans votre hôtel. Pour le p.327 moment, permettez-moi de me retirer.

Mais Yên-pé-hân l'arrêtant par la main :

— On a eu bien de la peine, dit-il, à vous amener ici ; pourquoi voulez-vous prendre congé de moi avant que je vous aie donné quelques marques de respect ?

— Ce n'est point que je veuille absolument vous quitter, dit P'ing-jou-heng, mais, en voyant ce somptueux repas, je suis convaincu que vous attendez quelque hôte illustre. Pour moi, qui suis un hôte venu à l'improviste, je craindrais de vous gêner. Voilà pourquoi je vous fais mes adieux d'avance.

— Monsieur, reprit Yên-pé-hân en riant, vous venez de dire tout à l'heure que peut-être j'attends quelque hôte illustre ; devinez un peu quel est cet hôte illustre.

— L'empire est rempli de vos amis, reprit P'ing-jou-heng ; comment pourrais-je deviner juste ?

— Eh bien ! dit Youên-în en riant, je vais deviner pour vous. Je devine que cet hôte illustre n'est autre que M. P'ing-tseu-tchi.

— Monsieur Chi-kiao, dit P'ing-jou-heng en riant, je vous prie de ne point vous moquer de moi. Qui est-ce donc, plaisanterie à part ?

— Je vous jure que c'est précisément Votre Seigneurie, dit Yên-pé-hân.

A ces mots, P'ing-jou-heng éprouva une vive émotion.

— La splendide table de Votre Excellence était servie d'avance, lui dit-il, et je ne suis venu qu'après ; comment pouvez-vous dire que c'est pour moi ?

— Je vais vous parler sans détour, répondit p.328 Yên-pé-hân en riant, dès que j'ai entendu M. Chi-kiao [346] parler de votre talent extraordinaire, le jour comme la nuit vous ne sortiez pas de ma mémoire. J'avais le plus ardent désir de vous voir une seule fois ; je ne pouvais prévoir que Votre Seigneurie me soupçonnerait d'être sans talent, et ne daignerait pour rien au monde

m'honorer de sa visite. Je consultai à plusieurs reprises avec M. Chi-kiao, qui me dit que vous fuyez un homme riche comme un ennemi, et que vous chérissez le talent comme votre propre vie. Alors, dans mon embarras extrême, j'ai fait préparer ici une petite collation, et comptant, à l'aide de mes méchants vers, mettre Votre Seigneurie en verve, j'ai chargé M. Ki de remplir le rôle du pêcheur qui amorce le poisson. J'étais loin de prévoir que vous me montreriez une extrême bienveillance [347], et que vous ne dédaigneriez pas de faire amitié avec une personne d'une condition infime. Lorsque, tout à l'heure, M. Chi-kiao a fait semblant d'être ivre, lorsque moi-même je vous ai traité d'une façon brusque et hautaine, tout cela n'était qu'une pure comédie qu'on jouait devant vous. Je me suis servi d'une tasse de vin pour vous faire connaître mes vrais sentiments. Si l'hôte illustre que j'attendais n'est pas M. Tseu-tchi, qui peut-il être ?

En entendant ces mots, P'ing-jou-heng fut comme un homme qui sort d'un songe.

— Ces nobles sentiments d'affection pour le talent, s'écria-t-il, quand on les chercherait dans toute l'antiquité, on aurait de la peine à en p.329 trouver un seul exemple. J'étais loin de penser que par ses hautes marques d'estime pour moi, M. le comté de Tsé effacerait les hommes de l'antiquité.

Ensuite, regardant Youên-în :

— Non seulement, dit-il, les sentiments élevés du comte de Tsé sont au-dessus de la portée humaine, mais on peut en dire autant des sentiments élevés qu'a déployés Votre Seigneurie dans l'intérêt d'un ami.

— Où voyez-vous ces sentiments élevés et surhumains ? reprit Youên-în. Nous avons suivi l'axiome vulgaire : *Il vaut mieux provoquer la colère du général ennemi que de l'inviter au combat.*

P'ing-jou-heng s'adressa alors à Ki-tch'ing :

— Puisque M. Yên, lui dit-il, était animé de sentiments si élevés, pourquoi ne m'avoir pas parlé franchement ? Pourquoi avoir employé tant de détours ?

— Si je vous avais tout de suite découvert la vérité, répondit Ki-tch'ing, vous auriez dédaigné de venir.

Alors tout le monde battit des mains et applaudit avec enthousiasme. Après quoi, on servit de nouveau du vin. Ils s'assirent en se donnant des marques de déférence, et burent gaiement au bruit des chansons et des instruments de musique.

Dès ce moment, P'ing-jou-heng et Yên-pé-hân conçurent mutuellement autant d'estime que de respect pour leur talent et leur esprit, mais ils étaient plus touchés encore de l'élévation de leurs sentiments. Ils s'abandonnèrent l'un et l'autre aux transports de la joie. Pendant ce temps-là, Youên-în badinait d'une manière aimable et Ki-tch'ing se montrait charmant. Tous quatre burent jusqu'à ce qu'ils fussent étourdis par le vin. Ils se levèrent p.330 alors et se disposèrent à se séparer, lorsque, soudain, Tchang-în arriva avec un de ses amis et entra d'un air d'importance dans le pavillon.

Par suite de leur arrivée, j'aurai beaucoup de détails à vous apprendre. Le sage répand un parfum inépuisable, mais l'homme médiocre laisse après lui une honte éternelle.

Si vous ignorez quel accueil ils reçurent des quatre autres, écoutez un peu, je vais vous conter cela en détail dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XI

UNE PIÈCE DE VERS SERT A USURPER UNE VAINE RÉPUTATION

@

p.331 Yên-pé-hân, P'ing-jou-heng, Youân-în et Ki-tch'ing ayant fini de boire, s'étaient levés et se disposaient à partir, lorsque soudain ils virent entrer Tchang-în dans le pavillon, avec un ami qui portait un bonnet haut et carré et un vêtement de couleur éclatante à large collet et à grandes manches. Comme ceux-ci les connaissaient, ils les saluèrent en levant les mains. Tchang-în prit alors la parole :

— Il est encore de bonne heure, dit-il, et nous ne faisons que d'arriver : pourquoi, messieurs, songez-vous à vous retirer ?

— Ayant un peu bu après une promenade de printemps, dit Yên-pé-hân, nous ne pouvons retenir plus longtemps nos hôtes ; voilà uniquement pourquoi nous voulons nous en retourner.

Youân-în, montrant du doigt le jeune homme qui portait un bonnet haut et carré :

— Quel est l'illustre nom de famille de ce noble seigneur ? demanda-t-il à Tchang-în.

— p.332 C'est, dit Tchang-în, M. Song, surnommé Tsé-tching, du pays de Chân-tso ; c'est le coryphée des poètes de notre époque. Il est intimement lié avec le préfet Yên, qui l'a invité aujourd'hui à venir boire ; et pour cette raison, il m'a prié de l'accompagner.

Song-sîn, ayant demandé les noms de famille et les petits noms des quatre amis, Tchang-în se chargea encore de répondre :

— Ce monsieur est Youân-chi-kiao, celui-là est Ki-tseu-méou ; cet autre est P'ing-tseu-tchi, et son voisin Yên, surnommé Tsé-héou (le comte de Tsé). Le comte de Tsé est celui dont je vous ai parlé comme ayant obtenu le premier rang au concours de Hoa-

ting, et que Wang, le président des examens, combla d'éloges et de félicitations.

En entendant ces paroles, Song-sîn lui dit d'un ton respectueux :

— C'est donc vous qui êtes Monsieur Yên-pé-hân? Il y avait bien longtemps que j'aspirais à vous voir.

Puis, s'avançant vers lui, il fit une profonde révérence que Yên-pé-hân lui rendit à la hâte en disant :

— Monsieur Song, vous êtes un des premiers poètes de l'empire ; je vous ai manqué de respect.

A ces mots, il compléta son salut.

Song-sîn était sur le point d'engager la conversation, lorsque, tout à coup, on entendit au bas de la forêt des cris de satellites qui écartaient la foule sur la route. On sut bientôt que c'était le préfet Yên qui arrivait. Toute la société fut en émoi et voulut aussitôt se retirer. Song-sîn, se tournant vers Yên-pé-hân, se contenta de lui dire p.333 qu'il irait le saluer un autre jour, pour lui témoigner tout son respect. Yên-pé-hân le salua alors en levant les mains ; puis, avec P'ing-jou-heng, Youên-în et Ki-tch'ing, il descendit du pavillon et s'éloigna.

Revenons maintenant à Song-sîn. Lorsqu'il était à Yang-tchéou, Ling-kiang-sioué avait démasqué son ignorance en présence du docteur Tao et du licencié Liéou. La nouvelle de cet affront s'étant répandue, il devint pour tout le monde un objet de plaisanterie et de risée. Il sentit bien qu'il ne pouvait plus se maintenir en cet endroit. Songeant alors à Yên-wên-ou, préfet de Song-kiang, avec qui il avait eu, autrefois, quelques relations d'amitié, il se hâta d'aller le trouver. Le préfet Yên n'avait pas oublié qu'il avait attiré jadis à Song-sîn une rude bastonnade infligée par ordre impérial ; aussi le reçut-il de la manière la plus affectueuse. C'est pourquoi Song-sîn se remit à prendre de grands airs et à capter l'amitié d'une foule de gens en se donnant lui-même le titre de poète. Ce jour là, le préfet Yên l'avait invité à venir au village de Thsiên-liéou pour entendre le chant des loriots. Voilà pourquoi il avait pris les devants avec Tchang-în et s'était justement

rencontré avec Yên-pé-hân. Celui-ci venait de descendre du pavillon avec sa société, lorsque le préfet Yên arriva dans sa chaise à porteurs. Dès que le préfet l'eut aperçu, il interrogea aussitôt Tchang-în.

— Ce jeune homme, dit-il, m'a bien l'air du bachelier Yên.

— C'est lui-même, répondit Tchang-în.

— Ce bachelier Yên, reprit le préfet en se tournant p.334 vers Song-sîn, est le fils de Yên, l'inspecteur général, qui est de mon district. Son nom est Yên-pé-hân. Quoiqu'il soit encore fort jeune, il s'est fait, par son talent, une brillante réputation. Ces jours derniers, le président du concours lui a décerné le premier rang ; j'ai même entendu dire qu'il se propose de le recommander à l'empereur d'une manière spéciale.

— On n'est pas dans l'usage, dit Song-sîn, de présenter d'une manière spéciale un simple bachelier. Comment le président du concours aurait-il pu avoir subitement une pareille idée ?

— On m'a raconté, repartit le préfet Yên, que l'empereur, voyant le talent de Chân-taï, pensa naturellement que puisqu'il y avait, parmi les femmes, des personnes douées de talent, on devait, à plus forte raison, trouver parmi les hommes des lettrés éminents. Il ordonna personnellement aux présidents des concours de toutes les provinces de faire les recherches les plus actives ; il ajouta que, s'ils ne lui trouvaient pas de tels hommes, il les châtierait sévèrement. C'est pourquoi Wang, le président du concours, apporta le plus grand zèle dans ses recherches. Ces jours derniers, dès qu'il eut fait la découverte de Yên-pé-hân, il en fut ravi de joie.

— J'aurais mauvaise grâce, me dit-il, à ne présenter qu'une seule personne, et j'aurais besoin de trouver un second sujet ; je serais charmé de pouvoir faire ainsi une double présentation.

En achevant ces mots, il me chargea plusieurs fois de faire des recherches de mon côté.

— Sans votre mésaventure de ces jours derniers, ajouta le préfet, j'aurais signalé votre nom à Sa Majesté et je vous aurais p.335 présenté avec lui ; c'eut été, pour vous, une affaire des plus heureuses.

Song-sîn, craignant que Tchang-în n'apprit sa mésaventure récente, couvrit aussitôt la voix du préfet :

— Votre serviteur, répondit-il, vit retiré au milieu des montagnes ; il ressemble à l'oie sauvage qui plane au haut d'un nuage isolé. Quel est le ciel qu'elle ne puisse atteindre dans son sublime essor [348] ? Voulez-vous qu'elle aille s'emprisonner dans une cage ? Puisque Votre Excellence a reçu une telle commission du président du concours [349], pourquoi ne pas présenter tout de suite M. Tchang-în ? Rien n'est plus aisé, car il est d'un rang aussi élevé que le président du concours, et peu s'en faut qu'il ne soit au niveau de M. Yên.

— Ne sais-je pas, dit aussitôt le préfet en souriant, que le talent élevé de M. Tchang mérite d'être recommandé ? Mais pour décerner le grade de docteur, il y a une voie régulière qu'il faut suivre ; si j'importune de cette demande l'illustre président du concours, je crains de tromper ses espérances.

— Excellence, reprit Song-sîn en faisant des signes de tête, on peut dire que vous avez une affection extrême pour Tchang-în.

— Votre serviteur, s'écria Tchang-în, a été comblé des bontés de Votre Excellence ; il en conserve une reconnaissance infinie.

A ces mots, on se mit à table et on se livra au plaisir p.336 du vin. Après avoir bu quelque temps, le préfet adressa de nouvelles questions à Tchang-în.

— Tout à l'heure, dit-il, j'ai remarqué que le bachelier Yên était accompagné d'un jeune homme ; pourrais-je savoir qui il est ?

— Ce jeune homme n'est point de la ville de Song-kiang, répondit Tchang-în ; c'est le fils du proviseur P'ing ; son nom est

P'ing-jou-heng ; quoiqu'il n'ait qu'un talent médiocre, il a un caractère fier et hautain, et manque tout à fait d'éducation.

— Cela s'est vu de tout temps, dit le préfet sans lui adresser de nouvelles questions.

Tout le monde se mit à boire et, à l'approche du soir, chacun se sépara. Le préfet Yên partit le premier dans sa chaise à porteurs ; puis Tchang-în et Song-sîn s'en retournèrent lentement en se tenant par la main. Tout en marchant, Tchang-în parla ainsi à son ami :

— Pour obéir aux instructions de mon père, j'ai cultivé avec ardeur le genre de prose élégante qui est en vogue aujourd'hui ; c'est pourquoi j'ai négligé tout à fait l'étude de la poésie. Dernièrement, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, pour avoir réussi à faire une ou deux pièces de méchants vers, n'ont cessé de m'accabler de mépris et d'injures. J'ai appris que les compositions poétiques de Votre Seigneurie éclipsent celles de tout l'empire. Un de ces jours, je préparerai une collation. Il faudra que vous composiez une ou deux bonnes pièces de vers pour terrasser ces deux champions. Je pourrai alors assouvir toute ma haine.

— Pour les compositions en prose qui sont en vogue p.337 aujourd'hui, dit Song-sîn, il y a longtemps que je ne m'en suis occupé ; là-dessus, je n'oserais faire le suffisant ; mais s'il s'agit d'écrire des vers, peut-être pourrai-je vous donner un coup d'épaule.

Tchang-în fut transporté de joie :

— Si Votre Seigneurie, dit-il, daigne me prêter secours, j'aurai une profonde reconnaissance de ce noble dévouement.

Les deux amis entrèrent dans la ville et se séparèrent.

Quelques jours après, Song-sîn ayant appris que Yên-pé-hân était d'une famille riche et noble, et qu'en outre c'était un des jeunes lettrés les plus renommés de son époque, il forma le projet de lier amitié avec

lui. Il acheta aussitôt un éventail doré et voulut y écrire une pièce de vers pour le lui offrir comme un cadeau de première visite. Il chercha longtemps parmi ses brouillons de poésies sans pouvoir découvrir une seule pièce présentable. Il aurait bien voulu ne rien écrire, mais il n'aurait pas eu l'air d'un poète. Il aurait voulu écrire une pièce au gré de son imagination, mais il craignit de provoquer les railleries de Yên. Après bien des réflexions, il lui vint tout à coup une idée.

« J'ai mon affaire, s'écria-t-il ; qui m'empêche d'écrire furtivement les vers de Chân-taï sur les *hirondelles blanches* [350] et de m'en déclarer l'auteur pour faire claquer mon fouet. »

Sa résolution une fois arrêtée, il déploya l'éventail et p.338 y transcrivit la pièce en question. Il écrivit en outre son nom sur un billet de visite qu'il remit à un domestique, et alla tout droit saluer Yên-pé-hân.

Arrivé au seuil de la maison, il fit porter sa carte dans l'intérieur.

— Sa Seigneurie est sortie, répondit un domestique.

— Où est-il allé ? demanda Song-sîn.

— Son Excellence Wang, le président du concours, répondit le domestique, l'a invité à venir chez lui.

— Il n'y a point de concours aujourd'hui, repartit Song-sîn ; pourquoi l'aurait-il invité à venir ?

— J'ai appris, dit le domestique, que c'était pour composer des vers ; j'ignore si la chose est vraie ou non.

— Puisqu'il n'est pas à la maison, reprit Song-sîn, ma visite est faite.

A ces mots, il remit au domestique sa carte avec l'éventail et se retira.

Or, depuis que Yên-pé-hân avait fait la rencontre de P'ing-jou-heng, ils aimaient à causer et à disserter ensemble, et étaient devenus tellement intimes qu'ils ne se quittaient plus. Yên-pé-hân avait installé P'ing-jou-heng dans son cabinet d'étude, afin qu'il pût s'y récréer du

matin au soir. Ce jour-là, quoique Yên-pé-hân se fait rendu à l'invitation du président du concours, P'ing-jou-heng était occupé à lire dans la bibliothèque. Un domestique ayant reçu la carte de visite et l'éventail, les avait apportés dans la bibliothèque.

— D'où viennent ces objets ? demanda P'ing-jou-heng.

— C'est, dit le domestique, un M. Song qui les a offerts à mon maître en venant lui faire visite.

p.339 P'ing-jou-heng les prit et y jeta les yeux. A la vue de la carte de visite, il reconnut que c'était Song-sîn.

« J'imagine, se dit-il en lui-même, que c'est le jeune homme que j'ai rencontré avant-hier dans le village de Thsian-liéou. »

Puis, ayant regardé un instant les vers écrits sur l'éventail, il vit que l'auteur avait pris pour sujet *les hirondelles blanches.*

« Depuis que Chi-ta-pên et Youên-kaï [351], se dit-il, ont composé chacun une pièce de vers sur *les hirondelles blanches,* personne n'a jamais osé traiter le même sujet. Comment a-t-il pu songer à aller sur leurs brisées [352] ? J'ignore ce qu'il a écrit dans son aveugle témérité. »

A ces mots, il lut les vers avec la plus grande attention. A peine avait-il achevé les deux premières phrases, qu'il changea subitement de couleur. Il continua, et, quand il fut arrivé aux passages : « *Emprunter la couleur du corbeau ; la neige ajoute à mon embonpoint,* » il resta frappé d'admiration.

« Voilà des phrases merveilleuses ! » s'écria-t-il.

Puis, il les relut attentivement d'un bout à l'autre, et, frappant du poing sur la table, il dit en soupirant :

« Comment prétendre maintenant que l'empire ne possède point d'hommes de talent ? Cette pièce de vers, si élégante et si gracieuse, égale en beauté une gravure ou un tableau ; elle efface même celles de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. Aurais-je pu penser qu'un homme de la sorte p.340 de Song-sîn serait doué d'un talent aussi admirable ? »

Il reprit les vers et se mit à les réciter encore sans se lasser. Il avait déjà passé plus de la moitié du jour à les moduler avec délices, lorsque Yên-pé-hân revint et entra dans la bibliothèque.

— Aujourd'hui, dit-il à P'ing-jou-heng, le président du concours m'a appelé auprès de lui pour que je composasse des vers sur *les huit merveilles de la tour des hirondelles ;* il me demanda en outre une pièce élégante pour souhaiter une longue vie à Son. Exc. Chân, le jour anniversaire de sa naissance. M'ayant vu écrire ces deux morceaux tout d'un trait, il fut ravi de joie et me montra les plus grands égards. Il voulut même présenter à l'empereur un rapport spécial et me proclamer le premier talent de l'empire. Je ne sais pas qui a fait sonner aux oreilles du président du concours la renommée de votre talent. Aujourd'hui, il m'a demandé, à plusieurs reprises, si je vous avais déjà vu et quelle espèce de talent vous aviez réellement. « C'est mon ami intime, lui ai-je répondu ; il a dix fois plus de talent que moi. » A ces mots, il fut au comble de la joie et voulut vous inviter à venir le voir. Il a l'intention de vous présenter avec moi à l'empereur. Qu'il vous présente ou non, vous n'en recevrez pas beaucoup de gloire ni de déshonneur, mais vous aurez trouvé en lui un ami de plus.

— Si le président du concours, dit P'ing-jou-heng, présente quelqu'un à Sa Majesté d'une manière spéciale, et le lui dépeint comme l'un des plus beaux génies de l'empire, quoique ce soit, pour le moment, un événement honorable, si son talent répond à sa réputation, il arrivera à p.341 la gloire ; mais s'il ne possède pas un vrai talent et n'en a que le renom, son déshonneur ne connaîtra point de bornes. Par votre talent distingué, vous méritez certainement d'être présenté à l'empereur ; quant à moi, je vous déclare que je n'ose m'en croire digne.

— Comme j'ai l'honneur, dit Yên-pé-hân, d'être votre ami intime, je vous dis le fond de ma pensée. Mais les compliments flatteurs que vous m'adressez ne sont point le langage de l'amitié.

— Je vous jure, reprit P'ing-jou-heng, que je ne cherche pas à vous faire des compliments. L'empire possède un grand nombre d'hommes de talent ; seulement, nous ne les avons pas vus. Si j'obtiens aujourd'hui une vaine réputation et que je sois appelé à la capitale, qui est le rendez-vous général des hommes de talent, pourrais-je alors me trouver au milieu d'eux sans mourir de honte ?

— Monsieur, lui dit Yên-pé-hân en riant, autrefois vous faisiez fi de tout l'empire ; d'où vient qu'aujourd'hui vous êtes si modeste et si humble ?

— Ce n'est pas, dit P'ing-jou-heng, que je sois humble ni modeste ; mais, quand je vois surgir, en un moment, une multitude d'hommes de talent, je n'ose plus prendre comme autrefois un air fier et hautain.

— Puisque, à votre avis, dit Yên-pé-hân, il vient de surgir tout à coup tant d'hommes de talent, je vous prierai de me dire combien vous en comptez ?

— Depuis que j'ai quitté la ville de Lo-yang, répondit P'ing-jou-heng, je me flattais d'être le premier talent de l'empire et je me croyais sans rival ; mais, quand je fus arrivé dans le district de Wên-chang, de la province de p.342 Chân-tong, je rencontrai, à mon grand étonnement, une jeune fille douée d'un rare talent ; j'en fus tellement ému qu'après avoir fixé mes regards sur elle, je perdis connaissance. Dans la ville de Song-kiang, j'eus l'honneur de vous rencontrer et je fils obligé de reconnaître votre supériorité [353] . A ma grande surprise, je viens de rencontrer encore un homme de talent. Après qu'on a lu cent fois ses vers, il semble que la bouche en conserve un parfum délicieux. Si j'allais de nouveau me proclamer homme de talent, n'y aurait-il pas de quoi rougir ?

— Wên-chang, dit Yên-pé-hân, est un district éloigné d'ici et inconnu dans l'histoire ; il est inutile d'en parler. Moi-même, je

ne mérite pas d'être comparé aux autres ; il faut aussi me laisser de côté. Mais je vous demanderai quelle espèce d'homme vous avez rencontré aujourd'hui ?

P'ing-jou-heng prit alors l'éventail et le fit voir à Yên-pé-hân.

— Celui-ci, dit-il, n'est-il pas aussi un homme de talent ?

Yên-pé-hân déploya l'éventail, et, à peine eut-il lu une fois la pièce de vers, qu'il laissa éclater sa surprise et son admiration.

— Quelle merveille ! quelle merveille ! s'écria-t-il. Croyez-vous que ce Song-sîn, que nous avons rencontré ces jours derniers, soit capable de faire des vers aussi charmants ? Pour moi, je n'en crois rien, je n'en crois rien.

— Évidemment, dit P'ing-jou-heng, c'est une petite p.343 pièce de vers qu'il a composée sur *les hirondelles blanches.* Il semble qu'il l'ait écrite pour prier le comte de Tsé de la corriger [354] ; comment pouvez-vous dire qu'il n'en est pas l'auteur ?

— Si ces vers étaient réellement tombés de son pinceau, dit Yên-pé-hân, leur fraîcheur et leur nouveauté, leur grâce et leur élégance me feraient reconnaître en lui un nouvel homme de talent. Mais, si l'on regarde attentivement ces vers et qu'ensuite on examine cet individu, la distance est vraiment immense.

— Comme il est venu vous rendre visite, reprit P'ing-jou-heng, vous êtes obligé d'aller le saluer à votre tour. Lorsque vous serez près de lui, examinez-le minutieusement, et sur-le-champ vous reconnaîtrez si son talent est vrai ou faux.

— Vous avez raison, dit Yên-pé-hân. Si nous allions demain le voir ensemble ? Qu'en dites-vous ?

— Rien n'empêche que je ne vous accompagne, répondit P'ing-jou-heng.

Leur projet étant bien arrêté, Yên-pé-hân fit apporter du vin. Les deux amis burent tête à tête et se mirent à examiner soigneusement et

à savourer avec délices les vers sur *les hirondelles blanches.* Quand ils se sentirent étourdis par le vin, ils allèrent prendre du repos.

Le lendemain, Yên-pé-hân écrivit son nom sur une carte, et emmena avec lui P'ing-jou-heng pour rendre sa visite. Arrivé, après quelques recherches, à l'hôtellerie de $_{p.344}$ Song-sîn, il apprit qu'il n'était pas chez lui. Il se vit donc obligé de laisser sa carte et de se retirer. Ils furent vivement contrariés de ce désappointement. A leur retour, ils trouvèrent un domestique portant une cassette de visite, qui était à les attendre devant leur porte. Celui-ci, voyant revenir Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, courut au-devant d'eux et leur dit :

— M. Tchang, mon maître, vous présente ses respects ; demain il préparera une modeste collation et aura l'honneur de vous inviter pour causer un instant.

A ces mots, il ouvrit la cassette, et en tira deux billets d'invitation qu'il leur présenta. Yên-pé-hân, y ayant jeté les yeux, vit qu'ils portaient le nom de Tchang-în.

— Pourquoi m'a-t-il invité ? se dit-il en lui-même.

Et, interrogeant le domestique :

— Quels hôtes aurez-vous encore demain ? lui demanda-t-il.

— Je vous assure, répondit-il, qu'il n'y en aura pas d'autres que M. Song, du Chân-tong, et vos deux seigneuries.

— Ce monsieur Song, du Chân-tong, demanda encore Yên-pé-hân, n'est-ce pas précisément celui qui est intimement lié avec Son. Exc. Yên, le préfet ?

— C'est lui-même, répondit le domestique.

— Puisque c'est lui, dit Yên-pé-hân, présentez mes compliments à votre maître, et dites-lui que demain j'irai, avec M. P'ing-jou-heng, pour répondre à son aimable attention.

Le domestique le promit et se retira.

Yên-pé-hân se consulta alors avec P'ing-jou-heng :

— p.345 Savez-vous, lui dit-il, dans quelle vue le vieux Tchang nous a invités tous les deux ?

— Il veut peut-être, dit P'ing-jou-heng, augmenter le nombre de ses amis pour étendre sa réputation.

— Vous n'y êtes pas, repartit Yên-pé-hân. Le vieux Tchang, voyant que nous jouissons tous deux d'une grande renommée, en est dévoré d'envie ; et comme Song-sîn a quelque peu de talent et d'esprit, il songe tout simplement à emprunter son secours pour nous terrasser tous les deux.

— Pour cela, peu importe. Si Song-sîn avait vraiment du talent, nous serions tout disposés à reconnaître sa supériorité [355]. Mais comment pourrait-il sauver l'ignorance de Tchang-în, qui ne connaît pas un seul caractère ?

— Vous avez bien raison, dit Yên-pé-hân. Ajoutez à cela que les vers de Song-sîn sur *les hirondelles blanches* me laissent des doutes sérieux. Demain matin, j'irai le voir avec vous, et je saurai tout de suite à quoi m'en tenir.

— Quand je songe, dit P'ing-jou-heng, à la manière hautaine dont je l'ai traité avant-hier, je ne devrais certainement pas y aller ; mais, vu le désir que vous avez de rencontrer Song-sîn, je ne puis me dispenser de vous accompagner.

Nos deux amis avaient arrêté leur plan, lorsque, le lendemain, dans l'après-midi, un domestique de Tchang-în vint lui apporter une nouvelle invitation. Yên-pé-hân p.346 partit gaiement avec P'ing-jou-heng. Quand ils furent arrivés à la porte, Tchang-în alla au-devant d'eux et les introduisit lui-même. En ce moment, Song-sîn se trouvait déjà dans le salon. Après les politesses ordinaires, tous quatre s'assirent à leurs places respectives. Comme Song-sîn était de la province du Chân-tong, et qu'en outre il était l'aîné, il s'assit à la place d'honneur. P'ing-jou-heng était, à la vérité, le plus jeune ; mais étant du Ho-nân, il dut prendre la seconde place. Yên-pé-hân occupa la troisième, et Tchang-în, en qualité de maître de maison, alla se mettre près d'eux, au dernier

rang. Quand tout le monde fut assis, Song-sîn et Yên-pé-hân parlèrent d'abord du regret qu'ils avaient eu de ne pas s'être rencontrés dans une récente visite. Yên-pé-hân remercia Song-sîn de l'avoir gratifié d'un éventail doré, et loua avec enthousiasme la beauté merveilleuse des vers sur *les hirondelles blanches.* De son côté, P'ing-jou-heng fit chorus avec son ami.

Song-sîn les voyant tous deux louer cette pièce d'une voix unanime, oublia le plagiat qu'il avait commis ; il finit par avouer qu'il en était l'auteur, et, riant d'un air suffisant :

— Mon humble pièce de vers, leur dit-il, m'a valu des éloges universels ; mais je n'osais espérer que vos deux seigneuries seraient du même sentiment.

— Il faudrait être aveugle, dit Yên-pé-hân, pour ne pas apprécier la beauté de Tseu-tou [356] ! Celui qui obtient les p.347 éloges de tout l'empire mérite d'être appelé le premier talent de l'empire.

Après qu'on eut causé quelque temps d'affaires indifférentes, Tchang-în invita tout le monde à se mettre à table et à boire. Quand ils furent un peu échauffés par le vin, ils se mirent à parler poésie.

Yên-pé-hân, qui avait envie de pousser Song-sîn à bout, lui adressa tout à coup la parole :

— Monsieur, lui dit-il, comme vous avez parcouru l'empire, veuillez me dire combien vous comptez encore aujourd'hui d'hommes de talent ?

— Parmi les poètes de notre époque, dit Song-sîn, on loue universellement Wang et Li ; mais, à mon avis, des succès momentanés ont fait toute leur réputation. Si je cherche de ces talents de bon aloi dont on admire la pureté et la fraîcheur, l'élégance et la grâce, je vois qu'en général ils sont clairsemés dans l'empire. Pour le moment, messieurs, vous qui êtes si éminents et si distingués, ne peut-on pas vous appeler les premiers talents de l'empire ?

— Nous n'oserions, dit P'ing-jou-heng, afficher la modestie ; mais, aujourd'hui que nous avons eu l'honneur de vous rencontrer, nous avons senti tout à coup notre infériorité.

A ces mots, ils partirent d'un grand éclat de rire.

— Messieurs, reprit Tchang-în, vous êtes tous trois les premiers talents de notre époque. A quoi bon faire assaut de modestie ? Veuillez prendre encore quelques tasses, je vous demanderai ensuite vos instructions, pour ne point perdre le fruit de cette journée.

— p.348 Naturellement, dirent Yên et P'ing, après *avoir jeté une brique, nous ne pouvons manquer d'amener un morceau de jade* [357].

Song-sîn s'était échauffé en parlant, et le vin qu'il avait bu avait encore contribué à l'animer d'avantage ; mais entendant dire tout à coup qu'on allait faire des vers, il éprouva intérieurement une vive émotion.

— Messieurs, leur dit-il, maintenant que tous trois vous avez daigné m'honorer de votre amitié, je trouverai aisément un jour pour recevoir vos instructions. Pourquoi vouloir absolument que ce soit aujourd'hui ?

Il y a des événements qui arrivent par le plus heureux hasard. Il n'avait pas encore fini de parler, lorsque, soudain, un domestique de la maison arriva de dehors et entra en portant dans ses bras un jeune garçon de quatre à cinq ans. Tout le monde demanda à qui il appartenait.

— C'est mon jeune fils [358], dit Tchang-în.

— Quel enfant charmant ! s'écria Song-sîn.

Et de suite, il le fit apporter devant lui pour l'amuser. Tout à coup, il vit que l'enfant tenait dans sa main un éventail sur lequel on avait peint un arbre Ou-thong [359] d'où tombe une feuille. Suivant une inscription

qui y était jointe, c'était le tableau de la première feuille de p.349 l'arbre Ou-thong, qui tombe au commencement de l'automne.

A cette vue, Song-sîn se rappela la pièce de vers composée par Chân-taï sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong [360]. Alors, usant de supercherie :

> — Messieurs, dit-il, si vous désirez tous trois que je compose des vers sans quitter la table, quoique ce soit l'occupation la plus honorable d'un homme de lettres, je dois vous avouer que j'ai un esprit lent, et que, d'ailleurs, je n'aime pas qu'on enchaîne mon imagination. Mais la peinture charmante de l'éventail de votre noble enfant m'a mis tout à coup en verve. Si vous le permettez, j'oserai composer une pièce de vers sur ce sujet, et je vous demanderai ensuite vos instructions [361] ; qu'en dites-vous ?
>
> — A merveille ! à merveille ! s'écria Tchang-în ;

et, appelant aussitôt les domestiques, il leur ordonna de lui apporter un pinceau et un encrier.

Song-sîn prit le pinceau, et, d'un air épanoui, il acheva la pièce tout d'un trait.

Yên et P'ing l'ayant vu manier le pinceau avec tant de facilité, furent remplis à la fois de surprise et d'admiration. Ils prirent la pièce de vers entre leurs mains et, après y avoir jeté un coup d'œil, ils furent frappés de la grâce des expressions et de la profondeur des pensées, et la louèrent avec transport. Ils la lurent une seconde fois, et arrivés à la dernière phrase : « *Dans les temps de splendeur ou de décadence, il y a un homme* (l'empereur) *qui* p.350 *s'afflige le premier,* ils se regardèrent l'un l'autre ; puis, se tournant vers Song-sîn :

> — Monsieur, lui dirent-ils en le comblant d'éloges, puisque vous êtes doué d'un talent si éminent, nous nous inclinons très volontiers devant vous [362].

A ces mots, Song-sîn, enchanté de lui-même, se grattait l'oreille et se frottait la joue, il se pâmait de joie et riait à gorge déployée.

Tchang-în fut dans le ravissement en voyant de quelle manière Song-sîn avait écrasé, par cette pièce de vers, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ; il donna l'éventail à son fils et le fit emmener. Aussitôt, il remplit de vin une grande coupe de corne de rhinocéros et l'offrit à Song-sîn :

— Monsieur, lui dit-il, puisque vous avez fait une si belle pièce de vers, videz-moi cette large coupe que je vous offre en signe de félicitation.

— J'ai laissé courir mon pinceau, dit Song-sîn, pour vous demander vos instructions ; que peut-elle avoir de beau ?

— Je ne suis pas un poète, reprit Tchang-în, et je ne saurais sentir tout le charme de vos vers ; mais comme M. P'ing, qui se donne le nom de poète et compte pour rien tous les hommes de son siècle, vous a comblé aujourd'hui de si pompeux éloges, il faut bien que cette pièce ait des beautés du premier ordre.

P'ing-jou-heng était un homme d'un caractère droit. Dès le premier moment, lorsqu'il eut lu les vers sur *les* p.351 *hirondelles blanches,* il en fut fort enchanté. Ayant vu en outre que Song-sîn les avait écrits sous ses yeux, il crut de bonne foi qu'il en était l'auteur, avoua franchement son infériorité et l'accabla de compliments. Comment aurait-il pu faire attention aux railleries mordantes de Tchang-în ? D'un autre côté, Song-sîn avait été tant prôné par Yên-pé-hân qu'il ne savait plus où se mettre. Tout le monde continua à boire gaiement, et, sur le soir, on se sépara. Tchang-în retint Song-sîn et le fit coucher dans sa bibliothèque.

Nous laisserons maintenant Tchang-în, qui ne se possédait pas de joie, dans l'idée qu'il avait pleinement assouvi toute sa haine.

Yên-pé-hân étant rentré chez lui avec P'ing-jou-heng, lui dit en soupirant :

— Si l'on choisissait les hommes d'après leur mine, on manquerait Tseu-yu [363] ! En voyant la mauvaise tournure de M. Song, je ne me serais jamais imaginé qu'il eût un si merveilleux talent.

— Hier, dit P'ing-jou-heng, les vers sur *les hirondelles blanches* vous laissaient encore des doutes ; mais aujourd'hui qu'il a écrit, sous vos yeux, la pièce sur *la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong* [364], pourriez-vous douter encore de son talent ? n'est-il pas vrai que, de p.352 tout temps, l'empire a possédé une multitude d'hommes de talent ? Seulement, nous ne les connaissons pas tous.

— Comme il est si difficile, reprit Yên-pé-hân, de reconnaître à la première vue le talent des hommes, désormais, quand nous rencontrerons un marchand de salade, il faudra sans doute aussi lui rendre des hommages !

Les deux amis causèrent encore quelque temps ; puis ils allèrent prendre du repos.

Le lendemain matin, P'ing-jou-heng n'avait pas encore quitté son lit, lorsqu'il apprit que son oncle, le proviseur P'ing, lui faisait dire par un domestique qu'il l'attendait avec impatience, et l'invitait à venir sur-le-champ pour causer avec lui.

P'ing-jou-heng, n'en pouvant devenir la cause, avertit Yên-pé-hân et le quitta pour aller trouver son oncle.

Le proviseur P'ing alla le recevoir et lui dit :

— Hier, le préfet Yên m'a envoyé deux billets de visite pour nous inviter tous deux à venir le voir ; j'ignore ce qu'il nous veut. Aussi vous ai-je envoyé chercher pour consulter ensemble ; vous convient-il d'y aller ou non ?

— Veuillez considérer, répondit P'ing-jou-heng, que j'appartiens à la province du Ho-nân et ne suis point sous sa juridiction : je pourrais ne point y aller ; mais comme vous remplissez une charge dans ce pays, si vous n'y alliez point, il serait à craindre qu'il ne se formalisât.

— Je suis de votre avis, dit le proviseur P'ing ; allons le trouver ensemble ; nous verrons ce qu'il nous dira.

A ces mots, il retint son neveu à dîner. Au même moment, l'envoyé qui avait apporté la veille les billets de p.353 visite, vint une seconde fois les presser de partir. Le proviseur P'ing ne put se dispenser de monter en chaise avec son neveu et de se rendre à l'hôtel du préfet. L'envoyé ayant informé le préfet Yên de leur arrivée, les invita d'abord à s'asseoir dans la salle où l'on reçoit les hôtes. Aussitôt après, le préfet vint lui-même les recevoir. Après les politesses usitées entre le maître et les hôtes, il leur donna la préséance et leur offrit le thé. Après le thé, le préfet prit le premier la parole :

> — Voici, leur dit-il, l'unique motif qui m'a engagé à inviter aujourd'hui vos deux seigneuries. Son Excellence Wang, le président du concours, pour obéir aux ordres de l'empereur, veut chercher, en dehors du nombre des candidats, des hommes d'un talent extraordinaire. Ces jours derniers, parmi les étudiants admis au concours, il a choisi lui-même le bachelier Yên ; mais, comme il lui est difficile de le nommer seul, il désire trouver encore un sujet distingué, de manière à présenter le premier et le second talent de l'empire. Bien qu'il ait fait les recherches les plus actives dans les trois collèges, il n'a trouvé personne qui répondit à ses vues. Son Excellence Wang m'ayant recommandé, à plusieurs reprises, de chercher de mon côté en dehors du concours, je n'oserais lui désobéir. Après avoir fait en conséquence des recherches multipliées, j'ai appris que votre honorable neveu, M. P'ing-tseu-tchi [365], était doué d'un talent extraordinaire ; mais comme il est d'une autre province et n'appartient pas à ma juridiction, il ne serait pas convenable que j'agisse p.354 brusquement. Voilà pourquoi j'ai prié mon sage ami (c'est-à-dire vous) de le faire venir et de me le présenter. Aujourd'hui, grâce à votre extrême bienveillance, j'ai eu le bonheur de contempler ses traits distingués, et j'ai reconnu que c'est un jeune homme d'un brillant mérite. Je n'ai pas eu besoin de demander s'il possédait un talent extraordinaire.

— Mon neveu, reprit le proviseur P'ing, est un enfant d'une instruction bornée ; il doit s'estimer heureux de l'affection excessive que lui montre Votre Excellence, et ne pourra jamais vous en témoigner toute sa reconnaissance. Seulement, ce n'est pas une petite affaire que d'introduire dans le palais impérial un homme pauvre et obscur [366]. Je supplie Votre Excellence d'agir avec la plus grande réserve.

— Je ne le présenterai pas à la légère, repartit le préfet. J'ai lu les vers liés que M. P'ing a composés avec le bachelier Yên dans le village de Thsiên-liéou en entendant le chant des loriots ; voilà pourquoi j'ai eu cette idée : vous auriez tort de parler de lui avec tant d'humilité.

— Excellence, dit P'ing-jou-heng, quoique je sois d'un autre pays [367], maintenant j'accompagne mon oncle et je p.355 m'instruis auprès de lui ; je puis me considérer comme un de vos subordonnés. Après les marques de bienveillance et d'intérêt que m'a données Votre Excellence, comme oserais-je me croire en dehors de votre juridiction ? Seulement, quoique j'aie quelque peu de talent et de réputation, je n'ai guère vaincu que des écrivains médiocres [368]. Je ne suis point un de ces rares talents qui s'élancent dans la lice et dépassent tous leurs rivaux.

— Monsieur P'ing, dit le préfet en souriant, à quoi bon cette excessive modestie ? Parmi les hommes de talent de notre époque, en est-il un seul qui l'emporte sur vous deux ?

— Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin, dit Ping-jou-heng, l'honorable ami de Votre Excellence, M. Song, surnommé Tseu-tch'ing, l'emporte infiniment sur nous deux.

A ces mots, le préfet fit un grand éclat de rire :

— M. Song, dit-il, est en effet un de mes meilleurs amis, comment ne le connaîtrais-je pas ? Mais je vous prierai, monsieur P'ing, de ne point vous laisser éblouir par une vaine réputation.

— Je ne me laisse certainement pas éblouir par une vaine réputation, repartit P'ing-jou-heng ; je crains seulement que Votre Excellence n'abandonne les talents qu'il a sous la main pour en chercher bien loin. Puisque Votre Excellence a vu nos vers sur le chant des loriots, il est p.356 impossible que vous n'ayiez pas lu la pièce de M. Song-tseu-tch'ing sur les hirondelles blanches.

— Song-tseu-tch'ing, dit le préfet en riant, aurait-il été capable de faire des vers sur les hirondelles blanches ?

— Comment pourriez-vous en douter ? répondit P'ing-jou-heng. Si vous me le permettez, je vais en dire quelques-uns à Votre Excellence.

Alors élevant la voix, il récita ces deux vers :

Je suis pâle et je rougirais d'emprunter la couleur du corbeau.
Quand je deviens maigre, je ne permets qu'à la neige d'augmenter mon embonpoint.

— Ne sont-ce pas, ajouta-t-il, des vers de M. Song-tseu-tch'ing *sur les hirondelles blanches ?* Est-ce que Votre Excellence ne les aurait pas encore vus ?

— Ces vers, reprit le préfet en riant, sont de mademoiselle Chân : qu'ont-ils de commun avec M. Song ?

— Excellence, dit P'ing-jou-heng tout étonné, il y a peut-être une ressemblance purement fortuite ; attendez que je vous récite les deux vers suivants.

Il éleva alors la voix et dit :

Quand je reviens en volant, au milieu de la nuit obscure, je laisse encore voir mon ombre.
Quoique je dépouille avec mon bec toute la pourpre du printemps, je n'ai pas besoin de laver ma robe [369].

En entendant ces mots, le préfet ne fit que rire davantage.

— Justement, dit-il, ce sont les vers de p.357 mademoiselle Chân, et pour preuve, je vais vous réciter les deux derniers vers de la pièce :

Combien d'âmes charmantes [370] s'égarent au milieu des colonnes aux brillantes couleurs ?
Quand on relève les jalousies, moi seule je reviens pure et sans tache.

— Est-ce bien cela ou non ?

Après avoir entendu ces vers, P'ing-jou-heng resta pendant quelque temps tout interdit [371].

« Il est évident, se dit-il en lui-même, que ce sont les vers d'une autre personne qu'il a copiés ;

— mais la pièce sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong [372] qu'il a composée sous mes yeux, direz-vous encore qu'il l'a copiée et volée ? En effet, ajouta-t-il, hier M. Song-tseu-tch'ing a composé, sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong, une pièce de vers dans le goût moderne ; ils sont d'une beauté admirable ; si Votre Excellence me le permet, je vais les lui réciter.

— Eh bien ! reprit le préfet après un moment de réflexion, ces vers sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong, ne finissent-ils pas par cette phrase : p.358

Dans les temps de splendeur ou de décadence, il y a un homme (l'empereur) qui s'afflige le premier.

Après avoir entendu le préfet réciter ces vers, P'ing-jou-heng fit plusieurs signes de tête :

— C'est bien cela ! c'est bien cela ! s'écria-t-il.

— Ce sont encore des vers de mademoiselle Chân, reprit le préfet.

— Excellence, dit aussitôt P'ing-jou-heng en faisant un profond salut, j'oserai vous demander quelle est cette demoiselle Chân.

Au moment où le préfet se disposait à le satisfaire, une multitude d'employés accoururent à pas précipités et lui dirent d'un air effaré :

— Son Excellence le juge criminel de la province, voyageant seul, vient d'entrer dans les frontières ; les sous-préfets et les juges criminels des deux districts sont partis, tous quatre, bride abattue, pour aller à sa rencontre. Il faut aussi que Votre Excellence se hâte d'aller lui offrir ses hommages.

A ces mots, le préfet se leva, et prenant congé de ses hôtes :

— Messieurs, leur dit-il, comme Son Excellence le juge criminel de la province vient d'entrer dans nos frontières, je ne puis plus vous tenir compagnie. Veuillez, pour le moment, vous retirer. Un autre jour, je vous prierai de venir me voir.

Là-dessus, il s'éloigna précipitamment.

Le proviseur P'ing et P'ing-jou-heng attendirent que le préfet fût parti ; puis ils montèrent dans leurs chaises et s'en retournèrent.

Nous laisserons le proviseur P'ing revenir à son collège. P'ing-jou-heng, rentré, suivant son habitude, dans la $_{p.359}$ maison de Yên-pé-hân, se rendit auprès de lui et lui raconta de point en point ce qui venait de se passer.

— Dites-moi un peu, ajouta-t-il, si cette affaire n'est pas extraordinaire ?

— Pour les vers sur les hirondelles blanches, répondit Yên-pé-hân, j'avais bien dit, dès le premier moment, qu'il les avait copiés et volés, mais je n'aurais pas imaginé qu'il en fût de même pour les vers sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong. Comment a-t-on fait pour découvrir si bien leur origine ? c'est vraiment une chose extraordinaire.

— N'en parlons plus, répondit P'ing-jou-heng, seulement j'ignore quelle est cette demoiselle Chân. Comment se fait-il que ses vers sur les hirondelles blanches et sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong aient été volés par ce misérable ? Une seule chose me désole, c'est que l'alerte qui est survenue tout à l'heure m'ait empêché de demander sur elle des renseignements clairs et précis.

— Puisque nous tenons le nom de mademoiselle Chân, dit Yên-pé-hân, il sera extrêmement facile de prendre toutes les informations nécessaires.

— J'admets, dit P'ing-jou-heng, qu'elle existe et que nous connaissons bien son nom ; mais nous ignorons le fond de l'affaire. Il faut interroger encore le préfet Yên, et alors nous saurons la vérité.

— Au lieu d'interroger le préfet, repartit Yên-pé-hân, il vaut mieux s'adresser à M. Song lui-même.

— Et comment vous y prendriez-vous ? demanda P'ing-jou-heng.

— p.360 Cela n'est pas difficile, répondit Yên-pé-hân. M. Tchang nous ayant invités tous deux, nous sommes obligés de lui rendre son dîner. Invitez-le demain avec son ami ; dès que nous serons à table, nous sonderons tout doucement [373] Song-sîn, et nous le provoquerons en le mettant sur le chapitre de mademoiselle Chân ; et comme il ne se doutera de rien naturellement, il laissera voir le bout de l'oreille [374].

— Vous avez raison, s'écria P'ing-jou-heng en riant.

Leur plan étant bien arrêté, ils leur envoyèrent le lendemain des billets d'invitation. Dès qu'ils eurent reçu cette invitation, Tchang-în et Song-sîn s'imaginèrent qu'après avoir été terrassés par eux, cette fois-ci, ils allaient infailliblement se couvrir de gloire. Aussi répondirent-ils qu'ils viendraient avec plaisir.

Par suite de cette visite, j'aurai bien des choses à vous raconter. Si vous ignorez les événements qui vont survenir, prêtez-moi un instant l'oreille, je vais vous les conter dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XII

QUELQUES TASSES DE VIN FONT DÉCOUVRIR LA VÉRITÉ

@

p.361 Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng désirant s'informer des vers que mademoiselle Chân avait composés sur *les hirondelles blanches,* envoyèrent des billets d'invitation à Song-sîn et à Tchang-în pour qu'ils vinssent boire avec eux. Song-sîn et Tchang-în, qui ignoraient leurs intentions, s'imaginèrent que c'était pour rendre hommage à la beauté de leur talent. Aussi furent-ils enchantés et acceptèrent-ils de grand cœur ; Ils arrivèrent gaiement au jour convenu. Yên-pé-hân alla les recevoir et les fit entrer ; puis il se joignit à P'ing-jou-heng pour leur faire un gracieux accueil. Après les politesses ordinaires, on s'assit dans l'ordre prescrit et l'on causa de choses indifférentes ; ensuite ou prit place à table et l'on se mit à boire. Lorsque p.362 les têtes furent un peu échauffées par le vin [375], Yên-pé-hân fit soudain l'éloge de Song-sîn :

— Pour le talent, dit-il, c'est vraiment le coryphée de l'empire.

— Monsieur Yên, dit Song-sîn en souriant, gardez-vous de faire peu de cas du nom de Thsaï-tseu (homme de talent). En fait d'hommes de talent, il y en a de plusieurs sortes qui ne méritent pas d'être comptés.

— Veuillez me dire combien il y en a ? demanda Yên-pé-hân.

— En premier lieu, répondit Song-sîn, les hommes de talent, d'entre les magistrats retirés, ne méritent pas d'être comptés. En effet, après s'être élevés par la licence ou le doctorat, ils ont obtenu des charges brillantes et tout le monde les regarde avec respect. S'ils ont un grain [376] de talent, on ne manque pas de leur en accorder dix ; voilà pourquoi il ne faut pas les compter.

« En second lieu, les *hommes de talent* d'entre les riches ne méritent pas d'être comptés. A l'aide de leur grande fortune, il

leur est aisé de se faire des amis. Voilà pourquoi tout le monde les comble de louanges [377], et quoique dépourvus de talent, ils usurpent d'ordinaire le titre p.363 d'hommes de talent. D'où il suit qu'il ne faut pas non plus les compter.

— Votre raisonnement est fort juste, s'écrièrent Yên et P'ing en riant froidement.

— Messieurs, s'écria Tchang-în en haussant la voix, les hautes considérations de M. Song ont complètement exprimé les sentiments de l'assemblée ; c'est quelque chose de charmant.

— Ce que j'ai dit, reprit Song-sîn, ne s'applique pas seulement aux hommes riches et nobles. En troisième lieu, le talent des femmes ne mérite pas non plus d'être compté. Si elles ont de fins sourcils, des dents blanches et des joues vermeilles [378], à peine les hommes les ont-ils aperçues, qu'ils tombent en pamoison. Si, en outre, elles savent composer des vers, vite on leur trouve un esprit ingénieux et une bouche parfumée [379] qui doivent fleurir pendant mille générations. Aussi ne doit-on pas non plus les compter. Mais votre serviteur, qui vit dans la solitude, a un talent bien différent. Il n'a ni bonnet de crêpe, ni tablette d'ivoire [380] pour écraser les gens, ni or, ni jade blanc pour se lier avec des hôtes ; et quoiqu'il soit né dans une basse condition [381], il a le pas sur les princes de la littérature. S'il ne possédait pas quelque supériorité, qui est-ce qui daignerait le regarder avec bienveillance [382] et lui donner des marques de respect [383].

— p.364 C'est très vrai, c'est très vrai ! s'écria Tchang-în en riant aux éclats.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng se contentèrent de sourire.

— Je ne veux pas dire, reprit Song-sîn, que les hommes qui vivent dans la solitude soient tous des hommes de talent ; dans le nombre, il y a eu de tout temps des hommes dignes de mépris.

— Pourquoi dites-vous, demanda Yên-pé-hân, qu'il y en a qui sont dignes de mépris ?

— Ils se procurent, dit Song-sîn, des lettres d'hommes illustres pour chercher à s'introduire dans les maisons opulentes ; ils empruntent frauduleusement les compositions des autres et osent les attribuer à leur propre talent. S'ils rendent visite à quelqu'un, ils l'accablent de leur respect ; s'ils rencontrent des richesses, ils ne regardent pas si la justice les leur refuse. Des gens de cette sorte ne sont-ils pas dignes de mépris ? Pour moi, lorsque je résidais à Tchang-'ân, il n'y avait pas un seul lettré que je ne comptasse au nombre de mes amis ; mais je n'ai jamais emprunté frauduleusement un pouce de papier ni un mot d'écriture pour me faire recommander. Lorsque l'on me donnait un sujet pour composer des vers dans un temps déterminé [384], j'aurais mieux aimé me voir arracher la barbe et les moustaches ou verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, que de voler la plus mauvaise rapsodie [385] p.365 d'autrui. C'est pourquoi lorsque je parcourais l'empire, les personnes qui se trouvaient avec moi me comblaient toujours de pompeux éloges. C'est sans doute un langage inconvenant qui ne devrait pas sortir de ma bouche ; mais comme vous m'avez montré tous trois une bienveillance excessive, je n'ai pu retenir quelques mots de folle vanité.

— Monsieur Song, dit Yên-pé-hân, non seulement vous connaissez parfaitement les autres, mais vous vous connaissez encore mieux vous-même. Permettez-moi seulement de vous adresser une question : Ces vers *sur les hirondelles blanches,* si pleins de pureté et de fraîcheur, de grâce et de noblesse, ont effacé ceux des poètes précédents [386]. J'ignore si vous les avez composés seul, ou bien si vous les avez faits en concurrence avec une autre personne.

Song-sîn fut tout troublé de cette brusque question, à laquelle il était loin de s'attendre. Il aurait bien voulu dire qu'il les avait composés en concurrence avec une autre personne, mais il craignait qu'on ne

recherchât son nom. Il répondit en conséquence qu'il les avait composés seul dans un moment d'inspiration.

— Les avez-vous composés, demanda Yên-pé-hân, dans votre noble province, ou bien en vous promenant dans la capitale ?

Song-sîn ne put saisir, au premier moment, la cause p.366 de cette question. Il se contenta de répondre d'une voix nonchalante qu'il les avait composés en se promenant dans la capitale.

— J'ai entendu dire, reprit Yên-pé-hân, qu'une demoiselle Chân, de Pé-king, a composé aussi, *sur les hirondelles blanches,* une pièce de vers qui l'a placée au-dessus des poètes de son siècle. J'ignore si M. Song les a vus.

Dès que Song-sîn eut entendu prononcer le nom de mademoiselle Chân, qui lui rappelait sa supercherie, il éprouva tout à coup un cruel embarras. Le rouge lui monta au visage, et pendant quelques instants il n'eut pas la force de répondre. Il se contenta d'interroger à son tour :

— Cette demoiselle Chân, demanda-t-il, comment la connaissez-vous ?

En voyant l'altération de ses traits, Yên-pé-hân reconnut la fraude qu'il avait commise. Il éleva alors la voix et lui parla d'un ton à le glacer d'effroi.

— Hier, dit-il, un de mes amis arrivait de la capitale. Quand je lui eus montré vos vers *sur les hirondelles blanches,* il m'apprit que lorsqu'il était dans la capitale, il avait vu des vers absolument semblables, composés *sur les hirondelles blanches* par une demoiselle Chân. J'ignore si c'est mademoiselle Chân qui a copié les vers de M. Song, ou si c'est M. Song qui a copié ceux de mademoiselle Chân [387].

Song-sîn était dans un embarras mortel ; tout son visage était rouge, et il ne savait comment se retourner. p.367 A la fin, il fit un effort sur lui-même.

— Comment voulez-vous, dit-il, que les vers de chaque personne puissent être absolument semblables ?

— Suivant le témoignage de mon ami, répondit Yên-pé-hân, non seulement les vers *sur les hirondelles blanches* étaient les mêmes, mais la pièce sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong [388] était absolument semblable. D'où vient cela ?

Song-sîn, ne sachant comment se tirer de là, prit le parti de rire aux éclats en disant :

— Voilà qui est bien surprenant !

Tchang-în vit que Song-sîn était fort mal à son aise, et se trouva obligé de venir à son aide.

— Peu importe, dit-il, que ces vers soient semblables ou différents. En effet, cette demoiselle Chân n'est qu'une jeune fille. Est-il permis de croire qu'une jeune fille soit capable de faire des vers aussi admirables ? Je crains bien que votre honorable ami ne vous ait fait un conte.

— Qu'il ait fait ou n'ait pas fait un conte, dit Yên-pé-hân, c'est ce que j'ignore. Mais comme M. Song sait au fond ce qu'il en est, il faut absolument qu'il s'explique d'une manière claire et précise.

Song-sîn, ne se sentant pas la force de répondre, se contenta de rire à gorge déployée.

P'ing-jou-heng vit bien que si Song-sîn eût voulu parler, il lui eût été difficile de se rétracter ; il prit tout à coup un visage sérieux :

— Avant que nous nous connussions, dit-il, copier les vers d'autrui, pour rimer, tour à p.368 tour, ensemble, et les écrire par hasard sur un éventail, c'était une chose fort ordinaire. Avant-hier M. Song rencontra pour la première fois le comte de Tsé (Yên-pé-hân). Comme il ne le connaissait pas encore, il copia les vers de mademoiselle Chân et les présenta comme étant de lui, dans le seul but d'entrer un moment en relations ; c'était tout à fait sans conséquence. Maintenant que nous sommes devenus

intimes, et que nos cœurs se comprennent [389], si vous alliez encore nous cacher la vérité comme auparavant, ce ne serait pas agir en ami.

A ces mots, Yên-pé-hân battit des mains.

— Les raisons de M. Tseu-tchi [390], dit-il, sont parfaitement justes.

Song-sîn vit alors que l'affaire était éventée, et il sentit bien qu'il ne pouvait dissimuler davantage. Profitant donc des paroles de P'ing-jou-heng, il prit un visage assuré et dit en riant aux éclats :

— Monsieur Tseu-tchi a lu dans le fond de mon cœur. Hier, comme je me rencontrais avec vous pour la première fois, je n'ai pu me dispenser de me donner un peu l'air d'un hôte distingué ; maintenant que nous sommes devenus intimes, je dois vous parler sans détours. Seulement, vous seriez bien étonnés si je vous racontais l'histoire de cette demoiselle Chân. Il faut, messieurs, que vous buviez largement avant de l'entendre.

P'ing-jou-heng et Yên-pé-hân furent enchantés !

— M. Song est un homme charmant, s'écrièrent-ils ; nous ne demandons pas mieux que de boire.

p.369 Aussitôt, ils ordonnèrent aux serviteurs de remplir de grandes coupes en corne de rhinocéros et de les offrir à la ronde.

Quand chacun eut vidé deux coupes, Yên-pé-hân prit la parole et dit :

— Quelle personne est-ce en réalité que mademoiselle Chân ? Je prie monsieur Song de vouloir bien nous l'apprendre.

Song-sîn, ne sachant comment se tirer d'affaire, se vit obligé de dire la vérité.

— Cette demoiselle Chân, dit-il, est la fille de Chân-hiên-jîn, le premier ministre de l'empereur actuel ; elle s'appelle Chân-taï ; j'imagine qu'elle a aujourd'hui quatorze ou quinze ans. A l'époque où elle composa les vers *sur les hirondelles blanches,* elle avait juste dix ans. Elle était belle comme une fleur, légère

et gracieuse comme une hirondelle ; cela va sans dire. Pour ne parler que de ses vers, non seulement on en trouverait bien peu d'aussi beaux chez les poètes de notre époque, mais on peut dire avec vérité qu'ils effacent l'éclat de ceux des Hân et des Thang. C'est pourquoi l'empereur actuel l'a honorée de sa faveur et de son amitié.

— Comment une fille si jeune a-t-elle pu être connue de l'empereur ? demanda Yên-pé-hân.

— Voici à quelle occasion, répondit Song-sîn : Un jour que l'empereur donnait un grand festin à une multitude de magistrats, il aperçut, par hasard deux *hirondelles blanches,* et rendit un décret qui ordonnait aux Hân-lîn [391] de composer des vers sur ce sujet. Les Hân-lîn n'ayant p.370 pu, dans le moment, répondre à ce décret, le fils du ciel en fut vivement contrarié. Alors Son Excellence Chân lui présenta cette pièce de vers, dont la lecture le remplit de joie. C'est pourquoi Sa Majesté appela auprès de lui Chân-taï en vertu d'un ordre spécial, et, pour la mettre à l'épreuve sous ses yeux, il lui demanda trois strophes sur *l'empereur qui suit la droite voie.* Elle prit son pinceau et les composa à l'instant même.

« Le fils du ciel en fut enchanté et lui fit présent d'un *pied de jade,* (comme) pour mesurer les talents de l'empire. En outre, il écrivit pour elle avec son pinceau impérial, les quatre mots *Hong-wên-thsaï-niu* (fille de talent, éminente en littérature). Je n'ai pas besoin de parler des autres présents en or et en soieries. Son Excellence Chân fit construire le pavillon *du pied de jade,* et fixa les quatre mots écrits par l'empereur sur une tablette qu'il suspendit au haut de la façade. Il établit sa fille dans ce pavillon afin qu'elle pût y cultiver les lettres. Tous les jours, sa porte était assiégée par les habitants de la ville de Tchang-'ân, qui venaient demander à sa fille des pièces de vers ou de prose élégante.

— Monsieur Song, demanda Yên-pé-hân, avez vous jamais vu de près cette demoiselle ? a-t-elle vraiment du talent ?

— Comment ne l'aurais-je pas vue ? répondit Song-sîn, comment n'aurait-elle pas été douée d'un véritable talent ? Quelqu'un l'ayant soupçonnée de n'avoir qu'un talent d'emprunt, présenta un placet à l'empereur pour l'accuser. Le fils du ciel ordonna à Tchéou-kong-meng, gardien des joyaux de la couronne et sous-intendant ses p.371 cérémonies, à Hia-tchi-tchong, membre de l'Académie, à Pou-khi-thong, greffier du tribunal des rites, à Mou-li, introducteur des hôtes de haut rang, et à Yên-koueï, secrétaire du palais, de composer tous cinq avec mademoiselle Chân. Dans cette circonstance, tout le monde tremblait pour elle. « Comment une jeune fille, disait-on, pourrait-elle tenir tête, dans un concours, à cinq magistrats illustres ? Ils ignoraient qu'une personne douée d'un véritable talent le tient réellement du ciel, et que peu importe l'âge ou le sexe. Cette demoiselle Chân n'eut pas plus tôt vu les sujets, que, laissant courir son pinceau, elle acheva sa tâche en un clin d'œil. Les cinq magistrats, qui avaient obtenu le grade de docteur, restèrent muets d'étonnement et ne purent proférer un mot, ni écrire une seule ligne.

A ce récit, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng furent dans le ravissement, et leur cœur en éprouva soudain une vive émotion.

— Nous ne pouvons croire, dirent-ils avec un visage épanoui, qu'il y ait au monde une fille douée d'un tel talent. Dites-nous, je vous prie, ajouta l'un d'eux, combien de pièces de vers elle composa dans ce concours.

— Les vers, dit Song-sîn, n'avaient pas par eux-mêmes une bien grande valeur, mais, grâce à son talent, elle a composé sur les *nuages de cinq couleurs* une pièce de vers libres de six à sept cents mots [392]. Sans avoir fait de brouillon, elle abaissa son pinceau et l'acheva sur-le-champ. Cette pièce renfermait de sages avis et célébrait p.372 les louanges de l'empereur. Elle était pleine de charme et vous faisait mourir d'amour [393].

— Vous rappelez-vous cette pièce de vers ? demanda P'ing-jou-heng.

— Ce morceau est fort long, répondit Song-sîn ; comment pourrait-on savoir par cœur un si grand nombre de vers ? Je me rappelle seulement les plus beaux passages :

Du midi au nord, le phénix couvre le ciel de ses ailes brillantes ;
La fille du dragon, qui pare l'empyrée et embellit la terre, sème une pluie de fleurs du haut des airs.

— Voici encore deux phrases parallèles :

Sans fil ni aiguille, le In et le Yang brodent la parure du ciel et de la terre ;
Sans pinceau ni papier, les vapeurs et les nuages colorés les ornent de riches peintures.

— Dites-moi un peu si ces vers ne sont pas beaux.

— Si je ne vous avais pas rencontré, dit Yên-pé-hân en soupirant, j'aurais peut-être ignoré qu'il existe au monde une jeune fille si distinguée.

— Nous autres, reprit P'ing-jou-heng, parce que nous avons quelque peu de talent, nous nous vantions publiquement d'être des hommes de talent. En voyant ces vers, je sens combien nous étions présomptueux.

— L'empereur, ajouta Song-sîn, était du même avis. Si parmi les femmes, dit-il, il se trouve un si beau talent, serait-il possible que l'empire, vaste comme il est, ne p.373 possédât pas un de ces hommes de talent qui s'élèvent au-dessus de la foule ? C'est pourquoi il ordonna sévèrement aux directeurs des collèges de lui en chercher en dehors du nombre des concurrents. Suivant ce que j'ai appris hier, Son Excellence Wang, le président du concours, veut vous présenter tous deux d'une manière spéciale à Sa Majesté. C'est justement mademoiselle Chân qui en aura été la cause.

— Cette demoiselle Chân a-t-elle déjà été demandée en mariage ? dit Yên-pé-hân.

— A l'époque où j'ai quitté la capitale, répondit Song-sîn, elle était encore fort jeune ; en second lieu, Son Excellence Chân n'était pas facile à aborder ; enfin, comme mademoiselle Chân était connue de l'empereur, les hommes ordinaires et sans talent n'osaient pas la demander à la légère. Voilà pourquoi elle n'est pas encore fiancée.

— A ce que je vois, reprit Tchang-în, à moins d'être le fils d'un prince, d'un comte ou d'un ministre, il sera impossible d'obtenir sa main.

— Si elle a du talent, dit Yên-pé-hân, elle choisira nécessairement un homme de talent ; si le fils d'un ministre est dénué de talent, comment pourrait-il toucher son cœur ?

Ils continuèrent tous à causer et à rire ensemble. Quand on commença à être étourdi par le vin, Song-sîn et Tchang-în se retirèrent chacun de leur côté. Un poète a dit avec raison :

Les hommes d'un caractère méprisable ont un front d'airain qui ne rougit jamais ; p.374
Mais un seul éclat de rire abat leur insolence.
Si leur visage pouvait rougir de honte et se couvrir de sueur,
On pourrait encore les compter au nombre des sages et des saints.

Ainsi Tchang-în et Song-sîn, qui, dans le commencement, voulaient faire parade de leur talent, s'en retournèrent cruellement mortifiés. Laissons-les pour le moment et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng. Depuis qu'ils avaient entendu prononcer le nom de mademoiselle Chân, ils en avaient été épris jusqu'au délire, et ne faisaient que penser à elle tout le long du jour.

— Pour moi, dit tout à coup Yên-pé-hân, j'ai encore quelques doutes sur ce qu'on raconte de mademoiselle Chân.

— Et de quoi doutez-vous ? demanda P'ing-jou-heng.

— Je doute, repartit Yên-pé-hân, que Song-sîn ait dit vrai. Est-il possible qu'une jeune fille possède un talent aussi merveilleux ?

— Suivant moi, dit P'ing-jou-heng, il n'y a rien là dedans qui ne soit parfaitement exact.

— Sur quoi vous fondez-vous, dit Yên-pé-hân, pour trouver cela vrai ?

— Ces jours derniers, répondit P'ing-jou-heng, je n'avais pas fini de vous raconter une curieuse aventure. Lorsque je me trouvais dans le temple de Mîn-tseu, du district de Wên-chang, je fis la rencontre d'une jeune fille qui n'avait que douze ans. Elle avait écrit sur un mur des vers beaux comme l'or et le jade ; c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux ; pourrais-je conserver maintenant là-dessus des doutes ? Vous voyez, d'après cela, p.375 que les faits attribués à mademoiselle Chân peuvent être bien fondés.

— Connaissez-vous son nom de famille et son petit nom ? demanda Yên-pé-hân.

— Au bas des vers, dit P'ing-jou-heng, elle avait signé : Ling-kiang-sioué, fille de talent, âgée de douze ans, de l'arrondissement de Weï-yang. A en juger par son extérieur, elle m'a paru appartenir à la famille d'un illustre magistrat ; mais quoique j'aie parcouru attentivement l'almanach des fonctionnaires publics, parmi ceux de Yang-tcheou, je n'en ai pas trouvé un seul du nom de Ling ; c'est une chose inconcevable.

— D'après vos propres paroles et le récit de Song-sîn, dit Yên-pé-hân, notre siècle posséderait en même temps deux jeunes filles de talent. S'il est permis de parler de vous et de moi, on peut aussi nous regarder comme deux hommes de talent de la même époque. Lorsqu'un fils est né, son père désire lui trouver une femme ; lorsqu'une fille est née, il désire lui trouver un mari [394]. S'il est un prince ou un ministre, si son fils est doué de talent, il désire toujours le marier à une personne d'un talent et

d'une beauté accomplis. Si le ciel nous prenait en affection, et permettait à chacun de nous d'épouser une des deux demoiselles Chân et Ling, ne serait-ce pas, pour nous, une source de bonheur dans la vie présente et un charmant sujet d'entretien pour les siècles futurs ? Mais une chose me fâche : nous sommes chacun de notre côté dans un coin de l'empire ; (nous ressemblons à des p.376 algues qui flottent séparément à la surface des mers [395]. Quand nous aurions le bonheur de renaître dans trois autres existences, nous ne voyons aucun moyen de nous réunir à elles. Voilà de quoi nous accabler de découragement et de douleur !

— Monsieur, dit P'ing-jou-heng, vous êtes né dans une famille riche et noble. Avant d'avoir quitté le seuil de votre hôtel, vous apercevez quelques difficultés sur la route, et voilà pourquoi vous vous livrez à ces tristes pensées. Mais moi, je suis seul au monde ; où ne suis-je pas allé pour chercher une épouse ? Mon unique chagrin était de n'en point trouver à mon gré. Maintenant que nous tenons les noms de Chân-taï et de Ling-kiang-sioué, fallait-il monter au ciel ou descendre dans les abîmes de la terre, nous pouvons dès ce moment rechercher leurs traces. Lorsque je me trouvais dans le district de Wên-chang, je voulus m'attacher aux pas de mademoiselle Ling, mais je manquais d'argent ; c'est là le motif qui m'a conduit ici.

A ces mots, Yên-pé-hân fit éclater sa joie.

— Monsieur, lui dit-il, vos raisonnements élevés ont dissipé les ténèbres qui offusquaient mon esprit [396]. Les richesses et les honneurs, le mérite et la réputation nous viendront tout seuls ; pourquoi resterions-nous cloués en cet endroit ? Quoique vous n'ayez point de nouvelles de Ling-kiang-sioué et qu'il soit difficile de prendre des informations sur p.377 elle, peut-on admettre que nous ne pourrons découvrir Chân-taï, qui est la fille d'un des ministres de Sa Majesté ? Pour ce qui est des provisions nécessaires [397], j'ai le moyen de vous les fournir. Je veux les chercher avec vous, et si nous réussissons à les rencontrer, cette

réputation solide, qui est le but de notre vie entière, n'aura pas été sans fruit.

— Non seulement, dit P'ing-jou-heng, ces deux charmantes personnes ont le désir de se marier convenablement, mais nous-mêmes, qui sommes doués d'un si beau talent, nous ne devons point nous compromettre (par un mauvais choix).

Yên-pé-hân lui témoigna à plusieurs reprises, son approbation.

Leur projet était bien arrêté lorsque, quelques jours après, un messager vint annoncer que Son Excellence Wang, le président du concours, avait adressé à l'empereur un rapport spécial où il recommandait Yên-pé-hân, du département de Song-kiang-fou, et P'ing-jou-heng, du département de Ho-nân-fou, comme étant les talents les plus admirables de tout l'empire. Il ajoutait : « S'ils secondent Votre Majesté dans ses augustes desseins, ils ne peuvent manquer de se distinguer avec éclat. Je vous supplie de rendre un décret pour ordonner aux magistrats de les appeler à la cour et de leur faire le plus honorable accueil, afin de montrer au grand jour l'heureuse influence de l'estime que vous avez pour les lettres. »

p.378 Après avoir appris cette nouvelle, Yên-pé-hân délibéra avec P'ing-jou-heng et lui dit :

— Puisque le président du concours nous a présentés tous deux, demain, lorsque le décret aura été rendu, nous ne pouvons manquer d'être appelés à la capitale ; nous profiterons de cette occasion pour nous informer de mademoiselle Chân.

— Si nous attendons, dit P'ing-jou-heng, que nous soyons appelés à la cour pour aller prendre des informations sur elle, j'y vois beaucoup d'inconvénients.

— Quels inconvénients ? demanda Yên-pé-hân.

— Le talent de mademoiselle Chân-taï, répondit P'ing-jou-heng, est connu de l'empereur, et, d'un autre côté, les princes de la littérature ont proclamé sa supériorité ; il est certain que des

hommes ordinaires ne sauraient s'élever à son niveau. Nous avons été présentés, vous et moi, comme les deux premiers talents de l'empire. Si Sa Majesté rend un décret pour que nous composions avec elle, non seulement nous ne pourrons l'égaler, mais même, si nous montrons une légère capacité, nous ressemblerons aux pourceaux blancs du Liao-tong [398], et nous deviendrons la risée du public.

— S'il en est ainsi, dit Yên-pé-hân, comment faire ?

— p.379 Voici mon humble avis, répondit P'ing-jou-heng ; le mieux est de profiter du rapport présenté en notre faveur pour entrer de suite dans la capitale. Avant que l'empereur n'ait rendu son décret, nous changerons tous deux de nom de famille et de petit nom, et nous nous y glisserons secrètement. Comme mademoiselle Chân réside dans le pavillon du *pied de jade*, où elle mesure (juge) les talents de tout l'empire, les personnes qui viennent lui demander des vers ou de la prose élégante assiégent tous les jours sa porte. J'imagine qu'elle ne fuit point les hommes. Allons la trouver tous deux en secret pour composer avec elle, et juger de sa force. Si son talent ressemble à peu près au nôtre, et si elle n'a pas sur nous une immense supériorité, demain, quand le décret aura été rendu, nous nous présenterons au palais pour obéir au décret de l'empereur. Mais s'il nous est absolument impossible de l'égaler, nous cacherons alors notre nom de famille et notre petit nom, et nous nous éloignerons du monde. De cette manière, nous éviterons de montrer notre ignorance au grand jour.

— Votre projet est excellent, dit Yên-pé-hân en riant ; seulement vous avez une trop haute idée de mademoiselle Chân, et vous nous rabaissez trop tous les deux. Nous sommes des hommes, nous avons dans la mémoire des milliers de volumes et nous avons la langue bien pendue [399] ; de plus, notre pinceau, habile à se mouvoir en tous sens, n'a jamais trouvé son pareil. Pensez-

vous que p.380 nous allons mourir dès que nous aurons vu cette petite fille ?

— Monsieur, s'écria P'ing-jou-heng en riant, gardez-vous de nous décerner des éloges exagérés. Li-thaï-pé était le poète le plus éminent de la dynastie des Thang, et cependant, dès qu'il eut vu les stances que Thsouï-hao [400] avait inscrites dans le *pavillon de la cigogne jaune* [401], il n'osa plus composer des vers. Croyez-vous que je sois homme à céder le pas aux autres ? Mais il est bien difficile de prévoir les événements de ce monde. Dernièrement, lorsque j'eus vu, dans la temple de Mîn-tseu, les vers de Ling-kiang-sioué, je fus sur le point de laisser mon pinceau [402]. Pourrais-je, à plus forte raison, traiter avec dédain Chân-taï, dont la réputation retentit dans tout l'empire ?

— Eh bien ! dit Yên-pé-hân en riant, n'en parlons plus ; je m'en rapporte à vous pour toute cette affaire ; mais il y a un point sur lequel j'ai besoin d'explication.

— Et sur quoi désirez-vous une explication ? demanda P'ing-jou-heng.

— Mademoiselle Chân est seule, dit Yên-pé-hân, et nous sommes deux. Lorsque, dans le moment décisif, elle p.381 voudra juger du talent pour choisir un époux, ne vous formalisez point si je ne cède le pas à personne.

— Voilà qui est délicieux ! s'écria P'ing-jou-heng ; raison de plus pour que je m'explique nettement avec vous. Tous deux nous avons pris le titre de Thsaï-tseu (hommes de talent), et il ne serait pas aisé de distinguer en un moment, quel est le premier ou le second [403]. Si l'on me faisait concourir avec vous, en raison du crédit de votre famille, vous obtiendriez certainement la palme. Et même si nous nous rendions aujourd'hui à la capitale pour répondre au décret de l'empereur, les hommes qui sont à la tête des affaires ne manqueraient pas de vous mettre au premier rang. En voici la raison : vous descendez d'un inspecteur général,

et ses disciples, ses anciens collègues remplissent la ville de Tchang-'ân. Pourrait-il y en avoir un seul qui ne fût disposé à vous recommander ? Quoique je vous sois inférieur [404] sous ce rapport, cependant, au fond de mon âme, je ne puis m'abaisser au-dessous de vous. Comme, aujourd'hui, mademoiselle Chân tient le *pied de jade* pour mesurer le talent, si vous changiez avec moi de nom et de petit nom, nous n'aurions tous deux aucun appui extérieur, et notre sort ne dépendrait que de notre talent littéraire, Que sa décision me soit favorable ou non, je m'y soumettrai de grand cœur.

— Vous connaissez ma conduite, dit Yên-pé-hân ; direz-vous que je me sers du crédit de ma famille pour me faire valoir ou acquérir de la réputation ?

— p.382 Bien que vous ne vous serviez point du crédit de votre famille, les gens du monde accordent naturellement la réputation et l'estime en raison de la fortune ou du rang. Le comble de la justice serait de jeter son choix sur un lettré pauvre et sans nom. Si vous consentez, monsieur, à venir une fois avec moi, notre degré de talent sera nettement établi.

— En ce cas, dit Yên-pé-hân, je suis prêt à changer de nom et à partir avec vous.

— Si votre résolution est prise, il faut vous mettre en route sur-le-champ ; car pour peu que vous tardiez, dès que l'ordre impérial aura été rendu, les préfets et les sous-préfets viendraient vous retenir, et il vous serait impossible de sortir de chez vous.

— Approuvé ! dit Yên-pé-hân, faisons vite nos préparatifs.

Leur projet une fois arrêté, ils préparent leurs bagages et partent sur-le-champ.

Laissons-les pour le moment et revenons à Tchang-în. Il s'était flatté d'écraser Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng à l'aide du talent de Song-sîn ; mais, à sa grande surprise, ces deux lettrés ayant découvert le fond de

l'intrigue, Song-sîn avait laissé voir son ignorance et avait été cruellement mortifié. D'un autre côté, ayant entendu parler du talent et de la beauté de Chân-taï, il se dit en lui-même : « Si je puis réussir à l'obtenir en mariage, ces deux individus succomberont d'eux-mêmes sans que j'aie besoin de les vaincre. Si j'examine, ajouta-t-il, le rang de nos familles, elle est fille d'un ministre d'État, et moi qui suis le fils du président du ministère de la magistrature, je puis p.383 aller de pair avec elle ; mais comme elle est fière de son talent, je crains qu'elle ne daigne pas me promettre sa main à la légère. » Ces pensées, qui roulaient dans son esprit, le remplissaient de souci et d'inquiétude. Ce n'est pas tout : quelques jours après, il apprit encore que le président du concours avait réellement présenté Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng à l'empereur comme étant les premiers talents de l'empire, et qu'il avait demandé qu'on les appelât à la capitale. Cette nouvelle ne fit qu'accroître son tourment. « Quand ces deux petits coquins, dit-il, seront entrés dans la capitale, comme ils ont pour eux l'éclat de la jeunesse, une figure distinguée, un talent supérieur, et de plus la présentation spéciale du président du concours, il est certain que l'un ou l'autre s'emparera de la main de mademoiselle Chân. Je suis furieux contre eux ! Il faut, se dit-il, que j'aille encore chercher M. Song et délibérer avec lui.

Or, depuis le jour qu'il avait dîné chez Yên-pé-hân et s'était fait bafouer cruellement, Song-sîn ne se souciait plus d'habiter la maison de Tchang-în, et il se vit obligé de revenir dans son ancienne hôtellerie. Ce jour-là, Tchang-în étant allé le chercher, lui raconta de point en point l'affaire qui lui tenait au cœur, et le pria d'imaginer quelque stratagème pour assurer le succès de son mariage.

— C'est difficile, c'est difficile, dit Song-sîn en hochant la tête.

— Et pourquoi voyez-vous tant de difficultés ? demanda Tchang-în.

— Quoique Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng vous aient p.384 vexé, ce n'était après tout que de ces petits coups de langue et de ces railleries insignifiantes qu'on se permet entre amis. Comment auraient-ils osé vous offenser ? Vous ne savez pas d'ailleurs que

cette petite scélérate [405] est excessivement méchante. Dès qu'elle a abaissé son pinceau, semblable au ver à soie qui mange la feuille de mûrier, elle écrit [406] d'une manière continue, sans faire attention si les autres sont morts ou vivants. Si elle découvre en vous le plus léger défaut, elle composera une pièce de vers et vous raillera cruellement. Si vous voulez, monsieur, la demander en mariage, comment vous y prendrez-vous pour entamer cette affaire ?

— A vous entendre, répondit Tchang-în, on dirait qu'elle ne doit pas se marier de sa vie.

— Pourrait-on supposer, dit Song-sîn, qu'elle ne se mariera jamais ? seulement j'ignore à quel homme elle donnera son cœur.

— Qu'elle consente ou refuse, dit Tchang-în, cela dépend d'elle ; quant à la demander ou ne pas la demander, j'en suis parfaitement libre. Ce que j'ai de mieux à faire est d'écrire à mon père, et de le prier d'envoyer des entremetteuses pour la demander en mariage.

— Cela ne vous servira de rien, lui dit Song-sîn.

— Pour quelle raison ? demanda Tchang-în.

— En premier lieu, répondit Song-sîn, monsieur votre p.385 père a une charge élevée, et il est fort avancé en âge ; s'il va lui-même pour parler de mariage et qu'il voie sa pédanterie et son air d'importance, il ne daignera certainement pas s'abaisser jusqu'à faire cette demande.

« En second lieu, le vieux Chân est un homme excessivement opiniâtre ; s'il ne voit point le gendre proposé, il est bien certain qu'il ne consentira pas à la légère.

« En troisième lieu, cette petite scélérate de Chân-taï aime le talent autant que sa propre vie. Si vous n'avez pas quelques belles pièces de vers ou de prose élégante pour faire impression sur elle, comment réussirez-vous à toucher son cœur ? Comme le décret impérial qui concerne Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng

n’est pas encore rendu, profitez de cette circonstance pour aller avant eux à la capitale, exposez clairement cette affaire à votre honorable père, et priez-le de charger un homme illustre et du plus haut rang d’aller faire la demande. Si celui-ci éprouve un refus, envoyez-en un autre ; qu’il revienne à la charge jusqu’à quatre on cinq fois, et presse le vieux Chân avec une persévérance infatigable. Il ne pourra s’empêcher de lui montrer des égards ; qui sait s’il ne finira pas par donner son consentement ? Si le vieux Chân veut voir le gendre, vous avez une figure distinguée et une taille avantageuse : je suis sûr que vous lui plairez. Ensuite, vous copierez quelques morceaux de style élégant ou de jolies romances, vous les signerez comme étant de vous, et les ferez présenter à mademoiselle Chân. Elle vit retirée dans l’intérieur du gynécée ; comment pourrait-elle savoir que ces compositions ne sont p.386 pas de vous ? Si elle les lit avec plaisir, votre succès est presque assuré.

Tchang-în fut ravi d’entendre ces paroles.

— Monsieur, lui dit-il, vos conseils sont extrêmement judicieux, mais c’est la première fois que je vois la capitale ; ajoutez à cela que mon père est très rigide, et si je le consulte pour faire des démarches, je crains d’éprouver des difficultés. J’ai entendu dire que vous avez habité longtemps la capitale, et qu’en fait de demandes à faire ou de commissions à exécuter, vous avez une expérience consommée. Si j’étais assez heureux pour emprunter votre puissant concours et vous accompagner, non seulement j’en aurais une profonde reconnaissance, mais je ne manquerais pas de vous récompenser généreusement.

— C’est fort difficile, fort difficile, dit Song-sîn, en hochant la tête à plusieurs reprises.

— Monsieur, reprit Tchang-în, aller faire un tour à Song-kiang ou à la capitale, c’est absolument la même chose. Pourquoi voyez-vous tant de difficultés ?

— Il y a, répondit Song-sîn, de grandes difficultés qu'il m'est impossible de vous dire.

— Lesquelles ? demanda Tchang-în. Peut-être craignez-vous que mes provisions de voyage ne soient bien pauvres et que je ne puisse subvenir à toutes vos dépenses. Voilà sans doute pourquoi vous employez tant de prétextes et de subterfuges. Si vous avez la bonté de m'accompagner, quelque soient vos besoins, je vous jure que je ne lésinerai pas.

Song-sîn voyant que Tchang-în le pressait avec tant $_{p.387}$ d'instance de venir à la capitale, se dit en lui-même : « Il y a quatre ou cinq ans que j'ai quitté la capitale, j'imagine que mon ancienne mésaventure est maintenant oubliée ; et quand même quelque personne me reconnaîtrait, qui oserait se mettre en hostilité avec moi ? Si je restais à Song-kiang, ma position ne serait pas fort belle ; il vaut mieux l'accompagner à la capitale. Je profiterai de l'occasion pour vivre à ses dépens ; cela m'arrange parfaitement. Mais il faut absolument que je change mon nom de famille et mon petit nom ; c'est un parti excellent. » Puis, après quelques instants de réflexion :

— Monsieur, dit-il, si j'ai fait difficulté d'aller à la capitale, en voici tout simplement la raison : précédemment, lorsque j'y demeurais, je jouissais d'une grande réputation qui m'avait attiré une multitude d'amis. Tous les jours, j'étais importuné de leurs assiduités, et je ne pouvais disposer de moi ; c'était là la cause de mes craintes. Si vous voulez absolument que je vous accompagne, je n'y consentirai qu'à la condition de changer de nom et de ne voir personne.

— Cela me convient encore mieux, reprit gaiement Tchang-în ; si vous changez de nom et ne voyez personne, mon affaire ne pourra qu'y gagner.

— Si vous êtes décidé à aller à la capitale, dit Song-sîn, il ne faut pas y mettre de retard, car lorsque Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng y seront arrivés, il nous faudra plus d'une fois les fuir et les éviter.

Il vaut mieux partir de bonne heure et faire preuve d'adresse et d'agilité. Quand ils arriveront ensuite, quoiqu'ils aient du talent et une figure distinguée, cela ne leur servira de rien.

— p.388 A merveille ! à merveille ! s'écria Tchang-în ; tout le reste ne présente plus de difficulté. Seulement, si je veux copier de la prose élégante ou de beaux vers, où les trouverai-je ?

— Rien de plus aisé, répondit Song-sîn. Si vous voulez des morceaux de prose élégante vous n'avez qu'à charger un tchaï-fou [407] de copier quelques pièces des candidats à qui les examinateurs de chaque district ont décerné, après le concours, le premier ou le second rang ; vous vous servez de ces compositions et le tour est fait. Je passe aux vers et aux chansons. J'ai entendu dire que, ces jours derniers, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ont composé tour à tour de charmantes stances en entendant le chant des loriots dans le village de Thsiên-lieou. Ce n'est pas tout : Yên-pé-hân a encore composé une pièce de vers qu'il a écrite sur un mur ; il en a donné une seconde à une musicienne, et une troisième à un jeune chanteur. De son côté, P'ing-jou-heng a fait une pièce de vers où il dépeint ses tendres émotions, et il en a écrit une autre sur un mur du temple de Mîn-tseu. Que ne chargez-vous un ami de copier tous ces vers et de vous les apporter ? De plus, cette pièce de vers qu'il a écrite sur le mur de votre maison, est aussi très excellente. Vous n'aurez besoin que d'en changer le sujet et d'y inscrire votre nom. Quand une fois vous serez arrivé dans la capitale, qui pourrait, à une distance de trois mille lis, démêler le vrai du faux ?

p.389 A ces mots, Tchang-în fut ravi de joie. Il envoya en effet de tous côtés de ses affidés pour copier les vers en question ; il chargea en outre Youên-în d'aller dérober quelques-uns des charmants morceaux de poésie ou de prose élégante que Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng avaient jadis composés. Après quoi, il pria quelqu'un de les réunir ensemble, de les faire graver et d'en former un volume qu'on

intitulerait *Tchang-tseu-sîn-pîen,* c'est-à-dire *Nouvelles compositions de Tchang-tseu* [408]. Song-sîn changea ensuite son nom, et prit celui de Song-yên ; puis nos deux champions se rendirent secrètement à la capitale. Laissons-les pour le moment, et revenons à Yên-pé-hân. Quoiqu'il eût perdu son père, Son Excellence Yên, le président des inspecteurs généraux, il avait encore sa mère, la noble dame Tchao. Il lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et l'ayant chargée du soin de ses affaires domestiques, il se procura lui-même une grande quantité de provisions et de bagages et se fit accompagner par quatre serviteurs vigoureux, ensuite il consulta P'ing-jou-heng. Yên-pé-hân adopta le nom de Tchao-tsong, et P'ing-jou-heng celui de Tsiên-hong [409] ; ensuite, ils prirent tous deux le costume de pauvres bacheliers et s'acheminèrent secrètement vers la capitale.

Par suite de ce départ, j'aurai beaucoup de choses à p.390 vous conter en détail. Leur imagination était brillante comme la soie de diverses couleurs, et leur style avait tout l'éclat d'une broderie. Leur talent était sans pareil, et il trouva son pareil ; on eût dit des fleurs douées de la parole, et du jade qui exhale un parfum. Leur beauté était sans rivale, et elle trouva des rivales.

Si vous ne connaissez pas les événements qui vont suivre, prêtez-moi un moment l'oreille, je vais vous les raconter dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XIII

LA VUE D'ANCIENNES PIÈCES DE VERS FAIT NAÎTRE UNE VIVE PASSION [410]

@

p.391 Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ayant adopté les noms de Tchao-tsong et de Tsiên-hong, s'affublèrent du costume de pauvres bacheliers, louèrent secrètement une barque à l'insu du président du concours, et partirent en passant par Sou-tcheou, Tchang-tcheou et Tchîn-kiang. Lorsqu'ils rencontraient sur la route un lieu célèbre ou charmant, ils ne manquaient pas de le visiter tous deux, et de composer des vers où ils faisaient briller les agréments de leur esprit et la richesse de leur érudition. C'était pour eux un vrai bonheur. Étant arrivés un jour à Yang-tcheou, ils trouvèrent le pays plus riant et plus beau que le Kiang-nân. Comme ils aimaient les endroits renommés, ils allèrent se loger dans le couvent de Khiong-hoa. En se promenant de tous côtés, ils apprirent qu'au nord-ouest de la ville, il y avait une maison appelée P'ing-chân-thang [411], qui avait été construite par les soins p.392 de 'Eou-yang-siéou, l'un des écrivains les plus célèbres de la dynastie des Song. C'était jadis l'antique résidence d'un lettré qui avait effacé tout son siècle par les charmes de son esprit.

Ils partirent aussitôt ensemble pour aller se promener, et, après quelques recherches, ils arrivèrent au lieu indiqué. Quoique les fondements subsistassent encore, la maison était tout en ruines. Dans le voisinage, on ne voyait plus qu'une montagne déserte, qui tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, dérobait ou laissait découvrir les alentours ; en avant et en arrière, croissaient quelques saules languissants. Nos deux poètes s'approchent pour contempler les restes de ce monument, et éprouvent une pénible émotion en songeant à son antique splendeur, aujourd'hui tristement éclipsée. Ils chargèrent un domestique d'aller acheter une cruche de vin dans le village, et s'étant assis chacun sur un bloc de pierre, ils se mirent à boire tête à tête.

— Je pense, dit Yên-pé-hân, que 'Eou-yang-siéou, qui avait fait construire ici sa maison, était un des lettrés les plus éminents de la dynastie des Song. De jolies chanteuses lui servaient à boire ; à cette époque, combien devait-il être heureux ! Où sont-elles maintenant ? Il ne reste plus que des débris d'un aspect triste et glaçant. On voit que le mérite et la réputation, les richesses et les honneurs passent en un clin d'œil, comme les nuages qu'emporte le vent. Quel avantage peuvent-ils nous procurer ?

— Bien que les richesses et les honneurs ne durent pas longtemps, reprit P'ing-jou-heng, une brillante réputation se soutient d'elle-même sur la terre. Aujourd'hui, bien que 'Eou-yang-siéou ne soit plus du monde, le p.393 souvenir des jouissances que lui procuraient, dans cette maison, la poésie et le vin, n'est pas encore effacé. Regardez, monsieur, cette montagne solitaire et ces saules desséchés. Quoique ce site offre un aspect triste et désolé, on y est retenu par un charme secret ; on n'a pas besoin d'être ému et enchaîné par les compositions touchantes de Yong-chou [412].

Comme ils étaient au plus bel endroit de leur entretien, ils aperçurent soudain deux hirondelles qui voltigeaient çà et là en faisant de petits cris ; on eût dit qu'elles jasaient entre elles et qu'elles prêtaient l'oreille. A cette vue, ils ne purent maîtriser l'élan de leur verve poétique ; ils ordonnèrent à un domestique d'apporter un pinceau et un encrier, et de nettoyer la surface d'un mur délabré. Après quoi, Yên-pé-hân y écrivit le premier les vers suivants :

J'ai entendu dire qu'à l'époque où cette maison venait d'être fondée,
On y goûtait avec délices les charmes de la poésie et du vin.
Il y a bien longtemps que tout cela est évanoui ;
Il ne reste plus que cette montagne solitaire.
Qui est-ce qui a vu ce séjour ? qui est-ce qui l'a admiré ?
Interrogez, je vous prie, les froides hirondelles de P'ingchân.

Composé par Tchao-tsong, de Yun-Kiên.

Yên-pé-hân ayant fini d'écrire, P'ing-jou-heng prit le pinceau, et traça, à son tour, des vers sur les mêmes rimes : p.394

Le printemps est passé, et la pivoine reste dépouillée de ses charmes.
Quand l'automne se fait sentir, le saule perd ses fils soyeux.
Toutes les choses du monde sont sujettes au changement ;
Il n'y a que l'éclat de la renommée qui ne change point.
Gardez-vous, gardez-vous de vous plaindre.
Voici encore les hirondelles de P'ing-chân.

Composé, sur les rimes précédentes, par Tsiên-hong, de Lo-yang.

Les deux amis ayant achevé leurs vers, se regardèrent l'un l'autre en souriant. Ils discoururent encore sur des faits anciens et modernes, et après avoir bu gaiement pendant une demi-heure, ils se prirent par la main et regagnèrent à pas lents le couvent de Khiong-hoa. En ce moment, le ciel était déjà sombre. Ils aperçurent devant eux une multitude d'employés et de porteurs de chaise : il y avait beaucoup de bruit et de mouvement. En ayant demandé la cause, ils apprirent que le gouverneur faisait jouer la comédie dans la grande salle du couvent et y avait invité des étrangers. Voyant que la nuit était arrivée, et qu'il y avait une confusion de monde, ils se glissèrent au milieu de la foule, et s'approchèrent tout doucement de la salle. Au premier coup d'œil, ils aperçurent, dans la partie supérieure, deux hôtes assis chacun devant une table servie avec luxe. C'étaient justement Tchang-în et Song-sîn. Ils en furent fort étonnés, et se dirent en eux-mêmes : Pourquoi ces deux individus sont-ils venus ici ? Ayant regardé une seconde fois, ils virent, à une table placée plus bas, le préfet lui-même qui leur tenait compagnie. Mais, craignant d'être reconnus, ils n'osèrent rester p.395 plus longtemps et s'en revinrent à leur hôtellerie, où ils causèrent en confidence.

— Lorsque nous étions à la maison, dit Yên-pé-hân, nous n'avons pas appris leur départ : comment se fait-il qu'ils se trouvent ici avant nous ?

— J'imagine, répondit P'ing-jou-heng, qu'ils sont venus dans le but de soutirer de l'argent.

— S'il s'agit de soutirer de l'argent, reprit Yên-pé-hân, cela peut bien être le but du vieux Song ; quand à Tchang-pé-kong [413], il est puissamment riche ; comment aurait-il consenti à quitter sa maison et à venir ici après un long voyage pour satisfaire un vil intérêt ? Voici là-dessus mon opinion : je crois qu'il a appris l'histoire de mademoiselle Chân, et qu'il en est devenu follement épris. C'est pour cela qu'il emmène secrètement le vieux Song à la capitale, afin de faire avant nous les premières ouvertures.

— Vous avez parfaitement raison, dit P'ing-jou-heng ; il compte sur l'influence de son père, qui est le président du ministère de la magistrature ; et c'est de là, sans doute, que lui vient ce projet. Quel stratagème emploierons-nous pour réussir ?

— Je ne vois pas grand' chose à faire, dit Yên-pé-hân. Du reste, cette affaire touche aux sentiments de notre cœur. Si chacun de nous voulait les dévoiler, il ne le pourrait pas, et s'il s'agissait de lutter ensemble, cela nous serait impossible. Le mieux est de partir sans délai. Une fois arrivés à la capitale, nous observerons p.396 les occasions et nous verrons ce que le Ciel nous réserve.

— Puisque vous êtes décidé à partir, dit P'ing-jou-heng, mettons-nous demain en route, et tâchons qu'ils ne nous voient point ; car s'ils savaient que nous allons tous deux à la capitale, ils redoubleraient de diligence pour nous devancer.

— Vous avez raison ! vous avez raison ! s'écria Yên-pé-hân ; il faut partir demain de bonne heure.

Après avoir dormi pendant toute la nuit, ils se levèrent de grand matin et préparèrent leurs bagages. Puis ils allèrent faire leurs

remercîments au maître de l'hôtel, et ayant loué eux-mêmes une barque, ils partirent sur-le-champ pour la capitale.

Le lecteur se demande sans doute comment il se faisait que Song-sîn et Tchang-în fussent là occupés à boire et à s'amuser. Il faut savoir que Song-sîn venait d'arriver à Yang-tcheou. Comme il avait eu jadis des relations d'amitié avec le préfet Téou, il voulut se vanter devant Tchang-în d'avoir un grand nombre d'amis. Il alla donc aussitôt lui rendre visite ; puis, quand il fut en présence du préfet, il dit, d'un ton glorieux, que Tchang-în, le fils du président du ministère de la magistrature, était son ami intime et l'avait accompagné jusqu'à la capitale. En entendant prononcer les mots de *ministère de la magistrature,* le préfet Téou ne put s'empêcher de flatter le pouvoir. Voilà pourquoi il avait fait jouer la comédie et les y avait invités tous les deux. Au milieu de la pièce, il leur avait offert une collation. Le préfet saisit cette occasion pour questionner Tchang.

— Monsieur, lui dit-il, p.397 allez-vous à la capitale pour rendre visite à votre illustre père, ou pour quelque autre motif ?

— C'est uniquement pour voir mon respectable père, répondit Tchang-în ; je n'ai aucune autre affaire.

— Et vous, monsieur Tseu-tching [414], ajouta le préfet, je vous demanderai aussi qu'est-ce qui vous a poussé à aller à la capitale ?

— Là-dessus, dit Song-sîn, je serais bien aise de causer tranquillement avec vous. J'oserai demander à Votre Excellence si elle a appris dans quelle position se trouve Ling-kiang-sioué depuis son arrivée à la capitale. Remplit-elle l'office de seconde femme ou de servante ?

— L'histoire de Ling-kiang-sioué est quelque chose de merveilleux, dit le préfet en riant ; est ce que vous n'en savez encore rien ?

— Après qu'elle fut partie pour la capitale, dit Song-sîn, j'allai faire une excursion dans le pays de Yun-kiên ; je vous jure que je n'en sais rien.

— Mademoiselle Chân, dit le préfet, fière de l'éclat de son talent et soutenue par la bienveillance de l'empereur, était pleine d'orgueil et de jactance, et ne comptait pour rien le reste du monde ; c'est ce que vous savez parfaitement. Mais tout à coup, Ling-kiang-sioué, cette petite fille qui n'est pas dépourvue de talent, arriva à l'hôtel (de Chân-hiên-jîn). Dès qu'elle fut en sa présence, elle disputa avec lui sur les rites et refusa de le saluer. Mademoiselle Chân lui ayant proposé un sujet de poésie pour la mettre à l'épreuve, elle prit un pinceau et acheva p.398 sur-le-champ la composition demandée. Mademoiselle Chân, qui jusqu'ici jetait un coup d'œil dédaigneux sur tout l'empire, se vit complètement écrasée. Non seulement on n'osa pas la traiter comme une servante ou une femme de second rang, mais j'ai entendu dire que S. E. Chân voulut même la saluer du titre de fille adoptive, et que mademoiselle Chân, craignant que ce ne fût la rabaisser, se décida à lui montrer le même respect qu'à un hôte. Ce n'est pas tout : elle adressa à l'empereur un placet où elle demandait pour son amie une qualification de fonctionnaire, et Sa Majesté, agréant cette demande, lui donna le titre de *Niu-hio-ssé* [415] *;* puis elle conféra en outre à Ling-sîn, son père, le droit de porter le bonnet et la ceinture de *Tchong-chou,* afin de l'entourer de considération. Dites-moi un peu si cela n'est pas extraordinaire. Vous vouliez, monsieur, la punir pour décharger votre colère ; vous ne saviez pas qu'elle ferait un jour fortune, et que le malheur même serait la source de son bonheur.

A ce récit, Song-sîn resta quelque temps plongé dans la stupeur ; puis il s'écria :

— Est-il possible que ce soit vrai ?

— Quand le décret fut rendu, répondit le préfet, ce fut moi-même qui remis à Ling-sîn le bonnet et la ceinture. Comment pourriez-vous dire que ce n'est pas vrai ?

— A ce que je vois, reprit Song-sîn, mademoiselle Ling-kiang-sioué dirige en partie les affaires de la famille Chân.

— J'ai entendu dire, reprit le préfet, que p.399 Ling-kiang-sioué ne prononce pas une parole que mademoiselle Chân ne la suive à la lettre ; comment pourrait-elle ne pas avoir la direction des affaires de l'hôtel ?

A ces mots, Song-sîn s'abandonna quelque temps à ses réflexions ; ensuite, regardant fixement Tchang-în :

— Monsieur, lui dit-il, voici pour vous une belle occasion !

— Où voyez-vous cela ? demanda Tchang-în avec émotion.

— Cette belle occasion, répondit Song-sîn, dépend entièrement de S. E. Téou ; c'est une vérité que je ne dois pas vous cacher.

— Puisque j'ai été assez heureux, dit Song-sîn, pour que mon respectable maître Téou m'honorât par erreur de son amitié, rien n'empêche que son disciple ne lui expose franchement l'affaire qui l'intéresse.

— Monsieur Tchang, demanda le préfet, quelle est donc l'affaire qui vous tient au cœur ?

— Excellence, dit Song-sîn, quoique M. Tchang fasse ce voyage pour aller présenter ses devoirs à son illustre père, la vérité est qu'ayant entendu parler de mademoiselle Chân, il a un extrême désir de l'avoir pour épouse. Dès qu'il sera arrivé à la capitale, il priera quelques grands personnages de demander sa main. Comme leurs deux familles se valent, il est permis de croire que cette affaire réussira. Je dirai seulement que mademoiselle Chân étant douée de talent, doit nécessairement se passionner pour un homme de talent ; mais il n'est pas bien certain qu'elle ait pu connaître en un moment le talent élevé de M. Tchang. Je viens

d'apprendre tout à l'heure que Ling-kiang-sioué a été favorisée à ce point de la fortune, et p.400 même que son père Ling-sîn, surnommé *Ta-hou* (le richard), a obtenu le bonnet et la ceinture de magistrat. Pourquoi ne pas invoquer la haute influence de Votre Exc. pour qu'elle prie Ling-ta-hou d'écrire à Ling-kiang-sioué une lettre confidentielle par laquelle il l'instruirait du projet de mariage de M. Tchang, et la chargerait de travailler secrètement à en assurer le succès ? Puis, vous lui enverriez le volume de poésies que M. Tchang a fait graver, afin qu'elle connaisse ses talents distingués. Une fois qu'il aura touché intérieurement le cœur (de mademoiselle Chân), les affaires extérieures [416] se feront le mieux du monde. N'est-ce pas là une heureuse occasion ?

Après ce discours, Tchang-în devint rayonnant de joie et salua le préfet à plusieurs reprises.

— Illustre maître, lui dit-il, si je suis assez heureux pour que votre haute bienveillance fasse réussir cette affaire, je vous jure que votre disciple n'oubliera pas de vous en témoigner toute sa reconnaissance.

— Si vous désirez, dit le préfet, que je fasse écrire une lettre par Ling-sîn, et que je l'envoie à la capitale, il n'y a rien de plus aisé. Je serai heureux de donner un coup d'épaule à mon honorable frère aisé [417].

Tchang-în le remercia avec effusion.

— Puisque j'ai reçu votre généreux consentement, lui dit-il, demain matin, je me ferai un devoir de me rendre à votre hôtel pour vous présenter ma demande.

Après cet entretien, ils se mirent de nouveau à table, p.401 et quand on eut joué la seconde partie de la comédie, ils se séparèrent.

Le lendemain, Tchang-în et Song-sîn ayant consulté ensemble, préparèrent de riches présents et allèrent les offrir au préfet. Ils prièrent alors le préfet d'engager Ling-sîn à écrire une lettre et à

l'envoyer à la capitale, pour charger Ling-kiang-sioué de faire adroitement la demande de mariage. En outre, ils lui remirent le volume intitulé : *Nouvelles compositions de Tchang,* et le prièrent de l'envoyer à la capitale, avec la lettre, afin qu'on pût juger du rare talent de Tchang-în.

> — Monsieur, dit le préfet, si je ne recevais pas vos riches présents, vous ne manqueriez pas de dire que je refuse de faire votre commission ;

et aussitôt il les accepta en totalité. En conséquence, il envoya sa carte à Ling-sîn, en l'invitant à venir le voir, et dès qu'ils furent tête à tête, il lui conta toute cette affaire. Ling-sîn n'aurait osé désobéir aux ordres du préfet. Sur-le-champ il pria le bachelier Tching d'écrire une lettre avec toute l'habileté dont il était capable, de mettre sous la même enveloppe les *Nouvelles compositions de Tchang,* et d'ordonner à sa fille de tâcher d'assurer le succès de cette affaire. Quand il eut fini d'écrire, il cacheta soigneusement ce pli et l'envoya au préfet Téou. Celui-ci le transmit aussitôt à Tchang-în, qu'il regardait comme un personnage considérable. Tchang-în, l'ayant reçu, se crut en possession d'un trésor inestimable. En conséquence, il prit congé du préfet et lui adressa ses remercîments. La nuit suivante, il partit avec Song-sîn et se dirigea vers la capitale. Aussitôt qu'il fut arrivé, il alla rendre visite à son père, et $_{p.402}$ ayant pris des informations sur Chân-hiên-jîn, il apprit que ce ministre n'était plus à la cour.

Or, Chân-hiên-jîn, dont la fille avait obtenu par l'éclat de son talent la faveur impériale, et avait écrasé dans un concours les premiers fonctionnaires de l'État, ne put échapper à la haine d'une foule de jaloux et d'envieux. Il avait adressé de suite plusieurs placets, où il alléguait le mauvais état de sa santé, pour quitter les affaires et se retirer dans son pays natal.

L'empereur avait d'abord refusé ; mais ne pouvant résister aux vives instances de Chân-hiên-jîn, il l'appela auprès de lui et lui dit :

— Vu les sollicitations pressantes de Votre Excellence, j'aurais mauvaise grâce à vous retenir malgré vous ; mais j'aime passionnément les compositions de Chân-taï, votre noble fille, et tous les jours j'ai des ordres à lui donner [418]. Si vous quittez les affaires pour aller vivre dans la retraite, vous emmènerez nécessairement toute votre famille, et j'y verrais beaucoup d'inconvénients : comment faire ?

— Sire, reprit Chân-hiên-jîn, Votre Majesté m'a comblé de bienfaits sans nombre. Comment votre humble sujet oserait-il persister absolument dans son refus ? Seulement mes longs travaux ont altéré ma santé ; les affaires du conseil d'État sont si multipliées, que je ne puis vraiment en soutenir le poids. Voilà pourquoi, sire, j'ai osé vous importuner si souvent de ma demande.

— Puisque Votre Excellence, dit l'empereur, ne peut résister à la fatigue des affaires, à vingt li (deux lieues) d'ici, p.403 au sud de la capitale, il y a une villa impériale qui est située dans un lieu solitaire et retiré ; je vous la donne pour que vous puissiez vous y établir et soigner votre santé. Vous y trouverez le repos dont vous avez besoin, et toutes les fois que j'aurai à vous consulter, il me sera aisé de vous appeler auprès de moi ; de plus, la fille de Votre Excellence pourra à tout instant me présenter les morceaux de poésie ou de prose élégante qu'elle aura composés. Ne sera-ce pas faire d'une pierre deux coups ?

Chân-hiên-jîn remercia l'empereur en se prosternant jusqu'à terre.

— Sire, dit-il, si votre auguste bonté s'intéresse ainsi à cet humble sujet, c'est qu'elle est vraiment élevée comme le ciel, et profonde comme la terre !

Il obéit aussitôt aux ordres du souverain, et se retira dans la *villa* impériale. Quoique cette *villa* impériale ne fût qu'à vingt li (deux lieues) de la capitale, elle en était séparée par des montagnes et des rivières ; c'était un monde à part. On y voyait des eaux limpides et des tertres

verdoyants, des bosquets touffus, des sentiers solitaires coupés par de clairs ruisseaux, des fleurs et des oiseaux d'espèces aussi rares que remarquables ; ce séjour délicieux ne le cédait point au riant jardin de Wang-weï [419], et il pouvait rivaliser avec la vallée d'or [420] de Chi-lo.

Chân-hiên-jîn s'y étant retiré avec toute sa famille, se trouvait au comble du bonheur. Il avait construit comme par le passé un autre pavillon du pied de jade, et y avait p.404 installé sa fille Chân-taï et Ling-kiang-sioué, afin qu'elles pussent se livrer en paix à la culture des lettres. Le mot de *villa* impériale est ici un nom collectif, car cette maison de plaisance comprenait une dizaine de jardins et de pavillons champêtres où l'on pouvait à son gré se promener et se récréer. Quoique Chân-hiên-jîn se trouvât fort heureux, voyant que sa fille avait déjà quinze à seize ans, il ne pouvait s'empêcher de songer à lui choisir un époux. Lorsqu'il faisait partie du conseil d'État, comme la réputation de Chân-taï remplissait la ville de Tchang-'ân, tous les jeunes gens brûlaient de la demander en mariage ; cependant ils savaient que l'empereur l'honorait de sa bienveillance, et ils pensaient bien que son père ne la donnerait pas à la légère. C'est pourquoi ils n'osaient aller demander sa main. De là vint qu'elle était arrivée aujourd'hui à l'âge de seize ans et n'était pas encore mariée. Chân-hiên-jîn avait beau chercher parmi les fils des plus hauts personnages, il n'en trouvait pas un seul qui fût quelque peu digne de son choix. « Attendons, dit-il en lui-même, jusqu'au printemps prochain. Quand la liste du concours aura été publiée, si j'y trouve quelque jeune thsîn-ssé (docteur), je serai charmé de l'appeler pour être mon gendre. » Qui aurait pu prévoir que Tchang-în, dès son arrivée à la capitale, apprendrait que S. E. Chân s'était fixée dans une des *villas* de l'empereur ? Il en informa d'abord son père, afin qu'il chargeât quelque grand personnage d'aller lui présenter sa demande. Ensuite, il envoya un messager pour porter la lettre de Ling-sîn à la *villa* impériale.

Ling-kiang-sioué ayant reçu la lettre de son père, p.405 l'ouvrit avec empressement, et, en la lisant, elle apprit que Tchang-în désirait demander la main de mademoiselle Chân, et la chargeait elle-même de

contribuer au succès de cette démarche. Elle vit en outre que la même enveloppe renfermait un volume intitulé : *Nouvelles compositions de Tchang.* Elle l'ouvrit, et, au premier coup d'œil, elle remarqua plusieurs pièces de vers composées dans le village de Thsiên-liéou, en entendant le chant des loriots, et qui d'abord avaient été écrites sur un mur. Le style en était pur, élégant et plein de charme. Elle ne put maîtriser les élans de sa joie « Quels beaux vers ! quels beaux vers ! s'écria-t-elle. Où peut exister un homme d'un si merveilleux talent ? » Elle n'avait pas fini de tout lire, lorsque soudain Chân-taï arriva et lui dit :

— Mademoiselle Ling, que regardez-vous-là ?

Ling-kiang-sioué vit que c'était Chân-taï. Elle se retourna de son côté, et lui dit en riant :

— Mademoiselle, je vous félicite, je vous félicite.

— Pourquoi prononcer tout à coup ces paroles extraordinaires ? lui dit Chân-taï ; quel bonheur est-il arrivé à votre petite sœur pour que vous la félicitiez ainsi ?

— Votre humble servante, répondit Ling-kiang-sioué, vous a trouvé là dedans [421] un époux distingué ; n'y a-t-il pas de quoi vous féliciter ?

— Mademoiselle, reprit Chân-taï, pourquoi parler si légèrement ? non seulement il n'y a pas là d'époux, mais quand même il y eu aurait un, comment sauriez-vous s'il est distingué ?

— Si je ne voyais pas d'époux, répondit Ling-kiang-sioué, comment pourrais-je vous inviter à la joie ? Et si j'en voyais un qui ne fût pas distingué, comment pourrais-je vous féliciter ? Veuillez, mademoiselle, examiner ces poésies ; vous verrez alors que je dis vrai. En disant ces mots, elle remit à Chân-taï les *Nouvelles compositions de Tchang.*

Dès que Chân-taï eut le volume entre les mains, elle regarda d'abord le nom de l'auteur, et elle vit qu'il se nommait Tchang-în, de Yun-kiên. Yun-kiên, dit-elle, est le même pays que Song-kiang. Elle

regarda de nouveau les vers et en lut trois pièces de suite. Elle éprouva une vive émotion :

— Ces vers, s'écria-t elle, sont certainement l'œuvre d'un grand poète. J'ignore, mademoiselle, d'où vous avez pu les obtenir.

— C'est mon père, dit Ling-kiang-sioué, qui me les a envoyés, en chargeant votre humble servante de vous demander votre main pour quelqu'un. Je soupirais constamment en vous voyant douée d'un si beau talent, et je craignais qu'il ne fût impossible de rencontrer sous le ciel un homme de talent digne de s'unir avec vous. Mais aujourd'hui, à ma grande surprise, j'ai soudain découvert cet homme de mérite. Pour le coup, je crois que les femmes les plus distinguées et les plus belles ne manquent jamais de rencontrer leurs pareils.

— Quoiqu'il ait, dit Chân-taï, un admirable talent, j'ignore comment il est de sa personne.

— Le seul malheur d'un homme, repartit Ling-kiang-sioué, c'est de manquer de talent. Dès qu'il a réellement du talent, quand sa figure serait laide et commune, elle p.407 doit briller d'une certaine grâce qu'on chercherait vainement dans les traits d'un stupide villageois ; voilà, mademoiselle, ce qu'on peut savoir d'avance.

— Mademoiselle, dit Chân-taï en riant, vos raisonnements élevés montrent que non seulement vous savez distinguer le talent, mais aussi que vous excellez en physionomie.

Les deux amies rirent alors aux éclats, puis elles examinèrent encore avec la plus grande attention les *Nouvelles compositions de Tchang.* Chaque pièce leur parut charmante ; elles en furent transportées de joie et les lurent en cadence, sans pouvoir se lasser. Étant arrivées à la fin du volume, elles tombèrent sur une pièce intitulée : *Vers écrits sur le mur du temple de Mîn-tseu,* d'après les rimes originales de mademoiselle Ling, de Weï-yang, jeune fille de talent, âgée de douze ans :

En voyant ces expressions merveilleuses, dignes de vivre pendant mille automnes [422],
Qui est-ce qui ne se sentirait pas porté à aimer le talent ?
Si l'on me permettait de montrer mes goûts littéraires, dussé-je être d'abord un obscur palefrenier,
Je voudrais réussir à porter à la face du monde un vêtement complètement noir [423].

A peine Ling-kiang-sioué eut-elle vu ces vers, qu'elle fut frappée d'étonnement.

— Voilà qui est bien étrange ! s'écria-t-elle !

— Mademoiselle, dit Chân-taï, d'où vient cette p.408 surprise extraordinaire ?

— Il y a longtemps, répondit Ling-kiang-sioué, que je voulais vous conter cette aventure ; si je ne vous en ai rien dit, c'était faute d'occasion. Lorsque votre humble servante voyageait pour se rendre dans votre noble maison, elle passa devant le temple de Mîn-tseu. Ayant quitté le bateau pour le visiter, en me promenant j'éprouvai tout à coup une émotion pénible, et de suite j'écrivis sur le mur du temple une pièce de vers. A peine avais-je tourné les talons, qu'une personne inconnue y écrivit aussi une pièce de vers sur les mêmes rimes. C'est précisément celle que je vois ici ; il n'y a pas un mot de différent. Je me souviens encore de l'inscription qui était placée au bas. Elle était ainsi conçue : « Respectueusement composé sur les mêmes rimes, par P'ing-jou-heng, de Lo-yang, jeune étudiant de seize ans. » Comme je sortais du temple, je rencontrai justement un jeune étudiant qui pouvait avoir quinze ou seize ans. Quoiqu'il portât le costume et la chaussure d'un pauvre bachelier, il avait un extérieur noble, une figure distinguée, et une beauté sans égale. En me voyant sortir du temple, il parut troublé et me regarda avec une attention marquée, comme s'il eût voulu m'expliquer pourquoi il avait composé des vers sur mes rimes.

Mais étant pressée de remonter en bateau, je n'eus pas le temps de me retourner pour le considérer à loisir. Jusqu'à présent, je vois encore son image jusque dans mes songes, et je pense que c'est certainement un homme de talent. J'ignore maintenant pourquoi M. Tchang a fait graver les vers de ce jeune homme. Ne serait-ce pas lui-même que j'ai rencontré à cette époque ? Mais si c'est lui, pourquoi p.409 aurait-il changé de nom ? n'est-ce pas là une aventure extraordinaire ?

— Au fond, dit Chân-taï, il y a sans doute une raison ; peut-être a-t-il changé de nom parce qu'il se trouve loin de son pays natal. Si vous voulez éclaircir cette affaire, rien ne sera plus aisé. Comme ce M. Tchang veut vous demander en mariage, il faudra absolument qu'il vienne faire ici une visite de cérémonie. Vous connaissez sa figure : quand il sera venu, vous l'observerez secrètement. Si c'est le même jeune homme, peu importe qu'il ait changé de nom.

— Vraiment, dit Ling-kiang-sioué, il n'y a pas d'autre moyen de découvrir la vérité.

Après cette conversation, elles se remirent à examiner les autres pièces de vers. Elles remarquèrent une dernière pièce qui portait l'inscription suivante :

« Composé sur les rimes précédentes, par affection pour la personne qui a écrit ces vers sur le mur du temple de Mîn-tseu :

Si je vous eusse rencontré sans trouver de vos vers, je me serais éloigné sans mot dire.
Où allez-vous, rapide comme l'eau qui coule ou le nuage qui flotte dans l'air ?
Si je pouvais obtenir de vos nouvelles près du *pont azuré* [424], p.410
(Je vous suivrais), dussé-je, comme un cheval, noircir mes pieds dans la poussière !

Après avoir fini de lire, Ling-kiang-sioué resta quelque temps silencieuse. « A en juger par ces vers, dit-elle en elle-même, il est clair qu'il s'est épris de moi à cause des vers que j'ai écrits sur le mur. » Puis, ayant réfléchi un instant : « Si vous êtes épris de moi, dit-elle secrètement, pourquoi me chargez-vous de demander la main de mademoiselle ? »

Par suite de ces réflexions, tout à coup le chagrin s'empara de son âme et altéra les traits de sa figure.

A cette vue, Chân-taï en découvrit d'avance la cause, et s'efforça de calmer son trouble et de la consoler.

— Si l'on examine attentivement ces compositions, lui dit-elle, dans la première pièce, le poète montre de l'affection pour le talent, et fait voir son goût pour les *vêtements noirs* [425]. Dans la pièce suivante, les mots « *obtenir de vos nouvelles près du pont azuré,* » indiquent clairement une demande de mariage. Puisque l'idée de ces vers se rapporte à vous, quelle raison aurait-il de demander ma main ? Il faut qu'il y ait là dedans quelque malentendu.

— La lettre de mon père est claire et précise, dit Ling-kiang-sioué ; comment pourrait-il y avoir un malentendu ?

— p.411 La lettre de votre honorable père, répondit Chân-taï, est certainement claire et précise ; et, d'un autre côté, les vers de ce jeune homme ne sont pas fort obscurs. S'il n'y a point de malentendu, il faut absolument qu'on ait fait un faux rapport. Dans ce moment-ci, nous ne pouvons sortir de cette cruelle incertitude, mais, avec le temps, il faudra bien que cette affaire s'éclaircisse d'elle-même.

— Qu'il y ait ou non un malentendu, dit Ling-kiang-sioué, laissons cela pour l'instant, et parlons un peu des vers. Quand un homme fait des vers aussi beaux que ceux-là, il est impossible de l'oublier.

— J'avoue, dit Chân-taï, qu'une personne de talent aime le talent comme sa propre vie, et que lorsqu'on a rencontré un homme d'un tel mérite, il est impossible que notre cœur l'oublie. Mais il ne faut pas trop se laisser aller à ce sentiment ; car si l'on s'y livre sans mesure, on s'attire soi-même des peines cuisantes. Puisque ce jeune homme possède un si beau talent, il doit avoir une affection profonde. En voyant les vers qu'il a écrits sur un mur, et les deux pièces où il a exprimé ses tendres sentiments, on comprend en grande partie quel est l'objet de son inclination. Pourquoi, mademoiselle, vous livrer à cette inquiétude extrême qui trouble la paix de votre âme ?

— Mademoiselle, dit Ling-kiang-sioué, vos observations sont sans doute fort lumineuses ; mais il ne dépend pas de nous de concevoir ou d'éteindre une tendre affection. Dans le temple de Mîn-tseu, j'ai aperçu ses traits et j'ai lu les deux pièces de vers où il a exprimé ses vives émotions ; ce sont des choses que mon cœur ne saurait p.412 oublier. Mais il m'est difficile d'obtenir de ses nouvelles, et voilà la cause des pensées qui m'assiègent ; comment pourrais-je les étouffer et échapper à mes cruelles inquiétudes ?

— Si l'on vous disait, reprit Chân-taï, qu'il est difficile d'avoir de ses nouvelles, ce serait le langage d'un indifférent ou d'un sot. Une personne douée d'un cœur sensible ne s'exprimerait certainement pas de la sorte. D'ailleurs, était-il facile d'avoir des nouvelles au sujet du *pont azuré* [426], et comment sont-elles parvenues jusqu'à nous ? Le jeune étudiant a cité ce fait pour montrer ses tendres sentiments. Aujourd'hui, son cœur est fixé ; pourquoi, mademoiselle, vous laisser aller à de pénibles inquiétudes ?

Ling-kiang-sioué garda le silence et baissa la tête en laissant échapper un sourire.

Les deux amies achevèrent la lecture des autres pièces de vers et en firent le plus pompeux éloge.

Chân-taï consulta ensuite avec Ling-kiang-sioué.

— Pour le moment, dit-elle, ne parlons pas des vers envoyés par votre honorable père ; voyons un peu comment Tchang s'y prendra pour venir faire sa demande.

Laissons les jeunes filles conférer ensemble dans l'appartement intérieur, et revenons à Tchang-în. Quand il vit que la lettre de Ling-sîn avait été remise à sa destination, il se figura qu'elle avait produit son effet. Quelques jours après, il expliqua son projet à son père, qui envoya sur-le-champ un nommé Sun, président du tribunal des p.413 rites, pour porter une demande de mariage à Chân-hiên-jîn. Celui-ci, voyant que sa fille avait déjà seize ans et qu'elle était en âge de se marier, se garda de repousser cette proposition. Il se contenta de lui répondre :

— Ma fille ayant quelques talents qui l'ont fait remarquer de l'empereur, il faut absolument que le mérite littéraire du jeune homme aille de pair avec le sien ; c'est alors seulement que j'oserai recevoir vos avances. Si le noble fils du seigneur Tchang possède en réalité un talent remarquable, je le prie de venir me faire une visite ; je jugerai alors si je puis lui donner mon consentement.

Le président Sun rapporta cette réponse à Tchang-în, qui fut ravi de joie et voulut y aller de suite. Ce qu'ayant appris Song-sîn, il en fut vivement troublé et l'arrêta tout court.

— Il ne faut pas y aller, il ne faut pas y aller, lui dit-il ; car une fois que vous vous serez montré, il vous refusera nettement.

— Pourquoi cela ? demanda Tchang-în.

— Ne connaissez-vous pas, dit Song-sîn, le caractère de mademoiselle Chân ? Elle est douée d'un talent élevé et d'une vue perçante. Si vous n'y allez pas, son père dira que vous êtes le fils du président du ministère de la magistrature, et de plus que la personne qui a fait la demande a hautement vanté votre mérite. Peut-être que votre union sera favorisée du Ciel, et que,

dans un moment de trouble, il laissera échapper son consentement. Mais si vous vous présentez vous-même. si, par hasard, vous répondez maladroitement à ses questions et qu'elle s'en aperçoive, la demande fût-elle faite, non seulement par un président de ministère, mais par p.414 l'empereur lui-même, il n'est pas certain que cette petite drôlesse donne son consentement. Si vous m'en croyez, monsieur, le meilleur parti est d'imaginer quelque prétexte pour n'y pas aller.

— Il vaut certainement mieux ne pas y aller, reprit Tchang-în ; mais quelle excuse donner ?

— Il vous suffira, répondit Song-sîn, de dire que vous êtes indisposé par suite des fatigues du voyage ; et, s'il veut juger de votre talent, vous n'aurez qu'à lui envoyer votre volume intitulé : *Nouvelles compositions de Tchang.* En vous y prenant ainsi, vous avez quelque chance de réussir.

— Vous avez raison, vous avez raison, s'écria Tchang-în tout joyeux.

De suite, il pria Sun, le président du ministère des rites, d'écrire une lettre et de répondre qu'il était malade par suite des fatigues du voyage, et ne pouvait aller lui rendre visite ; qu'il avait l'honneur de lui présenter d'avance un volume de ses poésies et qu'il le priait de les corriger. (Il devait ajouter) : « Je vous prie humblement de montrer de l'intérêt pour le talent, et de lui accorder une alliance aussi belle que celles de Thsîn et de Tsîn [427]. Peut-être lui devrez-vous le bonheur de votre maison. »

Dès que Chân-hiên-jîn eut reçu les *Nouvelles compositions de Tchang*, il y jeta un coup d'œil, et trouva que les vers étaient pleins de grâce et de fraîcheur. Il en fut p.415 ravi de joie, et alla lui-même les remettre à sa fille.

— Depuis plusieurs années, lui dit-il, je me suis appliqué à chercher un gendre doué de talent. Mais quoique la ville de Tchang-'ân soit remplie de jeunes gens issus de princes et de

comtes, je n'en ai pas trouvé un seul qui fût à mon gré. J'ai examiné tout à l'heure les *Nouvelles compositions de Tchang ;* elles sont pleines de grâce et de charme. Lis-les attentivement ; si elles te plaisent, je sais ce qu'il faut faire.

— Les vers ont beau être charmants, reprit Chân-taï, le jeune homme refuse de se présenter. Il n'est pas bien sûr que ces poésies soient exemptes de fraude et de plagiat.

— Tes craintes me paraissent fondées, dit Chân-hiên-jîn ; seulement je trouve que ces vers offrent des sujets neufs qui n'ont pas été traités par les anciens. Si tu disais qu'elles sont d'un auteur contemporain, j'imagine que, parmi les poètes de notre temps, on n'en trouverait pas un seul d'un pareil talent qu'il ait pu copier.

— Serait-il possible, reprit Chân-taï, de déterminer d'avance le nombre des hommes de talent que peuvent produire le ciel et la terre ? Dans l'origine, je vantais moi-même mon talent et je me croyais sans rivale : qui aurait prévu que je rencontrerais encore mademoiselle Ling-kiang-sioué ? Outre ce Tchang-în, qui sait s'il n'existe pas un autre Tchang-în ? Il n'y a qu'à le presser de venir ; au premier coup d'œil, nous découvrirons la vérité.

Chân-hiên-jîn ne put résister aux instances de sa fille. Il écrivit de nouveau au président Sun, et lui dit qu'il voulait absolument voir Tchang-în.

p.416 Le président Sun en ayant informé Tchang-în, celui-ci en fut alarmé, et alla encore consulter Song-sîn.

— Ces jours derniers, lui dit Song-sîn, vous étiez encore libre d'y aller ou non ; mais aujourd'hui il faut absolument y renoncer.

— Et pourquoi cela ? demanda Tchang-în.

— Ces jours derniers, répondit Song-sîn, si vous vous fussiez montré à l'improviste, comme ils ne pensaient à rien ni l'un ni l'autre, vous courriez la chance d'être mis ou non à l'épreuve.

Mais aujourd'hui que vous avez reçu plusieurs invitations pressantes, si vous y allez, le père et la fille vous observeront attentivement, et bien que dans le commencement ils n'auraient pas songé à vous mettre à l'épreuve, cette fois-ci ils voudront certainement vous faire subir un examen.

— S'ils devaient réellement me mettre à l'épreuve, repartit Tchang-în, pour le coup il me serait impossible d'y aller. Laissons passer encore quelques jours, et attendons l'occasion.

— Quelle occasion pourriez-vous attendre ? lui dit Song-sîn. La seule chose que vous ayez à faire, c'est d'envoyer encore un puissant personnage pour faire des ouvertures de mariage ; ce sera là une belle occasion.

Tchang-în suivit ce conseil et alla en informer son père. Laissons-le envoyer le premier ministre pour faire cette demande de mariage et revenons à Ling-kiang-sioué. Depuis qu'elle avait vu les vers où P'ing-jou-heng avait exprimé son amour pour elle, du matin au soir elle pensait à lui, et en avait perdu le goût du riz et du thé. Auparavant, elle composait des vers liés avec p.417 Chân-taï sous des arbres en fleur, ou bien, à la clarté de la lune, elle faisait des vers sur les mêmes rimes. C'était une occupation pleine de charme. Mais aujourd'hui, elle avait beau trouver un jour heureux et un site enchanteur, elle demeurait froide et insensible. Si elle s'efforçait de parler des beautés de la nature, jamais elle ne témoignait le moindre plaisir. Chân-taï lui adressait souvent des paroles de consolation ; mais bien qu'elle y acquiesçât de bouche, son cœur était troublé par une sorte de délire, et chaque jour languissante, abattue, elle soupirait après le sommeil. Chân-taï désirait vivement qu'on décidât Tchang-în à se montrer un instant, afin de dissiper ses doutes ; mais Tchang-în s'obstinait à ne pas venir. En attendant, les traits de Ling-kiang-sioué s'altéraient par degrés, et sa santé dépérissait à vue d'œil. Chân-taï en était cruellement tourmentée, et elle aurait voulu en instruire son père, mais il ne lui était pas aisé de s'en ouvrir à lui ; elle aurait voulu renfermer dans son cœur ses pressentiments, mais elle craignait que Ling-kiang-

sioué ne tombât malade. Elle était dans un embarras extrême, lorsque, tout à coup, elle apprit qu'en vertu d'un décret impérial, un eunuque venait d'arriver pour inviter son père à se rendre à la cour. A cette époque, la santé de Chân-hiên-jîn était rétablie ; de sorte qu'il n'osa point s'excuser. Il monta aussitôt avec l'eunuque dans une chaise à porteurs, et se rendit auprès de Sa Majesté. L'empereur lui donna audience dans le palais appelé Wên-hoa-tiên. Après avoir reçu ses hommages, le fils du ciel lui permit de s'asseoir et l'interrogea.

— Il y a longtemps, lui dit-il, que je n'ai vu Votre Excellence ; p.418 j'ignore si vous avez déjà choisi pour Chân-taï, votre fille, un époux distingué.

— Sire, répondit Chân-hiên-jîn en se prosternant jusqu'à terre, je remercie Votre Majesté d'avoir daigné penser à moi ; la vérité est que je n'ai pas encore fait mon choix.

— Dans une position aussi élevée que la vôtre, lui dit l'empereur, est-ce que personne n'est venu demander votre fille ?

— Il y a beaucoup de prétendants, repartit Chân-hiên-jîn ; mais comme ma fille Chân-taï a eu le bonheur de recevoir de Votre Majesté le titre de « *fille de talent* », je ne veux pas la donner à la légère à un homme sans mérite ; je craindrais que ce ne fût méconnaître vos augustes bienfaits. Voilà pourquoi ma fille attend encore le titre d'épouse.

— Puisque jusqu'ici, dit l'empereur, vous n'avez jeté les yeux sur personne, j'ai choisi, à votre intention, deux hommes de talent.

— Sire, dit Chân-hiên-jîn, comment votre humble sujet oserait-il, dans l'intérêt de sa fille, fatiguer l'esprit de Votre Majesté ? Seulement j'ignore quels sont les hommes que vous avez choisis.

— Hier, dit l'empereur, Wang-kouên, principal du collège de Nan-king, m'a présenté un mémoire où il recommande d'une manière spéciale deux hommes de talent : le premier est Yên-pé-hân de Song-kiang, et le second P'ing-jou-heng de Lo-yang : ils n'ont pas encore vingt ans. Dans ce mémoire, il exalte leur talent, qu'il

compare à une élégante sculpture et à une riche p.419 broderie ; leur vaste savoir embrasse l'univers, et dès qu'ils tiennent leur pinceau, ils écriraient sur-le-champ une pièce de dix mille mots. De plus, Wang-kouên m'a présenté une ode de Yên-pé-hân sur les huit merveilles de la *tour des hirondelles ;* à mon avis, c'est vraiment un homme d'un rare talent. Hier, j'ai rendu un décret pour les mander à la cour. Dès qu'ils seront arrivés, je choisirai le plus éminent des deux pour qu'il devienne l'époux de votre fille.

Chân-hiên-jîn se prosterna plusieurs fois pour remercier l'empereur. Le fils du ciel l'invita à sa table, et ne le laissa partir qu'après l'avoir affectueusement retenu pendant une demi-journée.

Chân-hiên-jîn, une fois de retour, raconta à sa fille tous les détails de cette affaire. Dès que Chân-taï eut appris que l'un des deux jeunes lettrés était P'ing-jou-heng de Lo-yang, elle éprouva une vive émotion et se dit en elle-même : « Puisqu'il y a réellement un autre P'ing-jou-heng, ces poésies de Tchang sont sûrement le fruit du plagiat ; cela ne fait plus de doute. » Dans le premier moment, elle n'osa pas s'expliquer clairement devant son père ; elle répondit seulement d'une voix confuse :

— Quand Sa Majesté m'accorde un si grand bienfait, comment pourrai-je lui en témoigner toute ma reconnaissance ?

En achevant ces mots, elle courut dans la chambre à coucher de Ling-kiang-sioué.

— Mademoiselle, lui dit-elle, vous n'avez plus besoin de vous abandonner à cet excès de douleur : votre petite sœur vient vous apprendre une charmante nouvelle.

— Mademoiselle, repartit Ling-kiang-sioué avec un p.420 visage ému, quelle heureuse nouvelle m'apportez-vous ?

Chân-taï, sans se presser, lui raconta l'affaire dans tous ses détails.

Par suite de ce récit, j'aurai bien des choses à vous apprendre. « Le perroquet parle au milieu des saules, et le cormoran s'envole du sein de la neige. »

Si vous ignorez les confidences qu'elle fit à son amie, prêtez-moi l'oreille un moment ; je vais vous conter cela dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XIV

EN REGARDANT LES POIRIERS EN FLEUR, IL TROUVE SECRÈTEMENT LE PLUS DOUX PARFUM [428]

@

p.421 Mademoiselle Chân ayant reçu des nouvelles de P'ing-jou-heng, s'empressa d'en faire part à Ling-kiang-sioué.

— Aujourd'hui, lui dit-elle, Sa Majesté a invité mon père, par ordre spécial, à se rendre à la cour, et l'a informé que le principal du collège de Nan-king lui avait adressé un mémoire où il lui recommandait deux hommes de talent. Devinez un peu de qui il s'agit ?

— Comment pourrais-je le savoir ? répondit Ling-kiang-sioué. Je vous supplie, mademoiselle, de vous expliquer clairement.

— Le premier, dit Chân-taï, est natif de Song-kiang ; il se nomme Yên-pé-hân. Quant au second (dites-moi un peu si ce n'est pas extraordinaire), c'est justement le jeune homme dont vous m'avez parlé, P'ing-jou-heng, de Lo-yang.

— S'il y a un autre P'ing-jou-heng, reprit p.422 Ling-kiang-sioué, qui est-ce donc que ce Tchang-în ? Je suppose que c'est le même homme qui porte deux noms.

— Cela n'est pas bien sûr, dit Chân-taï. En effet, Sa Majesté a dit (à mon père) qu'elle venait de rendre un décret pour appeler Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng. Or, ce Tchang-în se trouve déjà dans la capitale : comment voulez-vous que ce soit le même homme ?

— Si ce n'est pas le même homme, répondit Ling-kiang-sioué, comment se fait-il que les vers de Tchang-în aient été composés par M. P'ing ?

— A ce que je vois, dit Chân-taï, décidément ce Tchang-în n'est pas un vrai lettré.

— Comment pouvez-vous le savoir ? demanda Ling-kiang-sioué.

— Puisqu'il voulait vous demander en mariage, s'il avait eu un véritable talent, il serait venu hardiment se présenter. D'où vient qu'il a chargé un homme puissant de proclamer ses louanges, et qu'il s'est obstiné à ne pas mettre les pieds chez vous ? S'il n'est pas affreusement laid, il doit être dénué de talent. Quant à ces *Nouvelles compositions de Tchang,* ce sont, en grande partie, d'anciennes compositions d'autres auteurs qu'il a impudemment volées pour se donner du lustre.

— Vos observations me paraissent extrêmement justes, dit Ling-kiang-sioué.

— Mademoiselle, dit Chân-taï, puisque P'ing-jou-heng vous a plu, qu'il a été recommandé d'une manière particulière par le principal du collège (de Nan-king), et qu'enfin les deux pièces de vers du temple de Mîn-tseu se ressemblent mot pour mot, on ne saurait douter que ce p.423 ne soit un homme de talent. Comme l'empereur veut me choisir lui-même un époux, je me ferai un devoir de mener à bonne fin la merveilleuse rencontre que le ciel vous a ménagée dans le temple de Mîn-tseu, pour qu'elle devienne, pendant mille générations, un charmant sujet d'entretien.

— Quoiqu'on ne puisse encore prévoir, dit Ling-kiang-sioué, le résultat de cette merveilleuse rencontre dans le temple de Mîn-tseu, les sentiments généreux que vous me montrez ne s'effaceront jamais de mon cœur. Seulement, quand je pense à ces deux lettrés qu'a présentés le principal du collège, si P'ing-jou-heng est vraiment un homme de talent, il me semble que M. Yên n'est pas du tout à dédaigner. Dans l'origine, c'est par les *Hirondelles blanches* [429] que vous avez fondé votre réputation. Or, comme ce jeune homme s'appelle Yên-pé-hân [430], dans ces mots

transposés [431], il me semble que je lis la pensée du ciel. D'un autre côté, Sa Majesté a daigné me montrer une haute bienveillance ; si j'obtenais l'objet de mes vœux, ne serait-ce pas le plus grand bonheur du monde ?

— Votre union est maintenant déterminée, dit Chân-taï, laissez-la suivre son cours. Aujourd'hui que je vois votre cœur soulagé, c'est pour moi un véritable bonheur.

A ces mots, elle prit la main de Ling-kiang-sioué et l'emmena avec elle dans le pavillon du *pied de jade* pour s'y récréer ensemble. On peut dire à ce sujet :

Quand l'oiseau est devenu grand, il peut chanter ; p.424
Quand la fleur est épanouie, elle répand d'elle-même son parfum.
Anciennement c'était deux jeunes filles (simples et naïves) ;
Mais, peu à peu, leur cœur s'est ouvert à de tendres sentiments.

Laissons maintenant Chân-taï et Ling-kiang-sioué causer à leur aise dans l'appartement intérieur, et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng.

Depuis qu'ils avaient quitté la ville de Yang-tchéou, ils désiraient, il est vrai, arriver promptement à la capitale ; mais ils étaient toujours d'un caractère jeune ; dès qu'ils rencontraient une montagne ou une rivière, ils voulaient les contempler à loisir ; de sorte qu'à force de s'arrêter et de muser tout le long de la route, ils ne parvinrent qu'au bout d'un an à la capitale, et s'y trouvèrent devancés par Tchang-în.

Dès qu'ils furent arrivés, ils cherchèrent une hôtellerie, et se logèrent près du pont de Yu-ho (la rivière du jade). Ils ordonnèrent aussitôt à un domestique d'aller s'informer où était situé l'hôtel de S. Exc. Chân, membre du conseil d'État. Après avoir pris des informations, le domestique revint leur dire que S. Exc. Chân avait demandé sa retraite pour cause de santé, et qu'il était parti depuis longtemps.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng furent très émus de cette nouvelle.

— Il faut convenir, dirent-ils, que nous sommes bien malheureux en fait de mariage ! Après avoir traversé une multitude de montagnes et de rivières, nous sommes arrivés ici avec l'espoir que mademoiselle Chân nous accorderait un moment d'entrevue et apprécierait notre p.425 talent. Qui aurait prévu que nous ne pourrions la rencontrer, et qu'elle se trouverait aussi éloignée de nous qu'une personne du pays de Thsîn ? En quittant la capitale pour cause de santé, son père nous a séparés de lui par des montagnes et des rivières ; comment pourrons-nous la voir ?

Yên-pé-hân se refusait encore à croire cette nouvelle. Il ordonna à un domestique d'aller acheter l'almanach impérial, et jetant les yeux sur le premier feuillet qui offrait la liste des ministres d'État, il y chercha en vain le nom de Chân-hiên-jîn. Il reconnut alors qu'on lui avait dit vrai, et se laissa aller au découragement. Quoique P'ing-jou-heng ne fût pas de bonne humeur, il prit à son tour l'almanach, le feuilleta dans tous les sens, et le parcourut avec la plus grande attention.

— Puisqu'il est parti, dit Yên-pé-hân, à quoi bon toutes ces recherches ?

— Les fleurs que l'on sème exprès ne réussissent pas toujours, répondit P'ing-jou-heng, et quelquefois on rencontre un saule qu'on a planté sans intention. Quant à Ling-kiang-sioué, dont je vous avais parlé autrefois, je pensais qu'elle se trouvait dans la capitale, et voilà pourquoi je jetais un coup d'œil sur l'almanach impérial.

— Dans une capitale aussi grande, dit Yên-pé-hân en riant, c'est comme l'algue qui flotte sur le vaste océan ; où irez-vous la chercher ?

— Monsieur, dit P'ing-jou-heng, ne faites pas attention à moi, et laissez-moi chercher à ma fantaisie.

Il feuilleta donc le livre deux ou trois fois encore, et y rencontra un maître des cérémonies dont le nom de famille p.426 était Ling.

— N'est-ce pas cela ? dit-il avec un visage épanoui.

— Monsieur, répliqua Yên-pé-hân en riant, il faut que vous soyez fou ! Le monde est rempli de gens qui portent le même nom ; je pense bien que vous vous trompez. Comment voulez-vous que le seul nom de Ling annonce avec certitude la famille de Ling-kiang-sioué ? Les affaires du monde ont-elles jamais offert une si juste coïncidence ?

— Parmi les affaires du monde, dit P'ing-jou-heng, s'il y en a de difficiles, il y en a aussi de très aisées. Veuillez, monsieur, ne pas vous occuper de moi et me laisser aller prendre tout seul des informations. Que ce soit vrai ou non [432], je montre du moins l'intérêt passionné que m'inspire le talent.

Après avoir badiné encore quelque temps, ils se retirèrent, chacun de leur côté, pour prendre du repos. Le lendemain matin, de bonne heure, lorsque Yên-pé-hân n'était pas encore levé, P'ing-jou-heng était déjà parti tout seul pour prendre des informations. Yên-pé-hân l'ayant appris quand il fut levé, il dit en riant : « Les affections fortes sont vraiment le partage de la jeunesse ; c'est une de ces maximes célèbres qui vivent pendant mille générations. » Il déjeuna sans avoir vu revenir son ami. Ayant appris qu'au midi de la ville, les pruniers en fleur offraient un spectacle charmant, il ne put tenir à la maison. Il emmena aussitôt un jeune domestique, et alla se promener seul au midi de la ville. Le ciel était pur p.427 et serein, l'air était tempéré ; et, tout le long de la route, il rencontra une multitude de pruniers en fleur qui captivaient ses regards, de sorte que, sans s'en apercevoir, il parcourut à pied plus de dix li (une lieue). Tout à coup, il arriva à un endroit où les eaux et les montagnes lui semblaient finir. Il interrogea alors un habitant du pays.

— J'imagine, dit-il, qu'il n'y a pas de chemin pour aller là-bas devant moi ?

— Monsieur, dit celui-ci en riant, dès que vous aurez fait un détour et pénétré dans cette montagne, vous trouverez un grand nombre de beaux sites. Comment pouvez-vous dire qu'il n'y a pas de route ?

Yên-pé-hân suivit cet avis et tourna le pied de la montagne. A peine eut-il pénétré un peu avant, qu'il découvrit un bois touffu qui offrait un asile riant et solitaire ; c'était comme un monde à part. Il en fut transporté de joie. Il ne put s'empêcher de continuer sa promenade et d'aller plus avant. A chaque pas qu'il faisait, ses regards étaient toujours attirés par de nouveaux paysages. Bientôt, il eut fait ainsi deux ou trois li. Il avait bien le désir de voir et d'observer, mais ses jambes étaient fatiguées. Arrivé à la porte d'un jardin fleuri, il s'assit pour se reposer. Après s'être un peu reposé, il se mit à examiner ce jardin :

Du haut en bas, on ne voyait que des briques émaillées en vert.
Les murs d'enceinte brillaient de l'éclat du vermillon.
Les poutres sculptées et les colonnes peintes étaient ornées de dragons de couleur éclatante.
Sur le pavillon du phénix s'étendait un filet rouge.
Au haut des arbres, gazouillaient de jolis oiseaux, et dans p.428 l'intérieur des balustrades, des fleurs renommées exhalaient les plus doux parfums.
L'élégance et la richesse qui brillaient de toutes parts n'annonçaient point un maître ordinaire.
Dans ce séjour, tout respirait la splendeur d'un prince ou d'un roi.

Quand Yên-pé-hân eut vu cette maison de campagne, qui, par sa magnificence et ses proportions nobles et imposantes, ressemblait à une *villa* de quelque grand personnage, il n'osa y entrer à la légère. S'étant assis quelques instants pour se reposer, il ne vit personne entrer ni sortir. « Quoique ce soit évidemment la maison champêtre d'un homme noble et puissant, dit-il en lui-même, comme elle est

située dans un lieu solitaire, j'imagine qu'il n'y a point de gardien ; rien n'empêche que je n'y entre un instant pour l'examiner.

Il ordonna alors à son domestique de se tenir en dehors de la porte, et entra aussitôt, en marchant au hasard. Quoique le jardin eût une grande étendue, il était coupé çà et là par une multitude de canaux qui serpentaient avec grâce. A chaque pas, Yên-pé-hân éprouvait un nouveau plaisir. Tout à coup, après avoir suivi un chemin tortueux et une galerie circulaire, il arriva au pied d'un pavillon élevé. Devant les degrés, plusieurs pruniers fleuris étalaient toute leur beauté. Il circule autour des pruniers en fleur, va et vient, et allonge le cou pour respirer leurs parfums. Pendant qu'il se promenait ainsi de côté et d'autre, il entend soudain le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait en haut du pavillon. Il lève vivement la tête, et aperçoit une jeune fille d'une beauté charmante, qui, par la finesse de ses sourcils et la grâce de son regard, p.429 ressemblait à une immortelle. Ayant ouvert la fenêtre, sans penser à rien, comme elle regardait les pruniers en fleur, elle vit soudain Yên-pé-hân qui se tenait au bas du pavillon. Leurs yeux s'étant rencontrés, ils éprouvèrent l'un et l'autre une vive émotion. Aussitôt, cette jolie personne se retira à moitié en laissant la fenêtre entrebâillée. A sa vue, Yên-pé-hân resta interdit ; puis, levant encore la tête et promenant au loin ses yeux égarés, il aperçut deux servantes qui descendaient du haut du pavillon.

— Qui êtes-vous ? lui demandèrent-elles ; comment avez-vous pris la liberté de venir ici de vous-même ?

— Je suis un bachelier d'un pays éloigné, répondit Yên-pé-hân ; je suis venu, par hasard, pour voir les pruniers en fleur.

— Savez-vous quel est ce lieu ? dirent les servantes. Comment avez-vous pu entrer brusquement, sans vous en informer ? Si nous n'avions pas égard à votre jeunesse et à votre qualité d'étranger, nous appellerions du monde et nous vous ferions arrêter sur-le-champ. Allons, dépêchezvous de partir [433].

Yên-pé-hân voyant qu'il n'y faisait pas bon, n'osa répliquer un mot, et se vit obligé de quitter promptement le jardin. « Est-il possible, dit-il en lui-même, qu'il y ait au monde une jeune fille aussi charmante ? C'est en vain que je suis arrivé à l'âge de vingt ans. En vérité, je n'ai jamais vu sa pareille. »

Il s'assit alors devant la porte du jardin, follement absorbé dans ses réflexions. Le domestique qui p.430 l'accompagnait, le voyant assis sans bouger, comme un homme en délire, lui adressa la parole.

— Le soleil va bientôt se coucher, lui dit-il, et nous sommes encore à une grande distance(de la ville) ; pour peu que vous tardiez, il nous sera impossible d'y arriver avant la nuit.

— Avez-vous apporté un pinceau et un encrier ? lui demanda Yên-pé-hân.

— Il y en a dans le nécessaire de visite, dit le domestique.

A ces mots, Yên-pé-hân lui ordonna de les apporter ; puis, sur un mur blanchi qui était situé à côté de la porte du jardin, il écrivit les quatre vers suivants :

Je cherche à loisir les beautés du printemps, et je distingue le beau du laid.
Je m'imaginais que les fleurs des pruniers brillaient seules au premier rang.
Mais soudain a paru, aux bornes de l'horizon, une personne divine pour laquelle on perdrait un royaume ;
Et maintenant la beauté printanière des pruniers en fleur ne m'inspire plus qu'un sentiment de pitié.

Après avoir fini d'écrire, Yên-pé-hân se disposait à écrire le sujet et à signer son nom, lorsque soudain un domestique sortit du jardin et accourut de son côté, et après avoir jeté un coup d'œil, il l'apostropha ainsi en termes injurieux :

— Gibier de prison ! brigand, digne de la hart ! sais-tu quel est ce lieu ? Ce n'est point un couvent de Tao-ssé ou de bouddhistes. Qui t'a permis d'écrire sur ce mur ? Attends un peu, je vais appeler du monde et te faire arrêter.

Soudain, il partit tout droit avec la vitesse d'un oiseau, et entra dans l'intérieur.

p.431 A ces mots, le domestique fut glacé de crainte.

— Monsieur, dit-il avec émotion, hâtons-nous de partir : c'est décidément la maison d'un prince ou d'un magistrat de haut rang ; nous sommes seuls : comment pourrions-nous leur tenir tête ?

Yên-pé-hân, effrayé à son tour, n'osa pas rester davantage, et ordonna au domestique de serrer le pinceau et l'encrier ; puis, plein de trouble et d'agitation, il reprit son premier chemin et s'enfuit à pas précipités.

Le lecteur demandera sans doute quel était ce jardin. C'était le jardin d'un des palais impériaux que Sa Majesté avait donné pour séjour à Chân-hiên-jîn. Quoique cette *villa* impériale ne formât qu'une seule habitation, on y comptait cinq ou six jardins avec des kiosques. Il y avait le jardin des pêchers, le jardin des poiriers et le jardin des bambous. On voyait d'un côté le jardin des pruniers, et d'un autre côté un pavillon appelé Siên-tch'un-ko [434] . Comme on était au commencement du printemps, et que c'était justement l'époque où l'on voit éclore les fleurs des pruniers, Chân-hiên-jîn s'y était établi pour quelque temps, afin de jouir de leur beauté. Ce jour-là, par hasard, il avait senti un peu de froid, et se trouvait indisposé. Par suite de cette circonstance, Chân-taï était venue rendre visite à son père ; mais voyant que sa maladie n'avait rien de grave, elle se tranquillisa bientôt, et courut au haut du pavillon appelé Siên-tch'un-ko, pour observer les pruniers en fleur. Ce fut alors qu'en ouvrant la fenêtre, elle avait aperçu Yên-pé-hân, qui était p.432 remarquable à la fois par son air de jeunesse et les agréments de sa personne. A cette époque, Chân-taï avait seize

ans. En voyant un jeune homme si charmant et si distingué, comment aurait-elle pu rester froide et indifférente ? Elle ne put s'empêcher d'en devenir éprise et d'arrêter ses yeux sur lui. Mais tout à coup, ayant été découvert par des servantes, il s'était enfui pour échapper à leur poursuite. Au fond de son cœur, elle ne pouvait se détacher de lui. Appuyée sur le bord de sa fenêtre, elle se livrait à de tristes réflexions, lorsque soudain elle vit entrer un domestique, qui lui dit d'une voix irritée :

> — Qui est-ce qui a barbouillé d'écriture le mur qui est voisin de la porte du jardin ? Eh quoi ! vous n'envoyez personne pour saisir le coupable et l'arrêter ?

Dès que mademoiselle Chân eut entendu ces mots, son cœur lui dit que c'était précisément ce jeune homme. Elle gronda le domestique et l'arrêta.

> — Ne criez pas si fort ! lui dit-elle ; attendez que j'aille voir moi-même.

A cet ordre de mademoiselle Chân, le domestique n'osa répliquer, et rentra promptement dans l'intérieur. Comme ce jardin était situé à l'écart, au milieu des montagnes, et que personne ne le fréquentait, Chân-taï prit avec elle deux servantes, et se rendit elle-même à pied, à côté de la porte du jardin. Jetant alors les yeux au loin, elle vit sur un mur blanchi, situé au delà de la porte du jardin, une écriture qui rappelait le vol du dragon et l'agilité des serpents. La forme et les proportions des signes n'avaient rien de vulgaire ; de sorte qu'elle éprouva au fond du cœur un mouvement de surprise et d'admiration. « Les caractères sont fermes et hardis, se $_{p.433}$ dit-elle ; mais j'ignore ce qu'il y a d'écrit. » Elle s'approcha vivement, et, dès qu'elle fut en face, elle reconnut au premier coup d'œil que c'était une pièce de vers. Elle la lut tout entière, et comprit aussitôt que le jeune homme qui l'avait aperçue avait composé ce quatrain sous l'influence d'une tendre émotion. Cette idée la transporta de joie. « Quels beaux vers ! quels beaux vers ! s'écria-t-elle. Il a emprunté les beautés du printemps et les fleurs des pruniers pour faire délicatement mon éloge. On reconnaît

l'esprit d'un poète du premier ordre. Je me disais seulement que sa figure était charmante ; pouvais-je penser qu'elle était encore au-dessous de son talent ? J'ai déjà vu bien des jeunes gens, mais jamais je n'en ai trouvé un seul qui réunit, comme lui, la perfection du talent et de la beauté. Mais une chose me désole, c'est qu'il n'ait pas laissé son nom ; comment pourrai-je savoir qui il est ? Elle laissa échapper de profonds soupirs, puis une réflexion subite vint frapper son esprit : « La pensée de ces vers, se dit-elle, montre qu'il est rempli d'une affection sans bornes. Ce jeune homme ne peut manquer de revenir pour prendre des informations. Ce que j'ai de mieux à faire est d'écrire une pièce de vers sur les mêmes rimes, et de lui donner ainsi de mes nouvelles ; peut-être amènerai-je ainsi une heureuse occasion de mariage [435]. » Elle ordonna alors à ses servantes de lui p.434 apporter un pinceau et un encrier ; mais ensuite, après un moment de réflexion, elle se dit à elle-même : « Si j'écris sur le mur des vers offrant les mêmes rimes, les deux pièces étant rapprochées l'une de l'autre, le sentiment qui les aura dictées éclatera de lui-même. Si mon père les apercevait demain, il ne manquerait pas de me gronder sévèrement. » Elle réfléchit encore et s'écria : « Mon plan est arrêté. » Elle ordonna alors à une servante d'appeler un domestique et de lui ordonner, de sa part, d'étendre une couche de chaux sur le mur et d'effacer les vers. Alors, adoptant de grands caractères du même genre, elle écrivit, à côté, une pièce de vers sur les mêmes rimes, sans y ajouter de titre ni de signature.

Après avoir fini d'écrire, elle relut ses vers deux fois de suite, et laissa échapper quelques soupirs ; puis elle reprit le même chemin et rentra dans le jardin.

Quand le soir fut venu, Chân-hiên-jîn se trouva tout à fait remis. Madame Lo, sa noble épouse, ne pouvant calmer ses inquiétudes, ordonna à un domestique d'aller au-devant de Son Excellence Chân et de sa fille, et de les ramener dans la grande habitation.

Nous les y laisserons un instant pour revenir à Yên-pé-hân. Effrayé des menaces du domestique, il était revenu à grands pas, et était sorti

en courant du défilé de la montagne. Voyant alors qu'il n'y avait plus personne à sa poursuite, il reprit son calme accoutumé. « Pour p.435 louer une belle femme, songea-t-il en lui-même, les anciens disaient « que sa vue précipitait les poissons au fond des eaux, et faisait tomber les oies sauvages du haut des airs ; que ses sourcils ressemblaient à une montagne lointaine, et que ses yeux avaient la pureté des eaux d'automne. » Je croyais que c'étaient là de pures fictions, et que de telles qualités ne pouvaient rien avoir de réel. Maintenant que j'ai vu cette jeune beauté au haut du pavillon, je la compare à *une fleur douée de la parole,* et à du *jade qui exhale des parfums,* et il me semble encore que ces expressions pompeuses ne sauraient la peindre complètement. Pour moi, j'ai toujours aimé le talent comme ma propre vie ; mais maintenant que j'ai contemplé cette beauté extraordinaire, je ne la donnerais pas pour cent hommes de talent ! » Tout en songeant secrètement à cette jeune beauté, son imagination s'enflamma soudain : il oublia la fatigue et, transporté de joie, il revint en courant à son hôtellerie. Il demanda en entrant si M. P'ing était de retour.

— Il y a longtemps qu'il est rentré, répondit un domestique.

Yên-pé-hân se dirigea tout droit vers sa chambre et cria en entrant :

— Monsieur Tseu-tchi [436], avez-vous reçu des nouvelles de la jeune personne qui est belle comme le jade ?

P'ing-jou-heng, qui dormait dans son lit, n'ayant pas répondu, Yên-pé-hân s'approcha, et lui dit en riant :

— Vous dormez le nez en l'air sans répondre ; j'imagine p.436 que vous l'avez cherchée en vain et que vous en êtes cruellement mortifié.

P'ing-jou-heng se leva alors et lui dit :

— J'ai fait, en pure perte, des courses infinies, et de plus j'ai été indignement maltraité ; quant à la jeune personne, il m'a été impossible de la découvrir. Dites-moi un peu s'il n'y a pas de quoi être mortifié ?

— Puisque vous ne l'avez pas trouvée, dit Yên-pé-hân, c'est une affaire finie. Quels désagréments avez-vous éprouvés ?

— Ce Ling du Chân-si, du titre de Hong-lou-ssé [437], répondit P'ing-jou-heng, est un homme d'une grossièreté et d'une méchanceté sans exemple. Il prétendit qu'en m'informant de sa fille je portais atteinte à l'honneur de sa maison, et à l'instant il appela une multitude de satellites et de méchants valets qui furent sur le point de m'accabler de coups. Heureusement que des voisins, touchés de ma jeunesse, intercédèrent pour moi à plusieurs reprises et me firent relâcher. Sans cela, leurs honorables poings se seraient régalés de mes os de poulet [438]. N'y a-t-il pas là de quoi être révolté ?

— Monsieur, lui dit Yên-pé-hân en riant, vous avez cherché en vain sans trouver, et moi j'ai trouvé tout seul sans chercher. N'ai-je pas sujet de me réjouir ?

A ces mots, P'ing-jou-heng fut saisi d'étonnement.

— Monsieur, lui dit-il, où avez-vous rencontré Ling-kiang-sioué ?

— p.437 Quoique je n'aie pas rencontré Ling-kiang-sioué, répondit Yên-pé-hân, je crois que Ling-kiang-sioué ne saurait égaler la jeune beauté que j'ai vue.

— Il peut se faire qu'elle soit belle, reprit P'ing-jou-heng, mais si vous dites qu'elle efface Ling-kiang-sioué, cela ne me paraît pas bien sûr. Au reste, dites-moi un peu où vous l'avez rencontrée.

— Ayant vainement attendu votre retour, dit Yên-pé-hân, j'allai me promener seul au midi de la ville. Comme la campagne était charmante, je marchai au hasard, et j'allai très loin sans m'en apercevoir. M'étant arrêté un instant pour me reposer, j'aperçus tout à coup un jardin fleuri d'une beauté extraordinaire. J'entrai de suite pour y jeter un coup d'œil, et arrivé au bas d'un pavillon élégant, je vis des pruniers en fleur qui brillaient dans tout leur éclat. Comme j'étais occupé à les admirer, soudain une fenêtre s'ouvrit avec bruit, dans la partie supérieure du pavillon, et me

laissa apercevoir une jeune fille. Elle avait des sourcils si délicats, des yeux si brillants, un teint si frais et des traits si purs qu'il serait impossible de la peindre ; j'imagine que la belle Si-chi, surnommée Mao-tsiang [439] , ne pouvait l'emporter sur elle. Lorsque cette jeune fille m'eut aperçu, elle ne se retira pas beaucoup. Mais au moment où je voulais me rassasier de sa vue, deux de ses servantes me poursuivirent avec colère et me chassèrent du jardin. Ainsi expulsé par elles, et ne sachant comment lui faire connaître mes sentiments, j'écrivis un quatrain en grands caractères sur p.438 le mur de la porte du jardin. J'allais y ajouter une inscription pour lui communiquer mon nom de famille et mon petit nom, mais tout à coup, lorsque j'avais fini d'écrire les vers et que je n'avais pas encore mis l'inscription, je fus aperçu par un scélérat de domestique qui prétendit que je salissais le mur de la maison de son maître ; il m'accabla d'injures et, rentrant précipitamment, il appela du monde pour me faire arrêter. J'imagine qu'un pareil jardin doit appartenir à quelque puissant personnage. Comment un pauvre lettré, d'un pays lointain, aurait-il pu leur tenir tête ? Je me vis donc obligé de m'en retourner à pas précipités. Quoique j'aie éprouvé une vive alarme, j'ai rencontré du moins une beauté si remarquable que jusqu'ici je n'avais rien vu de pareil, et qui doit l'emporter de beaucoup sur celle dont vous êtes épris.

— Monsieur, repartit P'ing-jou-heng en riant, vous ne savez que parler des belles personnes, et vous ne savez pas que les beautés que vantent tous les âges pâlissent devant les talents qui vivent pendant mille générations. Quand une femme a des sourcils délicats et des yeux brillants, on peut sans doute l'appeler *belle ;* mais si elle n'a point de talent pour mettre au jour des idées merveilleuses, on peut tout au plus la comparer à une fleur, à un saule, à un loriot, à une hirondelle, à une perle ou au jade. Ces objets ont beau plaire aux hommes, ce n'est que pour un temps. Bientôt la fleur se fane, le saule se dessèche, le

loriot change, l'hirondelle vieillit, la perle devient jaune et le jade vole en éclats. Où est alors leur beauté ? Mais il faut qu'une femme soit belle et qu'elle ait p.439 en outre du talent littéraire. Si alors on la compare à une fleur ou à un saule, c'est du moins à une fleur célèbre et à un saule extraordinaire. Quand elle vous regarde, il y a dans ses sourcils et ses yeux une grâce particulière qui vous touche à votre insu. Quand elle serait arrivée à l'époque où l'on voit la grâce du loriot et de l'hirondelle se passer, la perle se ternir et le jade se briser, elle conserve toujours la force de son talent, et une figure noble et distinguée. Ce qui m'empêche d'oublier Ling-kiang-sioué, c'est qu'elle réunit au plus haut degré le talent et la beauté. Si vous ne parlez que des agréments extérieurs, dans le nombre des personnes qui se revêtent de soie brodée et se fardent la figure, vous trouverez peut-être de quoi satisfaire vos yeux affamés.

Quel que fût l'enthousiasme de Yên-pé-hân, P'ing-jou-heng l'avait refroidi de moitié.

— Monsieur, dit-il à son ami, ce n'est pas que vos raisonnements ne me paraissent fort justes et que je ne sache point apprécier le talent, mais la jeune fille que j'ai vue au haut du pavillon avait des traits purs et un teint éclatant. Si elle ne possédait pas un talent supérieur et une beauté hors de ligne, comment aurait-elle un extérieur aussi séduisant ! A peine l'ai-je aperçue que mon cœur a été subjugué, et que mon âme a failli s'évanouir. Figurez-vous ces vapeurs et ces nuages qui flottent entre le ciel et la terre, et qui échappent à toute description. A mon sentiment, une jeune fille aussi belle doit posséder un talent extraordinaire. Son père et son frère aîné auraient beau me déclarer ouvertement qu'elle est dénuée de talent, quand je considère la noblesse de son maintien et la modestie de p.440 ses manières, je suis sûr que si elle était dénuée de talent, elle ne pourrait exercer un tel charme.

— Le talent dont je parle, dit P'ing-jou-heng, est pour ainsi dire public et connu de tout l'empire ; celui dont vous parlez est un talent secret dont un seul homme est follement épris. C'est le cas de dire que quiconque n'est pas monté jusqu'au sommet du Thaï-chân trouve naturellement que l'empire est immense. Je ne veux plus disputer avec vous là-dessus ; tout ce que je regrette c'est que vous n'ayez point vu ma Ling-kiang-sioué. Si vous aviez vu Ling-kiang-sioué, vous seriez obligé d'en avoir une toute autre idée.

— Ling-kiang-sioué, dit Yên-pé-hân, me fait l'effet des fleurs de roseau du palais de la lune [440]. Vous avez beau la vanter et l'exalter, qui est-ce qui pourrait reconnaître si vous avez raison ou tort ? Quant à la jeune beauté qui réside au haut du pavillon, elle est à deux pas de nous. Quoique la maison d'un prince soit aussi profonde que la mer, en le cherchant avec une volonté ferme, on peut encore le voir une fois. Si vous étiez assez heureux pour contempler sa charmante figure, vous comprendriez alors toute l'étendue de mon bonheur [441] !

Les deux amis n'avaient pas encore fini de discuter en badinant, lorsque, tout à coup, un domestique leur servit le p.441 souper. Ils burent, tête à tête, bien avant dans la nuit, puis ils allèrent se livrer au sommeil. Le lendemain, après avoir déjeuné, Yên-pé-hân invita P'ing-jou-heng à venir avec lui au midi de la ville pour prendre des informations.

— Monsieur, lui dit le serviteur qui l'avait accompagné la veille, gardez-vous d'y aller ; ce jardin appartient certainement à quelque puissant personnage. Hier, lorsque vous eûtes écrit des vers sur ce mur que vous savez, un domestique stupide [442] vous accabla d'injures, et voulait appeler d'autres serviteurs pour nous arrêter. Heureusement que nous pûmes fuir lestement et échapper à leurs outrages. Si vous y retournez aujourd'hui, et qu'on vous aperçoive, vous vous attirerez encore quelque mauvaise affaire. J'ajouterai que ce pays ne peut se comparer à

Song-kiang, où, lorsque vous y demeuriez, vous étiez connu de tout le monde. Car, ici, si l'on voulait vous faire un mauvais parti, qui est-ce qui viendrait à votre secours ? Il vaut mieux aller vous récréer ailleurs avec M. P'ing.

A ces paroles, P'ing-jou-heng fit quelques signes de tête.

— Ces raisons sont fort justes, dit-il ; moi-même, hier, j'ai essuyé la colère de Ling, le maître des cérémonies ; cela doit vous servir de leçon.

Quoique Yên-pé-hân ne répondit rien, au fond il n'avait d'autre désir que d'aller prendre des informations. Ils se chicanèrent encore quelques instants, puis Yên-pé-hân alla mettre secrètement un vêtement noir et partit à la dérobée.

p.442 Peu après, P'ing-jou-heng chercha Yên-pé-hân pour causer avec lui, mais il ne put le trouver nulle part.

— Monsieur, dit le domestique après un moment de réflexion, je suis sûr qu'il sera encore allé au midi de la ville.

P'ing-jou-heng en fut vivement alarmé. « Si nous y étions allés ensemble, dit-il en lui-même, j'aurais encore craint une mauvaise issue ; mais il est parti tout seul, et s'il s'attire quelque disgrâce, il lui sera plus difficile de se tirer d'affaire. Ce qu'il y a de mieux est de courir promptement après lui. »

Aussitôt, il emmena trois ou quatre domestiques, et sortit de la ville pour aller à la recherche de son ami.

Laissons-le un instant et revenons à Yên-pé-hân. Comme il ne songeait qu'à la belle personne qu'il avait vue au haut du pavillon, il brûlait d'aller ravoir de ses nouvelles ; mais se voyant arrêté dans son projet par P'ing-jou-heng et par le domestique, il était parti tout seul, et s'était élancé hors de la ville. « Si je pénètre encore dans son jardin, se dit-il en lui-même, je crains de m'attirer quelque mauvaise affaire. Je me contenterai de prendre des informations en dehors du jardin ; comment le même domestique pourrait-il venir me molester ? Le fait

est qu'hier, lorsque j'écrivis des vers (sur le mur), je ne fus aperçu que par un jeune garçon. Aujourd'hui que j'ai changé de costume, il n'est pas sûr qu'il me reconnaisse, et quand il me reconnaîtrait, je pourrais parfaitement le taxer d'erreur. »

Sa résolution une fois arrêtée, il sortit tout joyeux de la ville et courut dans la direction du midi. La veille, il $_{p.443}$ avait observé tout le long de la route les fleurs et les saules, et avait marché d'un pas tranquille sans s'apercevoir de la longueur du chemin ; aujourd'hui, il ne songeait plus à contempler de beaux sites. Portant la tête basse, il ne faisait que courir, et aurait voulu arriver d'une enjambée. Mais plus il marchait et plus la route lui semblait longue. Pendant un moment, son cœur en fut navré. Quand il eut reconnu qu'il lui serait impossible d'arriver, il se vit obligé de reprendre son calme habituel. Repassant dans son esprit l'aventure de la veille, il se dit en lui-même : « Ce qui est charmant, c'est qu'après m'avoir aperçu, elle ne s'est pas beaucoup retirée ; je vois là une marque de grande affection ; mon seul regret est de n'avoir pas eu le temps de signer mes vers. Quand même elle daignerait penser à moi, elle ne saurait où me trouver. » Puis réfléchissant encore : « Mes vers, dit-il, sont écrits en dehors de la porte du jardin. Elle habite dans le pavillon, et il n'est pas certain qu'elle ait pu les voir, et quand elle les aurait vus, j'ignore si elle connaît quelques caractères. Mais qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. Pour moi, je vais aller m'informer de son nom de famille et de son nom d'enfance. Si c'est la fille d'un magistrat éminent, et qu'elle ne soit pas encore fiancée, il y a encore à la cour beaucoup de disciples et d'anciens collègues de mon père ; naturellement, j'irai en prier quelques-uns de faire les premières ouvertures. Si cette affaire pouvait réussir, je n'aurais pas perdu ma peine en venant à la capitale. »

Son cœur se berçait ainsi de ces folles pensées, lorsque, à sa grande surprise, il vit dans le lointain le jardin fleuri. $_{p.444}$ Quoique, dans le premier moment, Yên-pé-hân eût puisé dans sa passion une hardiesse prodigieuse, comme il se rappelait les injures dont le petit domestique l'avait assailli la veille, il ne put se défendre d'un sentiment de crainte,

et n'osa entrer tout droit. Il se contenta d'avancer pas à pas avec une prudente lenteur. Ne voyant personne entrer ni sortir par le devant du jardin, il se rassura et courut vers l'endroit où la veille il avait écrit des vers. Il lève la tête, et au premier coup d'œil, il voit que l'écriture est encore à sa place. « Hélas ! se dit-il en lui-même, j'ai perdu ma peine hier en écrivant ici des vers. Où est aujourd'hui la jeune beauté ? Qui est-ce qui viendra les lire et les apprécier ? N'est-il pas regrettable que j'aie jeté ainsi de brillantes perles dans un coin obscur ? Faut-il qu'il n'y ait que moi seul pour venir les voir et les admirer ! » Il leva de nouveau la tête, et éprouva une vive émotion. « Les vers que j'ai écrits hier, dit-il, étaient différents de ceux-ci : comment les a-t-on changés ? » Puis, regardant encore à plusieurs reprises : « Ces caractères, dit-il, ne sont point ceux que j'ai écrits ; les miens étaient jetés avec négligence, mais ceux-ci ont la grâce des dragons et la légèreté des serpents. Voilà qui est bien surprenant ! Ne serai-je point abusé par un songe ? » Il resta ainsi quelque temps comme un homme en délire ; puis, reprenant ses esprits, il lut les vers qui suivent :

Les branches chargées de fleurs se reflètent dans un miroir avec toutes leurs grâces ;
Mais à la fin elles cèdent le pas à l'homme de talent et avouent leur défaite ; p.445
Le ciel s'est contenté de mettre dans nos cœurs de tendres sentiments ;
Mais quel que soit le degré de notre affection, quel est l'homme qui s'y montre sensible ?

A peine Yên-pé-hân eut-il fini de lire ces vers, qu'il fut rempli d'étonnement et de joie. « D'où viennent ces vers ? s'écria-t-il. Ceux qu'hier j'avais écrits au grand jour, pourquoi aujourd'hui sont-ils métamorphosés ? Peut-être que la jeune beauté a vu mes vers et a composé ceux-ci sur les mêmes rimes. Mais pourquoi ma première pièce a-t-elle disparu ? » Il les relut encore une fois, et après un instant de réflexion : « Si j'en juge, dit-il, par la pensée que renferment ces

vers, il est évident qu'ils ont été composés sur les rimes des miens, et qu'ils répondent aux sentiments que j'ai exprimés hier. Si je ne vois plus mes premiers vers, c'est qu'elle les a effacés de peur que les convenances ne fussent blessées si l'on venait à les voir. Charmante fille ! dit-il en soupirant plusieurs fois, je me disais seulement que vous étiez belle ; qui aurait pensé que vous aviez un si rare talent et une si vive pénétration ? Il me semble que lorsque le ciel et la terre ont donné la vie aux hommes, ils ont épuisé, en formant une belle femme, leur plus pure et leur plus subtile essence. »

Après avoir achevé ces réflexions, il relut deux fois ces quatre vers, et y trouva encore un nouveau charme. « Hier, dit-il, je l'ai louée en la comparant à *ces beautés pour lesquelles on perdrait un royaume,* et de son côté elle a fait mon éloge en disant *que l'éclat des fleurs ne vaut pas la beauté du talent.* La dernière phrase : « *Quel* p.446 *que soit le degré de notre affection, etc.,* » renferme une idée profonde. Jusqu'à présent, moi, Yên-pé-hân, je n'avais pas encore rencontré une personne qui connût mon cœur et comprit ma pensée. » Se plaisant alors en face des vers écrits sur le mur, il s'inclina d'un air respectueux en faisant deux profondes salutations. « Aujourd'hui, dit-il, j'ai été assez heureux pour que la jeune beauté composât des vers sur les rimes des miens ; je la remercie profondément de cette marque d'amitié dont j'étais indigne. »

Il était encore debout, l'esprit en proie à une sorte de délire, lorsqu'il entendit dans l'intérieur du jardin des gens qui sortaient en parlant à haute voix. Craignant d'avoir été reconnu, il s'esquiva tout en émoi. « Si hier, dit-il, je n'ai point signé mon nom, c'est parce que j'avais été chassé par ce méchant domestique. Pourquoi cette jeune beauté n'a-t-elle pas écrit aujourd'hui son nom de famille et son nom d'enfance ? Comment veut-elle que j'aille m'informer de ses nouvelles ? Il ne fait pas bon entrer dans le jardin, dit-il encore ; j'ai peur de m'attirer quelque mauvaise affaire. Rien n'empêche que j'aille demander quelques renseignements aux gens qui demeurent près du jardin. » Il se vit donc obligé de s'en retourner par l'ancien chemin en cherchant

quelque habitant du pays qu'il pût interroger. Mais comment faire ? Dans ce lieu retiré, au milieu des montagnes, il y avait bien quelques maisons, qui étaient disséminées çà et là, et pas une n'était voisine de la grande route. Il n'y avait que des arbres sur le bord de la grande route, et l'un ne voyait pas un seul habitant. Yên-pé-hân était p.447 dans une pénible anxiété lorsque, tout à coup, un vieux bonze qui voyageait vint à paraître sur la route. Yên-pé-hân, l'ayant aperçu, s'avança vivement à sa rencontre et lui dit, en levant les mains jointes :

— Vénérable maître, je vous salue.

Le vieux bonze voyant la figure distinguée de Yên-pé-hân, répondit avec empressement à sa politesse, et lui dit :

— Jeune monsieur, je vous salue.

— Vénérable maître, reprit Yên-pé-hân, ce jardin fleuri qui est devant nous, sauriez-vous à quel grand magistrat il appartient ?

— Où trouverait-on ici, dit le bonze en souriant, un magistrat de haut rang ?

— Si ce n'est pas un magistrat, dit Yên-pé-hân, j'imagine que c'est un prince ou un comte.

— Monsieur, repartit le vieux bonze, comment y aurait-il ici une personne d'un rang aussi élevé qu'un prince ou un comte ?

— Si ce n'est point un magistrat éminent, ni un prince ni un comte, quelle espèce d'homme est-ce donc ? demanda Yên-pé-hân.

— Vous voyez là, dit le bonze, une maison de plaisance de l'empereur. N'avez-vous pas remarqué que le toit du bâtiment est couvert de tuiles émaillées en vert, et que les murs d'enceinte sont peints en rouge ? Quel est le magistrat, quel est le prince ou le comte qui oserait usurper une telle décoration ?

— Ainsi donc, c'est une *villa* impériale ! s'écria Yên-pé-hân vivement surpris. Mais si c'est une *villa* p.448 impériale, demanda-t-il encore, comment se fait-il qu'une famille s'y soit installée ?

— Monsieur, dit le vieux bonze, vous êtes jeune et étranger dans ce pays : vous ne connaissez pas les usages de la capitale. Ce sont là des questions qu'on ne doit pas faire. Qui oserait venir s'établir avec sa famille dans cette *villa* impériale ?

— J'ai vu clairement ce que je dis, répliqua Yên-pé-hân.

— Si quelques personnes y habitent, dit le vieux bonze, ce sont certainement des alliés ou des parents de l'empereur. Pourquoi vous en informez-vous ? Heureusement pour vous que vous ne vous êtes adressé qu'à moi ; cela ne peut tirer à conséquence. Si vous eussiez interrogé quelque brouillon, vous auriez été sa dupe et sa victime.

En entendant ces mots Yên-pé-hân resta atterré [443].

— Vénérable maître, lui dit-il, je vous remercie mille fois de vos avis, et il me serait impossible de vous exprimer toute ma reconnaissance.

Le vieux bonze ayant fini de parler, le salua en levant les mains jointes et prit congé de lui.

Yên-pé-hân, intimidé par la réponse sévère du religieux, n'osa plus lui adresser de nouvelles questions. Il partit aussitôt et se dirigea tout droit vers son hôtellerie.

Par suite de ce retour, j'aurai beaucoup de choses à raconter. « Lorsqu'un buveur se livre à ses goûts joyeux, p.449 il met en gage ses vêtements sans aucun regret ; quand on rencontre un ami intime, on lui ouvre son cœur sans aucune réserve. »

Vous ignorez sans doute s'il retourna en effet dans son hôtellerie. Veuillez m'écouter un moment ; je vais vous conter cela dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XV

ILS SUSPENDENT LEURS COMPOSITIONS ÉLÉGANTES POUR CHERCHER SINCÈREMENT UNE ÉPOUSE ACCOMPLIE

@

p.450 Comme Yên-pé-hân cherchait à apprendre le nom de famille et le petit nom de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, il avait rencontré tout à coup un vieux bonze qui lui avait dit ce qu'avait de redoutable la *villa* impériale. Il n'osa donc lui adresser de nouvelles questions de peur de s'attirer quelque mauvaise affaire, et s'en retourna précipitamment. Quand il fut arrivé à un marché de village, il reprit son calme habituel et s'arrêta. Ayant quitté la maison à l'insu de P'ing-jou-heng, il n'avait pas pris son repas de midi. A ce moment, on était déjà à l'heure du singe [444], et son estomac commençait à ressentir les atteintes de la faim. Soudain, au milieu du marché, il vit, au haut d'une perche, une enseigne de marchand de vin qui flottait au gré du vent. Il en fut charmé, et entrant immédiatement, il aperçut une table très convenable et s'y assit. Quoique ce fût un cabaret de village, on avait planté devant les fenêtres une p.451 multitude de fleurs qui lui donnaient un air d'élégance et de fraîcheur. Dès que Yên-pé-hân se fut assis, le cabaretier s'approcha de lui :

— Monsieur, lui dit-il, buvez-vous seul ou attendez-vous un ami ?

— Je bois seul, répondit Yên-pé-hân, je n'attends aucun ami.

— Que voulez-vous manger ? demanda le cabaretier.

— Peu importe, dit Yên-pé-hân, servez-moi ce que vous avez ; mais il me faut du vin de première qualité.

Le cabaretier voyant son air distingué et l'élégance de son costume, présuma qu'il appartenait à une famille riche et illustre. Aussi se hâta-t-il de lui servir des mets choisis et du vin excellent. Tout en buvant, Yên-pé-hân pensait aux vers charmants que la jeune beauté avait

composés sur les rimes des siens. C'est pourquoi il pria le cabaretier de lui apporter un pinceau et un encrier. Il les écrivit en silence, et les ayant placés sur la table, il se mit à les relire, et à chaque fois il buvait une tasse de vin. Il éprouvait un plaisir extrême. « Hier, dit-il en lui-même, P'ing-tseu-tchi [445] disait, en riant de moi, que la jeune fille que j'ai rencontrée n'était que belle et ne possédait pas un véritable talent, tandis que mademoiselle Ling, qu'il avait rencontrée, réunissait, au suprême degré, le talent et la beauté. Je restai interdit et n'eus pas la force de lui répondre. Qui aurait cru que ma jeune beauté avait un talent supérieur à ses charmes ? Aujourd'hui, dès que je serai de retour, je pourrai lever la tête et étaler un légitime orgueil. Après ces réflexions, il se p.452 mit à rire aux éclats. Il but encore quelques tasses, puis s'abandonnant de nouveau à ses pensées : « Mademoiselle Ling, dit-il, n'a composé ces vers que pour exprimer ses sentiments ; cela ne regarde point Tseu-tchi [446]. Ces vers qu'a composés ma belle amie répondent évidemment aux miens ; si elle n'eût pas pensé secrètement à moi, Yên-pé-hân, comment aurait-elle daigné les écrire ? De cette façon, j'ai un immense avantage sur Tseu-tchi.

En achevant ces réflexions, il partit d'un éclat de rire, et but de nouveau quelques tasses de vin, puis il se mit à songer encore. « Seulement, ajouta-t-il, quoiqu'il ne soit pas sur la trace de la jeune beauté qu'il a rencontrée, du moins il connaît son nom de famille et son petit nom. Quant à la belle personne que j'ai aperçue, bien que je ne sois pas loin de trouver ses traces, je ne sais où m'informer de son nom de famille et de son petit nom. Comment faire ? Suivant le récit du vieux bonze, elle doit être parente de l'empereur. Je pense que si cette belle personne était la fille d'un magistrat lettré, comme les gens de lettres ne forment qu'une seule famille, l'illustration de sa naissance ne m'empêcherait pas de m'informer d'elle et de demander sa main. Mais si elle était réellement parente de l'empereur, elle serait trop fière de son rang sublime pour daigner écouter à la légère les vœux d'un simple lettré. Ainsi la rencontre que j'ai faite serait comme non avenue ! « Belle amie, ajouta-t-il en poussant un soupir, vos vers que voici

auraient donc été p.453 composés en vain ; Yên-pé-hân et sa belle amie se seraient donc vus face à face sans que leur union fut décidée par le ciel ? »

Dans ce moment, Yên-pé-hân était déjà étourdi par le vin, et se creusait la tête sans trouver aucun expédient. Après un moment de réflexion, il prit encore une tasse de vin ; mais il l'approcha de ses lèvres sans pouvoir y goûter, et soudain quelques larmes s'échappèrent de ses yeux.

Le cabaretier, s'en étant aperçu de loin, se dit en riant secrètement : « Il y a un instant, ce jeune monsieur riait tout seul à gorge déployée ; comment se fait-il qu'il pleure maintenant ? Ne serait-ce pas un cerveau fêlé ? » Là-dessus, il s'approcha de lui.

— Monsieur, dit-il, le vin de mon humble maison est-il de votre goût ?

— Il est assez bon, répondit Yên-pé-hân, cependant ce n'est pas de la première qualité.

— Si ce n'est pas de la première qualité, comment se fait-il que vous l'ayez entièrement bu avec vos larmes ?

— Si je pleure, répondit Yên-pé-hân, c'est que j'ai une affaire de cœur ; cela n'a rien de commun avec votre vin. Veuillez m'en faire chauffer d'autre ; je désire boire encore.

Le cabaretier obéit en souriant, et alla lui chercher du vin.

Yên-pé-hân but quelques tasses de plus et se livra de nouveau à ses réflexions. « Quand cette jeune fille serait parente de l'empereur, dit-il en lui-même, si elle pense tendrement à moi et a résolu de m'épouser, il est impossible que son père et sa mère s'y refusent. S'ils me p.454 dédaignaient parce que je suis un pauvre lettré, l'an prochain j'obtiendrai au concours le titre de Hoeï-youên [447] ou celui de Tchoang-youên [448], et je leur ferai voir mon diplôme. A cette époque, je ne serai plus un pauvre lettré. Pourraient-ils alors repousser ma demande ? »

Dans le fort de ces réflexions flatteuses, il rit encore à gorge déployée, et but, sans y faire attention, plusieurs nouvelles tasses.

Le cabaretier, le voyant presque ivre, s'approcha doucement de lui.

— Monsieur, dit-il, j'ignore si votre noble demeure est située en dehors ou au dedans de la ville ; le soleil est déjà couché, et, pour y arriver, il vous reste encore sept à huit li [449]. Je vous engage à partir.

— Mon hôtellerie, dit Yên-pé-hân, est située en ville, près du pont de la rivière du jade ; puisqu'il est si tard, je vais m'en aller.

En disant ces mots, il se lève et se hâte de sortir ; mais le cabaretier l'arrête précipitamment.

— Monsieur, lui dit-il, n'allez pas si vite ; payez-moi d'abord le prix du vin.

— Combien vous dois-je ? demanda Yên-pé-hân.

— Le vin et les mets se montent ensemble à cinq *mas* (3 fr. 75 c.), répondit le cabaretier.

— Cinq *mas,* dit Yên-pé-hân, ce n'est pas cher ; seulement, aujourd'hui je n'ai pas apporté d'argent. Veuillez me faire crédit ; demain j'enverrai un domestique pour vous rembourser.

p.455 Avant d'avoir achevé ces mots, il voulu partir ; mais le cabaretier, voyant qu'il ne songeait qu'à s'esquiver, éprouva une vive inquiétude.

— Vous plaisantez sans doute, lui dit-il, je ne connais pas Votre Seigneurie ; comment pourrais-je vous faire crédit ?

— Si vous ne voulez pas me faire crédit, dit Yên-pé-hân, suivez-moi et venez chercher votre argent.

— Pour aller et revenir, repartit le cabaretier, il y a une vingtaine de li (2 lieues) ; où trouverait-on un homme assez désœuvré pour vous suivre ?

— J'offre de vous envoyer votre argent, dit Yên-pé-hân, et vous ne le voulez pas ; je vous invite à me suivre et à venir le chercher, et vous ne le voulez pas davantage. D'un autre côté, je vous ai déclaré que je n'ai pas apporté d'argent : voudriez-vous que je me changeasse en argent pour vous payer ?

— Si vous n'avez pas d'argent, dit le cabaretier, laissez-moi quelque chose en gage, demain matin vous l'enverrez reprendre : que vous en semble ?

— Je n'ai sur moi que deux vêtements, répondit Yên-pé-hân : que voulez-vous que je vous laisse en gage ?

— Eh bien ! dit le cabaretier, ôtez-en un et tout sera dit.

Yên-pé-hân était déjà échauffé par le vin ; quand il eut entendu dire au cabaretier, qu'il voulait lui prendre un de ses vêtements, il entra tout à coup dans une violente colère et l'accabla d'injures.

— Chien d'esclave ! lui dit-il, ta conduite est abominable. Crois-tu que moi, le seigneur Tchao, je vais ôter mes vêtements pour te les donner ?

p.456 En disant ces mots, il se dirigea vers la porte ; mais le cabaretier, vivement inquiet, l'apostropha avec colère.

— Vous avez beau dire que vous êtes le seigneur Tchao ; mais même les gens de l'hôtel de Chân, le Ko-lao (le ministre d'État), qui viennent ici habituellement, quand ils n'ont pas d'argent pour payer le vin, il faut bien qu'ils ôtent une partie de leurs vêtements et me les laissent en gage.

Yên-pé-hân, entendant parler de Chân, le Ko-lao, interrogea le cabaretier.

— De quel Chân parlez-vous ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi cette question ? repartit le cabaretier. Est-ce qu'il peut y avoir à la cour plusieurs Chân, du titre de Ko-lao ?

— J'ai entendu dire, répondit Yên-pé-hân, que Chân-hiên-jîn avait demandé sa retraite pour cause de santé et qu'il était

retourné dans son pays natal. Comment ses gens pourraient-ils fréquenter votre maison ?

— Autant vaudrait, dit le cabaretier, demander au vent et à la pluie où ils vont. Ce sont là des choses oiseuses qui ne vous regardent pas. Otez, je vous prie, votre vêtement ; c'est bien plus pressé. Mais si vous vous portez à la violence, vous perdrez toute votre considération.

A ces mots, il le saisit d'une main, bien décidé à ne point le lâcher. Yên-pé-hân voulut lever la main et le frapper, mais il n'eut pas la force de le terrasser. Il ne savait que faire, lorsque, tout à coup, il aperçut P'ing-jou-heng qui accourait à sa recherche avec plusieurs domestiques. Voyant Yên-pé-hân qui était tiraillé et $_{p.457}$ retenu par le cabaretier, ils s'élancèrent tous ensemble autour de lui en criant :

— Le voici ! le voici ! qu'est-ce que cela signifie ?

A leur arrivée, Yên-pé-hân tressaillit de joie.

— Cet abominable coquin, leur dit-il, parce que j'ai bu de son vin, veut me dépouiller de mes habits.

En entendant ces paroles, les domestiques furent transportés de colère.

— Misérable ! lui dirent-ils, combien monsieur a-t-il bu de vin, pour que tu veuilles le dépouiller de ses vêtements ? Puisque tu as ouvert un cabaret, tu n'as qu'à bien examiner les gens avec tes deux yeux. Est-ce que tu as le droit d'arracher les vêtements de notre maître ?

A ces mots, l'un d'eux lui appliqua un vigoureux soufflet.

Le cabaretier, voyant qu'il n'y faisait pas bon, lâcha sur-le-champ Yên-pé-hân.

— Comment oserais-je, leur dit-il, arracher les vêtements de ce noble seigneur ? Seulement, comme, dans le premier moment, je n'avais pas l'honneur de le connaître, je l'avais prié de me laisser quelque chose en gage.

— Si tu voulais qu'il te laissât un gage, dit P'ing-jou-heng, il fallait du moins parler poliment. Pourquoi avoir mis la main sur lui et l'avoir tiraillé avec violence ?

Les domestiques levèrent tous des mains menaçantes et allaient le frapper rudement, mais Yên-pé-hân les arrêta.

— C'en est assez, leur dit-il, je ne veux pas disputer avec lui. Pesez vite cinq *mas* d'argent (3 fr. 75 c.) et remboursez-le. J'ai encore quelques questions à lui adresser.

En entendant cet ordre de leur maître, les domestiques p.458 n'osèrent frapper le cabaretier. Ils pesèrent donc cinq *mas* d'argent et les lui remirent. Celui-ci les ayant reçus, fit mille excuses à Yên-pé-hân.

— C'est une affaire finie, lui dit Yên-pé-hân, seulement je vous adresserai une question : vous avez dit tout à l'heure que Chân-hiên-jîn n'était pas encore retourné dans son pays natal ; est-ce bien vrai ?

— Pourquoi ne serait-ce point vrai ? repartit le cabaretier.

En entendant ces mots, P'ing-jou-heng prit part à la conversation et l'interrogea à son tour.

— Si Chân-hiên-jîn, dit-il, n'est pas encore retourné dans son pays, où réside-t-il maintenant ?

— Dans le village de Kouân-mo, que vous voyez devant vous, répondit le cabaretier.

— Quelle distance y a-t-il d'ici ? demanda P'ing-jou-heng.

— Il n'y a guère que sept ou huit li (dixièmes de lieue), répondit le cabaretier.

— Tout le monde disait, reprit Yên-pé-hân, qu'il avait demandé sa retraite pour cause de santé et qu'il était retourné dans son pays natal, et voilà qu'il demeure encore là !

P'ing-jou-heng se tourna en riant vers Yên-pé-hân.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes parti tout droit, sans mot dire : où ne vous ai-je pas cherché ? Je craignais que vous ne fussiez tombé dans quelque embûche. Voilà pourquoi j'ai couru après vous ; pouvais-je espérer que vous obtiendriez une aussi bonne nouvelle ?

— Cela ne peut compter pour une bonne nouvelle, dit p.459 Yên-pé-hân ; mais moi, j'ai une nouvelle merveilleusement bonne que je ne puis me décider à vous apprendre.

— Quelle bonne nouvelle ? demanda P'ing-jou-heng. Auriez-vous trouvé la trace de la jeune fille que vous avez vue au haut du pavillon ?

— Si je n'avais trouvé que sa trace, dit Yên-pé-hân, cela pourrait-il compter pour une heureuse nouvelle ? Je croirais inutile de vous en parler. Voici cette bonne nouvelle, c'est que j'ai même découvert les sentiments de son cœur.

— C'est vraiment merveilleux ! s'écria P'ing-jou-heng tout étonné ; pourquoi ne pas me conter cela franchement !

— Si je vous le contais, dit Yên-pé-hân, il y aurait de quoi vous faire mourir de jalousie ou de colère.

Les domestiques, les voyant absorbés tous deux dans leur conversation, vinrent leur dire que la nuit approchait et qu'il était nécessaire de partir au plus vite.

Yên-pé-hân voulait boire encore avec P'ing-jou-heng.

— Nous avons une longue route à faire, lui dit celui-ci ; nous boirons à notre aise quand nous serons revenus à la maison.

A ces mots, il sortit avec lui. Tout le long de la route, P'ing-jou-heng le pressa de questions.

— Je vois bien, dit Yên-pé-hân en riant, que je ne puis vous cacher mon secret.

Il tira alors de sa manche les vers qu'il avait copiés, et les présenta à P'ing-jou-heng.

— Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il, d'entrer dans de longs détails ; regardez seulement ces vers, vous saurez tout.

P'ing-jou-heng les prit, et y ayant jeté un coup d'œil :

— p.460 Monsieur, lui dit-il en riant, ne me trompez pas ; ce sont des vers que vous avez faits vous-même.

— Monsieur, repartit Yên-pé-hân, vous ne savez que composer des vers ; mais vous ne savez pas juger les vers des autres. Regardez un peu ces vers : les sentiments qu'ils expriment sont pleins de mélancolie. S'ils n'émanaient pas d'un esprit intelligent, qui aurait pu leur donner ce tour triste et mystérieux ? S'ils n'étaient pas tombés du pinceau d'une jeune fille, qui aurait pu y répandre cette grâce et ce parfum ? Si vous supposiez que j'en suis l'auteur, ce serait commettre une erreur immense.

— Je ne puis me décider à le croire, dit P'ing-jou-heng. Direz-vous que, parmi les belles femmes, il vient de surgir encore un talent supérieur ?

— Si vous vous refusez à le croire, dit Yên-pé-hân, demain matin j'irai avec vous voir ces vers, qui sont encore écrits ouvertement sur un mur.

— En ce cas, dit P'ing-jou-heng, si elle les a ouvertement écrits sur le mur, en se conformant à vos rimes, comment n'a-t-elle pas craint que les hommes ne les vissent et ne l'accablassent de railleries ?

— Cette jeune beauté, dit Yên-pé-hân, a fait preuve d'une merveilleuse sagacité qui peut-être efface la vôtre. La crainte dont vous parlez, cette jeune beauté l'a eue la première. En effet, elle a fait effacer mes vers, et s'est contentée d'écrire au-dessus ceux qu'elle avait composés sur mes rimes. Elle pensait bien qu'après les avoir vus, je comprendrais de suite que c'étaient des vers composés par elle sur les rimes des miens ; mais que si quelque p.461 autre les apercevait, il lui serait impossible d'en saisir le sens.

Ce récit remplit P'ing-jou-heng d'étonnement et de joie.

— D'après ces détails, dit-il, je reconnais la vérité du fait. Je m'imaginais que Ling-kiang-sioué seule possédait un de ces talents merveilleux qui doivent briller pendant mille générations, et voilà qu'aujourd'hui elle a trouvé sa pareille ! Mais dites-moi si vous avez découvert son nom de famille et son petit nom.

— Il est fort difficile de s'en informer, répondit Yên-pé-hân.

— Et pourquoi ? demanda P'ing-jou-heng.

— En voici la raison, dit Yên-pé-hân : un vieux bonze que j'avais interrogé à ce sujet me répondit :

— Ce jardin fait partie d'une *villa* impériale, et ceux qui s'y promènent sont tous des parents ou des alliés de l'empereur. Qui est-ce qui oserait aller prendre des informations sur eux ? Si vous vous adressiez à quelque brouillon, il s'emparerait de vous et vous entraînerait à votre perte.

— Suivant ce que vous dites, repartit P'ing-jou-heng, votre jeune beauté du pavillon et la jeune fille dont j'ai vu les vers sur le mur, seraient pour nous comme les fleurs que reflète un miroir, ou la lune qui brille à la surface de l'eau. Nous aurions vu leur ombre sans pouvoir trouver leur personne, et nous devrions ne voir là que l'illusion d'un songe. Dans l'origine, nous sommes venus tous deux pour mademoiselle Chân. Puisque Son Excellence Chân demeure encore ici, ce qu'il y a de mieux à faire est d'aller d'abord exécuter notre premier projet.

— p.462 Au fond, dit Yên-pé-hân, il faut que nous allions rendre visite à mademoiselle Chân ; mais je crains que *celui qui a contemplé la mer ne dédaigne de regarder une rivière* [450]. Comme j'ai vu, au haut du pavillon, cette jeune beauté qui est douée de tant de charmes et d'un si beau talent, je crains que mademoiselle Ling [451], quoiqu'elle ait de la réputation, ne perde auprès d'elle une partie de son mérite.

— C'est ce que nous saurons après l'avoir vue, répondit P'ing-jou-heng ; mais, en ce moment, il est impossible de porter un jugement décisif.

Quand les deux amis rentrèrent à l'hôtellerie, il faisait déjà nuit. Les domestiques leur ayant servi le souper, ils burent tête à tête et discutèrent tour à tour. Tantôt c'était P'ing-jou-heng qui louait avec emphase Ling-kiang-sioué ; tantôt c'était Yên-pé-hân qui parlait avec admiration de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon. Quand ils eurent épuisé leur entretien, ils ne songèrent plus qu'à imaginer quelque stratagème pour aller s'informer de mademoiselle Chân.

Le poisson désire naturellement d'être en possession de l'eau ;
Le papillon n'aspire qu'à trouver des fleurs. p.463
A plus forte raison, lorsque le talent a rencontré la beauté,
Il pense à elle avec la même ardeur.

Depuis que mademoiselle Chân avait vu, au bas du pavillon, un bel étudiant et les vers qu'il avait écrits sur le mur du jardin, elle ne faisait que penser secrètement à lui. Sa mère l'ayant remmenée à la maison, elle alla aussitôt voir Ling-kiang-sioué.

— Aujourd'hui, lui dit-elle, il m'est arrivé un grand bonheur, c'est exactement comme lorsque vous étiez dans le temple de Mîn-tseu [452] ; j'ai rencontré aussi un jeune homme de talent.

— Comment l'avez-vous rencontré ? demanda Ling-kiang-sioué.

— Étant allée voir mon père, je montai par hasard au haut du *pavillon du premier printemps* pour regarder les pruniers en fleur. Tout à coup, en ouvrant la fenêtre, j'aperçus au bas un jeune homme qui était debout à côté des pruniers en fleur. Ses traits étaient purs, distingués, pleins de charme. Dès qu'il m'eut vue au haut du pavillon, il dirigea vers moi des regards passionnés ; mais soudain il fut aperçu par plusieurs servantes qui le poursuivirent avec acharnement et le chassèrent du jardin.

— Parmi les jeunes gens, dit Ling-kiang-sioué, il en est sans doute qui sont à la fois doués d'intelligence et de beauté ; seulement j'ignore comment vous avez pu savoir que celui-là avait du talent ?

— Quand ce jeune étudiant fut sorti, dit Chân-taï, je me livrai à de sérieuses réflexions, lorsque tout à coup p.464 je vis un domestique qui accourait vers moi en vociférant. « Il y a quelqu'un, dit-il, qui a écrit des vers en dehors du jardin et a sali la blancheur du mur. Ordonnez vite à vos gens d'aller châtier son audace. Je lui fermai la bouche en le grondant d'une voix sévère ; puis je m'élançai hors du jardin pour voir ce que c'était. Je vis qu'en effet on avait écrit des vers sur le mur. Je les lus à plusieurs reprises. Ils étaient purs comme la neige du printemps, et laissaient dans la bouche un parfum délicieux. C'est ainsi que j'ai reconnu que c'était un homme de talent.

— Mademoiselle, dit Ling-kiang-sioué, veuillez réciter à votre humble servante les vers qu'à composés ce jeune étudiant.

Chân-taï les lui récita d'un bout à l'autre.

— Mademoiselle, lui dit-elle, comment les trouvez-vous ?

Ling-kiang-sioué les ayant entendus, en fit, à plusieurs reprises, le plus grand éloge.

— Quels beaux vers ! quels beaux vers ! s'écria-t-elle. Ils respirent au plus haut degré son affection pour vous. Il s'est contenté de citer les fleurs des pruniers et la beauté du printemps pour vous faite connaître ses tendres pensées. Il n'a point laissé voir l'audace téméraire du papillon ni de l'abeille. A la grâce de son style, à sa noble retenue, on reconnaît que c'est un homme de talent. Je ne m'étonne plus, mademoiselle, de votre attachement pour lui. Mais je vous demanderai si ce jeune homme a écrit (au bas des vers) de quel pays il est, quel est son nom de famille, et son petit nom.

— Je ne sais, répondit Chân-taï, pourquoi il n'a mis p.465 au bas aucune inscription ; de sorte que j'ignore tout à fait son nom de famille et son petit nom.

— Puisque vous êtes revenue, dit Ling-kiang-sioué, sans savoir son nom de famille ni son petit nom, je trouve que c'est là une rencontre manquée.

— C'est ainsi mon avis, repartit Chân-taï ; c'est pourquoi j'ai composé une pièce de vers sur les mêmes rimes, et je les ai écrits aussi sur le mur, afin de lui donner de mes nouvelles ; seulement j'ignore si ce jeune homme a ou non un cœur aimant, et s'il reviendra encore pour me voir.

— Tout homme de talent, dit Ling-kiang-sioué, a certainement un cœur aimant ; serait-il possible qu'il ne revînt pas s'informer de vous ? Seulement, mademoiselle, vous demeurez dans la partie la plus reculée de l'hôtel d'un ministre ; quand il viendrait s'informer de vous, cela ne lui servirait de rien.

— J'avais la même idée, dit Chân-taï. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver, dans l'empire, des hommes de talent, mais l'élévation de mon rang est un malheur pour moi ! Un lettré pauvre, possédât-il le talent le plus distingué, oserait-il venir demander ma main ? D'un autre côté, mon père, qui est un ministre d'État, ne me marierait pas à la légère. Vous et moi, reléguées au fond du gynécée, nous n'avons pas le droit d'ouvrir la bouche. Les jeunes filles des plus humbles familles ont un sort bien préférable ; car si des hommes illustres ou obscurs les demandent en mariage, ils n'éprouvent aucun obstacle.

— Vous avez beau dire, reprit Ling-kiang-sioué, la p.466 plante *lân,* qui répand ses parfums dans une vallée déserte, porte envie au brillant (Pœonia) Mou-tân de la vallée d'or [453], qui jouit de l'estime de tous les hommes.

— Dans le monde, dit Chân-taï, une vaine renommée compromet souvent les plus belles entreprises. Maintenant que mon faible

talent m'a procuré la bienveillance de l'empereur et a répandu au loin mon nom, j'épouserai un sage semblable à celui que célèbre la première ode du *Livre des vers* ; pourrais-je passer l'époque du mariage sans rencontrer un homme accompli ? Dernièrement, l'empereur m'a promis Yên-pé-hân ou P'ing-jou-heng ; j'imagine que sa parole ne sera point vaine ; mais j'ignore pourquoi, jusqu'ici, je n'ai pas reçu de leurs nouvelles. *Les compositions de Tchang,* que vous m'avez communiquées, sont charmantes, il est vrai, mais je n'en ai pas encore vu l'auteur. J'ignore si elles sont de lui ou non. Quant au jeune étudiant que j'ai rencontré aujourd'hui, il me semble que je ne puis douter de sa beauté ni de son talent. Mais il y a une distance immense entre les nobles et les roturiers. Il n'a laissé aucune indication qui permette de chercher sa famille, et, d'un autre côté, je ne puis aller me proposer moi-même [454]. Quoique je l'aie vu en face de moi, il me semble, que je suis éloignée de lui par une distance de mille li (cent lieues) ! Ne suis-je pas obligée de dire que la noblesse de mon rang et ma vaine renommée ont compromis mon bonheur ?

— Mademoiselle, lui dit Ling-kiang-sioué, c'est une affaire dont vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Vous p.467 n'auriez qu'une chose à craindre, ce serait que l'empire ne possédât point d'hommes de talent. Mais puisque vous voyez, sous vos yeux, une multitude de lettrés célèbres, vous n'aurez que la peine de choisir, et cela vous sera d'autant plus aisé que vous avez acquis par votre talent une brillante réputation. Pourriez-vous craindre de ne pas trouver, dans le nombre, un homme d'un mérite accompli ?

— C'est une chose qu'il est impossible de prévoir, dit Chân-taï ; car les affaires de mariage sont toujours entourées de mystère [455].

— A mon sentiment, reprit Ling-kiang-sioué, bien que *les nouvelles compositions de Tchang* offrent de beaux vers, il y a mêlé des poésies de P'ing-jou-heng, et la majeure partie des

pièces est le fruit du plagiat ; quand il viendrait lui-même, il est douteux qu'il vous plaise. Ainsi laissons-le de côté. Quant au jeune homme que vous avez vu au bas du pavillon, quoiqu'il s'élève au-dessus de la foule par son talent et ses avantages extérieurs, je crains qu'un lettré à figure blanche et délicate ne convienne pas davantage au premier ministre [456] ; il faut aussi le laisser de côté. Mais ce Yên-pé-hân, que le principal du collège de Nan-king a présenté en première ligne, et que l'empereur a mandé à la cour, serait-il possible qu'il ne vînt pas ? Et s'il vient, comme l'empereur a promis de vous le donner pour époux, craindriez-vous maintenant que votre mariage ne réussit point ? Voilà certainement le mari qui vous est destiné.

— p.468 Les considérations que vous venez d'exposer, dit Chân-taï, me paraissent justes et fondées ; seulement j'ignore si ce Yên-pé-hân peut aller de pair avec le jeune étudiant que j'ai vu au bas du pavillon.

— Mademoiselle, reprit Ling-kiang-sioué, le sujet que le principal du collège a présenté cette fois à l'empereur avait été cherché par ses soins, en vertu d'un décret spécial ; on ne peut donc le comparer aux hommes ordinaires. Si ce jeune homme n'était pas doué d'un véritable talent et d'une beauté réelle, et que l'empereur en fût mécontent, le principal ne pourrait échapper à un châtiment sévère. Ajoutez à cela qu'il a été présenté avec P'ing-jou-heng. Si c'est bien lui qui a écrit des vers dans le temple de Mîn-tseu [457], je le connais parfaitement, et j'avoue que P'ing-jou-heng est obligé de lui céder le pas. Par là, on peut juger d'avance de M. Yên. Pourriez-vous craindre qu'il ne fût inférieur au jeune étudiant que vous avez vu au bas du pavillon ?

Les deux amies n'avaient pas encore achevé leur entretien, lorsqu'une servante apporta un numéro de la gazette officielle.

— Mademoiselle, dit-elle, Son Excellence (votre père) m'a chargée de vous apporter ce journal et de vous prier de le lire.

Chân-taï l'ayant pris :

— J'ignore, dit-elle après un instant de réflexion, ce dont on s'occupe à la cour.

— Ce doit être, reprit Ling-kiang-sioué, de l'arrivée de Yên-pé-hân et de P'ing-jou-heng, que l'empereur a mandés à la capitale.

— p.469 Cela peut être, dit Chân-taï.

Ayant ouvert la gazette, elle y vit le rapport suivant, que Wang-kouén adressait à l'empereur :

« Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ont été mandés à la capitale, conformément aux ordres de Votre Majesté. Mais, à ma grande surprise, avant que j'eusse reçu le décret, ils étaient déjà sortis des frontières, afin de voyager pour leur instruction. J'ignore où ils sont allés. J'ai envoyé des messagers pour les chercher de tous côtés et les ramener. Dès qu'ils seront arrivés, je les presserai de partir et d'aller se présenter devant Votre Majesté. Dans la crainte que vos augustes ordres n'éprouvassent du retard, j'ai voulu, aujourd'hui, vous présenter d'avance ce rapport. »

D'après le décret impérial, il était ordonné aux bureaux compétents d'écrire aux vice-rois et aux inspecteurs des provinces, pour les faire chercher activement, et s'ils se trouvaient dans leurs frontières, leur ordonner de se rendre en poste à la capitale, et de se présenter, sans le moindre délai, devant l'empereur.

Après avoir fini de lire, Chân-taï resta immobile, sans mot dire. Ling-kiang-sioué elle-même s'abandonna, un instant, à de sérieuses réflexions.

— Je pensais bien, dit-elle, qu'une fois mandés par ordre impérial, ils devaient arriver sans retard. On reconnaîtrait sur-le-champ si M. P'ing-jou-heng est un personnage vrai ou faux, mais je ne m'attendais point à cette péripétie.

— Il est bien difficile, dit Chân-taï en soupirant, de prévoir les choses du monde. Tout à l'heure, vous disiez encore que j'épouserais certainement ce jeune homme. p.470 Regardez un peu cette gazette, et dites-moi si j'y puis compter ou non.

Ling-kiang-sioué poussa aussi un soupir.

— A ce que je vois, dit-elle, il est vraiment difficile de prédire les événements.

Puis, après un moment de réflexion ;

— Comme l'empereur, ajouta-t-elle, a ordonné de rechercher activement ces deux jeunes gens dans chaque province, ils ne peuvent manquer de venir ; seulement je crains qu'on ne puisse déterminer le moment de leur arrivée.

Quoique les deux amies s'efforçassent de causer d'un air joyeux, il s'en fallait de beaucoup qu'elles eussent le cœur gai ; elles ne pouvaient se défendre d'un sentiment de tristesse et d'un trouble secret. Au bout de quelques jours, Chân-taï tomba malade. Chân-hiên-jîn et madame Lo, sa noble épouse, en éprouvèrent une vive inquiétude, et s'empressèrent d'appeler un médecin pour la soigner.

Or, Yên-pé-hân, ne pouvant obtenir des renseignements sur la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, ne savait plus quel parti prendre. Tout le long du jour, il était en proie à une sorte de délire, et ne faisait que penser à elle ; il en oubliait même le boire et le manger. Quoique P'ing-jou-heng l'emmenât, à force d'instances, en différents endroits pour voir les fleurs et boire du vin, il restait triste et abattu, et n'y trouvait aucun plaisir. P'ing-jou-heng, le voyant en cet état, pensa en lui-même que le seul moyen de calmer son esprit était de lui parler de mademoiselle Chân ; aussi le pressait-il chaque jour d'aller demander de ses nouvelles.

— p.471 Si je voulais aller m'informer d'elle, lui dit Yên-pé-hân, rien ne serait plus aisé, mais, quand je la trouverais, j'imagine qu'elle ne saurait l'emporter sur la jeune beauté que j'ai vue au haut du pavillon. Ce n'est pas tout ; elle doit être fière d'avoir

obtenu la bienveillance de l'empereur et d'être issue d'une famille illustre. Quand elle verra de pauvres lettrés comme nous, elle prendra, j'en suis sûr, un air d'importance et nous traitera avec hauteur. A quoi bon aller la voir ?

— Au fond, dit P'ing-jou-heng, si nous sommes venus ici après avoir passé des rivières et franchi des montagnes, c'était uniquement pour mademoiselle Chân ; et maintenant que nous sommes arrivés près d'elle, voilà que vous reculez en arrière et regrettez votre voyage. Auriez-vous oublié ses vers sur *les hirondelles blanches ?* Quand mademoiselle Chân devrait nous recevoir avec hauteur et tromper nos espérances, il faut absolument la voir une fois. En cas d'échec, nous pourrons renoncer à elle.

— Puisque tel est votre avis, reprit Yên-pé-hân, je veux bien aller demain avec vous demander de ses nouvelles ; mais comme mon cœur est enchaîné, je vous avoue, que je ne me sens pas beaucoup d'ardeur pour vous suivre.

— Peu importe que vous soyez en train ou non, dit P'ing-jou-heng, il faut absolument y aller.

Yên-pé-hân, ne pouvant résister à ses instances, fut obligé de se rendre à son désir. Le lendemain, ils se levèrent et se disposèrent à partir ensemble.

— Dès que nous serons sortis d'ici, dit P'ing-jou-heng, si nous allons dire $_{p.472}$ que nous excellons en poésie, nous exciterons l'attention publique. Elle se tiendra alors sur ses gardes et, si nous ne pouvons l'égaler, nous nous attirerons ses sarcasmes et ses railleries. Il vaut mieux prendre le costume de pauvres bacheliers, et dire qu'ayant entendu parler de sa réputation, nous venons lui demander quelque pièce de vers. Une fois arrivés auprès d'elle, nous épierons une occasion favorable, et au moment où elle y pensera le moins, nous ferons une ou deux

pièces de vers pour l'exciter à composer à son tour, et nous jugerons alors de sa force.

— Rien de plus aisé, dit Yên-pé-hân.

A ces mots, ils mirent de vieux bonnets et de vieux habits, et quoiqu'ils emmenassent avec eux deux domestiques, ils leur recommandèrent de les suivre de loin, et de ne point se rapprocher d'eux. Cela fait, ils sortirent de la ville. Comme Yên-pé-hân se souvenait d'avoir entendu dire au cabaretier que le Ko-lao (le ministre d'État), demeurait dans le village de Kouân-mo, ils se dispensèrent de s'informer de Son Excellence Chân, et se contentèrent de demander ce village. Ils furent charmés de rencontrer, tout le long de la route, des montagnes verdoyantes et des bassins d'eau limpide où l'on arrivait par des sentiers sinueux. De sorte que, tout en marchant, ils parcoururent sans s'en apercevoir un espace considérable. Arrivés à l'entrée du village qu'ils cherchaient, ils aperçurent un petit couvent qui leur parut aussi élégant que tranquille. Les deux voyageurs voulaient d'abord se reposer, ils désiraient ensuite demander des nouvelles. Ils entrèrent donc tout droit dans le couvent. Un religieux, p.473 les ayant aperçus, s'empressa d'aller les recevoir.

— Messieurs, leur dit-il, d'où venez-vous ?

— Nous deux, dit Yên-pé-hân, comme le printemps étale tous ses charmes, nous sommes venus par hasard pour chercher les fleurs ; mais en arrivant ici, nous avons tout à coup ressenti de la fatigue, et nous serions heureux de nous reposer un instant dans votre vénérable monastère.

— En ce cas, dit le religieux, veuillez venir vous asseoir dans l'intérieur.

A ces mots, il les conduisit dans la salle de Fo (Bouddha) et les invita à s'asseoir. Il ordonna d'abord à un jeune novice d'aller préparer le thé, puis il leur adressa la parole.

— Messieurs, dit-il, quel est votre illustre nom de famille ?

— Tchao est le nom de famille de votre disciple, répondit Yên-pé-hân ;

— Le mien est Tsiên, ajouta P'ing-jou-heng. Nous vous demanderons à notre tour, vénérable maître, quel est votre honorable nom ?

— Cet humble religieux, dit le bonze, s'appelle Pou-hoeï (Bienfaisance universelle). Ce lieu-ci est éloigné de la ville de plus de dix li (deux lieues). Pour être venus tout droit jusqu'ici chercher les beautés du printemps, il faut, messieurs, que vous soyez animés d'une belle ardeur.

— Vénérable maître, dit Yên-pé-hân, je vous parlerai sans détours : quoique nous soyons venus tous deux pour chercher les beautés du printemps, nous désirons en outre demander des nouvelles de quelqu'un ; voilà pourquoi nous avons fait cette longue excursion.

— p.474 Messieurs, dit Pou-hoeï, quelle est la personne dont vous voulez vous informer ?

— Nous avons appris, répondit Yên-pé-hân, que Son Excellence Chân-hiên-jîn avait résigné ses fonctions pour cause de santé, et qu'il était venu se retirer ici. Nous ignorons si le fait est exact.

— Je me figurais, répliqua Pou-hoeï, que vous vouliez vous informer de quelque personne vivant dans la solitude. Mais s'il s'agit de Son Excellence Chân, le premier ministre de l'empereur actuel, qui est-ce qui ne le connaît pas ? Qu'est-il besoin de le demander ? Il demeure dans cette grande maison de campagne que vous voyez là-bas au midi. Son Excellence Chân aime beaucoup le calme de notre humble couvent, et il vient continuellement s'y reposer ; quelquefois, dans un seul mois, il y passe jusqu'à dix jours entiers.

— Est-il venu ces jours derniers ? demanda P'ing-jou-heng.

— Depuis deux jours, répondit Pou-hoeï, sa fille s'étant trouvée indisposée, il a appelé un médecin pour la soigner, et comme il n'avait pas le cœur gai, il n'a pu se décider à venir.

— Peut-on savoir, demanda Yên-pé-hân, quelle est la maladie de sa fille ?

— C'est ce que j'ignore, répondit Pou-hoeï.

Comme le religieux achevait ces mots, le jeune novice apporta le thé. Après quoi, Pou-hoeï les interrogea.

— Messieurs, leur dit-il, j'imagine que vous vous informez de Son Excellence Chân parce que c'est un ancien ami ou une vieille connaissance, et que vous voulez lui rendre visite.

— p.475 Ni l'un ni l'autre, répondit P'ing-jou-heng. Ayant appris que sa fille avait obtenu par son rare talent, la bienveillance et l'estime de l'empereur, et ne sachant si le fait est vrai ou non, nous sommes venus pour la mettre à l'épreuve. Le malheur a voulu que nous arrivions ici dans un moment où elle est malade. Nous pensons qu'elle ne sort point pour recevoir des visites. Par conséquent, il est inutile que nous allions la voir.

— D'après ce que vous dites, reprit Pou-hoeï, vous vous estimez malheureux de ne pouvoir la trouver, mais, suivant mon humble opinion, il est fort heureux pour vous que sa maladie vous empêche de la voir.

— Pourquoi dites-vous, demanda Yên-pé-hân, que c'est un bonheur pour nous de ne point la rencontrer ?

— C'est qu'en ne la trouvant pas, dit Pou-hoeï, vous vous épargnez beaucoup de désagréments ; n'ai-je pas raison de dire que vous avez du bonheur ?

— Si nous la rencontrions, dit Yên-pé-hân, quels désagréments pourrions-nous éprouver ?

— Messieurs, dit Pou-hoeï, comme vous n'êtes point de ce pays-ci, vous ne connaissez point le caractère de cette demoiselle Chân.

— Nous sommes d'une contrée lointaine, repartit P'ing-jou-heng ; le fait est que nous ne la connaissons nullement. Je vous supplie, vénérable maître, de nous éclairer là-dessus.

— Cette demoiselle Chân a aujourd'hui seize ans, répliqua Pou-hoeï ; je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est douée de la plus jolie figure et qu'elle possède une instruction profonde et un talent merveilleux. Seulement $_{p.476}$ elle est d'un caractère fier et arrogant. Si on lui plaît, elle se montre d'une humeur charmante, mais si on lui déplaît, elle se permet toute sorte de méchancetés. Si vous avez quelque peu de talent et d'instruction et que vous obteniez d'elle un favorable accueil, demandez-lui des vers ou de la prose élégante, elle vous en composera, sans cérémonie, une ou deux pièces. Mais si vous êtes dénué de talent et que vous ayez un extérieur grossier et vulgaire, quand vous seriez le fils ou le neveu d'un président de tribunal suprême ou d'un ministre d'État, quand vous lui auriez offert de magnifiques présents, de l'or, des perles, du jade et des pièces de soie, elle ne ferait pas la moindre attention à vous. Si vous êtes d'une taille élancée, elle composera une pièce de vers de forme allongée pour vous persifler. Si vous êtes de petite taille, elle fera une pièce de vers de forme raccourcie, pour vous tourner en ridicule, sans s'inquiéter si elle ne vous fera pas mourir de honte ou de dépit. Maintenant que vous connaissez son vilain caractère, à quoi bon persisteriez-vous à aller la voir ! Voilà pourquoi je disais, tout à l'heure, qu'en ne la rencontrant point, vous aviez échappé à bien des désagréments.

— Si un rustre dépourvu de talent, reprit Yên-pé-hân, vient de lui-même s'attirer de sa part des affronts, personne ne saurait la blâmer. Mais dites-moi un peu, lorsque quelqu'un vient lui rendre visite, sort-elle sans difficulté pour le recevoir ?

— Qui peut-elle craindre ? répondit Pou-hoeï ; pourquoi ne le recevrait-elle pas ? Quoique ce soit une jeune fille douce et modeste, elle a la conscience de son talent, p.477 et, quels que soient les visiteurs, elle reçoit tout le monde. En vous donnant audience, elle causera ou discutera avec vous d'un air grave, sans montrer l'ombre de timidité ou de honte. Mais si vous laissez échapper un mot qui sente la plaisanterie ou le badinage, elle prendra le sceptre d'or que lui a donné l'empereur, et après avoir appelé ses gens, elle leur ordonnera de s'en servir pour vous fendre la tête. Elle peut vous tuer sans que cela tire à conséquence. C'est pourquoi tous ceux qui vont lui rendre visite, se tiennent devant elle dans une attitude tremblante, sans oser se permettre la plus légère liberté, et subissent patiemment les épigrammes qu'elle leur décoche pour s'amuser à leurs dépens.

— Si elle les raille, répliqua P'ing-jou-heng, c'est sans doute parce que ce sont des gens méprisables et souverainement ridicules ; mais si elle avait affaire à des magistrats ou à des lettrés, croyez-vous qu'elle osait leur manquer d'égards ?

— Elle ne ferait pas plus d'attention à eux, répondit Pou-hoeï, et pour que vous ne me soupçonniez pas de vous en imposer, je vais vous citer un fait des mieux établis. Dernièrement, le fils de Ou, président des inspecteurs généraux, ayant été nommé, en vertu d'une grâce impériale, président d'un collège de district, il prépara de riches présents, et après avoir remis à Son Excellence Chân quelques lettres de recommandation, il voulut prier lui-même mademoiselle Chân de lui composer une pièce de vers et de l'écrire sur une longue pièce de soie, pour la suspendre comme une peinture. Dites-moi un peu si cette demoiselle n'est pas d'une méchanceté insigne. p.478 Comme ce jeune seigneur n'avait pu ce jour-là répondre à quelques-unes de ses questions, et qu'en outre il avait une figure laide et commune, mademoiselle Chân lui écrivit sur-le-champ une pièce de vers où elle le persiflait cruellement, de sorte que le noble Ou faillit en

mourir de dépit. Il faut songer que ce jeune seigneur, quoique dépourvu de talent, était le fils du président des inspecteurs généraux ; aussi ne put-il digérer cette dure avanie, et lui lança à la face quelques mots un peu vifs.

— Ah ! ah ! dit mademoiselle Chân, cet individu ose me manquer de respect ! Sur-le-champ, elle ordonna à ses domestiques d'ouvrir le *pavillon du pied de jade* et de prendre le sceptre d'or pour l'assommer. Heureusement que Son Excellence Chân, craignant la colère de Ou, le président des inspecteurs généraux, ordonna secrètement aux domestiques de faire évader ce jeune seigneur. Le lendemain, mademoiselle Chân adressa à l'empereur un rapport où elle disait : « Le jeune seigneur Ou s'est permis de pénétrer dans le *pavillon du pied de jade,* et il a eu l'audace de tenir devant moi des propos inconvenants. Il n'a ni l'air ni la tenue d'un lettré. » L'empereur fut transporté de colère, et il voulait le châtier avec rigueur. Par bonheur pour lui, le président des inspecteurs généraux avait, en dedans et au dehors du palais, des amis influents qui arrangèrent cette affaire. Néanmoins, il rendit sur-le-champ un décret ainsi conçu : « Comme Ou, le président des inspecteurs généraux, n'élève pas son fils avec la sévérité convenable, pour sa peine, il sera privé de ses appointements pendant trois mois. Quant à son fils, vu p.479 qu'il ne tient pas la conduite honorable d'un lettré, il descendra au rang de Tchou-po [458].

— Maintenant, messieurs, ajouta Pou-hoeï, dites-moi un peu s'il fait bon la provoquer à la légère ? Aussi vous ai-je dit qu'il vaut mieux ne la pas rencontrer que de la rencontrer.

— Quelle satire a-t-elle donc faite contre lui, demanda Yên-pé-hân, pour qu'il en ait conçu une si violente colère ?

— Cette pièce a circulé partout, répondit Pou-hoeï, qui est-ce qui ne l'a pas lue en riant (à ses dépens) ? J'en ai encore une copie sur moi ; je vais vous la montrer pour vous divertir un instant.

— A merveille ! à merveille ! s'écria Yên-pé-hân ; je brûle d'y jeter un coup d'œil.

Pou-hoeï étant entré dans l'intérieur, apporta la copie demandée et la leur remit en les priant de l'examiner. Ils la déployèrent et y lurent les vers suivants :

En vain je jouis d'une charge héréditaire ;
J'ai devant les yeux les chefs-d'œuvre de la littérature [459], mais je n'ai garde d'y toucher.
Au dedans de moi, je n'ai pas, vraiment, un atome de talent,
Et c'est en vain que je porte sur la tête un bonnet carré [460].
J'ai voulu imiter l'étoile de Koueï [461], le fait est que j'ai l'air d'un démon. p.480
Je me pare du nom d'homme, quoique je ne sois évidemment qu'un pantin.
Si l'on me jetait (vivant) dans une fosse [462] en me confondant avec les lettrés,
Comment pourrais-je, après mille générations, me laver de cette indigne calomnie ?

Cette lecture finie, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ne purent s'empêcher de battre des mains et de rire à gorge déployée :

— Voilà une satire qui est vraiment délicieuse, s'écrièrent-ils ; il est aisé de voir que ce jeune seigneur Ou a été cruellement mortifié.

— Depuis que ce jeune seigneur a été ainsi bafoué, reprit Pou-hoeï, les personnes qui auraient voulu lui demander des vers ou de la prose élégante, craignent de s'attirer quelque mésaventure, et à moins d'une nécessité urgente, nul n'ose plus venir la solliciter. Après cela, messieurs, y allez-vous ou non ?

— Si mademoiselle Chân, reprit Yên-pé-hân en riant, s'émancipe à ce point et persifle ainsi les gens, c'est qu'elle n'a pas encore rencontré un seul homme d'un véritable talent. Demain matin,

nous irons tous deux la voir, et nous la persiflerons à notre tour : nous vous ferons voir cela.

— Messieurs, dit Pou-hoeï en hochant la tête, bien que vous soyez doués d'un talent distingué, si vous vous flattez de persifler mademoiselle Chân, votre succès ne me paraît pas bien sûr.

— p.481 Vénérable maître, reprit P'ing-jou-heng, où voyez-vous que notre succès ne soit pas bien sûr ?

— J'ai entendu dire, répondit Pou-hoeï, qu'à l'époque où Son Excellence était à la cour, l'empereur ayant ordonné à un grand nombre de Hân-lîn (académiciens) de composer avec elle et de lui disputer le prix du talent, nul d'entre eux ne put réussir à l'égaler. Parmi eux, se trouvait un certain Song-sîn qui passait pour le poète le plus éminent de tout l'empire, mais il ne put non plus lutter contre mademoiselle Chân. L'empereur en fut transporté de colère et, pour le punir, il lui fit appliquer, en dehors de la porte appelée Ou-mên, quarante coups de bâton ; en outre, il ordonna de le reconduire dans son pays, de brigade en brigade. Cette affaire a fait beaucoup de bruit dans la capitale, et tout le monde la sait. Comme vous avez manifesté, messieurs, l'intention de la persifler d'importance, voilà pourquoi je me suis permis de vous dire que votre succès n'était pas bien sûr.

Après avoir entendu ces paroles, Yên-pé-hân regarda P'ing-jou-heng en riant.

— Ainsi donc, lui dit-il, Song-sîn a subi une pareille mortification ! Ces jours derniers, il a caché sa mésaventure et n'en a dit mot.

— S'étant attiré lui-même cet affront, pouvait-il, dit P'ing-jou-heng, se décider à en faire l'aveu ?

Puis, s'adressant à Pou-hoeï :

— Vénérable maître, lui dit-il, votre précieux couvent étant voisin de la demeure de mademoiselle Chân, vous savez seulement

qu'elle a un talent distingué ; comment sauriez-vous que ce n'est qu'une de ces jeunes filles du gynécée qui ont appris seulement à barbouiller quelques caractères ! Les p.482 individus qu'elle a l'habitude de vilipender, ne sont point de ces génies qui planent au-dessus de leur siècle. Si elle rencontrait des hommes d'un véritable talent, elle les prierait naturellement de prendre en pitié la faiblesse de son sexe [463]. Aujourd'hui, vénérable maître, nous ne pouvons vous en dire davantage ; attendez que nous ayons composé demain avec elle, vous saurez alors à quoi vous en tenir.

Pou-hoeï rit secrètement de leur folle audace, mais il ne jugea pas à propos de leur dire son sentiment.

— Messieurs, répliqua-t-il d'un ton embarrassé, puisque vous êtes doués d'un si rare talent, vous êtes dignes tous deux d'affection et de respect.

A ces mots, il alla préparer encore du thé exquis et le leur offrit.

Tout en buvant le thé, Yên-pé-hân aperçut sur la table où étaient les livres sacrés, un pinceau et de l'encre. Il saisit le pinceau, et écrivit une pièce de vers sur un mur voisin [464].

— Mademoiselle Chân ! mademoiselle Chân ! dit-il, j'ignore quand votre maladie sera passée. Je vous laisse ces vers comme un gage pour l'avenir.

P'ing-jou-heng attendit que son ami eût fini, puis, prenant le pinceau, il continua sa pensée et écrivit au-dessous une pièce de vers.

— Mademoiselle Chân ! mademoiselle Chân ! dit-il, quand vous aurez vu ces deux stances, je crains qu'après la guérison de votre première maladie, vous n'en sentiez naître une nouvelle.

p.483 Les deux amis, ayant déposé leur pinceau, se regardèrent en riant aux éclats. Soudain, ils prirent congé de Pou-hoeï et lui dirent en sortant :

— Nous vous avons beaucoup importuné ; dans trois ou quatre jours, nous reviendrons vous rendre visite.

— Messieurs, reprit Pou-hoeï, j'ai bien manqué aux égards qui vous étaient dus ; dans quelques jours, je vous attendrai pour vous offrir mes respects.

En achevant ces mots, il les reconduisit jusqu'en dehors du couvent.

Par suite de ce départ, j'aurai bien des détails à vous apprendre. Des hommes de talent se voient humiliés, et de nobles demoiselles se déguisent en servantes.

Si vous ne connaissez pas les événements qui vont se succéder, prêtez-moi un moment l'oreille, je vais vous les conter dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XVI

DÉGUISÉES EN SERVANTES, ELLES TERRASSENT HABILEMENT DES HOMMES DE TALENT

@

p.484 Le bonze Pou-hoeï reconduisit Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng jusqu'en dehors de la porte, puis il rentra dans l'intérieur du couvent. Ayant arrêté ses yeux sur le mur [465], il se dit en riant : « Ces deux jeunes lettrés sont vraiment fous. Ils ont beau avoir une figure distinguée, comment sont-ils assez extravagants pour se flatter de persifler mademoiselle Chân ? Si, après avoir parlé avec jactance, ils s'esquivaient sans revenir, ce serait faire preuve d'adresse ; mais s'ils reviennent réellement, quand il ne leur arriverait aucun mal, ils ne peuvent manquer d'être couverts de honte. »

Il n'avait pas achevé ces réflexions, lorsque, tout à coup, Chân-hiên-jîn, suivi de deux jeunes domestiques, entra, en se promenant, dans le couvent. Apercevant Pou-hoeï qui était tourné vers le mur, et parlait tout seul :

— Vénérable maître, lui dit-il, que regardez-vous là ?

p.485 Pou-hoeï se retourna soudain, et le reconnaissant,

— Quoi ! dit-il, c'est Votre Excellence ! Il y a quelques jours que vous n'êtes venu. J'avais appris que mademoiselle votre fille était malade ; j'imagine que maintenant elle est rétablie.

— En effet, dit Chân-hiên-jîn, ma fille s'est trouvée indisposée, et c'est ce qui m'a empêché de venir. Heureusement qu'aujourd'hui elle va un peu mieux. Voyant que le temps était beau, je suis venu me promener jusqu'ici. Mais dites-moi un peu, que marmottiez-vous tout seul, les yeux fixés sur ce mur ?

— Si je vous contais cette affaire, répondit Pou-hoeï, vous diriez certainement que ce sont des propos ridicules.

— Quelle affaire ? demanda Chân-hiên-jîn.

— Tout à l'heure, dit Pou-hoeï, deux jeunes lettrés, venus je ne sais d'où, m'ont demandé la permission de se reposer ici ; l'un d'eux s'appelle Tchao et l'autre Tsiên. Je leur demandai quelle affaire les amenait ici. Ils me répondirent qu'ils désiraient voir Votre Excellence.

« Et dans quel but voulez-vous voir Son Excellence ? leur demandai-je encore. Ils me dirent qu'ayant entendu parler du talent de mademoiselle Chân, ils étaient venus exprès pour la mettre à l'épreuve. Je leur répliquai que mademoiselle était indisposée ; puis, par égard pour leur qualité d'étrangers, leur jeunesse et leur extérieur distingué, je leur fis connaître le caractère de votre noble fille, et les engageai à s'en retourner pour ne point s'attirer quelque mésaventure ou un affront. Mais, incapables de distinguer le bien du mal, ils me répondirent, au p.486 contraire, qu'ils voulaient absolument aller chez vous pour la mortifier. Au moment de partir, ils ont écrit deux pièces de vers sur ce mur, ajoutant que, dans quatre ou cinq jours, ils reviendraient voir mademoiselle et juger, en composant avec elle, de son talent et de son instruction. N'est-ce pas là un langage bien ridicule ?

— Ce sont, sans doute, leurs vers que je vois sur le mur ? reprit Chân-hiên-jîn.

— Précisément, répondit Pou-hoeï ; mais j'ignore ce que cela veut dire [466].

Chân-hiên-jîn s'étant approché du mur, lut la première pièce qui était ainsi conçue :

Depuis mille générations, le talent littéraire brille comme les étoiles et le soleil ;
Pourrait-il avoir été donné secrètement à une jeune fille aux fins sourcils ?

Comme elle n'avait pas rencontré Tsîng-liên [467] et se trouvait fort loin de Siang-jou [468],
Elle n'avait aucune raison de salir avec le fard et la céruse le réservoir de l'encre [469].

Composé avec un sentiment pénible par Tchao-tsong de Yun-kiên.

p.487 Voici la seconde pièce de vers :

A quelle famille appartient cette jeune fille aux cheveux flottants,
Qui, ayant dérobé les couleurs du ciel, étale ses sourcils peints ?
Si vous voulez voir ceux qui président aujourd'hui à la littérature,
Il faut revenir à notre étang du phénix [470].

Composé sur les rimes précédentes par Tsien-hong, de Lo-yang.

Après avoir lu ces vers, Chân-hiên-jîn les relut une seconde fois. Il était secrètement ému de joie et d'admiration. Il se tourna vers Pou-hoeï et lui dit :

— Bien que le ton de ces jeunes gens respire une folle témérité, leurs idées poétiques sont pleines de pureté et de fraîcheur. Pourrait-on savoir quel est leur âge ?

— Ils n'ont pas encore vingt ans, répondit Pou-hoeï.

— Puisqu'ils voulaient, dit Chân-hiên-jîn, disputer à ma fille la palme du talent, pourquoi sont-ils partis ?

— Je leur ai dit, répliqua Pou-hoeï, que mademoiselle était malade, et qu'il lui serait impossible de recevoir personne ; voilà pourquoi ils s'en sont retournés. Ils ont dit qu'ils reviendraient dans deux jours.

— S'ils reviennent, reprit Chân-hiên-jîn, il faut absolument que vous les ameniez pour qu'ils me rendent visite.

— Comme ces deux messieurs ont un ton fort p.488 arrogant, dit Pou-hoeï, lorsque je vous les aurai présentés, Votre Excellence, qui a l'âme grande et élevée, devra les traiter avec indulgence. Mais quand ils paraîtront devant mademoiselle, qui est d'un naturel fier et hautain, si elle remarque en eux une folle présomption, elle ne manquera pas de leur jouer quelque mauvais tour.

— Heureusement que je suis là, dit Chân-hiên-jîn ; il n'y a rien à craindre.

Chân-hiên-jîn resta encore assis quelques instants. Comme il voulait consulter là-dessus avec sa fille, il copia aussitôt les deux pièces de vers et s'en retourna.

Dans ce moment, Chân-taï, à force de penser avec amour au jeune étudiant qu'elle avait vu au bas du pavillon, avait conçu un profond chagrin et était tombée malade. Quand elle eut vu l'affliction de son père et de sa mère, elle fit un effort pour se lever et leur dit qu'elle se trouvait un peu mieux ; mais, en réalité, mille pensées, mille soucis assiégeaient son âme, et elle ne pouvait les dissiper. Dans ce moment, Ling-kiang-sioué se trouvait auprès d'elle et tâchait de la consoler, lorsque soudain elle vit entrer Chân-hiên-jîn.

— Chère enfant, lui demanda-t-il, éprouves-tu maintenant un peu de soulagement ?

— Il me semble, répondit-elle, que je me trouve un peu mieux.

— En ce cas, dit Chân-hiên-jîn, je voudrais consulter avec toi sur une affaire extraordinaire.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire ? demanda Chân-taï ; veuillez, mon père, me l'apprendre ; rien ne vous en empêche.

— p.489 Tout à l'heure, dit-il, comme je me promenais dans le couvent de Tsié-în, le bonze Pou-hoeï m'a appris qu'il y avait deux jeunes étudiants qui voulaient venir composer avec toi pour

juger de ton talent littéraire, qu'ils s'exprimaient avec jactance et n'avaient pas l'ombre de modestie.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus ? demanda Chân-taï.

— Ayant appris que tu étais alitée, ils ont pensé que tu ne recevais personne ; voilà pourquoi ils s'en sont retournés. Sur le point de partir, ils ont écrit, sur le mur du couvent de Tsié-în, deux stances pleines d'extravagance. Voici la copie que j'en ai faite ; tu peux y jeter un coup d'œil.

Chân-taï ayant pris les vers, les examina avec Ling-kiang-sioué. Après les avoir parcourus une fois, les deux amies se regardèrent face à face.

— Bien que les vers de ces deux jeunes gens ne soient pas sans mérite, dit Ling-kiang-sioué, leur style est par trop orgueilleux : est-il possible de pousser à ce point la présomption !

— Les hommes de talent, dit Chân-taï, ont d'ordinaire l'âme altière, et l'on ne saurait leur en faire un crime. Je dirai seulement que puisqu'ils veulent venir s'emparer de l'étang du phénix [471], il ne me convient pas de le leur abandonner sans coup férir. Je veux les mystifier d'importance et les renvoyer avec leur courte honte [472]. Ils p.490 verront alors que je n'ai point dérobé les couleurs du ciel pour me donner du lustre et me faire valoir [473].

— Il n'y a rien de plus aisé, dit Ling-kiang-sioué ; laissons-les venir. S'ils sont deux, vous et moi nous sommes deux aussi. Quand ils auraient un véritable talent et une instruction solide, si nous leur tenons tête seule à seul, et que nous luttions ouvertement, enseignes déployées, j'imagine que nous ne serons pas réduites à fléchir devant eux.

— Si vous et moi, reprit Chân-taï, nous leur disputons à la face du jour la palme du talent, non seulement quand nous n'aurions pas fléchi devant eux, mais même quand nous les aurions vaincus, il n'y aurait pas de quoi les dire mystifiés et couverts de honte.

— Pour moi, dit Chân-hiên-jîn en riant, je trouve que ces jeunes gens ont un esprit fin et un talent profond. Vous ne devriez pas, toutes deux, les traiter avec dédain. Si vous composez avec eux, qu'il vous suffise de ne rien perdre de votre réputation ; comment pouvez-vous avoir la prétention de les humilier ?

— Ce sont de ridicules fanfarons, dit Ling-kiang-sioué ; si on ne les mortifie pas d'importance, de manière qu'ils avouent secrètement leur défaite, ils ne manqueront pas de parler devant le monde avec arrogance. Le seul moyen est de composer publiquement avec eux.

— Pour moi, dit Chân-taï en riant, je viens de trouver un excellent stratagème ; il est tel que si nous sommes vaincues par eux, nous ne perdrons rien de notre $_{p.491}$ réputation, et que si nous remportons la victoire, nous les couvrirons de honte.

— Ma fille, demanda Chân-hiên-jîn, quel est ce stratagème ?

— Mon père, dit Chân-taï, si, après leur arrivée, vous vous contentez de les faire composer dans le même endroit, il est à craindre que l'un ne supplée à l'inhabilité de l'autre, et qu'il n'y ait des communications clandestines. Il faut les séparer, et installer l'un dans le jardin oriental et l'autre dans le jardin occidental. Votre fille et mademoiselle Ling se déguiseront sous le costume bleu des servantes. « Dernièrement, leur dirons-nous, mademoiselle Chân a été importunée par des hommes sans talent, de sorte qu'après avoir dépensé son esprit en pure perte, elle est tombée malade. Ne pouvant endurer aucune espèce de trouble et de fatigue, elle a envoyé ses deux servantes que vous voyez pour vous mettre d'avance à l'épreuve. Si vous avez réellement quelque talent et que vous nous terrassiez, nous vous prierons de monter au *pavillon du pied de jade*, où elle vous recevra avec toute sorte d'égards ; mais si vous êtes dénués de talent, et que vous soyez restés au-dessous de nous qui ne sommes que des servantes, nous vous prierons de vous en retourner, pour éviter d'être humiliés devant elle. » Si nous

réussissons à les vaincre, lorsque demain le bruit se répandra qu'ils ont composé sans succès avec des servantes, ne sera-ce pas le comble du déshonneur ? Et quand nous serions vaincues par eux, nous ne serions à leurs yeux que de simples servantes ; il nous serait encore aisé de cacher ou de colorer notre défaite, p.492 et peut-être que nous ne risquerions pas de perdre notre réputation.

Après avoir entendu ces paroles, Chân-hiên-jîn fut transporté de joie.

— Ce stratagème, dit-il, est vraiment merveilleux !

Ling-kiang-sioué en fut également charmée.

— Mademoiselle, dit-elle, ce moyen est excellent, mais il faut bien se garder de le laisser transpirer : comment ces deux fanfarons de lettrés pourraient-ils le deviner ?

Ce plan étant bien arrêté, Chân-hiên-jîn envoya un domestique à Pou-hoeï pour lui dire que si les jeunes étudiants, qui avaient composé les vers, revenaient dans le couvent, il le priait de les amener et de les lui présenter.

Laissons-le faire, en les attendant, les préparatifs nécessaires et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng.

Après avoir pris congé de Pou-hoeï, ils s'en retournèrent, en délibérant tout le long de la route.

— Quoique nous soyons venus ici, dit Yên-pé-hân, sous prétexte de mettre à l'épreuve une personne de talent, le fait est que c'était pour un mariage ; pourquoi avoir oublié un moment notre projet ? Maintenant que nous avons composé ces stances où nous l'avons traitée tous deux avec dédain, il est impossible qu'elles n'arrivent pas à la connaissance de M. et de mademoiselle Chân. Dès qu'ils les auront vues, peut-on supposer qu'ils ne s'en fâcheront pas ? Et quand ils auraient l'âme assez élevée pour ne point nous garder rancune, il nous faudra décidément désespérer de ce mariage.

— Ce qui est fait est fait, reprit P'ing-jou-heng ; quand nous en aurions regret, cela ne nous servirait de rien ; p.493 d'autant plus que le destin ayant déterminé d'avance les mariages, il n'y a pas moyen de forcer ses décrets. Il peut arriver qu'une fille de talent, qui n'a point le cœur et les yeux faits comme ceux du vulgaire, si elle voit un richard qui implore son amour, se sente portée davantage à l'accabler de mépris. Mais lorsqu'elle aura vu aujourd'hui des hommes de talent comme nous, qui sommes pleins d'ardeur et d'énergie, qui sait si elle ne daignera pas nous accueillir avec bienveillance et avec respect ? Pourquoi vous tourmenter de cela ? Retournons chez nous ; buvons à longs traits et causons gaiement pour entretenir notre courage. Dans quelques jours, nous pourrons nous mesurer avec elle.

— Ce que vous dites est parfaitement juste, repartit Yên-pé-hân en riant.

A ces mots, ils éprouvèrent un sentiment de joie et s'en retournèrent en courant à leur hôtellerie. Au bout de quatre ou cinq jours, ils ne purent maîtriser leur impatience, et comme le ciel était pur, ils firent leurs préparatifs, et sortant tout droit de la ville, ils se rendirent, comme auparavant, au couvent de Tsié-în.

Pou-hoeï les ayant aperçus, vint au devant d'eux avec un visage épanoui.

— Messieurs, leur dit-il, vous arrivez aujourd'hui de très bonne heure ; j'imagine que vous venez réellement pour composer avec mademoiselle Chân en vers ou en prose élégante.

— Mademoiselle Chân est-elle un peu remise de sa maladie ? demanda Yên-pé-hân.

— Quoiqu'elle ne soit pas entièrement rétablie, répondit Pou-hoeï, je crois qu'elle peut se lever.

— Puisqu'elle peut se lever, dit P'ing-jou-heng, rien p.494 ne nous empêche pas d'aller la demander et de la mettre à l'épreuve.

A ces mots, ils voulurent se lever et partir, mais Pou-hoeï les retint.

— Dans ce moment, dit-il, il est trop de bonne heure. Probablement que mademoiselle Chân dort encore. Veuillez rester un peu pour que je vous offre le thé. Quand vous aurez déjeuné avec une tasse de riz, j'aurai l'honneur de vous accompagner.

— Nous n'avons pas besoin de riz, dit Yên-pé-hân, il nous suffira d'accepter une tasse de thé. Si le vénérable maître veut bien nous accompagner, notre reconnaissance n'en sera que plus grande.

Pou-hoeï les invita en effet à entrer dans l'intérieur. Après avoir bu le thé et pris un moment de repos, voyant qu'il était près de midi, ils se levèrent et partirent ensemble. Quand ils furent arrivés à la porte de la *villa* de Chân-hiên-jîn, Pou-hoeï, qui était un habitué de la maison, n'eut qu'un mot à dire pour que les domestiques vinssent les introduire et les annoncer. Au bout de quelques instants, un serviteur sortit de l'intérieur et leur dit :

— Je prie le vénérable maître et vos deux Seigneuries de venir s'asseoir dans le salon.

Ils s'y rendirent aussitôt tous trois et s'assirent. Il y avait déjà quelque temps qu'ils y étaient, lorsqu'ils virent Chân-hiên-jîn qui venait vers eux, portant un bonnet carré en toile commune et un vêtement rustique. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'avancèrent avec empressement et lui firent leurs salutations. Les civilités terminées, ils s'assirent suivant l'ordre prescrit pour un maître et des disciples ; mais Pou-hoeï, craignant de les gêner, prit congé d'eux et se retira. Chân-hiên-jîn ordonna d'abord aux domestiques $_{p.495}$ de servir le thé ; puis, prenant la parole :

— Messieurs, dit-il, lequel de vous s'appelle M. Tchao ?

— Votre serviteur est Tchao-tsong, dit Yên-pé-hân, en faisant un salut.

— En ce cas, dit Chân-hiên-jîn en regardant P'ing-jou-heng, j'imagine que c'est monsieur qui s'appelle Tsiên.

— Votre serviteur est justement Tsiên-hong, répondit P'ing-jou-heng en s'inclinant avec respect.

— Avant-hier, reprit Chân-hiên-jîn, comme je me trouvais dans le couvent de Tsié-în, je vis les vers que vous avez écrits sur un mur ; ils sont pleins de pureté et de fraîcheur, d'élégance et de noblesse ; on peut dire avec vérité que le poète Siang-jou [474] est ressuscité, que l'illustre Li-thaï-pé [475] vient de renaître.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng firent tous deux un profond salut.

— De pauvres et obscurs étudiants comme nous, lui dirent-ils, ne pouvaient naturellement pénétrer dans votre magnifique demeure [476] . Voilà pourquoi nous avons voulu éveiller votre attention par des paroles extravagantes, dans l'espoir de nous en faire un marche-pied. Maintenant que vous daignez nous tendre la main et nous amener vers vous, nous espérons que Votre Excellence excusera notre aveugle présomption.

— Quand les gens de lettres s'amusent à composer, p.496 dit Chân-hiên-jîn, ils peuvent s'élever jusqu'au ciel et pénétrer jusque dans les abîmes de la terre ; rien ne leur est impossible. Quelle faute pourrais-je vous reprocher ? Seulement ma petite fille connaît quelques caractères, et n'a point la prétention d'usurper la gloire des lettres. Comme, dans le premier moment, il n'y avait personne d'un mérite éminent, elle a obtenu, par hasard, la bienveillance de l'empereur. Mais puisque vous voici, vous qui êtes jeunes et dont le talent supérieur brille comme les constellations Koueï et Pi [477] et augmente la gloire des lettres, il est juste que ma fille vous *rende l'étang du phénix* [478] *;* comment oserait-elle le salir encore *par le fard et la céruse* [479] ?

— En employant les mots de fard et de céruse, reprit Yên-pé-hân, j'ai voulu dire que notre sexe devait rougir de ne pas posséder d'hommes de talent. Bien que mes paroles ne fussent pas

exemptes de vanité, cependant j'avais réellement l'intention de lui montrer de l'estime et de l'affection. Je supplie Votre Excellence de daigner m'excuser.

— Quant à *l'étang du phénix,* dit P'ing-jou-heng, je ne puis espérer qu'elle me le cède tout à fait ; mais je serai assez heureux si elle me permet seulement de m'y promener comme la mouette ou le cormoran [480].

— p.497 Ne parlons plus de cela, répliqua Chân-hiên-jîn ; Seulement, comme vos deux Seigneuries m'ont honoré de leur visite, je vous demanderai quelle était votre intention ?

— Vos deux serviteurs, dit Yên-pé-hân, sont de pauvres lettrés d'un pays lointain ; quoique chaque jour nous nous livrions aux exercices littéraires, nous sommes seuls et sans instruction. Toutes les fois que nous avons composé des vers ensemble, nous ignorons d'ordinaire à qui appartient le premier et le second rang. Ayant appris que les compositions littéraires de votre noble fille sont suspendues avec honneur aux portes du royaume [481], que sa brillante réputation s'étend dans tout l'empire, et que de plus elle est chargée de mesurer le *talent avec un pied de jade* [482], voilà pourquoi nous sommes venus tous deux au bas de son pavillon, afin de déployer notre faible talent et la prier de dire, en le mesurant avec le *pied de jade,* quel est le plus grand et le plus médiocre [483]. Peut-être pourra-t-elle déterminer qui de nous deux l'emporte sur l'autre.

— Messieurs, dit Chân-hiên-jîn, si avec un talent aussi éminent que le votre, vous venez demander des leçons à ma petite fille, on peut dire que ce serait vouloir découvrir l'immensité des cieux à l'aide d'un tube de bambou, ou mesurer avec une coquille les vastes flots de la mer. Mais puisque vous avez daigné m'honorer de votre visite, p.498 j'aurais mauvaise grâce à repousser votre demande. Seulement il faut de toute nécessité qu'un examen

littéraire soit grave et sévère ; c'est alors qu'on peut distinguer le véritable talent.

— Quelle que soit notre instruction, dit Yên-pé-hân, elle réside tout entière dans notre mémoire ; en dehors de cette ressource, nous n'avons absolument rien [484] . En conséquence, Votre Excellence peut nous faire examiner comme elle l'entendra. Si vous voulez nous fouiller, ajouta P'ing-jou-heng, nous n'y voyons nul inconvénient.

— Cela n'est pas nécessaire, reprit Chân-hiên-jîn ; mais le mieux serait de placer chacun de vous dans un endroit séparé ; on éviterait ainsi beaucoup de coups d'œil, de demandes et de réponses.

— A votre volonté, répondirent Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng.

Chân-hiên-jîn appela alors deux domestiques et leur dit :

— Conduisez et installez M. Tchao dans le pavillon du jardin oriental.

Puis il chargea deux autres serviteurs de mener et d'établir M. Tsiên dans le pavillon du jardin occidental.

— Messieurs, dit-il alors à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng, je ne puis vous tenir compagnie. Quand l'examen sera fini, je vous prierai de me montrer vos élégantes compositions.

A ces mots, les quatre domestiques prièrent les deux p.499 étudiants de passer derrière la chambre à coucher ; là ils se séparèrent et se rendirent, l'un dans le jardin oriental et l'autre dans le jardin occidental. On peut dire à cette occasion [485] :

A l'est et à l'ouest s'étendent les huit bataillons du général Tchou-ko [486] ;
A droite et à gauche s'élève le mont Khiéou-li-chan [487] , qui protège le prince de Hân [488] .
Ne vous imaginez pas que la jeune beauté du gynécée n'est qu'une petite fille ;

Au fond de son âme, elle a formé mille stratagèmes.

Les deux domestiques conduisirent P'ing-jou-heng dans le jardin occidental et l'y installèrent. Nous le laisserons un instant pour parler de Yên-pé-hân, qui, guidé par deux autres domestiques, se rendit dans le jardin oriental. Arrivé dans le kiosque qui lui était destiné, il vit un pavillon peint de vives couleurs, où gazouillait une p.500 multitude d'oiseaux, et dont les balustrades sculptées avec art, étaient chargées de fleurs éclatantes ; il n'y avait rien de plus riche et de plus élégant. Examinant ensuite l'intérieur du kiosque, il vit qu'aux côtés de l'est et de l'ouest on avait déjà placé, vis-à-vis, deux tables à écrire qui étaient garnies de tous les objets nécessaires, rangés avec ordre et symétrie. « J'ai appris, se dit en lui-même Yên-pé-hân, qu'elle possède un *pavillon du pied de jade,* où, par ordre de l'empereur, elle juge le talent littéraire. Pourquoi m'a-t-on amené ici au lieu de m'y conduire ? J'imagine, ajouta-t-il, qu'elle veut nous examiner séparément, et que l'on m'a mis ici parce qu'il n'eût pas été commode de nous réunir ensemble dans le pavillon. » Il n'avait pas encore achevé ces réflexions, lorsque soudain il vit venir quatre ou cinq servantes qui entouraient une jeune fille vêtue de bleu. En l'apercevant de loin, Yên-pé-hân crut voir une déesse. Il était tenté de la prendre pour une noble demoiselle, mais elle portait le costume d'une servante. Il l'aurait prise pour une servante, s'il n'eût remarqué en elle une grâce et une beauté extraordinaires. Avant que son étonnement et ses doutes ne fussent dissipés, elle arriva en face de lui. Yên-pé-hân quitta précipitamment son siège et lui offrit ses respects. Après un salut insignifiant, la jeune fille vêtue de bleu alla s'asseoir à l'est, en face de Yên-pé-hân, qui s'était placé à l'ouest. Ignorant qui elle était, il n'osait l'interroger à la légère, et se contentait de la regarder furtivement en baissant la tête. Ce fut la jeune fille qui prit d'abord la parole :

— Monsieur Tchao, lui dit-elle, vous ne devez point concevoir d'étonnement ou de doute ; ce n'est p.501 pas moi qui suis mademoiselle Chân ; vous voyez la servante qui remplit, sous sa

direction, l'office de secrétaire. Je viens exprès, par ordre de mademoiselle, vous demander des leçons [489].

— Ainsi donc, dit Yên-pé-hân, vous êtes la personne de talent qui lui sert de secrétaire ? J'oserai vous demander pourquoi mademoiselle ne vient point elle-même et vous oblige à fatiguer vos pieds beaux comme le jade ?

— Avant-hier, répondit la jeune fille vêtue de bleu, deux messieurs d'un rang distingué sont venus voir mademoiselle pour éprouver son talent. Mademoiselle a fait tous ses efforts pour les satisfaire, mais comme ils ne comprenaient pas un seul mot, elle a dépensé toute son éloquence en pure perte. Vous lui faites beaucoup d'honneur aujourd'hui en daignant lui rendre visite, et vous différez immensément de ces derniers par l'élévation de votre talent ; mais mademoiselle prend secrètement des précautions excessives pour ne point tomber dans le même piége. Ajoutez à cela que, maintenant, elle suit un traitement dans le *pavillon du pied de jade,* et ne peut endurer ni trouble ni fatigue. C'est pourquoi elle m'a envoyée d'avance pour recevoir vos leçons [490]. Si vous êtes doué d'un véritable talent, et que je sois vaincue, rien qu'en entendant le son de votre voix, nous nous ferons un devoir de balayer votre chemin, et après y avoir brûlé des parfums, nous vous conduirons dans le *pavillon,* afin que l'on décide qui est-ce qui tient aujourd'hui dans l'empire le sceptre des lettres. Mais si vous n'avez qu'un p.502 talent vulgaire, je vous engage à vous retirer ; vous vous épargnerez ainsi une foule de désagréments. »

En entendant ces paroles, Yên-pé-hân ressentit une colère secrète : « Cette petite drôlesse [491], se dit-il en lui-même, se conduit d'une manière étrange. Au lieu de venir elle-même, comment ose-t-elle m'envoyer une servante pour me faire affront ? Évidemment, c'est un moyen d'exalter sa réputation et sa valeur littéraire. Si je ne vais pas me mesurer avec elle, elle ne manquera pas de dire que je suis dépourvu de talent et que je recule de peur. Mais s'il s'agit de concourir

avec elle, moi qui ai l'honneur d'être un lettré, comment m'abaisserai-je jusqu'à composer avec une servante ? »

L'ayant encore regardée furtivement, il vit toute sa figure rayonner de grâces et d'éclat, et ne la jugea point au-dessous de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon. « Quoiqu'on accorde un talent supérieur à mademoiselle Chân, se dit-il en lui-même, peut-être qu'elle n'égale point celle-ci pour la beauté. Que m'importe, au reste, que ce soit ou non une servante ? Belle comme elle est, je m'estimerai heureux de composer avec elle, d'autant plus que le talent d'une servante doit être fort borné. Il me suffira d'une pièce de vers pour la mettre hors de combat, et c'est alors qu'il me sera donné de voir mademoiselle Chân. »

Sa résolution étant bien arrêtée,

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, rien ne m'empêche de composer ; seulement, je ne sais comment commencer le concours.

— p.503 Monsieur, dit la jeune fille vêtue de bleu, commencez sur quelles rimes vous voudrez ; votre servante s'y conformera avec respect.

— Mademoiselle, répondit Yên-pé-hân en souriant, pour obéir à vos ordres honorables, je vais empiéter sur vos droits.

A ces mots, il broya de l'encre, déposa sur la table une feuille de papier, et, prenant un pinceau, il improvisa les vers suivants [492] :

Une jeune fille qui n'a d'autre mérite que ses sourcils peints, est bien digne de pitié.
Elle ne sait que barbouiller du papier et tracer quelques caractères : pourrait-elle arriver à la postérité ?
Il faut savoir que l'ardeur d'un homme de talent s'élève jusqu'aux nues,
Et qu'il répand des lotus de cinq couleurs cueillis dans le séjour des dieux [493].

Yên-pé-hân ayant fini d'écrire, une servante prit p.504 aussitôt les vers et alla les présenter à la jeune fille vêtue de bleu : celle-ci, en les voyant, laissa échapper un léger sourire. « Ses vers sont beaux, dit-elle ; seulement il se vante un peu trop. » Elle saisit alors un pinceau, et sans prendre le temps de réfléchir, elle composa sur-le-champ une pièce de vers sur les mêmes rimes, et chargea une servante de les lui porter. Yên-pé-hân déploya la feuille de papier et lut ce qui suit :

Tantôt le talent passe de l'un à l'autre, tantôt il inspire un sentiment d'affection.
Le style élégant de mille siècles passés se transmet aux mille siècles suivants ;
Ne dites pas que le style élégant est l'unique partage des hommes ;
Aujourd'hui, c'est le privilège d'une jeune fille comparable à Tsîng-lien [494].

A la lecture de ces vers, Yên-pé-hân resta un instant ébahi. « Quel merveilleux talent ! s'écria-t-il ; quel merveilleux talent ! quelle rare facilité ! » Il se leva alors, et faisant de nouveau un profond salut :

— Mademoiselle, dit-il, votre disciple vous a manqué de respect.

La jeune fille vêtue de bleu se leva à son tour et lui rendit son salut :

— Monsieur, lui dit-elle, veuillez conserver votre dignité. Les expressions communes par lesquelles j'ai répondu à vos rimes, ne méritent pas ces pompeux éloges. J'ose vous demander si vous composerez encore quelque quatrain élégant pour mon instruction.

— p.505 Puisque vous daignez, lui dit-il, ne point me montrer du mépris, je vais vous offrir encore de méchants vers pour épancher mes sentiments vulgaires. Il écrivit alors les vers suivants :

La beauté charmante qui brille auprès du fourneau [495] se fait aimer de tout l'empire,
Et chacun laisse voir dans ses yeux les tendres émotions qui agitent son cœur.
Si l'on me permettait de côtoyer sur un bateau les fleuves et les îles,
Je voudrais aller cueillir des lotus de dix *tchang* sur le mont Hoa-fong [496] !

Quand Yên-pé-hân eut fini d'écrire ces vers, une servante les prit et alla les montrer à la jeune fille vêtue de bleu. Elle les lut et lui dit en souriant :

— Pourquoi, monsieur, employez-vous des expressions d'un sens si profond, lorsque notre amitié est encore si légère ?

Elle composa alors un nouveau quatrain sur les mêmes rimes et le fit porter par une servante à Yên-pé-hân ; celui-ci ayant déployé la feuille de papier, y lut ce qui suit :

C'est en vain qu'on se passionne pour les nuages et la lune ;
Comment transmettre aux habitants des cieux les sentiments qui agitent les hommes du siècle ? p.506
Si vous cherchez un pilon de jade [497] au milieu de la gelée bleue [498],
Il faut détacher du trône impérial (des flambeaux ornés de) lotus d'or [499].

A la vue de ces vers, Yên-pé-hân fut transporté d'admiration :

— Charmante demoiselle ! s'écria-t-il, avec ce talent divin, vous ressemblez à la jeune beauté qui était digne d'habiter un *palais d'or* [500]. Comment avez-vous pu vous ensevelir dans une maison opulente pour être secrétaire ? C'est une chose que je ne puis concevoir.

— Monsieur, répondit la jeune fille vêtue de bleu, puisque vous vous flattez d'avoir du talent et que vous p.507 êtes venu pour vous mesurer avec ma maîtresse, mille paroles ne doivent point épuiser votre verve, dix mille mots ne doivent pas arrêter votre essor. Comment se fait-il qu'après avoir vu les expressions vulgaires des deux pièces de vers de votre humble servante, vous vous livriez à une admiration aussi exagérée ? Il paraît que le talent de Kiang-yên [501] est à bout, et que Tseu-kiên [502] ne peut aller au delà du *septième pas* !

— Charmante demoiselle, lui dit Yên-pé-hân, j'ai sans doute mérité vos railleries. Mais en venant voir votre noble maîtresse, je n'avais d'autre but que d'admirer son talent ; je n'ambitionnais ni les richesses, ni les honneurs, ni la réputation. Si aujourd'hui je ne reconnaissais pas votre valeur héroïque, et que je voulusse absolument admirer la réputation du prince de Weï [503], ce serait être aveugle. Bien que mon chétif talent ne mérite point d'être comparé au vôtre, je me suis nourri avec ardeur de littérature, mais je n'ai jamais appris qu'au-dessus du mont Thaï-chân [504], il y eût un p.508 autre Thaï-chân, et qu'au delà du vaste Océan, il y eût encore un vaste Océan. Chez vous, le talent de secrétaire est arrivé à son apogée, et parmi les personnes d'un grand talent vous êtes comme le mont Thaï-chân et le grand Océan. Serait-il possible que quelqu'un l'emportât sur vous ? La haute réputation de talent qu'on accorde partout à mademoiselle Chân est sans doute rehaussée par le talent merveilleux de son secrétaire (c'est-à-dire par votre talent).

En achevant ces mots, il écrivit les vers suivants :

Si mon talent était épuisé, je n'aspirerais pas à votre affection.
Les vers élégants de la jeune beauté sont vraiment dignes d'arriver à la postérité.
Puisque la racine du lotus peut offrir un aliment savoureux [505],

Comment toutes les branches ne seraient-elles pas constamment chargées de fleurs ?

Dès que Yên-pé-hân eut achevé ces vers, une servante les prit et les porta à la jeune fille vêtue de bleu qui les lut à plusieurs reprises.

— Monsieur, lui dit-elle, la fin de votre élégant quatrain renferme une pensée fine et délicate, et le sentiment qu'elle exprime est aussi profond qu'énergique [506]. En vérité, vous êtes de la famille de Tong-p'o [507] et de Li-pé [508]. Il faut naturellement que vous p.509 conserviez votre dignité ; gardez-vous de commettre une méprise funeste [509].

A ces mots, elle composa, sur les mêmes rimes, un nouveau quatrain qu'elle lui fit porter par une servante. Yên-pé-hân l'ayant reçu, y jeta un coup d'œil et lut les vers suivants :

Dès que l'éclat du printemps a frappé nos yeux, nous éprouvons de tendres sentiments [510].
Mais comment obtenir que le vent de l'Orient [511] souffle jour et nuit ?
Je vois d'un côté un bouquet de fleurs de pêcher, de l'autre un bouquet de fleurs d'abricotier [512] ;
Mais sachez bien que ce ne sont point deux fleurs de lotus dont les têtes sont réunies sur la même tige [513].

Après avoir lu ces vers, Yên-pé-hân resta quelque temps silencieux ; puis, soudain, il laissa échapper un profond soupir.

— Le Ciel, dit-il, se contente de nous donner un cœur aimant, mais quel que soit le degré de notre affection, quel est l'homme qui s'y montre sensible ?

Quelques-unes de ces paroles arrivèrent confusément à l'oreille de la jeune fille.

— Monsieur, lui dit-elle, sont-ce des vers que vous composez ?

— p.510 Ce ne sont point des vers de ma composition, répondit-il ; c'est une pensée qui m'est venue par hasard [514].

La jeune fille ne jugea pas à propos de l'interroger là-dessus ; elle se contenta de lui dire :

— J'étais venue par ordre de ma maîtresse pour vous demander des leçons [515] ; auriez-vous encore quelque pièce à me montrer pour mon instruction ?

— Je suis heureux, répondit-il, d'avoir vu la beauté de son secrétaire. Si après avoir été instruit par ses savantes leçons, et corrigé par ses avis sévères, j'allais encore lui adresser une demande en termes vains et frivoles, ce serait me rendre coupable envers elle.

— Monsieur, reprit la jeune fille vêtue de bleu, puisque vous n'avez plus d'ordres à me donner, je vais vous offrir mes adieux ; mais je vous dirai encore un mot pour vous adresser une prière au nom de ma maîtresse.

Elle prit alors un pinceau, et ayant déployé une feuille de papier, elle écrivit un quatrain qu'elle envoya par une servante à Yên-pé-hân.

— Monsieur, lui dit-elle en se levant, je vous prie de lire ces vers à loisir. Pour moi, obligée d'aller rendre réponse à ma maîtresse, je n'oserais rester plus longtemps.

A ces mots, elle appela ses servantes et partit au milieu d'elles. Ce que voyant Yên-pé-hân, il resta bouleversé comme s'il eût tout perdu. Apres un long trouble, semblable au délire, il reprit les vers et lut ce qui suit : p.511

Le talent est le merveilleux privilège de l'homme ; il faut que tout le monde l'aime.
Ne me blâmez pas si je le charge de recueillir, comme un papillon, le parfum des fleurs.
Quoique le fard et la céruse salisse mon visage,

Cette tache a-t-elle jamais rejailli sur les lotus qui fleurissent dans l'étang de l'encre [516] ?

Après avoir achevé de lire ces vers, Yên-pé-hân dit en soupirant : « Puisque le ciel et la terre ont prodigué aux belles femmes toute la pure essence des montagnes et des rivières [517], à quoi bon avoir mis les hommes au monde ? Parce que j'avais dit, il y a quelques jours, dans les vers que j'ai écrits sur les murs d'un couvent, qu'une femme *avait tort de salir, avec le fard et la céruse,* le *réservoir de l'encre* [518], aujourd'hui, en écrivant ces vers, elle a fini par se révéler tout entière. Je trouve que la finesse de son style égale sa merveilleuse sagacité [519]. En vérité, elle vous ferait mourir d'amour ! » Ensuite, continuant ses réflexions : « Puisque mademoiselle Chân est malade, et qu'elle ne peut me recevoir à la légère, il n'y a pas de raison pour qu'elle reçoive M. P'ing. Se trouvera-t-il un autre secrétaire comme la jolie personne de tout à l'heure p.512 pour composer avec lui ? S'il rencontre un secrétaire dépourvu de talent, il aura bien du bonheur ! »

Yên-pé-hân restait toujours assis dans le pavillon, en proie au délire de son esprit, lorsque les deux domestiques qui l'avaient amené vinrent le trouver.

— Monsieur, lui dirent-ils, vous n'avez plus besoin de demeurer ici : veuillez vous retirer ; nous craignons que Son Excellence ne soit encore à vous attendre dans le salon.

En entendant dire que Son Excellence était encore à l'attendre dans le salon, Yên-pé-hân fut comme frappé de stupeur. « Quand je vins ici, dit-il, que j'étais fier et glorieux ! Je me flattais même de terrasser mademoiselle Chân, et voilà qu'aujourd'hui je n'ai pu mettre à bout une servante qui lui sert de secrétaire. Comment oserai-je maintenant soutenir les regards du public ? » Il demeurait toujours à la même place, absorbé dans ses réflexions, mais pressé vigoureusement par les domestiques, il se vit obligé de les suivre et de se retirer.

Il avait le regard fier, les sourcils hautains et le visage épanoui.

Maintenant il baisse l'oreille et courbe les épaules ; il semble privé d'énergie.
Il ne songeait qu'à se moquer de la branche fleurie [520] ;
Il ne prévoyait pas que la *branche fleurie* saurait au contraire se moquer de lui.

Laissons Yên-pé-hân sortir à la suite des deux domestiques et revenons à P'ing-jou-heng, qui s'était rendu, p.513 sous la conduite de deux serviteurs, dans le jardin occidental. Comme il approchait du pavillon, il y vit de loin plusieurs servantes qui entouraient une jeune fille de quinze à seize ans, belle comme une branche chargée de fleurs. Elle était assise dans l'intérieur, devant une table à écrire dont elle s'était emparée. P'ing-jou-heng la prit d'abord pour mademoiselle Chân, mais ayant appris du religieux Pou-hoeï que c'était une personne d'un méchant caractère, il n'osa lever les yeux pour la regarder. Il s'avança, la tête baissée, au milieu du pavillon, et se tournant vers la jeune fille, lui fit un profond salut.

— Votre serviteur, dit-il, est Tsiên-hong, de Lo-yang.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, il y a longtemps que votre nom glorieux a frappé mes oreilles comme le tonnerre du printemps. Aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous présenter mes hommages, je désirerais vous montrer mon chétif talent et vous prier de me donner des leçons.

Tout en parlant, il ne faisait que la saluer en baissant la tête, et sans oser se redresser. La jeune fille partit d'un éclat de rire.

— Monsieur Tsiên, lui dit-elle, veuillez garder votre dignité ; ce n'est point moi qui suis mademoiselle Chân.

En l'entendant dire qu'elle n'était point mademoiselle Chân, P'ing-jou-heng leva vivement la tête, et, au premier coup d'œil, il vit que cette jeune fille avait la beauté d'une fleur et la souplesse du saule ; on eût dit une déesse. Il réfléchit alors en lui-même. « Avec des attraits aussi séduisants, se dit-il, comment ne serait-ce pas mademoiselle

Chân ? Seulement elle est vêtue de bleu comme une servante. » Il se mit alors à l'interroger.

— Si vous n'êtes p.514 point mademoiselle Chân, lui dit-il, qui êtes-vous donc ?

La jeune fille entr'ouvrit des lèvres vermeilles, et laissant voir des dents blanches comme du jade :

— Monsieur, répondit-elle d'une voix fine et gracieuse, je ne suis point mademoiselle Chân ; vous voyez seulement une servante qui lui sert de secrétaire [521].

— Si vous n'êtes qu'une simple servante, lui dit P'ing-jou-heng, pourquoi empruntez-vous les airs de mademoiselle Chân pour vous moquer de moi ?

— Où voyez-vous, répondit-elle, que j'emprunte les airs de mademoiselle pour me moquer de vous ? C'est vous, monsieur, qui en me prenant, par erreur, pour ma maîtresse, vous êtes rendu ridicule.

— Eh bien ! n'en parlons plus, dit P'ing-jou-heng ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi mademoiselle ne se montre pas ?

— Sachez, monsieur, répondit-elle, que mademoiselle Chân, bien qu'elle ne soit qu'une jeune fille, maintient sévèrement la dignité de son caractère. Lors même que l'empereur l'appelle à la cour jusqu'à trois fois de suite, elle se contente d'y aller une seule fois. Si des princes, des comtes, des ministres se présentent à sa porte et sollicitent l'honneur de la voir, il faut qu'ils reviennent quatre ou cinq fois pour obtenir d'elle une seule audience. Mais vous, monsieur, qui ne faites que d'arriver, pourquoi êtes-vous si impatient et avez-vous la prétention de voir tout de suite mademoiselle ? Si je suis venue vous p.515 recevoir, c'est par un pur effet de la bienveillance de Son Excellence le premier ministre qui, charmé de votre jeunesse et de votre talent, m'a envoyée vers vous après en avoir conféré avec mademoiselle.

P’ing-jou-heng ayant entendu toutes ces raisons, perdit la moitié du courage et de l’ardeur dont il était rempli.

— Ce n’est point que je sois impatient, répondit-il, seulement, comme Son Excellence le premier ministre a daigné me promettre que mademoiselle m’examinerait, si elle ne vient pas elle-même, avec qui pourrai-je concourir ?

— Si je suis venue vous recevoir, répondit la jeune fille, c’était justement pour suppléer mademoiselle.

— Lorsqu’on compose ensemble, reprit P’ing-jou-heng en riant, il faut faire des vers ou de la prose élégante. Vous qui n’êtes qu’une simple servante remplissant l’office de secrétaire, comment pourriez vous suppléer votre maîtresse ?

— Monsieur, dit la jeune fille, veuillez seulement me mettre une fois à l’épreuve ; vous me jugerez après.

— Il n’est pas besoin de vous mettre à l’épreuve, dit P’ing-jou-heng, le mieux serait de prier mademoiselle de venir elle même.

— Mademoiselle, répondit la jeune fille, a trois classes de secrétaires, comprenant ensemble douze servantes, qui sont rangées par ordre. Je suis de la dernière classe. Si je ne puis vous vaincre dans ce concours, il en viendra une de la seconde classe ; si celle-ci ne peut vous terrasser, elle sera remplacée par une autre de la première classe. Enfin, si celle de la première classe ne réussit pas p.516 davantage à vous mettre hors de combat, on vous priera alors de monter au *pavillon du pied de jade* et de vous présenter devant mademoiselle. Si vous vouliez la voir dans ce moment, ce serait encore trop de bonne heure.

« Voilà bien des tracas, dit en lui-même P’ing-jou-heng, mais je ne m’en inquiète guère. Je n’ai pas besoin de faire plus d’une ou deux pièces de vers.

— Eh bien ! soit, dit-il, je veux bien composer d’abord avec vous.

— Monsieur, reprit la jeune fille en levant les mains, puisque vous désirez composer, veuillez vous asseoir.

P'ing-jou-heng ayant retourné la tête, vit, au côté oriental du pavillon, un fauteuil et une table qui était garnie de papier, de pinceaux, d'encre et d'une pierre à broyer. Il alla promptement s'asseoir, et prenant un pinceau : « J'ai deviné, dit-il, le motif qui empêche mademoiselle de venir ; je suis sûr que c'est pour cacher son peu d'habileté. » A ces mots, il laissa courir son pinceau et écrivit les vers suivants :

On peut étaler une vaine réputation, mais comment feindre le talent ?
Dans les profondeurs d'un gynécée, serait-il possible qu'on cachet des perles ?
S'il faut que nous luttions ensemble dans l'arène de la poésie,
Il est à craindre qu'une jeune fille aux fins sourcils ne puisse me tenir tête.

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire ces vers, les lut lui même une fois, puis, s'adressant aux servantes :

— Prenez ces vers, dit-il, et allez les lui montrer. Si elle ne peut venir à bout de les déchiffrer, je vous les lirai.

p.517 Les servantes prirent les vers et les remirent à la jeune fille. Celle-ci les ayant lus une fois, prit un pinceau sans mot dire, le promena sur le papier avec une facilité extrême, et, en un clin d'œil, elle acheva quatre vers sur les mêmes rimes. Elle chargea ensuite les servantes de les porter à P'ing-jou-heng. Celui-ci, dans ce moment, baissait la tête et songeait encore aux beautés de ses propres vers, lorsque soudain, en levant les yeux, il vit les vers qu'on avait placés devant lui, mais il se figura que c'étaient ses premiers vers que la jeune fille lui renvoyait, faute de pouvoir les lire.

— Je disais bien, s'écria-t-il en riant, que vous ne pourriez venir à bout de lire mes vers ; donnez-les-moi, je vais vous les lire.

Ayant déployé la feuille de papier, il reconnut que c'était une pièce de vers que la jeune fille venait de composer sur ses rimes. Il fut frappé de stupeur.

— Eh quoi ! dit-il, elle a déjà fini ses deux stances d'après mes rimes ! C'est merveilleux ! c'est merveilleux !

Il les examina alors avec attention et lut ce qui suit [522] :

L'âme doit être vide [523], mais l'esprit ne doit pas être vide [524].
Quand on cherche des perles, est-il aisé de prendre celle du cheval-dragon [525] ? p.518
Ne songez pas à la musique qui charme la déesse Wang-mou [526], près du lac Yao-tch'i [527] ;
Là, chaque chanson a deux pauses : pourriez-vous les imiter ou non ?

Dès que P'ing-jou-heng eut fini de lire ces vers, il fut transporté de joie. Dans l'excès de son ravissement, il eut une distraction, et frappant du poing la table :

— Quel merveilleux talent ! quel merveilleux talent ! s'écria-t-il ; aujourd'hui, moi, P'ing-jou-heng, j'ai rencontré un vaillant adversaire.

En entendant ces paroles, la jeune fille l'interrogea avec émotion :

— Monsieur, lui dit-elle, j'avais appris que votre honorable nom était Tsiên ; d'où vient que vous vous appelez aussi P'ing-jou-heng ; auriez-vous, par hasard, deux noms de famille ? »

A cette question, P'ing-jou-heng s'aperçut de la bévue qu'il avait faite, et prit le parti de nier.

— Qui est-ce qui parle de P'ing-jou-heng demanda-t-il ; je parlais de Tsiên-hong ; j'imagine que vous avez mal entendu.

— Cela peut être, reprit la jeune fille ; passons là-dessus. Seulement votre humble servante n'est qu'un secrétaire de la

dernière classe ; comment oserait-elle se laisser appeler un vaillant adversaire ?

— Ne me trompez pas, lui dit P'ing-jou-heng ; vous n'êtes point de la dernière classe. Allons, faisons la paix, p.519 et que tout soit fini. Permettez-moi de faire encore un quatrain et de vous demander des leçons.

Il broya alors de l'encre, et en ayant imbibé son pinceau, il écrivit les vers suivants :

La chanson sur la neige blanche de mille automnes n'a pas été modulée en vain.
De ses expressions élégantes, on croit voir tomber mille boisseaux de perles.
La couleur rouge le cède à la fleur de pêcher, et la couleur verte au saule ;
Ne dirait-on pas que ces deux couleurs se partagent les beautés du printemps ?

P'ing-jou-heng ayant terminé ce quatrain, le prit à deux mains et chargea une servante d'aller le porter. Il ajouta :

— Je la supplie de me donner ses leçons [528].

La jeune fille le reçut, et après y avoir jeté un coup d'œil, elle laissa échapper un léger sourire ; puis, sans dire un mot, elle prit un pinceau et lui répondit sur les mêmes rimes.

P'ing-jou-heng l'ayant observée de loin, vit qu'elle faisait voler le pinceau sur le papier et éclata à plusieurs reprises en pompeux éloges.

— C'en est fait ! c'en est fait ! s'écria-t-il ; si parmi les femmes il y a maintenant tant d'habileté et de talent, nous autres hommes nous n'avons plus qu'à mourir de honte !

Il n'avait pas achevé ces paroles, que déjà les vers étaient terminés et mis sous ses yeux. Il lut ce qui suit à haute voix : p.520

Les pensées des hommes de talent n'ont rien d'emprunté ; leur instruction n'est point vide.
Je rougis de ce que mes deux yeux sont dépourvus de perles [529].
Quand votre beauté égalerait celle d'une belle aux fins sourcils, jamais elle ne vous céderait la victoire.
Parmi les hommes de talent, qui pourrait-on comparer à Lîn-siang-jou [530] ?

Après avoir fini de lire, P'ing-jou-heng poussa un soupir. « En venant ici sous le nom de Tsiên-hong, se dit-il en lui-même, je n'avais d'autre but que de voir mademoiselle Chân pour disputer la palme du talent ; pouvais-je m'attendre à rencontrer une jeune servante employée comme secrétaire, qui ne daignerait pas me céder un pouce de terrain ? Que serait-ce si j'avais eu affaire à mademoiselle Chân ? Ces jours derniers, j'ai écrit sur le mur du couvent de Tsié-în des vers pleins d'une folle arrogance. Aujourd'hui il faut que j'avoue ma faute. » Il prit alors un pinceau et écrivit les vers suivants : p.521

Je suis désolé de ce que mon cœur n'a pas été vide [531] ;
Je suis honteux d'avoir eu des yeux dépourvus de perles [532] ;
Dans mon fol orgueil, je convoitais les étoffes bleues et jaunes dont s'habillent les princes.
Je devrais mourir de douleur en voyant que je n'ai pu égaler une servante vêtue de bleu.

Quand P'ing-jou-heng eut fini d'écrire, une servante prit les vers et alla les présenter à la jeune fille.

Après les avoir lus, la jeune fille lui dit en riant :

— Pourquoi avoir affiché hier tant de jactance et montrer aujourd'hui tant de respect ?

Là-dessus, elle composa le quatrain suivant sur les mêmes rimes :

Les sentiments de l'homme sont sincères, mais peut-on dire qu'ils n'ont jamais rien de vide [533] ?

Un jeune homme distingué qui se promène pour son amusement, ressemble à une *perle* qui circule dans un bassin.

Au fond, les personnes qui cultivent le style élégant sont toutes d'une même famille.

Peu importe qu'on soit inférieurs ou égaux les uns aux autres.

La jeune fille ayant fini d'écrire ces vers, ordonna à une servante de les porter à P'ing-jou-heng. Celui-ci prit le quatrain et le lut une fois avec attention.

— Tseu-kiên [534], dit-il, l'un des plus beaux génies de l'antiquité, eut besoin de faire *sept pas* pour composer une pièce de vers, p.522 mais aujourd'hui cette jeune fille de talent n'a fait qu'abaisser son pinceau pour terminer ses vers tout d'un trait ; ainsi elle l'emporte de beaucoup sur les poètes de l'antiquité ! Moi, Tsiên-hong (P'ing-jou-heng), quoique j'aie reçu d'elle des paroles de consolation, n'ai-je pas sujet de rougir au fond de l'âme ?

Il se leva alors pour prendre congé d'elle et lui offrit ses remercîments.

— Veuillez, lui dit-il, témoigner ma reconnaissance à mademoiselle ; je lui demande permission de m'en retourner. Quand j'aurai étudié encore dix ans, je viendrai recevoir ses leçons.

A ces mots, il voulut se retirer.

— Monsieur, lui dit la jeune fille, puisque vous voulez partir, j'ai encore un mot à vous offrir.

Aussitôt, elle écrivit un dernier quatrain et l'envoya à P'ing-jou-heng, mais il était déjà sorti du pavillon. Quand il l'eut reçu, il y jeta les yeux et lut les vers suivants :

Quand vous parlerez du talent (des autres), il faut que votre esprit soit vide [535] ;
Ne vous comparez pas aux *Kiao-jîn* [536] (aux hommes-poissons), qui produisent des perles.
Jadis, il y avait un *étang du phénix* [537] ;
Aujourd'hui, il appartient [538] à une jeune fille comparable à Siang-jou [539] !

p.523 Après avoir achevé la lecture de ces stances, P'ing-jou-heng comprit assez qu'elle se moquait de la folle jactance qu'il avait montrée dernièrement dans les vers qu'il avait écrits sur le mur du couvent, mais il ne jugea pas à propos d'y répondre, et les serrant dans sa manche, il s'en retourna triste et confus. Comme il arrivait derrière le cabinet du ministre, à l'endroit où le chemin se partage, il vit Yên-pé-hân qui sortait du pavillon oriental. S'étant brusquement rencontrés, ils reconnurent l'un l'autre qu'ils avaient la figure changée, et éprouvèrent une vive émotion.

Par suite de cette émotion subite, j'aurai bien des détails à raconter. On a vu faiblir l'ardeur des hommes de génie, mais des jeunes filles ont montré un esprit supérieur [540]. Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, prêtez-moi un moment l'oreille, je vais vous les raconter dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XVII

UNE JOLIE PERSONNE COMPOSE DES VERS A LA PLACE D'UN SOT [541]

@

p.524 P'ing-jou-heng n'ayant pu vaincre la jeune servante en composant avec elle, sortit à pas précipités. Arrivé derrière le cabinet, à l'endroit où le chemin se partage, il rencontra tout à coup Yên-pé-hân, qui se retirait aussi en courant. En se retrouvant face à face, les deux amis éprouvèrent une vive émotion. Ce fut Yên-pé-hân qui ouvrit le premier la bouche :

— Comment vous êtes-vous tiré de votre concours ? demanda-t-il à P'ing-jou-heng.

— Aujourd'hui, dit P'ing-jou-heng en hochant la tête à plusieurs reprises, j'ai été couvert de confusion.

— Avez-vous vu mademoiselle Chân ? demanda Yên-pé-hân.

— Si je l'avais vue et que je n'eusse pu la vaincre en composant avec elle, je ne me croirais pas déshonoré pour cela. Qui aurait prévu que mademoiselle Chân, au lieu de se présenter elle-même, enverrait une servante p.525 qui lui sert de secrétaire pour composer des vers avec moi ? Quoique cette jeune fille ne soit qu'une servante, elle a des manières graves et une figure charmante ; elle me paraît infiniment supérieure à une demoiselle de noble extraction. Mais je ne veux pas insister là-dessus. Je dirai seulement qu'elle a tant d'esprit et de facilité qu'il lui suffit d'abaisser son pinceau pour improviser des vers [542]. A peine eus-je fini un quatrain que, sans prendre la peine de réfléchir, elle en écrivit tout de suite un autre sur les mêmes rimes. J'en composai un second, et, à son tour, elle en fit aussitôt un autre sur les mêmes rimes. Je composai successivement trois pièces de vers, et, trois fois de suite, elle en

fit trois sur les mêmes rimes sans la moindre hésitation. Ses pensées et ses expressions correspondaient aux miennes avec tant de justesse et de précision [543] , que je n'osai pas recommencer la lutte. N'est-ce pas une honte que de n'avoir pu obtenir le plus léger avantage sur une servante ? J'imagine, monsieur, que la personne que vous avez rencontrée était décidément tout autre que celle-ci, et que peut-être vous avez vengé mon affront ?

— Ne m'en parlez pas, dit Yên-pé-hân en fronçant les sourcils. J'ai rencontré comme vous une jeune servante qui prend le titre de secrétaire. Je composai trois pièces de vers, et elle en fit trois autres sur les mêmes rimes. Je p.526 fus réduit aux abois, et, malgré mes efforts, je ne pus me remettre à composer. Quand elle vit que j'étais à bout, elle entra en ricanant ; avant de se retirer, elle composa encore une pièce de vers où elle m'adressait de mordantes railleries. A mon sentiment, si des servantes ont tant de grâces et de talent, je ne conçois pas jusqu'où peut aller le merveilleux talent de leur maîtresse. Je crois même que la jeune beauté que j'ai vue au haut du pavillon, et dont les attraits m'ont enivré, doit tout au plus l'égaler. Voilà pourquoi vous me voyez abattu et découragé. Je ne prévoyais pas que vous rencontreriez aussi un adversaire redoutable, et que vous subiriez une cruelle mortification.

— Cette mortification est déjà passée, répondit P'ing-jou-heng ; mais en sortant, il faut encore que nous nous présentions à S. Exc. Chân. S'il nous interroge, que lui répondre ? Je crains bien que cette seconde mortification ne soit encore plus pénible que la première.

— Puisque les choses en sont là, dit Yên-pé-hân, quelque pénible qu'elle puisse être, il faudra bien l'endurer.

Les domestiques qui les avaient suivis, les ayant pressés de partir, ils ne purent rester davantage et prirent le parti de se retirer. Quand ils furent arrivés dans le salon, ils furent charmés d'apprendre que le

seigneur Chân était entré dans l'intérieur et n'en était pas encore revenu.

— Messieurs, dirent les domestiques, veuillez vous asseoir un instant, en attendant que nous allions avertir Son Excellence.

p.527 Yên-pé-hân, voyant que le seigneur Chân n'était pas dans le salon, eut un désir extrême de s'esquiver.

— Allons-nous-en, dit-il, il est inutile qu'on nous annonce.

— Si nous ne vous annonçons pas à Son Excellence, reprirent les domestiques, lorsqu'elle aura appris votre départ, il est à craindre qu'elle ne nous gronde.

— Nous n'étions pas venus pour saluer Son Excellence votre maître, répliqua P'ing-jou-heng ; notre seul but était de composer avec mademoiselle Chân pour juger de son talent. Maintenant l'épreuve est terminée, et nos vers sont restés dans l'intérieur. Qu'ils soient bons ou mauvais, c'est ce que Son Excellence et mademoiselle pourront décider à loisir : qu'avez-vous besoin de nous retenir pour que nous voyions Son Excellence ?

— Puisque vos seigneuries ne veulent point voir Son Excellence, répondirent les domestiques, nous aurions mauvaise grâce à vous retenir de force ; veuillez seulement nous dire où est situé votre honorable hôtel. Si les vers que vous avez laissés dans l'intérieur ont été trouvés bons, qui sait si nous ne viendrons pas vous apporter une invitation ?

— Cette observation est juste, dit P'ing-jou-heng ; nous demeurons tous deux…

Au moment où il allait dire : « Près du pont de la rivière de jade, » Yên-pé-hân lui coupa la parole et dit :

— Nous demeurons ensemble chez le comte de Ho-liu, près la rivière P'ao-tseu.

A ces mots, ils se retirèrent à la hâte. Après avoir fait quarante à cinquante pas, Yên-pé-hân adressa des reproches à P'ing-jou-heng :

— Monsieur, lui dit-il, vous $_{p.528}$ n'êtes pas adroit ; après notre mésaventure d'aujourd'hui, pourquoi vouliez-vous encore leur dire notre véritable adresse ?

— Vous avez raison, répondit P'ing-jou-heng ; j'allais faire une grande sottise ; par bonheur, avant que j'eusse fini de m'expliquer franchement, vous m'avez repris fort à propos.

Quelque temps après, ils se rendirent au couvent de Tsié-în. Le bonze Pou-hoeï vint au devant d'eux :

— Messieurs, leur demanda-t-il, pourquoi venez-vous si tôt ? Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pu voir mademoiselle Chân, ni la mettre à l'épreuve ?

— Bien que nous ne l'ayons pas vue, répondit Yên-pé-hân, pour ce qui regarde l'épreuve, c'est une affaire finie.

— Messieurs, reprit Pou-hoeï, voilà encore que vous vous moquez de moi ; si vous n'avez pas vu mademoiselle Chân, qui est-ce donc qui a composé avec vous ?

— Vénérable maître, répondit P'ing-jou-heng, vous n'avez pas besoin de nous demander ce détail ; vous ne manquerez pas de l'apprendre.

— Messieurs, dit Pou-hoeï, veuillez entrer pour prendre le thé.

Les deux amis le suivirent et entrèrent. Arrivés dans la salle de Fo (Bouddha), ils retrouvèrent les vers qu'ils avaient écrits la veille, et qui se détachaient nettement sur le mur. Après les avoir relus, ils furent frappés de la folle jactance de leur style. En conséquence, ils prirent un pinceau, et ajoutèrent chacun un quatrain à la suite (de leurs premiers vers).

Voici celui de Yên-pé-hân : $_{p.529}$

Depuis l'antiquité, un accueil bienveillant [544] n'a jamais été accordé à la légère.
Maintenant, je commence à croire qu'il existe (une jeune fille aux) fins sourcils.
Voyez un peu ce que rappelle le fard et la céruse :
Mille pinceaux de bambou et un lac d'encre [545].

P'ing-jou-heng prit à son tour le pinceau, et ajouta les vers suivants (au-dessous des siens) :

Sa merveilleuse renommée remplit les oreilles, son illustre nom se répand en tous lieux.
Les deux sourcils peints de la jeune fille de talent brilleront pendant mille automnes ;
Dans ce monde, l'étang du phénix [546] est-il digne de votre ambition ?
Les nuages blancs se dirigent vers l'occident ; c'est là qu'est le lac Yao-tch'i [547].

Pou-hoeï s'était tenu près d'eux et les avait vus écrire :

— Messieurs, leur demanda-t-il, quel est, je vous prie, le sens de ces vers ? Je n'y comprends absolument rien.

— Le disque de la lune brille avec éclat ; l'ombrage des fleurs est doux et paisible, dit Yên-pé-hân en riant, est-ce que ces choses-là sont à la portée d'un moine [548] ?

— p.530 Il s'agit ici de Pou-hoeï et non de Pou-khieou [549], reprit P'ing-jou-heng en riant ; pourquoi parler de la sorte ?

A ces mots, ils rirent tous deux à gorge déployée, et, après avoir pris congé de Pou-hoeï, ils s'en retournèrent tout droit chez eux.

Or, mademoiselle Chân ayant fini de concourir, s'en revenait dans l'appartement intérieur, lorsqu'au même moment elle y vit entrer Ling-kiang-sioué, qui avait aussi terminé son examen. Mademoiselle Chân prit la première la parole :

— Que dites-vous du talent et de l'instruction de votre jeune homme ? lui demanda-t-elle : comment vous êtes-vous tirée de votre concours ?

— Ce jeune homme est doué d'un véritable talent, répondit Ling-kiang-sioué ; une autre à ma place aurait bien pu être terrassée par lui.

Prenant alors les trois pièces de son concurrent et les quatre qu'elle avait composées sur les mêmes rimes, elle les présenta à mademoiselle Chân.

— Veuillez, dit-elle, examiner ces vers ; vous saurez de suite à quoi vous en tenir.

Mademoiselle Chân les ayant lus avec attention, un rayon de joie brilla sur son visage :

— Mademoiselle, lui dit-elle, depuis que j'ai obtenu la bienveillance de l'empereur, il y a déjà cinq ou six ans que j'examine, sur la poésie et la prose élégante, tous les écrivains de talent que possède l'empire, et le nombre que j'en ai vu n'est pas mince, mais les uns $_{p.531}$ étaient des lettrés aussi sots que pédants, les autres des écrivains rouillés ou superficiels. Je n'ai jamais rencontré deux jeunes gens qui eussent un talent poétique aussi pur et aussi distingué que ceux-ci : ce sont vraiment les coryphées de notre époque.

— A en juger par vos paroles, reprit Ling-kiang-sioué, j'imagine que M. Tsiên, avec qui vous avez concouru, est aussi un homme de talent.

— Non seulement il a du talent, répondit mademoiselle Chân, mais son talent n'a rien d'ordinaire. Il faisait voler son pinceau sur le papier, et peu s'en est fallu que je ne pusse lui répondre sur les mêmes rimes.

Elle prit alors les trois quatrains du jeune homme, avec les quatre qu'elle avait composés elle-même, et les présenta à Ling-kiang-sioué.

— Veuillez, dit-elle, examiner ces vers ; quand vous aurez fini, je vous ferai part d'un doute qui me reste.

Après les avoir lus, Ling-kiang-sioué se répandit en éloges infinis.

— Ces messieurs Tchao et Tsiên, dit-elle, ont tous deux un magnifique talent ; ils peuvent vraiment aller de pair. Ce n'est pas pour nous vanter, mais à l'exception de vous et de moi, il n'y aurait personne qui pût leur tenir tête. Maintenant, mademoiselle, je vous prierai de me communiquer vos doutes.

— Quand ce jeune homme eut vu ces expressions de votre petite sœur (de moi) : « Une seule chanson a une double pause ; pourriez-vous l'imiter ou non ? » il eut une distraction, et s'écria en frappant la table : « P'ing-jou-heng, tu as rencontré aujourd'hui un adversaire redoutable ! »

En l'entendant prononcer ce nom, je lui demandai $_{p.532}$ pourquoi, portant déjà le nom de Tsiên, il s'appelait encore P'ing-jou-heng ; il parut vivement ému, et dans son trouble, il tâcha de me donner le change. J'ignore ce qu'il en est, mais peut-être que ce jeune homme est précisément P'ing-jou-heng ; autrement, comment trouverait-on dans l'empire tant d'hommes de talent ?

— Comment est-il de sa personne ? demanda Ling-kiang-sioué ?

— Il peut avoir environ vingt ans, répondit Chân-taï ; sa figure est dorée comme les graines de courge, ses deux sourcils fuient obliquement vers ses tempes, ses yeux brillent comme les étoiles du printemps, et sa taille est svelte et élancée. Bien qu'il paraisse trop faible pour porter ses vêtements, l'élévation de son âme et l'énergie de son caractère, lui donnent l'air altier et majestueux de la cigogne.

— D'après ce que vous dites, repartit Ling-kiang-sioué, c'est justement P'ing-jou-heng ; mon unique regret est de ne pas l'avoir vu ; si je l'eusse vu, ç'eût été pour moi une merveilleuse rencontre.

— Si j'avais su cela plus tôt, dit Chân-taï, je vous aurais envoyée à ma place dans le jardin occidental.

— Il y aussi, dit Ling-kiang-sioué, une circonstance qui me laisse des doutes.

— Laquelle ? demanda Chân-taï.

Ling-kiang-sioué lui répondit :

— Quand ce M. Tchao eut lu à la fin de mes vers : « Sachez bien que ce ne sont point deux lotus qui sont réunis sur la même tige [550], p.533 il garda quelque temps le silence ; puis, tout à coup, il laissa échapper un soupir, et récita à voix basse les vers suivants : « Le Ciel se contente de nous donner de tendres sentiments ; mais quel que soit le degré de notre affection, quel est l'homme qui daigne y répondre ? »

« Après avoir entendu ces mots, je me hâtai de lui demander si c'étaient des vers de sa composition [551] : « Nullement, me répondit-il ; c'est seulement un souvenir qui me revient à l'esprit. » Je me rappelle que ces deux vers font justement partie de ceux que vous avez composés pour répondre, sur les mêmes rimes, au jeune homme que vous avez vu au bas du pavillon. Ne pensez-vous pas que ce M. Tchao doit être le même étudiant ?

A ces mots, Chân-taï lui demanda comment ce jeune homme était de sa personne.

— Il a une figure pleine et un cou régulier, répondit Ling-kiang-sioué, sa taille est noble et élégante, ses deux épaules ressemblent à deux montagnes élevées, et son sourire, à cent fleurs qui s'épanouissent. J'ignore quelle était la beauté de P'an-'an [552], tant vanté dans l'antiquité ; mais je sens que ce jeune homme doit en approcher.

— p.534 D'après le portrait que vous venez de faire, reprit Chân-taï, il me semble que c'est exactement le même jeune homme

que j'ai vu au bas du pavillon. Si ma conjecture est juste, on peut dire que je l'ai manqué lorsqu'il était en face de moi.

— Pourquoi faut-il, dit Ling-kiang-sioué, que les affaires du monde aient tant de peine à réussir ? Si tout à l'heure vous eussiez été à l'orient et moi à l'occident, nous nous trouvions chacune vis-à-vis de l'époux de notre choix, et de suite nous eussions démêlé le vrai du faux. Qui aurait pensé à cette fatale substitution ? Ne trouvez-vous pas que la fortune se joue des hommes ?

Les deux amies raisonnaient ainsi dans une pénible anxiété, lorsque soudain arriva Chân-hiên-jîn :

— Mes enfants, leur demanda-t-il, puisque vous venez de composer avec ces deux jeunes gens, que dites-vous de leur talent et de leur instruction ?

— Ces deux jeunes gens, répondit Chân-taï, sont les talents les plus remarquables de l'empire : il faut, mon père, que vous les traitiez avec les plus grands égards.

— J'étais sorti justement pour les retenir, dit Chân-hiên-jîn ; j'ignore pourquoi ils sont partis sans me dire adieu. Voilà pourquoi j'étais venu vous questionner à leur sujet. Puisqu'ils sont doués d'un talent extraordinaire, il faut charger quelqu'un de courir après eux et de les ramener ; nous pourrons alors les interroger à loisir.

— Mon père, dit Chân-taï, votre idée est parfaitement juste.

p.535 Chân-hiên-jîn sortit aussitôt, et ordonna à un domestique d'aller s'informer d'eux au couvent de Tsié-în :

— Si MM. Tchao et Tsiên, ajouta-t-il, se trouvent encore dans le couvent, il faut absolument les prier de revenir ; dans le cas où ils seraient déjà partis, vous demanderez à Pou-hoeï s'ils lui ont dit quelque chose au moment de le quitter.

Docile à ses ordres, le domestique se rendit au couvent et interrogea Pou-hoeï.

— Il y a déjà longtemps qu'ils sont partis, leur répondit le religieux, mais au moment de se retirer, ils ne m'ont pas dit un seul mot ; seulement ils ont ajouté deux pièces de vers à la suite de ceux qu'ils avaient écrits dernièrement ; après quoi ils se sont éloignés.

Le domestique copia aussitôt ces vers et vint rendre réponse à Chân-hiên-jîn. Celui-ci, les ayant lus, alla lui-même les montrer à sa fille et à Ling-kiang-sioué.

— Je craignais, leur dit-il, qu'ils ne fussent partis précipitamment par suite de quelque mécontentement ; mais en voyant ces vers où ils vous comblent de respects et d'éloges, je suis tenté de croire que c'est un sentiment de honte qui les a poussés à partir sans dire adieu.

— Non seulement, dit Chân-taï, ces deux jeunes gens possèdent un talent supérieur, mais ils savent se dépouiller de tout amour-propre pour rendre hommage au vrai mérite ; il serait bien difficile de trouver leurs pareils.

— Cela serait impossible, reprit Ling-kiang-sioué ; ils sont également doués d'un talent du premier ordre.

Chân-hiên-jîn, voyant que sa fille et Ling-kiang-sioué les louaient d'une voix unanime, appela un autre domestique et lui parla ainsi :

— MM. Tchao et Tsiên, de $_{p.536}$ Song-kiang, qui sont venus tout à l'heure composer ici, demeurent en ville chez le comte de Liu, près de la rivière P'ao-tseu. Prenez ces cartes de visite, et allez les inviter de ma part ; j'ai besoin de causer avec eux.

Le domestique ayant reçu cette commission, se leva le lendemain de bonne heure et se rendit en effet à la maison du comte de Liu, près la rivière P'ao-tseu, pour y prendre des informations. Or, comme Yên-pé-hân avait eu soin de donner une fausse adresse, il lui fut impossible de

trouver ce qu'il cherchait ; mais le hasard amène quelquefois d'heureuses rencontres. Comme Song-sîn n'avait pas la liberté de ses mouvements dans la maison du président Tchang, il était venu se loger en cet endroit. En s'informant de côté et d'autre, le domestique de Chân-hiên-jîn finit par arriver à la demeure de Song-sîn. Quand celui-ci l'eut vu, il lui demanda de quelle part il venait et qui il cherchait.

— Je viens de l'hôtel de Chân, répondit le domestique ; je cherche MM. Tchao et Tsiên, de Song-kiang.

— De l'hôtel de Chân ! dit Song-sîn ; vous parlez sans doute de S. Exc. Chân, le ministre d'État ?

— Précisément, répondit le domestique ; et pour preuve, voici ses cartes de visite.

Song-sîn les examina, et y ayant lu ces mots : « Votre serviteur *Chân-hiên-jîn* vous salue », il interrogea encore le domestique.

— Ces deux MM. Tchao et Tsiên, dit-il, sont donc des amis de monsieur votre maître, pour que vous soyez venu les inviter de sa part ?

— Hier, répondit le domestique, ces deux messieurs ont composé dans notre maison avec mademoiselle. Son p.537 Excellence et sa fille disent que ce sont deux hommes de talent ; voilà pourquoi il m'a envoyé pour les inviter ; il a quelque chose à leur dire.

« Ces deux étudiants, dit Song-sîn en lui-même, ont sans doute réussi dans leurs compositions. S'il en est ainsi, l'affaire de M. Tchang-în est flambée. » Usant alors de ruse pour le dérouter :

— Dans la ville de Song-kiang, lui dit-il, je ne vois que Tchang-în, le noble fils de S. Exc. Tchang, le président du ministère de la magistrature ; c'est là un homme d'un véritable talent. Comment y trouverait-on des hommes de talent du nom de Tchao et de Tsiên ? Il est probable que l'on vous a trompé.

— Hier, dit le domestique, deux messieurs dans la fleur de la jeunesse, ont ouvertement composé dans notre hôtel : pourquoi voulez-vous qu'on m'ait trompé ?

— Si l'on ne vous a pas trompé, reprit Song-sîn, c'est que vous n'avez pas su retenir leurs vrais noms.

— Il m'est démontré, dit le domestique, que l'un s'appelle Tchao et l'autre Tsiên ; pourquoi aurais-je mal compris ?

— Je connais tous les jeunes gens de Song-kiang, repartit Song-sîn ; ce sont tous mes amis. Non seulement parmi les hommes de talent, mais même parmi les bacheliers d'une instruction solide, il n'y a pas un seul individu du nom de Tchao ou de Tsiên ; c'est sans doute le seigneur Tchang-în que vous cherchez.

— On n'a pas prononcé le nom de Tchang, repartit le domestique.

— Si ce n'est pas Tchang, reprit Song-sîn, vous ne les trouverez pas ici.

p.538 Le domestique chercha encore de tous côtés. Après un jour de courses inutiles, il ne put trouver ni leur trace, ni leur ombre, et se vit obligé de revenir rendre réponse à Chân-hiên-jîn.

— Je suis allé, dit-il, dans la maison du comte de Liu, pour m'informer de ces deux jeunes gens, mais je n'ai pu les découvrir. Tout le monde m'a dit que, dans la ville de Song-kiang, il n'y a qu'un seul homme de talent, nommé Tchang-în, le noble fils de S. Exc. Tchang, le président du ministère de la magistrature, et que, excepté lui, il serait impossible d'en trouver un autre.

— Tu déraisonnes, reprit Chân-hiên-jîn, il est clair que ces deux jeunes gens sont venus ici ; vous tous les avez vus. Comment peux-tu dire qu'ils n'existent pas ? C'est sûrement que tu n'as pas cherché avec soin. Va vite prendre des informations

scrupuleuses ; si tu échoues encore une fois dans tes recherches, je te corrigerai d'importance.

Le domestique, saisi de crainte, pria deux de ses camarades de venir avec lui à la ville afin de le seconder dans ses recherches. Nous le laisserons un instant pour revenir à Song-sîn qui, une fois en possession de cette nouvelle, s'empressa d'aller trouver Tchang-în et de lui raconter de point en point ce qui venait de se passer.

— Monsieur, lui dit-il, comme vous n'avez pas pris cette affaire à cœur, je la crois complètement manquée.

— Ce n'est pas que j'aie négligé cette affaire, répliqua Tchang-în, mais que pouvais-je faire ? ils voulaient absolument me voir, et vous me défendiez d'y aller ! Voilà pourquoi j'ai temporisé. Que me conseillez-vous aujourd'hui pour réussir ?

— p.539 Puisqu'ils ont agréé Tchao et Tsiên, quoiqu'ils ne les trouvent pas maintenant, ils finiront par les découvrir. Une fois trouvés, leur succès est assuré, et tous les efforts que nous avons faits jusqu'ici seront complètement perdus. Dans ce moment, le temps presse. Le proverbe dit avec raison : « Quelque laide que soit une bru, elle ne peut se dispenser de se présenter devant son beau-père et sa belle-mère [553]. » Le mieux est de vous procurer quelques lettres de personnages puissants, et, après avoir remonté votre courage, de profiter de l'impossibilité où ils sont de trouver ces deux jeunes gens, pour aller vous présenter vous-même. Qui sait si vous n'aurez pas le bonheur de réussir avant eux ? Si l'on veut vous examiner sur la poésie ou la prose élégante, caché en dehors de la salle, je vous composerai une ou deux pièces et vous les ferai passer secrètement, afin que vous puissiez vous tirer d'affaire. Je vous réponds du succès ; seulement, lorsque cette affaire sera mise à fin, il ne faudra pas oublier mes services.

— Monsieur, repartit Tchang-în, si vous me faites réussir de la sorte, je ne manquerai pas de vous récompenser généreusement.

Leur projet étant bien arrêté, ils se procurèrent deux lettres d'hommes puissants, et les envoyèrent d'avance. Aussitôt après, Tchang-în écrivit lui même des cartes de visite et prépara de riches présents ; puis il s'habilla avec luxe, et montant en chaise à porteurs, il alla faire sa visite ; mais, avant d'entrer, il cacha secrètement Song-sîn p.540 dans une maison voisine. Chân-hiên-jîn ayant regardé les lettres de recommandation, vit qu'on y louait pompeusement Tchang-în, qui, étant jeune, doué d'un beau talent, et d'une famille qui pouvait aller de pair avec la sienne, venait demander la main de sa fille. Il remarqua encore que les lettres et les cartes émanaient des hommes les plus illustres et les plus puissants de l'époque. Comme c'était d'ailleurs le fils du président du ministère de la magistrature, et qu'il avait apporté une multitude de riches présents, Chân-hiên-jîn aurait eu mauvaise grâce à lui montrer peu d'égards. Il ordonna, en conséquence, à un domestique de le prier d'entrer et de se présenter devant lui.

Tchang-în, fier du crédit de sa famille, entra la tête levée dans le salon et salua le maître à la manière des jeunes gens. Les civilités achevées, il prit un siège à gauche, au haut bout de la pièce, et Chân-hiên-jîn vint lui tenir compagnie un peu plus bas. Il lui offrit d'abord le thé et l'interrogea ensuite.

— Monsieur, lui dit-il, il y avait longtemps que je contemplais de loin votre brillante jeunesse et votre talent supérieur, et je brûlais de vous voir un seul instant. Comment avez-vous tant tardé à m'honorer de votre visite ?

— Dès que je fus arrivé à la capitale, répondit Tchang-în, mon père voulut que j'allasse de suite présenter mes hommages à Votre Excellence ; mais par suite des fatigues du voyage, je tombai malade, et ma guérison se fit attendre. Voilà pourquoi j'ai différé de vous rendre visite. J'ai commis une faute impardonnable.

— J'ignorais que vous eussiez été malade, lui dit p.541 Chân-hiên-jîn ; je suis impatient de recevoir vos leçons [554]. En voici la raison.

Avant-hier, mon noble ami, j'ai reçu des lettres où on loue avec enthousiasme le talent merveilleux qui brille dans vos compositions. C'est pourquoi je désire vivement que vous m'en montriez une ou deux pour mon instruction.

— Je n'ai qu'une instruction médiocre, répondit Tchang-în, et mes écrits vulgaires ne sont guère bons qu'à tapisser les murs d'une cabane de village. Comment oserais-je les présenter à Votre Excellence, dont le mérite est aussi élevé que le mont Thaï-chân et le Pé-téou [555] ? Mais puisque vous daignez m'encourager, comment oserais-je ne pas vous montrer mes faibles essais [556] ?

En disant ces mots, il prit des mains d'un domestique qui le suivait un volume intitulé : *Nouvelles compositions de Tchang,* et le lui présenta avec un profond salut.

— Ces morceaux, lui dit-il, sont d'un style médiocre et vulgaire ; je prie Votre Excellence de les communiquer à sa noble fille pour qu'elle les corrige.

Chân-hiên-jîn prit le volume, et y ayant jeté les yeux, il vit une pièce qui avait été écrite sur un mur, dans le village de Thsien-liéou, en entendant le chant des loriots, et dont toutes les expressions avaient autant de pureté que de fraîcheur. Il en fut ravi de joie.

— Sage ami, lui dit-il, vous avez un talent admirable ; on peut dire que votre réputation n'est point usurpée.

Il $_{p.542}$ examina encore deux pièces qu'il trouva pleines de charme. Il ordonna alors à un domestique de porter ces compositions à sa fille ; puis, il invita Tchang-în à passer derrière le salon et lui offrit le thé. Tchang-în n'ayant pu s'en excuser, se vit obligé de le suivre derrière le salon. Après qu'on eut bu quelques tasses, Chân-hiên-jîn lui adressa de nouvelles questions.

— Le noble arrondissement de Yun-kiên, lui dit-il, est la patrie des hommes de lettres. Ces jours derniers, Nang, le principal du collège de Nan-king, a présenté à l'empereur, dans un rapport

spécial, un jeune homme appelé Yên-pé-hân ; c'est aussi un habitant de Song-kiang. Dites-moi, mon sage ami, si vous le connaissez.

— Ce Yên-pé-hân, répondit Tchang-în, porte le titre de Tsé-héou (le comte de Tsé) ; il est de notre district de Hoa-ting. Depuis son enfance, il a étudié avec moi sous le même maître ; c'est mon ami intime. Dans chaque concours, il obtenait tantôt le premier, tantôt le second rang ; il est de la même force que moi. Pour du talent, il en a quelque peu, seulement il est d'un caractère extravagant, et lorsqu'il parle, il a l'habitude de critiquer et de dénigrer ses supérieurs. Ce travers lui a attiré le mépris des gens de son pays. Suivant ce que dit ordinairement mon père, comme il a été recommandé d'une manière spéciale par le président du concours, et que Sa Majesté a daigné le mander à la cour, il aurait dit venir sans délai [557]. Mais on ne sait de quel côté il est allé porter ses pas vagabonds, et il est impossible de retrouver sa p.543 trace. Par là, il s'est montré ingrat envers l'empereur : peut-on dire que c'est un homme qui ira loin ?

— Ainsi donc, reprit Chân-hiên-jîn, ce M. Yên est si étourdi et si extravagant ! Quoiqu'il ait du talent, il me paraît indigne d'estime.

Ils n'avaient pas encore fini de causer, lorsqu'on vit arriver un domestique qui alla chuchoter quelques mots à l'oreille de Chân-hiên-jîn.

— Ma fille, dit-il aussitôt à Tchang-în, a vu vos élégantes compositions et les a louées avec chaleur ; mais comme il y a certains points qu'elle ne comprend pas bien, je vous prie, mon sage ami, de vous rendre au *pavillon du pied de jade* pour lui donner quelques explications. J'ignore, mon sage ami, si vous daignerez y consentir.

— Excellence, dit Tchang-în, je suis justement venu ici pour demander des leçons à mademoiselle votre fille : en daignant m'interroger, elle met le comble à mes vœux.

— Puisqu'il en est ainsi, repartit Chân-hiên-jîn, veuillez vous rendre auprès d'elle, j'aurai l'honneur de vous attendre en cet endroit.

Aussitôt, il chargea plusieurs domestiques de le conduire au *pavillon du pied de jade.*

Au moment où Tchang-în allait partir, Chân-hiên-jîn lui dit encore :

— Ma fille est d'un naturel grave et sévère ; de plus, elle ne sait pas montrer une molle indulgence, et, sous ce rapport, elle ne ressemble pas au vieillard qui vous parle. Il faut, mon sage ami, que toutes vos paroles soient discrètes et réservées.

— Seigneur, dit Tchang-în en faisant un profond salut, je suivrai avec respect vos honorables conseils.

p.544 A ces mots, il partit avec les domestiques. « Les paroles du vieux Chân, dit-il en lui-même, respirent une hauteur excessive. La fille de ce Ko-lao (ministre d'État) a beau être d'un rang noble et élevé, moi, le fils du président d'un ministère, je ne suis ni pauvre, ni obscur. Est-ce qu'elle oserait me traiter avec dédain ? Que puis-je craindre d'elle ? Si j'avais l'air timide, je ne ferais que m'exposer à tous ses mépris. »

S'étant donc armé de résolution, il suivit les domestiques d'un air fier et altier, et entra avec eux. Or, comme le *pavillon du pied de jade* était situé à l'écart, derrière la maison, avant d'arriver au bas, il passa devant une multitude de kiosques, de belvédères et de galeries tortueuses. Les domestiques le prièrent de s'asseoir, et chargèrent les servantes de monter au haut du pavillon pour l'annoncer. Il y avait peu d'instants qu'il était assis, lorsqu'il vit descendre de l'étage supérieur deux jeunes servantes.

— Notre maîtresse, dirent-elles à Tchang-în, désire adresser une question à Votre Seigneurie : Ces nouvelles compositions de

Tchang-tseu sont-elles réellement de vous, ou bien est-ce un recueil que vous avez fait de morceaux de différents auteurs ?

A cette question soudaine, Tchang-în se sentit comme frappé au cœur, et, dans son trouble, il rougit jusqu'aux oreilles. Heureusement que mademoiselle Chân n'était pas là ; en conséquence, il fit un effort pour répondre avec aplomb :

— Le titre, dit-il, porte clairement les mots : *Nouvelles compositions de Tchang-tseu ;* or, Tchang-tseu, c'est moi-même, le seigneur Tchang ; comment pourrait-on dire que *ce* sont des compositions d'autrui ?

— Si c'est M. Tchang qui en est le seul auteur, dit une servante, d'où vient qu'on y a joint des poésies de P'ing-jou-heng ?

En entendant prononcer ces trois syllabes, Tchang-în reconnut qu'on voyait le fond du sac [558] ; il fut saisi d'une telle émotion, qu'il resta muet et ne put articuler un seul mot. Après un long silence, il se vit obligé de changer de langage.

— Votre maîtresse, dit-il, a vraiment de bons yeux ; c'est réellement une personne de talent. Les deux pièces de vers que l'on voit dans la seconde partie, c'est en effet P'ing-jou-heng qui les a faites, en composant avec moi sur les mêmes rimes ; voilà pourquoi je les ai fait graver et les ai réunies aux miennes.

— Mademoiselle ajouta, dit la servante, qu'indépendamment des deux pièces de P'ing-jou-heng, il y en a encore d'un autre auteur.

Tchang-în se dit en lui-même :

— Puisqu'elle a découvert les poésies de P'ing-jou-heng, il me paraît certain qu'elle a reconnu aussi celles de Yên-pé-hân. Le mieux est de faire franchement ma confession.

— Outre les deux pièces de P'ing-jou-heng, répondit-il, il y en a, en outre, deux de Yên-pé-hân. Quant aux autres compositions, elles sont toutes de ma façon. Nul autre ne pourrait les revendiquer. Priez mademoiselle de les examiner avec soin.

Sachez bien que moi, le seigneur Tchang, je possède un véritable talent et une instruction solide. Je ne suis certainement pas de ces misérables qui volent et s'approprient les compositions des autres.

p.546 La servante monta au haut du pavillon pour rendre réponse à sa maîtresse. Peu d'instants après, elle descendit tenant dans sa main une feuille de papier qu'elle remit à Tchang-în.

— Mademoiselle trouve, lui dit-elle, que puisque vous êtes le véritable auteur des *Nouvelles compositions de Tchang,* vous avez décidément un talent merveilleux. Elle vient d'écrire sur ce papier une pièce de vers et prie Votre Seigneurie d'en faire une autre sur les mêmes rimes.

Tchang-în prit la feuille, et l'ayant déployée, y lut ces vers, composés de phrases détachées :

Les plantes sauvages qui couvrent tout l'étang ne sont point des lotus ;
Les fleurs blanches dont les saules sont chargés ne sont point du coton.
Après avoir perdu les vers anciennement écrits par Yên et P'ing,
Je les retrouve tout à coup dans les nouvelles compositions de Tchang [559].

A la vue de ces vers, Tchang-în éprouva d'abord un embarras mortel. Il fit semblant de vouloir composer des vers sur les mêmes rimes. Il broya de l'encre, saisit un pinceau et se mit à écrire à tort et à travers. Puis, il fit furtivement une copie des vers, et profitant d'un moment où personne ne l'observait, la remit à un petit domestique qui ne le quittait pas, en lui recommandant d'aller la porter à Song-sîn pour qu'il composât à sa place les vers demandés.

p.547 Pour lui, il se mit à marmotter entre ses dents comme un homme qui récite des vers ; d'abord il écrivit fictivement [560] deux phrases, ensuite il les effaça. Un instant après, il prit la pièce originale

et la lut deux fois de suite, puis il se leva et fit quelques pas dans la chambre, en tenant ses deux yeux braqués dehors. Les servantes, qui virent ce manège, ne purent s'empêcher d'en rire entre elles.

Il y avait déjà longtemps que Tchang-în suait sang et eau, lorsqu'il vit descendre du haut du pavillon deux autres servantes qui vinrent le presser d'écrire.

— Mademoiselle, dirent-elles, a envoyé tout à l'heure une pièce de vers à M. Tchang ; elle demande s'il a composé ou non une autre pièce sur les mêmes rimes.

— Pourquoi pas ? répondit Tchang-în.

— Si vous avez fini votre composition, lui dirent-elles. pourquoi continuez-vous d'écrire ?

— Ce n'est qu'à force d'être limés, repartit Tchang-în, que les vers arrivent à la perfection ; il n'est pas permis de les brocher. Ajoutez à cela que les poètes n'ont pas tous le même talent ni la même imagination. Li-thaï-pé, après avoir bu une cruche de vin, composait cent pièces de vers ; mais Thou-fou [561] n'avait qu'une médiocre facilité [562]. Comment pourrait-on les juger tous d'après le même principe ?

Laissons maintenant Tchang-în dans son embarras, et p.548 revenons au petit domestique. Muni de la copie des vers, il sortit précipitamment pour chercher Song-sîn et le prier de composer à la place de son maître. Mais la maison était vaste et profonde, et comme il avait à faire beaucoup de détours, il lui fut impossible de trouver tout de suite une issue. Pendant qu'il furetait tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, tout à coup Ling-kiang-sioué, qui avait appris que mademoiselle Chân était dans le *pavillon du pied de jade* pour mettre Tchang-în à l'épreuve, voulut sortir pour aller voir. Au moment où elle sortait de sa chambre, elle rencontra le petit domestique qui courait tout effaré, et le fit arrêter par les servantes.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle ; pourquoi pénétrer ainsi dans l'intérieur de la maison ?

— Je suis, dit-il avec émotion, un domestique qui accompagne le seigneur Tchang.

— Si vous accompagnez le seigneur Tchang, dit Ling-kiang-sioué, pourquoi avez-vous l'audace de courir par ici ?

— Je voulais sortir, répondit-il, mais comme je ne pouvais trouver mon chemin, je suis arrivé ici par mégarde.

Ling-kiang-sioué, voyant le désordre de son langage, soupçonna qu'il y avait quelque chose là-dessous.

— Puisque vous accompagnez le seigneur Tchang, lui dit-elle, pourquoi êtes-vous sorti ? Je suis sûre que vous vouliez commettre quelque vol ? Qu'on le conduise sur-le-champ à Son Excellence, pour qu'on l'interroge.

— Mademoiselle, répondit-il en tremblant, il est bien vrai que mon maître m'avait ordonné de sortir pour faire p.549 une commission. Je vous jure que je n'avais pas l'intention de voler.

— Eh bien ! reprit Ling-kiang-sioué, si vous me dites franchement pourquoi vous vouliez sortir, je vous ferai tout de suite grâce ; mais si vous faites le plus petit mensonge, je vous arrêterai sur-le-champ et vous livrerai à la justice.

Le jeune domestique aurait bien voulu s'évader, mais voyant que cela était impossible, il prit le parti d'avouer la vérité.

— Mon maître, dit-il, ayant à faire je ne sais quels vers, m'a chargé d'en transmettre le modèle à M. Song, en le priant de les composer à sa place.

— Quels vers demande-t-il ? lui dit Ling-kiang-sioué. Donnez-moi cela, pour que je le voie.

Le petit domestique, ne sachant comment faire, tira le papier de sa manche et le présenta à Ling-kiang-sioué.

Celle-ci, y ayant jeté les yeux, partit d'un grand éclat de rire.

— Il est évident, dit-elle en elle-même, que mademoiselle veut le mettre à bout. Allons ! il faut aussi que je le bafoue d'importance.

Puis, s'adressant au petit domestique :

— Vous n'avez pas besoin, lui dit-elle, de sortir et d'aller chercher quelqu'un. Je vais vous écrire les vers que vous demandez.

— Mademoiselle, repartit le petit domestique, si vous daignez les composer, cela vaudra bien mieux.

— Suivez-moi, dit Ling-kiang-sioué.

A ces mots elle le mena dans sa chambre, et improvisa deux quatrains qu'elle lui remit de suite.

— Portez cela à votre maître, lui dit-elle ; seulement, vous direz que c'est M. Song qui les a composés.

p.550 Une fois en possession des vers, le petit domestique ne se sentit pas de joie. Ling-kiang-sioué ordonna aux servantes de le conduire au bas du pavillon. Comme le petit domestique arrivait avec les vers, Tchang-în, l'ayant tout à coup aperçu de loin, se hâta de prétexter un besoin et courut au bas des degrés. Le petit domestique s'approcha tout près de lui, et remit entre ses mains les vers qu'on venait de composer à sa place.

Dès que Tchang-în fut en possession des vers, il prit courage et sentit renaître son ardeur. Il rentra avec un front hautain et s'assit.

— Toutes les fois qu'on fait des vers, dit-il, il faut chercher un sujet pour s'inspirer. Par hasard, au moment où je descendais les degrés, l'inspiration m'est venue tout d'un coup et j'ai achevé mes vers en un clin d'œil.

Prenant alors furtivement la copie des vers qu'on avait composés pour lui, il l'étendit au bas de la pièce originale. Il s'était figuré d'abord qu'il n'y avait qu'une pièce de vers, mais quand il en vit deux, il n'en fut que plus ravi. Il les copia alors, d'après le modèle qu'il avait sous les yeux, et après avoir fini de les écrire, il les relut à voix basse d'un bout à

l'autre. Sa joie ne connaissait point de bornes. Il les remit ensuite à une servante en disant :

— Voici les vers que j'ai faits sur les rimes de votre maîtresse. Veuillez les lui porter, en la priant de les examiner avec soin. Mademoiselle Chân est une personne de talent ; naturellement elle en sentira tout le charme.

La servante prit les vers en souriant ; elle s'empressa de les porter au haut du pavillon, et les remit à p.551 mademoiselle Chân. Celle-ci, ayant jeté les yeux sur le papier, y lut ce qui suit [563] :

Celui qui se targue d'un talent sublime ressemble à un lotus
dont les fleurs sont tombées ;
Qu'il ne se compare pas au coton délivré de son enveloppe.
Quoique les vers de Yên et de P'ing soient anciens,
Tchang-tseu de Yun-kiên n'a fait que les écrire de nouveau.

Voici la seconde pièce :

Par leur réunion, les feuilles et les fleurs forment un lotus ;
Quand l'arbre (le mûrier) a grandi, les vers à soie y vivent, et
tous donnent de la soie [564].
Ne parlons point des événements et de Thsîn et de Tsîn,
racontés dans le *Tch'un-thsiéou* [565] ;
En le composant, Confucius, d'un coup de pinceau, y a semé de
sévères critiques [566].

Après avoir lu ces vers, mademoiselle Chân ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— Cet ignorant, s'écria-t-elle, je ne sais pas qui il a chargé de versifier à sa place ; je vois qu'on l'a bafoué comme il faut.

Elle les relut p.552 encore une fois et dit en elle-même : « Bien que ces vers ne soient qu'un badinage, le style en est noble et élégant ; il faut que la personne qui les a faits à sa place ait un talent véritable ; mais

j'ignore qui elle est. Si je trouvais moyen de lui faire avouer l'auteur, ce serait charmant ! »

Comme elle était à réfléchir, elle aperçut tout à coup Ling-kiang-sioué qui revenait du pavillon de derrière. Chân-taï courut au-devant d'elle et l'aborda en souriant :

— Mademoiselle, lui dit-elle, vous arrivez bien à propos ; voici encore une personne de talent qui vient de surgir ; je vais vous conter une histoire des plus amusantes.

— Cette histoire amusante, je l'ai déjà vue, dit Ling-kiang-sioué ; quant à cette personne de talent, je la connais depuis longtemps.

— Cependant, dit Chân-taï, vous ne faites que d'arriver : comment pouvez-vous la connaître depuis longtemps ?

Ling-kiang-sioué lui raconta alors de point en point comment elle avait rencontré subitement le petit domestique, qui voulait sortir et chercher quelqu'un qui composât pour son maître, et de quelle manière elle s'y était prise pour faire des vers à sa place.

Mademoiselle Chân battit des mains et rit aux éclats.

— Ainsi donc, lui dit-elle, c'est vous, mademoiselle, qui l'avez persiflé de la sorte. Aussi me demandais-je comment il pouvait y avoir une nouvelle personne de talent.

Tchang-în, qui se tenait au bas du pavillon, entendant rire aux éclats dans l'étage supérieur, s'imagina de bonne $_{p.553}$ foi que c'était la lecture des vers qui causait ces transports de joie. « Que ne profité-je de son allégresse, se dit-il en lui-même, pour monter au haut du pavillon, et lui faire un doigt de cour ? Ce serait une charmante occasion. Si le Ciel a décidé mon mariage, et que le père et la fille me montrent de l'affection, je serai au comble du bonheur. Quand même elle ne consentirait pas au fond du cœur, comme je suis le fils d'un président de ministère, et que de plus c'est évidemment son père qui m'a engagé à venir ici, elle n'oserait pas me maltraiter. Si je la manque aujourd'hui qu'elle est devant moi, demain il me faudra envoyer d'autres

personnages pour la demander en mariage et faire je ne sais combien d'efforts. Ce sera aussi inutile que de se gratter la jambe par-dessus la botte. Jamais de ma vie je ne me trouverai aussi près d'elle.

Sa résolution étant une fois arrêtée, sans s'embarrasser des conséquences, il s'arma d'audace et monta brusquement au haut du pavillon.

Par suite de cette démarche, j'aurai bien des détails à vous apprendre. La tête d'un noble jeune homme est couronnée d'or [567] et l'on barbouille de vermillon la figure d'un amant prétentieux.

Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, prêtez-moi l'oreille un moment ; je vais vous les raconter dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XVIII

UNE JOLIE PERSONNE FAIT BARBOUILLER LE VISAGE D'UN SOT NOBLE

@

p.554 Pendant que Tchang-în se trouvait au bas du pavillon et subissait l'examen de poésie, il entendit en haut de joyeux éclats de rire et se figura que mademoiselle Chân était charmée de ses vers. S'armant alors d'audace, il monta tout droit au haut du pavillon et entra brusquement. En ce moment, un grand nombre de servantes, voyant mademoiselle Chân et Ling-kiang-sioué, qui s'amusaient à rire de Tchang-în, se tenaient près d'elles et les regardaient. Comme personne ne gardait la porte du pavillon, Tchang-în avait profité de cette circonstance pour monter et y pénétrer. Mademoiselle Chân leva tout à coup la tête, et l'ayant aperçu, elle entra dans une violente colère.

— Quel est cet homme qui a osé monter ici ? s'écria-t-elle.

Tchang-în, qui s'était déjà approché d'elle, la regarda en face et lui fit un profond salut.

— Mademoiselle, lui dit-il, votre serviteur Tchang-în, voyant que vous p.555 daigniez louer ses médiocres compositions, est monté exprès pour vous en remercier.

Les servantes, voyant Tchang-în qui était arrivé subitement en face de leur maîtresse, furent remplies de crainte et d'émotion. Les unes se mirent à l'arrêter, les autres à le cacher derrière elles ; celles-ci à le pousser, celles-là à le tirailler.

— Quelle audace ! s'écrièrent-elles d'une voix tumultueuse : où croyez-vous être pour entrer ainsi brusquement ?

— Je ne suis point venu de moi-même, répondit-il ; c'est votre maître, Son Excellence le premier ministre, qui a donné des ordres pour me conduire ici.

— Quelles sottises nous contez-vous là ? lui dit Chân-taï ; Son Excellence vous a ordonné de vous tenir au bas du pavillon, pour subir votre examen ; comment avez-vous osé monter de votre propre mouvement à l'étage supérieur ?

A ces mots, elle lui montra du doigt l'inscription tracée de la main de l'empereur, qui était suspendue au-dessus de sa tête :

— Ouvrez vos yeux d'âne, lui dit-elle, et regardez un peu cette tablette : qui est-ce qui a écrit cela ? Lorsque des comtes et des ministres entrent ici, il faut bien qu'ils se prosternent jusqu'à terre. Vous, qui n'êtes qu'un fils de noble, sans emploi, comment osez-vous manquer de respect à notre auguste souverain, en lui refusant vos salutations ?

Tchang-în éprouva une vive émotion, et ayant levé la tête, il aperçut au milieu de la chambre une tablette suspendue en l'air, qui portait quatre grands caractères écrits de la main de l'empereur : *Hong-wen-thsaï-niu* p.556 (jeune fille de talent, éminente en littérature). Au centre, il remarqua l'empreinte du cachet impérial, et reconnut alors que c'était bien l'écriture de l'empereur. Il fut saisi d'une crainte subite, et relevant ses vêtements, il se jeta à genoux.

— Bien que je ne sois qu'une fille, lui dit Chân-taï, l'empereur, après m'avoir décerné le titre de *fille de talent,* m'a donné un *pied de jade* pour mesurer les talents de l'empire. En outre, de peur que mon jeune âge et ma faiblesse ne me permissent point de repousser les outrages des hommes, il m'accorda, en vertu d'un décret, un sceptre d'or, en ajoutant que si quelqu'un voulait m'épouser malgré moi, ou cherchait à me séduire par des paroles inconvenantes, j'avais le droit de l'en frapper et de le tuer sans redouter la justice. Voilà pourquoi je ne fuis point la présence des hommes. De hauts fonctionnaires du palais, des parents et des alliés de l'empereur, des fils de ducs, des neveux de princes, sont venus de tous les coins de l'empire me demander des vers ou de la prose élégante ; je ne sais combien j'en ai vus, et cependant pas un d'eux n'a jamais osé monter, de

> lui-même, à ce pavillon, et tenir des propos légers pour me séduire. Vous qui n'êtes que le fils d'un homme riche [568], comment avez-vous eu l'audace de braver le décret impérial et de me manquer d'égards ? Croyez-vous, par hasard, que mon sceptre soit émoussé ?

A ces mots, elle ordonna à ses servantes de détacher d'un piédestal orné de dragons son *sceptre d'or*, le prit p.557 dans sa main et se dressant sur ses pieds :

> — Tchang-în, s'écria-t-elle, a osé séduire la personne que l'empereur a honorée du titre de *fille de talent ;* pour obéir à son auguste décret, je vais le frapper à mort.

Elle dit, et levant le sceptre d'or, elle s'apprête à lui en asséner un coup sur la tête.

Tchang-în est saisi d'effroi et se sent défaillir [569]. Il veut se lever et fuir précipitamment, mais une multitude de servantes le saisissent fortement et le tiennent immobile. Réduit aux abois, il frappe vingt fois la terre avec sa tête [570] et ne cesse de crier :

> — Grâce, mademoiselle ! grâce mademoiselle ! C'est la première fois que je viens du midi ; je vous jure que je ne le savais pas. Je vous en supplie, mademoiselle, laissez-moi la vie.

Chân-taï resta sourde à ses prières, et tenant toujours le sceptre d'or, elle ne songeait qu'à le frapper. Heureusement pour Tchang-în que Ling-kiang-sioué, qui se tenait près d'elle, lui parla en sa faveur, mais elle ne voulait rien écouter. Par bonheur, le domestique de Tchang-în ayant entendu proférer, au haut du pavillon, des paroles qui ne sentaient rien de bon, sortit à la hâte et se rendit dans le salon de derrière pour en informer Chân-hiên-jîn.

> — Mon noble maître, lui dit-il, s'est oublié un instant, et est monté, par mégarde, dans le *pavillon du pied de jade.* Mademoiselle en est irritée, et veut profiter d'un décret impérial pour l'assommer. Je supplie Votre Excellence d'avoir égard au rang de mon maître p.558 et d'aller promptement intercéder pour

lui et lui sauver la vie. Il vous en aura une profonde reconnaissance.

A ces mots, Chân-hiên-jîn éprouva une vive émotion.

— Je lui avais bien recommandé, dit-il, d'être respectueux et réservé avec elle ; mais il n'a pas voulu m'écouter. Ma fille est d'un caractère ardent comme le feu ; si elle lui porte quelque mauvais coup, sa considération et la mienne seront fort compromises.

Sur-le-champ, il ordonna à plusieurs servantes de courir à la hâte chez sa fille et de lui dire :

— Son Excellence demande la grâce du coupable.

En ce moment, Chân-taï allait abaisser une main homicide et assommer Tchang-în, mais Ling-kiang-sioué s'efforçait constamment de retenir son bras, lorsque tout à coup plusieurs servantes accoururent en criant :

— Son Excellence demande sa grâce.

Chân-taï suspendit son courroux :

— A quoi bon, dit-elle, laisser vivre cet animal forcené ? Pourquoi mon père vient-il arrêter mon bras ?

— Ce n'est point à cause de lui, reprit Ling-kiang-sioué ; Son Excellence craint uniquement que son père, dont il est le collègue, ne perde sa considération.

Dans ce moment, Tchang-în était comme paralysé par la crainte et restait prosterné contre terre. Dans les premiers moments, il demandait encore grâce ; mais peu après il se trouva incapable d'articuler un seul mot. Tout ce qu'il pouvait faire était de frapper continuellement le sol de son front.

En voyant sa piteuse attitude, Chân-taï se sentit envie de rire, (mais elle conserva sa gravité).

— Puisque mon p.559 père, dit-elle, m'a ordonné de faire grâce, comment pourrais-je lui désobéir ? Seulement cet animal a beaucoup de bonheur.

— Eh bien ! dit Ling-kiang-sioué, puisque, par déférence pour les ordres du premier ministre, vous lui pardonnez son peu de talent, lâchez-le et que tout soit fini.

— Quoiqu'il soit sans talent, reprit Chân-taï, il a pu prier quelqu'un de composer à sa place pour farder son visage [571], il ne serait donc pas juste que son visage fût dépourvu des marques du talent.

Elle ordonna aussitôt à ses servantes de prendre des pinceaux et de l'encre, et de le chasser après lui avoir barbouillé la figure, afin que tout le monde reconnût que c'était un homme rempli de talent.

Tchang-în restait toujours à genoux. Voyant qu'elle avait déposé son sceptre d'or et renonçait à le frapper, il commença à respirer un peu.

— Si l'on affirme, dit-il, que Tchang-în ne s'est pas prosterné à la vue de l'écriture de l'empereur, qu'il s'est permis de monter au *pavillon de jade,* et qu'il a imprudemment offensé mademoiselle, ce sont des crimes qui doivent certainement peser sur lui ; mais si on l'accuse d'avoir chargé quelqu'un de composer à sa place, c'est une chose qu'il n'avouera jamais, même au péril de sa vie.

En entendant ces paroles, Chân-taï et Ling-kiang-sioué ne purent s'empêcher de rire aux éclats.

— Ceux qui ont composé à votre place, reprit Chân-taï, viennent d'être saisis et amenés ici ; voulez-vous encore nier la vérité ?

p.560 Dès que Tchang-în eut appris qu'on avait saisi ceux qui avaient composé à sa place, il se dit en lui-même que Song-sîn avait été arrêté par elles. Cette pensée ne fit qu'augmenter son trouble, et il lui fut impossible d'ouvrir la bouche.

Chân-taï ordonna à ses servantes de prendre des pinceaux et de l'encre et de lui marqueter le visage. Après quoi elle lui dit :

— Pour le moment, je vous fais grâce et vous renvoie. Si vous venez encore m'importuner, je demanderai un décret impérial, et alors vous pourrez vous regarder comme un homme mort !

En entendant prononcer le mot de *grâce,* Tchang-în se leva promptement en s'appuyant sur ses mains.

— Après l'avanie sanglante que j'ai reçue aujourd'hui, dit-il, comment voulez-vous que je vienne encore vous importuner ?

— Vous n'avez pas reçu d'avanie, dit à son tour Ling-kiang-sioué. Vous étiez venu sans avoir une goutte d'encre dans la tête [572], mais en revanche, vous en remportez plein votre figure ! Comment pouvez-vous dire que vous avez reçu une avanie ?

A ces mots, Chân-taï ne put s'empêcher de rire à gorge déployée.

Tchang-în, profitant de cette circonstance, descendit rapidement du pavillon. Dès qu'il fut arrivé au bas, plusieurs domestiques accoururent au-devant de lui. Voyant p.561 qu'il n'avait plus figure humaine, ils lui essuyèrent le visage avec leur vêtement ; mais ils eurent beau l'essuyer, comme l'étoffe n'avait pas été humectée auparavant, sa figure conserva encore des marques d'encre qu'on n'avait pu lui enlever.

Tchang-în, qui ne pouvait s'en apercevoir, se précipita dehors en tenant sa figure entre ses mains. Comme il avait honte de se présenter de nouveau devant Chân-hiên-jîn, il se dispensa d'aller dans le salon de derrière. Il suivit un petit chemin latéral et disparut comme un éclair, par la porte principale. Son esprit étant devenu un peu calme, il s'abandonna à ses réflexions.

— Tout à l'heure, dit-il, elle m'a appris que celui qui a composé à ma place était arrêté ; c'est sans doute Song-sîn qu'on aura pris. Pour moi, me voilà en liberté ; mais je ne sais ce que devient Song-sîn.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'au détour du chemin, il aperçut Song-sîn qui, dressant les oreilles et allongeant le cou, était là à faire le guet.

A la vue de Tchang-în, il se hâta d'aller au-devant de lui.

— Je vous félicite, lui dit-il, j'imagine qu'on ne vous a pas obligé de faire des vers.

En le voyant, Tchang-în avait éprouvé un sentiment de surprise et de joie.

— Dites-moi un peu, lui demanda-t-il, si l'on ne vous a pas encore arrêté, ou si, après vous avoir arrêté, l'on vous a mis en liberté ?

— Qui est-ce qui m'aurait arrêté ? dit Song-sîn. Et vous, monsieur, pourquoi avez-vous cet air ému et embarrassé ? D'où vient que votre figure est couverte de taches d'encre ?

— p.562 Cela ne peut pas se dire en deux mots, répondit Tchang-în en frappant du pied la terre ; allons en avant, et quand j'aurai trouvé un endroit commode, je vous raconterai cela à mon aise.

Aussitôt, ils montèrent ensemble dans une chaise à porteurs et s'en retournèrent. Au bout de quelques li [573], Tchang-în aperçut tout à coup, au bord du chemin, un cabaret d'une apparence propre et élégante. Il fit arrêter les porteurs et y entra avec Song-sîn. Ce cabaret se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Tchang-în, ne se souciant pas de monter, resta dans la salle du bas et s'assit devant une grande table, qui s'appuyait contre une fenêtre ; mais il ne voulut boire qu'après avoir lavé sa figure. Quand ils eurent bu quelques tasses de vin, Song-sîn prit le premier la parole :

— D'où vous vient, lui demanda t-il, cet air triste et abattu ?

— Quoi ! répondit Tchang-în en soupirant, vous voulez encore m'en demander la cause ? Le mal que vous m'avez attiré n'est pas mince.

— Eh ! quel mal vous ai-je attiré ? lui demanda Song-sîn.

— Je vous avais prié, répondit Tchang-în, de composer des vers à ma place ; j'espérais que vous me feriez une excellente pièce qui me couvrirait de gloire. Je ne sais ce que vous avez écrit pour

qu'elles se soient moquées de moi. Quand je vous ai prié de composer à ma place, c'était une affaire secrète et confidentielle qui devait échapper à la connaissance du public. p.563 Qu'aviez-vous besoin de les en instruire et de m'attirer un cruel affront ?

— Vous êtes fou ! lui dit Song-sîn. Il y a une demi-journée que je suis ici à vous attendre, mais je n'ai pas même vu l'ombre d'un homme. Qui est-ce donc qui m'a invité à composer des vers pour vous ?

— Voilà des propos bien absurdes, reprit Tchang-în. Pour des vers, vous en avez composé à ma place, et moi je les ai transcrits et envoyés. Comment osez-vous soutenir le contraire ?

— Et quels sont ces vers que j'ai composés ? demanda Song-sîn.

— Quoique je ne me les rappelle pas tous, j'en ai encore quelque souvenir. Que vouliez-vous dire par *les lotus dont les feuilles sont tombées ? — Le coton qui n'est pas encore sorti de son enveloppe ?* Qu'entendiez-vous par le *Printemps et l'Automne* [574], de Tchong-ni ? Direz-vous que ce n'est pas vous qui avez composé ces vers ? Combien de temps vous obstinerez-vous à nier ?

— Vous m'assassinez, lui dit Song-sîn, avec vos injustes accusations ! Qui est-ce donc qui est venu m'inviter à composer à votre place ?

— C'est mon petit domestique, répondit Tchang-în.

— Eh bien ! faites-le venir et confrontez-le avec moi.

Tchang-în appela sur-le-champ le petit domestique, mais il s'était sauvé et n'osait plus se montrer. A force de s'entendre appeler, il finit par accourir auprès de son maître.

— p.564 N'est-ce pas toi, lui demanda Tchang-în, qui m'as apporté les vers composés par M. Song ?

— Quels vers ai-je composés, dit Song-sîn, pour te les avoir remis ?

Le petit domestique, interrogé des deux côtés, resta muet de crainte et ne put dire un seul mot.

Tchang-în, le voyant garder le silence et changer de couleur, lui appliqua deux soufflets.

— Sot animal, lui dit-il, est-ce que tu n'aurais pas encore remis la pièce de vers [575] à M. Song ?

Le petit domestique, intimidé par les coups, se vit obligé d'avouer la vérité.

— Je vous assure, dit-il, que ces vers [576] n'ont pas été composés par M. Song.

Tchang-în éprouva une vive émotion.

— Si ce n'est point M. Song, lui dit-il, qui est-ce donc qui les a faits ?

— Vous m'aviez envoyé dehors, répondit le petit domestique, mais comme je suis d'un naturel vif, dans ma précipitation, je me trompai de chemin et j'entrai par mégarde dans la chambre à coucher d'une demoiselle de sa maison [577]. Elle m'arrêta et voulut me faire battre comme si j'eusse été un voleur. De plus, en me fouillant, on découvrit la copie des vers que vous m'aviez confiée. Ne pouvant lui cacher ma commission, je me vis obligé de dire la vérité. « En ce cas, me dit-elle, vous n'avez pas besoin de chercher personne ; je vais vous faire à sa place les vers demandés. » Elle prit alors un pinceau et p.565 acheva les vers en un instant. Craignant de faire attendre Votre Seigneurie, je m'empressai de vous les apporter.

A ce récit, Tchang-în trépigna de colère.

— Ainsi donc, s'écria-t-il, c'est toi, petit coquin, qui as fait manquer mon projet ! Tu savais pourtant que ces vers devaient être faits à l'insu de mademoiselle Chân. Comment as-tu osé

prier sa compagne de les composer pour moi ? Je ne m'étonne plus si elle a dit, en se moquant de moi, que celui qui avait composé à ma place était arrêté.

— Maintenant, dit Song-sîn, me voilà au fait. Je vous demanderai comment elle s'y est prise pour vous faire composer des vers ?

— Dès que je fus entré, dit Tchang-în, Son Excellence Chân me fit un excellent accueil et m'invita à boire un peu avec lui. Quelque temps après, il ordonna aux domestiques de me conduire dans une chambre basse du *pavillon du pied de jade,* pour que je subisse mon examen. A peine venais-je de m'asseoir que, par ordre de mademoiselle Chân, plusieurs de ses servantes descendirent du pavillon et me demandèrent quel était l'auteur des *Nouvelles compositions de Tchang ?* Je répondis que c'était moi. Elle envoya encore ses servantes qui me dirent : « Si c'est vous qui en êtes vraiment l'auteur, pourquoi y a-t-on mêlé des vers de P'ing-jou-heng ? »

Cette question, qui me frappait juste à l'endroit vulnérable, me mit dans l'impossibilité de répondre. Comme cette affaire avait été arrangée secrètement entre nous deux, je me disais que les démons et les esprits même ne pourraient la découvrir. Comment donc l'ont-elles apprise sur-le-champ ?

— p.566 Cela est vraiment étrange, reprit Song-sîn d'un air stupéfait : qu'avez-vous répondu ?

— J'avouai, dit Tchang-în, que c'étaient deux pièces de vers que P'ing-jou-heng avait composées avec moi sur les mêmes rimes, et que, pour cette raison, je les avais fait graver parmi les autres. Voilà pourquoi elle a fait cette pièce pour me railler. Comme elle voulait que je composasse des vers sur les rimes des siens, dans mon embarras, je chargeai ce petit domestique d'aller vous prier de composer à ma place. Mais sans m'en douter, je tombai dans un piége, et je lui fis porter, au haut du pavillon, les vers que cette demoiselle avait composés à ma place. A peine les eurent-

elles lus, qu'elles éclatèrent de rire au haut du pavillon. Moi qui ne savais pas le fond de l'affaire. je me figurai que c'était la vue de ces vers qui faisait naître une telle joie. Aussitôt, me sentant rempli d'assurance, je montai précipitamment au haut du pavillon. J'ignorais qu'on y avait suspendu une inscription tracée de la main de l'empereur. Elle dit alors que j'avais manqué de respect au décret impérial en ne la saluant pas. De plus, elle possédait un sceptre d'or que lui a donné l'empereur. Si quelqu'un voulait l'épouser malgré elle, ou lui adresser des paroles galantes, elle pouvait l'en frapper et le tuer sans redouter la justice. C'est encore un fait que j'ignorais. Sur son ordre, une multitude de servantes se saisirent de moi et m'arrêtèrent. Elle prit elle-même le sceptre d'or, et fut sur le point de me briser la tête. Heureusement qu'elle fut touchée de mes vives supplications et me laissa la vie. Dites-moi un peu si cette petite drôlesse n'est pas d'une méchanceté atroce ! p.567 Quoiqu'elle eût dit qu'elle me faisait grâce, au moment où j'allais partir, elle me fit barbouiller d'encre et me chassa du pavillon.

A ces mots, Song-sîn resta un moment ébahi.

— Vous l'avez échappé belle ! vous l'avez échappé belle ! s'écria-t-il. Croyez-vous maintenant qu'on puisse se permettre de monter au *pavillon du pied de jade,* et de faire la cour à la jeune personne que l'empereur a honorée du titre de *fille de talent ?* Elle a encore eu égard au rang de votre père, qui est président d'un ministère, car s'il se fût agi d'un autre, il est certain qu'elle l'aurait assommé sur place, et pour si peu de chose, elle lui aurait arraché la vie.

— Puisqu'elle était si méchante, reprit Tchang-în, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Sa méchanceté est connue de tout le monde, qu'avais-je besoin de vous en parler ? Du reste, quand elle n'aurait pas été si méchante, c'est la fille d'un ministre d'État ; vous ne deviez

pas monter brusquement dans le pavillon pour chercher à lui faire la cour.

— Moi qui descends d'un premier ministre, dit Tchang-în, après que j'ai essuyé sans raison ses outrages, croyez-vous que je vais en rester là ? Il faut que j'en instruise mon père, et que je présente à l'empereur un rapport où je dirai que, fière de la faveur dont l'honore Sa Majesté, elle outrage les fils des plus hauts fonctionnaires de l'État.

— Si vous dites, reprit Song-sîn, qu'elle vous a insulté, elle adressera aussitôt un rapport où elle vous accusera de lui avoir fait des propositions coupables, et lorsque plus tard une enquête aura fait découvrir la p.568 vérité, c'est vous, au bout du compte, qui serez la victime. Comment pourrez-vous la renverser ?

— Si je ne la fais pas châtier d'importance, comment pourrai-je décharger ma colère sur elle ?

— Si vous ne pouvez en venir à bout, lui dit Song-sîn, j'ai trouvé un excellent moyen pour la faire punir.

— Quel est cet excellent moyen ? lui demanda vivement Tchang-în ; je vous prie en grâce de m'en instruire.

— Tout à l'heure, répondit Song-sîn, comme j'étais assis dans le couvent de Tsié-în en vous attendant, j'ai vu sur un mur des vers composés par Tchao-tsong et Tsiên-hong. Pour peu qu'on en examine les sentiments et les idées, on n'y voit que l'éloge de Chân-taï et leur amour pour elle. J'interrogeai à ce sujet le religieux de ce couvent. Il me répondit que ces deux messieurs avaient concouru avec mademoiselle Chân. Je lui demandai sur quoi elle les avait examinés. Ce moine, qui est un homme de goût, avait copié de sa main tous les vers qu'ils avaient composés dans ce concours. En ayant obtenu la communication, je les ai transcrits en cachette et les ai apportés. Ces deux messieurs sont précisément ceux que, ces jours derniers, Son Excellence Chân fit demander, par erreur, dans la maison que

j'habite. En examinant les vers qui ont été composés de part et d'autre dans ce concours, on y voit l'intention de provoquer mutuellement une affection coupable. Si vous voulez la trouver en faute et adresser à l'empereur un rapport contre elle, pourquoi ne pas présenter à Sa Majesté ces vers qu'elle a composés avec eux, sur des rimes communes ? p.569 Vous direz que, sous prétexte de *mesurer le talent,* elle a attiré des jeunes gens dans le *pavillon du pied de jade,* et qu'elle a composé avec eux des vers licencieux ; qu'ainsi elle a profané l'inscription tracée par l'empereur, et déshonoré le titre de *fille de talent* que Sa Majesté lui a conféré. Après une telle accusation, vous pouvez être sûr que l'empereur sera furieux contre elle.

En entendant ces paroles, Tchang-în se sentit transporté de joie :

— C'est merveilleux ! c'est merveilleux ! s'écria-t-il. Je vais en informer mon père et le prier de présenter un rapport.

— Si vous présentez ce rapport après-demain, dit Song-sîn, elle répondra qu'ayant été couvert de honte pour lui avoir fait des propositions coupables, vous voulez vous venger par la calomnie. Il ne faut point vous presser ; si vous attendez quelques jours, votre succès est assuré.

— Vous avez raison, reprit Tchang-în. Quand je différerais de quelques jours, il n'est pas à craindre qu'elle s'envole au ciel.

Leur projet étant bien arrêté, ils s'abandonnèrent à la joie et burent quelque temps ensemble. Ensuite ils se levèrent de table et partirent dans leur chaise à porteurs. Le proverbe dit avec raison : « *Si vous parlez sur la route,* (prenez garde), *il y a du monde au milieu des herbes.* »

Par hasard, ce même jour, Yên-pé-hân, ne pouvant oublier la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, sortit de la ville avec P'ing-jou-heng et se rendit à la *villa* impériale. Il s'informa d'elle dans le voisinage p.570 du jardin, et non seulement il ne put découvrir ses traces, mais les vers qu'il avait écrits [578] sur le mur avaient été effacés

par une couche de chaux. Le cœur navré de douleur, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'en revinrent promptement ensemble, entrèrent dans le cabaret et se mirent à boire au premier étage. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient là, lorsque tout à coup ils virent Song-sîn et Tchang-în qui entraient ensemble dans la salle basse. Ils éprouvèrent un vif étonnement.

— Ainsi, se dirent-ils, les voilà aussi arrivés à la capitale !

P'ing-jou-heng voulait descendre pour les saluer, mais Yên-pé-hân le retint.

— Un moment, lui dit-il, écoutons un peu ce qu'ils vont dire.

Se penchant alors sur le bord de la balustrade, ils prêtèrent une oreille attentive. Toute la conversation ne roula que sur le piège qu'ils voulaient tendre à mademoiselle Chân ainsi qu'à Tchaotsong et à Tsiên-hong. Les deux amis se tinrent cois et n'osèrent souffler un mot ; ils se contentèrent d'attendre que Tchang-în et Song-sîn eussent fini de boire et quitté le cabaret. Ils purent alors délibérer librement.

— Heureusement qu'ils ne nous ont pas vus, dit P'ing-jou-heng ; autrement, il nous serait encore survenu quelque mauvaise affaire.

— Pour moi, dit Yên-pé-hân, je m'imaginais qu'il voulait venir chez le seigneur Chân pour faire une demande de mariage, et que grâce à l'influence de son père, le président du ministère de la magistrature, il avait quelques chances de succès. Qui aurait prévu qu'il essuierait au contraire une cruelle avanie ?

— p.571 Dans le concours que nous sommes allés subir tous deux, dit P'ing-jou-heng, quoique nous n'ayons pas remporté la victoire, du moins cette épreuve n'a point tourné à notre honte ; mon unique regret est de n'avoir point vu mademoiselle Chân.

— A mon sentiment, dit Yên-pé-hân, mademoiselle Chân n'a qu'une brillante réputation, c'est tout au plus si, par son talent et sa beauté, elle peut arriver à la hauteur de nos concurrentes.

Dans l'origine, j'espérais encore trouver le moyen d'avoir une seule entrevue avec mademoiselle Chân, mais maintenant que je connais les projets sinistres de Tchang-în, si j'allais l'importuner de nouveau, non seulement je m'exposerais à la compromettre, mais il serait à craindre que nous ne pussions tous deux nous tirer d'affaire.

— Quand nous n'irions pas, reprit P'ing-jou-heng, demain il prierait son père de présenter un rapport à l'empereur. On finirait par lâcher les noms de Tchao-tsong et de Tsiên-hong ; comment pourrions-nous nous échapper ?

— Si nous nous appelions réellement Tchao-tsong et Tsiên-hong, comme les vers que nous avons composés dans le concours sont des pièces authentiques, il serait aisé de reconnaître clairement s'ils contiennent ou non des sentiments ou des expressions propres à la séduire. Qu'avez-vous donc à craindre de sa part ? Seulement, vous et moi, nous avons pris de faux noms. Si par hasard Tchang-în découvrait nos vrais noms et en informait l'empereur, dès que Sa Majesté aurait appris que les deux jeunes gens recommandés à sa bienveillance par le principal du collège de Nan-king, et appelés à la cour en p.572 vertu d'un décret, ont désobéi à ses ordres et ne se sont point présentés ; qu'en outre, ayant changé de nom de famille et de petit nom, ils sont restés cachés dans la capitale, et ont cherché à séduire la personne qu'il a honorée du titre de *jeune fille de talent*, ce serait à *ses* yeux le plus grand des crimes.

— Monsieur, dit P'ing-jou-heng, vos craintes sont parfaitement fondées, mais pour le moment, que faire pour conjurer le danger ?

— En venant tous deux à la capitale, repartit Yên-pé-hân, notre première pensée était de nous informer de mademoiselle Chân et de demander sa main ; mais, à mon avis, ce mariage ne nous laisse plus d'espoir. La rencontre que j'ai faite d'une jeune beauté au haut d'un pavillon était certainement un immense bonheur, mais, malgré mes recherches, je n'ai pu la découvrir, et

ce n'est plus pour moi qu'un de ces objets vagues et obscurs qui échappent à la vue. Vous même, monsieur, vous n'avez pu trouver les traces de votre Ling-kiang-sioué. Si nous continuons à errer ici, ce sera peine perdue. Ajoutez à cela que, ces jours derniers, la jeune servante m'a dit clairement dans ses vers : « Si vous cherchez un pilon de jade dans la gelée bleue [579], il faut que vous détachiez du trône impérial des (flambeaux ornés de) lotus d'or [580]. » Maintenant le concours pour la licence n'est pas éloigné ; il vaut mieux nous en retourner pour acquérir du mérite et p.573 de la réputation. C'est alors que nous pourrons nous enquérir une seconde fois du *pont azuré* [581], et peut-être qu'une circonstance heureuse viendra seconder nos vœux [582].

— Vos observations sont fort justes, lui dit P'ing-jou-heng, mais il est à craindre qu'à notre retour la belle personne n'ait disparu, et que Yun-ing ne soit allé trouver P'eï-hang [583] au milieu de ses songes.

— Mademoiselle Chân a maintenant seize ans, reprit Yên-pé-hân ; elle peut encore attendre l'époque du mariage [584]. Ajoutez à cela que, dans tout l'empire, il n'y a que fort peu d'hommes riches et nobles qui soient doués de talent : comment pourrait-il surgir tout à coup un P'eï-hang [585].

— D'après vos observations, dit P'ing-jou-heng, mademoiselle Chân peut encore attendre l'époque du mariage, mais je crains que ma Ling-kiang-sioué ne le puisse pas ; dans ce cas, il faut nous en retourner au plus vite.

Après avoir arrêté leur projet, les deux amis burent encore quelques tasses de vin ; puis ils se levèrent et s'en revinrent dans leur hôtellerie. Ils ordonnèrent alors à un p.574 domestique de préparer leurs bagages et de louer une chaise à porteurs et des chevaux. Le lendemain, de grand matin, ils quittèrent la ville et partirent. Tout le long de la route, ils allaient en causant et riant, sans se donner beaucoup de fatigue.

Un jour qu'ils venaient d'entrer dans la province de Chân-tong, comme ils se trouvaient dans un chemin étroit, ils rencontrèrent tout à coup un magistrat qui passait avec son cortége. On voyait en avant une file de satellites et en arrière une grande chaise à porteurs que suivaient une dizaine de cavaliers. Il était entouré d'une forte escorte.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng furent obligés de descendre de leur chaise. Ils choisirent un endroit un peu large, et se tinrent debout pour les laisser passer à leur aise. Mais, à leur grande surprise, lorsque la chaise du magistrat fut arrivée devant eux, tout à coup une voix partit de l'intérieur et dit plusieurs fois à un Ché-jîn [586] :

— Veuillez demander si ces messieurs qui se tiennent au bord de la route ne sont pas les bacheliers Yên et P'ing.

En entendant ces mots, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'approchèrent vivement de la chaise, et, jetant un coup d'œil dans l'intérieur, ils reconnurent Wang, le président du concours, et sans attendre que le secrétaire fût venu les interroger, ils s'inclinèrent avec empressement devant la chaise.

— Ces deux bacheliers, dirent-ils, sont justement Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng.

p.575 A ces mots Wang, le président du concours, fut transporté de joie et dit à son secrétaire :

— Priez vite ces deux messieurs de se rendre à la poste qui est devant vous, pour que j'aie le plaisir de les voir.

Quand il eut fini de parler, la chaise repartit et s'éloigna.

Le secrétaire, docile aux ordres du magistrat, les suivit immédiatement, mais Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng le prièrent de monter dans leur chaise et l'emmenèrent avec eux. Heureusement qu'après avoir fait deux ou trois li, en revenant sur leurs pas, ils arrivèrent promptement à la poste. Après avoir été invités à plusieurs reprises par Wang, le président du concours, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ne purent se dispenser d'entrer, et vinrent lui offrir leurs

hommages. Leurs salutations achevées, Wang les pria de s'asseoir, mais ils s'en excusèrent poliment.

— En voyage, dit Wang, cela est sans inconvénient.

Ils furent donc obligés de lui obéir. Alors Wang les interrogea.

— J'ai adressé, leur dit-il, un rapport à l'empereur pour vous recommander d'une manière particulière. Sa Majesté daigna l'approuver et rendit un décret qui vous appelait à la capitale. En vertu de ses ordres suprêmes, je vous ai cherchés partout sans pouvoir trouver vos traces ; dites-moi, mes sages amis, pourquoi vous êtes ici ?

— Seigneur, répondit Yên-pé-hân, nous sommes heureux, M. P'ing et moi, d'avoir été soutenus et protégés par Votre Excellence ; nous en éprouvons une reconnaissance sans bornes. Mais comme auparavant nous avions entrepris un voyage pour notre instruction, nous $_{p.576}$ ignorions que Sa Majesté eût rendu un décret pour nous mander (à la cour). Nous avons méconnu les bienfaits de l'empereur et nous avons manqué de répondre à la haute bienveillance de Votre Excellence, qui a daigné nous mettre en évidence et nous recommander. C'est un crime énorme ! c'est un crime énorme !

— Puisque vous n'en saviez rien, reprit Wang, n'en parlons plus ; je suis charmé d'avoir été assez heureux pour vous rencontrer aujourd'hui. Veuillez me suivre à la capitale, où je dois aller rendre compte de ma commission. Dès que vous aurez été admis en présence de l'empereur, vous ne pouvez manquer d'obtenir une charge élevée.

— Seigneur, répondirent-ils ensemble, si vous présentez à Sa Majesté d'obscurs bacheliers comme des hôtes distingués, cette haute bienveillance, à laquelle nous devrons notre élévation, méritera d'arriver à la postérité la plus reculée. Seulement, nous savons que pour porter le nom le plus glorieux de tout l'empire, il faut avoir un talent assez élevé pour effacer tous les hommes de

l'empire. C'est alors qu'on est digne de sa renommée. Mais si l'on a un esprit médiocre, si l'on n'a pas un mérite hors ligne, on devient, à coup sûr, la risée de tout l'empire. Quoique nous ayons de faibles talents qui nous ont concilié votre amitié, en nous examinant nous-mêmes, la main sur le cœur, nous croyons que, dans la vaste étendue de l'univers, il n'y a pas un lieu où l'on ne puisse trouver des hommes de talent. Si vous disiez, seigneur, que ces deux bacheliers éclipsent tout l'empire, nous n'oserions, en vérité, nous croire dignes d'un tel éloge.

— p.577 Messieurs, reprit Wang, en vous dépouillant ainsi d'amour-propre pour céder le pas aux autres, vous montrez sans doute l'éclat de votre modestie. Seulement, quoique la province de Nan-king soit, par rapport aux hommes de talent, la première de l'empire, après l'avoir parcourue en tous sens je n'ai trouvé que vous, mes sages amis, qui vous éleviez au-dessus de votre rang et effaciez la foule. Voilà pourquoi j'ai osé vous présenter d'une manière spéciale à Sa Majesté. Bien que l'empire soit immense et qu'il possède encore des hommes de talent, il n'y en a pas un seul qui l'emporte sur vous. Maintenant, votre nom de famille et votre petit nom sont déjà arrivés jusqu'aux oreilles de l'empereur ; il ne faut plus, messieurs, que vous persistiez dans cette excessive modestie.

— Si nous avons refusé, répondit Yên-pé-hân, c'est que nous avions de bonnes raisons. Je vous jure que ce n'est point pour nous donner un air de modestie.

— Quelles raisons aviez-vous d'agir ainsi ? demanda le président du concours ; rien ne vous empêche de vous expliquer franchement.

— Nous avions entendu dire, reprit Yên-pé-hân, que si l'empereur a rendu un décret pour faire chercher les hommes d'un talent extraordinaire, ça été à cause de Chân-taï, fille du ministre Chân, qui effaçait tout le monde par son talent et sa beauté, et qui, en composant des vers ou du style élégant dans

le *pavillon du pied de jade,* avait terrassé les plus illustres lettrés de l'Académie. L'empereur pensa en lui-même que si des femmes possédaient un talent supérieur, à plus forte raison le p.578 trouverait-on parmi les hommes. Voilà pourquoi il a rendu ce décret spécial. Maintenant, les personnes qui répondront au décret de Sa Majesté doivent nécessairement effacer Chân-taï par l'éclat du talent ; c'est le seul moyen de ne point tromper l'attente de Sa Majesté. Mais nous, obscurs bacheliers, qui avons tout au plus le talent médiocre de Hiang-yu [587], comment pourrions-nous enlever à Lieou-pang le puissant empire de Thsin [588] ? Nous osons, en conséquence, vous prier de nous excuser.

— Mes sages amis, reprit Wang, puisque vous n'avez pas encore rencontré mademoiselle Chân, pourquoi la redoutez-vous si fort ?

— Quoique nous n'ayons pas encore rencontré mademoiselle Chân, dit Yên-pé-hân, nous avons vu de près des personnes de son entourage qui ont quelque ressemblance avec elle. Ce n'est pas que nous la redoutions beaucoup, mais, à dire vrai, nous la connaissons à fond.

— Messieurs, dit le président du concours, en vous voyant persister dans votre refus, j'aurais mauvaise grâce à vous contraindre. Seulement, après avoir reçu un p.579 décret impérial qui vous mande à la cour, si vous refusez obstinément de vous y rendre, il est à craindre que Sa Majesté ne vous soupçonne de dédaigner ses augustes commandements. Je crains vraiment que cela ne tourne mal pour vous.

— Seigneur, dit P'ing-jou-heng, si, par un sentiment d'orgueil, nous refusions de nous présenter, ce serait dédaigner ses augustes commandements ; mais aujourd'hui, nous désirons aller concourir pour la licence, afin d'arriver aux emplois ; au bout du compte, nous n'en resterons pas moins les sujets de Sa Majesté. Seulement, nous n'osons nous croire dignes de

répondre à son appel. C'est là témoigner un véritable respect pour l'empereur, et il y a une immense distance entre ce respect et le dédain dont vous parlez.

— Messieurs, repartit le président du concours, puisque vous voulez vous en retourner, afin de concourir pour la licence, c'est une noble résolution. Mais je crains que, dans la suite, il ne soit trop tard pour vous excuser. Que n'exposez-vous tout de suite vos intentions dans un placet ? Quand j'irai rendre compte de ma commission, je le présenterai moi-même à l'empereur. Dès qui Sa Majesté l'aura clairement examiné, non seulement elle ne vous blâmera pas, mais elle reconnaîtra que vous joignez tous deux le talent à la modestie. Lorsque, plus tard, vous jouirez de votre succès, au milieu du banquet où retentira l'ode *Lou-ming* [589], et que vous irez admirer p.580 les fleurs dans le jardin du palais, l'empereur ne manquera pas de vous faire le plus bienveillant accueil.

Yên et P'ing le remercièrent avec effusion.

— Vu les avis que vous voulez bien nous donner, lui dirent-ils, il faut que nous présentions de suite un placet à sa Majesté.

Wang, le président du concours, les fit rester avec lui dans l'hôtel de la poste et les invita à dîner. Tout en buvant avec eux, il examina leurs compositions en vers et en prose élégante. Il trouva qu'ils avaient un style divin et une profonde érudition. Cette lecture le transporta de joie :

— Messieurs, leur dit-il, si vous concourez pour la licence, vous êtes sûrs d'arriver aux premiers rangs. Comme mes examens de cette année sont terminés, d'après les règlements il faut que j'aille rendre compte de ma commission. Le nouveau président du concours pour la *licence* est déjà entré en fonctions. Si vous vous en retournez au plus vite, vous arriverez encore à temps. Pour moi, j'espère apprendre à la capitale la nouvelle de vos succès.

Les deux amis l'ayant remercié plusieurs fois, rédigèrent un placet où ils disaient que s'ils ne répondaient pas à l'appel de l'empereur, c'était pour aller subir l'examen de licence. Ils remirent ce placet au président du concours et le quittèrent tous deux le lendemain. De son côté, Son Excellence Wang partit pour aller rendre compte de sa mission.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng voyagèrent sans s'arrêter. Ils arrivèrent justement dans la ville de Song-kiang au moment où le nouveau président du concours allait p.581 procéder à l'examen de licence. Comme Yên-pé-hân faisait partie des bacheliers du district de Hoa-ting, il va sans dire qu'il alla se présenter au concours. Mais P'ing-jou-heng était de la province du Ho-nân ; quand il aurait voulu usurper le titre d'indigène, les règlements sévères de la ville de Song-kiang l'auraient empêché de faire une telle fraude. Il conféra de cette difficulté avec le proviseur P'ing. Il aurait voulu prendre part au concours comme un neveu qui a accompagné (son oncle) dans ses fonctions, mais P'ing, sentant le peu d'importance de sa charge, ne se soucia point d'assumer cette responsabilité. Il aurait voulu retourner dans le Ho-nân, mais il serait arrivé trop tard. Yên-pé-hân lui fit part de ses idées.

— Il vaut mieux, lui dit-il, entrer comme pensionnaire au collège de Nan-king.

— Ce parti est excellent, sans doute, reprit P'ing-jou-heng, seulement, il faudra dépenser beaucoup d'argent.

— Peu importe, dit Yên-pé-hân ; je prends tout cela sur moi.

Le proviseur P'ing écrivit une lettre et l'envoya par un domestique fidèle, qu'il chargea de la somme nécessaire. Arrivé au collège impérial de Nan-king, il y fit entrer P'ing-jou-heng.

Quelques jours après, on afficha la liste des candidats admis à concourir pour la licence, et Yên-pé-hân se trouva au premier rang. Après avoir obtenu ce succès, il fit préparer ses bagages et se rendit à

Nan-king avec P'ing-jou-heng, pour passer l'examen de province et obtenir le grade de Khiu-jîn (licencié).

Par suite de ce voyage, j'aurai beaucoup de détails à p.582 raconter. L'écriture tracée de la main de l'empereur sur la liste des *dragons* et des *tigres* [590] se change en ces *cordons de soie rouge* [591] qui figurent dans le livre du mariage.

Le lecteur ignore sans doute si, après ce départ, ils obtinrent en effet le grade auquel ils aspiraient. Qu'il me prête un moment l'oreille ; je lui expliquerai cela dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XIX

UNE CIRCONSTANCE EXTRAORDINAIRE DÉCIDE LEUR MARIAGE

@

p.583 Dès que Yên-pé-hân eut été admis à concourir pour la licence et qu'il eut fait recevoir P'ing-jou-heng au collège impérial, il l'accompagna aussitôt à Nan-king, pour subir l'examen provincial [592]. En fait de talent, on ne tient aucun compte de l' âge : c'est le plus intelligent qui obtient le premier rang. Après qu'ils eurent passé les trois examens [593], leurs compositions parurent d'une beauté admirable [594]. Il n'y eut personne qui n'en fit le plus pompeux éloge. Le jour où l'on publia les nominations, on vit Yên-pé-hân briller tout au haut de la liste et le premier en p.584 tête, avec le titre de Kiaï-youen [595] ; P'ing-jou-heng avait obtenu le sixième rang, avec le titre de Ya-koueï [596]. Ce succès remarquable, qu'ils avaient mérité dans la fleur de la jeunesse, était encore rehaussé par leur tournure distinguée et les agréments de leur figure. Lorsqu'ils furent revenus du *banquet des licenciés* [597] et qu'ils eurent rendu visite au président du concours et aux examinateurs, il n'y eut personne qui ne leur prodiguât des éloges et des marques d'estime. Tout le monde était ravi de joie. Les magistrats qui avaient des filles à marier venaient les prier de devenir leurs gendres. A peine en avaient-ils refusé un, qu'ils en éconduisaient un autre. Comme ces refus continuels leur étaient devenus insupportables, dès que leurs affaires furent terminées, ils s'en retournèrent ensemble dans la ville de Song-kiang, mais ils y furent en butte à des obsessions du même genre. Yên-pé-hân consulta alors avec P'ing-jou-heng.

— Il vaut mieux, dit-il, nous rendre de bonne heure à la capitale ; *c'*est le seul moyen d'éviter toutes ces discussions.

— Si nous arrivons de bonne heure à la capitale, repartit P'ing-jou-heng, nous éprouverons une foule d'inconvénients.

— p.585 Quels inconvénients voyez-vous, demanda Yên-pé-hân, à arriver de bonne heure à la capitale ?

— Il est fort honorable, répondit P'ing-jou-heng, d'acquérir, par son talent, du mérite et de la réputation ; mais si l'on s'est fait des protecteurs et que l'on réussisse, on perd une partie de sa renommée. Par malheur, vous et moi, nous avons été recommandés par le président du concours, et déjà notre nom de famille et notre nom d'enfance sont parvenus jusqu'à l'empereur ; de plus, nous venons d'obtenir tous deux un rang distingué [598]. Si nous allons de bonne heure à la capitale, notre arrivée fera du bruit dans le public et frappera l'attention de l'empereur lui-même. S'il daigne nous mander en sa présence et nous accorder des éloges, et qu'alors nous nous présentions au concours, quand nous obtiendrions un rang élevé, on ne manquerait pas de dire que les examinateurs ont voulu complaire à Sa Majesté. Ne trouvez-vous pas que l'éclat de notre réputation littéraire en serait grandement diminué ? Il vaut mieux dire au président et aux examinateurs que nous sommes malades, et que nous ne pouvons aller cette fois à la capitale pour le présent concours. De cette manière, nous ôterons toute espérance aux personnes qui avaient fixé leurs vues sur nous. Alors, nous nous rendrons secrètement à la capitale, et nous attendrons l'époque du concours. Dès que nous serons arrivés, nous entrerons de suite dans l'arène : Si nous p.586 obtenons de nouveau les premiers rangs [599], nous pourrons alors marcher la tête haute et montrer un légitime orgueil [600]. Nous n'aurons point perdu le fruit de nos études.

A ces mots, Yên-pé-hân fut transporté de joie.

— Monsieur, lui dit-il, vos sages considérations me ravissent le cœur. Seulement, il nous serait difficile de rester longtemps dans

la ville de Song-kiang ; le mieux est de dire que nous sommes malades et que nous allons dans tel endroit pour soigner notre santé. Tout le long de la route, nous visiterons à notre aise les plus beaux sites ; puis, à l'approche du concours, nous nous rendrons de nouveau à la capitale. Ne sera-ce pas faire d'une pierre deux coups ?

— Cette idée est excellente, s'écria P'ing-jou-heng.

Leur projet étant bien arrêté, ils y attendirent la fin de leurs visites d'adieu ; ensuite, ils préparèrent leurs bagages et se dirigèrent secrètement vers la capitale. Ils recommandèrent aux domestiques de répondre aux personnes qui les demanderaient, que MM. Yên et P'ing étaient allés ensemble au lac Si-hou dans l'intérêt de leur santé.

Ils se mirent secrètement en route, évitant de s'arrêter dans les lieux voisins. Ils passèrent le fleuve Yang-tsé-Kiang, et marchèrent alors à pas comptés. Quand ils furent arrivés à la ville de Yang-tchéou, comme c'était un pays charmant, ils résolurent d'y passer quelques jours, et se $_{p.587}$ logèrent, comme autrefois, dans le couvent de Khiong-hoa. Dès que les Tao-ssé de ce couvent eurent appris qu'ils avaient obtenu les plus brillants succès dans le récent concours de licence, ils leur montrèrent toute sorte de respects. Les deux jeunes gens, voyant que la renommée de leur talent se répandait de tous côtés, ne purent demeurer plus longtemps. Ils voulaient composer des vers tantôt à l'est, tantôt à l'ouest ; mais à peine étaient-ils restés quelque part cinq ou six jours, que les chefs du pays étaient occupés d'eux et que tout le monde les connaissait. Or, il y avait un ancien usage établi parmi les chefs de ce pays. Toutes les fois qu'un fonctionnaire public venait à s'arrêter dans cette contrée, ils devaient en avertir secrètement les autorités, afin qu'elles allassent lui rendre visite et lui offrir des présents. Le supérieur du couvent de Khiong-hoa voyant que Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng venaient d'être élevés au grade de Khiu-jîn (licenciés), se vit obligé d'en instruire secrètement le préfet et le sous-préfet. Par hasard, le juge criminel de Yang-tchéou avait été envoyé en qualité de Liên-kouân pour surveiller l'examen. A son retour, il avait vanté au préfet

Téou, Yên-pé-hân, le Kiaï-youên [601] et P'ing-jou-heng, le Ya-koueï [602]. Il ajouta que, possédant dans la fleur de l'âge un talent si distingué, ils étaient sûrs d'obtenir au concours du printemps le titre de Hoeï-youên [603] ou de Tchoang-youên [604]. Le préfet avait gravé tous p.588 ces détails dans sa mémoire. Dès que les chefs du pays l'eurent informé de leur arrivée, il eut aussitôt le désir de les attirer et de gagner leur amitié. Aussi alla-t-il, sur-le-champ, leur rendre visite ; mais Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'empressèrent de lui faire répondre qu'ils étaient absents.

Le préfet une fois parti, Yên-pé-hân consulta avec son ami.

— Puisque le préfet connaît déjà notre arrivée, lui dit-il, le sous-préfet ne manquera pas de venir nous rendre visite. Dans le principe, nous voulions rester ici *incognito.* Maintenant que voilà le préfet et le sous-préfet avertis, comment pourrons-nous demeurer en paix ?

— Le mieux, dit P'ing-jou-heng, est de nous transporter ailleurs.

Aussitôt il chargea un domestique d'aller leur chercher une demeure en dehors de la ville, dans un lieu calme et retiré. Puis, il en envoya un autre épier l'absence du préfet. Ils allèrent alors pour lui rendre sa visite, et après avoir laissé deux cartes, ils se rendirent à leur nouvelle habitation.

A son retour, le préfet ayant appris leur visite, leur fit porter de suite, par son secrétaire, une carte d'invitation pour les prier de venir dîner avec lui.

Après avoir remis la carte du préfet, le secrétaire vint lui rendre réponse :

— J'ignore, dit-il, si MM. Yên et P'ing ont changé de demeure, ou s'ils sont allés à la capitale ; ils ne sont plus dans le couvent de Khiong-hoa.

En entendant ces paroles, le préfet se dit en lui-même :

— Quand des Khiu-jîn (licenciés) vont à la capitale, sans avoir le moindre appui, il faut bien qu'ils viennent, p.589 malgré eux, me demander quelque secours pour se procurer des provisions de voyage. J'étais allé les inviter, mais ils se sont esquivés. Ils ont non seulement du talent, mais encore un caractère élevé ; il serait fort difficile de trouver leurs pareils. Mon seul regret est de ne pas les avoir vus une seule fois ; j'en suis vraiment désolé.

Or, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'étaient transportés hors de la ville, dans un lieu tout à fait calme et retiré. Chaque jour, lorsqu'ils avaient du loisir, ils allaient ensemble sur les montagnes pour observer la blancheur des nuages ou la teinte rouge des arbres. Un jour qu'ils étaient fatigués de leur excursion, ils s'assirent dans un pavillon pour s'y reposer. Tout à coup, ils virent deux hommes portant une cassette remplie de présents et suivis d'un secrétaire, qui y entraient aussi dans le même but. Yên et P'ing les ayant vus, ils saluèrent le secrétaire en levant les mains jointes et l'interrogèrent :

— Qui envoie ces présents ?, lui demandèrent-ils.

Le secrétaire, frappé de leur jeunesse et de leur figure distinguée, vit bien qu'ils devaient être d'une noble famille.

— Messieurs, leur dit-il, ce sont des présents que Son Excellence Téou, notre préfet, envoie à un magistrat retiré, nommé Ling, qui demeure là-bas, pour l'anniversaire de sa naissance.

P'ing-jou-heng, qui n'avait pas oublié que Ling-kiang-sioué était native de Weï-yang, éprouva au fond du cœur une vive émotion, et se dit en lui-même :

— Ce magistrat Ling ne serait-il pas de sa famille ?

Il l'interrogea donc de nouveau.

— Ce magistrat retiré, du nom de Ling, quelle charge remplit-il ?

— p.590 Il a reçu de l'empereur, répondit le secrétaire, le titre de Tchong-chou [605].

— Avez-vous appris, demanda P'ing-jou-heng, si dans la maison de ce M. Ling il y a une fille d'un talent remarquable ?

— Le fait est vrai, répondit le secrétaire ; s'il n'avait pas eu le bonheur de posséder cette fille distinguée, comment aurait-il pu obtenir le titre de Tchong-chou ?

P'ing-jou-heng voulait lui demander encore d'autres détails, mais tout à coup les porteurs enlevèrent la cassette et partirent. Le secrétaire, n'osant rester davantage, leur fit un salut et s'éloigna.

P'ing-jou-heng parla alors à Yên-pé-hân :

— En quels lieux, dit-il, n'ai-je point demandé de ses nouvelles ? mais je n'ai trouvé ni sa trace ni son ombre ; et voilà qu'aujourd'hui, sans y penser, j'ai soudain appris sa demeure.

— J'ignore, dit Yên-pé-hân, si cette fille de talent est précisément Ling-kiang-sioué.

— Croyez-vous, dit P'ing-jou-heng, qu'il y ait dans l'empire beaucoup de filles de talent ? Pourrait-on admettre que ce n'est pas elle ? Mais quoique j'aie réussi à la trouver, comment faire pour aller la demander en mariage ?

— Si c'est réellement elle, répondit Yên-pé-hân, je ne vois nulle difficulté à demander sa main.

— Lorsque j'étais à la capitale, dit P'ing-jou-heng, pour avoir adressé une seule question à M. Ling, du titre de Hong-lou-sse [606], j'ai éprouvé toute sorte d'avanies. p.591 Maintenant, si je veux ouvrir la bouche pour la demander en mariage, comme je ne connais personne (dans sa maison), je ne vois nul moyen d'y pénétrer. Comment pouvez-vous dire que ce n'est pas difficile ?

Yên-pé-hân lui répondit :

— Puisque le préfet Téou lui a envoyé des présents le jour de sa naissance, il doit être lié avec lui. Le préfet Téou sera votre introducteur.

A ces mots, P'ing-jou-heng fut transporté de joie.

— En effet, dit-il, voilà le vrai chemin.

— Quoi qu'il en soit, reprit Yên-pé-hân, comme nous l'avons évité tous deux, aurions-nous bonne grâce maintenant à aller nous rapprocher de lui ? N'est-il pas à craindre qu'il ne se moque de la légèreté de notre caractère ?

— Quant à moi, dit P'ing-jou-heng en riant, pour obtenir la main de Ling-kiang-sioué, je braverais volontiers la mort, et, à plus forte raison, les railleries.

— Monsieur, répliqua Yên-pé-hân en riant à son tour, pour votre Ling-kiang-sioué, vous devez sans doute ne pas vous épargner ; mais moi, qu'ai-je besoin de me compromettre ?

— Gardez-vous d'établir cette distinction, lui dit P'ing-jou-heng. Si vous eussiez réussi à trouver la jeune beauté que vous avez vue au haut du pavillon, et que vous eussiez pu m'employer dans votre intérêt, quand il m'aurait fallu marcher dans l'eau bouillante ou passer à travers les flammes, je n'aurais pas osé m'y refuser.

Les deux amis rirent aux éclats, et, revenant ensemble, ils allèrent s'établir, comme auparavant, dans le couvent de Khiong-hoa.

p.592 Ils préparèrent aussitôt des présents de visite, et après avoir chargé un domestique de s'informer si le préfet Téou était chez lui, ils allèrent de nouveau pour le saluer.

Quand ils furent arrivés devant son hôtel, ils firent présenter leurs cartes de visite. Justement le préfet était encore chagrin de les avoir manqués ; quand il eut vu leurs cartes, il fut au comble de la joie. Il ordonna d'abord à un domestique de les inviter à s'asseoir dans la salle de réception, puis il se hâta d'aller lui-même les saluer. Après les premières civilités, il les fit asseoir à la place d'honneur, et leur offrit le thé. En voyant que ces deux jeunes gens avaient environ vingt ans, et qu'ils étaient d'une beauté remarquable, il conçut pour eux autant d'affection que d'estime.

— Avant-hier, dit-il, je suis allé pour vous saluer, et je ne vous ai point rencontrés ; de plus, j'ai manqué la visite que vous avez daigné me faire. En conséquence, j'écrivis un petit billet pour vous inviter à une collation, mais à son retour, le messager m'apprit que vous étiez déjà partis. J'étais justement à me désoler de n'avoir pu vous voir une seule fois, lorsque soudain vous m'avez encore honoré de votre visite : en vérité, ce bonheur passe mes espérances. J'imagine que mon secrétaire avait été mal informé.

— Avant-hier, dit Yên-pé-hân, après avoir été vous rendre visite sans vous rencontrer, nous avons réellement changé de demeure. Mais tout à coup, il est survenu une affaire sur laquelle nous avons besoin de consulter Votre Excellence. Voilà pourquoi nous sommes venus une seconde fois pour vous présenter notre demande.

A ces mots, il ordonna à un domestique de remettre au p.593 préfet la liste de ses présents.

— Si vous ne dédaignez pas, lui dit-il, ces chétifs cadeaux, je serais heureux de vous témoigner un peu mon humble respect.

— Pour moi, dit le préfet, comme je ne vous ai pas encore prouvé mon faible respect, comment oserais-je accepter vos magnifiques présents ? Seulement j'ignore quelle est l'affaire sur laquelle vous voulez m'interroger.

— J'ai appris, dit P'ing-jou-heng, que Ling, le Tchong-chou (secrétaire du palais), qui a l'honneur d'être un de vos subordonnés, avait une fille d'un rare talent. J'ignore quel est son honorable nom, et j'ose supplier Votre Excellence de m'en instruire.

— Elle s'appelle Ling-kiang-sioué, répondit le préfet ; comment avez-vous pu le savoir, et pourquoi vous en informez-vous ?

Dès que P'ing-jou-heng eut entendu prononcer le nom de Ling-kiang-sioué, sa figure s'épanouit, le sourire brilla dans ses yeux, et, tout hors de lui-même, il battit des mains et trépigna de joie.

Le préfet, témoin de ses transports, lui en demanda la cause.

— M. P'ing, lui dit-il, pourquoi ce seul nom vous inspire-t-il cette folle allégresse ?

Yên-pé-hân, voyant que l'affaire allait prendre une mauvaise tournure, répondit pour son ami, et fit au préfet le conte suivant :

— Je vais, dit-il, parler sans détours à Votre Excellence : M. P'ing a vu jadis en songe un homme qui lui a dit : « Le ciel vous a destiné pour épouse une fille de talent de la ville de Weï-yang, nommée Ling-kiang-sioué. » M. P'ing avait conservé ces paroles au p.594 fond de son cœur, et malgré les recherches qu'il a faites de tous côtés, il lui avait été impossible de découvrir un magistrat retiré, du nom de Ling ; mais hier il a entendu, par hasard, le nom de Ling, le Tchong-chou (secrétaire du palais), et de plus il a appris qu'il possédait une fille d'un rare talent ; seulement, ignorant son nom, il conservait encore des doutes. Aujourd'hui que Votre Excellence a daigné lui donner des renseignements clairs et précis, il a reconnu que son rêve n'avait rien d'illusoire ; voilà pourquoi il n'a pu modérer le fol élan de sa joie, et a oublié tout à coup les convenances qu'il devait observer devant Votre Excellence.

— Eh bien ! dit le préfet, puisqu'il a eu ce songe extraordinaire, il est évident que son mariage était décrété d'avance. Je suis prêt à faire, pour M. P'ing, les premières ouvertures : que vous en semble ?

P'ing-jou-heng, voyant que le préfet parlait de faire lui-même les premières ouvertures, le salua aussitôt jusqu'à terre.

— Si Votre Excellence, dit-il, daigne favoriser ce mariage, de ma vie je n'oublierai un si grand bienfait.

— Monsieur, reprit le préfet en souriant, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter ; je me charge de votre affaire et je me fais fort de la mener à bonne fin. Demain, je donnerai une petite collation. Faites-moi l'honneur, messieurs, de venir causer un instant avec moi, j'aurai sans doute d'heureuses nouvelles à vous apprendre.

— Après avoir reçu cette honorable invitation, dit P'ing-jou-heng, comment oserions-nous y manquer ? Seulement, comme vous avez daigné me promettre de vous p.595 intéresser à mon mariage avec mademoiselle Ling [607], j'ose espérer que vous ferez tous vos efforts pour réussir.

— Cela va sans dire, repartit le préfet.

Après avoir bu encore quelques tasses de thé, les deux amis prirent congé du préfet, qui, malgré les plus vives instances de P'ing-jou-heng, ne consentit à accepter que deux de ses présents.

Laissons-les se retirer tous deux et revenons au préfet. Dès qu'il fut rentré dans son hôtel, il remit sa carte à un domestique et lui ordonna d'aller prendre M. Ling, et de l'amener à la préfecture en disant qu'il avait à lui parler. Ling, se voyant mandé par le préfet, n'aurait osé lui désobéir. Il monta de suite dans une chaise et se fit conduire à son hôtel.

Le préfet, voulant causer avec lui, jugea que la salle de réception n'était pas un lieu convenable, et l'introduisit aussitôt dans sa chambre particulière.

Après les civilités ordinaires, ils s'assirent chacun à la place prescrite. Ling remercia d'abord le préfet des présents qu'il lui avait offerts le jour de sa naissance.

— Votre Excellence, dit-il ensuite, a daigné me mander auprès d'elle ; j'ignore quelles instructions elle veut bien me donner.

Le préfet lui exposa en détail le songe que lui avait raconté Yên-pé-hân, les questions de P'ing-jou-heng pour savoir le nom de sa fille et l'intention où il était de la demander en mariage.

— Je pense, ajouta-t-il, que votre p.236 noble fille est maintenant en âge de s'établir [608]. Quoique dans l'hôtel de Chân on ne l'ait jamais traitée avec dédain, au bout du compte, elle n'a pas une position définitive. Comme c'est par suite d'un songe que ce licencié P'ing vient demander sa main, je suis tenté de voir là un mariage décrété par le ciel. C'est vraiment une heureuse affaire. Ajoutez à cela que M. P'ing est dans la fleur de la jeunesse et qu'il l'emporte sur les autres par les agréments de sa figure et l'éclat de son talent. L'an prochain, au concours du printemps, il obtiendra le titre de Hoeï-youên [609] ou celui de Tchoang-youên [610]. Si votre noble fille a le bonheur de l'avoir pour époux, son talent et son instruction ne seront point perdus. Il m'a chargé, à plusieurs reprises, de vous porter ses propositions ; il faut que vous consentiez à sa demande, n'allez pas l'accueillir par un refus.

— Comment oserais-je, répondit Ling, désobéir aux ordres de Votre Excellence ? Seulement, comme ma fille se trouve à la capitale, c'est une affaire que je ne saurais conduire tout seul. Si je donnais mon consentement après avoir reçu les présents de noces, et que dans la capitale on l'eut déjà promise à un autre, cela pourrait avoir, des deux côtés, de graves conséquences.

— Ne vous inquiétez pas de cela, reprit le préfet ; il est tout à fait impossible que votre honorable fille se marie à la capitale.

— p.597 Seigneur, repartit Ling, comment Votre Excellence peut-elle décider cela d'avance ?

— Puisque le seigneur Chân, dit le préfet, a cherché de tous côtés et qu'il n'a pas encore trouvé un gendre d'un talent extraordinaire, comment aurait-il du temps de reste pour chercher un époux à votre honorable fille ? Voilà pourquoi je dis

qu'il est absolument impossible que votre fille se marie dans la capitale.

— Le meilleur parti, lui dit Ling, serait d'écrire une lettre et d'engager M. P'ing à aller traiter cette affaire dans la capitale.

— Prenez garde de tout gâter, dit le préfet. Dès que le licencié P'ing aura paru dans la capitale, avec son talent, son instruction et sa figure distinguée, il est fort à craindre que le ministre Chân, dès qu'il l'aura vu, ne se hâte de l'unir à sa propre fille : comment pourrait-il alors échoir en partage à la vôtre ? Si vous voulez m'en croire, le mieux est de recevoir tout de suite ses présents de noces, pour l'empêcher de changer de résolution, d'autant plus que, d'après les anciens rites, c'est au père et à la mère qu'il appartient de recevoir les présents de noces. Quand même M. Chân l'aurait promise à un autre, il ne saurait lutter contre vous. Vous ne devez pas, pour rien au monde, manquer un gendre aussi accompli.

Ling fut charmé des paroles du préfet et consentit de grand cœur.

— Je m'en rapporte, dit-il, à Votre Excellence, votre subordonné suivra vos avis de point en point. Seulement, ma fille demeure actuellement dans l'hôtel de Chân. Si demain M. P'ing voulait aller l'épouser, il $_{p.598}$ serait à craindre qu'il ne pût l'obtenir à l'époque convenue. Il est nécessaire de s'entendre d'avance sur ce point.

— Cette précaution est inutile, reprit le préfet. Si l'on disait que, demeurant dans l'hôtel de Chân, elle ne pourrait échapper à ses mépris, lorsque M. P'ing sera sur le point d'aller la prendre pour épouse, je me charge de tout arranger.

— Cela est fort bien, reprit Ling, mais il y a encore une difficulté. Ma fille m'a dit autrefois : « Peu importe que mon futur époux soit vieux ou jeune, beau ou laid ; la seule chose que je demande, c'est qu'il ait du talent et de l'instruction, et qu'il puisse lutter contre moi en vers et en prose. S'il est mon

vainqueur, je l'épouserai ; mais s'il est vaincu, il peut se dispenser de penser à moi [611]. »

Lorsqu'il viendra pour l'épouser, ajouta Ling (si ma fille persiste dans sa résolution et le refuse), j'ose espérer que vous ne m'en voudrez pas.

— Vous pouvez être tranquille, dit le préfet en riant, comme ce licencié est doué d'un talent extraordinaire, il n'a pas à craindre un tel malheur [612].

p.599 Ling s'étant entendu avec le préfet, lui fit ses remercîments et se retira.

Le préfet envoya aussitôt sa carte à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng, et les invita à venir prendre une collation. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui avaient un service à lui demander, se rendirent avec joie à son hôtel. Tout en buvant, le préfet les informa en détail du consentement de M. Ling. P'ing-jou-heng en fut ravi et le remercia à plusieurs reprises. La collation finie, il pria le préfet de choisir un jour heureux et d'offrir lui-même les présents de noces ; il convint avec lui de venir prendre son épouse, après avoir obtenu, au concours du printemps prochain, le titre de docteur.

Ling, voyant que le préfet faisait lui-même la demande de mariage, chargea quelqu'un d'aller examiner secrètement P'ing-jou-heng. Ayant appris qu'il était à la fois dans la fleur de la jeunesse et doué d'une figure distinguée, et qu'il pouvait aller de pair avec sa fille, il fut transporté de joie et finit par accepter les présents de noces.

P'ing-jou-heng fut charmé de voir que Ling avait accepté ses présents, et consulta là-dessus avec son ami.

— Maintenant que cette affaire est conclue, lui dit-il, je sens que nous ne pourrions rester ici sans inconvénient.

Ils prirent aussitôt congé du préfet, passèrent la rivière Hoaï, et se dirigèrent d'un pas tranquille vers la province de Chân-tong.

Or, Chân-taï et Ling-kiang-sioué, depuis que Tchao-tsong et Tsiên-hong [613] avaient composé en vers avec elles, p.600 et avaient échappé à toutes leurs recherches, avaient éprouvé une vive contrariété, et l'importunité fâcheuse de Tchang-în avait mis le comble à leur tristesse. Heureusement qu'elles se consolaient ensemble et abrégeaient ainsi la longueur des jours. Un temps considérable s'était déjà écoulé, lorsque tout à coup la gazette officielle publia un rapport que Tchang, membre du ministère de la magistrature, avait adressé à l'empereur contre Chân-taï. Il disait que

> « parvenue à l'âge de s'établir, elle refusait de choisir un époux et ne voulait point se marier, afin de se livrer sans frein à ses passions ; qu'elle avait attiré deux jeunes étudiants nommés Tchao-tsong et Tsiên-hong, et que sous prétexte de concourir ensemble pour les vers et la prose, elle les avait introduits furtivement dans un jardin fleuri, et avait composé avec eux des stances licencieuses ; qu'on avait saisi quatorze de ces pièces immorales qui pourraient servir de preuves. De cette manière, ajoutait-il, elle a déshonoré le nom de *fille de talent* que Votre Majesté lui a conféré, et elle a gravement outragé les lois de la morale. Je supplie notre auguste souverain d'ordonner une enquête sévère et de châtier son crime.

A la vue de ce rapport, Chân-taï fut remplie d'indignation.

> — Tout cela, s'écria-t-elle, est l'œuvre de Tchang-în, qui a voulu se venger par là de l'affront qu'il a reçu avant-hier.

A son tour, elle présenta un rapport à l'empereur pour justifier sa conduite :

> « Tchang-în, dit-elle, étant venu demander ma main et n'ayant pu composer des vers lorsque je l'examinais sur la poésie, eut l'audace de monter au pavillon du pied de jade et de p.601 chercher à me séduire. Par suite de cet échec, on lui fit affront en lui noircissant la figure. Voilà pourquoi il calomnie ma conduite. Depuis que vous avez daigné me conférer un *pied de jade* pour mesurer le talent, en tout temps, il s'est présenté des hommes

dont les vers étaient plus brillants que solides. MM. Tchao-tsong et Tsiên-hong ne sont pas les seuls. Heureusement que mes vers originaux et ceux de Ling-kiang-sioué subsistent encore. Je supplie Votre Majesté de les examiner avec sa vue pénétrante ; si elle y découvre une seule expression déshonnête, je subirai volontiers mon châtiment ; mais s'il n'en est rien, la calomnie retombera sur son auteur.

L'empereur ayant lu les deux rapports, les approuva en ces termes :

— Que les coupables cités dans ces rapports soient conduits dans le palais appelé Wen-hoa-tiên ; on attendra que je les juge moi-même. Que le tribunal compétent en soit informé.

Dès que ce décret fut rendu, comme cette affaire intéressait les lois du mariage, le tribunal des rites envoya des satellites pour arrêter les prévenus. On les trouva tous, à l'exception de Tchao-tsong et de Tsiên-hong, dont on ne put découvrir les traces. Le tribunal des rites ayant échoué dans ses perquisitions, fut obligé d'en informer l'empereur, qui rendit encore un décret ainsi conçu :

« Puisque ces hommes existent, comment se fait-il qu'on ne trouve ni leurs traces, ni leur ombre ? Cherchez-les avec activité et attendez que je les juge ; qu'on se garde de les celer et de ne point les dénoncer.

Le tribunal des rites ayant reçu ce décret sévère, se p.602 vit obligé d'envoyer encore des satellites pour les chercher de tous côtés. Comme, avant cette époque, ils avaient écrit des vers dans le couvent de Tsié-în, et qu'on les disait connus des religieux, on arrêta le bonze Pou-hoeï, et on continua à les chercher partout.

Or, Chân-taï, par suite de l'accusation qu'avait portée contre elle Tchang, président du ministère de la magistrature, se sentait accablée de tristesse. Un jour qu'elle se trouvait avec Ling- kiang-sioué dans l'appartement intérieur, elle lui parla ainsi :

— La réputation du talent a toujours excité l'envie des démons et des esprits du ciel et de la terre ; il est impossible d'en jouir

longtemps. Depuis l'âge de dix ans, j'ai été honorée de la bienveillance de l'empereur ; il y a de cela six ans. J'ai tant terrassé d'hommes illustres de l'empire et de lettrés renommés, que je n'en sais pas le nombre. Si je trouvais aujourd'hui un époux distingué, je m'éloignerais d'un pas rapide pour mettre le sceau à ma réputation et conserver ma vertu. Mais, hélas ! les hommes de talent sont bien difficiles à rencontrer. La carrière du mariage paraît fermée pour moi. Après avoir attendu de jour en jour et d'année en année, me voilà en butte aux propos du monde !

— Si vous avez mesuré le talent des hommes et composé avec eux, reprit Ling-kiang-sioué, c'était pour obéir aux ordres de l'empereur ; on ne pourrait vous reprocher de coupables intrigues [614]. Du reste, dans les vers p.603 qu'avant-hier nous avons composés tour à tour ensemble, il n'y a pas une seule expression déshonnête. Pourquoi le craindriez-vous ? Ajoutez à cela que vous avez devant les yeux deux ou trois hommes de talent ; vous êtes libre, mademoiselle, de choisir celui qui vous plaît ; il n'y a rien de plus aisé. Pourquoi donc vous abandonner ainsi à de cruelles inquiétudes ?

— Mademoiselle, reprit Chân-taï, parmi les deux ou trois hommes de talent dont vous parlez, à mon sentiment, il n'y en a pas un seul qui mérite d'être compté.

— Et pourquoi cela ? demanda Ling-kiang-sioué.

— Sa Majesté, dit Chân-taï, avait daigné désigner par un décret Yên-pé-hân, de Song-kiang, et P'ing-jou-heng, de Lo-yang, et me promettre l'un des deux pour époux ; c'eut été là un homme de talent. Mais quoiqu'ils aient été plusieurs fois mandés par l'empereur, ils ont obstinément refusé de venir ; il est évident qu'ils n'ont pas un véritable talent. Mais Tchao-tsong et Tsiên-hong sont doués tous deux d'un rare talent et d'une figure distinguée ; ils sont dignes des plus grands éloges. Si j'étais assez heureuse pour épouser l'un d'eux, tous mes vœux seraient

accomplis. Mais tout à coup sont survenus ces propos calomnieux. Quand même cette affaire se terminerait sans bruit, obligée d'éviter les soupçons, je n'oserais plus consentir à ce mariage ; et cependant ce serait là un homme de talent. Il n'y a que ce jeune étudiant que j'ai vu au bas du pavillon qui me plairait complètement ; mais semblable à une algue qui flotte à la surface p.604 du vaste océan, il ne fixe ses pas nulle part. Quant aux deux ou trois hommes de talent dont vous parliez tout à l'heure, dites-moi un peu où ils sont maintenant.

— Mademoiselle, reprit Ling-kiang-sioué, comme Tchang-în vous a indignement calomniée, vous en avez ressenti une juste colère. Si vous ne parlez que de ce qui frappe vos yeux, vous avez parfaitement raison. Voici mon humble avis : Vous aurez cette année seize ans ; c'est le printemps de la jeunesse, et il s'en faut de beaucoup que vous ayez passé l'âge du mariage [615]. Ce n'est pas tout : Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ont été recommandés ensemble à l'empereur. P'ing-jou-heng est celui en qui j'ai mis ma confiance ; d'un autre côté, il est permis de penser que Yên-pé-hân n'est pas dépourvu de talent. S'ils ont refusé de répondre à l'appel impérial pour se rendre au concours, c'est que chaque lettré a ses vues particulières. A la fin, un jour viendra où ils paraîtront avec éclat. Qui vous empêche d'attendre un peu ? Quant à Tchao-tsong et à Tsiên-hong, en mesurant leur talent, vous avez obéi au décret de l'empereur, et en composant avec eux, à l'ordre de votre père. Quels soupçons auriez-vous à éviter ? Pour ce qui regarde le jeune étudiant que vous avez vu au bas du pavillon, vous l'avez rencontré par un pur hasard, et sans intention. De plus, lorsqu'on choisit un époux vertueux et honorable, on ne fait que se p.605 conformer aux excellents préceptes du *Livre des vers.* Dans votre conduite, il n'y a rien eu de clandestin. Si vous vous livrez encore à cette douleur amère, je vais de suite expliquer tout au premier ministre et envoyer à la recherche de ce jeune homme ; peut-être que Son Excellence

écoutera avec plaisir le vœu de votre cœur. Pourquoi vous consumer de chagrin et vous montrer aussi pusillanime qu'une fille de basse extraction ?

Après avoir entendu ce langage, Chân-taï se sentit transportée de joie.

— Mademoiselle, dit-elle, vos sages raisonnements ont dissipé les ténèbres qui offusquaient mon esprit [616]. Seulement, comme j'ignore le nom de l'étudiant que j'ai aperçu au bas du pavillon, et que je n'ai point vu son image en songe, si je veux le chercher ouvertement, sur quels indices m'appuyerai-je ?

— Mademoiselle, reprit en riant Ling-kiang-sioué, comment se fait-il qu'ayant montré toute votre vie une rare intelligence, vous en manquiez complètement à cette heure ? Bien que vous ne sachiez pas le nom du jeune étudiant, et que vous ne possédiez point son portrait, les vers qu'il a écrits sur le mur ne peuvent-ils pas tenir lieu de nom et de portrait ? ne pourriez-vous pas écrire ces vers sur un éventail et l'envoyer vendre dans un marché populeux ? Les autres hommes n'y comprendront rien, mais si le jeune étudiant le voit, il sera frappé de surprise et voudra le posséder.

A ces mots, Chân-taï ne put s'empêcher de battre des mains et de faire éclater son admiration.

— p.606 Mademoiselle, dit-elle, une si rare sagacité et des idées aussi ingénieuses vous viennent vraiment du ciel ; il s'en faut de beaucoup que je vous égale.

En conséquence, elle prit un éventail doré et y traça les vers que l'étudiant avait écrits sur la muraille ; puis elle appela un vieux domestique nommé Thsaï-lao-kouân, qui l'avait servie autrefois dans le *pavillon du pied de jade,* et qui demeurait alors en ville. Voici les instructions qu'elle lui donna :

— Comme vous habitez la ville, lui dit-elle, il vous sera aisé de prendre cet éventail et de le porter du matin au soir pour le

> vendre dans les marchés les plus populeux. S'il se trouve un étudiant qui témoigne sa surprise en voyant les vers qui y sont écrits, vous lui demanderez son nom et son adresse et vous viendrez m'en informer ; mais s'il vous demande mon nom, vous vous garderez bien de le révéler. Vous vous contenterez de répondre que je suis une jeune fille de la famille impériale, qui le cherche pour l'épouser. Si vous réussissez à le découvrir je vous récompenserai généreusement. Vous ferez attention de n'en rien dire devant Son Excellence [617].

Le vieux domestique partit avec ses instructions.

Or, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng passèrent l'année à voyager tout à leur aise. Dés que le printemps fut venu, ils entrèrent secrètement dans la capitale, cherchèrent une maison calme et retirée et s'y établirent. Chaque jour, fermant leur porte, ils se livraient à l'étude avec ardeur ; ils s'abstenaient de sortir, et n'osaient faire p.607 aucune visite. Mais dès que Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng eurent obtenu le grade de licencié, et que cette nouvelle eut été publiée dans la capitale, non seulement Wang, le président du concours, et Son Excellence Chân en furent ravis, mais l'empereur lui-même laissa éclater la joie sur sa figure majestueuse [618]. Il fit alors appeler Wang, et lui adressa ainsi ses ordres :

> — Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ayant obtenu les premiers rangs au concours de licence, je reconnais que le rapport où vous me les avez présentés n'était point trompeur. S'ils ont refusé d'obéir à mon appel afin de se rendre au concours, on peut dire que ce n'était pas sans raison.

L'empereur lui donna alors une pièce de soie brodée pour montrer avec éclat qu'il avait su lui présenter des hommes de mérite. Il ajouta :

> — Dès que ces deux jeunes gens seront arrivés à la capitale, vous aurez soin de les amener de suite et de me les présenter.

Wang remercia l'empereur de ce bienfait, et se retira. Chaque jour, il épiait leur arrivée dans la capitale.

Chân-hiên-jîn ayant vu ces nouvelles dans la gazette officielle, s'empressa d'en faire part à Chân-taï et à Ling-kiang-sioué.

— Yên-pé-hân, leur dit-il, a obtenu le titre de Kiaï-youên [619], et P'ing-jou-heng, celui de Ya-koueï [620] ; au premier jour, ils vont sûrement arriver à la capitale ; ainsi vous pouvez toutes deux regarder votre mariage comme assuré.

— Mademoiselle, dit Ling-kiang-sioué à Chân-taï, p.608 qu'en pensez-vous ? J'avais dit tout de suite que Yên-pé-hân n'était certainement pas dépourvu de talent, et voilà qu'aujourd'hui il a obtenu le premier rang parmi les licenciés ; il est évident que, pour le talent, il l'emporte de beaucoup sur P'ing-jou-heng.

Laissons les deux amies s'abandonner à une joie secrète, et revenons à Chân-hiên-jîn qui, avec Wang, prenait chaque jour des informations sur les deux licenciés sans les voir arriver. Quand le président du concours eut rendu réponse à l'empereur, on répandit le bruit que, se trouvant indisposés, ils étaient allés se promener sur les bords du lac Si-hou pour rétablir leur santé, et qu'ils ne pourraient probablement pas concourir cette année pour le doctorat. Cette nouvelle refroidit tout le monde, et l'on cessa presque de s'informer d'eux. Personne ne se doutait qu'ils se tenaient cachés dans la capitale, et que chaque jour, tranquillement assis dans leur retraite, ils buvaient de temps en temps pour adoucir leurs soucis. P'ing-jou-heng, qui était fiancé avec Ling-kiang-sioué, se réjouissait au fond du cœur et ne s'apercevait point des ennuis de sa solitude ; mais Yên-pé-hân se trouvait dans un grand embarras, et ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse. Ayant écrit sur un éventail les vers de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, il passait des journées entières à les lire et à les réciter.

Dès que l'époque du concours fut arrivée, il se rendit secrètement à la capitale avec P'ing-jou-heng ; puis ils allèrent se faire inscrire au tribunal des rites et remirent leurs compositions.

p.609 Dans ce moment, tous les licenciés de l'empire étaient réunis dans le palais, et un immense concours de monde remplissait la capitale. Une fois inscrits au tribunal des rites et leurs compositions remises, les deux amis se mêlèrent au milieu de la foule et se promenèrent tout à leur aise, de côté et d'autre. Étant arrivés devant le temple du génie qui protège la ville, ils virent tout à coup un vieux domestique qui tenait dans sa main un éventail doré à moitié ouvert, et surmonté d'un bouchon de paille. En le regardant de loin, Yên-pé-hân y aperçut des caractères qui avaient la légèreté des dragons et la vivacité des serpents [621] ; leur élégance était admirable.

— Cet éventail est-il à vendre ? lui demanda-t-il.

— S'il n'était pas à vendre, répondit le vieillard, pourquoi porterait-il un bouchon de paille ?

Yên-pé-hân, s'approchant, le prit et y jeta les yeux. S'il ne l'eût pas vu, encore passe ; mais dès qu'il eut vu les vers il resta un instant les yeux écarquillés et la bouche béante [622] . Il tira à lui le vieux domestique :

— Qui est-ce qui veut vendre cet éventail ? lui demanda-t-il.

Le vieillard fut frappé de l'air étrange de Yên-pé-hân.

— Monsieur, lui dit-il, cet endroit n'est point commode pour causer. Veuillez, je vous prie, me suivre.

Il emmena aussitôt les deux jeunes gens dans un couvent calme et retiré, et s'adressant à Yên-pé-hân :

— Monsieur, lui dit-il, que voyez-vous d'extraordinaire dans cet p.610 éventail pour paraître si étonné ? dites-le moi franchement ; je vous assure qu'il y a là quelque chose de bon.

Yên-pé-hân sentit bien au fond de son cœur que c'était la jeune beauté qui le cherchait : il parla donc sans détours.

— Les vers que porte cet éventail, répondit-il, sont précisément ceux que j'avais écrits sur le mur d'une *villa* impériale située au midi de la ville, en les adressant à une jeune beauté ; mais à

peine les avais-je écrits qu'on les effaça avec de la chaux. Quelle est donc la personne qui les a vus et les a copiés sur cet éventail ?

— Monsieur, répondit le vieillard, vous ne vous êtes point trompé ; ce que vous dites est la vérité même. Ces vers sont en effet ceux que vous avez composés et écrits pour une charmante demoiselle. Comme elle ignorait votre nom et votre demeure, et ne savait où vous faire demander, elle a écrit vos vers sur cet éventail, et m'a chargé d'aller vous chercher de tous côtés. Si je vous ai rencontré aujourd'hui, c'est vraiment un coup du destin.

Ces paroles causèrent une telle joie à Yên-pé-hân que son âme en fut troublée et qu'il trembla de tous ses membres.

— Puisque cette jeune beauté, dit-il, daigne arrêter ses vues sur moi avec tant d'intérêt, quand je mourrais maintenant, ma vie ne se serait point passée en vain.

Il interrogea alors le vieillard :

— Vénérable monsieur, lui demanda-t-il, je vous prierai de me faire connaître le nom de famille, le nom d'enfance et le rang de la belle personne que j'ai vue au haut du pavillon.

— Sa famille n'est pas obscure, répondit le vieillard, p.611 car elle est presque parente de l'empereur. Quant à son nom de famille et à son nom d'enfance, je ne pourrais vous les dire pour le moment. Si vous avez, monsieur, des intentions sincères, veuillez me suivre ; vous saurez clairement ce qui vous intéresse.

— Je serais sans doute heureux de vous suivre, dit Yên-pé-hân, mais le concours approche, et je n'oserais m'éloigner. Je ne sais comment faire ?

— Puisque vous désirez aller au concours, reprit le vieux domestique, le mérite et la réputation sont des choses d'une grande importance ; comment oserais-je vous retarder ? Dites-

moi seulement votre nom et votre adresse ; dès que le concours sera terminé, je m'empresserai de venir vous demander.

Yên-pé-hân réfléchit un instant en lui-même : « Si je vais donner le nom de Tchao-tsong, se dit-il, je crains d'exciter les calomnies de Tchang-în ; et d'un autre côté, si je dis que je m'appelle Yên-pé-hân, j'ai peur que mon nom ne circule et ne parvienne aux oreilles de l'empereur. » Il lui répondit donc :

— Je ne puis non plus vous faire connaître mon nom. Veuillez m'indiquer votre demeure ; dès que le concours sera fini, j'irai aussitôt vous demander.

— Si vous venez me demander après le concours, reprit le vieux domestique, il sera encore temps. Seulement ma maîtresse m'a recommandé expressément de vous chercher. Maintenant que je vous ai trouvé, si je ne sais pas votre nom, je n'oserai aller lui rendre compte de ma commission. Ne dois-je pas craindre qu'elle ne m'accuse de mensonge ?

— p.612 J'ai un moyen, dit Yên-pé-hân, après un moment de réflexion.

Aussitôt, il tira de sa manche l'éventail sur lequel il avait écrit les vers composés par lui sur les rimes de la jeune beauté, et le remit au vieux domestique.

— Prenez, dit-il, cet éventail et allez rendre réponse à votre jeune maîtresse ; elle ne pourra alors vous taxer de mensonge. Quant à votre éventail, veuillez me le laisser comme un souvenir.

Le vieux domestique prit l'éventail :

— Eh bien ! dit-il, voici mon adresse : j'habite la rue de Hou-t'ong, dans la partie orientale de Sou-tchéou. Quand vous viendrez me demander après le concours, vous n'avez qu'à entrer dans la troisième maison de cette rue, et demander Thsaï-lao-kouân ; c'est moi-même. Pour cet éventail, puisque vous le désirez, rien ne m'empêche de vous le laisser.

A ces mots, il remit l'éventail à Yên-pé-hân.

— Comme je sais votre adresse, dit celui-ci en le recevant, je n'aurai pas de peine à vous chercher. Retournez-vous-en, et présentez mes respects à votre jeune maîtresse. Dites-lui que l'étudiant qui a écrit des vers sur le mur du jardin est ravi de l'affection qu'elle daigne lui montrer, et qu'après le concours, il viendra sans faute se présenter à sa porte et lui témoigner sa reconnaissance.

— Monsieur, reprit le vieux serviteur, je vais faire votre commission ; seulement une fois le concours terminé, gardez-vous, pour rien au monde, de manquer à vos engagements.

— Lorsque je la cherchais, répondit Yên-pé-hân, je craignais encore de ne point la trouver ; maintenant que p.613 je l'ai trouvée, comment oserais-je manquer à mes engagements ?

Après maintes recommandations de part et d'autre, le vieux serviteur s'en retourna, et alla rapporter tous ces détails à sa maîtresse.

Or, P'ing-jou-heng, qui se tenait à côté de son ami, ne put voir ce dénoûment sans se sentir transporté de joie.

— La découverte que j'ai faite de Ling-kiang-sioué, lui dit-il, a dépassé toutes mes espérances. Qui aurait prévu que, sans y songer, vous obtiendriez des nouvelles de la jeune beauté que vous aviez vue au haut du pavillon ? En vérité c'est une chose ravissante !

— Monsieur, lui dit Yên-pé-hân, pour ce qui regarde votre Ling-kiang-sioué, les présents de noces sont déjà donnés, de sorte que votre mariage est parfaitement sûr. Mais moi, quoique j'aie eu le bonheur d'obtenir ces nouvelles, je trouve cette affaire aussi peu réelle que des fleurs reflétées dans un miroir, ou que la lune qui brille à la surface des eaux. J'ignore ce qu'il en sera.

— Puisque votre jeune beauté, dit P'ing-jou-heng, vous a fait chercher au moyen des vers que vous avez composés, il est

évident qu'elle a du cœur ; or, une personne qui a du cœur ne trouve rien d'impossible. Maintenant que nous avons déjà acquis, sans effort [623], du mérite et de la réputation, tout nous sera facile.

Les deux amis se livrèrent à la joie en attendant l'ouverture du concours [624].

p.614 Par suite de ce concours, j'aurai bien des détails à vous apprendre. On voit voler ensemble le sinistre corbeau et la pie d'heureux présage, et tout à coup la carpe aux pures écailles se distingue de la tanche à la robe limoneuse.

Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, prêtez-moi un moment d'attention ; je vais vous les conter dans le chapitre suivant.

@

CHAPITRE XX

LEURS SUCCÈS SONT PROCLAMÉS [625] ET AMÈNENT UN HEUREUX MARIAGE

@

p.615 P'ing-jou-heng était ravi de se voir fiancé avec Ling-kiang-sioué, et Yên-pé-hân d'avoir obtenu des nouvelles de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon. Dès que l'époque du concours fut arrivée, ils se présentèrent gaiement dans l'arène et s'acquittèrent de leurs trois compositions, qui étaient aussi brillantes que des pièces de soie brodée. Les deux amis étaient au comble de leurs vœux. Les trois compositions une fois achevées, ils prirent quelques jours de repos. Yên-pé-hân invita alors P'ing-jou-heng à venir chercher avec lui le vieux Thsaï, qui demeurait à Sou-tchéou-fou, dans la rue de Hou-t'ong. Comme à cette époque le concours était fini, ils ne craignaient plus d'être reconnus ; ils allèrent donc tout droit dans la principale rue de la ville. A peine étaient-ils arrivés dans la rue de l'*Échiquier,* qu'à leur grande surprise ils se rencontrèrent nez à nez avec Pou-hoeï, le religieux du couvent de Tsié-în. Yên-pé-hân p.616 s'empressa de le saluer en levant les mains :

— Où allez-vous, vénérable maître ? lui demanda-t-il.

Des que Pou-hoeï les eut aperçus, oubliant toutes les convenances, il en saisit un par la main :

— Messieurs, leur dit-il, où êtes-vous allés dans ces derniers temps ? Vous m'avez fait faire de bien pénibles recherches.

— Et pourquoi nous cherchiez-vous, vénérable maître ? lui dirent d'un air étonné Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng.

— Ce n'est pas que je vous cherchasse pour mon compte, répondit le religieux ; c'était Son Excellence Tchang, le président du ministère de la magistrature, qui, vous ayant accusés tous deux, ainsi que mademoiselle Chân d'avoir composé des vers pour vous provoquer mutuellement au vice, et d'avoir outragé la

morale, avait reçu un décret qui lui ordonnait de vous arrêter pour être jugés par l'empereur. Tous les coupables sont sous la main de la justice. Seulement, comme on ne vous avait pas encore trouvés tous deux, jusqu'à ce moment on n'a pas encore prononcé le jugement. Un M. Song ayant dit que vous aviez composé tous deux des vers dans notre couvent, et ce fait ayant été avoué par moi, on envoya des satellites qui me conduisirent comme un criminel, afin que je vous cherchasse de tous les côtés. Il y avait bientôt six mois que je vous cherchais, et mes pieds étaient brisés de fatigue, lorsque enfin j'ai eu le bonheur de vous rencontrer aujourd'hui.

— D'après ce que vous dites, reprit Yên-pé-hân, nous vous avons causé bien de la peine ; mais cette affaire n'est pas très pressée, d'autant plus qu'elle est déjà loin de nous. Il n'est pas certain que l'empereur nous fasse p.617 chercher avec activité. Si vous pouviez vous entendre avec nous et servir nos intérêts, nous ne manquerions pas de vous en récompenser généreusement. Que vous en semble ?

— Dès que l'empereur, répondit Pou-hoeï, a lancé du haut de son trône l'ordre de saisir quelqu'un, qui est-ce qui oserait s'entendre avec lui (et prendre ses intérêts) ? Cela est tout à fait impossible.

Les archers qui escortaient le religieux le voyant causer avec ces deux jeunes gens, en soupçonnèrent la cause. Ils arrivèrent ensemble devant eux, et interrogeant Pou-hoeï, lui demandèrent si ces deux jeunes gens étaient Tchao-tsong et Tsiên-hong ?

— Justement, justement, répondit le religieux en faisant des signes de tête.

Sur cette réponse affirmative, les archers prennent des chaînes, et sans avoir aucun égard pour Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, les leur attachent au cou ; puis montrant du doigt le religieux, ils l'accablent d'injures :

— Chien tondu, lui dirent-ils, vil coquin qui mérites la mort, voilà des coupables qui ont offensé l'empereur, et au lieu de les arrêter après les avoir reconnus, tu leur parles d'un ton doux et poli. Peut-être que tu veux obtenir d'eux de l'argent pour les laisser échapper.

Pou-hoeï fut tellement effrayé qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng voulurent s'expliquer avec eux pour les adoucir, mais ils ne purent tenir tête à ces satellites qui, semblables à une troupe de loups et de tigres, les entraînaient à pas précipités. Cependant $_{p.618}$ P'ing-jou-heng s'efforça encore de leur parler.

— Qu'avez-vous besoin, leur dit-il, de nous traiter brutalement ? Nous sommes tous deux des licenciés qui venons d'obtenir les premiers rangs ; vous devez nous montrer des égards.

— Les licenciés des premiers rangs, reprirent-ils, ne savent qu'insulter les gens sans emploi, mais ils n'insulteront pas l'empereur. Ne raisonnez pas tant, et tâchez de marcher plus vite.

Les deux jeunes gens, ne sachant comment faire, se virent obligés de les suivre et de se laisser traîner devant le tribunal des rites.

Les satellites, s'adressant alors aux membres du tribunal :

— Voici, dirent-ils, deux coupables, Tchao-tsong et Tsiên-hong, que nous avons arrêtés par ordre de l'empereur.

— Qu'on les dépose en prison, dirent les magistrats, en attendant que demain nous demandions les ordres de Sa Majesté.

Après avoir reçu cet ordre, les satellites conduisirent les deux jeunes gens en prison et les remirent au geôlier ; puis ils s'en allèrent chacun de leur côté.

Le tribunal des rites voyant que Tchao-tsong et Tsiên-hong étaient sous la main de la justice, en informa Tchang, président du ministère de la magistrature, et Son Excellence Chân, pour qu'ils prissent les mesures nécessaires, en attendant qu'au premier moment on

prononçât leur jugement. Le lendemain matin, ils adressèrent à l'empereur un rapport où ils disaient :

> — Tchao-tsong et Tsiên-hong sont déjà sous la main de la justice ; nous supplions Votre Majesté de fixer le jour de leur jugement.

p.619 L'empereur rendit ce décret :

> « Puisque les coupables sont tous réunis, il est inutile d'indiquer une époque. Le jour où je me trouverai dans le palais, peu importe que ce soit le matin ou le soir, vous pouvez me présenter votre rapport ; je les jugerai de suite. Comme Chân-taï et Ling-kiang-sioué demeurent à une grande distance, je les dispense de venir.

Dès que le tribunal des rites eut reçu ce décret, il le répandit de tous côtés.

Or l'empereur songeait constamment à choisir des hommes de talent. Le jour où l'on devait publier la liste [626], de grand matin, il se rendit en personne au palais appelé Wên-hoa-tiên, pour y attendre le résultat du concours. Pour obéir à un décret précédent, le tribunal des rites avait fait conduire tous les prévenus dans le palais. Après que tous les magistrats eurent fini d'offrir leurs respects à l'empereur, le président du tribunal des rites sortit des rangs, et se prosternant à ses pieds, lui adressa un rapport ainsi conçu :

> — Tchang-hia-chi, président du ministère de la magistrature, a accusé, devant Votre Majesté, Chân-taï, fille de Chân-hiên-jîn, l'ancien chef du ministère, ainsi que Tchao-tsong et Tsiên-hong, de s'être mutuellement provoqués à la débauche par des discours licencieux. Toutes les personnes compromises sont sous la main de la justice. Avant-hier, vous avez daigné m'adresser ce décret : « *Le jour où je me trouverai dans le palais, présentez-moi votre rapport ; je jugerai de suite* (les coupables) ». Or, comme Votre Majesté p.620 donne audience aujourd'hui [627], j'ose, conformément à son décret, la supplier de prononcer la sentence.

— Puisque tous les coupables sont réunis, dit l'empereur, qu'on amène d'abord devant moi Tchao-tsong et Tsiên-hong.

Le tribunal des rites obéit, et aussitôt le chef de la police amena Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng au bas du vestibule rouge, et leur ordonna de se prosterner la face contre terre.

L'empereur ayant ordonné de les faire monter jusqu'à lui, ils se rendirent devant le trône en s'appuyant sur leurs mains et sur leurs genoux.

Dès que l'empereur eut abaissé ses yeux sur eux, il vit que c'étaient deux jeunes gens dans la fleur de l'âge et doués d'une figure distinguée, qui portaient la cangue et avaient des fers aux pieds et aux mains. Il ordonna qu'on les leur ôtât et les interrogea lui-même.

— Quel est Tchao-tsong ? demanda-t-il.

— C'est moi, votre sujet, répondit Yên-pé-hân.

— Quel est Tsiên-hong ?

— C'est moi, votre sujet, répondit P'ing-jou-heng.

— Chân-taï, reprit l'empereur, à qui j'avais conféré le titre de *fille de talent, éminente en littérature,* est la fille d'un ministre d'État. Comment avez-vous osé tous deux la solliciter au vice par des paroles licencieuses ?

— Sire, répondit Yên-pé-hân, depuis que Votre Majesté a comblé Chân-taï de bienfaits et de marques d'amitié, qu'elle lui a conféré le titre de *fille de talent,* et l'a $_{p.621}$ chargée de *mesurer le talent,* les plus hauts personnages de la cour sont venus lui demander des pièces de poésie, et la plupart des lettrés de l'empire sont venus pour comparer leur talent avec le sien. Tchang-în, le fils de Tchang, membre du ministère de la magistrature, est venu aussi pour tenter l'épreuve. Nous ne sommes donc pas les seuls qui soyons venus concourir avec elle ; dira-t-on que c'était pour la séduire ? Si l'on nous en accusait, les vers que nous avons composés dans le premier concours sont encore sous les yeux de

Votre Majesté ; nous la supplions humblement de les lire. S'il s'y trouve un seul mot licencieux, nous subirons volontiers notre châtiment. Mais Tchang-în a osé monter de lui-même au *pavillon du pied de jade,* et par ordre de Chân-taï, on l'a couvert de honte en le barbouillant d'encre. C'est un fait que tout le monde sait. N'était-ce pas là une tentative de séduction ? C'est nous, au contraire, que le président du ministère de la magistrature a accusés d'avoir voulu la séduire ; on peut dire qu'il a montré une aveugle affection pour son fils. Nous conjurons Votre Majesté de daigner examiner cette affaire dans tous ses détails.

L'empereur ordonna en conséquence qu'on lui amenait Tchang-în. Dès qu'il fut arrivé en sa présence en rampant sur ses mains, le fils du ciel l'interrogea.

— Tchang-în, dit-il, après avoir été couvert de honte pour avoir cherché à séduire Chân-taï, vous avez rejeté sur d'autres votre propre crime, et vous avez excité votre père à présenter un rapport pour tromper son souverain ; c'est une conduite indigne !

Tchang-în, prosterné devant le trône, n'osait regarder p.622 en haut ; mais quand il eut entendu les reproches sévères du fils du ciel, il se vit obligé de lever la tête. Au moment où il allait tâcher de se justifier, il aperçut tout à coup Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui étaient agenouillés à côté de lui.

— Sire, dit-il, d'une voix émue, je ne pourrais certainement pas me blanchir tout à fait, mais si l'on m'accuse d'avoir employé des moyens de séduction, c'est un crime comparativement léger ; permettez-moi de m'expliquer doucement. Ces deux jeunes gens ne sont point réellement Tchao-tsong et Tsiên-hong ; ils ont trompé leur prince et ont commis un crime aussi grand que le ciel. Veuillez, Sire, prendre des informations claires et précises et les châtier sévèrement.

A ces mots, l'empereur éprouva une vive émotion.

— Si ces deux jeunes gens, dit-il, ne sont point Tchao-tsong et Tsiên-hong, qui sont-ils donc ?

— L'un, répondit Tchang-în, est Yên-pé-hân, de Song-kiang, et l'autre P'ing-jou-heng, de Lo-yang.

— Voilà qui est encore plus extraordinaire, s'écria l'empereur, dont la surprise ne faisait que s'accroître ; ne seraient-ce point Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng que Wang-kouên, le président du concours, m'avait recommandés d'une manière spéciale ?

— Sire, répliqua Tchang-în, ce sont justement eux.

— Ce Yên-pé-hân, demanda encore l'empereur, est-il bien celui qui vient d'obtenir, à Nan-king, le premier rang au concours de licence, et P'ing-jou-heng le même qui a acquis la sixième place ?

— Sire, répondit Tchang-în, ce sont bien les mêmes.

L'empereur les interrogea alors.

— Est-il vrai, leur p.623 demanda-t-il, que vous êtes Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ?

— Sire, dirent-ils en frappant à plusieurs reprises la terre de leur front, nous avons mérité dix mille morts : nous sommes vraiment Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng.

— Puisque c'est vous, reprit l'empereur, pourquoi n'avez-vous pas obéi à mon appel lorsque, sur la présentation du président du concours, je vous ai mandés à la cour en vertu d'un décret ? Pourquoi, sous un nom emprunté, êtes-vous allés faire la cour à Chân-taï ? Je crains qu'il n'y ait là-dessous quelque intrigue. Dites-moi la vérité, et dispensez-moi de vous punir.

Les deux jeunes gens frappèrent plusieurs fois la terre de leur front.

— Vos humbles sujets, répondirent-ils, étaient dans l'origine deux obscurs étudiants. Comme nous possédions par bonheur quelque talent, le président du concours nous recommanda à Votre Majesté, qui daigna nous mander à la cour. C'était là une de ces heureuses rencontres qu'on ne trouve pas dans toute sa

vie. Nous devions sans doute accourir avec empressement, mais nous avions appris que Votre Majesté cherchait des hommes de mérite, dans la conviction que puisqu'une jeune fille comme Chân-taï avait du talent, on devait, à plus forte raison, trouver, parmi les hommes, des talents supérieurs aux siens. Ce fut la cause de ce décret. Nous nous sommes dit, avec un sentiment de crainte : « Si, fiers de la vaine renommée qui nous a fait mander à la cour, nous allons à la capitale pour concourir et que nous ne puissions égaler Chân-taï, ne sera-ce point faire rougir les lettrés et ternir l'honneur de l'État ? Voilà pourquoi p.624 nous avons changé nos noms et adopté ceux de Tchao-tsong et de Tsiên-hong. Alors, nous sommes venus secrètement à la capitale pour nous soumettre à l'examen de Chân-taï, que vous avez chargée de *mesurer le talent.* Mais, à notre grande surprise, lorsque nous nous sommes présentés à l'examen, Chân-taï ne s'est point montrée, et elle a ordonné d'abord à deux de ses servantes d'aller (à sa place) concourir avec nous. Les quatorze pièces de vers que vous a présentées Tchang-în sont précisément les poésies composées dans ce concours par nous deux et les deux servantes. Après avoir vu qu'elles avaient pu nous tenir tête, nous avons conçu une si haute idée de Chân-taï, que, sans l'avoir aperçue, nous nous en sommes retournés précipitamment. Au milieu de la route, nous avons rencontré le président du concours, qui nous a vivement exhortés à nous rendre ici. Mais, confus de ne pouvoir égaler Chân-taï, nous vous avons présenté une courte requête où nous exprimions le désir d'aller au concours de licence, afin de cacher notre médiocrité. De plus, Votre Majesté a daigné placer l'un de nous en tête de la liste, et l'autre au sixième rang. C'est un bienfait dont nous ne pourrons jamais vous montrer toute notre reconnaissance. Quand je repasse dans mon esprit tous les motifs de notre conduite passée, je dois dire que si nous avons changé de nom, c'était en réalité pour nous rendre au concours ; si nous nous sommes présentés au concours, c'était à cause de l'appel de Votre Majesté ; si nous

avons éludé cet appel honorable et nous sommes rendus au concours, c'était dans la crainte que la médiocrité de notre talent ne ternit l'honneur de l'État. p.625 Quoique notre conduite puisse paraître étrange, nous n'avons pas eu d'autre ambition que de vous seconder un jour dans vos augustes desseins. Si l'on nous accuse de séduction, la vérité est que nous n'avons pas encore vu Chân-taï et que nous n'avons fait la cour qu'à deux servantes. Nous supplions Votre Majesté de daigner examiner notre cause avec ses hautes lumières.

Dès que l'empereur eut entendu l'exposé de ces raisons, il se sentit transporté de joie.

— D'après la conduite que vous avez tenue, leur dit-il, on peut affirmer que vous êtes exempts d'orgueil et d'ambition. C'est une affaire finie. Mais après avoir obtenu les premiers rangs parmi les licenciés, pourquoi ne vous êtes vous pas hâtés d'aller concourir pour le doctorat ? J'avais ordonné à Wang, qui vous avait recommandés, de vous amener en ma présence dès que vous seriez arrivés. Pourquoi n'êtes-vous venus qu'aujourd'hui ?

— Sire, répondirent-ils, nous savions que le talent est le plus noble instrument des hommes de l'empire, et que rien n'est plus à craindre que l'intrigue. Nous avions eu le bonheur de naître sous un prince éclairé, d'avoir été recommandés par le président du concours, et d'être connus de Votre Majesté ; et de plus, nous avions été assez heureux pour réussir au concours de Nan-king. Si nous fussions venus de bonne heure à la capitale, nous aurions infailliblement appelé sur nous l'attention publique. Si, après avoir été admis auprès de Votre Majesté, nous fussions allés au concours et que nous eussions obtenu les premiers rangs, tout le monde n'aurait pas manqué de soupçonner que les juges du concours avaient cherché p.626 à vous complaire. Voilà pourquoi nous avons marché avec une extrême lenteur, et ne sommes entrés qu'au jour prescrit dans la salle du concours. En cas de réussite ou d'insuccès, non seulement nous n'avions point

à rougir, mais notre conduite ne pouvait que faire briller davantage la souveraine justice et l'impartialité parfaite de Votre Majesté.

Dès que l'empereur eut entendu ces paroles, sa figure auguste s'épanouit de joie.

— Tous deux, dit-il, vous avez évité les soupçons et vous vous êtes dépouillés de tout intérêt privé. De tels sentiments méritent les plus grands éloges. Si je ne vous eusse point jugés en personne, je courais le risque de vous punir injustement.

L'empereur appela alors Tchang, le président du ministère de la magistrature, et lui adressa de sévères réprimandes.

— Tchang, lui dit-il, quoique les concours littéraires puissent exercer la plus heureuse influence sous le règne d'un empereur vertueux, il faut mesurer ses forces. Le talent de Chân-taï brille depuis longtemps dans tout l'empire. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, bien que recommandés d'une manière spéciale par le président du concours, n'ont cependant pas osé concourir ouvertement avec elle, et ils ont pris chacun un nom supposé pour juger de sa force. Le fils de Votre Excellence, quoique dépourvu d'un talent supérieur, est venu hardiment demander sa main. De plus, il est monté de lui-même au *pavillon du pied de jade,* et a eu l'audace de chercher à la séduire. Comment a-t-il pu manquer à ce point de réserve et de crainte ? Lorsqu'il s'en revint après avoir été couvert de honte, il devait se livrer au repentir. Loin de là, il a p.627 excité Votre Excellence à m'importuner par un rapport mensonger pour assouvir sa vengeance. C'est le comble de la méchanceté. Je devrais lui infliger un châtiment rigoureux, mais en considération du zèle et de l'énergie que vous apportez dans vos fonctions, pour cette fois, je veux bien lui faire grâce.

Tchang-hia-chi, le président du ministère de la magistrature, frappa aussitôt la terre de son front, et après avoir avoué son crime, il remercia l'empereur de sa générosité.

L'empereur se disposait à appeler Chân-hiên-jîn, afin de lui appendre ce qu'il avait fait pour lui choisir un gendre, lorsque soudain on afficha à la porte du palais la liste (des docteurs). Le président du concours l'ayant présentée d'avance à l'empereur, il y jeta les yeux et vit que le premier en tête était Yên-pé-hân, et le second, P'ing-jou-heng. Sa figure majestueuse rayonna de joie.

Dans ce moment, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng étaient encore à genoux, et la tête baissée vers la terre. L'empereur leur ordonna de se lever, et chargea un des officiers qui se tenaient à ses côtés de leur présenter la liste des docteurs.

Ces deux jeunes gens, qui étaient entrés chargés de chaînes dans le palais, et dont Tchang-în venait de révéler le vrai nom, palpitaient d'une crainte secrète, et redoutaient quelque malheur imprévu ; ils étaient loin de songer s'ils avaient obtenu ou non le grade de docteur. Mais lorsqu'ils virent que l'empereur les interrogeait d'un air doux et affable, sans les soumettre à un examen rigoureux, et qu'ils avaient obtenu les deux $_{p.628}$ premiers rangs, on aurait pu les comparer à de misérables démons qui se verraient tout à coup métamorphosés en dieux. Comment n'auraient-ils pas été au comble de la joie ? Soudain, ils se prosternent jusqu'à terre, pour témoigner à l'empereur leur reconnaissance.

> — Vos augustes bienfaits, dirent-ils, sont si grands et si magnifiques, que le sacrifice de notre vie n'en pourrait payer la dix-millième partie.
>
> — On peut dire de vous, reprit l'empereur, que sans appui ni protection vous avez acquis le rang supérieur auquel vous aspiriez ; aujourd'hui, ajouta-t-il, allez terminer vos affaires ; un autre jour, je vous inviterai à venir composer devant mon trône avec Chân-taï, pour justifier complètement votre présentation.

Maintenant, retirez-vous et allez prendre part au banquet des docteurs [628], afin de faire briller les grandes institutions de l'empire.

Les deux jeunes gens se retirèrent après avoir remercié l'empereur, et sortirent du palais appelé Wên-hoa-tiên. Mais bientôt une foule d'huissiers et d'employés vinrent remplacer leur vêtement et leur bonnet par ceux de docteur, et sortirent avec eux en leur formant un nombreux cortège.

L'empereur appela ensuite Chân-hiên-jîn, et lui parla en ces termes :

— Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng se distinguent tous deux par les avantages de la jeunesse et p.629 l'éclat du talent. Quand j'aurai terminé l'examen qui a lieu dans le palais, je veux vous choisir entre eux un gendre accompli ; vous reconnaîtrez alors que je n'ai point méconnu le talent et la réputation de votre fille.

Chân-hiên-jîn remercia l'empereur de ce bienfait en se prosternant jusqu'à terre, et s'étant rendu aussitôt dans son hôtel, il raconta de point en point à Chân-taï tout ce qui venait de se passer. Chân-taï reconnut alors que Tchao-tsong et Tsiên-hong étaient réellement Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng.

— Mademoiselle, dit-elle alors à Ling-kiang-sioué, puisque MM. Yên et P'ing ont réussi dans le concours du printemps [629] et que l'empereur a promis lui-même à mon père de choisir parmi eux un gendre, vous épouserez P'ing-jou-heng et moi Yên-pé-hân. Si M. P'ing devient votre époux, on pourra dire que le ciel exauce les vœux des mortels ; si M. Yên et M. P'ing, qui ont tous deux un égal mérite, peuvent nous épouser [630], on ne pourra pas s'empêcher de dire que des femmes vertueuses se sont unies à des sages [631] ; seulement, je n'oublierai de ma vie la rencontre du jeune homme que j'ai vu au bas du pavillon. Si l'on n'avait pu le découvrir ces jours derniers, j'aurais encore pu m'en détacher ; mais je ne pouvais prévoir qu'après l'avoir fait chercher à l'aide des vers qu'il avait écrits sur le mur du jardin, il me prouverait,

au moyen des vers composés sur mes p.630 rimes, qu'il pense tendrement à moi. Il a autant de talent que d'affection : comment pourrait-on l'oublier ? Seulement, il m'a promis de venir, aussitôt après le concours, s'informer de mes nouvelles. J'ignore pourquoi, jusqu'à présent, il n'est pas encore venu.

— S'il a promis de venir après le concours, reprit Ling-kiang-sioué, son absence tient sans doute à ce qu'avant le concours, il lui est survenu quelque affaire. Dans ce cas, peut-être a-t-il réussi, peut-être a-t-il échoué. Pour avoir différé de venir après le concours, on ne saurait l'accuser d'avoir manqué à ses engagements. Ainsi, mademoiselle, vous devez l'attendre sans inquiétude ; je suis sûre que vous recevrez d'excellentes nouvelles. Quant à mon mariage, il est encore loin d'être assuré.

— Et pourquoi cela ? demanda Chân-taï.

— Il est fort difficile, répondit Ling-kiang-sioué, de prévoir les choses de ce monde. Quoique je sois informée que M. P'ing a obtenu l'objet de ses vœux [632], il n'est pas sûr qu'il sache que je suis ici. Après de tels succès obtenus dans la fleur de la jeunesse, qui pourrait ne pas l'aimer ? Si une autre allait l'obtenir avant moi, qu'y faire ?

— Cela n'est pas difficile, lui dit Chân-taï. Je vais en parler à mon père, afin que demain il charge une entremetteuse officielle d'aller traiter ce mariage. Cette affaire est mille fois sûre ; il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Cette idée est excellente, lui dit Ling-kiang-sioué.

Après que Chân-taï eut informé son père de cette p.631 affaire, il chargea sur-le-champ une entremetteuse d'aller traiter ce mariage. Dès que l'entremetteuse se fut acquittée de sa commission, elle vint lui en rendre compte en ces termes :

— Je remercie Son Excellence, a dit M. P'ing, de la bienveillance qu'il daigne me montrer et de l'honorable union qu'il me promet [633]. Dès le commencement, c'était là l'objet de mes espérances jusqu'ici déçues ; c'était là le vœu de ma vie entière. Seulement je m'affligeais de la malignité du sort. En passant dernièrement par Yang-tchéou, j'avais fait par hasard une heureuse rencontre, et j'avais déjà donné aux parents les présents de noces. Je suis bien coupable d'avoir désobéi à ses ordres. Après l'examen qui doit avoir lieu dans le palais, qu'il me permette de me présenter à sa porte et de demander mon châtiment.

Chân-hiên-jîn ayant reçu cette réponse, en informa Ling-kiang-sioué. Elle devint muette de colère et ne put articuler un seul mot. Elle sentit ses membres brisés, et s'abandonna en silence à toute l'amertume de sa douleur [634].

La nature ne nous a point faits pour vivre dans la solitude et le silence. p.632

La supériorité du talent et les affections du cœur prennent leur source dans la nature.

La beauté se marie au talent, et le talent à la beauté.

Qui pourrait arrêter la nature et étouffer les sentiments ?

Laissons Ling-kiang-sioué se livrer à ses chagrins secrets dans l'appartement intérieur, et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng, qui, après avoir réussi [635] au concours, avaient été envoyés, grâce à la bienveillance de l'empereur, au banquet de Khiong-lîn [636]. Ce festin terminé, ils s'en retournèrent dans leur hôtel. Ils étaient au comble de la joie. Mais comme Yên-pé-hân n'avait pas encore été s'informer de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, il croyait avoir manqué à ses engagements, et en éprouvait une vive contrariété. Il aurait voulu trouver un moment de loisir pour aller demander de ses nouvelles, mais il lui fallait se présenter devant l'empereur pour le remercier de ses bienfaits, rendre visite au président du concours et aux examinateurs,

et saluer ses condisciples de la même promotion. Il était accablé d'une multitude de devoirs et ne pouvait trouver un moment de loisir. Il désirait aller furtivement s'informer d'elle ; mais il n'avait plus la liberté de ses mouvements comme auparavant, lorsqu'il n'était qu'un simple bachelier. Maintenant, des huissiers et des employés étaient constamment à ses talons, de sorte qu'il n'avait pas un instant de libre. Il attendit jusqu'au soir, et dès que les gens qui l'accompagnaient furent partis, il ordonna à un domestique de porter devant lui une petite lanterne, et p.633 sortant furtivement, il alla à Sou-tchéou-fou, dans la rue de Hou-t'ong, pour prendre des informations. Heureusement que le vieux Thsaï, étant connu de tout le monde, il le trouva dès la première demande. Or, le vieux Thsaï l'attendait de jour en jour, par ordre de mademoiselle Chân. A peine eut-il vu que Yên-pé-hân venait le demander, il fut aussi enchanté que s'il eût trouvé un trésor.

— Monsieur, lui dit-il, vous aviez bien promis de venir de suite après le concours ; comment se fait-il que vous n'arriviez qu'aujourd'hui ? Je vous ai attendu avec une pénible impatience.

— Après le concours, dit Yên-pé-hân, j'étais parti pour aller vous demander, mais, en route, j'ai éprouvé un fâcheux contretemps qui m'a empêché de venir plus tôt ; je vous parlerai sans détours : Quand la liste fut publiée, comme j'avais obtenu le grade de docteur, je fus obligé de courir chaque jour pour faire des visites, de sorte que je ne pus trouver un moment de loisir. Mais craignant que votre jeune maîtresse ne m'accusât d'avoir manqué à mes engagements, j'ai profité de la nuit pour venir vous trouver. Allez présenter mes hommages à votre maîtresse, et puisqu'elle a daigné me montrer de l'affection, priez-la de se tranquilliser et de m'attendre quelque temps. Dès que j'aurai passé l'*examen du palais* [637] et que mes devoirs publics me laisseront un peu de loisir, je viendrai, sans faute, vous trouver. Après les négociations requises, je demanderai sa main pour former une union qui puisse durer cent ans.

— p.634 Ainsi donc, reprit le vieux Thsaï, vous êtes accablé d'affaires par suite du grade que vous avez obtenu. Puis-qu'il en est ainsi, je vais aller tout de suite rendre réponse à mademoiselle ; mais, je vous en conjure, n'allez pas manquer de parole.

— Si j'avais voulu manquer de parole, dit Yên-pé-hân, je ne serais point venu aujourd'hui. Vous pouvez être tranquille là-dessus.

— Vous avez raison, dit le vieux domestique ; maintenant que j'ai l'esprit en repos, je vais attendre ici l'heureuse nouvelle de votre succès.

Yên-pé-hân adressa des recommandations claires et précises au vieux domestique, puis il revint à son hôtel et raconta toute cette affaire à P'ing-jou-heng.

— Maintenant, dit-il, nous avons acquis du mérite, et notre réputation est faite. De plus, vous êtes fiancé avec Ling-kiang-sioué, et moi-même j'ai retrouvé la jeune beauté que j'avais vue au haut du pavillon. On peut dire que nous avons obtenu le plus grand bonheur qui soit au monde.

— Notre mariage est aux trois quarts assuré, reprit P'ing-jou-heng, et nous ne pouvons plus craindre de l'avoir échouer.

Les deux amis continuèrent à causer gaiement et firent éclater leurs transports de joie. Au bout de quelques jours, l'examen du palais fut terminé. Le jour où l'on devait proclamer les noms des vainqueurs, l'empereur se rendit dans la salle d'audience. Tous les magistrats étaient déjà rassemblés, et trois cents docteurs, se pressant en foule, étaient agenouillés au bas du vestibule p.635 rouge. Avec son pinceau impérial, (le fils du ciel) désigna Yên-pé-hân comme Tchoang-youên[638] et P'ing-jou-heng comme Thân-hoa [639], et leur donna à chacun trois tasses du vin impérial, ainsi que des fleurs et des rubans de soie rouge pour orner leurs cheveux. Ensuite, ils se rendirent à l'Académie des Hân-lîn pour y remplir la charge de Siéou-tchouên (historiographe) et

de Piên-siéou [640] (réviseur). Aussitôt qu'ils furent entrés en fonctions, l'empereur rendit un décret par lequel il ordonnait de les promener dans la ville, pendant trois jours, au milieu d'un pompeux cortège. Quelque temps après, il appela en sa présence Wang-kouên, le principal du collège de Nan-king.

— Précédemment, lui dit-il, vous m'avez recommandé d'une manière spéciale Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, comme doués d'un rare talent. Aujourd'hui, en effet, ils viennent d'obtenir les premiers rangs parmi les docteurs ; votre présentation se trouve justifiée. Je vous élève d'un grade, pour vous signaler avec éclat comme ayant réussi à me présenter des hommes de talent.

Wang-kouên se prosterna à ses pieds pour le remercier de ce bienfait. L'empereur ajouta :

— Si je vous ai chargé anciennement de chercher des hommes d'un mérite extraordinaire, c'était parce que Chân, l'un de mes ministres, avait une fille nommée Chân-taï, et une fille adoptive, appelée Ling-kiang-sioué, qui effaçaient leur p.636 siècle par l'éclat de leur talent. Je m'étais dit : S'il se trouve des talents extraordinaires parmi les femmes, serait-il possible qu'on n'en rencontrât pas parmi les hommes ? Voilà pourquoi je vous ai donné cette mission. Aujourd'hui, j'ai trouvé en effet Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng qui répondent pleinement à ma demande. A mon sentiment, comme dans le monde les personnes de talent sont extrêmement rares, lorsque l'empereur a le bonheur d'en trouver, c'est un devoir pour lui de les combler de marques d'estime et d'affection. Les quatre personnes de talent que j'ai devant les yeux se composent justement de deux jeunes gens et de deux jeunes filles ; de plus, elles sont dans la fleur de l'âge et ne sont pas encore mariées. En conséquence je veux présider moi-même à leur union. Je donnerai Yên-pé-hân, le Tchoang-youên [641], à la propre fille de Chân, l'un de mes ministres, et P'ing-jou-heng, le Thân-hoa, à sa fille adoptive. De cette manière, le talent et la beauté seront heureusement assortis, et serviront

à faire briller l'influence des saintes institutions de l'empire. Je vous charge spécialement du rôle d'entremetteur officiel, pour que, en vertu de mes décrets, vous alliez cimenter l'union de deux familles.

Wang-kouên se prosterna jusqu'à terre :

— Sire, dit-il avec l'accent de l'admiration, si Votre Majesté montre tant d'affection pour le talent, on peut vous comparer au ciel et à la terre, qui sont le père et la mère des hommes. Non seulement ces quatre sujets de Votre Majesté seront p.637 reconnaissants d'un tel bienfait, mais tous les hommes de talent que possède l'empire sauront montrer une nouvelle ardeur.

A ces mots, il remercia l'empereur de sa bienveillance et se retira. « Notre auguste empereur, se dit-il en lui-même, m'a conféré le rôle d'entremetteur. Si j'allais leur parler séparément, il serait à craindre que chacun de son côté ne m'opposât un refus, et que tous mes efforts ne fussent inutiles. Comme j'agis en vertu d'un décret impérial, le mieux est de préparer un banquet et de les y inviter. Dès que les deux parties seront réunies dans la même salle, je proclamerai alors les ordres du souverain : qui est-ce qui oserait y désobéir ? »

Sa résolution une fois arrêtée, il choisit un jour heureux et adressa à chaque personne des cartes d'invitation. Il chargea en outre le messager d'ajouter :

— Ce n'est point un banquet particulier ; comme on doit y traiter une affaire importante en vertu d'un décret impérial, vous ne pouvez vous dispenser de venir.

Au jour convenu, Chân-hiên-jîn, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng arrivèrent successivement. Wang-kouên alla les recevoir et les fit entrer. Après les civilités accoutumées, chacun causa de choses et d'autres. Wang-kouên les invita de suite à se mettre à table. Chân-hiên-jîn s'assit du côté de l'orient, à la place qui appartenait à un premier ministre, et Wang-kouên se mit en face de lui, du côté de l'occident.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng allèrent s'asseoir plus bas, à la place qui convenait aux hôtes.

Dès que chacun eut bu trois tasses de vin, Wang-kouên prit la parole :

— Si aujourd'hui, dit-il, j'ai invité p.638 à dîner S. Exc. le premier ministre, Yên-pé-hân, le Tchoang-youên, et P'ing-jou-heng, le Thân-hoa, en voici le motif : Hier, Sa Majesté a daigné m'appeler en sa présence et m'a donné ses ordres en ces termes : « Il est difficile de trouver des hommes de talent, et l'on ne doit les marier qu'à des personnes qui puissent aller de pair avec eux. S. Exc. Chân, le premier ministre, a deux filles d'un talent extraordinaire ; on peut dire en vérité que c'est le ciel qui les a formées. Dans le dernier concours, nous voyons que le Tchang-youên et le Thân-hoa se sont illustrés par l'éclat de leur talent. Ils sont décidément descendus de la montagne sacrée [642] . Comme ils sont à peu près du même âge et se ressemblent par les agréments extérieurs, on peut dire que des femmes vertueuses et des sages accomplis se trouvent rassemblés à la même époque. » Si on ne les unissait pas par un heureux mariage, pour mettre en lumière les influences salutaires (que célèbrent les odes) Kouan-tsiu [643] et Thao-yao [644], on ne pourrait faire éclater la vive affection que l'empereur porte au talent. Voilà pourquoi Sa Majesté m'a chargé, par un décret spécial, de prendre le manche de la cognée [645] afin d'unir deux familles. C'est p.639 pourquoi j'ai osé vous inviter à dîner pour vous faire connaître les ordres de l'empereur. S. Exc. le premier ministre, le Tchoang-youên et le Thân-hoa, doivent, suivant les rites, obéir à sa volonté suprême et le remercier de ses bienfaits.

— Comment oserais-je, dit Chân-hiên-jîn, désobéir à son auguste décret ? Mais je dirai que si une personne issue d'une vieille famille devait épouser un homme nouvellement anobli, elle ne pourrait s'empêcher de rougir de son indignité.

Yên-pé-hân, au fond de son cœur, avait bien envie de refuser, mais, dans le moment, il ne put ouvrir la bouche. P'ing-jou-heng éprouvait lui-même un embarras sérieux. Il salua alors Chân-hiên-jîn à plusieurs reprises, et lui dit :

— Non seulement je n'oserais refuser cet immense bienfait de l'empereur, mais je n'oserais même désobéir aux ordres imposants de mon vénérable et gracieux maître [646]. D'autant plus que si je réussissais à me marier, par la faveur de Son Excellence Chân [647], le premier ministre, qui est aussi élevé que le mont Thaï-chân, ce serait un bonheur sans pareil. Mais, hélas ! par suite de ma malheureuse destinée, je suis déjà fiancé avec une fille d'une famille obscure [648]. Comme cette affaire intéresse p.640 la morale publique, j'ose espérer que mon vénérable maître voudra bien demander les ordres de l'empereur.

— Monsieur le Thân-hoa, dit Wang-kouên, vous êtes dans l'erreur. C'est une bagatelle que d'observer les devoirs du vulgaire, mais obéir aux lois paternelles du souverain, voilà ce qu'on appelle une affaire d'une haute importance. Qui ne voit la futilité de l'une et la gravité de l'autre ? Pourrait-on être assez téméraire pour refuser ?

— Quand un mari ou une épouse d'une condition obscure, dit P'ing-jou-heng, sont restés fidèles à la foi conjugale, l'empereur leur accorde des honneurs publics. C'est moins pour leur donner un témoignage d'estime que pour fortifier les liens de la famille. Quant à la promesse de mariage que j'ai donnée, si vous disiez que c'est pour votre disciple une obligation futile et sans importance, vous conviendrez du moins que les lois sociales établies par l'empereur sont graves et imposantes. J'ose encore espérer que mon vénérable maître sollicitera Sa Majesté en ma faveur, et la fera revenir sur sa décision.

— Dans toutes les affaires, repartit Wang-kouên, s'il y a des devoirs réguliers, il y a aussi des devoirs de circonstance. Obéir aux rites est un devoir régulier ; obéir au prince est un devoir de

circonstance. Il y a des actes sérieux, il y a aussi des actes de pure cérémonie. Épouser une femme est un acte sérieux, mais donner des présents de noces, c'est un acte de pure cérémonie. Vous ne devez pas, mon honorable ami, persister dans vos refus.

Chân-hiên-jîn, témoin de leur discussion, crut devoir prendre la parole.

— S. Exc. Wang, dit-il, veut obéir aux ordres du souverain ; c'est sans doute très convenable, et, p.641 d'un autre côté, M. P'ing, le Thân-hoa, veut absolument observer les rites, on ne saurait l'en blâmer ; si vous m'en croyez, il faudrait consulter l'empereur sur ce double devoir, et alors on aurait une décision péremptoire.

Wang-kouên et P'ing-jou-heng l'approuvèrent d'une voix unanime.

— Demain matin, dirent-ils, nous nous rendrons ensemble au palais, et nous demanderons les ordres de Sa Majesté.

En apprenant cette résolution, Yên-pé-hân s'adressa au président du concours.

— Votre disciple, dit-il, a aussi une affaire secrète. J'ose supplier mon vénérable maître de la joindre à sa requête.

— Le Thân-hoa [649], dit Wang-kouên, ayant déjà offert des présents de noces, on peut encore en parler ouvertement mais pourquoi révéler l'affaire secrète du Tchoang-youên [650] et l'exposer à l'empereur ? Sur ce point, il me serait décidément difficile d'obéir à vos instructions.

Yên-pé-hân n'osa plus ouvrir la bouche.

Après avoir encore bu ensemble quelques tasses de vin, ils s'en allèrent chacun de leur côté. Le lendemain matin, Wang-kouên et P'ing-jou-heng se rendirent an palais et se présentèrent devant l'empereur.

Or, Téou-koué-i, préfet de Yang-tchéou, ayant appris que P'ing-jou-heng avait obtenu le titre de Ya-koueï et celui de Thân-hoa, se hâta d'en informer M. Ling, surnommé Ta-hou (le richard), et l'invita à prévenir promptement sa fille qu'il lui avait choisi un époux. Comme il

avait rempli pendant quatre ans, à Yang-tchéou, les p.642 fonctions de préfet, il était obligé d'aller lui-même à la capitale pour obtenir de rentrer dans sa charge. En conséquence, après avoir demandé l'autorisation de présenter lui-même sa requête, il partit promptement avec Lingta-hou pour la capitale.

Dès qu'ils y furent arrivés, Ling alla tout droit à l'hôtel de Chân-hiên-jîn pour voir sa fille. Justement, le préfet Téou-koué-i, qui était allé ce jour-là présenter ses hommages à l'empereur, rencontra brusquement P'ing-jou-heng dans la salle d'audience. P'ing-jou-heng l'ayant subitement reconnu, en fut transporté de joie.

— Respectable Téou, lui dit-il, depuis quand êtes-vous arrivé à la capitale ? Vous venez on ne peut plus à propos. Vous me servirez de témoin.

A ces mots, il le conduisit chez Wang-kouên, et dès qu'ils furent en présence :

— Votre disciple, dit il, a eu S. Exc. Téou pour entremetteur de son mariage.

— Monsieur le Thân-hoa, demanda vivement le préfet, après avoir obtenu au concours un rang très honorable, pourquoi parlez-vous subitement du manche de la cognée [651] ?

— Sa Majesté, dit P'ing-jou-heng, a daigné me donner une épouse, et comme j'ai déjà offert des présents de noces (pour obtenir la main d'une autre personne), je désirerais être admis en présence de l'empereur, et solliciter la permission de refuser. Aujourd'hui, je craignais que, faute de preuves, Sa Majesté ne voulut point me croire. Par bonheur pour moi, Votre p.643 Excellence vient d'arriver : ne sera-t-elle pas un témoin irrécusable ?

— Puisqu'il en est ainsi, dit le préfet, attendez le moment de l'audience impériale ; je me ferai un devoir de lui présenter un fidèle rapport.

— Monsieur le Thân-hoa, ajouta Wang-kouên, vous êtes libre sans doute de persister dans votre refus, mais je regretterais de vous voir méconnaître la vive affection que l'empereur porte aux hommes de talent.

— Je demanderai à S. Exc. Wang, répliqua le préfet Téou, de quelle manière Sa Majesté a montré l'affection qu'elle porte aux hommes de talent ?

— Comme Sa Majesté était charmée du talent du Thân-hoa [652] et de celui de la noble fille de S. Exc. Chân, l'un de ses ministres, il a eu le désir de marier le talent avec le talent. C'était là une marque de pure bienveillance, et il ne songe nullement à le contraindre. Si donc M. le Thân-hoa s'obstine à refuser, ne sera-ce pas méconnaître ses gracieuses intentions ?

A ces mots, le préfet Téou fut frappé d'étonnement.

— L'épouse que Sa Majesté destine au Thân-hoa, demanda-t-il, ne serait-ce pas Chân-taï, la fille de Chân, l'un des membres du cabinet ?

— Ce n'est pas elle, répondit Wang-kouên ; c'est ma-demoiselle Ling, sa fille adoptive.

— Si c'est en effet mademoiselle Ling, sa fille adoptive, reprit le préfet en riant, S. Exc. Wang et M. le Thân-hoa n'ont pas besoin de discuter ensemble, et il p.644 n'est plus nécessaire de voir l'empereur. Retournez chez vous, et ne songez qu'à préparer la coupe nuptiale [653] . Précédemment, j'avais été pour vous un entremetteur privé, aujourd'hui, je serai un entremetteur officiel.

Wang-kouên ne fut pas moins surpris que P'ing-jou-heng.

— Si Sa Majesté, dit celui-ci, m'a donné une épouse, comme de mon côté je me suis fiancé avec une autre, cela fait deux ; pourquoi dites-vous que nous n'avons plus besoin de discuter ?

— L'épouse donnée par Sa Majesté, dit Wang-kouên, est celle dont nous parlons, et c'est précisément avec elle que le Thân-

hoa a été fiancé ; au bout du compte ces deux épouses n'en font qu'une. Qu'aurait-on besoin de discuter ? Si vous me demandez, monsieur le Thân-hoa, quelle est la fille adoptive de S. Exc. Chân, — c'est Ling-kiang-sioué.

P'ing-jou-heng fut rempli d'étonnement et de joie.

— Ling-kiang-sioué, dit-il, demeurait dans la ville de Yang-tchéou ; comment se fait-il qu'elle soit devenue la fille adoptive de S. Exc. Chân ?

— Ce serait trop long à raconter, répondit le préfet, et je ne pourrais en quelques instants achever mon récit. Je vous dirai seulement que votre honorable beau-père ayant appris que vous aviez obtenu le glorieux titre de Thân-hoa, a craint que sa fille ne voulût se marier avec un autre ; et, en conséquence, il est accouru avec moi à la capitale. Hier, il s'est rendu dans l'hôtel de S. Exc. Chân pour en instruire Ling-kiang-sioué.

p.645 Après avoir entendu ces détails, Wang-kouên et P'ing-jou-heng furent transportés de joie.

— Seigneur, dirent-ils au préfet, si nous n'avions pas eu le bonheur de rencontrer Votre Excellence et d'apprendre clairement de sa bouche le fond de cette affaire, nous serions encore comme dans un songe, et nous nous serions livrés à d'interminables discussions.

— Il est inutile de revenir là-dessus, reprit le préfet ; veuillez, messieurs, vous en retourner. Aussitôt que j'aurai présenté mes hommages à l'empereur, je viendrai vous offrir mes félicitations.

A ces mots, Wang-kouên et P'ing-jou-heng s'en retournèrent les premiers. Laissons-les pour le moment, et revenons à Ling-ta-hou. Une fois arrivé à la capitale, il s'informa de la demeure de Chân-hiên-jîn, et, sortant le soir même de la ville, il courut en toute hâte à la *villa* impériale pour lui rendre visite.

Dès que Chân-hiên-jîn eut appris l'arrivée du père de Ling-kiang-sioué, il s'empressa d'aller le recevoir, l'introduisit dans le salon de derrière, et lui présenta ses civilités. Ling le salua à plusieurs reprises, et le remercia d'avoir bien voulu nourrir (adopter) sa fille. Chân-hiên-jîn le retint d'abord pour boire avec lui, puis il fit inviter Ling-kiang-sioué à venir saluer son père.

Après avoir reçu les révérences de sa fille, Ling lui parla en ces termes :

— Peut-être ne serais-je pas encore venu, mais comme dans ton intérêt j'ai consenti à une flatteuse demande de mariage, j'ai craint que d'un jour à l'autre tu ne voulusses prendre un époux ; voilà pourquoi je me suis empressé de venir t'en informer.

— p.646 Mon père, dit Ling-kiang-sioué, comment pouvez-vous conduire les affaires avec une telle légèreté ? Si vous vouliez promettre ma main à quelqu'un, pourquoi ne pas m'en avoir prévenue plus tôt ? Déjà, dans cette ville-ci, l'empereur a daigné me donner un autre époux ; il faut, mon père, que vous congédiiez votre futur gendre.

Dès que Ling eut appris que Sa Majesté avait daigné choisir un autre époux pour sa fille, il aurait voulu répondre, mais il fut saisi de crainte et resta quelque temps interdit.

— Votre père, lui dit-il, a déjà reçu ses présents de noces : comment voulez-vous que je le congédie ?

— Si vous ne le congédiez pas, reprit Ling-kiang-sioué, faudra-t-il congédier celui que m'a choisi l'empereur ?

— Si c'était un homme du peuple, répondit Ling, il serait facile de le congédier, mais c'est un nouveau docteur nommé par Sa Majesté, et de plus c'est le préfet de Yang-tchéou qui a rempli les fonctions d'entremetteur. Comment voulez-vous que j'en ouvre la bouche ?

— Toutes ces raisons sont inutiles, reprit Ling-kiang-sioué ; un docteur ou un préfet pourraient-ils l'emporter sur notre auguste empereur ?

A ces mots, Ling-ta-hou garda le silence, et, fronçant le sourcil, il laissa échapper de longs soupirs. Il n'osa pas même boire une goutte de vin.

Chân-hiên-jîn, voyant sa douleur :

— Cher monsieur [654], p.647 lui dit-il, qu'avez-vous besoin de vous affliger ? Heureusement que le jeune homme à qui l'empereur veut donner une épouse est déjà fiancé avec une autre. Demain matin, il faut vous présenter devant l'empereur et lui demander la permission de refuser. S'il approuve votre refus, ce sera, pour les deux parties, un grand sujet de joie. Mais je vous demanderai, mon cher monsieur, quel est celui dont vous avez reçu les présents ?

— Votre serviteur, répondit Ling, n'aurait pas osé prendre cela sur lui, mais il n'a pu résister aux paroles captieuses du préfet Téou. Il me dit que c'était un homme de talent qui jouissait d'une brillante réputation, qu'au concours de licence il venait d'obtenir le titre de Ya-koueï [655] ; qu'en allant concourir, à la capitale, pour le doctorat, s'il n'était pas nommé Hoeï-youên [656], il arriverait infailliblement au rang de Tchoang-youên [657]. Il m'en dit tant, que, séduit par ses belles paroles, j'acceptai les présents de noces.

— S'il vient d'obtenir le grade de docteur, reprit Chân-hiên-jîn, il est évident que le préfet ne vous a point trompé.

— En effet, dit Ling-ta-hou, il a obtenu le premier rang parmi les docteurs, et, de plus, au concours qui a eu lieu dans le palais, il a reçu le titre de Thân-hoa [658]. Mais p.648 bien que le préfet ne m'ait point trompé, tous ses artifices ont fait échouer mon projet, de sorte que maintenant je ne sais plus quel parti prendre.

A ces mots, Chân-hiên-jîn éprouva une vive émotion.

— S'il s'agit, dit-il, de celui qui a obtenu les titres de Hoeï-youên et de Thân-hoa, ce serait P'ing-jou-heng.

— C'est justement lui, répondit Ling le richard.

En entendant ces paroles, Chân-hiên-jîn regarda Ling-kiang-sioué, et riant aux éclats :

— Quelle merveille ! quelle merveille ! s'écria-t-il. La personne avec qui P'ing-jou-heng disait avoir été fiancé à Yang-tcheou, et qui était la cause de ses refus opiniâtres, c'est justement vous.

— Excellence, demanda vivement Ling le richard, pourquoi riez-vous aux éclats et criez-vous merveille ?

— Cher monsieur, répondit Chân-hiên-jîn, vous ne savez donc pas que l'époux choisi par l'empereur pour votre fille, est précisément P'ing-jou-heng ? Dites-moi un peu s'il n'y a pas là de quoi rire aux éclats et crier merveille ?

A ces mots, Ling le richard et Ling-kiang-sioué s'abandonnèrent tous deux aux transports de leur joie.

Le lendemain, de bonne heure, Chân-hiên-jîn s'empressa d'envoyer un messager à Wang-kouên pour l'informer de cette découverte. De son côté, Wang-kouên vint trouver Chân-hiên-jîn, et l'instruisit de sa rencontre avec le préfet dans la salle d'audience du palais, ainsi que des détails qu'il avait appris de sa bouche. Ce fut de part et d'autre un grand sujet de joie, mais Yên-pé-hân et Chân-taï ressentaient au fond du cœur une certaine contrariété.

p.649 Wang-kouên présenta un rapport où il exposa toutes les circonstances de cette affaire. L'empereur en éprouva un redoublement de joie.

— Puisque Téou-koué-i, dit-il, a été le premier entremetteur, j'ordonne qu'il reprenne sa charge primitive, afin qu'il me seconde dans mes projets.

Par suite de ces événements, il donna à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng une vaste maison où ils pussent demeurer ensemble. Il chargea le

bureau des astronomes de choisir un jour heureux pour célébrer le mariage, et ordonna aux trois cents docteurs de la même promotion d'accompagner le Tchoang-youên et le Thân-hoa [659] lorsqu'ils iraient au-devant de leurs épouses. De plus, il fit détacher dix paires de flambeaux précieux ornés de lotus d'or et les leur donna. Tous les officiers civils et utilitaires, voyant les faveurs et les marques d'affection dont les comblait l'empereur, ne purent se dispenser de venir les féliciter. L'or, les pièces de soie, les présents de cérémonie remplissaient leur maison ; des magistrats en grand costume, les uns à cheval, les autres montés sur des chars, se pressaient en foule à leur porte. Les habitants de la capitale, ayant appris que deux hommes de talent, choisis par l'empereur, avaient épousé deux filles de talent, accoururent tous, les grands comme les petits, et se disputèrent le plaisir de les voir. Au jour fixé pour la cérémonie, des musiciens avec des tambours et des flûtes se trouvèrent rangés depuis la ville jusqu'à la *villa* impériale. Sur toute la ligne, on voyait flotter des bannières et des étendards, et l'on entendait éclater le bruit du canon.

p.650 Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, coiffés d'un bonnet de crêpe noir, vêtus d'un manteau de soie pourpre, et les cheveux ornés de fleurs et de rubans rouges qui flottaient le long de leurs épaules, s'avancèrent de front sur de magnifiques chevaux. Wang-kouên, Téou-koué-i et les trois cents docteurs de la même promotion, couverts de brillants costumes, marchaient derrière eux et formaient leur cortège. Des deux côtés du chemin, les gens du peuple, voyant la jeunesse et la figure distinguée de Yên-pé-hân et de P'ing-jou-heng, laissaient échapper des murmures flatteurs et des cris d'admiration. D'un autre côté, l'on voyait Chân-taï et Ling-kiang-sioué, chargées d'or et de jade, resplendissantes de perles et d'azur, et parées comme des déesses. Chân-hiên-jîn, vêtu d'un manteau brodé qu'il avait reçu de l'empereur, et Ling le richard avec le bonnet et la ceinture de Tchong-chou (secrétaire du palais), les attendaient pour les recevoir. Au bout de quelques instants, les deux époux arrivèrent à la porte. Après qu'ils eurent été reçus avec des marques de respect, Chân-hiên-jîn et madame Lo, sa noble épouse,

accompagnèrent les deux jeunes filles jusqu'à leurs chaises. Dès qu'elles y furent montées, une centaine de servantes marchèrent à leur suite. Sur toute la route, l'air retentissait des éclats du canon et du bruit des tambours. L'œil était ébloui par la richesse des étendards et la beauté des lanternes ornées de fleurs [660]. On peut dire avec vérité qu'en épousant les deux filles d'un ministre d'État, qui avaient été choisies par l'empereur, le p.651 Tchoang-youên et le Thân-hoa obtenaient en même temps les honneurs et la fortune, et entraient en possession de toutes les félicités du monde. Dès qu'ils furent arrivés à leur maison, comme ils avaient tous deux perdu leurs père et mère, ils se contentèrent de se saluer mutuellement, et conduisirent chacun leur épouse dans la chambre nuptiale.

Nous laisserons les magistrats donner, en dehors, un splendide banquet où ils chargèrent Wang-kouên et Téou-koué-i, les deux grands entremetteurs du mariage, de s'asseoir auprès des deux jeunes époux à la place de leurs parents.

Dès que P'ing-jou-heng et Ling-kiang-sioué se trouvèrent dans la chambre nuptiale et qu'ils se furent regardés face à face, ils se reconnurent comme s'étant rencontrés ensemble dans le temple de Mîn-tseu. Ils s'entretinrent ensemble de l'heureuse destinée que leur avait préparée le Ciel, et de l'attachement qu'ils avaient conçu l'un pour l'autre après leur séparation. Nous n'avons pas besoin de dépeindre le bonheur qu'ils éprouvèrent en se voyant cette fois réunis.

Quant à Yên-pé-hân et à Chân-taï, l'un possédait enfin la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, et l'autre le jeune étudiant qu'elle avait aperçu au bas du pavillon ; c'était là le comble de leurs vœux. Yên-pé-hân épousait la première fille de talent de tout l'empire, et mademoiselle Chân, le premier homme de talent de tout l'empire. Aujourd'hui, ils devaient, sans doute, éprouver les plus doux transports. Mais se reprochant chacun une sorte d'infidélité, ils ne pouvaient s'empêcher de p.652 réprimer tout sentiment de joie. Cependant, dès qu'il furent arrivés dans la chambre nuptiale et qu'il se trouvèrent face à face, à la lueur des bougies ornées de fleurs, Yên-pé-hân lui enleva le

voile qui cachait sa ligure. S'étant regardés l'un l'autre, ils furent frappés chacun d'une émotion secrète. « Évidemment, dit l'un, c'est la jeune beauté que j'ai vue au haut du pavillon. — Il est clair, dit l'autre, que c'est le bel étudiant que j'ai aperçu au bas du pavillon. » Mais comme ils étaient entourés d'une multitude de servantes, ils craignirent de commettre une méprise et n'osèrent ouvrir la bouche. Après avoir bu ensemble dans la coupe nuptiale, à la lueur brillante des bougies, plus ils se regardèrent, et plus ils furent frappés réciproquement de leur ressemblance.

Yên-pé-hân, ne pouvant résister à son impatience, tira de sa manche l'éventail orné de vers dont le vieux Thsaï s'était servi pour le découvrir, et pria une servante de le faire voir à Chân-taï.

> — Madame, dit-il, cet humble magistrat possède par hasard une pièce de vers sur laquelle il ose demander votre avis ; il s'estimerait heureux si vous ne blâmiez point sa témérité.

Dès que Chân-taï eut reçu l'éventail et y eut jeté les yeux, toute la joie de son âme se peignit sur sa figure [661]. Sans répondre, elle appela doucement une servante, et lui ordonna de prendre un éventail orné de vers et de le présenter à Yên-pé-hân.

> — Votre humble servante, dit-elle, possède par hasard une pièce de vers ; elle prie le p.653 Tchoang-youên de lui en dire son avis ; je m'estimerai heureuse si vous ne m'accusez pas de légèreté et d'étourderie.

Au premier coup d'œil, Yên-pé-hân reconnut que c'étaient les vers qu'il avait composés sur les rimes des siens, et qu'il avait remis dernièrement au vieux Thsaï. Il fut transporté d'une joie extraordinaire qu'il ne savait comment exprimer [662], mais, en présence des servantes, qui le regardaient en face, il n'osa laisser voir les secrètes émotions de son cœur. Il se contenta de rire aux éclats.

> — Quoique je doive, dit-il, cet heureux mariage à la bonté auguste de l'empereur, au consentement de Son Excellence votre père [663] et à votre bienveillante affection, d'après ce que je vois

aujourd'hui, il est évident que notre union était décrétée par le Ciel.

Chân-taï, embarrassée de répondre, se borna à faire un léger sourire.

Après avoir fini de boire (dans la coupe nuptiale), ils se glissèrent tous deux sous la couverture brodée [664].

. . . . . .

Le lendemain matin, quand les deux époux se trouvèrent réunis ensemble dans l'appartement intérieur, Yên-pé-hân vit une nuée de servantes, mais il ne put p.654 découvrir parmi elles la jeune fille au vêtement bleu, secrétaire de Chân-taï, avec qui il avait composé quelque temps auparavant. Il interrogea Chân-taï à ce sujet.

— Est-ce que votre secrétaire fait la fière et dédaigne de vous servir ? lui demanda-t-il. Pourquoi ne l'avez-vous point amenée avec vous ?

— Elle est venue aussi, répondit Chân-taï ; dans un mois, elle ne manquera pas de se présenter devant le Tchoang-youên [665].

Yên-pé-hân étant sorti, alla voir P'ing-jou-heng, et lui apprit que la jeune fille qu'il avait vue au haut du pavillon était réellement mademoiselle Chân. P'ing-jou-heng en fut ravi.

— En vérité, s'écria-t-il, on peut dire que c'est un mariage merveilleux qui était décrété par le Ciel.

Yên-pé-hân ayant fait part à son ami de sa question au sujet de la jeune fille vêtue de bleu :

— Moi même, dit-il, j'ai adressé une pareille question à ma femme, et elle m'a fait la même réponse.

Dès que le premier mois fut écoulé, Chân-hiên-jîn et Ling le richard vinrent ensemble les voir. Les deux époux sortirent de leur chambre pour les saluer. Chân-taï et Ling-kiang-sioué, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui se trouvaient alors belles-sœurs et beaux-frères, se firent

mutuellement les salutations prescrites. Les civilisés terminées, Chân-taï montra Ling-kiang-sioué à Yên-pé-hân.

— Monsieur le Tchoang-youên, lui dit-elle, comme vous désirez voir la jeune personne au vêtement bleu p.655 qui se donnait pour secrétaire, n'est-ce pas celle-ci ?

De son côté, Ling-kiang-sioué montra Chân-taï à P'ing-jou-heng.

— Monsieur le Thân-hoa, dit-elle, comme vous désiriez voir la jeune personne vêtue de bleu qui avait pris le titre de secrétaire, n'est-ce pas celle-là ?

Après les avoir regardées, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng se mirent à rire aux éclats.

— Ainsi donc, s'écrièrent-ils, c'étaient la grande et la petite sœur qui avaient pris un déguisement pour se jouer de nous ! Nous nous sommes dit tout de suite : « Comment y aurait-il sous le ciel pareilles « servantes ? » Aujourd'hui, nos yeux sont ouverts. Sans cela, nous en aurions conservé une éternelle confusion.

— Mes honorables gendres, reprit Chân-hiên-jîn, si elles n'eussent point employé ce stratagème, comment auriez-vous consenti à avouer votre défaite ?

Comme Ling le richard ne connaissait pas cette aventure, il en demanda l'explication à Chân-hiên-jîn. Après l'avoir apprise de sa bouche dans tous ses détails, il s'abandonna à un rire sans fin. Cet entretien terminé, les deux familles se réunirent dans un joyeux festin, et leur allégresse ne connut point de bornes. Le lendemain matin, Chân-hiên-jîn donna rendez-vous à Wang-kouên et à Téou-koué-i, et avec eux il conduisit ses deux gendres et ses deux filles au palais, afin qu'ils remerciassent ensemble l'empereur de ses bienfaits. Le fils du ciel vint les recevoir en personne à la porte appelée Touân-mên, et leur offrit un banquet.

— Anciennement, dit-il, après avoir vu les vers de Chân-taï sur les *hirondelles blanches,* j'ai reconnu qu'il y avait parmi les

femmes de merveilleux talents. Dans la suite, vu les talents qui brillaient dans p.656 l'appartement intérieur, j'ai songé à chercher dans l'empire des hommes d'un talent extraordinaire. Maintenant que j'ai trouvé deux hommes et deux femmes de talent, je les ai unis ensemble pour faire éclater les heureuses influences d'une administration pacifique et éclairée. Le vœu de mon cœur est accompli. Quoique ce soit moi qui vous aie mariés tous quatre, si nous remontons à l'origine de cette double union, il est évident que les *hirondelles blanches* en ont été *les entremetteuses.* Pourriez-vous encore composer chacun une pièce de vers sur les *hirondelles blanches,* comme pour les remercier ?

— Sire, répondirent-ils tous ensemble, comment oserions-nous ne pas obéir avec respect à votre auguste décret ?

L'empereur fut transporté de joie, et ordonna de leur donner à chacun un pinceau et de l'encre.

Tous quatre ayant demandé qu'on leur indiquât les rimes, le fils du ciel réfléchit un instant et leur dit :

— Il n'est pas besoin de chercher autre chose : que chacune des quatre pièces soit terminée par un des mots P'ing (paisible), Chân (mont), Ling (froid), et Yên (hirondelle).

Dociles à cet ordre, ils saisirent le pinceau et firent briller la beauté merveilleuse de leur talent. L'encre s'étendait sur le papier comme des nuages et des vapeurs, et le pinceau courait avec la rapidité du pigeon et du lièvre. Avant que l'ombre du soleil se fût déplacée sur le cadran, les quatre pièces de vers se trouvèrent achevées, et ils les présentèrent tous ensemble.

Le fils du ciel ayant déployé les quatre feuilles de papier, examina les vers dans l'ordre des rimes.

PIÈCE DE P'ING-JOU-HENG.

p.657 Je soupçonne que, dans les temps anciens, vous fûtes la blanche étoile du matin ;

En volant côte à côte, semblables aux perles et au jade, vous présagiez (une administration) pacifique et éclairée ;
Ne louons plus avec emphase le phénix de la montagne rouge ;
Un pur éclat brille sur votre robe, et tout l'empire se *pacifie.*

(P'ING.)

PIÈCE DE CHÂN-TAÏ.

Vous aimez à prendre les nuages pour vêtement, et le jade pour collier.
La vue d'une (hirondelle à) *gorge brune* n'aurait pas ému la figure du dragon (de l'empereur).
Si vous n'êtes pas nées sur les bords du *lac de jade* [666],
Vous avez dû grandir sur les *montagnes neigeuses* [667].

(CHÂN)

PIÈCE DE LING-KIANG-SIOUÉ.

Vous abandonnez aux fleurs odorantes les couleurs rouge et jaune ;
Et en volant côte à côte sur le palais de jade [668], vous ne projetez aucune ombre.
Quand, au milieu des neuf enceintes [669], les couleurs du printemps se marient avec grâce,
Votre corps est tout couvert de neige sans en être *froid.*

(LING.)

PIÈCE DE YÊN-PÉ-HÂN.

p.658 Lorsque vous vous enfoncez au milieu des saules pour chercher les loriots, quoique cachées, ou vous aperçoit encore ;
En songe, on vous prendrait de loin pour un bouquet de fleurs de poirier ;
Dans la salle d'audience, l'empereur admira la blancheur de votre robe,

Et il reconnut alors que vous n'étiez point de vulgaires *hirondelles.*

(YEN.)

L'empereur ayant lu ces vers, sa figure majestueuse rayonna de joie. Il les fit voir successivement à Chân-hiên-jîn, à Wang-kouên et à Téou-koué-i ; puis prenant la parole :

— Comme vous possédez tous quatre, leur dit-il, un si merveilleux talent, vous avez dignement répondu aux recherches que j'ai faites pour trouver des personnes de talent.

L'empereur leur accorda la faveur de boire joyeusement avec lui jusqu'à midi. A ce moment, le bureau de l'astronomie présenta à l'empereur un rapport où l'on annonçait que l'astre du talent littéraire réfléchissait son éclat jusqu'aux étoiles du pôle, et que, suivant cet heureux présage, l'empire devait jouir de la paix et briller de l'éclat des lettres. L'empereur en fut transporté de joie, et leur donna à chacun de l'or et des pièces de soie de diverses couleurs.

Chân-hiên-jîn vint saluer l'empereur à la tête des magistrats, et ne se retira qu'après l'avoir remercié de ses bienfaits.

p.659 Depuis cette époque, Yên-pé-hân et Chân-taï, P'ing-jou-heng et Ling-kiang-sioué, heureusement assortis entre eux par le talent et la beauté, éprouvaient l'un pour l'autre un sincère respect, et dans l'appartement intérieur, chaque couple se donnait des marques d'inépuisable affection.

Dans l'origine, Tchang-în et Song-sîn s'étaient montrés hostiles aux deux jeunes lettrés, mais maintenant, voyant qu'ils s'étaient tout à coup couverts de gloire, ils changèrent de visage et vinrent leur faire la cour et les féliciter. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui avaient l'âme grande et généreuse, oublièrent leurs anciens méfaits, les traitèrent comme des amis et leur firent l'accueil le plus bienveillant. Chân-hiên-jîn, heureux de posséder de tels gendres, ne songea plus à remplir des

charges et mit tout son bonheur à vivre (près d'eux) dans un séjour champêtre.

Dans la suite, Yên-pé-hân, avec Chân-taï, revint tout couvert de gloire à Song-kiang, et il eut des fils qui continuèrent sa réputation littéraire. P'ing-jou-heng s'en revint à Lo-yang avec Ling-kiang-sioué. Il répara l'ancienne maison de son père et de sa mère, et leur offrit des sacrifices funèbres. Son oncle P'ing, le Kiao-kouân [670], eut la joie de passer à une charge plus élevée. Si ces quatre personnes n'avaient pas été douées d'un véritable talent, auraient-elles pu obtenir un tel bonheur ? Dans la capitale, la tradition a conservé jusqu'à ce jour les noms de P'ing, de Chân, de Ling et de Yên, et on les p.660 honore comme ayant brillé par leur talent littéraire. En parcourant les annales dans mes moments de loisir, j'ai éprouvé pour eux une affection inexprimable qui m'a inspiré le désir d'écrire leur histoire.

@

INDEX

DES MOTS FRANÇAIS LES PLUS REMARQUABLES

@

p.661 Aiguille de tête (arriver à l'), c'est-à-dire arriver à l'âge nubile. p. 596.

Bâtonnets ; petits bâtons de bois ou d'ivoire dont les Chinois se servent au lieu de fourchette. p. 51, ligne 11.

Boisseau du nord (s'incliner devant le), ou la Grande Ourse ; au figuré. p. 151, note 2.

Boîte à parfum. Double sens de cette expression. p. 152, note 1.

Bonheurs (dire une fois dix mille) ; faire un simple salut. p. 214, note 1.

Bonnet carré (un) : celui que portent les magistrats. p. 479.

Branche fleurie (une) ; au figuré. p. 512, note 1.

Brique (jeter une brique) et ramener du jade ; au figuré. p. 181, note 2, et p. 348, note 1.

Caleçon de soie (un) : celui qui le porte, un homme riche. p. 303, note 1, et p. 317, note 2.

Cerf de Thsin (enlever le). Double sens de cette expression. Allusion historique. p. 578. p.662

Cheval (composer des vers à). Allusion historique. p. 275, note 1.

Cheval débile (un) ; au figuré. p.355, note 1.

Cheval (découvrir les pieds du) ; au figuré. p. 360, note 2.

Cheval (être reconnaissant comme un) et un chien ; c'est-à-dire témoigner sa reconnaissance dans une autre existence, après avoir passé, par la métempsycose, dans le corps d'un cheval ou d'un chien. p. 153, n. 1.

Cheval de bronze (le palais du), c'est-à-dire l'Académie. Allusion historique. p. 96, note 1.

Chien (être reconnaissant comme un). Voyez la même locution au mot *Cheval.* p. 153, note 1.

Chien (mon petit chien), expression familière pour dire : « mon jeune fils. » p. 348, note 2.

Ciel (le), pris pour l'empereur. p. 13, ligne 16.

Ciel bleu (monter au) ; au figuré. p. 244, note 4.

Cigogne jaune (le pavillon de la). p. 24, note 1, et p. 380, notes 1 et 2.

Cigogne (faire cuire la) ; au figuré. Allusion historique. p. 204, note 4.

Cinq chars ; expression qui rappelle l'érudition de Hoeï-chi. Allusion historique. p. 234, note 3.

Cinq chevaux ; expression qui désigne un préfet. p. 77, note 1.

Ciseaux de jade (des) ; au figuré. p. 20, ligne 19.

Cloche (frapper doucement la) ; au figuré. p. 360, note 1.

Cochon (mon petit), expression familière pour dire : « mon petit garçon ». p. 348, note 2.

Cognée (prendre ou tenir le manche de la) ; au figuré. Allusion à une ode du Livre des vers. p. 638, note 4, et p. 642, note 1. p.663

Collet bleu (un), un bachelier. p. 564, note 5.

Condor, nom d'un oiseau de taille gigantesque ; au figuré. p. 213, note 1.

Coquille (vouloir mesurer la mer avec une) ; au figuré. p. 497.

Coqs (être le premier des) ; au figuré. p. 204, note 1.

Coupe nuptiale (préparer la). p. 645, note 1.

Cuivre (deux colonnes de). Allusion historique. p. 252, note 1.

Danseurs (huit groupes de). p. 51, note 1.

Dragon, animal fabuleux. p. 103, note 3. au figuré. p. 287, note 1 ; p. 582, note 1.

Dragon (la table du), la table de l'empereur. p. 20, ligne 9 ; p. 103, note 3.

Dragon (la figure du), la figure de l'empereur. p. 607, note 1.

Dragon (le vol du) et la danse des serpents. Les Chinois appliquent cette locution à des caractères tracés avec grâce et légèreté. p. 609, note 1.

Dragon-cheval (la perle ou le diamant du). p. 517, note 4.

Dragons (la liste des tigres et des) ; au figuré. p. 582, note 1.

Drapeau (tenir le) et le tambour ; au figuré. p. 318, note 1.

Écritoire (les quatre trésors de l'). p. 52, note 1 ; p. 64, note 1 ; p. 96, note 1 ; p. 179, note 1.

Entremetteuse (une) de mariage. Cette expression se prend en bonne part ; il en est de même du mot entremetteur. p. 156, note 1 ; p. 638, note 4 ; p. 644, lignes 3 et 4.

Épine, qui sert d'aiguille de tête. Cette expression désigne p.664 une femme pauvre. Allusion historique. p. 244, note 2.

Étang du phénix (l') ; au figuré. p. 487, note 1 ; p. 522, note 3,

Examen (l') du palais. p. 633, note 1.

Examen (l') provincial. p. 583, note 1.

Examens (les trois). p. 583, note 2.

Fard (le) et la céruse. p. 511, note 1.

Filet (entr'ouvrir un côté du) ; au figuré. p. 204, note 3.

Fleuve céleste (le) ; la voie lactée. p. 120, note 1.

Fouet (prendre son) ; au figuré. p. 226, note 1.

Frère aîné (mon) ; expression polie qu'on adresse à l'homme à qui l'on parle. p. 315.

Frère cadet (votre) ; expression modeste par laquelle on se désigne soi-même en parlant à un autre homme. p. 315. ligne 8.

Froid (parler du) et du chaud ; au figuré. p. 283, note 1.

Gelée bleue (la) ; sens de ce mot dans le langage des Tao-ssé. p. 506, note 2.

Grande Ourse (s'incliner devant la) ; au figuré. p. 151, note 2.

Guitare (brûler la) ; au figuré. p. 204, note 4.

Heures chinoises. p. 92, 93.

Hibiscus (le palais de l') ; au figuré. p. 11, note 1.

Hirondelle à gorge brune. p. 20, note 2.

Hirondelles blanches. Vers de Chân-taï. p. 26. Vers de Chi-ta-pen et de Youen-kaï sur le même sujet. p. 20 et 21.

Ivoire (tablette d') que les hauts fonctionnaires tiennent à la main quand ils paraissent devant l'empereur. p. 3, note 3. p.665

Ivresse. Ministres enivrés par ordre impérial. Allusion à une ode du *Livre des vers*. p. 14, note 1.

Jade (la salle de), l'Académie des Hân-lîn. Allusion historique. p. 96, note 1.

Laideur (montrer, offrir sa laideur). Sens de ces locutions. p. 522, note 1 ; p. 541, note 3.

Leçons (demander des). Sens de cette locution. p. 501. Licenciés (le banquet des). p. 584.

Lièvres (les) du mont Tchong-chân. Allusion historique. p. 63, note 1.

Lotus (les) qui fleurissent dans l'étang de l'encre ; au figuré. p. 511, note 2.

Magicien (le grand et le petit) ; au figuré. p. 98, note 1 ; p. 189, note 1.

Marc (le) des grains distillés et la balle de riz. Cette expression désigne une épouse pauvre et d'une condition obscure. C'est une allusion à la réponse que fit Song-hong à l'empereur Kouang-wou-ti, de la dynastie des Han. « Il ne faut pas, lui dit-il, oublier des amis pauvres, ni répudier une épouse de *marc et de balle,* » c'est-à-dire pauvre et d'une obscure condition. Le dictionnaire mandchou-chinois Thsing-han-wen-haï explique la même expression (liv. XII, fol. 30) par : « épouse née dans une condition triste et misérable. »

Mariage (le livre du). Allusion à un fait fabuleux. p. 582, note 2.

Martre (continuer la) ; au figuré. p. 223, note 1 ; p. 339, note 2.

Mers (les quatre) ; l'empire. p. 15, ligne 28.

Métempsycose. p. 228, note 1.

Monnaie de bronze (une), choisie entre mille. Comparaison et allusion historique. p. 583, note 3. p.666

Montagne sacrée (descendre de la). Allusion à un passage du *Livre des vers.* p. 638, note 1.

Mûriers (les) et la rivière Po. Allusion à un passage du *Livre des Rites,* où il est parlé de chants licencieux et d'intrigues amoureuses. p. 602, note 1.

Lotus de dix tchang (des). p. 505.

Lotus d'or (des flambeaux ornés de). p. 113, note 1 ; p. 506.

Lotus (deux têtes de) réunies ; au figuré. p. 509, note 5.

Neige rouge (la). Expression familière aux Tao-ssé. p. 506.

Nénuphars d'or ou lotus d'or (flambeaux ornés de). p. 113, note 1 ; au figuré : les petits pieds d'une femme chinoise. Allusion historique. p. 46, note 3.

Neuf cieux (les). p. 223, note 1.

Neuf enceintes (les), le palais impérial. p. 120, note 3.

Nuages bleus (former l'attachement des) ; marcher au milieu des nuages bleus) ; au figuré. p. 244, note 4.

Odeur (attacher un sachet d') à sa ceinture ; au figuré. p. 259, note I.

Œil blanc (regarder avec un). Allusion historique. p. 278, note 3.

Œil noir (abaisser un) ; au figuré. p. 529, note 1 ; recevoir un œil noir ; au figuré. p. 328, note 2.

Oie sauvage (les grands desseins de l') ; au figuré. p. 213, note 2.

Onces d'argent suspendues. Sens de cette locution. Allusion historique. p. 254, note 1.

Or (le souffle d') ; le vent d'automne. p. 116, note 2.

Or (maison, palais d'). Allusion historique. p. 506.

Or (une promesse d'). Allusion historique. p. 362, note 3 ; p. 595. p.667

Orient (le vent d'orient). p. 509, note 2.

Palais (l'examen du), qui a lieu en présence de l'empereur p. 629.

Perles des yeux (les) ; les prunelles. p. 520, note 1.

Phénix, nom d'un oiseau fabuleux ; au figuré. p. 287, note 1.

Pilon de jade. p. 410, 506, note 1.

Poignet (avoir de l'esprit dans le) ; au figuré. p. 260, note 3.

Poisson de la mer du Nord (le). p. 63, note 1.

Poitrine (avoir de l'esprit dans la). p. 560, note 1.

Pont bleu ou azuré. Allusion à un fait fabuleux. p. 506, note 1.

Pourceaux blancs (les) du Liao-tong. Allusion à un fait fabuleux, qui a donné naissance à un proverbe. On leur ressemble lorsqu'on se vante d'un mérite ordinaire. p. 362, note 1.

Poussière (laver la) d'un hôte ; au figuré. p. 262, note 1.

Principe mâle (le) et le principe femelle. p. 236, note 1.

Printemps et automne. Double sens de cette expression. p. 136, note 1. — Nom d'un ouvrage de Confucius. p. 563.

Printemps (le concours du), pour obtenir le doctorat. p. 599.

Prunes (les) qui sont tombées. Allusion à un passage du *Livre des* vers, où il est question d'une personne qui croit avoir passé l'âge du mariage. p. 604.

Rivière d'argent (la) ; la voie lactée. p. 231, note 2.

Robes bleues (les) ; les servantes. p. 258, note 3 ; p. 564, note 2.

Roseau (les fleurs de) du palais de la lune ; une chose sans réalité, une fiction. p. 440, note 1. p.668

Rosée (la douce) ; au figuré. p. 13, note 10.

Salle de jade (la) ; la salle de l'Académie. Allusion historique. p. 96, note 3.

Sept pas. Cette expression rappelle la facilité poétique de Tseu-kien, ou Tsao-tseu-kieu. Allusion historique. p. 181, note 1 ; p. 507, note 1.

Soie (l'occasion d'un fil de). Sens de cette expression. Allusion historique. p. 433, note 1.

Soie rouge (les cordons de). Allusion à un fait fabuleux. p. 582, note 1.

Suspendus (vers) aux portes du royaume. Allusion historique. p. 254, note 1 ; p. 397, note 1.

Sycomore (feuille de). Allusion historique. p. 190, note 1.

Tête fourchue, expression dérisoire pour désigner une servante. Origine de cette locution. p. 192, note i ; p. 384, note 1.

Tigre (le), emblème de la supériorité. p. 287, note 1.

Tube de bambou (vouloir découvrir l'immensité des cieux avec un). Expression figurée. p. 397.

Tuile (jeter une) et ramener du jade. Expression figurée. p. 181, note 2.

Vallée d'or (la) ; nom d'un jardin célèbre. Allusion historique. p. 175, note 2 ; p. 403, note 2.

Ventre ; pris au figuré pour la tête, l'esprit. p. 560, note 1.

Verges (apporter des). Allusion historique. p. 257, note 4.

Vers (le livre des), l'un des cinq livres canoniques des Chinois. p. 48.

Vêtement noir (porter un). Sens de cette locution. p. 225, note 2 ; p. 407, note 2.

Vin (le goût de la poésie et du). p. 368, note 1. p.669

Yeux bleus (le barbare aux) ; surnom donné à Ngan-lo-chan. p. 440, note 2.

Yeux (montrer le blanc de ses) ; montrer le noir (ses prunelles noires) ; au figuré. p. 178, note 3 ; p. 315, note 2.

@

INDEX

DES MOTS CHINOIS LES PLUS REMARQUABLES

@

p.671 (L'astérisque * sert à signaler les allusions historiques.)

'Ao, nom d'une tortue gigantesque, célèbre dans la mythologie chinoise. p. 77, ligne 7.

BOUDDHA, nom du fondateur de la religion bouddhique. p. 254, note 3.

*CHAN-TAO, non d'homme. Allusion historique. p. 35, note 1.

CHANG-LIN, nom d'un parc impérial. p. 253, note 3.

CHI-KIAO, surnom de Youen-în. p. 306, note 3.

CHI-KING (le) ou Livre des vers, l'un des cinq livres canoniques des Chinois. p. 55, note 2.

*CHI-LO, nom d'homme, le même que Chi-tsong. Allusion historique. p. 175, note 2 ; p. 403, note 2.

CHI-TA-PEN, nom d'un poète. p. 19, note 2.

CHI-THSIEOU ; le vin et les vers. p. 8, note 1.

CHI-TSEU, nom d'une femme célèbre par sa beauté. p. 43, note 1, et p. 229, note 2. p.672

*CHI-TSONG, nom d'homme. Allusion historique. p. 175, note 2, et p. 403, note 2.

*CHO-YE, surnom de Ki-kang. Allusion historique. p. 188, note 1.

CHOU-KING, le Livre des Annales impériales, l'un des cinq livres canoniques. p. 55, note 3.

CHUN, nom d'un sage empereur de la haute antiquité. p. 580, note 1.

'EOU-YANG-SIEOU, nom d'un célébre écrivain de la dynastie des Song. p. 8, note 4 ; p. 392.

FA-TSONG, nom d'un religieux bouddhiste. p. 529, note 5.

FANG et YU, noms d'arbres. Comparaison. p. 258, note 1.

*FEI-HANG, lisez P'eï-hang ; nom d'homme. Allusion à un fait fabuleux. p. 409, note 1 ; p. 476, note 1.

*FEI-WEN-WEI, nom d'homme. Allusion à un fait fabuleux. p. 23, note 2 ; p. 380, note 2.

FONG-HOANG, phénix, nom d'un oiseau fabuleux. p. 5, note 1. — Au figuré. p. 287, note 1.

*FOU-TCHAI, nom de roi. p. 229, note 2.

*HAN (le prince de). Allusion historique. p. 399.

*HAN-HEOU-TCHOU, nom d'un empereur. Allusion historique. p. 499.

*HAN-KHING-TCHEOU, nom d'homme. Allusion historique. p. 326, note 1.

HAN-KOU-KOUAN, nom d'une montagne. p. 262, note 1.

HIANG-CHE, l'examen triennal pour obtenir le grade de licencié. p. 583.

*HIANG-YU, nom d'homme. Allusion historique. p. 578.

HIAO-HAN, abréviation de Hiao-kouan et de Han-kou-kouan, noms de deux montagnes célèbres. p. 262, note 1.

HIAO-KOUAN (Voyez Hiao-han). p.673

HIEN-KHIN, offrir l'herbe Khin. Sens de celle locution. p. 173, note 1.

*HO-TCHI-TCHANG, nom d'un lettré célèbre qui vivait dans la période Thien-p'ao (742-755) de la dynastie des Thang. On l'appelait *Ho-koueï,* Ho, le démon, et c'est sous ce nom abrégé qu'il est cité dans le texte chinois. p. 8, ligne 15.

HOA-FONG, nom de montagne. p. 505.

HOANG-THANG, la salle jaune. Expression qui désigne un préfet. p. 77, n.1.

HOANG-THOU, nom d'un cheval célèbre. p. 297, note 1.

*HOEI-CHI, nom d'homme. Allusion historique. p. 234, note 3.

*HOEI-WANG, nom de roi. Allusion historique. p. 520, note 2.

HOEI-YOUEN, le premier de la promotion des docteurs. p. 452, note 2.

HONG-LOU-SSE, un maître de cérémonies. p. 430, note 1.

I-JIN, un simple particulier. Expression humble par laquelle l'empereur se désigne lui-même. p. 116, note 3.

*I-TI, nom d'une femme qui a inventé, en Chine, l'art de faire du vin. Allusion historique. p. 14, note 1.

IN et YANG. Le principe femelle et le principe mâle qui, par leur union, sont censés avoir formé tous les êtres. p. 120, note 2.

*KAN-LO, nom d'homme. Allusion historique. p. 47, note 1.

* KAO-YANG, nom d'homme. Allusion historique. p. 296, note 2.

*KEOU-TSIEN, nom de roi. Allusion historique. p. 43, note 1.

KHI-LIN, nom d'un animal fabuleux. p. 5, note 1 ; p. 103, note 2. p.674

KIEOU-LI-CHAN, nom de montagne. p. 499.

*KHING (connaître). Allusion historique. p. 326, note 1.

KHIONG, l'arbre de l'immortalité. p. 506, note 1.

KHIONG-HOA-SSE, nom d'un couvent de Tao-sse. p. 391, note 2.

KHIONG-LIN-YEN, le banquet de la forêt des arbres Khiong (Voyez ce mot). C'est le banquet qu'on offre aux docteurs nouvellement élus. p. 628.

*KI-KANG, nom d'homme. Allusion historique. p. 188, note 1.

*KI-POU, nom d'homme. Allusion historique. p. 87, ligne 4 ; p. 362, note 3.

KI-SSE-TCHONG, un moniteur impérial. p. 87, note 4.

KIAI-YOUEN, titre littéraire du premier de la liste des licenciés. p. 584.

*KIANG-YEN, nom d'un poète. Allusion historique. p. 507, note 1.

KIAO-HAN, nom d'homme. Allusion historique. p. 8, note 2 ; p. 317, note 1.

KIAO-JIN, les hommes-poissons, êtres fabuleux. p. 522, note 2.

KIAO-KOUAN, sorte de préfet des études dans un collège. p. 659.

KIE-LI, attacher un sac d'odeur (à sa ceinture) ; au figuré. p. 259, note 1.

KIEN-TCHANG, nom d'un palais impérial. p. 11.

KIN-I-WEI, soldats de la garde impériale. p. 143, note 1.

*KIN-KOU, la vallée d'or. Allusion historique. p. 175, note 2 ; p. 307, note 1.

KIEN-LIEN, nénuphars d'or ; au figuré : petits pieds des femmes chinoises. Allusion historique. p. 46, note 2.

*KIN-YOUEN, surnom de Chan-tao. Allusion historique. p. 35, note 1. p.675

KING-TI, nom d'empereur. p. 506, note 4.

KO-LAO, un ministre d'État. p. 456.

KONG-KONG, nom d'homme. p. 125, ligne 12.

* KOU-SENG, nom d'homme. Allusion historique. p. 112, note 1.

KOUAN-MO, se frotter les yeux. Sens de cette expression. p. 363, note 6.

KOUAN-MO, nom de lieu. p. 458.

KOUAN-TSIU, ode du *Livre des vers,* que l'on cite souvent à propos du mariage. p. 638.

KOUE-SONG, nom d'une section du *Livre des vers.* p. 48, note 2.

KOUEI (le pinceau de), c'est-à-dire un pinceau brillant comme l'étoile Koueï. p. 319, note 1.

KOUEI et PI, noms de deux étoiles. p. 4, note 3.

KOUEI (enlever). Sens de cette expression. p. 585, note 1.

* KOUO-POU, nom d'homme. Allusion historique. p. 507, note 1.

*KOUO-THAI, nom d'homme. Allusion historique. p. 8, note 5.

KOUO-YOUEN-TCHIN, nom d'homme. Allusion historique. p. 433, note 1.

LAN, nom d'une plante odorante. p. 466.

*LAN-KIAO, le pont azuré ou le pont bleu. Allusion à un fait fabuleux. p. 409, note 1.

*LI-HIA, nom de pays. Allusion historique. p. 9, ligne 2.

*LI-ING, nom d'homme. Allusion historique. p. 8, note 5.

LI-PE, nom d'homme, le même que Li-thaï-pe, le plus célèbre poète de la Chine. p. 508, note 4.

LI-THAÏ-PE (voyez Li-pe), nom d'homme. p. 42, note 1 ; p. 163, note 1 ; p. 242, note 3 ; p. 257, note 2 ; p. 274, note 1. p.676

LI-TSING-LIEN, Li, le nénuphar bleu, surnom de Li-thaï-pe. (Voyez plus haut.) p. 634, note 1.

*LI-YANG-PING, nom d'homme. Allusion historique. p. 647, note 1.

LIANG (le jardin des). p. 381, note 3.

*LIAO-TONG-PE-CHI, les pourceaux blanc de Liao-tong. Comparaison et allusion à un fait fabuleux. p. 378, note 1.

LIEN-KOUAN, nom d'une charge littéraire. p. 586.

*LIEN-PO, nom d'homme. Allusion historique. p. 617, note 3.

*LIEOU-PANG, nom d'empereur. Allusion historique. p. 578.

*LIEOU-PE-LUN, nom d'homme. Allusion historique. p. 261, note 1.

LIEOU-YU-SSE, nom d'un poète. p. 21, note 2.

*LIN-SIANG-JOU, nom d'homme. Allusion historique. p. 510, note 1.

LING-SIN, père de Ling-kiang-sioué. p. 425.

* LIU-CHI-TCH'UN-THSIEOU, nom d'un ouvrage. Allusion historique. p. 254, n. 1 ; p. 397.

*LO-YE, nom d'homme. Allusion historique. p. 287, note 1.

LOU-MING, nom d'une ode du *Livre des vers,* qu'on chante dans le banquet des licenciés nouvellement élus. p. 579, note 1.

* MAO-TSIANG, surnom de la belle Si-chi. p. 43. Allusion historique, p. 229, note 2.

*MENG-KOUANG, nom de femme. Allusion historique. p. 244, note 3.

MENG-TSEU (le philosophe). p. 41, note 1.

* MIN-TSEU-KIEN, nom d'homme. Note historique. p. 219, note 1 ; p. 304, note 3. p.677

*MONG-TIEN, nom d'homme. Note historique. p. 63, note 2.

*MOU-SENG, nom d'homme. Allusion historique. p. 187, note 1.

MOU-TAN, nom de plante. p. 466.

*MOU-WANG, nom d'empereur. Note sur un fait fabuleux. p. 518, note 1.

NAN-CHAN, nom d'une montagne. p. 236, note 2.

NI-CHAN, nom d'homme ; surnom de Confucius. p. 253, note 3.

NIU-HIO-SSE, c'est-à-dire femme savante. p. 398.

NIU-TCHONG-CHOU, secrétaire féminin du palais. p. 398, note 1.

NIU-WA, nom de femme, personnage fabuleux. p. 77, note 1 ; p. 48, note 1.

*'O-KIAO, nom de femme. Allusion historique. p. 506, note 4.

OU-CHAN, nom d'une montagne, p. 234, note 1 ; p. 258, note 2.

OU-I, vêtement noir. Double sens de cette expression. p. 21, note 2.

OU-MA, cinq chevaux. Expression qui désigne un préfet. p. 76, note 1.

OU-MEN, nom d'une porte du palais impérial. p. 58.

OU-THONG, nom d'arbre. p. 116, note 1 ; p. 349, note 1. Vers sur la chute de la première feuille du Ou-thong. p. 116, ligne 7.

*PA-TCH'IN, les huit ordres de bataille inventés par le général Tchou-ko-liang. p. 499.

PA-YOUEN, les huit coryphées. p. 296, note 2.

*P'AN-'AN, ou P'an-'an-jîn. Allusion historique. p. 433, note 1. p.678

*PAN-KI, nom d'une femme lettrée. Allusion historique. p. 119, note 2 ; p. 121, note 2.

*PAO-TCHAO, nom d'homme. Allusion historique. p. 8, note 3.

PE-HOANG, nom d'homme. p. 125, ligne 14.

PE-KONG, surnom de Tchang-în. p. 385, 653.

PE-LO-THIEN, nom d'un poète de la dynastie des Thang. p. 8 ; p. 190, note 1.

PE-TEOU, le Boisseau du Nord, ou la Grande Ourse. p. 541, note 2. — S'incliner devant la Grande Ourse. p. 151, note 2.

PE-YU, nom d'homme. Allusion historique. p. 39, note 1.

*P'EI-HANG (lisez ainsi au lieu de F'eï-hang). Allusion à un fait fabuleux. p. 409, note 1 ; p. 506, note 1.

PI, nom de plante (Voyez Pong). p. 363, note 4.

PIEN-SIEOU, membre de l'Académie chargé de revoir les livres. p. 635.

P'ING-TSEU-TCHI, c'est-à-dire, P'ing-jou-heng, surnommé Tseu-tchi. p. 91.

*P'ING-YOUEI-TAN. Sens de cette expression, Note historique. p. 138, note 1.

P'ING-YOUEN, nom d'homme. Allusion historique. p. 280, note 4.

PONG, nom de plante. p. 363, note 4.

P'ONG-LAI, nom d'une montagne habitée, dit-on, par les dieux. p. 503.

PONG, MAO, noms de plantes qu'on cite ensemble. Comparaison. p. 263, n. 1.

POU-HOEI, nom d'un religieux bouddhiste. p. 489.

POU-I, vêtement de toile (un homme sans emploi). p. 96, note 2. p.679

SAN-THAI, nom de trois étoiles de la Grande Ourse ; emblème des trois ministres appelés San-kong. p. 76, note 2.

*SENG-SENG, sorte de singe, animal fabuleux. p. 12.

SI-CHI, nom d'une femme célébre par sa beauté. p. 43, note 1 ; p. 229, note 2 ; p. 437.

SI-HOA-MEN, nom d'une porte du palais impérial. p. 42.

SI-HOU, nom d'un lac renommé. p. 586.

*SI-TSEU, nom de femme, la même que Si-chi. p. 43, note 1.

*SI-WANG-MOU, nom de femme ; personnage fabuleux. p. 513, note 1.

*SIANG-JOU, nom d'un poète, le même que Ssé-ma-siang-jou. p. 522, note 4.

SIAO-YA, nom d'une section du Chi-king, ou *Livre des vers*, l'un des cinq livres canoniques.

* SIE-NGAN, nom d'homme. Allusion historique. p. 21, note 2.

SIE-NIU, nom de femme. Allusion historique. p. 119, note 3 ; p. 121, note 3, et p. 244, note 3.

SIEN-TCHEOU, le bateau des immortels. p. 9, en note.

SIEOU-TCH'OUEN, académicien chargé de rédiger les documents historiques. p. 635.

SONG-YEN, faux nom adopté par Song-sîn. p. 389.

*SONG-YU, nom d'un poète. Allusion historique. p. 76.

*SOU-CHI, nom d'homme. Allusion historique. p. 113, note 1.

SOUI-HAO. p. 23, note 1. Lisez Thsouï-hao (comparez p. 380, note 1).

*SOU-HOEI, nom de femme. Allusion historique. p. 242, note 4. p.680

*SOU-I-KIEN, nom d'homme. Allusion historique. p. 97, en note.

SOU-TONG-P'O, nom d'un poète. p. 8, note 4 ; p. 271, note 1.

SSE et LO (lier les plantes) ; au figuré : se marier. p. 206, note 1 ; p. 629, note 2.

*SSE-MA-SIANG-JOU, nom d'homme. Allusion historique. p. 161, notes 1 et 2.

TA-HOU, le Richard, sobriquet de Ling-sîn. p. 400.

TA-YA, nom d'une section du *Livre des vers*, l'un des cinq livres canoniques. p. 48, note 1.

*TAO-SEOU, nom d'homme. Allusion historique. p. 8, note 2 ; p. 317, note 1.

*TAO-YUN, nom de femme. Allusion historique. p. 45, note 1.

TCHANG-'AN, nom de fille, pris pour Pe-king. p. 2, note 1, et p. 456, ligne 6.

*TCHANG-FEI, nom de femme. Allusion historique. p. 47, note 2.

TCH'ANG-KHO, un moniteur impérial. p. 99, ligne 8.

*TCHANG-KIA-TCHING, nom d'homme. Allusion historique. p. 433, note 1.

TCHANG-'O, la déesse de la lune, qui préside aux mariages. p. 247, ligne 27.

TCHANG-PE-KONG, c'est-à-dire Tchang-în, surnommé Pe-kong. p. 395, n. 1.

TCHANG-TSEU, nom d'homme, le même que Tchang-în. p. 389.

*TCHANG-TSEU, nom d'homme. Allusion historique. p. 583.

* TCHAO-FEI-YEN, nom de femme. Allusion historique. p. 22, notes 1 et 2 ; p. 323, note 1. p.681

TCHAO-TSONG, faux nom adopté par Yên-pé-hân. p. 389.

TCHAO-WANG, nom de roi. p. 520, note 2.

TCHAO-YANG, nom d'un palais impérial. p. 22.

*TCHO-WEN-KIUN, nom de femme. Allusion historique. p. 161, notes 1 et 2.

TCHOANG-YOUEN, le premier de la liste des docteurs que l'empereur fait entrer dans l'Académie des Hân-lîn. p. 452, 586, 605.

TCHONG-CHAN, nom de montagne. p. 63, note 2.

TCHONG-CHOU, un secrétaire du palais. p. 398.

TCHONG-NI, surnom de Confucius. p. 563, note 1.

*TCHOU et TCH'IN (lier) ; marier deux personnes ensemble. Allusion historique. p. 631.

*TCHOU-KO, nom d'un général célèbre, le même que Tchou-ko-liang. p. 399.

*TCHOU-KO-LIANG (voyez Tchou-ko).

TCHOU-PO, celui qui tient les livres des comptes. p. 479.

*TCHOUI-TSING (abaisser le noir). Sens de cette expression. Allusion historique. p. 363, note 5. Voyez p. 278, note 3.

TCH'UN-I, des pensées de printemps. Sens de cette expression. p. 509, n. 2.

*TENG (le pavillon de). Allusion historique. p. 122, note 1 ; p. 243, note 1.

*TENG-TOU, nom d'homme. Allusion historique. p. 76, note 1.

THAI-CHAN (s'incliner devant le mont) ; au figuré. p. 151, note 2. — Le mot Thaï-chan désigne quelquefois un beau-père. p. 653, note 2.

*THAI-HEOU, nom d'une impératrice. Allusion historique. p. 244, note 2. p.682

THAI-HOA-FONG, nom de montagne. p. 505.

THAN-HOA, titre littéraire. p. 635, note 2.

THAO-LI, nom d'un cheval célèbre. p. 297, note 1.

THAO-YAO, nom d'une ode du Chi-king (*Livre des vers*) qu'on cite souvent à propos du mariage. p. 638, note 2.

*THONG, nom d'arbre. Brûler le bois de Thong (au figuré). Allusion historique. p. 260, note 1.

THOU-FOU, nom d'un poète célèbre. p. 163, note 1.

THOU-LING, nom d'homme ; le même que Thou-fou. p. 296, note 1.

THOU-TSEU-MEI, c'est-à-dire Thou-fou ; surnommé Tseu-meï. p. 163, note 1.

*THSAO-KANG. Voyez l'Index français aux mots *marc* (thsao) et *balle de riz* (kang). Allusion historique.

*THSAO-KHIEOU, nom d'homme. Allusion historique. p. 362, note 3.

THSIN-CHI-HOANG-TI, nom d'un empereur. p. 480.

*THSIN-'O, la belle femme du pays de Thsin, la même que Tchao-feï-yen. p. 22, note 2 ; p. 111, ligne 4.

THSIN-ONG. Sens de cette expression. p. 646, note 1.

THSIN-SSE, un docteur. p. 604, note 4.

*THSIN et de Tsin (l'alliance de), un mariage. Allusion historique. p. 414, note 1.

*THSOUI-HAO, nom d'un poète. p. 380, note 1.

TONG-KO, le pavillon de l'est. Cette expression désigne un ministre.

*TONG-P'O, nom d'un poète, le même que Sou-tong-p'o. p. 508, note 3.

TOUAN-MEN, nom d'une porte du palais impérial. p. 10, note 1.

*TSAO-TSEU-KIEN, nom d'un poète. p. 25, note 1 ; p. 181, p.683 note 1 (allusion historique) ; p. 234, note 3 ; p. 242, note 1 ; p. 316, note 1.

*TSEU-'AN, nom d'homme. Allusion historique. p. 122, note 1.

*TSEU-KIEN, nom d'un poète, le même que Tsao-tseu-kien. p. 507, note 2 ; p. 521.

TSEU-MEI, surnom du poète Thou-fou. p. 163, note 1.

TSEU-TCHI, surnom de P'ing-jou-heng. p. 298 ; p. 435.

TSEU-TCHING, surnom de Song-sîn. p. 78 ; p. 397.

*TSEU-TOU, nom d homme célèbre par sa beauté. p. 346, note 1.

TSEU-WEI, nom d'un groupe d'étoiles. p. 4, note 1.

*TSEU-YU, nom d'homme. Allusion historique. p. 351, note 1.

TSIAO-WEI, nom poétique de la guitare. Allusion historique. p. 260, note 1.

TSIEN-HONG, faux nom adopté par P'ing-jou-heng. p. 389, 570.

TSING-LIEN (lotus bleu), surnom du poète Li-thaï-pe. p. 274, note 1 ; p. 316, note 2 ; p. 486.

*TSOUI-SIN-MING, nom d'un poète. Allusion historique. p. 199, note 1.

*WAN-EUL, nom de femme. Allusion historique. p. 46, note 1 ; p. 56, note 1.

WANG ou WANG-KOUÊN. Ce personnage figure dans le roman sous deux titres différents, tantôt comme principal du collège de Nan-king, tantôt comme président du concours. On a vu de même Ling-sîn, père de Ling-kiang-sioué, désigné tantôt comme Tchong-chou (secrétaire du palais), tantôt comme Hong-lou-sse (maître de cérémonies). Le premier titre chinois de Wang-kouên est *Ti-hio*, p.684 abréviation de *Ti-hio-hio-tching*, que le supplément au dictionnaire mandchou explique par *Tatchikôi baita be kadalara khafan*, le magistrat ou fonctionnaire qui administre les affaires d'un collège ; c'est pour cela que j'ai écrit principal, proviseur (de collège). Son second titre est *Tsong-sse* (vénérable maître) ; la charge qu'il remplit sous ce titre m'a déterminé à le qualifier de « président du concours. »

WANG-MOU, nom de femme ; la même que Si-wang-mou, personnage fabuleux. p. 518, note 1.

*WANG-PO, nom d'homme. Allusion historique. p. 122, note 1 ; p. 243, n. 1.

*WANG-TAO, nom d'homme. Allusion historique. p. 21, note 2.

*WANG-TCH'OUEN, nom de lieu. p. 174, note 1 ; p. 403, note 1.

* WANG-WEI, nom d'homme. Allusion historique. p. 175, note 1 ; p. 403, n. 1.

WEI (le prince de). p. 507, note 3.

*WEI-KOU, nom d'homme. Allusion à un fait fabuleux. p. 582, note 2.

WEN-HOA-TIEN, nom d'un palais impérial. p. 139, note 1.

WEN-TCHANG, nom d'un groupe d'étoiles que révèrent les lettrés. p. 4, n. 2.

*WOU-TI, nom d'un empereur. Allusion historique. p. 506, note 4.

YA-CHING, le second saint ; nom honorifique donné au philosophe Meng-tseu. p. 41, note 1.

YA-KOUEI, second coryphée. Double acception du mot koueï. p. 584.

YA-THEOU (tête fourchue) ; une servante. Origine de cette expression. p. 193, note 1.

*YANG-KOUEI, nom de femme. p. 36. p.685

*YANG-KOUEI-FEI, nom de femme, la même que ci-dessus. Note historique. p. 440, note 2.

*YANG-SSE-TAO, nom d'homme. Allusion historique. p. 242, note 2.

YANG-TCHEOU, nom de ville. p. 586.

YAO-KOUANG, nom d'une étoile. p. 26.

YAO-TCH'I, nom d'un lac célèbre dans la mythologie chinoise. p. 178, note 1 ; p. 518, note 2.

YEN-TCHEOU, nom de pays. p. 9, note 2.

YEN-TCHEOU, les perles des yeux. p. 520.

YOUEN (la couverture de l'oiseau) ; au figuré. p. 653.

YOUEN-YANG, canards mandarins ; emblème de la fidélité conjugale. p. 653.

YOUEN (enlever). Sens (le cette expression. p. 585.

YOUEN-HONG, nom d'un habile lettré. Allusion historique. p. 242, note 2 ; p. 275, note 1.

YOUEN-KAI, nom d'un poète. p. 19, 21.

YOUEN-POUAN-THSIEN, nom d'homme. Allusion historique. p. 583.

YOUEN-TCHIN, nom d'un poète distingué de la dynastie des Thang. p. 4, l. 32.

*YOUEN-TCHIN, nom d'homme, autre que le précédent. p. 434. Allusion au fil de soie que l'on cite souvent à propos du mariage. p. 433, en note.

YOUEN-TSI, nom d'homme. Allusion historique. p. 278, note 3.

YU-HO, la rivière du jade. p. 424.

YU-HOANG, nom du dieu suprême des Tao-sse. p. 176, note 1.

YU-I-JIN (moi, qui ne suis qu'un homme), expression humble par laquelle l'empereur se désigne lui-même. p. 55, note 1. p.686

YU-JOU, chair de poisson ; expression prise verbalement. p. 216, note 1.

YU-SIN, nom d'un poète. p. 8, note 3.

YU-THANG, la salle de jade (l'Académie). p. 97, en note.

YUN-ING, nom de femme. Allusion à un fait fabuleux. p. 409, note 1 ; p. 506, note 1.

@

NOTES

[1] J'ai publié dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences (tom. 24, pag. 1002), et ensuite dans le *Journal asiatique de Paris* (en 1847), un petit Mémoire, duquel il résulte que les Chinois ont commencé à imprimer en l'an 593 à l'aide de planches xylographiques ; en 904, sur des planches de pierre gravées en creux, et en 1040 avec des types mobiles qu'ils appellent *houo-tseu* (caractères vivants) et *tsiu-tchin* (perles assemblées). La Bibliothèque impériale de Paris possède plusieurs beaux ouvrages imprimés par ce dernier procédé, entre autres trois parties de l'Encyclopédie littéraire intitulée *Kou-kin-thou-chou* (livres anciens et modernes avec des figures), qui se compose de six mille volumes.

[2] J'ai eu à ma disposition deux éditions qui présentaient quelquefois des variantes importantes ; dans ce cas, j'ai suivi les leçons qui me paraissaient les meilleures. La première appartient à la bibliothèque de l'Arsenal ; c'est la plus belle, la mieux ponctuée et la plus correcte ; la seconde, d'un caractère un peu cursif, mais très élégant, fait partie du nouveau fonds de la Bibliothèque impériale (n° 187), et comme je possédais un exemplaire semblable, c'est celle que j'ai suivie en la corrigeant à l'aide de l'autre, qui ne m'était prêtée que pour un temps.

Je dois avertir les sinologues que ce n'est point par erreur, mais sciemment que j'ai surmonté les voyelles *a, e, i,* d'un accent circonflexe, dans les syllabes en *an, en, in.* Je n'ai pas voulu que les lecteurs prononçassent, par exemple, *chan*, *lien, lin*, comme les mots français *champ, lien, lin.* Dans les notes j'ai, en général, supprimé l'accent ; je l'ai constamment omis dans l'Index des mots chinois.

[3] J'ai été assez heureux pour découvrir l'origine de toutes ces allusions qui, au commencement de mon travail, m'inspiraient de sérieuses inquiétudes. Dans l'Index des mots chinois, j'ai marqué d'un astérisque la plupart des mots et des noms qui servent à les rappeler.

[4] J'avais traduit les épigraphes en vers qui précèdent chaque chapitre. J'ai pris le parti de les supprimer, parce qu'elles ne sont point de l'auteur du roman, et qu'en général elles ne se rapportent au sujet que d'une manière vague et indirecte, et exigeraient de longues notes pour être bien comprises. Quant aux titres, qui sont toujours doubles, j'ai pris le plus court pour en faire un titre

courant, et j'ai dû même l'abréger toutes les fois que sa traduction complète demandait une paraphrase qui l'aurait empêché de tenir au haut des pages.

[5] La plupart des romans chinois offrent, dès le commencement, le nom de l'empereur sous le règne duquel ont eu lieu les événements qu'on y raconte. L'auteur a omis cette mention importante, mais on peut la déduire des noms des écrivains qui figurent dans le premier chapitre, tels que Sie-ing-ki et Kiu-king-chun, qui ont vécu sous l'empereur Kia-tsing, de la dynastie des Ming, lequel a régné depuis l'an 1522 jusqu'en 1566.

[6] L'amour exagéré de l'érudition a poussé l'auteur à remplacer ici Pé-king, nom que portait la capitale à l'époque dont il s'agit, par celui de Tchang-'an, nom de la capitale de la Chine sous les anciennes dynasties des Hân et des Thang, et à rappeler, comme si les événements du livre s'y passaient réellement, le nombre des rues, marchés, etc., que possédait cette dernière ville au temps de sa splendeur.

[7] En chinois : les ruelles des fleurs et des saules, pour dire la demeure des courtisanes.

[8] C'est-à-dire le peuple est tellement heureux qu'il ne songe plus au règne des empereurs de la haute antiquité, qui est considéré comme l'âge d'or de la Chine.

[9] Expression élégante pour désigner les gardes du corps de l'empereur.

[10] Tablette que tiennent à la main les hauts fonctionnaires toutes les fois qu'ils paraissent devant l'empereur, pour y écrire ses ordres ou les choses dont ils l'ont entretenu.

[11] Tse-weï, nom d'un groupe d'étoiles qui, suivant les astronomes chinois, figure le trône du grand empereur et la demeure habituelle du Fils du ciel.

[12] Wén-tchang, les étoiles θ, φ, υ de la Grande Ourse. Les lettrés rendent un culte au génie qui préside à ce groupe d'étoiles.

[13] Les deux constellations Kouei (δ, ε, ξ, η, μ, Andromède) et Pi (γ Pégase et α Andromède) se touchent. Suivant l'astronomie des Tsîn, les deux étoiles de la partie orientale de Pi président à la littérature et au cabinet des livres ornés de cartes et de figures.

[14] Le Khi-lîn, roi des quadrupèdes, et le phénix (Fong-hoang), roi des oiseaux, sont des animaux fabuleux qui annoncent, suivant les Chinois, l'avènement

des princes vertueux. Dans ce passage, ils paraissent cités comme l'emblème des hommes d'un talent extraordinaire.

[15] Chi-thsieou, les vers et le vin, deux choses qui sont inséparables lorsqu'on parle d'un poète. Li-thaï-pé, le plus célèbre poète de la Chine, ne composait jamais de plus beaux vers que lorsque sa verve était échauffée par le vin.

[16] Tao-séou, Kiao-han et les trois suivants étaient des poètes célèbres de la dynastie des Thang.

[17] Pao-tchao et Yu-sîn étaient des écrivains distingués qui eurent le bonheur d'être loués par le célèbre poète Thou-fou, de la dynastie des Thang.

[18] 'Eou-yang-sieou et Sou-tong-po étaient deux auteurs renommés qui vivaient sous la dynastie des Song.

[19] Li-ing et Kouo-thaï étaient deux amis intimes qui vivaient sous les Hân. Les poètes citent souvent leur excursion sur l'eau, et appellent leur bateau *Siên-tchéou* (le bateau des immortels).

[20] Il y a ici une allusion au traité de paix qui suivit la victoire remportée par le général Hân-sîn, l'an 303 avant Jésus-Christ.

[21] Yên-tcheou répondait à Thaï-youen-fou, qui est aujourd'hui le nom d'un département dans la province du Chen-si. L'événement dont il s'agit eut lieu l'an 488 avant Jésus-Christ.

[22] C'était la porte méridionale du palais impérial.

[23] Ce palais ainsi que le suivant était fort renommé sous la dynastie des Thang, mais ils n'existaient plus à l'époque de notre auteur que dans les ouvrages d'archéologie et la mémoire des savants. Il est aisé de voir que c'est uniquement pour faire preuve d'érudition qu'il donne, à des palais construits dans le quinzième ou le seizième siècle, des noms d'édifices célèbres dans l'antiquité. D'ailleurs, quand ils auraient encore été debout, l'identification eût été impossible, puisque la capitale des Ming (Pé-king) n'était plus la même que celle des Hân et des Thang.

[24] C'est-à-dire dans le palais impérial, par allusion au ciel, qui, suivant les poètes, a neuf étages.

[25] Ces deux mets sont fabuleux et ne se voient que dans les poètes.

[26] Nom d'une espèce de singe dont l'existence est fort problématique.

[27] Nom d'un oiseau. — Li est le nom d'un poisson, sorte de carpe très renommée.

[28] Cette expression et les sept suivantes rappellent des airs de musique, célèbres dans la haute antiquité et dont l'histoire demanderait de trop longs commentaires.

[29] Le bonnet des lettrés.

[30] Le bonnet des censeurs impériaux.

[31] Le bonnet des favoris de l'empereur, qui se paraient et se fardaient comme des femmes.

[32] Le bonnet des guerriers.

[33] Le bonnet des princes.

[34] On appelait ainsi le bonnet de l'historiographe impérial, pour montrer qu'il était ferme et inébranlable dans ses jugements.

[35] Le bonnet des astronomes.

[36] Le bonnet des huissiers du palais.

[37] Le bonnet de celui qui explique les cérémonies que l'hôte (*guest*) et le maître de la maison (*host*) doivent réciproquement observer.

[38] Les bienfaits de l'empereur.

[39] *Tan-kong*, arc rouge, est une allusion à l'expression *tan-sîn*, cœur rouge, pour dire un cœur sincère.

[40] De la protection de l'empereur.

[41] Allusion à une ode du livre des vers (sect. Siao-ya, liv. II, od. 5), où il est dit : « Ne retournons chez nous qu'après nous être abreuvés de vin. »

[42] Nom d'une musicienne de l'empereur Yu, qui a inventé l'art de faire du vin. L'empereur, l'ayant trouvé exquis, s'écria : « Dans les siècles futurs, il y aura des princes à qui la passion du vin fera perdre leur royaume. » En conséquence il renvoya I-ti et renonça pour toujours au plaisir du vin.

[43] Par la musique du vent et des nuages, on célébrait les instructions et les vertus de l'empereur ; par celle du dragon et du tigre, la majesté impériale, dont ils sont l'emblème.

En chinois, les instructions de l'empereur sont appelées *fong* (vent), parce qu'elles remuent le cœur de l'homme et le dirigent vers le bien, comme le vent remue et incline les herbes. La vertu de l'empereur, dit un interprète, se répand comme les nuages.

[44] [c.a. : dans les corrections de fin de volume (par ailleurs intégrées), on trouve ici : « au lieu de ''hocha la tête'', lisez ''fit un signe de tête'' ».]

[45] Les expressions que Youên-kaï trouvait trop transparentes, mais où le lecteur français aurait de la peine à reconnaître les hirondelles blanches, sont renfermées dans les mots « couvertes de neige, poirier du Japon, à fleurs blanches, éclat de la lune, perles (blanches), ciseaux de jade (blanc), allusion à la queue de l'hirondelle, qui a la forme de ciseaux ouverts, mouettes et cormorans, oiseaux au blanc plumage. »

[46] Il existe en Chine un oiseau à gorge brune qu'on appelle *tse-yên*, hirondelle brune.

[47] *Ou-i*, vêtements noirs, expression à double entente. Elle désigne à la fois certains fonctionnaires vêtus de noir, et une hirondelle qui ressemble à celle de nos contrées.

[48] Les mots *Wang* et *Sié* désignent deux personnages éminents, Wang-tao et Sié-ngân, qui vivaient sous les Tsîn. Leur famille habitait la rue des *Vêtements noirs* (Ou-i-kiang). Ici l'expression *Ou-i*, (noir vêtement) fait allusion à l'hirondelle qui semble vêtue de noir.

Les mots du texte : *Khieou-chi-wang-sié*, Wang et Sié des anciens temps, sont tirés littéralement d'une pièce de vers (de *Lieou-yu-sse,* qui vivait sous les Thang) où se trouve ce passage : « Devant les hôtels de Wang et de Sié des anciens temps, les hirondelles volent. »

Tous les lettrés doivent savoir par cœur cette pièce de vers, et par conséquent comprendre que le mot voilé à dessein par Youên-kaï est le mot *yên,* hirondelle.

[49] Ce jardin de plaisance avait été planté par ordre de l'empereur Hiao-wang, de la dynastie des Liang, entre les années 552-557 après Jésus-Christ.

Le mot *neige* est une allusion aux hirondelles blanches. On peut en dire autant des mots *fleurs de saules* et *poirier qui fleurit.*

[50] Les Chinois très instruits peuvent seuls saisir cette allusion. Le poète a en vue une danseuse nommée Tchao-feï-yen (l'hirondelle volante de la famille Tchao), qui devint la favorite, puis la femme de Hiao-wén-ti, de la dynastie des Hân. Il faut que le mot Tchao rappelle, au lecteur intelligent et érudit, le nom de la danseuse Feï-yên (l'hirondelle qui vole), et par suite le mot *yen*, qui est le sujet de la pièce.

[51] A peine Hiao-wén-ti eut-il épousé Tchao-feï-yên, qu'il se refroidit à son égard et s'éprit d'une autre maîtresse qu'il installa à sa place dans le palais de Tchao-yang. Le poète suppose que les sœurs, c'est-à-dire les compagnes de Tchao-feï-yên, doivent voir sa rivale d'un œil jaloux. C'est pourquoi il dit ensuite : « Ne l'envoyez pas voler dans le palais de Tchao-yang, allusion à Tchao-feï-yên (l'hirondelle volante de la famille de Tchao), et à l'hirondelle qu'il célèbre dans ses vers remplis d'énigmes littéraires.

[52] Lisez la note 1 de la page 380.

[53] Ce pavillon était situé à l'angle sud-ouest de la ville de Ou-tchang-fou. La tradition rapporte que Feï-wén-wei passa en cet endroit monté sur une cigogne jaune.

[54]De composer des vers en improvisant, à la manière de Tsao-tseu-kien, qui écrivit un poème après avoir fait sept pas.

[55] L'épithète chinoise *sou* est à double entente ; elle signifie à la fois *blanc* et *candide,* comme l'adjectif latin *candidus.*

[56] Le poirier que désigne le nom chinois a des fleurs blanches.

[57] L'épithète chinoise *kie* veut dire à la fois *blanche* et *pure,* comme l'adjectif latin *candida,* et renferme ainsi une dernière allusion à l'hirondelle *blanche.*

[58] Chân-tao, surnommé Kîn-youên, vivait sous le règne de Wou-ti, de la dynastie des Tsîn, entre les années 265-274 de notre ère. Après plusieurs promotions, il fut élevé au rang de président du Li-pou (tribunal de la magistrature) ; il savait si bien distinguer le mérite et le mettre en lumière, que chacun tournait les yeux vers lui, et ambitionnait l'honneur de sa recommandation.

[59] Pé-yu émit un magistrat du royaume de Weï ; il vivait sous Ling-kong, qui monta sur le trône l'an 492 avant Jésus-Christ. Il était renommé pour le zèle religieux qu'il apportait dans l'observation des rites.

[60] Célèbre philosophe que les Chinois placent immédiatement après Confucius, et qu'ils appellent pour cette raison Ya-ching, c'est-à-dire le second saint.

[61] Le plus célèbre poète de la Chine.

[62] Si-tseu ou Si-chi, nom de la plus belle femme de l'antiquité. Keou-tsiên, roi de Youeï (465 av J.-C.), l'ayant obtenue, lui fit donner des leçons de danse et de maintien, et l'offrit au roi de Ou, qui l'avait vaincu, à la condition qu'il retirerait ses troupes. Celui-ci y consentit, malgré les représentations de son ministre, qui lui rappela plusieurs belles femmes des temps anciens qui avaient fait le malheur du royaume.

[63] Cette manière d'indiquer l'âge des enfants qui ont passé cinq ans est empruntée au livre des rites (*Peï-wen-yun-fou,* liv. IV*,* B, fol. 31). Tao-yun était fille de Sié-ngan, qui vivait sous les Tsin. L'histoire a conservé la réponse qu'elle fit à l'âge de dix ans, lorsqu'on lui demanda à quoi ressemblait la neige : « A des fleurs de saule qui voltigent au gré du vent. »

[64] Allusion à l'empereur Kién-wén-ti, de la dynastie des Liang, dont l'histoire dit : Quand il regardait quelqu'un, ses yeux brillaient comme une lampe ardente ; quand il lisait, ses yeux embrassaient *dix lignes* à la fois. (*Ping-tseu-louï-pién,* liv. CVI*,* fol. 72.)

[65] Wân-ell était la nièce de I, qui était huissier du palais sous la dynastie des Thang. On prétend qu'à peine âgée de quelques mois, elle répondit en souriant à une question que lui adressa sa mère en badinant.

[66] En poésie et dans le style élégant, les petits pieds des femmes chinoises sont toujours appelés *kîn-liên,* des nénufars d'or. Voici l'origine de cette locution : Un prince de Thsi (Tong-hoên-héou) ayant fait exécuter en or massif des fleurs de nénufars, les fit fixer au sol et ordonna à Pân-feï, sa favorite, de marcher dessus. Il s'écria alors que, sous chacun de ses pas, elle faisait naître des nénufars d'or. (*Yeau-hio-kou-sse-sîn-youên*, liv. IV, fol. 4.)

[67] Kân-lo vivait sous la dynastie des Tsîn. A l'âge de dix ans, il fut envoyé en mission auprès du roi de Tchao. Celui-ci vint à sa rencontre et lui offrit dix villes de ses États. Plus tard, il fut élevé par l'empereur à la dignité de ministre. On peut, dit l'historien Ssé-ma-thsien, le mettre au nombre des lettrés les plus distingués de l'époque des guerres civiles.

[68] Sous le règne de Jin-tsong, entre les années 1034-1038, Tchang-feï, l'une des favorites de l'empereur, se fiant à la faveur dont elle jouissait, voulut

emprunter le parasol de l'impératrice pour aller à la promenade. A son retour, l'empereur la blâma sévèrement et lui dit : Dans les rangs supérieurs et inférieurs, chaque objet de luxe a une destination spéciale. Vous ne deviez pas faire violence aux règlements et sortir du palais avec un appareil inusité. Dès ce moment Tchang-feï commença à tomber en disgrâce.

[69] Sous l'antique dynastie des Tcheou, l'empereur envoyait des magistrats dans les différents royaumes feudataires pour recueillir les chansons populaires. En les examinant, il reconnaissait si les mœurs étaient honnêtes ou vicieuses, et si son administration était jugée par le peuple comme digne d'éloge ou de blâme. Ces chansons, appelées *koué-fong*, forment la première partie du Livre des vers.

[70] Ce mot désigne deux sections du Livre des vers, *Siao-ya* et *Ta-ya*, qui renferment les chants que l'on faisait entendre avec accompagnement de musique, dans les repas des princes feudataires et dans les festins de l'empereur.

[71] La quatrième partie du Livre des vers est intitulée *Koué-song*, ou Chants des royaumes. C'étaient des éloges en vers que les empereurs des Tchéou et les princes de Lou faisaient chanter en offrant des sacrifices funèbres à leurs ancêtres.

[72] Les chefs des huit groupes de danseurs tenaient à la main des boucliers et des étendards ornés de plumes brillantes.

[73] Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre à broyer.

[74] Les Chinois supposent que la régularité ou les perturbations des saisons sont le résultat certain d'une bonne ou d'une mauvaise administration. Ils expliquent dans ce dernier sens les éclipses, les inondations, les ravages des sauterelles. L'histoire de la Chine nous montre beaucoup de souverains qui, dans les calamités publiques, s'accusent eux-mêmes devant le peuple, jeûnent, prennent le deuil, distribuent des aumônes ou gracient des condamnés pour apaiser la colère du ciel. On voit par là pourquoi la succession régulière et heureuse des saisons est considérée en Chine comme une preuve éclatante de la sagesse du souverain.

[75] Les princes vertueux de la haute antiquité ne laissaient voir aucune trace de leur administration. Le peuple, absorbé dans le bonheur dont ils le comblaient, ne soupçonnait pas leur existence et ignorait leurs noms.

[76] Dans l'antiquité, l'empereur s'appelait humblement *Yu-i-jin,* moi, qui ne suis qu'un homme (ordinaire).

[77] Le livre des vers, qui est, comme le suivant, l'un des cinq livres canoniques.

[78] Le livre des annales impériales.

[79] Cette citation n'est pas tout à fait exacte. Ce ne fut point elle, mais sa mère qui vit en songe le dieu dont il s'agit. Avec cette balance, lui dit-il, votre fille pèsera les talents de tout l'empire. Un Jour, comme Wân-ell avait déjà plus d'un mois, sa mère lui dit en badinant : Est-ce toi qui pèseras (les talents) avec une balance ? L'enfant lui répondit par un sourire. (*Peï-wén-yun-fou,* liv. IV, fol. 62.)

[80] Ce passage et le suivant doivent être pris au figuré. Ils signifient que Chân-taï fera sortir de son encrier et laissera tomber de son pinceau des vers qui produiront des effets terribles. Le poisson de la mer du Nord est un animal fabuleux dont parle le philosophe Tchoang-tseu, et qui a des proportions gigantesques. Sa longueur est de plusieurs centaines de lieues. Il se transforme en un oiseau d'une taille tellement prodigieuse, que ses aises déployées ressemblent à un nuage qui s'étendrait jusqu'aux bornes du ciel.

[81] Suivant l'historien Ssé-ma-thsien, ce fut avec du poil des lièvres du mont Tchong-chân que Mong-tién fabriqua les pinceaux dont l'invention lui est attribuée. Ce passage est imité du poète Wang-po : « Ma verve n'est pas encore épuisée, je vais vider le vin de ma coupe ; la vigueur de mon pinceau élégant n'est pas encore éteinte ; il faut que j'achève de tuer les lièvres de Tchong-chân. »

[82] Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre pour la broyer.

[83] C'est-à-dire : Yên, doué de hautes lumières.

[84] C'est-à-dire : personnage éminent en littérature.

[85] La pièce de vers où le poète Song-iu a critiqué la laideur de la femme de Teng-tou, se trouve dans le recueil intitulé *Wén-sioué*n, liv. XIX, fol. 22.

[86] Le lecteur doit s'attendre à trouver dans ces vers la satire des défauts physiques de Yen. Les trois étoiles κ, μ et ξ de la Grande Ourse. Elles sont l'emblème des trois Kong, qui étaient des ministres du premier rang.

[87] Allusion à l'œil unique de Yên.

[88] L'expression *Ou-ma,* cinq chevaux, désigne un préfet ; c'est une allusion à Yên, qui avait obtenu cette dignité.

[89] Allusion à Yên, dont le pied boiteux le faisait marcher d'une manière irrégulière.

[90] *Hoang-t'ang*, salle jaune, désigne un préfet. Voy. p. 76, note 4.

[91] L'expression *Tong-ko,* « pavillon de l'est », désigne Yên comme fils d'un ancien ministre.

[92] On lit dans les mémoires de Ssé-ma-thsien (Histoire des trois augustes empereurs, *San-hoang*) : Niu-wa (femme de l'empereur Fo-hi, personnage fabuleux comme lui) brisa les pieds de la tortue gigantesque 'Ao pour y asseoir, comme sur des colonnes, les quatre extrémités de la terre.

[93] Allusion nouvelle à Yên, dont la marche incertaine rappelle les mouvements irréguliers de la terre avant qu'elle dit été mise en équilibre par Niu-wa.

[94] Ce passage renferme encore une allusion à Yên, qui était borgne.

[95] Voyez pag. 76 et 77, les notes 2.

[96] Voyez pag. 70 et 77, les notes 4 et 1.

[97] Voyez pag. 76, les notes 3 et 5.

[98] Porteur de messages près du ministère des travaux publics.

[99] Savoir les quatre caractères *Hong-wén-thsaï-niu,* fille de talent éminente en littérature.

[100] Les odes du *Chi-king,* ou livre des vers, l'un des cinq livres canoniques.

[101] De sept à neuf heures du matin.

[102] De neuf à onze heures du matin.

[103] De onze heures à une heure.

[104] De une à trois heures.

[105] De trois à cinq heures.

[106] De cinq à sept heures.

[107] La salle où fleurit la littérature.

[108] Cette expression signifie inspecteur des rites.

[109] Voyez pag. 94, note 1.

[110] Les autres sont Mou-li et Yen-koueï.

[111] Littéralement : ont tous reçu mes leçons.

[112] Un simple particulier, par opposition avec les magistrats, qui portent de riches vêtements.

[113] « *Cheval de Bronze, salle de jade* », sont des expressions qu'on emploie pour exulter la réputation d'un académicien. En voici l'origine : l'empereur Wou-ti, de la dynastie des Hân, ayant obtenu des chevaux renommés de Ta-wân (Fergana), fit fondre leur image en bronze et la fit placer dans le palais Weï-yang-kong.

Sous le règne de Thaï-tsong, de la dynastie des Song, l'académicien Sou-i-kien, ayant continué l'histoire des Hân-lîn (académiciens), la présenta à l'empereur qui, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna deux pièces de vers, qu'il avait composées lui-même, et où se trouvaient les mots *Yu-thang,* salle de jade, et lui ordonna de les placer sur une tablette dans la salle des séances.

[114] Savoir : de pinceaux, de papier, d'encre et d'une pierre pour la broyer.

[115] C'est-à-dire que ma petite fille ne saurait lutter contre de grands lettrés comme vous. Cf. p. 189 note 1. Il y a ici une allusion aux paroles que Tchang-hong adressa à Tch'in-lin : « quand le petit magicien a vu le grand magicien, ses esprits l'ont complètement abandonné ; c'est-à-dire : quand j'ai vu la pièce de vers que vous avez composée au sujet de l'arsenal, j'ai été tout à fait découragé et j'ai dû avouer que j'étais vaincu. » *P'eï-wen-yun-fou,* liv. VII, fol. 29.»

[116] Messager impérial près le ministère des travaux publics.

[117] Sous-entendu : en lui rendant la pareille.

[118] Elle dure de neuf à onze heures.

[119] C'est-à-dire : de celui qui est comme la plante Lân isolée.

[120] C'est-à-dire de la résolution prise à la vue de la montagne Koueï.

[121] Animal fabuleux dont l'apparition annonce la naissance des sages. Il en parut un, dit-on, à la naissance de Confucius.

[122] La table de l'empereur.

[123] Littéralement : que son âme ne tenait plus à son corps.

[124] On voit par ces mots que Confucius, qui a le sentiment de son mérite, gémit de l'oubli dans lequel le laissent les princes de son temps.

[125] Suivant les Chinois, l'insecte *Hoeï-kou* naît au printemps et meurt en été, et s'il naît en été, il meurt en automne. Confucius fait allusion à la ruine prochaine du royaume de Lou. Le mont Koueï-chân était situé dans la province actuelle de Chân-tong.

[126] Le mot chinois implique l'idée de femmes de mauvaise vie.

[127] C'est-à-dire : je ne puis employer mes conseils pour déraciner les passions qui obscurcissent l'esprit du prince Ki-houân, de même que les arbres du mont Koueï, qu'on peut abattre avec la cognée, répandent une ombre épaisse dans le royaume de Lou.

[128] Le Khi-lîn, roi des quadrupèdes, et le Fong-hoang (phénix), roi des oiseaux, sont des animaux fabuleux dont l'apparition était désirée comme étant du plus heureux augure.

[129] C'est-à-dire : Et plein de respect pour ses conseillers, il imite l'empereur Hiao-wén-ti, de la dynastie des Hân, qui une fois resta jusqu'au milieu de la nuit devant Kou-seng, son ministre, qu'il interrogeait sur l'origine des démons et des esprits. (*Peï-wen-yun-fou* ; liv. XXIII A, fol. 138.)

[130] Allusion à un fait historique. On lit dans les *Annales des Song*, biographie de Sou-chi : « Comme Sou-chi était couché dans le palais, l'impératrice Siouên-jîn l'invita à venir prendre le thé près d'elle ; puis elle le fit reconduire à son hôtel à la lueur de flambeaux ornés de nénuphars d'or qu'elle avait fait détacher de devant son trône. »

Un empereur des Thang fit le même honneur à un académicien nommé Lîn-hou-thao, qui était resté par son ordre dans le palais jusqu'au milieu de la nuit. (*Peï-wen-yun-fou,* liv. XVI A, fol. 104.)

[131] Elle dure de neuf à onze heures inclusivement.

[132] Sterculia tomentosa (Hoffmann).

[133] C'est-à-dire au vent d'automne.

[134] En chinois, *I-jîn*, un homme (comme les autres). C'est une expression modeste par laquelle l'empereur se désigne lui-même.

[135] Suivant la mythologie chinoise, Niu-wa était la femme de Fo-hi. On trouve dans le Chou-king de Gaubil, p. CXI, une longue notice sur Niu-wa.

[136] Dans l'atmosphère.

[137] C'est ainsi que les poètes chinois appellent la voie lactée. Kiang et Hân sont deux noms de fleuves.

[138] Noms des deux principes, le principe femelle et le principe mâle, qui sont censés avoir produit le monde et tous les êtres.

[139] C'est-à-dire au palais, à l'empereur.

[140] Cette expression désigne une autre espèce de faisan.

[141] C'est-à-dire l'empereur.

[142] Pân-ki était une femme lettrée qui jouissait de toute la faveur de l'empereur Hiao-tching, lequel monta sur le trône l'an 32 avant J.-C.

[143] Sie-niu, dit un poète, chantait avec grâce. Elle aimait à célébrer, dans ses vers, la mer et les montagnes, les étoiles et la lune. (*Peï-wén-yun-fou,* liv. XXXVI, fol. 92.)

[144] Le ciel, la terre et l'homme.

[145] Wang-po, surnommé Tseu-'an, vivait sous la dynastie des Thang. On disait de lui que les pièces qu'il improvisait étaient composées d'avance dans son esprit. Un gouverneur qui donnait un banquet dans le pavillon du prince de Teng, l'avait prié de composer une pièce de vers où il ferait l'éloge des convives. Il s'en acquitta si rapidement qu'il excita l'admiration générale. Ce morceau célèbre se trouve dans l'encyclopédie *Youên-kiên-louï-hân*, liv. CCCXLVII, fol. 35. Voyez *Ibid.,* fol. 33.

[146] C'est-à-dire de renoncer à composer.

[147] Elle dure de onze heures à une heure.

[148] De une heure à trois.

[149] C'est-à-dire couraient avec la rapidité du vent.

[150] Elle dure de une heure à trois.

[151] C'est-à-dire brille de plus en plus.

[152] C'est-à-dire Hoeï, roi de Liang.

[153] Les mots soulignés sont le commencement des sept chapitres de *Meng-tseu.*— I. *Liang-hoeï-wang.*— II. *Kong-seun-tchéou.*— III. *Teng-wén,* pour *Teng-wén-kong.* — IV. *Li-léou.* Mais les mots *Tsîn-sîn* (ch. VII), dont le sens

local a été détourné, ont été transposés avant *Kao-tseu* (ch. VI), et les mots *Wân-tchang* (ch. V), qui sont purement phonétiques dans *Meng-tseu* et forment un nom d'homme, ont reçu ici une valeur différente qui résulte de leurs éléments pris dans le sens ordinaire (*wân,* dix mille, *tchang,* chapitres). Dans l'ouvrage original, les mots *tsîn-sîn* (épuiser son cœur) s'appliquent à une personne qui emploie toutes les forces de son âme pour atteindre un but.

[154] Porteur de messages près du ministère des travaux publics.

[155] Les mots en italique commencent des chapitres du *Lûn-yu* (le troisième des livres classiques). Chân-taï a lié ensemble ces différents titres pour en former un sens suivi, ce qui l'a obligée de les transposer, et, dans quelques cas, de détourner légèrement le sens qu'ils ont dans le texte original. Voici la place qu'ils y occupent : *Weï-ling-kong* commence le chapitre XV ; *Kong-i-tchang,* le chapitre V ; *Thaï-pé,* le chapitre VIII ; *Hiang-tang,* le chapitre X ; *Thsiên-thsîn,* le chapitre XI ; *Li-jîn,* le chapitre IV ; *Pa-i,* le chapitre III.

Les mots *Hiang-tang* signifient *village* dans le *Lun-yu :* ici ils sont pris pour un nom de lieu. Les mots *Thsiên-thsîn* signifient *ceux qui ont fait anciennement des progrès* (dans les rites et la musique). Ici ils forment un sens différent, qui est cependant conforme à l'étymologie.

[156] Les mots *printemps* et *automne* désignent deux saisons de l'année ; de plus, ils forment le titre de la chronique du royaume de Lou, où Confucius loue ou blâme les princes de son temps.

[157] Cette locution (*p'ing-youeï-tan*) répond à une phrase précédente (p. 136, ligne 20) ou les mots *printemps* et *automne* désignent secrètement la chronique du royaume de Lou, dans laquelle Confucius loue ou blâme les princes de son temps. Elle renferme une allusion à Hiu-chao et à Tsing, son cousin germain, sujets de l'empereur Houan-ti, de la dynastie des Hân, qui, le premier jour de chaque mois, aimaient à passer en revue les hommes de leur village, et à porter un jugement sur leurs vertus ou leurs vices.

[158] La salle où fleurit la littérature.

[159] Soldats de la garde impériale.

[160] C'est un ornement de tête.

[161] C'est-à-dire l'immense mérite de Chân-taï.

[162] Littéralement : elle a revêtu d'une nouvelle chair des os desséchés.

[163] La Grande Ourse, c'est-à-dire vous présenter mes respects. Cela se dit surtout à un lettré dont on admire les talents.

[164] Littéralement : faire le service de la boîte à parfums, c'est-à-dire servir une dame ou demoiselle lorsqu'elle est devant sa toilette. L'expression *boîte à parfums* désigne aussi le meuble qui contient tous les objets qui servent à parer une femme.

[165] Littéralement : lui montrer ma reconnaissance à la manière d'un chien ou d'un cheval, c'est-à-dire lui assurer que je désire devenir un chien ou un cheval dans mon existence future, et la servir pour lui témoigner ma reconnaissance.

[166] Cent cinquante francs.

[167] Ce nom ne doit pas être pris ici en mauvaise part. En Chine, la profession d'entremetteuse de mariage a un caractère honorable. Ce sont ces femmes qui, d'après les rites et les lois, sont les intermédiaires indispensables entre les familles. Le mariage d'une jeune fille serait considéré comme irrégulier et immoral s'il avait été contracté sans leur intervention.

[168] Ordinairement cette expression désigne la rue qu'habitent les courtisanes.

[169] Deux mille deux cent cinquante francs.

[170] Trois mille sept cent cinquante francs.

[171] Littéralement : un Ssé-ma-siang-jou (poète célèbre) ressuscité. Voyez p. 161, notes 1-2.

[172] Le quartier des courtisanes.

[173] 1-2. Ces deux noms renferment une allusion historique. Ssé-ma-siang-jou se trouvait un jour à dîner chez un homme appelé Tcho-wang-seun, dont la fille, Tcho-wên-kieun était veuve depuis quelque temps. Ayant été invité à toucher sa guitare, il joua la chanson du phénix qui recherche sa compagne (c'est-à-dire du jeune homme qui recherche une jeune fille), afin de toucher le cœur de Wên-kieun. Celle-ci, l'ayant entendu par les fentes de la porte, fut tellement ravie de la musique qu'elle venait d'entendre, qu'elle s'enfuit la nuit même avec Ssé-ma-siang-jou.

[174] [cf. note ci-dessus]

[175] L'auteur veut dire qu'un jeune homme qui n'est point le vrai Ssé-ma-siang-jou, montre un tel talent qu'on croirait que c'est Ssé-ma-siang-jou lui-même qui serait revenu au monde.

[176] Li-thaï-pé et Thou, surnommé Tseu-meï, plus connu sous le nom de Thou-fou, sont les plus célèbres poètes de la Chine.

[177] Littéralement : c'était sa vie, c'est-à-dire, qu'elle ne pouvait s'en détacher.

[178] Littéralement : il a renversé et écrasé.

[179] C'est-à-dire : les maisons des courtisanes.

[180] C'est-à-dire : pour composer des vers avec elle.

[181] Il y a en chinois *hiên-khîn* (offrir l'herbe *khîn*). *C'*est une locution familière qui signifie : offrir quelque chose de médiocre, faute de mieux, pour témoigner son respect. La politesse chinoise, toujours poussée à l'excès, veut qu'on s'exprime ainsi, même lorsqu'on offre un repas excellent.

[182] Wang-weï, qui vivait sous la dynastie des Thang, avait une campagne charmante dans le pays de Wang-tch'ouén. Des poètes renommés aimaient à s'y promener, et mettaient leur plaisir à y composer ensemble des vers. (*Annales des Thang,* biographie de Wang-weï.)

[183] En chinois *Kin-hou.* C'était le nom d'un jardin célèbre appartenant à Chi-tsong, qui vivait sous les Tsîn. Il était situé dans le district de Ho-nân-hiên. C'était le rendez-vous des lettrés éminents et des magistrats les plus distingués.

[184] Cette expression désigne le dieu suprême de la secte des Tao-ssé. C*hang* (en haut) désigne le ciel, *hia* (en bas) se rapporte à la terre, qui est le séjour des hommes.

[185] Littéralement : votre laideur.

[186] Suivant les poètes chinois, les bords de ce lac étaient habités par les dieux.

[187] Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre pour la broyer.

[188] C'est-à-dire : et par le charme de ces occupations littéraires, nous montrerons combien un jour entier paraît court.

[189] Tsao-tseu-kién était un poète célèbre qui vivait sous l'empereur Wén-ti, de la dynastie des Weï (entre les années 220-227 de J.-C.). A l'âge de dix ans, il savait déjà composer en prose. On l'avait surnommé *Sieou-hou,* le tigre (le

roi) de l'élégance. Il écrivit un jour : Tous les lettrés de l'empire ont ensemble un boisseau de talent ; Tseu-lién seul en possède les huit douzièmes. » L'empereur, jaloux de son talent, voulut le faire périr. Il lui ordonna de composer une pièce de vers, après avoir fait sept pas. Il improvisa ainsi un poème sur la conquête du royaume de Che. (*Chi-tho-tsien,* livr. V, fol. 4)

[190] C'est-à-dire : Qui sait si ta médiocre composition ne l'engagera pas à en faire une parfaitement belle ?

[191] Littéralement : Comme si elle eût été actuellement faite, c'est-à-dire toute prête dans sa mémoire.

[192] Pour être littéral, il faudrait dire : Elle n'en est que plus noble et plus distinguée. — J'ai voulu éviter la répétition des mêmes mots.

[193] Mot à mot : se distinguent par elles-mêmes.

[194] Mou-seng vivait sous la dynastie des Tcheou ; il était originaire du royaume de Lou. Youén-wang, roi de Thsou, l'ayant élevé à la dignité de Tchong-ta-fou, il fit semblant de ne point aimer le vin. Cependant, chaque fois qu'il l'invitait à dîner, il lui faisait servir du vin exquis ; mais un jour il négligea ce soin. Mou-seng s'imagina que le roi s'était refroidi à son égard, et s'enfuit précipitamment.

[195] Ki-kang, surnommé *Cho-yé*, vivait sous la dynastie des Tsîn. Il était doué d'un grand talent, mais il avait un extérieur rude et grossier, et négligeait les soins les plus essentiels de la propreté. Il avait de vastes connaissances et aimait particulièrement les philosophes Lao-tseu et Tchoang-tseu. Son plus grand plaisir était de boire et de jouer de la guitare.

[196] C'est moins dans ces vers que dans l'histoire des deux hommes précités, qu'on doit chercher les railleries qui s'adressent à Song-sîn. Mou-seng était un buveur incorrigible, et Cho-yé, malgré ses qualités honorables, ne se lavait point (disent les *Annales des Tsîn*) et ne faisait rien pour rendre ses vêtements propres et décents. On veut dire évidemment que Song-sîn ressemblait, par les mêmes défauts, à Mou-seng et à Cho-yé.

[197] Comme s'il disait : Est-ce que le grand magicien aurait trouvé son maître dans le petit magicien ? c'est-à-dire : Est-ce que le grand poète aurait été vaincu par le petit ?

[198] Ce vers est du poète Thsoui-sîn-ming, qui vivait sous la dynastie des Thang. Il se vantait de surpasser Li-thaï-pé et Pée-lo-tién. Tching-chi-i, qui

avait aussi beaucoup de prétentions, l'ayant rencontré, lui dit : « J'ai entendu dire que votre seigneurie a composé le vers *Fong-lo-ou-kiang-ling* (une feuille de sycomore est tombée dans le Kiang et s'y est glacée). Je serais curieux de voir la suite. Sîn-ming fut charmé de cette demande, et lui montra une multitude de pièces de vers. Avant d'avoir fini de les lire, Chi-i s'écria : « Ce que je viens d'entendre efface tout ce que j'ai vu jusqu'ici. » (*P'ing-tseu-louï-pien,* liv. XCVI, fol. 44).

[199] Littéralement. il faudrait (encore) en mesurer au boisseau.

[200] Littéralement cette *ya-theou* (tête fourchue). Il emploie par mépris cette expression, qui désigne une servante, dont les cheveux sont divisés sur le sommet de la tête en deux touffes qui vont en s'écartant.

[201] C'est-à-dire : sont tous des hommes bien élevés.

[202] Cette locution répond à « *faire d'une pierre deux coups,* ou *prendre deux oiseaux d'un même coup de filet ;* » mais ces proverbes ne rendraient pas le sens littéral du texte : c'est le moyen de (gagner) deux profits par une seule entreprise.

[203] Ce proverbe veut dire qu'il vaut mieux être le premier dans une humble condition, que le dernier dans un rang élevé. J'ai suivi la leçon et le sens que donne l'ouvrage intitulé : *Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. VI, fol. 6.

[204] C'est-à-dire : des servantes qui sont vêtues de bleu.

[205] C'est-à-dire : de permettre que ma nièce échappe au piége qu'on lui a tendu.

[206] C'est-à-dire : vous attirer les plus grands malheurs. I-kong, roi de Weï, perdit son royaume pour avoir trop aimé une cigogne ; Fang-ssé-lîn, pour avoir trop aimé sa guitare, commit un crime et fut puni de mort. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. XIX, fol. 19.) On peut supposer que, par une sorte de vengeance, ils détruisirent les deux objets qui avaient été la cause de leur malheur.

[207] Littéralement : un collet bleu.

[208] Ce sont : 1° le percepteur des impôts d'une province ; 2° le juge criminel ; 3° l'inspecteur du sel.

[209] Il y a en chinois : lier *Sse* et *Lo*, par abréviation pour *Thou-ssé* et *Niu-lo*. Ce sont des plantes grimpantes qui s'attachent, l'une aux arbrisseaux, l'autre aux

pins. Cette expression se dit d'une fille qui prend un époux, qui doit devenir son appui.

[210] Littéralement : tu ne t'es pas éloignée un instant d'au bas de mes genoux.

[211] Ces deux vers signifient que la jeune villageoise veut s'élever en s'attachant à la maison d'un personnage éminent, et que, dans son humble sphère, elle aspire à une haute destinée.

[212] C'est-à-dire : veut prendre, comme lui, un sublime essor. Suivant le philosophe Tchoang-tseu, l'oie sauvage, d'un seul vol, peut franchir, en s'élevant, un espace de mille *li*, ou cent lieues (*sic*).

[213] C'est-à-dire : en lui faisant un simple salut.

[214] L'expression chinoise (*ta-khiouen*) signifie comprendre les nécessités d'une situation ou d'une époque, qui obligent une personne à s'écarter des usages établis.

[215] Littéralement : je ne serais pas une fille.

[216] En chinois : *yu-jou* (chair de poisson), comme si l'on disait familièrement : *si vous les mettez en chair à pâté*.

[217] Mîn-tseu-kiên vivait sous le règne de Hiao-wou-ti, de la dynastie des Hân, entre les années 140 et 87 avant J.-C.

[218] Nom d'un ancien empereur très renommé par sa vertu.

[219] Le mot chinois *nie* désigne une boue noire qu'ou trouve au fond de l'eau. Ling-kiang-sioué veut dire que la pureté de son caractère n'a rien à craindre du contact des grands.

[220] Les Chinois comptent neuf cieux superposés.

[221] Il y a en chinois : que je m'expose à la honte de *continuer la martre*. Cette locution, sous sa forme complète (*keou-weï-so-tiao* — avec une queue de chien continuer la peau de martre-zibeline), veut dire accoupler le laid au beau, qui ne sauraient aller ensemble. Elle signifie ici continuer de beaux vers par des vers médiocres.

[222] C'est-à-dire : à devenir un grand personnage. Il y a ici une allusion à l'ode *Tsé-i*, du Chi-king, liv. I, chap. VII, od. 1, où l'on parle des vêtements noirs, qui sont destinés aux ministres et aux premiers fonctionnaires de l'État.

[223] Il y a en chinois : tout joyeux, il *a pris son fouet*, c'est-à-dire il s'est élancé dans la même carrière.

[224] Il y a en chinois : « L'encre du pinceau (était lancée) en long et en large (comme) mille bataillons et dix mille chevaux. » Il m'a été impossible de faire passer en français cette singulière locution.

[225] Allusion aux existences successives par lesquelles passent les hommes, suivant les bouddhistes, qui admettent la métempsycose.

[226] Littéralement : avec quatre yeux.

[227] Chi-tseu ou Si-chi, nom de la plus belle femme de l'antiquité. Elle était originaire du pays de Youé. Fou-tchaï, roi de Ou, l'ayant obtenue du roi de Youé, qu'il avait vaincu, la combla de faveurs. Toutes les fois qu'il sortait avec elle, les personnes qui désiraient la voir un instant étaient obligées de donner d'avance une pièce d'or.

[228] Littéralement : il écrasa son oreiller et battit son lit.

[229] Nom d'un département et de son chef-lieu dans la province du Kiang-nân.

[230] Suivant la mythologie chinoise, le mont Ou-chân, situé au sud-ouest, avait douze pics qui, à l'exception du huitième et du neuvième, cachaient leur cime dans les nues. Ils étaient habités par des déesses. Le quinzième jour du huitième mois, lorsque la lune brillait dans tout son éclat, on entendait les sons d'une musique harmonieuse qui circulait d'un pic à l'autre. Ce mystérieux concert cessait à l'approche de l'aurore.

L'auteur veut dire que Ling-kiang-sioué avait une allure vive et légère, et qu'elle était si svelte et si gracieuse qu'on aurait pu la prendre pour une des déesses du mont Ou-chân.

[231] La voie lactée.

[232] Littéralement : elle regarde comme une chose ordinaire *cinq chars* et *sept pas*. Il y a ici deux allusions historiques : Hoeï-chi, dit le philosophe Tchoang-tseu, voyageait partout avec sa bibliothèque, qui formait la charge de cinq chars. Le poète Li-chang dit : « J'ai tant lu de livres que j'ai vidé cinq charretées de livres. »

— Le célèbre Tsao-tseu-kiên improvisa un poème après avoir fait sept pas. L'auteur veut dire que faire preuve d'une vaste érudition et improviser des

vers, était pour Ling-kiang-sioué la chose la plus ordinaire et la plus aisée. Voyez page 181, note 1.

[233] Par le mot cérémonies, qui revient fréquemment dans la suite, il faut entendre les salutations, les révérences que doivent faire réciproquement les personnes des différentes conditions énumérées ci-dessus.

[234] La première ode du Chi-king, ou Livre des vers, l'un des cinq livres canoniques.

[235] Le mont Nân-chân, le même que Tchong-nân-chân, est situé dans le département de Fong-thsiang-fou, à cinquante li (cinq lieues) au midi du district de Khi-chân. Cette comparaison, qui serait choquante en Europe, est très respectueuse en Chine, où, dans les pièces d'anniversaire, on souhaite ordinairement que la personne qui en est l'objet vive aussi longtemps que la montagne du Midi. Ling-kiang-sioué, considérant l'âge du premier ministre, se trouve beaucoup trop jeune pour lui tenir lieu de seconde épouse.

[236] Littéralement : cette jeune fille a des dents fines.

[237] Littéralement : lui répondrait par *un bonheur*.

[238] L'expression chinoise *tchéou-tso* se dit ordinairement du maître de la maison qui, dans un repas, offre du vin à l'hôte, et de celui-ci qui, ayant vidé son verre, invite le maître à son tour. Elle s'applique ici à des questions littéraires que le maître et l'hôte s'adressent tour à tour.

[239] Dans cette longue dissertation, le mot thsaï, qu'on traduit ordinairement par *talent*, signifie successivement : *puissance, vertu, intelligence, mérite littéraire*, acceptions que ne saurait embrasser le mot français talent.

[240] Mot à mot : parler en restant debout, c'est-à-dire sans m'arrêter, sans me reposer.

[241] Le *principe mâle* et le *principe femelle*, qui, suivant les Chinois, se sont unis et combinés pour former tous les êtres.

[242] Allusion à Tsao-tseu-kiên, qui improvisa un poème après avoir fait sept pas. Voyez page 181, note 1.

[243] Allusion à Youan-hong, qui vivait sous les Tsîn. Un jour qu'il voyageait à cheval, il écrivit, sans quitter son pinceau, une proclamation qui formait quatorze pages.

[244] Allusion au célèbre poète Li-thaï-pé, qui, à la demande de l'empereur Hiouen-tsong, non seulement traduisit en chinois une lettre qui lui était présentée par un ambassadeur du roi de Po-haï, royaume voisin de la Corée, mais encore répondit au roi de Po-haï dans sa propre langue. Cet événement forme le sujet de la sixième nouvelle du recueil *Kin-kou-khi-kouan*.

[245] Je crois que ce passage fait allusion à Sou-hoeï, femme du général Teou-thao. Son mari ayant été exilé dans le désert appelé Cha-mo, elle fabriqua elle-même une pièce de soie où était tissée une ode dont les lignes étaient disposées en forme de labyrinthe. L'empereur fut ému de pitié pour Sou-hoei et accorda la grâce de son mari. P. Thoms a publié cette ode sous sa forme originale et l'a accompagnée d'une traduction. (Chinese courtship, p. 250-253.)

[246] Allusion à Wang-po. Voyez plus haut, p. 122, note 1, où le mot Thang doit être lu *Teng*, comme dans le texte.

[247] Allusion aux vers composés par Yang-ssé-tao, lorsque, profitant de ses loisirs, il se promenait dans une matinée de printemps. (Voyez *P'ing-tseu-louï-pien*, liv. LV, fol. 1.)

[248] Sur Pan-ki et Sié-niu, que l'on cite plus haut, voyez p. 121, notes 2 et 3.

[249] Cette locution signifie ordinairement : obtenir une charge, un emploi.

[250] C'est-à-dire que leur dignité s'effaçait devant elle.

[251] C'était la femme de l'empereur Hiao-hoeï-ti, de la dynastie des Hân, qui régna depuis l'an 194 jusqu'en 189 avant J.-C.

[252] Littéralement : sans trouver vile l'*épine, aiguille de tête*. Cette expression est tirée de l'histoire de Meng-kouang, qui portait une robe de toile, et dont l'aiguille de tête n'était autre chose qu'une longue épine. On l'emploie souvent pour désigner une femme pauvre. (Yeou-hie-kou-sse-tsin-youen, liv. III, fol. 5, et liv. IV, fol. 6.)

[253] C'est-à-dire m'attacher à sa fille Chân-taï. Littéralement : former l'attachement des *nuages bleus*. Les expressions « marcher au milieu des *nuages bleus*, monter au *ciel bleu*, » signifient *se rendre illustre* par son talent littéraire et obtenir soit une charge élevée, soit un haut grade, par exemple celui de docteur (*thsin-ssé*) ou de *tchoang-youen*, le premier rang parmi les *hân-lîn* (académiciens). (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. VIII, fol. 22.)

[254] Littéralement : dressa ses sourcils et tira la langue.

[255] L'empereur Wou-ti, de la dynastie des Hân, qui régna depuis l'an 140 jusqu'à l'an 87 avant J.-C., avait fait dresser deux colonnes de cuivre sur lesquelles on avait placé la statue d'un dieu, qui tenait sur la paume de sa main un bassin de cuivre pour recevoir la rosée. L'empereur buvait cette rosée après l'avoir mêlée avec de la poussière de jade. (Notes du poème intitulé : *Si-tou-fou*, dans le recueil *Wén-siouên*.)

[256] Animal fabuleux dont l'apparition annonçait, dit-on, l'avènement d'un prince vertueux.

[257] Confucius.

[258] Littéralement : et les porcs.

[259] Nom d'un parc impérial. Il était situé dans l'intérieur de la ville de Tchang-'an. Dans l'antiquité, il avait été établi par Thsîn-chi-hoang-ti. L'empereur Wou-ti, de la dynastie des Hân, l'avait considérablement agrandi.

On remarquera que, bien que l'empereur dont il s'agit résidât à Pé-king, l'auteur affecte de le placer dans la ville de Tchang-'ân, qui fut la capitale de le Chine sous les Thsîn, les Hân et les Thang. Tchang-'ân était situé dans la province actuelle du Chên-si.

[260] Il y a ici une allusion historique. Liu-pou-wéï ordonna un jour à divers lettrés, qui étaient ses hôtes, de publier tout ce qu'ils avaient appris, sous forme d'une petite encyclopédie littéraire, qu'il intitula : *Liu-chi-tch'un-t'sieou*. Il la déposa à la porte du marché de Hiên-yang, et suspendit au-dessus un sac de mille onces d'argent. Il invita (au moyen d'une inscription) les princes feudataires, les lettrés voyageurs et les étrangers à examiner ce recueil, ajoutant qu'il donnerait cette somme à quiconque pourrait y ajouter ou en retrancher un seul mot. (*Sse-ki*, biographe de Liu-pou-wéï.) Il existe un dictionnaire classique, en quatorze cahiers, intitule : *Hiouen-kin-tseu-weï*, « le Dictionnaire des onces d'argent suspendues » pour dire : « Dictionnaire parfait qui n'est susceptible ni d'augmentation ni de retranchement. »

[261] C'est-à-dire : moi, Chân-taï.

[262] C'est-à-dire : ajouter des vers détestables aux vers charmants que vous avez composés.

[263] En écriture de bureau. L'adjectif manque en français.

[264] C'est-à-dire : à moi, Chân-taï.

[265] Il y a dans le texte *trois cent six*, mais comme on verse dix tasses de vin dans chacun des trente-six palais, leur multiple donne *trois cent soixante*. Le vers aurait eu une syllabe de trop, si l'on eût ajouté *dix* après *six*, le mot soixante s'écrivant en chinois par *lou-chi* (six-dix ou six fois dix).

[266] Littéralement : vous êtes une personne du ciel.

[267] C'est-à-dire : moi, Chân-taï.

[268] Li-thaï-pé, nom du plus célèbre poète de la Chine.

[269] Allusion à Liên-po, général du roi de Tchao, qui fut longtemps en rivalité avec le premier ministre, nommé Siang-jou. Oubliant ses injures particulières pour ne songer qu'aux dangers du royaume, il découvrit ses épaules, et portant lui-même un paquet de verges, il alla à sa porte pour lui demander son châtiment. Depuis ce moment, ils devinrent amis à la vie et à la mort. (*Yeou-hio-kou-sse-tsin-youen*, liv. III, fol. 15.)

[270] Le texte chinois présentait ici une grande difficulté. En voici le sens littéral : Par hasard, du vol de Fang et de Yu, je me réjouis (je me réjouis d'avoir volé jusqu'au sommet des arbres Fang et Yu) ; c'est-à-dire : je suis heureuse d'avoir obtenu quelque élévation, d'avoir reçu un accueil honorable. Le poète Thou-fou fait dire à un faucon : « Dans mon vol hardi, j'effleure la voûte du ciel ; j'en suis fier et heureux. Je n'ai rien de commun avec Fang et Yu, c'est-à-dire avec ces faibles oiseaux, qui peuvent à peine s'élever jusqu'au sommet de ces arbres. »

[271] Montagne qui, suivant les poètes, est habitée par des déesses.

[272] C'est-à-dire : quand elle me ferait descendre à la condition d'une servante.

[273] Date le texte, l'idée de « prendre un époux » est exprimée par Kie-li, attacher un sachet d'odeur (à sa ceinture).

[274] Sterculia tomentosa (Hoffmann). Cet arbre donne un vernis très estimé, et on se sert de son bois pour fabriquer des instruments de musique. Il y ici une allusion à un homme du royaume de Ou, qui brûla un jour un tronc de thong pour faire la cuisine. Thsaï-pe-kiaï ayant entendu le craquement du bois qui brûlait, s'écria : « Voilà un bois excellent ! » Il demanda le reste, le ratissa et en fit une guitare qui rendait des sons harmonieux ; mais l'extrémité de cet instrument était encore noircie par le feu. Par suite de cette circonstance, il

l'appela : *Tsiao-weï-kîn*, « la guitare dont la queue est noircie par le feu, » et, depuis, cette expression est devenue un des noms poétiques de la guitare. (*Yeou-hio-kou-sse-tsin-youen*, liv. V, fol. 24.)

[275] C'est-à-dire contre moi, Chân-taï.

[276] C'est-à-dire qu'elle excellait par son talent littéraire. Les Chinois se servent du pinceau, qu'ils tiennent droit, en combinant les mouvements du poignet et des doigts.

[277] Littéralement : (votre humble servante) *P'ong-Mao-épine-toile*, c'est-à-dire dont les cheveux étaient en désordre comme la plante *P'ong* et le roseau appelé *Mao*, qui avait une longue épine pour aiguille de tête, et portait de la toile pour vêtement. Le poète Sou-ché, se moquant de Lieou-pe-lun, qui était ivre, compara ses cheveux en désordre à la plante *P'ong* et au roseau appelé *Mao*. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XVIII, fol. 33.) (Voyez page 244, note 3.)

[278] Ces deux mots sont l'abréviation des noms de deux montagnes célèbres de la province du Ho-nân, savoir : 1° de Hiao-kouân, montagne d'une hauteur prodigieuse, située, suivant la géographie Kouo-ti-tchi, à vingt li (deux lieues) au nord-ouest du district de Yong-ning, dans l'arrondissement de Lo-tcheou ; 2° de Hân-kou-kouân, montagne située dans l'arrondissement de Ling-p'ao, dépendant du département de Chên-tcheou.

[279] Littéralement : dresser mes sourcils et respirer fortement.

[280] Cette locution est consacrée pour dire : offrir des rafraîchissements à un voyageur.

[281] En chinois : pour recevoir l'avantage d'être *taillée* et *polie* (allusion aux procédés d'un lapidaire).

[282] Voici le sens complet du titre, que j'ai été obligé d'abréger : s'étant mépris dans la rencontre qu'il avait faite (P'ing-jou-heng), au moyen de son talent, traite Tchang-în avec hauteur.

[283] Mot à mot : pour rendre inutiles ou sans effet vos saints bienfaits.

[284] C'est-à-dire : on n'a pas trouvé un seul homme de talent.

[285] Poète célèbre qui florissait sous le règne de Ing-tsong, de la dynastie des Song, lequel monta sur le trône en l'an 1064.

[286] Nom d'un département et de son chef-lieu (province du Kiang-nân).

[287] Ville du troisième ordre, dans le département de Song-kiang-fou, qui fait partie de la province du Kiang-nân.

[288] C'est-à-dire : le célèbre poète Li-thaï-pé, surnommé *Tsing-liên* (le Lotus bleu).

[289] Littéralement : *étant à cheval*. Allusion à Youên-hong qui, tout en voyageant à cheval, composa, sans quitter son pinceau, une proclamation de quatorze pages. L'expression *composer à cheval* s'applique, comme éloge, aux personnes qui composent avec une grande rapidité.

[290] Littéralement : à qui il put tenir tête, avec l'étendard et le tambour.

[291] C'est-à-dire : moi, Yên-pé-hân.

[292] Titre de Yên-pé-hân.

[293] Littéralement : il les regarde avec un œil blanc, c'est-à-dire : il leur montre le blanc des yeux. Cette locution signifie ordinairement « regarder de travers, regarder avec des yeux irrités. » L'opposé est : « regarder avec un œil noir, » pour dire : « regarder avec bienveillance. » Il y a ici une allusion à Youên-tsi, qui était un grand buveur, et avait cette double manière de regarder les personnes qui lui plaisaient ou qu'il avait prises en haine. Sa mère étant morte, Kao-hi vint lui offrir des consolations, mais il lui montra le blanc de ses yeux (le regarda de travers). Khang, frère cadet de Kao-hi, vint à son tour le trouver avec sa guitare et une cruche de vin. Il en fut enchanté, et lui montra ses prunelles noires de regarda avec une extrême bienveillance.

[294] Suivant Morrison, c'était un surintendant officiel des jeunes lettrés.

[295] C'est-à-dire : moi.

[296] Nom du fondateur de l'antique dynastie des Tchéou.

[297] Voyez p. 25, note 1 ; p. 181, note 1, et p. 234, note 3.

[298] Littéralement : étudier à la mort (*sse-hio*).

[299] Littéralement : j'ai renoncé à l'*œil blanc*. Voyez p. 234, note 3.

[300] Littéralement : le froid et le chaud étant finis. Suivant le dictionnaire de Morrison (part. II, n° 3192), cette locution peut s'appliquer à différentes choses, par exemple : aux sentiments des visiteurs, aux nouvelles, aux compliments, etc.

[301] Surnom de P'ing-jou-heng.

[302] C'est-à-dire : à vous. Chi-kiao est le surnom de Youên-în.

[303] Littéralement : si vous le considériez uniquement comme un caleçon de soie.

[304] C'est-à-dire : P'ing, surnommé Tseu-tchi.

[305] Mon frère aîné (vous), votre jeune frère (moi).

[306] Surnom de Youên-în.

[307] P'ing-youên était le frère cadet de Hoeï-wên, roi de Tch'ao. Il aimait beaucoup à recevoir des hôtes, et un jour il en invita trois mille à un somptueux banquet.

[308] En chinois, les mots « phénix, dragon, tigre, » désignent un homme d'un mérite éminent. Suivant le dictionnaire Choué-wên, les Chinois considèrent le tigre comme le roi des quadrupèdes qui habitent les montages. De là vient que, contrairement à nos idées, cet animal est considéré comme l'emblème de la supériorité. C'est ainsi que Lo-ye était appelé « le tigre de la poésie, » et Li-yang-ping « le tigre de l'écriture. » Tching-tchang-ssé avait huit fils très instruits ; ce qui faisait dire que « sa famille possédait une multitude de tigres. »

[309] Deux lieues.

[310] Savoir : sur la liste du concours des bacheliers.

[311] Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre pour la broyer.

[312] Voyez p. 175, note 2.

[313] Nom honorifique de Tchang-în.

[314] C'est un nom que se donnait Thou-fou, l'un des plus célèbres poètes de la dynastie des Thang, qui s'était établi dans une plaine appelée Thou-ling. (*Yun-fou-kuin-iu*, liv. VII, foi. 48.)

[315] Kao-yang est souvent cité dans les historiens et les poètes, par exemple dans les *Mémoires* de Ssé-ma-thsien et les *poésies* de Li-thaï-pé. Quoiqu'il eût beaucoup de talent littéraire, il aimait mieux se donner la qualification de buveur (*Thsieou-tou*). Il avait huit fils qui étaient tous d'illustres lettrés, et qu'on appelait *Pa-youen* (les huit chefs, les huit coryphées).

[316] Il y en en chinois Li, la femelle, et Thou, le mâle, deviennent amis ou font connaissance ensemble. Il s'agit ici de Thao-li et du Hoang-thou, deux chevaux

célèbres de l'empereur Mou-wang. (Voyez p. 126, VIII.) C'est une allusion aux deux lettrés distingués P'ing-jou-heng et Yên-pé-hân, qui se rencontrent dans le chapitre suivant et se lient ensemble d'une étroite amitié.

[317] C'est-à-dire P'ing-jou-heng, surnommé *Tseu-tchi*.

[318] Nom honorifique de Tchang-în.

[319] C'est-à-dire qu'ils avaient obtenu, l'un le premier rang et l'autre le second, dans le concours pour le grade de bachelier.

[320] Mot à mot : dans les caleçons de soie (parmi ceux qui portent des caleçons de soie).

[321] Même locution que la note de la page 303.

[322] Mot à mot : des hommes dont la barbe et les sourcils (étaient) comme des lances.

[323] Voyez p. 219, note 1.

[324] Voyez p. 221, note 1. *Ces* paroles sont tirées du *Lun-yu,* chap. Yang-ho.

[325] Mot à mot : avec ces caleçons de soie.

[326] Voyez p. 220.

[327] C'est-à-dire M. Youên-în, dont le nom honorifique est Chi-kiao.

[328] Voyez p. 175, note 2.

[329] C'est-à-dire du si au sol.

[330] Littéralement : les dents sont sur le point de se glacer.

[331] Formule de politesse.

[332] Littéralement : ayant blanchi ses yeux, ayant montré le blanc de ses yeux. Voyez p. 178, note 3.

[333] Il y a ici un jeu de mots qu'on ne saurait faire passer en Français. Le mot *P'ing* veut dire *égal.* Yên-pé-hân lui dit, par mépris : Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût quoi que ce soit d'*égal* ou de pas *égal.*

[334] Voyez p. 181, note 1, et p. 234, note 3.

[335] C'est-à-dire comme le célèbre poète Li-thaï-pé, surnommé *Tsîng-lien* (le Lotus bleu).

[336] Ces deux noms semblent désigner ici des poètes médiocres auxquels Yên-pé-hân assimilerait P'ing-jou-heng ; cependant ailleurs (p. 8, note 2) ils sont cités comme des poètes distingués. Yên-pé-hân veut peut-être dire que c'étaient des poètes ordinaires en comparaison de Tsao-tseu-kiên et de Li-thaï-pé.

[337] Littéralement : aux caleçons de soie (sous-entendu : qui n'ont aucun mérite littéraire).

[338] C'est-à-dire pour juge.

[339] Littéralement : tenir le drapeau et le tambour.

[340] Littéralement : vos entrailles desséchées.

[341] C'est-à-dire un poète assez habile pour me vaincre et me faire cet affront. Il y a en chinois : Ce pinceau de l'étoile Koueï (la première et la plus brillante de la constellation de la Grande Ourse).

[342] *Hong* veut dire vermeille, et *sioué,* neige. Yên-pé-hân explique plus bas l'origine de ces noms.

[343] C'est-à-dire : enfant blanc comme la neige.

[344] D'après le dictionnaire Peï-wen-yun-fou, liv. XXVI, fol. 23, Thsin-'o, la belle femme de Thsin, était la même que Tchao-féï-yen, l'habile danseuse citée p. 22, notes 1 et 2, qui, d'après ce passage, excellait aussi dans l'art du chant.

[345] Il y a en chinois : *Connaître Khing* (abréviation de *Hân-khing-tcheou*). Sous le règne de Hiouên-tsong, de la dynastie des Thang, Hân-hoeï, surnommé *Tch'ao-tsong,* était gouverneur de Khing-tcheou. Tous les magistrats aspiraient à le voir. Sa réputation était si grande que l'honneur d'être connu de lui était plus estimé que la dignité de *heou* (marquis), et qu'une parole d'approbation qu'il donnait à quelqu'un, le faisait passer pour un homme de mérite, digne d'obtenir un emploi. De là est venu la locution : *connaître Khing,* pour dire être en relation avec un homme illustre, dont la connaissance est infiniment honorable, et dont la recommandation peut conduire aux plus hauts emplois.

[346] Nom honorifique de Youên-în.

[347] Littéralement : que réellement j'aurais le bonheur de recevoir un *œil noir*. Voyez p. 173, note 3.

[348] Voyez p. 213, note 2.

[349] Le préfet Yên a dit plus haut que le président du concours l'avait chargé de lui chercher un second homme de talent.

[350] Voyez p. 26.

[351] Voyez p. 20 et 21.

[352] Littéralement : comment a-t-il pu songer à *continuer la martre ?* Voyez p. 225, note 1.

[353] Littéralement : et vous fîtes si bien que votre frère cadet salua au bas de vos pieds, se prosterna à vos pieds.

[354] C'est-à-dire : vous prier de la corriger et repolir.

[355] Littéralement : nous tournant vers le nord, nous le servirions ; c'est une chose que nous ferions volontiers.

[356] Tseu-tou est souvent cité comme le plus bel homme de l'antiquité. Voyez ma traduction latine du philosophe *Meng-tseu,* liv. II, p. 83. [c.a. : trad. Couvreur, p. 567 *in fine*.]

[357] C'est-à-dire : en faisant de méchants vers nous vous aurons fourni l'occasion d'en composer d'excellents. Voyez p. 181, note 2.

[358] Littéralement : c'est mon petit chien (*siao-khiouen*). Les Chinois emploient encore dans le même sens l'expression *chi-eul* (petit cochon, cochon de lait). Suivant l'ouvrage *Yeou-hio-kou-sse-sin-youen,* liv. VI, fol. 27, ils s'expriment ainsi par excès d'humilité.

[359] Sterculia tomentosa (Hoffmann).

[360] Voyez p. 116, ligne 7.

[361] C'est-à-dire : je vous demanderai ce que vous en pensez, et vous prierai de la corriger.

[362] C'est-à-dire : nous reconnaissons très volontiers votre supériorité,

[363] Ces paroles ont précisément été prononcées par Confucius à l'occasion de Kong-sun-hoéï, surnommé Tseu-yu, qui avait trente-neuf ans de moins que lui. C'était un sage renommé pour sa justice, sa droiture et son désintéressement, mais il était fort laid de figure. Ayant voyagé dans le midi, il arriva jusqu'au fleuve Kiang, suivi de trois cents disciples. Confucius s'écria : « Si l'on choisissait les hommes d'après leur mine, on manquerait Tseu-yu. » (*Peï-wen-yun-fou,* liv. XXXVIIb, fol. 23.)

[364] Sterculia tomentosa (Hoffmann).

[365] C'est-à-dire : P'ing, dont le nom honorifique est Tseu-tchi.

[366] Il y a en chinois : pauvre et aussi vil que les herbes et les joncs.

[367] L'auteur emploie ici plusieurs métaphores qu'il est impossible de faire passer en français. Voici le sens littéral de tout ce passage : Quoique le bachelier soit comme les légumes Fong et Feï d'un autre village, maintenant qu'il suit son oncle, il est attaché au bas de sa tente (placé sous sa protection) : il est précisément comme un pêcher ou un prunier dans les murs de la porte (les murs de la maison). Ayant eu le bonheur d'être cultivé par le bisaïeul, le grand homme (V. E.), comment oserait-il se croire extérieur ?

[368] Littéralement : je n'ai un peu vaincu que des chevaux débiles ; en vérité, je n'ai pas ces pieds rapides qui courent sans faire voler la poussière.

[369] C'est-à-dire : la blancheur de ma robe n'en est point altérée.

[370] Ici, comme à la page 26, j'ai adopté le texte de l'édition de l'Arsenal. Voici ces deux vers, d'après l'édition de la Bibliothèque impériale :

Combien de personnes riches vantent leur opulence et leur noblesse !
A la fin, elles me permettent de revenir pure et sans tache.

[371] Littéralement : resta hébété pendant une demi-heure. — Dans ces cas, les Chinois disent une *demi-heure* pour un instant, quelques instants.

[372] Sterculia tomentosa (Hofmann), lisez ainsi, au lieu de Dryandra cordifolia. Voyez cette pièce de Chân-taï, p. 116.

[373] Littéralement : nous le frapperons tout doucement (comme une cloche).

[374] Littéralement : il découvrira les pieds du cheval.

[375] Littéralement : lorsqu'ils eurent bu jusqu'à être à moitié ivres.

[376] Le mot chinois *fen* désigne la centième partie d'une once. Faute d'équivalent, j'ai pris le mot grain (soixante-douzième partie d'un gros), qui s'emploie aussi pour exprimer une très petite quantité, par exemple, lorsqu'on dit : Un *grain* de bon sens, un *grain* de folie.

[377] Littéralement : tout le monde fait entendre les mêmes louanges que Thsao-khieou, c'est-à-dire : les louent et les célèbrent comme Thsao-khieou loua et célébra le général Ki-pou, dont un proverbe chinois disait : « Il vaut mieux

obtenir le consentement de Ki-pou que d'obtenir cent livres d'or. » (Voyez les *Mémoires* de Ssé-ma-thsien, liv. C.)

[378] Littéralement : un visage d'abricot, des joues de pêche.

[379] C'est-à-dire : un brillant mérite.

[380] Voyez p. 3, note 3.

[381] Littéralement : quoiqu'il soit bas comme les plantes *pong* et *pi*.

[382] Littéralement : abaisser le noir (*tch'ouï-tsing*), c'est-à-dire daigner lui montrer ses prunelles noires. Voyez p. 278, note 3.

[383] Littéralement : se frotter les yeux (*koua-mo*) pour mieux le voir. Cette locution veut dire : faire un accueil honorable à quelqu'un, lui montrer de la considération ou du respect.

[384] Littéralement : en faisant une coche à la bougie.

[385] Je n'ai pu faire passer en français l'expression énergique, mais peu bienséante du texte chinois : voler un *reste de crachat* d'un autre homme.

[386] C'est-à-dire : ceux de Chi-ta-pen et de Youen-kaï. Voyez p. 20 et 21.

[387] Littéralement : j'ignore si (les vers de) M. Song sont semblables à ceux de mademoiselle Chân, ou si (les vers de) mademoiselle Chân sont semblables à ceux de M. Song.

[388] Sterculia tomentosa (Hoffmann). Voyez p. 116.

[389] Littéralement : et que le foie et le fiel se tournent l'un vers l'autre.

[390] Nom honorifique de P'ing-jou-heng.

[391] Aux membres de l'Académie.

[392] Voyez p. 118.

[393] Tel est le sens littéral : c'est-à-dire qu'on ne pouvait lire ses vers sans éprouver une vive passion pour elle.

[394] Cette citation est empruntée au philosophe Meng-tseu.

[395] Il se compare, lui et les deux jeunes filles, à des algues qui sont séparées les unes des autres et qui ne se rencontrent jamais.

[396] Littéralement : ont écarté les roseaux qui bouchaient (la vue du) frère cadet.

[397] C'est évidemment ainsi qu'il faut traduire, quoiqu'il y ait seulement en chinois : *hing-li* (des bagages).

[398] Pé-thong vantait un jour son mérite et se proclamait l'homme le plus éminent de tout l'empire. Quelqu'un lui dit : « Il y avait jadis, dans le Liao-tong, une truie qui mit bas des petits dont la tête était blanche. Elle les admira et voulut les faire présenter à l'empereur. Mais ayant été dans le pays de Ho-tong, elle vit que tous les pourceaux étaient blancs. Elle en fut honteuse et s'en retourna. Si l'on examine votre mérite en présence de Sa Majesté, vous ressemblerez aux pourceaux blancs du Liao-tong. » — C'est-à-dire : on reconnaîtra que vous ressemblez aux autres hommes, que vous n'avez qu'un mérite ordinaire. (*Yun-fou-kiun-yu,* liv. IX, fol.16.)

[399] Littéralement : dans la bouche, nous avons une langue de trois pouces.

[400] Thsouï-hao vivait sous la dynastie des Thang. Il mourut dans la treizième année de la période Thien-p'ao (755). *Khieou-thang-chi*, liv. 193 B, fol. 3.

[401] Ce pavillon était situé à l'angle sud-ouest de la ville de Ou-tchang-fou. La tradition rapporte que Feï-wên-weï ayant été élevé au rang des immortels, monta au ciel sur une cigogne jaune. A son retour, il se reposa dans ce pavillon. (Peï-wen-yun-fou, liv. XCIX, fol. 146.) L'encyclopédie *Youen-kien-louï-han* nous a conservé (liv. CCCXLIII, fol. 19) cette célèbre pièce de vers.

[402] C'est-à-dire : de renoncer à faire des vers.

[403] Littéralement : l'aîné ou le cadet.

[404] Littéralement : quoique je vous le cède d'une fiche.

[405] Littéralement : cette petite *tête fourchue* (expression de mépris qui désigne ordinairement une servante).

[406] Il y a en chinois : elle écrit (en faisant) *cha-cha-cha,* sorte d'onomatopée intraduisible, qui est destinée à figurer à la fois le bruit que font les vers à soie en mangeant les feuilles et le pinceau en courant sur le papier.

[407] J'ignore la correspondance française de ce nom. *Chou-tchaï* signifie un cabinet d'étude ; peut-être qu'ici *tchaï-fou* veut dire un expéditionnaire attaché au bureau des concours.

[408] Même nom que Tchang-în.

[409] Je n'ai pu conserver, dans le texte, l'origine de ce changement. Voici le passage entier : Yên-pé-hân, d'après le nom de famille de sa mère, changea

son nom en celui de *Tchao-tsong ;* P'ing-jou-heng, imitant les deux mots *Tchao-tsong,* emprunta (en partie) le sens de l'expression *Tsong-hong,* et changea son nom en celui de *Tsien-hong*.

[410] Littéralement : en voyant d'anciens vers, tout à coup elle devient malade d'amour.

[411] C'est-à-dire : la maison de la montagne aplanie.

[412] J'ai vainement cherché le nom de Yong-chou dans la *Biographie universelle de la Chine.* C'était sans doute un auteur contemporain de la personne qui parle.

[413] C'est-à-dire : Tchang-în, surnommé Pe-kong.

[414] Nom honorifique de Song-sîn.

[415] Ailleurs, elle est appelée Niu-tchong-chou, secrétaire féminin du palais.

[416] C'est-à-dire : tout ce qui se rapporte aux préparatifs et aux cérémonies du mariage.

[417] C'est-à-dire : à vous, monsieur Tchang.

[418] C'est-à-dire : j'ai lien de lui demander des compositions littéraires.

[419] Littéralement : à Wang-tch'ouen de Wang-weï. Voyez p. 175, note 1.

[420] Nom d'une maison de plaisance de Chi-lo, le même que Chi-tsong. Voyez p. 175, note 2.

[421] En disant ces mots, elle montre la lettre de son père et les poésies de Tchang.

[422] La même pièce de vers se trouve p. 225.

[423] C'est-à-dire : à obtenir une haute magistrature. Voyez p. 225, note 2.

[424] Il y ici une allusion à l'aventure de P'eï-hang, qui rencontra la déesse Yun-ing près du *pont azuré*. (*Yun-fou-kiun-yu,* liv. VI, fol. 61 verso.) Après avoir passé un jour sur le *pont azuré,* il se sentit pressé par la soif. Étant entré dans une maison voisine, il rencontra une vieille femme, à qui il demanda à boire en la saluant. Celle-ci ordonna à Yun-ing de lui offrir un verre d'eau. P'eï-hang voulut épouser Yun-ing, mais la vieille femme lui dit : Je vous la donnerai quand vous aurez trouvé un pilon de jade. » Quelque temps après, il en trouva un, et l'ayant épousée, il monta au ciel avec elle. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XVII, fol. 171.).

[425] C'est-à-dire : témoigne le vif désir d'obtenir une haute magistrature. Voyez p. 225, note 2.

[426] Voyez p. 49, note 1.

[427] Allusion à plusieurs mariages fort heureux qui eurent lieu successivement entre les princes des royaumes de Tsîn et de Thsîn. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen,* liv. III, fol. 25.) De là est venu la locution : « Demander l'alliance de Tsîn et de Thsîn, » pour dire : demander une jeune fille en mariage.

[428] Littéralement : en regardant les fleurs des pruniers, il tombe secrètement sur le parfum et la saveur, c'est-à-dire il rencontre l'objet de son amour.

[429] En chinois *pé-yèn* (blanches hirondelles).

[430] Mot à mot : *yên* (hirondelle) *pé* (blanche) *hân* (gorge).

[431] *Yên-pé* (hirondelles blanches) et *pé-yén* (blanches hirondelles).

[432] C'est-à-dire : que ce fonctionnaire appartienne ou non à la famille Ling.

[433] Littéralement : est-ce que vous ne vous dépêchez pas encore de sortir en courant ?

[434] C'est-à-dire : le pavillon du premier printemps.

[435] Littéralement : cela pourra devenir l'occasion d'un fil de soie, c'est-à-dire : un moyen de l'obtenir pour époux. — Il y a ici une allusion historique. Sous la dynastie des Thang, Kouo-youen-tchin était gouverneur général de Tchang-tcheou. Comme il était d'une beauté remarquable, un ministre nommé Tchang-kia-tching voulut le marier avec une de ses filles. « J'ai cinq filles, lui dit-il, je les place derrière une tapisserie traversée par cinq fils de soie ; chacune d'elles en tiendra un. Celle dont vous aurez tiré le fil de soie deviendra votre épouse. » Youen-tchin obtint la cinquième, qui était la plus belle de toutes. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. III, fol. 25.)

[436] Nom honorifique de P'ing-jou-heng.

[437] Maître des cérémonies.

[438] Littéralement : mes os de poulet auraient rassasié leurs honorables poings.

[439] Voyez p. 43, note 1, et p. 229, note 2.

[440] C'est-à-dire : me fait l'effet d'une fiction.

[441] Littéralement : alors vous sauriez que votre frère cadet (moi) est le barbare aux yeux bleus du gynécée. Il y a ici une allusion au jeune Ngan-lo-chan qui, ayant obtenu de l'empereur l'autorisation d'aller et de venir dans les parties les plus secrètes du palais, demanda la permission de s'appeler le fils de Yang-koueï-feï (favorite de l'empereur Hiouen-tsong), et finit par se faire aimer d'elle. (*Thong-kien-kang-mou.* Hist. des Thang, liv. XLIII, fol. 163.)

[442] Littéralement : qui ne savait pas distinguer le bien du mal.

[443] Littéralement : il fut effrayé (au point de) tirer la langue.

[444] En chinois *chin ;* elle dure de 3 à 5 heures.

[445] M. P'ing, dont le surnom est *Tseu-tchi.*

[446] C'est-à-dire. P'ing-jou-heng, surnommé *Tseu-tchi.*

[447] Le premier de la promotion des docteurs.

[448] Le premier de l'Académie des Hân-lîn. (Morrison, Dict., part. II, n° 12503.)

[449] C'est-à-dire : sept à huit dixièmes de lieue.

[450] Ces doux mots *mer* et *rivière* sont une allusion aux deux jeunes filles, dont l'une lui paraît surpasser l'autre par son talent poétique.

[451] Il y a dans le texte : mademoiselle Chân, mais c'est évidemment une erreur. En effet, comme c'est mademoiselle Chân que Yên-pé-hân a vue au haut du pavillon, l'autre jeune personne qui, suivant son opinion, ne pourrait lui être comparée sans désavantage, doit être nécessairement Ling-kiang-sioué, que P'ing-jou-heng avait vue dans le temple de Mîn-tseu. Voyez p. 304, ligne 15.

[452] Voyez p. 219, note 1, et p. 304, ligne 15.

[453] Voyez p. 175, note 2, et p. 307, ligne 17.

[454] Littéralement : je ne puis me vendre moi-même.

[455] Littéralement : sont obscures comme le vernis.

[456] C'est-à-dire : à votre père.

[457] On a vu, au contraire, p. 225, que ce fut précisément P'ing-jou-heng qui écrivit les vers dont elle parle.

[458] Celui qui tient les registres de comptes.

[459] Littéralement : le *Chi* et le *Chou* (le livre des vers et le livre des annales impériales, deux des cinq livres canoniques).

[460] Un bonnet de magistrat.

[461] La plus brillante de la constellation de la Grande Ourse. On lui compare les lettrés les plus distingués. Chân-taï veut dire qu'il a eu la prétention de briller par son talent littéraire.

[462] Allusion aux lettrés que l'empereur Thsîn-chi-hoang-ti faisait périr de la manière la plus cruelle.

[463] Littéralement : de la prendre en pitié, en raison du fard et de la céruse, c'est-à-dire : parce qu'elle est une faible jeune fille.

[464] Les deux pièces de vers que l'auteur ne cite pas ici, se trouvent plus bas, p. 486, 487.

[465] Voyez plus haut, p. 122, lignes 19 et suivantes.

[466] Il est probable, que ces vers étaient écrits en caractères cursifs et abrégés, appelés *Thsao-tseu,* que le bonze ne savait pas lire.

[467] Tsing-liên signifie le nénuphar bleu ; c'était le surnom du poète Li-thaï-pé. Voyez p. 316, note 2.

[468] Le même que Ssé-ma-siang-jou, poète célèbre qui florissait sous le règne de l'empereur Hiao-king-ti, de la dynastie des Hân, lequel monta sur le trône l'an 159 avant notre ère. Sa biographie se trouve dans le *Ssé-ki* de Ssé-ma-thsien, liv. CXVII.

[469] Comme s'il disait : Cette jeune fille, qui n'a pu recevoir des leçons de Li-thaï-pé et de Siang-jou, et qui ne sait que manier le fard et la céruse, n'avait pas le droit de faire des vers, et a terni ainsi l'honneur des lettres.

[470] C'est-à-dire : il faut venir nous trouver, nous qui, par notre talent littéraire, méritons de devenir *tchong-chou* (secrétaires du palais). L'expression « étang du phénix » désigne la maison d'un *tchong-chou.* (*Peï-wen-yun-fou,* liv. IX, fol. 87.)

[471] C'est-à-dire : me disputer le prix du talent littéraire. Voyez plus haut, p. 487, note 1.

[472] Littéralement : faire qu'ils s'en retournent comme des rats, en tenant leur tête à deux mains.

[473] Voyez le second vers de P'ing-jou-heng, p. 487, ligne 4.

[474] Voyez plus haut, p. 486, note 3.

[475] Voyez p. 242, note 3. Li-thaï-pé florissait sous l'empereur Hiouen-tsong, de la dynastie des Thang, lequel régna depuis l'an 713 jusqu'en 755.

[476] Littéralement : pénétrer jusqu'au pavillon violet et jusqu'à la porte jaune.

[477] Voyez p. 4, note 3.

[478] C'est-à-dire : vous rende la palme du talent littéraire. Voyez plus haut, p. 487, note 1.

[479] Voyez le quatrième vers de Yên-pé-hân, p. 486, ligne 19.

[480] C'est-à-dire : je ne prétends point posséder seul la gloire des lettres ; je désire seulement la partager avec elle. Voyez p. 487, note 1.

[481] Allusion à l'ouvrage intitulé *Liu-chi-tch'un-thsieou,* qui fut jadis suspendu à la porte du marché de Hien-yang. Voyez p. 234, note 1.

[482] Voyez p. 57.

[483] Litt. : le (talent) plus court et le plus long.

[484] Il y a ici une allusion aux fraudes qui se pratiquent dans les examens où, malgré les défenses, les candidats apportent furtivement de petits livres qui peuvent faciliter leur composition. Aussi est-on dans l'usage de les fouiller lorsqu'ils entrent dans la salle du concours. Plus bas, les deux jeunes lettrés offrent de se faire fouiller pour montrer qu'ils n'ont sur eux rien de suspect.

[485] L'auteur compare Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui se disposent à composer, à deux guerriers qui se préparent au combat. Comme ces deux lettrés ne luttent point l'un contre l'autre, l'auteur n'a pas cru devoir les assimiler à deux ennemis contemporains.

[486] Allusion au général Tchou-ko-liang, qui, dans la première année du règne de Han-heou-tchou (l'an 223 de J.-C.), fut nommé régent et administrateur du royaume. Il avait inventé huit ordres de bataille appelés *Pa-tch'in,* qui sont célèbres dans l'histoire militaire de la Chine. Le P. Amiot en a donné les principales figures dans les *Mémoires* de Pe-king. Voyez t. VIII, p. 334 et pl. II, fig. 7, 8, 9 ; pl. III, fig. 10.

[487] Le mont Khiéou-li-chan, c'est-à-dire le mont qui a neuf dixièmes de lieue de tour, est situé dans le district de Pong-tch'ing-hien, dans la province du Kiang-nan.

[488] Il s'agit ici du chef de la petite principauté de Hân, qui fut détruite par l'empereur Thsin-chi-hoang-ti, l'an 231 avant J.-C. Voyez Mailla, *Hist. de la Chine*, t. II, p. 384.

[489] C'est-à-dire : pour composer avec vous.

[490] C'est-à-dire : pour composer avec vous.

[491] Il y a en chinois *ya-theou*, tête fourchue. Voyez p. 102, note 1.

[492] Je dois faire observer que, dans les six quatrains commencés par Yên-pé-hân et continués par la jeune fille, le premier vers finit par *lien* (avoir pitié et aussi aimer), le second par *tch'ouen* (transmettre), et le quatrième par *lien* (lotus). Le troisième vers est le seul, dans ces six strophes, dont le dernier mot n'est pas répété et ne rime pas avec les trois autres. En traduisant, il ne m'a pas toujours été possible de faire tomber, à la fin de chaque vers, les mots français qui y correspondent. J'ai rencontré la même difficulté dans les six quatrains qui terminent le chapitre, et qui, dans le premier, le deuxième et le quatrième vers, ont pour finales les mots *hiu* (vide), *tchou* (perle), *jou* (comme et égaler). Les Chinois trouvent, dans ces sortes de bouts rimés, l'occasion de montrer une souplesse d'esprit et une sûreté de mémoire, qui nous rappellent la facilité d'Eugène de Pradel, mais où nous ne saurions trouver comme eux la preuve du talent littéraire.

[493] Littéralement : « sur la montagne de Pong-laï », laquelle passe pour être habitée par les dieux.

[494] Il y a dans le texte : Aujourd'hui, il appartient à un Tsing-lien féminin, c'est-à-dire à une jeune fille qui, pour le talent poétique, est un autre Tsing-lien (surnom de Li-thaï-pé, le plus célèbre poète de la Chine). Voyez plus haut, p. 486, note 2.

[495] Allusion à la qualité de servante que rappelle le vêtement bleu de Chân-taï.

[496] Cette montagne, célèbre dans la mythologie chinoise, s'appelle Mont Thaï-hoa-fong. Le poète Hân-yu s'exprime ainsi : « Sur le sommet du Thaï-hoa-fong, il y a un puits construit en jade ; on y voit éclore des lotus de dix *tchang* (100 pieds).

[497] Les expressions *pilon de jade, gelée bleue, neige rouge,* sont souvent citées dans les recettes employées par les Tao-ssé pour obtenir l'immortalité. L'histoire suivante en offre un curieux exemple. P'eï-hang passant devant la porte du pont bleu (*lan-kiao*), se sentit pressé par la soif et demanda à boire. Il aperçut une jeune fille nommée Yun-ing, et eut le désir de l'épouser. Il lui fit de riches présents et se maria avec elle. S'étant procuré à force de recherches un pilon et un mortier de jade, il pilèrent tour à tour des simples pendant cent jours. Après quoi, une déesse vint au devant de Feï-hang et le mena dans un grand édifice, où il s'acquitta des rites prescrits. Aussitôt, sous la conduite de la déesse, il alla prendre sa femme et la fit entrer dans la grotte de la montagne de jade. Là il mangea de la *neige rouge,* but de l'ambroisie composée avec les fleurs de l'arbre khiong, et s'éleva ensuite au rang des immortels.

[498] Suivant les Tao-sse, les spécifiques les plus précieux pour obtenir l'immortalité, sont la *gelée bleue* et la *neige rouge.* (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XXII, fol. 16.)

[499] Allusion historique. Voyez p. 113, note 1.

[500] Allusion historique. Lorsque l'empereur Wou-ti (de la dynastie des Hân) était encore très jeune, l'empereur King-ti lui demanda s'il désirait se marier. Je voudrais, dit-il, épouser la princesse (c'était la sœur cadette de l'empereur). Comme King-ti était assis sur son trône, il la montra du doigt et lui dit :« 'O-kiao vous paraît-elle belle ? » — Si j'obtenais 'O-kiao, répondit-il, je la mettrais dans un palais d'or. »

[501] Allusion historique. Kiang-yên ayant rêvé qu'un homme lui donnait un pince au de cinq couleurs, commença, par suite de cet évènement, à faire des compositions élégantes. Quelque temps après, il rêva que Kouo-pou lui disait : « Rendez-moi mon pinceau. » Il fouilla dans un sac, trouva le pinceau et le lui rendit. Mais depuis ce moment, il cessa de pouvoir écrire avec élégance.

[502] Voyez p. 25, note 1, et p. 181, note 1. Tout en le comparant à Tsao-tseu-kien, qui improvisa un poème après avoir fait sept pas, elle suppose qu'il ne saurait aller au delà de cette limite, c'est-à-dire, composer encore des vers.

[503] Comme s'il disait : Si je ne savais pas reconnaître votre talent et que je voulusse aller rendre hommage au talent d'une autre personne…

[504] Le Thaï-chan, la plus haute montagne de la Chine, est situé dans la province de Chan-tong.

[505] On sait que les Chinois mangent les racines du lotus.

[506] Il n'est pas aisé pour nous de sentir la beauté que Chân-taï trouve dans les deux derniers vers. Je crois que le mot *racine* fait allusion au rang infime de la jeune fille vêtue de bleu, et que le mot *fleurs de lotus* se rapporte aux brillantes qualités de ses vers.

[507] Tong-p'o ou Sou-tong-p'o, nom d'un poète célèbre. Voyez p. 8, note 4, et p. 271, note 1.

[508] Le même que Li-thaï-pé. Voyez p. 259, note 2.

[509] C'est-à-dire : Ne vous abaissez pas jusqu'à louer une servante et m'attribuer un mérite que je n'ai pas, ou me prendre pour une autre.

[510] Suivant les Chinois, le printemps est l'époque des amours ; de là vient que l'expression *tch'un-i* (des pensées de printemps) signifie des pensées amoureuses.

[511] Les Chinois ont coutume d'associer le *vent d'Orient* à l'idée de printemps (*Li-ki,* chap. *Youeï-ling*). Elle semble dire que les tendres sentiments ne durent pas toujours.

[512] Les expressions *fleurs de pêcher, fleurs d'abricotier,* sont peut-être une allusion à elle-même et à Yên-pé-hân.

[513] Suivant la glose du *Si-siang-ki,* liv. VII, fol. 41, cette expression désigne, au figuré, deux époux qui causent ensemble, appuyés sur le même oreiller. Chân-taï semble dire (voyez note 4) qu'il ne doit pas prétendre à sa main.

[514] Voyez plus haut, p. 85, ligne 1.

[515] Cette locution signifie : concourir avec quelqu'un pour les vers ou la prose élégante, et lui demander ensuite un morceau de sa façon qu'on puisse considérer comme un modèle.

[516] C'est-à-dire : est-ce que les soins que je donne à ma toilette ont jamais fait tort aux compositions poétiques qui tombent de mon pinceau ? Voyez p. 126, ligne 19.

[517] Suivant les écrivains chinois, une belle femme est toujours produite par les plus pures vapeurs des montagnes et des eaux.

[518] C'est-à-dire : qu'une femme qui se mêle de faire des vers faisait tort à la dignité des lettres.

[519] Littéralement : elles se correspondent mutuellement comme des pointes d'aiguilles. L'auteur ajoute : « Elles ne laissent pas entre elles un demi *fen* (centième partie du pied chinois) de vide. » Cette locution ne pouvait passer dans notre langue.

[520] C'est-à-dire : de la jeune beauté.

[521] Littéralement : la servante qui est chargée du soin des livres et des histoires.

[522] Dans les six quatrains qui suivent, le premier vers se termine par *hiu* (vide), le deuxième par *tchou* (perle), et le quatrième par *jou* (comme, égal). Le dernier mot du troisième vers est *ad libitum.*

[523] C'est-à-dire : humble.

[524] C'est-à-dire : dépourvu d'instruction.

[525] Suivant le philosophe Tchoang-tseu, il y a un cheval-dragon qui vit au fond de la mer. Il porte sous la gorge une perle (un diamant) d'une valeur inestimable ; pour la lui enlever, il faut profiter du montent où il dort ; autrement, on s'exposerait à être mis en pièces.

[526] Si-wang-mou, la mère du roi d'Occident, est un personnage fabuleux. On raconte que Mou-wang, qui régna 1001 ans avant J.-C., fit un voyage au bout du monde vers l'Occident, et s'entretint longtemps avec Si-wang-mou.

[527] Yao-tch'i est un lac dont les bords sont, dit-on, habités par les dieux.

[528] C'est-à-dire : de composer à son tour sur les mêmes rimes.

[529] En chinois, la prunelle s'appelle la perle de l'œil (*yen-tchou*). Elle veut dire qu'elle rougit d'avoir été aveugle, c'est-à-dire de ne pas avoir reconnu tout de suite le talent du jeune étudiant.

[530] Le nom de Lîn-siang-jou n'a été amené ici que pour trouver le mot *jou*, qui doit être la finale du quatrième vers. Lîn-siang-jou était un général du royaume de Tchao, qui vivait sous le règne de Nan-wang, de la dynastie des Tcheou (314 avant J.-C.). Il avait été envoyé en ambassade auprès de Tchao-wang, roi de Thsîn, pour lui porter une pierre précieuse, en échange de quinze villes. Le roi de Tsîn n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Lîn-siang-jou renvoya la pierre précieuse à Hoeï-wang, roi de Tchao, et eut le courage de

rester dans le royaume de Thsîn. Mais le roi de Thsîn, loin de le punir, le congédia après l'avoir comblé de présents. A son retour, le roi de Tchao le récompensa en lui donnant le titre de *Châng-ta-fou.*

[531] C'est-à-dire : humble.

[532] C'est-à-dire : aveugles. On a déjà vu (p. 160, note 1) que les prunelles s'appellent en chinois *yen-tchou* (les perles des yeux).

[533] C'est-à-dire : qu'ils sont toujours exempts de fausseté ?

[534] Voyez p. 181, note 1.

[535] C'est-à-dire humble et modeste.

[536] Dans la mer du Midi, se trouve la maison des hommes-poissons ; leurs larmes se changent en perles. (Dictionnaire *P'in-tseu-tsien.*)

[537] Nom poétique de la résidence d'un secrétaire du palais impérial. Voyez p. 127, note 1.

[538] C'est-à-dire la palme du talent littéraire appartient...

[539] Littéralement : à un Siang-jou ou Ssé-ma-siang-jou féminin. Voyez p. 161, notes 1 et 2.

[540] Littéralement : l'ardeur des héros a été courte, l'esprit des jeunes filles a été long.

[541] Littéralement : à la place d'un *laid.* En chinois, l'expression montrer sa *laideur* signifie montrer sa sottise ou son ignorance.

[542] P'ing-jou-heng ajoute quatre mots (*ho-siu-khi-ma ?* qu'a-t-elle besoin d'être à cheval ?) qui ne pourraient être compris sans une paraphrase. C'est une allusion à Youen-hong. Voyez p. 75, note 1.

[543] Littéralement : se correspondaient comme deux pointes d'aiguilles. Voyez p. 151, note 4.

[544] Littéralement : un œil noir ne s'est pas abaissé à la légère. Voyez p. 278, note 3.

[545] Yên-pé-hân fait allusion au talent littéraire de la jeune fille qu'il a ici en vue et qu'il avait critiquée. Voyez p. 120, ligne 10.

[546] On a déjà vu que l'expression « étang du phénix » désigne la charge de secrétaire du palais, fonction dont Ling-kiang-sioué avait obtenu le titre sous le

nom de *Niu-tchong-chou* (secrétaire féminin du palais.). P'ing-jou-heng semble dire qu'au lieu de désirer des honneurs terrestres, elle doit tourner ses regards vers le séjour des immortels (le lac Yao-tch'i), qu'elle est digne de partager. La déesse Si-wang-mou, célèbre dans la mythologie chinoise, habitait, dit-on, sur les bords de ce lac. Voyez p. 158, note 1.

[547] [Cf. note précédente]

[548] Il y a en chinois d'un Fa-tsong ; c'est le nom d'un moine du couvent de Pou-khieou (le couvent de l'assistance universelle), qui, dans le premier acte de la célèbre comédie *Si-siang-ki* (l'histoire du pavillon d'occident), dit plusieurs fois à Tchang-seng : « Je ne comprends pas ce que vous dites, c'est-à-dire les vers que vous chantez. »

[549] C'est-à-dire : du moine du couvent de Pou-khieou.

[550] Suivant le commentaire du *Si-siang-ki,* (l'histoire du pavillon d'occident) liv. VII, fol. 41, l'expression : deux lotus qui réunissent leur tête, se dit de deux époux qui causent ensemble en s'appuyant sur le même oreiller. Voyez p. 509, ligne 12.

[551] Ici le texte signifie : quel en était l'auteur ? Mais cette question s'accorde mal avec la réponse de Tchao (Yên-pé-hân). J'ai mieux aimé répéter la première question qu'elle lui a adressée au sujet des mêmes vers qui se trouvent plus haut, p. 445.

[552] P'an-yo, surnommé 'An-jin, qu'on appelle tantôt P'an-'an, tantôt P'an-'an-jin, vivait sous la dynastie des Tsîn. Il était doué d'une beauté tellement remarquable, que toutes les fois qu'il sortait, les femmes et les jeunes filles de la ville de Lo-yang, follement éprises de lui, remplissaient son char des plus beaux fruits qu'elles pouvaient se procurer.

[553] Song-sîn veut dire que Tchang-în, quoique dépourvu de talent, ne peut se dispenser d'aller rendre visite à Chân-hiên-jin.

[554] C'est-à-dire : de voir vos compositions littéraires.

[555] C'est-à-dire : le boisseau du nord (la constellation de la Grande Ourse). Voyez p. 151, note 2.

[556] Littéralement : vous offrir ma laideur. Voyez plus haut, p. 525, note 1.

[557] Littéralement : sans attendre son char.

[558] Littéralement : qu'on avait touché le talon et le pied.

[559] La finale du premier vers est *lien* (lotus) ; celle du deuxième, *mien* (coton) ; celle du quatrième, *pien* (composition) ; celle du troisième est à volonté. La pièce que demande Chân-taï devra offrir les mêmes finales au premier, au deuxième et au quatrième vers.

[560] La vraie traduction serait : pour la frime, si cette locution n'était trop familière.

[561] Voyez p. 42, note 1, et p. 296, note 1.

[562] Littéralement : était très maigre.

[563] Les finales des vers 1, 2 et 4 sont les mêmes que plus haut, savoir : *lien* (lotus) ; *mien* (coton), et *pien* (composition, composer). La finale du troisième vers est à volonté.

[564] Ici le mot *mien* (soie) est le même qu'on a employé plus haut pour coton. Mais, ordinairement, les Chinois distinguent ce dernier mot de l'autre en combinant le signe *arbre* avec le groupe phonétique *mien,* qui est le même pour le mot *soie.*

[565] Nom de la chronique du royaume de Lou, rédigée par Confucius.

[566] Il est difficile pour nous de saisir les railleries mordantes que peuvent renfermer ces vers.

[567] Allusion au premier rang que doit obtenir Yên-pé-hân, dans le prochain concours pour la licence.

[568] Littéralement : d'un caleçon de soie, c'est-à-dire d'un homme qui porte un caleçon de soie.

[569] Littéralement : il fut effrayé au point que son âme s'envola au delà du ciel.

[570] L'auteur ajoute : Comme s'il pilait des oignons.

[571] C'est-à-dire : pour se donner du lustre.

[572] Littéralement : dans la poitrine. Cette expression singulière signifie que son esprit était dépourvu d'instruction. Les Chinois disent, par exemple : avoir de l'instruction *dans la poitrine* au lieu de : *dans la tête, dans l'esprit.* Quelquefois, ils employent le mot *ventre* dans le même sens.

[573] Quelques dixièmes de lieue.

[574] C'est le titre de la chronique du royaume de Lou, dont l'auteur est Confucius, appelé ici Tchong-ni. Voyez plus haut, p. 541, note 4.

[575] Il s'agit de la pièce de vers de Chân-taï, qu'il avait envoyée à Song-sîn pour qu'il lui en fit une sur les mêmes rimes. Voyez p. 546.

[576] C'étaient ceux qu'avait composés Ling-kiang-sioué pour se moquer de Tchang-în. Voyez p. 551.

[577] Savoir dans la chambre de Ling-kiang-sioué.

[578] Voyez plus haut, p. 434, ligne 8.

[579] C'est-à-dire : si vous voulez épouser une jeune fille belle comme Yun-ing. Voyez plus haut, p. 409, note 1.

[580] C'est-à-dire : il faut que l'empereur vous aide et favorise. Voyez p. 113, note 1.

[581] C'est-à-dire : de la maison de la jeune fille que nous voulons épouser. Voyez plus haut, p. 409, note 1.

[582] Littéralement : peut-être que nous trouverons le chemin d'un fil de soie. Voyez plus haut, p. 433, note 1.

[583] C'est-à-dire : que mademoiselle Chân, dont vous voulez demander la main, n'ait déjà choisi un autre époux. Voyez plus haut, p. 409, note 1.

[584] Il y a dans le texte : L'époque de la *courge.* C'est une expression délicate pour dire l'époque où une jeune fille cesse d'être vierge. En chinois, l'expression *p'o-koua*, rompre la courge, signifie *ôter la virginité* (Well's William).

[585] C'est-à-dire : un époux accompli. Voyez plus haut, p. 409, note 1.

[586] Sorte de secrétaire d'un magistrat.

[587] Nom d'un général qui, ayant été battu par les troupes des Hân, n'osa revenir dans son pays natal, où il avait auparavant traversé le fleuve Kiang à la tête de 8.000 braves.

[588] C'est-à-dire : comment pourrions-nous disputer la palme du talent à Chân-taï, qui a déjà vaincu les plus illustres lettrés ?

Lieou-pang fonda l'empire des Hân, et monta sur le trône sous le nom de Kao-ti. (Voyez Mailla, *Histoire de la Chine,* t. II, p. 414-483.) Il y a en chinois : enlever le *cerf de Thsîn.* Les historiens chinois, en parlant des guerres qui eurent lieu à cette époque orageuse, ont comparé les guerriers qui se

disputaient la possession de l'empire à des chasseurs qui poursuivent ensemble un cerf.

589 C'est la première ode de la section *Siao-ya*, du Livre des vers. On la chante dans le banquet qu'on offre aux nouveaux licenciés.

590 La liste de ceux qui ont obtenu les premiers rangs dans un concours. Le dragon et le tigre sont l'emblème de la supériorité. Voyez p. 287, note 1.

591 Il y a ici une curieuse allusion. Sous la dynastie des Thang, un homme, nommé Weï-kou, étant à la recherche d'une épouse, rencontra, dit-on, un vieillard qui était assis sur un sac et parcourait un livre au clair de la lune. Il demanda quel était ce livre et ce que renfermait le sac ; le vieillard répondit : « C'est le livre du mariage ; le sac renferme des cordons rouges pour lier les pieds de l'homme et de la femme (dont le ciel a décrété l'union). Lorsqu'ils sont une fois liés ainsi, ajouta-t-il, quoiqu'ils vivent séparés par une immense distance, ils ne peuvent échapper aux liens du mariage. »

592 En chinois Hiang-ché ; c'est l'examen triennal ; on y admet les *Sieou-thsaï* (bacheliers) qui veulent obtenir le grade de *Khiu-jîn* (la licence).

593 Le premier jour, on reçoit des thèmes tirés des quatre livres classiques ; le deuxième jour, des thèmes tirés des cinq livres canoniques ; le troisième jour, on doit traiter des questions sur l'histoire et l'économie politique de la Chine.

594 Littéralement : les pièces de style élégant (composées) dans l'arène littéraire, ressemblaient à une monnaie de bronze choisie entre dix mille. C'est la comparaison dont se servit Youen-pouan-thsien pour exprimer l'excellence des compositions littéraires de Tchang-tso. (*Youen-kien-louï-han,* liv. CCCLXII, fol. 23.)

595 Le premier des *Khiu-jîn* ou licenciés.

596 Littéralement : second coryphée. Quoique le mot *Koueï* signifie tête, chef, on peut l'appliquer aux premiers de la liste (Morrison, Dict. chin., part. I). Autrement, on ne pourrait appeler *Yu-koueï* (second coryphée) celui qui n'a obtenu que le sixième rang.

597 Littéralement : du banquet de *Lou-ming,* c'est-à-dire du banquet où l'on chante l'ode *Lou-ming* du *Chi-king* (liv. II, sect. 1, ode 1), en l'honneur des licenciés nouvellement élus. On peut voir des détails sur ce banquet dans le Dictionnaire de Morrison, part. I, clef 39, p. 777, § LXIX.

[598] Littéralement : nous avons enlevé *Youen* et *Koueï,* c'est-à-dire : moi, j'ai obtenu le titre de *Kiaï-youen* (le premier de la liste des licenciés), et vous le sixième rang avec le titre de *Ya-koueï* (second coryphée).

[599] Littéralement : si nous choisissons *Youen* et enlevons *Koueï*, c'est-à-dire, si je suis nommé *Hoeï-youen* (le premier des docteurs), et si vous obtenez, dans la même promotion, le rang de *Ya-koueï* (second coryphée).

[600] Littéralement : dresser les sourcils et respirer avec force.

[601] Le premier des licenciés.

[602] Littéralement : le second coryphée.

[603] Le premier de la promotion des docteurs.

[604] Celui des trois premiers docteurs que l'empereur fait entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

[605] Secrétaire du palais.

[606] Cette expression désigne un maître de cérémonies, cependant Ling porte plus haut le titre de *tchong-chou* (secrétaire du palais).

[607] Littéralement : comme j'ai déjà reçu votre promesse d'*or*. Allusion à Ki-pou, dont on disait que son consentement valait mille pièces d'or. Voyez plus haut, p. 2, note 3.

[608] Littéralement : que par son âge elle est arrivée à l'aiguille de tête (que portent les femmes mariées).

[609] Le premier de la promotion des docteurs.

[610] Celui des trois premiers docteurs nouvellement élus, que l'empereur élève au rang de *hân-lîn,* ou d'académicien.

[611] Telles sont les paroles que Ling a mises la première fois dans la bouche de sa fille, à propos des prétendants qui pourraient demander sa main (p. 166, ligne 1 et suivantes). Comme celles qu'il lui attribue, dans ce chapitre six, offrent un sens tout à fait opposé, j'ai cru devoir les remplacer par les paroles primitives de Ling-kiang-sioué. Dans l'origine, elle demandait pour époux un lettré qui lui fût supérieur ; ici, au contraire, l'auteur lui fait dire qu'elle ne l'accepterait qu'après l'avoir vaincu en concourant avec lui. Le changement que

j'ai dû faire pour éviter une contradiction choquante m'a obligé d'ajouter quelques mots entre parenthèses.

612 Le malheur d'être vaincu et de se voir refusé.

613 Ce sont les faux noms qu'avaient adoptés Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng avant de composer avec les deux jeunes filles lettrées.

614 Il y a en chinois : Ce n'est pas la conduite clandestine des mûriers et de Po. C'est-à-dire : « vous n'avez point imité les femmes méprisables qui jadis entretenaient des intrigues à l'ombre des mûriers, près de la rivière Po. » Il y a là une allusion à un passage du Livre des rites, chapitre *Yo-ki* [art. I, § 6].

615 Littéralement : « Et vous ne soupirez pas en voyant les prunes qui sont tombées. » C'est une allusion à une ode du Livre des vers, part. I, sect. IX [c.a. :? ou II], ode 9. Là, une jeune fille voit que les prunes sont en grande partie tombées et qu'il n'en reste que peu sur l'arbre. Elle veut dire par là que le temps du mariage est passé pour elle, et qu'il est trop tard d'y songer.

616 En chinois : ont écarté les herbes qui remplissaient ma poitrine. Voyez plus haut, p. 560, note 1.

617 C'est-à-dire : devant mon père.

618 Littéralement : sur sa figure de dragon.

619 Le premier rang sur la liste des licenciés.

620 C'est-à-dire : second coryphée.

621 Il y a en chinois : le vol des dragons et la danse des serpents.

622 Littéralement : il ouvrit les yeux et ne put les fermer ; il sortit sa langue et ne put la retirer.

623 Littéralement : (comme) en crachant dans la main.

624 Mot à mot : (le moment) d'entrer dans l'arène (pour obtenir le grade de docteur).

625 Littéralement : sont annoncés dans la palais impérial.

626 La liste du concours.

627 Littéralement : est venue au balcon du palais.

[628] Littéralement : au banquet de la forêt de Khiong (arbres fabuleux dont les fruits procurent, dit-on, l'immortalité). C'est le banquet auquel on invite les docteurs nouvellement élus. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XXVII, fol. 22.)

[629] Le concours pour obtenir le doctorat.

[630] Littéralement : lier les plantes *Sse* et *Lo.* Voyez p. 206, note 1. Dans ce passage-ci, cette expression s'applique évidemment au mari, tandis que le plus souvent elle se dit de la femme.

[631] Il y a ici une allusion à la première ode du Livre des vers, où l'on célèbre l'union de deux époux accomplis.

[632] C'est-à-dire : a reçu le grade de docteur.

[633] Littéralement : de ce qu'il a promis de lier Tchou et Tch'in. Dans le district de Fong-hien, dépendant de l'arrondissement de Sin-tcheou, il y avait un village où deux familles, l'une appelée Tchou et l'autre Tch'in, se mariaient constamment entre elles. De là est venue la locution « lier Tchou et Tch'in », pour dire « marier deux personnes ensemble ».

[634] Ling-kiang-sioué croyait P'ing-jou-heng infidèle, et ignorait que pour l'épouser il eût déjà donné à son père les présents de noces. Voyez chap. XIX, p. 599, ligne 20.

[635] C'est-à-dire : après avoir obtenu le grade de *Thsin-sse* (docteur).

[636] Ce mot a déjà été expliqué plus haut, p. 628, note 1.

[637] L'examen que passent les docteurs pour entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

[638] Celui des docteurs qui doit entrer au premier rang dans l'Académie des Hân-lîn.

[639] Celui des docteurs qui doit entrer au troisième rang dans l'Académie des Hân-lîn.

[640] La première de ces charges échut à Yên-pé-hân, et la seconde à P'ing-jou-heng.

[641] Les expressions *tchoang-youên* et *thân-hoa* ont été expliquées plus haut, p. 635, notes 1 et 2.

[642] Comme s'il disait : « Ils ont décidément une origine divine. » Il y a ici une allusion au passage suivant de l'ode *Song-kao,* du Livre des vers (liv. III, sect.

III, ode 5) : « L'esprit de la montagne sacrée est descendu, et il a donné naissance aux princes Fou et Chin. » Ces deux hommes étaient parents de l'empereur Siouên-wang, de la dynastie des Tcheou.

643 Livre des vers, liv. I, sect. I, ode 1. Cette ode et la suivante sont relatives au mariage.

644 Livre des vers, liv. II, sect. II, ode 6. [c.a. : ou liv. I, sect. I, ode 6 ?]

645 C'est-à-dire : de remplir le rôle d'entremetteur de mariage. Il y a ici une allusion à une ode du Livre des vers (liv. I, sect. XV, ode 5) qui commence ainsi : « Comment coupe-t-on le bois pour faire un manche de cognée ? Cela ne se peut faire sans cognée. Comment prend-on une épouse ? Cela ne se peut faire sans un entremetteur ou une entremetteuse de mariage. »

646 C'est-à-dire : du président du concours.

647 C'est-à-dire : s'il me faisait épouser sa fille adoptive.

648 Littéralement : j'ai déjà les fiançailles du marc (de grains distillés) et de la balle de riz. Voyez *Thsao-kang* dans l'index chinois.

649 C'est-à-dire : P'ing-jou-heng.

650 C'est-à-dire : de Yên-pé-hân.

651 C'est-à-dire : d'un entremetteur de mariage. Voyez plus haut, p. 638, n. 4.

652 C'est-à-dire : de P'ing-jou-heng.

653 C'est-à-dire : à faire les préparatifs du mariage.

654 En chinois : *thsin-ong,* expression par laquelle les parents des enfants mariés se désignent mutuellement. Elle n'a point d'équivalent en français. *Thsin* veut dire parent, et *ong* est un terme de respect qu'on adresse à un homme âgé.

655 C'est-à-dire : le second coryphée. Voyez, p. 584, note 2, le double sens du mot *Koueï.*

656 Le premier de la promotion des docteurs.

657 Celui des premiers docteurs que l'empereur choisit pour entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

658 Le troisième de la liste des docteurs que l'empereur fait entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

[659] C'est-à-dire : Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng.

[660] C'est-à-dire : des lanternes ornées de fleurs peintes.

[661] Littéralement : entre ses sourcils, son esprit et ses sentiments volèrent et dansèrent.

[662] Littéralement : il eut le cœur rempli d'une démangeaison si extraordinaire, qu'il ne savait où se gratter.

[663] Littéralement : au consentement du (mont) Thaï-chân, c'est-à-dire de Chân-hiên-jîn. *Thaï-chân* est une expression ampoulée qui désigne un beau-père.

[664] Il y a en chinois : la couverture de l'oiseau *youen.* Cet oiseau et sa femelle (en chinois *yang*), vulgairement appelés *canards mandarins,* sont l'emblème de la fidélité conjugale. On dit que si l'un vient à être pris, l'autre ne peut lui survivre.

[665] C'est-à-dire : de se présenter devant vous.

[666] Le lac Yao-t'chi, sur les bords duquel habitait, dit-on, la déesse Si-wang-mou.

[667] Pour faire tomber le sens du mot *Chân* à la fin du vers, il faudrait pouvoir dire « sur les neigeuses *montagnes* ».

[668] Le palais de l'empereur.

[669] Au milieu du palais.

[670] Sorte de préfet des études.

@